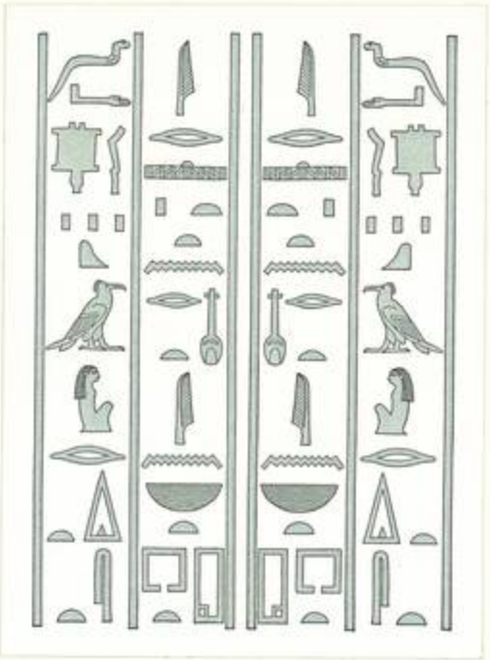
NYU IFA LIBRARY
3 1162 03717918 2

ANDRÉ BERNAND

PAN DU DÉSERT



PAN DU DÉSERT

PAN DU DÉSERT

PAR

ANDRÉ BERNAND

Ouvrage publié avec le concours
du Centre National de la Recherche Scientifique

Avec 71 planches

LEIDEN
E. J. BRILL
1977

DU MÊME AUTEUR

1960. — *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon* (en collaboration avec Étienne Bernand), dans la «Bibliothèque d'Étude» de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, t. XXXI (1960), in 4° carré, XII et 267 pages, avec 63 planches en phototypie (Paris, Imprimerie Nationale, 27 rue de la Convention, 75732 Paris et A. Maisonneuve, 11 rue Saint-Sulpice, Paris, VIe; également à l'IFAO, 37 rue El-Cheikh Aly Youssef, ex-rue Mounira, Le Caire, Égypte).

1966. — *Alexandrie la Grande*, dans la collection «Signes des Temps», t. XIX (1966), in 8°, 382 pages avec 28 héliogravures, 11 plans, 2 cartes (Éditions B. Arthaud, 6 rue de Mézières, Paris, VIe).

1969. — *Les inscriptions grecques de Philae*, t. I: *Époque ptolémaïque*, in 4° carré, XVII et 446 pages, 11 plans au trait dont 10 en couleurs et un dépliant, 121 planches et un dépliant hors-texte, en phototypie, relié (Éditions du Centre National de la Recherche Scientifique, 15 Quai Anatole France, Paris, VIIe).

1970. — *Le Delta égyptien d'après les textes grecs*, t. I: *Les Confins Libyques*, en *trois volumes* à pagination suivie, dans les «Mémoires publiés par les membres de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire», t. XCI (1970), in 4° Jésus, XII et 1133 pages, dont 58 d'*indices*, avec 56 planches et XXV cartes, en phototypie, dont 13 dépliants. Le volume I comprend les pages I-XII et 1-508, le volume II, les pages 509-872, le volume III, les pages 873-1133 et les planches (Imprimerie de l'IFAO, 37 rue El-Cheikh Aly Youssef, ex-rue Mounira, Le Caire, Égypte). *Atlas du Delta Occidental*, avec les 25 cartes (les trois volumes et l'*Atlas* sont vendus à l'Imprimerie Nationale, 27 rue de la Convention, 75732 Paris).

1972. — *De Koptos à Kosseir*, in 4° carré, XVII et 280 pages, avec une carte et 92 planches, en phototypie (chez E. J. Brill, Oude Rijn, 33a, Leiden, Hollande).

1972. — *Le Paneion d'El-Kanaïs: les inscriptions grecques*, in 4° carré, XXII et 180 pages, 55 planches, 3 cartes, en phototypie (chez E. J. Brill, *ibid.*).

EN PRÉPARATION

— *Les portes du désert* (*Recueil des inscriptions grecques d'Antinooupolis, Tentyris, Koptos, Apollonopolis Parva et Apollonopolis Magna*).

— *La carte du Tragique* (*Essai sur la géographie des tragiques grecs*).

INSTITUTE OF FINE ARTS
NEW YORK UNIVERSITY

BL
820
.P2
B477

ISBN 90 04 04807 3

Copyright 1977 by E. J. Brill, Leiden, Netherlands

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission from the publisher

PRINTED IN BELGIUM

À la mémoire d'Henri Seyrig,
en qui le savant n'avait pas tué l'homme

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT XIII
AVANT-PROPOS XV
PRÉFACE XXI

INTRODUCTION 1

I. L'OUADI BIR EL-AIN ET AUTRES LIEUX 7
Publication des inscriptions 7
Descriptions des voyageurs 7

A) Inscriptions datées mais sans indication du règne 16
1. Dédicace à Pan, faite par un groupe de chasseurs 16
2. Signature d'Andronikos, chasseur 22
3. Ex-voto à la Mère des Dieux, Arès, Zeus et Pan, fait par Paniskos, fils de Théon, Cyrénéen 23
4. Acte d'adoration fait par Seuthès et Héliodoros, cavaliers 27
5. Acte d'adoration fait par Dexios et ses chasseurs 31

B) Inscriptions non datées (écriture d'époque ptolémaïque avancée) 33
6. Signature d'Apollonios, appelé aussi Squelette 33
7. Dédicace de chasseurs à la Bonne Fortune 34
8. Dédicace à Amon, faite par Apollonios, fils de Sarapion 35
9. Signature d'Ammonios 36
10. Signature de Tryphon 36
11. Liste de chasseurs 37

C) Inscriptions chrétiennes 40
12. Signature de moine 40
13. Signature de «lecteur» 40
14. Graffites chrétiens relevés par U. Bouriant 41

D) Autres lieux 42
15. Interdiction (Gebel Toukh) 42
16. Épigramme d'Isidoros, fils de Ménippos (*Id.*) 43
17. Acte d'adoration d'Épimachos (Gebel Abou Feidah) 43

L3854 BVB

II. DE KÉNAH À MYOS HORMOS 44
Publication des inscriptions 44
Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*) 49
18. Acte d'adoration d'Apollonios, fils de Longinos 54
19. Fragment de dédicace à des dieux associés 55
20. Linteau de granit avec dédicace du sanctuaire d'Isis, faite par Marcus Papirius Celer, décadarque de l'aile des Voconces 56
21. Architrave de granit, avec dédicace du temple de Zeus Soleil, grand Sarapis, et des dieux associés, faite par Épaphroditos Sigérianos, esclave de l'Empereur 59
22. Dédicace d'un autel à Isis aux-dix-mille-noms, faite par le centurion Fanius Sévérus 62
23. Fragment d'inscription latine 65
24. Dédicace de Pankratis, «centurio frumentarius» 66
25. Trois graffites sur un bloc de granit 66
26. Petit fragment de granit avec signature d'Apollonios Théon 67
27. Stèle de Flavius Iulius, avec mention de la construction d'une église 68
28. Bloc de granit avec mention d'une église et de travaux de réparation 70
29. Stèle de prophyre, avec épitaphe de Ioannès 73
30. Fragment de graffite sur un des piliers du puits en face du castellum 74
31. Interpellation amoureuse 75
32. Nom de Sarapis, sur un rocher 75
33. Signature d'Ammonis Tyrankôn 76
34. Graffite sur seuil de porte 76
35. Fragment de granit avec acte de remerciement 76
36. Graffite d'Osérapiakos 77

Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*) 78
37. Autel de granit avec inscription gréco-latine indiquant le nom et la date d'établissement de la citerne 84
38. Autel de granit avec dédicace à Zeus Soleil, grand Sarapis, faite par Apollonios, fils d'Ammonios, Alexandrin 89
39. Autel de granit, avec dédicace latine faite par Annius Rufus, centurion de la légion XV Apollinaris 92
40. Signature d'Hérakleidès 95
41. Signature de l'architecte Hérakleidès 96
42. Architrave de granit, avec dédicace du temple de Zeus Soleil, grand Sarapis, et des dieux associés, faite par Épaphroditos Sigérianos, fermier des carrières . . . 98
43. Signature d'Épaphroditos 106
44. Fragment de dédicace pour l'empereur Hadrien 106
45. Signature d'Apollonios 107
46. Stèle funéraire avec salut aux passants 108

47. Stèle funéraire avec épitaphe latine du cavalier Luconius 109
48. Bloc de granit avec nom propre 110
49. Graffite isiaque 111
50. Plaque de granit, brisée, avec noms latins 111

III. DE KÉNAH À PHILOTÉRAS 112

Bibliographie relative à l'Ouadi Semna et à l'Ouadi Abou Diyeiba 112
La reconnaissance de F. Bisson de la Roque, de Philotéras à Kénah 112

L'Ouadi Semna 115
51. Dédicace d'un sanctuaire à Pan, suivie d'actes d'adoration 118
52. Fragment d'acte d'adoration 128
53. Trois fragments d'une inscription latine datant d'Antonin 129
54. Fragment d'inscription latine du règne d'Antonin 132
55. Fragment d'inscription latine mentionnant un décurion 133
56. Fragment d'inscription latine mentionnant une cohorte prétorienne 133
57. Fragment d'ardoise 135
58. Fragment d'ardoise gravé 135

L'Ouadi Abou Diyeiba 136
59. Dédicace à Ptolémée VI Philométor et à sa femme, à Pan et à Apollon-Aroéris 136
60. Dédicace à Pan et à Harpocrate 138
61. Fragment de stèle avec dédicants 139
62. Dédicace à Isis, Sarapis et Pan 139
63. Signature de Nikagoras, de Thasos (à Bir Wassif) 140

IV. DE KOPTOS À BÉRÉNICE 141

A. Deux voyages d'El-Kanaïs à Bérénice 141
B. Les sites ayant fourni des inscriptions grecques (ou latines) 160

La caverne de l'Ouadi Menih et la station d'Aphrodito 160
64. Signature en latin de Caius Numidius Eros 161
65. Signature bilingue (grec et latin) de Lysas 162
66. Acte d'adoration d'Euphèmos pour son ami Léonidès 164
67. Signature de Primus 165
68. Procès-verbal en latin de restauration d'une citerne par L. Iulius Ursus, préfet d'Égypte 166

Le temple rupestre de Senskis (*Sikkait*) 167
69. Dédicaces gravées au-dessus des entrées du temple de Senskis 167

Le temple de Bérénikè Troglodytica 177
70. Fragment de stèle de calcaire, avec dédicace faite par le Crétois Echéphylos, pour le roi Ptolémée VIII Evergète II et les deux Cléopâtres 184

71. Fragment de dédicace à Zeus Soleil 188
72. Base de statue avec dédicace à Zeus Soleil, grand Sarapis 189
73. Bloc avec fragment mentionnant Marc-Aurèle et Lucius Verus 189
74. Bloc avec fragment d'inscription grecque impériale 190
75. Fragment d'inscription chrétienne 191

L'Ouadi Ammou Adelim 191
76. Signatures de l'ingénieur Apollonios 191

V. INSCRIPTIONS DE LA VALLÉE RELATIVES À PAN OU AU DÉSERT ORIENTAL 193

77. Stèle de basalte avec dédicace au roi Ptolémée IV Philopator, à la reine Arsinoé III, à Sarapis et à Isis, faite par le stratège Lichas (Apollonopolis Magna) 193
78. Stèle avec dédicace d'un péribole à Isis, Harpocrate et Pan, et mention de la reconstruction de deux murs (Koptos) 198
79. Architrave du propylon de Panopolis, avec dédicace à Pan, faite par Tibérios Klaudios Apollinaris, ancien tribun, prostate de Triphis et de Pan (Panopolis) . . 207
80. Dédicace de la Via Nova Hadriana, faite par l'Empereur Hadrien (Antinoé) . . . 216
81. Graffite d'Abydos avec acte d'adoration à Pan 232
82. Mention d'un concours en l'honneur de Pan, peinte en jaune sur un morceau de peau tannée 233
83. Stèle avec dédicace à Pan (Targama, Nubie) 241

VI. INSCRIPTIONS DE PROVENANCE INCONNUE RELATIVES À PAN OU AU DÉSERT ORIENTAL 244

84. Stèle de basalte, brisée à gauche, avec dédicace au roi Ptolémée IV Philopator, à la reine Arsinoé III, à Dionysos et à Pan(?), faite par le stratège Lichas . . . 244
85. Stèle de marbre blanc, avec dédicace à Arès faite par Alexandros, fils de Syndaios, d'Oroanda et par Apoasis, fils de Miorbollos, d'Étenna 246
86. Stèle de marbre gris, avec dédicace à Pan Euhodos et à tous les autres dieux et déesses, faite par Sotérichos, fils d'Ikadion, de Gortys, surveillant des caravanes du désert de l'Est 253
87. Stèle de schiste verdâtre, avec dédicace gréco-latine rappelant une expédition faite par Sulpicius Sérénus contre les Agriophages et dédiant un autel à Zeus. 261

CONCLUSION 269

Les sanctuaires de Pan 269
Chronologie du culte de Pan 271
Les adorateurs de Pan 273
La personnalité de Pan 276
Les parèdres de Pan 277

TABLES DE CONCORDANCE ENTRE LES ÉDITIONS CITÉES, CLASSÉES CHRONOLOGIQUEMENT, ET LA PRÉSENTE ÉDITION 279

INDEX DES AUTEURS CITÉS DANS LES LEMMES, AVEC RÉFÉRENCE À L'ANNÉE DE LA PUBLICATION 287

INDICES

I. Noms grecs et transcrits en grec 288
II. Noms et surnoms latins 290
III. Mots grecs 291
IV. Rois, reines, empereurs 298
V. Dieux 298
VI. Ethniques, lieux, peuples 298
VII. Fonctions 299
VIII. Titres auliques 299
IX. Termes militaires 299
X. Métiers 299
XI. Vocabulaire religieux 299
XII. Calendrier 299
XIII. Index général 300

TABLE DES PLANCHES 303

Planches I à 71

AVERTISSEMENT

Pour éviter d'inutiles répétitions, nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à nos ouvrages antérieurs, pour les questions suivantes :

1°. *La liste des abréviations* que nous utilisons éventuellement est donnée pp. X et XI de notre *De Koptos à Kosseir* (1972) et pp. XI-XIII de notre livre *Le Paneion d'El-Kanaïs* (1972).

2°. *Les signes critiques* que nous employons dans la transcription des textes épigraphiques ont été expliqués dans notre ouvrages sur *Les inscriptions grecques et latines du Colosse de Memnon* (1960, en collaboration avec E. Bernand), pp. XI-XII et surtout dans *Les inscriptions de Philae*, I (1969), pp. XIV-XV.

3°. *La carte générale du désert oriental* que nous recommandons d'utiliser est celle dressée par D. Meredith, *Tabula Imperii Romani, Coptos*, au 1/100000e, publiée en 1958. Nous l'avons reproduite en dépliant dans notre *De Koptos à Kosseir*. Elle est indispensable pour suivre le développement et pour comprendre l'économie de notre livre.

AVANT-PROPOS

A.: «M(onsieur) ⟨de⟩ R..... parle mal de vous.
B.: «Dieu a mis le contrepoison de ce qu'il peut dire, dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire». Chamfort[1].

À l'heure où une critique mesquine s'efforce de jeter le discrédit sur l'entreprise du Corpus des inscriptions grecques d'Égypte, — faute d'avoir réussi à donner au monde savant le Corpus des inscriptions grecques d'Asie-Mineure, annoncé à grands coups de trompette depuis plus de quarante ans, mais n'ayant servi que de paravent pour des besognes moins dignes, nous tenons à publier, comme comptes-rendus inédits de nos deux derniers livres sur Pan, les deux lettres que nous adressa un savant qui, durant toute sa, vie seconda les tentatives difficiles, suscita les vocations les plus diverses dans les domaines où il était passé maître, sans prendre jamais ombrage de la réussite de ses disciples et sans jamais se livrer à cette critique dénigrante et stérile où ne se plaisent que les petits esprits. Henri Seyrig, disparu, le 21 janvier 1973, dans la consternation générale, avait tenu à nous faire part des observations que lui avaient inspirées nos deux derniers livres. Nous pourrions produire, s'il en était besoin, bien d'autres témoignages de savants dont le jugement nous est précieux, ne serait-ce que pour souligner combien nous paraît dérisoire ce monopole de la critique que s'est arrogé le recenseur le plus partial, mais nous préférons nous en tenir à l'appréciation de celui auquel nous dédions ce volume.

Au sujet de notre livre *De Koptos à Kosseir*, Henri Seyrig nous écrivait, le 17 Mars 1972:

«Cher ami, je viens de lire votre livre *De Koptos à Kosseir*. Avec des documents qui n'ont individuellement qu'un intérêt limité, vous avez composé un ensemble qui au contraire en présente beaucoup. Votre soin méticuleux, l'expérience que vous avez du terrain, votre connaissance exhaustive des sources font de votre ouvrage un instrument sûr et précieux, complété par des photographies vraiment sans rivales. Tous ceux qui s'intéressent à cette phase de l'histoire de l'Égypte y puiseront, et je vous en sais moi-même le plus grand gré. Votre livre sur Kanaïs ajoutera encore à cette dette. — La dévotion au Pan égyptien, que je connaissais mal, m'a captivé. Peut-être votre Kanaïs donnera-t-il un aperçu général sur ce culte, qui ne semble pas encore en avoir reçu. Je ne suis que médiocrement édifié par le passage de Lesquier que vous citez p. 95. Il me semble que l'assimilation de Min au dieu grec ne doit pas reposer sur leur qualité de dieux montagnards: ce côté de la nature du Pan grec ne me paraît pas si essentiel, et je crois que leur ithyphallisme à tous deux a dû frapper bien davantage les Anciens. Et le côté prophylactique de cet ithyphallisme, présent bien sûr, ne suffit pas à expliquer la protection que le dieu donnait aux voyageurs contre les accidents de la route. Ce dieu de Coptos, devenu par là le patron des carriers, s'est répandu, comme vous le dites bien, le long des routes où l'on ouvrait des carrières, et est devenu par cela seul le protecteur de ces routes, sans qu'il soit besoin de faire appel au mauvais œil.

Je n'ai que très peu de remarques à vous communiquer:

p. 102: «Der Tod hat gesättigt» ne peut signifier «La mort en a assez». Mais seulement «La mort a rassasié». Je ne sais comment l'auteur interprète cela.

[1] *Maximes et pensées*, éd. Ad. Van Bever, chez Crès, Paris 1923, p. 212, n° XIV des *Petits dialogues philosophiques*.

p. 128: Monimos est un nom très souvent — j'allais dire: toujours... arabe, une transcription de Mounim. Ce cavalier pourrait bien être un Syrien.

p. 134: Il est arrivé, évidemment, que le nom de Dionysos fût porté par des mortels, mais est-ce sûr ici? Votre excellente photographie me laisse un peu perplexe à cet égard, car je préférerais à ce paradoxe (malgré tout) de lire: YI/OY.

Enfin p. 151: Je n'ai jamais entendu parler d'une tribu *Vettia* et elle ne figure dans aucune des listes qui me sont accessibles. Je croirais que *Vettia* est ici un nom de femme, et *Cassia* peut-être son surnom. — L'époque est probablement impériale comme vous le dites. Mais l'absence de tout surnom, chez un homme, me semble improbable après le Ier siècle.

Voilà mes vétilles. Soyez encore remercié très amicalement. J'espère que vous dominez vos ennuis et je reste très cordialement à vous, Henri Seyrig».

Sept semaines avant sa mort, le même savant nous écrivait, le 6 Décembre 1972, au sujet de notre livre *Le Paneion d'El-Kanaïs*:

«Cher ami, bien que débordé par mes travaux courants, j'ai lu sans autre délai votre nouveau volume, et viens ainsi de passer une agréable journée dans le Paneion. Comme de coutume, vous avez très bien exposé vos recherches, vos admirables photographies donnent la meilleure aide possible au lecteur, et l'analyse très developpée de vos prédécesseurs est particulièrement utile à ceux qui, comme moi, n'ont pas leurs œuvres dans leur bibliothèque. À tous ces agréments s'ajoute votre gentille dédicace, où j'ai mis quelques instants à comprendre ce que vous appelez l'an Ier d'Alexandre. Bien que j'aie oublié le nom de votre fils, je présume que c'est de lui qu'il s'agit, et suis touché de cet élément personnel que vous avez mis dans votre formule.

J'ai trouvé peu de remarques à faire sur vos inscriptions. Cependant je suis perplexe devant Γεόργηος (n° 52) que la photo ne permet pas de vérifier, et qui me paraît bien tardif. Mais au fait, jusqu'à quelle époque descendent, selon vous, les inscriptions du Paneion? Quoi qu'il en soit, je croirais que Georgios est un *signum* dérivé de γεωργός. Or ces signums n'aparaissent pas couramment, me semble-t-il, avant le milieu du 3e siècle, et j'aurais un Georgios encore plus réçent. — De même me suis-je arrêté devant votre restitution de Ἰοάν[νο]υ (n° 57). Est-il possible, malgré St Jean l'Évangéliste, que ce nom ait été porté par d'autres que des Chrétiens? — Enfin Σισίννιος m'intrigue, non par son origine iranienne, mais parce qu'il ne me paraît guère attesté avant la diffusion du culte de St Sisinnius.

Très intéressante la fréquence des Pamphyliens. Ce pourrait bien avoir été parfois, comme vous l'écrivez, des marchands autant que des militaires. Ils me font penser au trésor de tétradrachmes hellénistiques de Sidé, découvert à Samanoud dans le Delta (*Journ. internat. de num.*, I, 1898, 148 sqq)».

Aprés s'être étonné que j'eusse jeté au panier, sans la lire, la dernière lettre que m'adressa L. Robert (à mon adresse professionnelle, alors qu'il connaissait le chemin de ma maison), H. Seyrig conclut:

«Je suis heureux des satisfactions que vous donnent vos étudiants. Elles, et la composition de bons livres, sont ce qui donne de la valeur à la vie professionnelle.

Très cordialement à vous, Henri Seyrig».

Si nous avons puisé dans ces pages élogieuses et élégantes un encouragement à continuer notre étude sur *Pan du désert* et à préparer notre troisième et dernier volume, que nous livrons aujourd'hui au public, nous avouons avoir parcouru avec amusement les neuf pages qui nous furent consacrées dans le *Bull.*, sigle qu'il faut employer sous peine d'excommunication majeure. Nos amis anglais seraient peut-être tentés de développer en *bull(dozer)* et les non-initiés entendront, selon leurs impressions de lecture, *bull(e du pape)* ou *bull(es de savon)*.

D'autres seront induits à corriger en *b(i)ll(evesées)*. Nous écrirons, quant à nous, (*the*) *Bull*, l'anglais associant très heureusement la notion de *taureau* et celle de *balourdise* (*blunder*), car ce nous fut une joie, mêlée d'un peu de pitié, d'assister à cette charge, dans toutes les acceptions du terme. Nous laisserons au psychanalyste le soin d'élucider les raisons cachées de cet assaut contre le *Sexus* d'Henry Miller, Pan ithyphallique et «le petit oiseau». Nous constatons simplement que, manquant de souffle, *the Bull* a froidement emprunté à une revue se trouvant dans toutes les mains près de deux pages de commentaires, ce qui étonne quand on se plaint du prix exorbitant de nos livres (qui ne nous rapportent, précisons le, aucun droit d'auteur) et quand on souhaite le raccourci d'expression et l'élagage du texte. Il est vrai que les livres semblent chers quand l'auteur ne les a pas offerts!

D'une corne qui se veut pourfendeuse, *the Bull* accroche au passage quelques rubans, sans atteindre le Corpus lui-même. C'est plaisir de le voir réagir à la moindre banderille, qu'elle soit posée par Crispinus, Ikaros ou Sidéros: décidément il n'est pas permis de sourire, surtout dans le désert, que *the Bull*, du reste, semble imaginer comme le Parc Montsouris: on y demande sa route à d'obligeants Bédouins vous signalant à l'occasion un sanctuaire inconnu, les gens y furent «de passage»(?) et il semble que les travailleurs n'aient eu aucune attache avec la région. Faut-il donc croire que le chaudronnier Léonidès ou le graveur d'hiéroglyphes Hérakleidès, comme son camarade Eudaimon, étaient dépêchés de Rome par l'Empereur? Bien sûr, beaucoup de ces auteurs de proscynèmes ne sont pas «nés dans le désert» — encore qu'on y naisse, de nos jours encore —, mais beaucoup viennent des villages de la Vallée en bordure du désert: leur avenir, si l'on peut dire, était de travailler dans la dépendance des carrières et un père pouvait parfaitement rêver que son fils commandât un jour une escouade dans la région, ou bien un forgeron pouvait raisonnablement penser que son fils lui succéderait dans son emploi près des exploitations du désert.

Piétinant l'arène, *the Bull* présente «comme une découverte assez nouvelle» l'hostilité des Juifs et des indigènes. N'aurait-il pas lu J. A. Letronne, qui a consacré des pages à cette question, ni R. Rémondon qui étudia «les antisémites de Memphis»? Ou bien nierait-il un phénomène historique, qui, pour être regrettable, n'en est pas moins certain? Quant au fait qu'un père puisse appeler son fils Théodotos pour ménager les susceptibilités religieuses des Juifs, des Grecs et des indigènes, il ne nous paraît nullement incompatible avec le fait que d'autres Juifs aient tenu à indiquer leur ethnique. Depuis quand les fils devraient-ils calquer leur attitude sur leur père, et inversement? L'opportunité politique, les différences de génération et le libre arbitre individuel expliquent suffisamment ces divergences.

Nous n'essuierons pas l'écume dégoulinant sur tel ou tel détail de nos commentaires, mais, pour éclairer le lecteur sur nos principes d'édition, qui ne changeront pas, nous répondrons à trois reproches prouvant qu'on nous a lu sans vouloir nous comprendre.

Nous avons eu tort, paraît-il, de citer trop longuement auteurs modernes ou textes anciens. Eh bien, nous continuerons, car les gens qui nous lisent ne disposent pas tous

d'une collection complète éditée par l'association G. Budé, Loeb ou Teubner et nombreuses sont les universités françaises qui ne possèdent pas ces ensembles intégralement. Quant aux textes de voyageurs modernes, publiés dans des revues rares et anciennes, nous n'y renverrons pas le lecteur en sachant qu'il n'a pas le moyen matériel de s'y reporter. Ce serait une mauvaise plaisanterie. Et s'il faut, à l'occasion, reproduire des références utiles, nous y consacrerons quelques notes, même si cela fait manquer la vente à un auteur âpre au gain. Le reproche que *the Bull* nous adresse nous semble particulièrement déplacé sous la plume de quelqu'un qui, durant près d'un demi-siècle, n'a rien fait pour constituer une bibliothèque publique d'épigraphie où pourraient travailler les chercheurs. Tout le monde ne peut recevoir chez soi, et le plus souvent gratuitement, les ouvrages indispensables à la recherche. Que l'ancien titulaire de deux chaires d'épigraphie grecque à Paris n'ait pas considéré qu'une de ses tâches essentielles était la constitution d'un laboratoire permettant aux autres de travailler prouve suffisamment qu'au lieu de se juger au service des institutions il considérait ces dernières comme des instruments servant à sa seule gloriole. C'est une notion des devoirs du fonctionnaire que nous ne partageons nullement.

Nos commentaires, ajoute-t-on, sont trop longs. Plaisante réflexion dans un bulletin où les redites sont innombrables, les emprunts sans vergogne, le bavardage intarissable dans la dépréciation. Sur neuf pages qui nous sont consacrées dans le dernier «bulletin épigraphique», les trois ou quatre observations pertinentes auraient tenu en dix lignes. Un peu d'autocritique éviterait à l'auteur de gaspiller de la sorte l'argent de ceux qui cotisent à la revue et la subvention du CNRS qui la soutient, quand tant de travaux originaux ne peuvent voir le jour, faute de moyens financiers. On demeure confondu en voyant la réédition de toutes ces redites, alors que les bibliothèques universitaires refusent d'acheter un discours se trouvant dans une revue courante. N'étant professeur ni d'économie ni de morale nous ne développerons pas ces thèmes, mais nous dirons un mot de la genèse de notre livre.

Ce travail, comme les deux livres précédents, est le résultat d'un cours de deux heures hebdomadaires donné à des étudiants de quatrième année de faculté, ayant déjà été initiés, à raison d'une heure par semaine et durant trois ans, à l'épigraphie grecque. La plupart préparent des mémoires de maîtrise de littérature ou de philologie grecques et tous sont désireux d'aborder la civilisation grecque par le biais de l'épigraphie. On nous a reproché d'être didactique et épidictique. N'est-ce pas, après tout, le rôle d'un professeur? Devant cet auditoire, nous exposons les questions qui se posent au sujet de telle ou telle inscription et, en fonction des questions qui nous sont adressées, nous remanions notre commentaire primitif, car nous ne pensons ni avoir la science infuse, ni prévoir toutes les interrogations possibles. Certes, il se peut que des questions naïves aient reçu une réponse trop développée et que des questions n'aient point dû être posées. Mais nous ne voulons pas rabrouer l'auditeur, ni l'humilier; nous voulons l'éclairer, en prenant notre temps et, s'il le faut, en souriant. L'épigraphie de la rogne et de la grogne, ou plutôt de la hargne et de la rage nous paraît en définitive fort malsaine, outre qu'elle est souvent malséante. Nous ne pensons pas que, comme l'explique plaisamment *the Bull*, le commentaire savant(?) doive

être distinct du commentaire «élémentaire», qui serait réservé à quelques tâcherons de la science. Les notions de base indispensables peuvent parfaitement être intégrées à des explications plus complexes, car cette hiérarchie dans les tâches n'est pas fondée en raison, et elle est peu propre à inciter les étudiants à se consacrer à une discipline où ils seraient destinées aux petites besognes, loin du zénith, du nadir et de l'empyrée des grands maîtres.

Ainsi notre présent travail, comme les deux précédents, résulte de discussions avec nos étudiants et prétend aider les lecteurs en n'éliminant aucune question et en présentant les textes anciens ou modernes qu'il est bon de consulter. C'est au reste la méthode qui nous valut, quand nous n'étions pas docteur, des félicitations de celui-là même qui aujourd'hui prétend nous décrier et nous décourager, sans succès. Nous avons connu de sa part d'abord les encouragements et les éloges, puis la médisance et la calomnie devant des commissions prétendues secrètes, enfin les assauts menés courageusement par personnes interposées chargées d'exécuter les basses œuvres et s'y prêtant au mépris de leur honneur de savants. Nous voilà maintenant en butte au dénigrement systématique, dans l'attente de nouveaux coups bas.

Nous n'en décourageons pas pour autant nos étudiants de lire une chronique que son auteur qualifiait jadis de kaléidoscope. C'est plutôt un guignol, tant les coups de bâton y pleuvent dru, ou bien un cinéma qu'il faudrait interdire à la jeunesse, pour qu'elle ne perde pas ses illusions sur l'honnêteté intellectuelle et la sérénité scientifique. Que répondre en effet aux jeunes gens qui, à travers ces lignes de critique comique, s'imaginent apercevoir le profil crispé d'un vieil «étudiant» absorbé par un interminable pensum et, pour se distraire, jetant çà et là quelques boules puantes? Que dire à ceux qui ne peuvent concevoir qu'un savant chenu s'amuse encore à la sarbacane avec boulettes trempées dans l'encre? «Que l'érudition peut prendre des figures déconcertantes» et qu'il faut s'en réjouir sans arrière-pensée. Il est bon que, dans le champ des pierres inscrites, Bonnie and Clyde dressent leurs embuscades et que, dans son fourré de chardons et d'orties, le louis-garou se prenne pour le Minotaure dévoreur de jeunes gens. Nul ne croit plus au Père Fouettard ni ne se soucie de ces distributions anachroniques de taloches. Il faut donc lire et relire *The Bull*, source d'innombrables études: le psychologue y trouvera les syndromes du complexe de Pygmalion, de la peur panique et du comportement de Kronos. Le sociologue y étudiera le rapport ignoble du dénigrement d'autrui et de la vanité personnelle. Le paléontologue y suivra la disparition progressive d'une espèce en voie d'extinction. Quant à nous, fort satisfait qu'on ne conteste que nos commentaires et non nos transcriptions, ni nos lemmes, ni nos apparats critiques, ni nos traductions, ni notre dessein général de Corpus des inscriptions grecques d'Égypte, nous nous écrions, avec Cervantès; «*Ladran, Sancho, señal que cabalgamos*».

Voncq, Ardennes, le 30 Août 1974

PRÉFACE

Ce livre est le dernier que nous consacrons au dieu Pan du désert oriental égyptien. Il prétend réunir toutes les inscriptions grecques ou latines qui n'ont pas encore été rassemblées et qui sont relatives à ce dieu ou nécessaires pour comprendre la nature et l'étendue de son influence. Bref, il rassemble tous les textes qui n'ont pu prendre place dans nos deux livres précédents, *De Koptos à Kosseir* et *Le Paneion d'El-Kanaïs*. Autrement dit, il achève notre corpus des inscriptions grecques et latines du désert oriental égyptien, qu'il n'était pas possible de publier en un seul volume, même en abrégeant les commentaires, malgré ce qu'affirme, de façon péremptoire mais nullement démonstrative, l'auteur du corpus imaginaire d'Asie-Mineure.

Contrairement à nos deux ouvrages précédents, ce livre n'est pas fondé sur une documentation rassemblée sur place. Sauf en ce qui concerne l'Ouadi Bir-el-Aïn, nous n'avons pu travailler sur le terrain. Mais, par chance, des voyageurs compétents avaient, dans la plupart des cas, relevé les inscriptions grecques ou latines. L'étude comparée des copies de nos prédécesseurs nous a donc permis de remédier à ce grave désavantage. Certes, notre découverte du Paneion d'El-Boueib et, en d'autres endroits, nos lectures d'inscriptions non aperçues par nos devanciers, nous ont appris que, dans ce désert oriental, il est possible, si l'on en a le temps et les moyens, de trouver de nouveaux textes et d'améliorer sensiblement des lectures anciennes. La situation politique ne nous a pas permis de circuler dans cette zone militaire et sans doute faudra-t-il du temps pour que les conditions de travail y redeviennent normales. Nous avons donc décidé de publier malgré tout notre travail, n'étant pas de ceux qui se jugent immortels et qui se gaussent grossièrement des efforts d'autrui pour publier un corpus en un temps raisonnable. Promettre au «public ami et compétent» un trésor que la lampe merveilleuse d'Aladin ne découvrira jamais, c'est se moquer aussi effrontément de lui que d'assurer sans rire qu'avec quelques blancs de plus le volume de «Carie II» occuperait «un très long rayon de bibliothèque». On se console comme on peut des rêves avortés, mais pourquoi entamer la danse du scalp quand autrui entreprend ce qu'on n'a pu réussir? Tous les sabres de Topkapi, maniés par le grand Mamamouchi, n'offrent en spectacle qu'une turquerie sans dignité ni agrément. Nous n'avons donc cure des moulinets de Monsieur Prudhomme, qui ne nous feront pas dévier d'un pas.

L'ordre de nos chapitres est avant tout commandé ici par la géographie, selon une progression allant du Nord au Sud. Le chapitre premier est consacré à l'Ouadi Bir el-Ain, que nous avons pu visiter en 1968; nous avons ajouté quelques inscriptions provenant de sites voisins, l'un plus septentrional, comme le Gebel Toukh, l'autre plus méridional, comme le Gebel Abou Feidah. Le chapitre deuxième groupe les inscriptions des deux routes menant de Kénah à Hourghada, l'une passant, au Sud, par le Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), l'autre passant, au Nord, par le Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Le chapitre trois

rassemble les inscriptions trouvées dans l'Ouadi Semna, vallée située sur l'axe menant de l'Ouadi Kéna à Philoteras, c'est à dire au Sud des routes précédentes et les textes de l'Ouadi Abou Diyeiba, près de Philotéras, Le chapitre quatre est consacré aux inscriptions rencontrées sur la route la plus méridionale, celle qui mène de Koptos à Bérénice en traversant obliquement le désert, du Nord-Ouest au Sud-Est, et en faisant sa jonction avec la route qui, partie d'Apollonopolis Magna (Edfou) et passant au Paneion d'El-Kanaïs, aboutit à la station de Falacro: dans cette section de notre livre, l'essentiel est constitué par les textes de l'Ouadi Menih et de la station d'Aphrodito, par ceux du temple de Senskis et du temple de Bérénice.

Les deux chapitres qui suivent, c'est à dire les chapitres cinq et six, présentent les textes selon un ordre chronologique. Ces deux chapitres rassemblent des inscriptions qui ne proviennent pas du désert de l'Est, mais qui se rapportent soit au dieu Pan, soit au désert oriental. Les unes proviennent de la Vallée: elles ont été réunies dans le chapitre cinq. Les autres sont de provenance inconnue: elles sont étudiées dans le chapitre VI. Il est normal que nous n'omettions pas, dans un recueil consacré à Pan, des textes le nommant expressément. Mais nous avons pensé qu'il n'était pas légitime non plus de passer sous silence des textes comme la dédicace du stratège Lichas, spécialisé dans la chasse aux éléphants, ou bien la dédicace de la *Via Nova Hadriana*, qui nous donne des détails si explicites sur l'organisation des pistes du désert. Qu'on ne s'étonne pas de ne pas trouver le célèbre «tarif de Koptos»[1]: comme les autres inscriptions de cette ville, il sera repris dans notre prochain livre: *Les portes du désert*, actuellement en préparation. Quant aux inscriptions qui constituent le chapitre VI, malgré l'incertitude de leur provenance, elles sont étroitement liées à notre connaissance du désert, soit qu'elles évoquent la chasse aux éléphants, soit qu'elles mentionnent les caravanes ou les expéditions faites dans ce désert.

Nous avons tenu à présenter, dans une conclusion générale, les observations que nous avons faites, au cours de notre enquête, sur ce dieux Pan du désert: les sanctuaires qui lui furent consacrés, la chronologie de son culte (telle qu'on peut l'établir d'après les inscriptions grecques ou latines), la qualité de ses adorateurs, les traits de sa personnalité, la nature des dieux qui furent ses parèdres, ont été successivement étudiés dans ce chapitre final.

Dans chacun des quatre premiers chapitres, nous avons présenté d'abord l'état de la bibliographie relative au site considéré, puis quelques témoignages de voyageurs particulièrement intéressants. Nous savons bien que tout choix, par sa nature même, est contestable, et nous n'hésitons pas à dire que nous avons éliminé des témoignages qui nous semblent très importants. Du moins les avons-nous mentionnés, pour engager le lecteur à s'y reporter. Inversement nous avons cité longuement le rapport du Cdt Bert sur le désert à l'Est d'Assiout et les notes de G. Belzoni et de W. Golénischeff sur leur voyage du Paneion d'El-Kanaïs à Bérénice, car ces textes ne sont pas d'accès facile et sont en tous cas insuffisamment connus. Bien des lecteurs n'habitent pas une grande capitale et ont trop

[1] E. Breccia, *Cat. Mus. Alex., Iscr. gr.* (1911), n° 61 (157).

d'occupations d'enseignement pour courir les bibliothèques à la recherche de livres rares. Ces lecteurs là, eux-aussi, méritent considération.

Rassembler les textes littéraires, les papyrus ou les ostraka anciens relatifs au désert oriental nous aurait conduit à un volume dépassant les limites qui nous sont permises. Mais il y a des lecteurs qui le regretteront, non sans raison. Il faut espérer qu'un tel recueil nous sera un jour donné, pour compléter notre connaissance de cette région de l'Égypte. Si les inscriptions ici rassemblées donnent un jour le goût de telles études, nos efforts n'auront pas été vains.

En ce qui concerne l'illustration, grands sont nos regrets de n'avoir pu parcourir les régions dont nous rassemblons les inscriptions. Non pas pour offrir au public une «illustration foisonnante», ni pour nous livrer «au plaisir de présenter des estampages». Nous laissons à qui n'en a pas d'autres ces satisfactions titillantes. Mais nous regrettons notamment de ne pouvoir produire suffisamment de photographies de sites et de paysages. Nous avons rassemblé au mieux les photographies des inscriptions déjà publiées. S'il y a des lacunes, elles ne sont pas de notre fait. Elles sont du reste réparables et nous encourageons vivement notre lecteur de mauvaise foi, maintenant qu'il a du loisir, à consacrer un été aux joies suaves du désert oriental. Mais qu'il n'oublie pas d'emporter son «kiki» et surtout de réviser son code de civilité non puérile, mais honnête. Car les Bédouins ont un code de l'honneur qui s'accommode mal de certains airs bravaches. Chez eux la sympathie se mérite et le coup de trique n'a pas valeur d'argument. Nous sommes heureux, quant à nous, de nous être instruit à leur contact. La civilisation et la civilité, en effet, ne sont pas toujours là où on les attendrait, c'est une des leçons de nos études épigraphiques. C'est pourquoi, à notre tour, nous exprimons «un sentiment de gratitude sincère» à ceux qui nous ont révélé cette vérité élémentaire.

INTRODUCTION

Intérêt des inscriptions de ce recueil

Du point de vue de l'histoire, les inscriptions ici rassemblées offrent un intérêt certain. Non pas seulement parce qu'elles s'étagent de Ptolémée IV Philopator, ou même de Ptolémée II Philadelphe et Ptolémée III Evergète, jusqu'à la basse époque impériale et l'époque byzantine, ni non plus parce qu'elles nous font saisir sur le vif l'apparition ou le rôle de tel ou tel fonctionnaire, qu'il soit préfet d'Égypte, préfet de Bérénice, militaire ou que sais-je encore. L'histoire des institutions, certes, a eu son importance, mais bon nombre de Français, après tout, mangent et respirent en bons citoyens sans savoir dans le détail comment fonctionnent le Conseil Économique, la Cour de Sûreté de l'État, voire la Présidence de la République. L'ensemble que nous présentons ici a un intérêt plus profond, disons plus vital. À l'occasion, il jette des lueurs sur telle ou telle fonction, ptolémaïque ou impériale, civile ou militaire, laïque ou religieuse, mais il vaut surtout par ce qu'il nous apprend, du point de vue ethnologique et du point de vue géographique, sur une des régions qu'on serait tenter de sous-estimer dans l'histoire de l'Égypte, tant elle est aride, difficile d'accès, avare de documents écrits.

Nous répondrons dans notre conclusion, — ou plutôt les inscriptions répondront pour nous — à l'historien de salon qui ne voit dans le désert oriental qu'une zone «de passage» où des voyageurs d'occasion auraient laissé leur souvenir, d'autant plus intéressants qu'ils se rattacheraient plus ou moins étroitement à l'Asie-Mineure. Ce «chauvinisme du savoir» nous est totalement étranger et ce n'est pas parce que les inscriptions du Paneion d'El-Kanaïs nomment de nombreux signataires originaires d'Asie-Mineure que nous les jugeons plus intéressantes que les textes rencontrés sur la route de Koptos à Kosseir. Ces considérations limitant les recherches à un pays de prédilection nous paraissent, à proprement parler, schizophréniques, et nous ne limitons pas de la sorte le champ du savoir historique. À la vérité, ce dont nous savons le plus grand gré aux inscriptions que nous rassemblons ici, c'est de nous montrer les divers visages du désert.

«Varia et mutabilia semper deserta»: voilà ce qui explique sans doute cette attirance trouble, cette passion anxieuse qu'exerce sur le voyageur cette région si démunie, mais si attachante. Dans un territoire dont on n'attend rien, si ce n'est parfois des mirages, — le vol d'un oiseau, l'apparition d'un acacia, le passage d'une gazelle, le rire nocture d'une hyène, les tourbillons de sable montant en trombes, les jeux du soleil sur les montagnes étranges, tous ces phénomènes de la nature viennent rompre soudain une monotonie où l'homme finit par oublier qu'il est lui même changeant et mobile. Un rien trouble cette immobilité torride ou cette fraîcheur inattendue des sables. Une seule sensation développe tout à coup la représentation d'un monde aux possibilités inconnues, la réflexion sur la précarité de l'homme dans un univers insolite. L'attrait du désert est tel que, dans l'Antiquité

comme de nos jours, on ne s'en abstrait pas facilement. Rien n'est plus difficile que de s'y sentir «de passage», car on y vit les mille péripéties de la vie journalière «sub specie aeternitatis». Là est le mystère de la fascination exercée par cette contrée.

Mais quand on dit «le désert», qu'entend-on par là? Car il y a autant de déserts que de désirs y cherchant une satisfaction, autant que de raisons poussant l'homme à s'aventurer dans ces solitudes inhumaines. Sans doute est-ce la grande leçon des inscriptions ici rassemblées: les angoisses, les anxiétés et les espoirs des hommes ont imaginé la physionomie du dieu de ces solitudes, dieu dont la personnalité s'explique par le pays lui-même. Mais ce pays là eut successivement ou simultanément plusieurs visages, qui apparaissent à travers nos textes.

Le désert fut d'abord un territoire de chasse. On s'en douterait à voir les animaux de toutes sortes gravés sur les rochers depuis les temps les plus reculés. La disparition, à travers les âges, d'une partie de la faune de cette région, notamment des autruches et des éléphants, ne doit pas faire sous-estimer la richesse de ces immenses territoires en animaux de toutes sortes. Ce n'est pas par hasard que les plus anciennes inscriptions du désert oriental sont des textes provenant d'une station de chasse qui date sans doute de Ptolémée II Philadelphe et de Ptolémée III Evergète[1], une stèle dédiée par le stratège préposé à la chasse aux éléphants[2], sous Ptolémée IV Philopator, et enfin des graffites de chasseurs[3], à la basse époque ptolémaique. De nos jours encore, on peut apercevoir des gazelles dans ce territoire de chasse, où le loup, le chacal et la hyène n'ont pas disparu.

L'intrépidité des chasseurs osant s'aventurer dans ces étendues sans eau, où de nombreuses vallées se terminent en impasse et où la chaleur, durant la plus grande partie de l'année, interdit sous peine de mort la moindre erreur d'orientation, — fut concurrencée par l'audace des commerçants qui, pour aller s'embarquer à Bérénice, à Philotéras ou à Myos Hormos, n'hésitaient pas à affronter les sables et les pistes. Grâce à eux le désert, lieu de perdition, devint zone de transition entre la Vallée et les pays au-delà de la mer Rouge. Le célèbre tarif de Koptos (de mai 90 p.C.), nous fait connaître le profil d'une de ces caravanes de pilotes, de marins, de filles de joie et d'ouvriers, transitant en charrette et à dromadaires, avec leur cargaison d'agrès, de poix pour les bateaux et... de cercueils. Mais, bien avant les Romains, les marchands se sont lancés sur ces routes. Il n'est pas impossible que ce soient des commerçants qui aient signé, sous Ptolémée VI Philométor, dans l'Ouadi Abou Diyeiba[4] et, à Bir Wasif, ce Nikagoras, originaire de Thasos[5], était probablement venu chercher fortune. Quoi qu'il en soit, les caravanes traversaient le désert oriental à l'époque ptolémaïque, puisqu'on voit, sous Ptolémée VIII Evergète II, Sotérichos de Gortys, protéger les convois de pierres précieuses, d'encens et de produits étrangers descendant des montagnes jusqu'à Koptos[6]. Des convois plus lointains revenaient de l'Inde, comme

[1] *Cf. Le Paneion d'El-Kanaïs*, nos 9-10. *Cf. infra*, pp. 180-181.
[2] Nos 77 et 84 du présent recueil.
[3] Nos 1-11.
[4] Nos 59-62.
[5] No 63.
[6] No 86.

Caius Numidius Eros[7], tout heureux, semble-t-il, de se retrouver vivant, fût-ce dans l'antre de l'Ouadi Abou Menih, l'an 2 a.C. C'est que les dangers du désert venaient non seulement de l'hostilité de la nature, mais aussi de l'aggressivité des hommes, témoin, en 122-123 p.C., l'acte de reconnaissance de Sulpicius Sérénus, vainqueur des Agriophages[8]. De tels textes nous mettent au contact direct des réalités quotidiennes qu'affrontaient ces voyageurs du désert.

Avec les Empereurs, le désert devint les carrières de Rome. Que des stations pourvues de puits et de citernes, de murs et de tours, de maisons d'habitation et d'écuries, de bains et d'aqueducs, aient pu s'installer dans ces montagnes manquant de tout, donne la mesure de l'esprit d'entreprise et de l'art de réalisation des Romains. Grâce à eux, de lieu de passage le désert devint lieu d'établissement et d'exploitation, favorisé par l'application aux condamnés des peines de travaux forcés. Peu de troupes étaient nécessaires pour garder ces condamnés, la fuite étant impossible loin des points d'eau et des protections du camp, et la main d'œuvre nécessitée par ces durs travaux d'extraction des pierres n'était, par ce procédé, pas difficile à trouver. Nos textes nous renseignent à merveille, non pas sur ces condamnés, dont nous parle Aelius Aristide, mais sur l'administration et l'exploitation de ces carrières, dont l'activité, à vrai dire, ne dura pas si longtemps. En effet, la plus ancienne inscription datée du *Mons Porphyrites* remonte à 29 p.C., c'est à dire à Tibère[9], et la plus réçente, à 137/138 p.C., c'est à dire à Hadrien[10], tandis qu'au *Mons Claudianus* le texte daté le plus haut est de 108/109 p.C.[5], c'est à dire de Trajan, et, le plus bas, de 117 p.C.[12], c'est à dire d'Hadrien. Au demeurant, l'effort fait par Hadrien pour équiper le désert, si l'on peut dire, est bien illustré par la stèle d'Antinoé relative à la *Via Nova Hadriana*[13]. La présence romaine peut se constater plus bas encore dans le temps, puisque la citerne d'Aphrodito[14] date de 79-81 p.C., sous Titus, et qu'à Bérénice on lit les noms de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus en 161 p.C.[15]; dans l'Ouadi Semna, si l'on a un texte datant d'Auguste, plus exactement de 11 p.C.[16], on a aussi la mention d'Antonin (138-161 p.C.)[17]. À Senskis seulement (l'actuelle Sikkait) on descend jusqu'à Galien, dont l'an 1 correspond à 253/254 p.C. Ainsi la période d'exploitation véritable ne dépassa pas un siècle et demi dans les endroits les plus riches en pierres et il semble que l'exploitation ait cessé soudain, sous l'effet d'un événement qu'il est difficile de ramener, avec Letronne[18], à l'ensablement du canal des deux mers. Nous ne pensons pas que les pierres du *Mons Claudianus* étaient évacuées

[7] N° 64.
[8] N° 87.
[9] N° 18.
[10] N° 22.
[11] N° 37.
[12] N° 43.
[13] N° 80.
[14] N° 68.
[15] N° 73.
[16] N° 51.
[17] N° 53.
[18] J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 189-199.

par le port de Myos Hormos, la mer Rouge et ce canal, tandis que celles du *Mons Porphyrites* descendaient de la montagne au bord du Nil et, de là, à Alexandrie. Ce qu'on sait des procédés de hâlage par voie de terre, en Égypte, rend très probable que l'une et l'autre carrière expédiaient les blocs au bord du Nil et que, par le fleuve, ils gagnaient Alexandrie pour être transportés par mer jusqu'en Italie. Ce trajet était beaucoup plus aisé que tout autre et les débris observés sur les pistes conduisant des carrières à la Vallée rend inutile l'hypothèse de Letronne.

Le ralentissement et l'arrêt de l'exploitation des carrières n'enlevèrent pas au désert oriental le rôle de glacis aux confins extrêmes de l'Empire, de *limes* pourvu de défenses et de communication. L'idée d'Hadrien d'ouvrir une nouvelle route pour traverser le désert au Nord et pour gagner Bérénice en suivant la côte, montre bien le rôle dévolu à ce territoire. Les postes jalonnant les grandes routes permettant de traverser cette région dangereuse sont une des preuves de l'intérêt qu'on porta à ce territoire. Ces routes, au reste, pouvaient en période de révolutions indigènes, — et Dieu sait si elles furent fréquentes —, être à l'occasion plus sûres que la route de la Vallée. De la sorte les nouvelles et les ordres pouvaient être transmis rapidement, ce qui, vu l'importance de l'Égypte dans le ravitaillement en blé de Rome, était d'un intérêt vital. Un autre avantage de ce désert était de rebuter, par sa nature même, les invasions de barbares venus du Sud. Sans doute fallait-il, de temps en temps, procéder à des opérations de police comme celle dont s'acquitta Sulpicius Sérénus contre les Agriophages[19], sous Hadrien, en 122/123 p.C. Mais nous avons fort peu de témoignages de cette sorte. Le bon état de conservation de beaucoup de ces stations du désert montre que ces postes n'eurent pas à subir d'assaut dévastateur et les ruines sont surtout le fait du temps, de l'érosion éolienne en particulier, plutôt que des hommes.

On comprend que ces solitudes aient tenté, plus tard, les ermites. Le ravin de Bir el-Aïn, où il ne reste quasi rien de l'établissement religieux, était particulièrement propre à abriter des ermites[20], vu sa petite source d'eau et surtout sa proximité de la riche région d'Akhmim. Plus surprenante est l'attestation d'une chapelle, en 340/341 p.C., au *Mons Porphyrites*[21] et la mention d'une église[22] dédiée à cet endroit, au IVe siècle. Au vrai, les distances (énormes pour un pays où l'autonomie de marche d'un voyageur à pied ne dépasse guère quelques heures en période de chaleur) et l'absence de moyens de ravitaillement expliquent que les établissements religieux aient été très rares dans ce désert oriental, contrairement à ce qu'on observe dans la vallée des Rois ou sur les franges du désert libyque, du côté du Delta occidental. Même un ermite a besoin d'un minimum vital et le désert ne pouvait l'offrir. De là cette rareté des inscriptions chrétiennes.

Tels sont les visages du désert qui apparaissent à travers ces inscriptions. Aucun décret ni de longs textes, mais une série de proscynèmes, de dédicaces, d'humbres graffites,

[19] N° 87.
[20] N°s 12-14.
[21] N° 27.
[22] N° 28.

quelques très rares épitaphes composent un ensemble qui a néanmoins son originalité. On peut s'étonner qu'un pays si aride ait fourni, au fond, tant de textes épigraphiques et si variés. Ce recueil n'a pas l'homogénéité des textes provenant de l'ouadi Hammamat ou de ceux provenant du Paneion d'*El Kanaïs*. Du moins nous donne-t-il, sur le désert oriental, des aperçus nouveaux.

CHAPITRE PREMIER

L'OUADI BIR EL-AIN ET AUTRES LIEUX

Publication des inscriptions de l'Ouadi Bir el-Aïn

Les inscriptions de l'ouadi Bir el-Aïn n'ont jamais été publiées avec des illustrations, une traduction ou un commentaire. Mais elles ont été deux fois copiées d'après la pierre, de façon assez hâtive, et ont été rassemblées, à partir de ces copies, dans le *Sammelbuch*. Les éditions se présentent donc chronologiquement comme suit :

U. Bouriant, *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, XI (1889), pp. 147-149. En compagnie de G. Maspero, visita l'ouadi en Mars 1886 et passa deux heures à copier les graffites coptes et grecs. Transcrit en majuscules, onciales, quatre graffites grecs, qu'il ne traduit ni ne commente.

A. H. Sayce, *Revue des Études Grecques*, IV (1891), pp. 52-55, IV, nos 1 à 10. Visita à son tour l'ouadi Bir el-Aïn et copia sept inscriptions grecques. Il relève aussi un graffite copte relatif à un certain Janvier et reproduit en minuscules, d'après Bouriant, deux inscriptions qu'il n'a pas eu le temps de copier. Il présente les autres textes en majuscules, mais en séparant les mots et en indiquant les variantes de Bouriant. Aucun commentaire, aucune illustration.

G. Lefebvre, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Égypte* (1907), nos 351-352 reproduit douze textes chrétiens, onze copiés par Bouriant, un par Sayce.

F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), nos 147-148, 285-291 et 293-294.
Reproduit en minuscules, parfois avec des observations de B. Keil ou U. Wilcken, les quatre inscriptions copiées par U. Bouriant et les sept inscriptions copiées par A. H. Sayce.

Les descriptions des voyageurs

L'ouadi Bir el-Aïn, d'abord connu sous le nom d'ouadi Bir elaham (Pococke), puis sous celui d'ouadi Sheikh Shakoun (Maspero), n'a guère été visité par les voyageurs modernes: Paul Lucas y passa en 1714, Richard Pococke lui consacra une journée en 1737, Saint-Genis y vint lors de l'Expédition Française d'Égypte (1798-1799), mais surtout G. Maspero, accompagné de U. Bouriant et de E. Amélineau l'examina à deux reprises, une fois rapidement, en décembre 1881, une seconde fois avec plus de soin, en mars 1886. C'est à lui surtout que l'on doit l'évocation la plus précise de cette vallée, décrite aussi par U. Bouriant. Le passage de A. H. Sayce, en 1890, ne nous valut aucune description.

On pourrait tirer de ces différentes visites une leçon de méthode sur l'art de découvrir des graffites. Car les trois premiers voyageurs n'ont pas soupçonné que des graffites grecs pouvaient être inscrits sur l'un des innombrables rochers de cette vallée perdue. Ce sont les renseignements fournis par un agent consulaire, lui même informé par les habitants

du pays, qui permirent à G. Maspero et à ses compagnons de découvrir le rocher inscrit de la vallée d'Akhmîm. L'observation des vestiges archéologiques et la connaissance du mythe moderne relatif au Sheikh Shakoun permettent maintenant de comprendre le caractère sacré de ce paysage étrange. Mais l'absence de traduction et de commentaire rend bien difficile la tâche du lecteur de bonne foi qui s'interroge sur le contenu de ces inscriptions, par ailleurs fort difficiles à copier, comme on le remarque devant la pierre ou, tout simplement en comparant les différentes copies de nos prédécesseurs. Certes, le dieu Pan était honoré en ce site, mais à quel titre, par qui, quand, pourquoi? Malgré leur petit nombre et, pour la plupart, malgré leur brieveté, ces textes ne laissent pas de poser des problèmes. Aucune édition n'a tenté de les poser ni de les résoudre.

La description de Paul Lucas

À la fin du règne de Louis XIV, le fils d'un orfèvre de Rouen, Paul Lucas[1], visita sans doute le premier la plaine et le défilé d'Akhmîm. N'ayant fait aucune étude le préparant à ce voyage, Paul Lucas, nommé antiquaire du roi pour acheter en Orient des médailles gréco-romaines ou ptolémaïques, des pierres gravées et des manuscrits, ne manqua pas d'aller dans cette ville chrétienne qu'était Akhmîm. Là il était naturel qu'il allât, en compagnie du «Cacheif», visiter les environs de la ville. Sa description remonte à son voyage de 1714, quand il avait tout juste cinquante ans.

«Nous allâmes», dit-il[2], «par une belle plaine jusqu'à un défilé de cinquante pas de largeur qui est à deux lieues de la ville. Les deux montagnes qui bordent ce passage sont si escarpées et si droites qu'on les prendrait pour des remparts, élevés exprès pour rendre cet endroit inaccessible. Ce lieu est le désert le plus affreux que j'aie vu de mes jours: nous marchâmes ainsi une heure et demie sur des rochers qui, étant tombés de ces hautes montagnes, ont presque comblé le chemin. Les ruines d'une église que nous trouvâmes ensuite, et les cellules taillées dans le roc, nous firent juger que c'était là la demeure de quelques solitaires, qui s'étaient autrefois retirés dans un lieu si affreux pour fuir le commerce du monde, que les Élus ont toujours regardé comme l'obstacle le plus opposé à la perfection».

Paul Lucas eut du reste le privilège de voir des ermites: l'un, qui était depuis sept ans dans une grotte et auquel un jeune homme apportait de l'eau et quelques dattes, et l'autre, qui était turc et auquel on apportait depuis quarante jours des dattes et du sarrazin. Leur solitude est évoquée sommairement, mais clairement, par les lignes qui précèdent.

La relation de Richard Pococke

Très médiocre copiste, mais observateur vigilant, le Révérend Richard Pococke visita l'ouadi Bir el-Aïn, qu'il ne cite pas sous ce nom, dans le voyage qu'il fit en Égypte en 1737-1738 et qui l'entraîna jusqu'à Philae. Dans sa relation, comme le remarque U. Bouriant[3], il n'a pas signalé le rocher porteur d'inscription, mais il a bien caractérisé le paysage et remarqué les vestiges cénobitiques.

[1] Voir J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte*, t. 2 (2e édition, 1956), pp. 44-47 notamment.
[2] *Troisième voyage du sieur Paul Lucas, fait en 1714, par ordre du Roy*, t. 2 (1724), pp. 362-363.
[3] *Recueil de Travaux* etc..., XI (1889), p. 146.

Voici ce qu'il écrit[4]:

«Je consacrai une journée à visiter quelques endroits situés en dehors de la ville (Akhmîm) et arrivai, après une marche de trois milles à l'Est, au couvent des martyrs[5]. Ce couvent inhabité est situé sur une petite éminence au pied de la montagne; de là nous nous rendîmes à une vallée très étroite, encaissée entre de hautes montagnes escarpées, et, l'ayant suivie pendant plus de deux milles, nous atteignîmes le couvent nommé Dermadoud, une des plus lugubres retraites que j'aie jamais vues; il ne consiste qu'en grottes taillées dans le roc, à l'exception de la petite église qui est de briques et sur le crépi intérieur de laquelle sont tracées plusieurs inscriptions coptes. Quelques-unes des petites cellules creusées dans le rocher sont fermées d'un mur percé d'une porte; l'une d'elles, très grande, semble avoir servi de réfectoire. Du couvent part un sentier, étroit et périlleux, pratiqué dans le roc à pic, menant à une petite construction située à mi-côte, et qui a pu être la cellule de quelque ermite. Au delà de ce monastère, la vallée se continue en une route montueuse et très escarpée, et le chemin que nous avions suivi pendant un mille et demi avant d'arriver au couvent est tellement encombré d'énormes pierres tombées des hauteurs, qu'il est impraticable à cheval. Cet endroit a dû servir de retraite aux époques de persécution; dans la suite on a continué à le fréquenter, à cause de l'eau limpide qui s'y trouve et dont la plus grande partie filtre goutte à goutte à travers les rochers, dans une sorte de puits qu'on appelle Bir elaham; c'est la seule eau que j'aie vue en Égypte qui certainement ne provienne pas du Nil. Près de là sont plusieurs grottes et quelques cabanes, bâties sans doute par les chrétiens qui parfois viennent y passer une journée, ou par ceux qui sont attachés au service de l'église. J'ai remarqué que les rocs de grès du fond de la vallée sont à chaque demi-pied striés de silex noir, larges d'environ un pouce et bordés de chaque côté d'une ligne blanche. Les rochers tombés par endroits ressemblent à un conglomérat artificiel».

Pococke montre là un souci de la géologie et de la géographie qui n'étonne pas chez un voyageur aussi curieux que lui. Sa visite, certes, ne fut pas très longue, et il a eu le mérite de remarquer les inscriptions coptes dans les ruines des cellules. Il était normal qu'il s'attachât surtout à explorer ces vestiges des anciens ermites, puisque sa qualité de prêtre le portait à retrouver les restes de l'ancienne vie des cénobites. La difficulté de s'entretenir avec les indigènes, l'a empêché de connaître le rôle que continuait encore à jouer l'ouadi Bir el-Aïn dans les croyances et les pratiques des habitants de la région: ainsi ignore-t-il ce Sheikh Shakoun dont Maspero apprit l'existence et le rôle. Enfin le manque d'informateur, tel ce consul qui renseigna Maspero, Bouriant et Sayce sur l'existence du rocher inscrit, a empêché Pococke de relever la curiosité principale de cette vallée perdue. Son mérite, néanmoins, reste grand d'avoir visité cette gorge peu engageante, en un moment peu propice aux voyages de cette sorte[6].

La notice de Saint-Genis sur la vallée à l'Est d'Akhmîm

Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, un membre de l'Expédition Française d'Égypte, Saint-Genis, nous a laissé une courte description de la vallée qu'il visita rapidement à

[4] R. Pococke, *A description of the East and some other countries* (Londres, 1743, 3 volumes in 4°), t. I, *Observations in Égypt*, p. 78. Nous citons la traduction que donne Bouriant, *loc. cit.*

[5] Bouriant précise: «Ce couvent existe encore et n'est habité que par un prêtre copte et deux domestiques; on y célèbre la messe, le dimanche, pour les coptes qui habitent les sept ou huit villages épars dans les environs. La colline sur laquelle est située ce couvent renferme des tombes de la XIIe-XVIIIe dynastie».

[6] Pococke nous apprend, par exemple, qu'il copia les inscriptions du Colosse de Memnon sous une grêle de mottes de terre! Voir *A description of the East*, pp. 101-104.

l'Est d'Akhmîm. Il est en effet l'auteur d'un mémoire intitulé *Notice sur les restes de l'ancienne ville de Chemmis ou Panopolis, aujourd'hui Akhmym, et sur les environs*[7]. Après quelques mots sur la situation géographique d'Akhmym (§ Ier), Saint-Genis procède à la « Description des antiquités de la ville » (article Ier), puis à la « Description de Chemmis ou Panopolis d'après les anciens auteurs » (article 2), enfin il se préoccupe « De l'état d'Akhmym sous les Arabes de nos jours » (article 3), avant d'étudier les « environs d'Akhmym » (§ 2). Il n'a porté sur cette vallée qu'un coup d'œil rapide, et il n'a pas remarqué le fameux rocher aux inscriptions, mais sa courte description mérite néanmoins d'être citée :

« ... Je dois encore faire observer », écrit-il[8], « que le beau canal tiré du Nil tout près de la ville, *antique* comme elle, est un reste de ce système ingénieux d'irrigation si bien approprié au régime du fleuve ainsi qu'à la forme de la vallée, et dont les anciens Égyptiens ont laissé le modèle aux modernes. Ce système consistait principalement à faire des prises d'eau plus courtes et plus rapides dans la partie supérieure du cours du fleuve, à les conduire dans les parties trop difficilement inondées par lui, ou exposées à l'envahissement des sables du désert, telles que le pied de la montagne, et à agrandir ainsi la surface du terrain cultivable. Ce canal contribuait donc beaucoup à augmenter l'importance de la culture du sol de l'ancienne Chemmis ; et il a encore efficacement servi à conserver ce faible reste de splendeur que nous avons reconnu dans la moderne Akhmym.

En suivant la direction du côté droit du canal, on est conduit au couvent dit *des Martyrs*. On remarque d'abord, en faisant ce trajet, que la langue de terre sur laquelle s'élève la ville, est adossée contre la montagne, et que la plaine qui sépare cette montagne du Nil, est très étroite ; mais la chaîne se replie, non loin de là, vers l'Est, et forme, en élargissant la plaine, une gorge profonde dont les talus sont très rapides, et qui se dirige presque en remontant vers le Sud-Est. On trouve, dans les flancs de toute cette montagne, des *grottes antiques* qui sont la suite de celles d'Akhmîm, et qui ont servi de refuge aux chrétiens, pendant la persécution de Dioclétien. En avançant dans la vallée, les excavations se multiplient, et l'on trouve le couvent copte appelé *Ma'doud*, qui n'est autre chose qu'une suite de grottes creusées dans le rocher, sauf la chapelle, qui est bâtie en briques. L'une de ces excavations, qui n'a pu être destinée qu'à d'*antiques sépultures* égyptiennes, et n'a pu servir ensuite de demeure qu'à de courageux ermites, est située à mi-côte et presque inaccessible. Rien n'égale à l'horreur des solitudes que présente toute cette vallée. Autour de la grotte, on trouve de petites habitations que les solitaires ou les moines ont bâties, comme les murs par lesquels ils ont fermé l'ouverture des grottes antiques qui formaient les cellules de leur couvent ».

Malgré sa brièveté, cette notice avait le mérite d'unir une description géographique précise à une observation archéologique avisée, et l'étude des auteurs anciens à l'analyse du paysage moderne. Mais l'évocation de la vallée d'Akhmîm demeure assez sommaire, sans doute à cause de la rapidité de la visite effectuée en cette gorge sauvage.

Les visites de Gaston Maspero au couvent et à la vallée du Cheikh Shakoun

À deux reprises, au début de décembre 1881 et en mars 1886, Gaston Maspero visita la vallée du Cheikh Shakoun, comme il la nomme, à la suite de Paul Lucas, de R. Pococke

[7] *Description de l'Égypte, Antiquités, Descriptions*, t. 2 (1818), Ire suite du chapitre XI, pp. 21-32.
[8] *Ibid.*, pp. 29-30.

et de Saint-Genis, dont les descriptions l'avaient frappé. Il décrivit à son tour, avec précision, les ruines du couvent copte et l'aspect de cette étrange vallée.

«C'est en cherchant les ruines d'un monastère», écrit-il[9], «que j'ai été amené à faire, dans la vallée du Cheikh Shakoun, une découverte des plus intéressantes pour l'histoire de la province. Depuis longtemps déjà, mon attention avait été attirée par plusieurs passages des voyages de Paul Lucas et de Pococke, où cette vallée est décrite assez exactement...[10]. Un santon musulman vivait à la place où les moines chrétiens avaient prié. Un demi siècle plus tard, la vallée était entièrement déserte...[11]. Saint-Genis, qui vista les ruines, au commencement de notre siècle, en parle à peu près dans les mêmes termes que ses prédécesseurs...[12].

Une première fois, dans les derniers jours de décembre 1881, j'avais visité la vallée. Le couvent copte était bien tel que l'ont vu Paul Lucas, Pococke et Saint-Genis. Une partie des chambres est creusée dans le roc, le reste est bâti en avant, sur le talus de la montagne. Les ruines avaient un peu souffert, depuis le milieu du dernier siècle: les murs de la chapelle, qui étaient couverts de graffiti tracés aux encres noire et rouge, ont été lavés par les pluies et aucune inscription n'est lisible. Les briques crues, fabriquées avec du limon apporté de la plaine se sont délitées et ont déposé une légère couche d'humus à la surface du rocher: de hautes herbes, à moitié brûlées du soleil, ont envahi ce coin de terre, et quelques arbustes poussent courageusement à l'abri des pans de muraille. La grotte dont parlent Paul Lucas et Pococke était inaccessible. Aucun des Arabes qui étaient avec moi n'en connaissait le chemin; l'un d'eux prétendait même qu'elle avait été comblée par un éboulement. L'ouverture en était visible à trente ou quarante mètres au-dessus du sol, sur la gauche des ruines. Cette excursion n'avait produit aucun résultat scientifique, mais l'impression de beauté sauvage que m'avait laissée cette solitude était si forte que je me promis d'y revenir. M. Frénay, agent-consulaire de France à Akhmîm, m'encouragea dans ma résolution: les Arabes lui affirmaient qu'il y avait, non loin du couvent, un rocher couvert d'écriture et s'offraient à m'y conduire. Des affaires de tout genre m'empêchèrent deux années durant de donner suite à ce projet: je ne revis la vallée d'Akhmîm qu'au mois de mars 1886, à mon retour de la Haute-Égypte.

D'Akhmîm à la vallée, un temps de galop d'une heure environ, par El-Haouaouîsh et le long du canal antique. En passant de la terre au sable, l'ardeur des baudets se ralentit; le reste du voyage se fait prudemment au pas. Dès l'entrée, on reconnaît qu'on est dans le lit d'un torrent: le fond est un sable fin, semé de longues traînées de roches roulées. Les parois sont taillées à pic, mais l'action du soleil en a détruit la crête et les couches supérieures, et la pierre désagrégée s'est éboulée en longs talus de décombres. À chaque tournant ces talus se déplacent et changent de côté: les eaux les minent chaque hiver, aux endroits où vient frapper le courant, puis les emportent pierre à pierre et les rejettent plus bas vers la plaine. La gorge, large d'abord de quatre-vingts à cent mètres, s'étrécit bientôt. Elle est coupée en six endroits par des bancs de pierre dure et compacte, qui traversent le calcaire marneux, et que les eaux n'ont pas encore réussi à user complètement. Ce sont comme six gradins superposés, d'où six cascades s'échappent au temps des pluies. Chaque fois qu'on passe de l'un à l'autre, on doit descendre de baudet et escalader la muraille par de petits sentiers étroits et abrupts, remplis de cailloux croûlants. L'intervalle entre le quatrième et le cinquième est un plateau uni, large de deux cents mètres, et coupé au centre d'une sorte de rigole dont on ne reconnaît pas d'abord la nature. Les eaux refont là, en petit, le travail qu'elles ont exécuté en grand et qui a formé la vallée. Elles ont creusé une tranchée profonde de six à huit mètres, large de trois ou quatre, et obstruée de galets et

[9] *Bulletin de l'Institut Égyptien*, 2e série, n° 7 (1886, paru en 1887), pp. 212-223.
[10] Maspero cite ici le *Voyage du Sieur Paul Lucas fait en 1714, nouvelle édition*, t. 2, pp. 362-363, chez Josse 1724.
[11] Maspero cité ici *Voyages de R. Pococke, traduits de l'anglais sur la seconde édition*, chez J. P. Costard, t. I (1772), pp. 217-219.
[12] Maspero cite ici la *Description de l'Égypte*, t. IV, p. 60.

de blocs énormes qu'elles charrient un peu plus loin chaque année. Une végétation vigoureuse s'y développe et s'y maintient à l'ombre des rochers, longtemps encore après que les chaleurs de l'été ont tout désséché à l'entour. Une variété de câprier à fleurs violettes, une plante grasse aux feuilles rondes et charnues, et une espèce de tamarisque que les gens du pays appellent *habbal-el-géziréh*, se cramponnent et poussent dans les crevasses, partout où se rencontre une poignée de terre végétale. Quelques flaques, dernier reste des pluies de l'hiver, scintillent çà et là: dans un endroit plus resserré que les autres, un mince filet d'eau courait, et, tombant d'une pierre à l'autre, se donnait des airs de cascade. Non loin de là, un énorme bloc de rocher, détaché de la montagne il y a bien longtemps de cela, peut-être avant qu'il y eût une Égypte, se dressait sur le côté droit de la vallée.

C'est le rocher écrit que les Arabes avaient signalé à M. Frénay. Il est plus large au sommet qu'à la base et se couronne d'une manière d'auvent qui peut aisément abriter cinq à six hommes contre le soleil. Les chasseurs de gazelle y viennent faire la sieste pendant l'été, et c'est une coutume qu'ils ont hérité de leurs ancêtres les plus reculés, car, parmi les inscriptions, j'en ai remarqué une d'un scribe Thoutmos, en hiératique de la XIXe ou de la XXe dynastie. Un Sémite a écrit son nom presque à côté, en caractères phéniciens: c'était peut-être quelque marchand, ou, comme les Syriens d'aujourd'hui, quelque drogman de dahabiéh accompagné de ses touristes. Les graffiti grecs sont plus intéressants. Les plus longs ont été tracés par un certain Dexios, qui était garde-chasse en chef du nome Panopolite, et qui se reposa plusieurs fois à l'ombre du rocher dans ses tournées officielles. Des figures, grossièrement gravées avec la pointe d'une flèche ou d'un couteau, se mêlent aux écritures. La plupart représentent des gazelles, des chevaux, un homme à cheval: quelques-unes, des oies affrontées qui sont un des symboles de Min, le protecteur d'Akhmîm, ou l'image du dieu lui-même, le phallus dressé, le bras levé, les deux plumes sur la tête, et entouré d'un grand cercle.

Les années s'écoulent, le paganisme égyptien et grec cède la place aux sectes chrétiennes, et les moines du voisinage viennent à leur tour rendre visite au rocher. La plupart n'y mettent que leurs noms, Johannès[13], Léontios, Daniel, Paniscos, Orion, Apollon. Peut-être l'un des dix ou douze Nestorios, dont j'ai relevé la trace, est-il le célèbre hérésiarque, qui fut exilé à Khemmis, y vécut et y mourut. Quelques pieux personnages ajoutent à leur titre une profession de foi et une prière: «*Il n'y a qu'un dieu qui secourt Théophilos*», ou bien «*Moi, Théon, le pauvre sire, priez pour moi, afin que Dieu me remette mes péchés*». Le christianisme ne tarde pas à décliner, et l'arabe succède au copte: aujourd'hui encore les chasseurs musulmans et les Bédouins du voisinage s'inscrivent à côté de leurs ancêtres païens et des chrétiens. N'est-ce pas, dans un coin perdu et sur une seule pierre, comme le résumé des destinées de l'Égypte entière? Un autre rocher, placé à quelques mètres en arrière, est également chargé d'inscriptions de tout genre, mais plus effacées. Nous passâmes plus de deux heures, M. Bouriant et moi, à copier ce qu'il y avait là de plus curieux, et je crains bien que notre passage ne soit funeste à la pierre: les fellahs, en nous voyant si affairés autour d'elle, finiront par croire qu'elle renferme un trésor et la mettront en pièces.

Les débris du monastère sont à vingt minutes environ de cette station. Je les trouvai dans l'état où je les avais laissés quatre ans auparavant. La caverne était redevenue accessible. Un chasseur de gazelles y était venu s'établir en 1885, et y avait vécu six mois durant: la sente que ses pieds avaient fini par tracer était visible le long de la pente, et l'un des gaffirs qui nous accompagnait s'y lança résolument. Au tournant prochain de la vallée, le puits que Pococke appellé Bir-el-Aham nous attendait. L'eau sourd lentement au fond d'un entonnoir étroit où elle s'amasse et se conserve toujours fraîche. Un rocher la surplombait jadis, sur la face orientale duquel on avait creusé une grotte, ou plutôt une niche étroite et peu profonde, mais assez haute pour qu'un homme pût y tenir aisément debout. Des graffiti à peine lisibles en hiératique et en démotique montre qu'elle existait déjà à l'époque des

[13] Maspero remarque en note: «Le nom de Johannès est écrit à plusieurs reprises avec le *hori* barré qu'on rencontre dans les papyrus coptes d'Akhmîm; preuve de plus que le dialecte de ces papyrus était en usage dans cette ville et dans les environs comme à Thinis et peut-être à Siout».

Pharaons. L'eau a fini par ronger la base du rocher, la falaise s'est déchirée du haut en bas; la tranche ainsi détachée a glissé d'un seul morceau et est descendue dans le bassin de la source. Chaque année les pluies d'hiver élargissent la fissure, des blocs nouveaux s'abattent sur le sol, et on se demande malgré soi combien d'années encore la masse entière gardera son équilibre. Ces craintes de l'avenir ne tourmentent pas les gens du voisinage. Les chasseurs de gazelles viennent boire et se reposer à cet abri sous roche, les caravanes bédouines parties d'Akhmîm y font leur première station de nuit, et les dévôts y déposent des vases en terre cuite rouge pour permettre aux voyageurs de s'abreuver plus facilement. L'usage est ancien, à en juger par les tas de tessons à demi décomposés qui jonchent le sable environnant. Certains indices me portent à croire qu'il remonte aux temps pharaoniques.

Le rocher et la source sont consacrés à un Sheikh Shakhoun, dont l'âme habite encore le voisinage. Ce Sheikh paraît avoir été un joyeux compère: il a encore, entre autres vertus mirifiques, le don de féconder les femmes qui viennent l'implorer et s'abreuver de son eau. Je crains bien qu'il ne soit le dieu Min, caché sous un déguisement musulman. Il a donné son nom à toute la vallée et a des fêtes qu'on m'a dit être assez fréquentées. Chaque année, les habitants d'Akhmîm et des villages se rendent en masse au débouché de la vallée et y campent trois ou quatre jours durant. Leur premier soin en arrivant est de tracer des cercles plus ou moins grands, au moyen de grosses pierres fichées dans le sable. C'était sans doute dans des cercles analogues que les païens dévôts plaçaient l'image du dieu Min, comme on le voit par les représentations tracées sur le rocher. On s'y renferme la nuit par groupes, on y allume des feux, on chante, on boit, on regarde danser des almées, on se raconte des histoires: chrétiens et musulmans prennent une part égale aux réjouissances. Les femmes qui désirent avoir des enfants ne manquent pas de faire ce dévot pélerinage et le Sheikh Shakoun exauce presque toujours leurs souhaits.

La vallée se termine en impasse à six ou huit cent mètres du Bir el-Aham. C'est d'abord une gorge étroite, à demi barrée par d'énormes pierres entassées. Derrière ce rempart s'ouvre un petit vallon, où poussent de mauvaises herbes et un superbe bouquet de palmiers, jaillissant d'une même souche. La tige principale n'a guère plus de cinq mètres de haut, mais elle est entourée de six tiges basses à l'ombre desquelles la verdure foisonne. À quarante mètres plus haut, derrière un talus de rochers écroulés, un palmier isolé, haut de deux mètres à peine, semble se plaquer contre la montagne. La paroi est formée à sa base de lits réguliers de calcaire, séparés par de minces couches de silex d'aspect si régulier qu'on dirait les assises d'un mur en maçonnerie. À un mètre environ au-dessus du sol, juste en face du palmier, un trou laisse suinter goutte à goutte une eau légèrement ferrugineuse, qui s'amasse dans un pot en terre cuite placé là par des mains pieuses, déborde, et, suivant la pente, se répand parcimonieusement dans le vallon et une longue trainée de lichens jaunes dessine sa trace sur le rocher. Cette source est, elle aussi, un but de pélerinage. Les visiteurs doivent cueillir une feuille du palmier voisin et l'introduire dans l'orifice, comme la cannelle d'un tonneau. Si l'eau enfile cette voie nouvelle et jaillit immédiatement, c'est signe de bonheur: sinon, gare à la mauvaise fortune. Au delà, la gorge se resserre et s'emplit comme d'un torrent de pierres croulantes, puis elle s'élargit de nouveau et forme un cirque de cent cinquante à deux cents mètres de rayon. C'est la naissance de la vallée. Pendant l'hiver, les pluies tombées sur les hauts plateaux s'y engouffrent à grand fracas et se précipitent de gradin en gradin, entrainant les rochers dans leur course. Leur force s'use à ce travail, le sable les absorbe au fur et à mesure qu'elles descendent; rarement elles dépassent la lisière du désert. Les habitants d'El-Haouaouîsh prétendent n'avoir reçu leur viste que deux fois depuis le commencement du siècle.».

On ne peut s'étonner de trouver, sous la plume de l'auteur de «Ruines et paysages d'Égypte», une description aussi précise et aussi complète. D'autant plus qu'en cette année 1881, jusqu'en 1886, G. Maspero effectua son premier long séjour en Égypte, succédant à Mariette comme directeur du Service des Antiquités. C'est l'époque où, âgé de

trente-cinq ans, Maspero remontait et descendait le Nil, «sur une galiote plate, armée d'une machine à qui son type archaïque aurait mérité une place au Musée des Arts et Métiers». S'abandonnant au fil de l'eau, comme il l'écrit, il pouvait jeter l'ancre où il voulait et visiter même des sites secondaires où, derrière les réalités modernes et les paysages actuels, il savait retrouver le visage de l'Égypte ancienne. Cet art de voyager à la fois dans l'espace qu'il parcourait et dans le temps qu'il explorait, donne tout son prix à cette description de l'Ouadi Bir el-Aïn. La précision géologique, le coup d'œil de l'archéologue, la curiosité de l'ethnologue se conjuguent dans cette évocation de ce paysage et du culte qui s'y était établi. Certes, en été, l'absence totale de végétation, l'épouvantable chaleur, le profond encaissement de cette gorge dans ces montagnes désolées, donnent à ce paysage un caractère fort différent. D'autre part, avec les ans, les ruines du monastère ont quasi totalement disparu, encore que l'on puisse encore en discerner l'emplacement. Justement frappé de la permanence du sentiment religieux émanant d'un tel site et prenant différentes formes selon les diverses époques, Gaston Maspero a bien marqué cette pérennité d'un culte qui nous fait toucher à ces formes élémentaires de la vie religieuse, comme dit A. J. Festugière. L'enracinement géographique d'un culte apparait ainsi à plein dans le récit que Maspero nous donne du pélerinage moderne effectué auprès du Sheikh Shakoun. On songe au pélerinage semblable qui a lieu, encore de nos jours, à la station d'Abou Dourouah, à la limite désertique de la plaine de Dakkeh, en Nubie. Ici comme là, les femmes s'y rendent pour le bon motif et en reviennent d'ordinaire satisfaites. Le Cheikh Abou Dourouah, comme le Cheikh Shakoun, n'est que la forme moderne de l'ancienne divinité.

Le rapport d'Urbain Bouriant sur « le rocher de la vallée d'Akhmîm »

Compagnon de Gaston Maspero lors de cette visite à l'Ouadi Bir-el-Aïn, Urbain Bouriant a donné de son côté une description de ce paysage, en y joignant une transcription majuscule des textes qu'il y avait relevés.

«La vaste plaine qui s'étend en arrière d'Akhmîm», écrit-il[14], «est limitée par la chaîne arabique, qui décrit une demi-circonférence partant d'El-Hawawich pour aboutir au tombeau de Cheikh Harridi en face de Tahtah. Le Nil, diamètre de ce demi cercle, coule en cet endroit du Nord-Est au Sud-Ouest, Akhmîm étant situé à peu près au tiers du diamètre. Directement au Nord d'Akhmîm, la montagne est coupée par une brèche large d'environ 40 mètres et longue de plus d'une lieue; c'est cette brèche qui porte le nom de Ouadi Bir el-Aïn ou «Vallée du puits de la source». La description de cette gorge abrupte n'étant pas le but de cette note, je ne puis mieux faire, pour en donner une idée, que de rapporter ce qu'en dit Pococke, qui la visita il y a un siècle et demi...[15]. La description de Pococke est encore exacte aujourd'hui: la vallée, très étroite et encombrée de rocs éboulés, est bordée de montagnes hautes et escarpées; le chemin, facile pendant cent mètres, devient de plus en plus pénible au point que du Bir el-Aïn on n'arrive plus au fond de la vallée que par escalade. Le couvent signalé par le voyageur anglais existe toujours, mais il ne se compose plus que de deux pièces sans toiture et, malheureusement, aussi sans inscription. On peut visiter les grottes qui servaient de cellules, mais la

[14] Dans *Recueil de Travaux relatifs à la philologie et l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, XI (1889), pp. 145-149.

[15] Bouriant cite ici *A description of the East and some other countries* (Londres, 1743, 3 vol. in 4°), t. I, *Observations in Egypt*, p. 78.

«cellule de l'ermite» est aujourd'hui inaccessible, les éboulements des rochers ayant emporté une partie de l'étroit sentier qui y conduisait. Le puits est là encore, toujours rempli d'une eau fraîche et claire, abritée du soleil par le rocher même d'où elle est distillée. À partir du puits jusqu'au mur de rochers qui ferme le fond de la vallée, l'humidité qui suinte de tous côtés donne un semblant de vie à ce désert. Des câpriers pendent aux anfractuosités des rocs et quelques maigres buissons poussent entre les pierres de la route. La source située tout au fond laisse à de longs intervalles échapper quelques gouttes d'eau qui ont suffi pour faire vivre de nombreuses touffes de longues herbes. Cette source est un lieu de pélerinage pour les habitants de la région. On s'y rend à certains jours de l'année et chaque pélerin s'efforce de boire quelques gouttes de cette eau à sa sortie du rocher. Ce n'est pas chose facile, l'eau glissant verticalement sur la pierre. Mais les pélerins sont ingénieux et pour arriver à leurs fins ils introduisent dans l'étroit orifice une des tiges d'herbes dont j'ai parlé. L'eau glissant sur le brin d'herbe arrive à son extrémité qui s'incline sous ce poids léger. Les lèvres sont là toutes prêtes pour recueillir la bienheureuse goutte qui va donner à celui qui l'a bue du bonheur pour toute l'année. Le jour le plus favorable pour ce pélerinage est celui où on célèbre la fête d'un certain Sheikhoun dont la légende n'est pas bien précise. Ce n'est là sans doute que la continuation d'une coutume pratiquée aux temps pharaoniques et dont probablement on trouvera quelque jour la mention sur une des nombreuses stèles d'Akhmîm qui n'ont pas encore été étudiées.

Dans sa relation, Pococke n'a pas signalé une des choses les plus intéressantes de la vallée. Je veux parler du rocher isolé, haut de quatre mètres, long de cinq et large de trois, qui se dresse au milieu du chemin, à moitié route à peu du couvent. Ce rocher n'a rien en lui-même de particulièrement remarquable, nombre d'autres semblables sont semés sur la route; ce qui le distingue sont les inscriptions dont il est, pour ainsi dire, tapissé; ces inscriptions d'ailleurs sont difficiles à distinguer de prime abord, et ce n'est qu'à notre seconde excursion, après qu'elles nous avaient été signalées par M. Frénay, agent consulaire de France à Akhmîm, qu'il nous a été possible de les relever, en partie, grâce à l'obligeant secours qui nous a été accordé par M. Maspero, Grébaut et Georges Morel, à qui je présente ici tous mes remerciements. Bon nombre de ces inscriptions restent encore à recueillir, et peut-être m'acquitterai-je plus tard de cette tâche; en attendant, je m'empresse de publier celles déjà relevées, qui prouvent que depuis un temps immémorial cette vallée était un but de visite ou de pélerinage[16]».

Tous ces petits textes, comme on le voit, peuvent se partager en deux catégories bien distinctes: les uns tracés par les habitants du couvent et semblables pour le fond et pour la forme à tous les graffiti laissés par les moines d'Égypte; les autres, de source grecque, toutes relatives à la chasse, ce qui s'explique aisément. La présence d'un puits rempli d'eau au fond de cette solitude devait forcément y attirer les animaux du désert; il en est encore ainsi, et les Arabes des environs s'y donnent rendez-vous pour chasser la gazelle. Le gibier poursuivi par les chasseurs grecs devait être le même, et c'est probablement par le mot «gazelles» qu'il faut rendre les mots τῶν τράγων de l'inscription grecque nº 3. Quant aux dates indiquées par les chasseurs, il est impossible de les déterminer, trop de rois Lagides et trop d'empereurs romains ont régné plus de 23 ans. Peut-être, dans un des graffiti qui m'ont échappé, pourra-t-on retrouver la mention du souverain contemporain de ces inscriptions».

La description de Bouriant demeure volontairement plus sommaire que celle de G. Maspero, pour ne pas faire double emploi avec elle. Certes, il a le mérite de transcrire les inscriptions, mais on a l'impression qu'il distingue mal le copte et le grec, utilisant les mêmes lettres pour les inscriptions de l'une et l'autre langue. Sa transcription du grec, non accentuée et dépourvue de commentaire, demeure bien rapide et peu explicite.

[16] Bouriant transcrit ici les textes coptes et grecs, sans les distinguer par les caractères, et sans aucune traduction ni commentaire.

Le laconisme de A. H. Sayce

L'obligeant consul de France à Akhmîm, M. Frénay, qui avait signalé à G. Maspero l'existence du rocher inscrit de l'Ouadi Bir el-Aïn, rendit le même service à l'archéologue anglais A. H. Sayce, qui visita lui aussi l'ouadi. Mais ce dernier, s'il eut souci de copier les graffites grecs et coptes, ne se préoccupa nullement d'évoquer ce paysage pourtant si étrange, que G. Maspero venait de décrire magistralement.

A. H. Sayce se borne à la courte note suivante [17] :

«Pendant mon séjour à Ekhmîm, la complaisance de M. Frénay me permit de visiter le pittoresque ouâdi Scheikh Schehoûn, décrit une première fois par Pococke, lequel y signale une source et des chapelles coptes, et retrouvé par M. Maspero. Environ à un mille de l'entrée de cet ouâdi est un grand rocher, chargé de graffites. La plupart sont coptes et ont été copiés par MM. Bouriant et Amélineau. On trouve aussi un texte nabatéen et quelques inscriptions grecques. Celles-ci sont curieuses, car elles nous révèlent l'existence à Panopolis (Ekhmîm) d'une sorte de *club* de chasseurs, qui approvisionnaient une ménagerie (θηροφυλάκιον) pour le compte de la ville, et avait à sa tête un «chasseur en chef». Les inscriptions 1 et 2 ont été, depuis, publiées par M. Bouriant (*Recueil de Travaux*, XI, 3,4). J'indique en note les variantes de lecture».

Nous verrons en étudiant ces textes ce qu'il faut penser de ce commentaire. Bornons-nous ici à souligner que l'intérêt géographique et archéologique de cette vallée remarquable n'apparaît point à travers les lignes succinctes de A. H. Sayce.

A. INSCRIPTIONS DATÉES, MAIS SANS INDICATION DU RÈGNE

1. DÉDICACE À PAN, FAITE PAR UN GROUPE DE CHASSEURS

Inscription grecque de vingt-six lignes, gravées à l'extrémité gauche du rocher qui forme auvent. Elle comprend quatre premières lignes de 38 cm de long, suivies de vingt-deux autres de 18 cm de long, ces dernières comprenant une liste de noms. L'inscription est à 2 m 20 au-dessus du sol. La liste de noms est gravée sur la partie droite de la surface plane du rocher, la partie gauche étant coupée par une fissure verticale et par une fissure oblique. Hauteur des lettres: 10 mm dans les quatre premières lignes, 7 mm dans les lignes suivantes. Interligne: de 5 à 10 mm. En-dessous de la liste se trouve une autre inscription, de quatre lignes, en lettres de 12 mm, chrétienne. La surface de la pierre est ondulée et des traits adventices gênent la lecture. Le texte est faiblement gravé, en lettres rappelant l'écriture cursive. Copie d'après la pierre, estampage partiel, en deux parties. Photographies de la pierre (Pl. 10, 1) et de l'estampage (Pl. 10, 2).

Publié, d'après la pierre, par Bouriant, p. 148, n° 1 avec transcription en majuscules, et par Sayce, pp. 53-54, n° 2, de même. (Reproduit d'après Sayce, par F. Preisigke, *SB*, I, n° 286 avec transcription en minuscules).

[17] *Revue des études grecques*, IV (1891), pp. 52-53.

(Ἔτους) ϛ, Φαμενὼθ γ̄,
Πανὶ Ὀρηοβάτηι οἱ συναναβάντες Περιγένῃ,
ἡγεμόνι ἐπ᾽ ἀνδρῶν καὶ ⟨θη⟩θηροφύλακι, πολιτικοὶ καὶ
κυνηγοὶ ἐπὶ τὴν θήραν.

Πολιτικοί·
Δεξικράτης κυνηγὸς πρῶτος,
Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος,
Πτολεμαῖος, Λάχης,
Εὔκριτος,
Θεόδωρος Δωσιθέου,
Νικάνωρ vacat. Κυνηγοὶ Πανοπολίτου·
Πετοσῖρις Πανίσκου (τριακοντάρουρος),
Πανίσκος Ἰσιδώρου (τριακοντάρουρος),
Πανίσκος Ἡρακλείδου (τριακοντάρουρος),
Ἀπολλώνιος Ἀρτεμιδώρου (τριακοντάρουρος),
Παπτῖσις Ἰναρῶτος (τριακοντάρουρος),
Πλούταρχος Ἡρακλείδου,
Πανίσκος Πανίσκου,
Ποσιδώνιος Σαραπίωνος,
Κεφάλων Ἡρακλείδου,
Πανίσκος Σαραπίωνος,
Ἀπολλώνιος Παγίσκου,
Ἀπολλώνιος Παπτίσιος,
Ἡρακλείδης Πανίσκου.
Ἡρακλείδης Ποσιδωνίου,
Πανίσκος Πανίσκου,
Ἰσίδωρος Πανίσκου,
Ἰσίδωρος Πανίσκου.

b)

Ὧρος μοναχός,
Κῦρος μοναχός,
Ἀνδρέας μοναχός,
ЄΥΗ////////

DATE: L'inscription est datée du troisième jour du mois de Phaménoth (février/mars), de l'an 6 d'un règne non précisé. L'écriture est évidemment ptolémaïque, sans doute de basse époque.

a)

L'an 6, le 3 (du mois de) Phaménoth, à Pan-qui-marche-dans-les-montagnes, ceux qui sont montés avec Périgénès, commandant et gardien des bêtes, civils et chasseurs venus à la chasse (ont fait cette dédicace):

Civils :
Dexicratès, premier chasseur,
Apollonios, appelé aussi Squelette,
Ptolémaios, Lachès,
Eukritos,
Théodoros, fils de Dosithéos,
Nikanor. Chasseurs du (nome) Panopolite :
Pétosiris, fils de Paniskos, propriétaire de 30 aroures
Paniskos, fils d'Isidoros, propriétaire de 30 aroures,
Paniskos, fils d'Hérakleidès, propriétaire de 30 aroures,
Apollonios, fils d'Artémidoros, propriétaire de 30 aroures,
Paptisis, fils d'Inaros,
Ploutarchos, fils d'Hérakleidès,
Paniskos, fils de Paniskos,
Posidonios, fils de Sarapion,
Képhalon, fils d'Hérakleidès,
Paniskos, fils de Sarapion,
Apollonios, fils de Paniskos,
Apollonios, fils de Paptisis,
Hérakleidès, fils de Paniskos,
Hérakleidès, fils de Posidonios,
Paniskos, fils de Paniskos,
Isidoros, fils de Paniskos,
Isidoros, fils de Paniskos.

b)

Horos, moine,
Cyr, moine,
André, moine,
---?------

L. 1 : IB Bouriant ; Lζ Sayce (Prei.) et la pierre. À la fin ΦΑΜΕΝΩΘ Ī Bouriant, ΦΑΜΕΝΩΘῙΠ Sayce (Prei.). Sur la pierre, après le nom du mois, on lit Ī et des traits adventices.

L. 2 : ΩΡΗΒΑΤΗΙ Bouriant ; ΟΡΗΟΒΑΤΗΙ Sayce ; d'où ὀρηοβάτηι Prei. Sur la pierre ΟΡΗΟΒΑΤΗΙ. Après, ΟΙ CΥΝΑΝΑΒΑΝΤΕC ΠΕΡΙ ΓΕΝΗ Bouriant, ΟΙ CΥΝΑΒΑΝΤΕC ΠΕΡΙΓΕΝΗ Sayce, qui corrige en CΥΝΑ(να)ΒΑΝΤΕC ; d'où οἱ συνα(να)βάντες Περιγένῃ Preisigke. Sur la pierre et sur l'estampage on lit ΟΙ CΥΝΑΝΑΒΑΝΤΕC ΠΕΡΙ ΓΕΝΗ.

L. 3 : Au début, Bouriant, Sayce et la pierre indiquent bien ἡγεμόνι ἐπ' ἀνδρῶν. Puis ΚΑΙ ΟΙ ΘΗΡΟΦΥΛΑΚ ΠΟΛΙΤΙΚΟΙ ΚΑΙ Bouriant ; ΚΑΙ ΟΙ ΘΗΡΟΦΥΛΑΚΙΠΟΛΙΤΙΚΟΙ ΚΑΙ Sayce ; d'où καὶ οἱ θηροφυλακιποτικοὶ καὶ Preisigke. B. Keil propose θηροφύλακι οἱ πολιτικοὶ καί. Sur la pierre, avant ΘΗΡΟΦΥΛΑΚΙ on ne lit pas ΟΙ, mais ΘΗ, qui semble avoir été gravé dans un endroit endommagé et pour cette raison répété sur la pierre. En tous cas, on ne lit pas ΟΙ.

L. 4: ΚΥΝΕΓΟΙ ΟΙ ΕΠΙ ΤΗΝ ΘΗΡΑΝ Bouriant; ΚΥΝΗΓΟΙ ΕΠΙ ΤΗΝ ΘΗΡΑΝ Sayce; d'où κυνηγοὶ ἐπὶ τὴν θήραν Preisigke, vérifié par la pierre.

L. 5: Bouriant indique à tort que la première syllabe ΔΕ du nom propre qui se trouve à la ligne 6, était gravée après πολιτικοί. À juste titre, Sayce (Prei.) ne note rien après ce mot.

L. 6: Le début de la ligne porte ΔΕΞΙΚΡΑΤΗC (Sayce, Prei.) et non ΞΙΚΡΑΤΗC (Bouriant). À la fin le *sigma* final de πρῶτος est gravé au-dessus de la ligne, sans doute à cause d'une défectuosité de la paroi.

L. 7: À la fin de la ligne ΚΕΛΕΤΟC Bouriant; CΚΕΛΕΤΟC Sayce (Prei.) et la pierre.

L. 8: Au début de la ligne ΤΕΤΕ . ΟΜΝΟC Bouriant; ΠΤΟΛΕΜΑΙΟC Sayce (Prei.) et la pierre.

L. 10: ΘΕΟΔΩΡΟC ΔΑΙΩΟΥ ΚΑΙ Bouriant; ⌊ΘΕΟΔΩΡΟC ΔΩCΙΟC ΑV Sayce; d'où Θεόδωρος, Δώσιος, ⟨αυ⟩ Prei.; B. Keil, *apud* Prei., se demande s'il ne faudrait pas comprendre αὐ(λητής?). En fait, on ne voit rien avant le *thêta* du premier nom; l'*oméga* du second nom a une forme irrégulière. Noua avons copié, après l'anthroponyme, ΔΩCΙΘΕΟΥ.

L. 11: Le premier nom a été lu par Bouriant et Sayce, bien qu'il soit en lettres très petites. Il est suivi d'un intervalle sur la pierre. À la fin de la ligne ΠΑΝΟΠΟΛΙΤΑΙ Bouriant; ΠΑΝΟΠΟΛΙΤΟΥ Sayce (Prei.), l'*omikron* de la désinence étant tout petit et l'*epsilon* irrégulier.

L. 12: ΠΕΝΟCΙΡΙC Bouriant; ΠΕΤΟCΙΡΙC Sayce (Prei.). À la fin de la ligne ΛX irrégulier, qu'U. Wilcken interprète comme (τριακοντάρουρος).

L. 16: Sayce note à tort Ε⌊ΠΑΝΤΙCΙC et à la fin \E. Bouriant, pour une fois, copie mieux au début ΠΑΠΤΙCΙC et à la fin l'abréviation ΛX. Preisigke transcrit Παντῖσις Ἰναρῶτος \E, à tort. On lit sur la pierre Παπτῖσις Ἰναρῶτος X.

L. 17: ΠΛΟΥΤΑΡΧΟC Bouriant; ΝΠΠΛΟΥΤΑΚΟC Sayce; d'où Πλούτακος Prei. Mais le *rho* est indubitable sur la pierre et sur l'estampage.

L. 20: ΚΕΦΑΛΕΙΝ Bouriant; ΚΕΦΑΛΩΝ Sayce; d'où Κεφάλων Prei. L'*oméga* est gravé irrégulièrement, mais reconnaisable.

L. 22: ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΠΑΝΙCΚΟΥ Bouriant; ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΠΑΧΜΕ. . Sayce (Prei.). Nous avons copié ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC ΠΑΝΙΛΙ--- et l'estampage ne permet pas de préciser davantage. La lecture de Bouriant, outre qu'elle relève un patronyme très répandu, n'est pas en désaccord formel avec ce que nous avons relevé sur la pierre.

L. 23: À la fin ΠΑΠΤΙCΙΟC Bouriant; ΠΑΝΤΙCΙΟC Sayce; d'où Παντίσιος Prei. Nous avons copié ΠΑΠΤΙCΙΟC.

L. 32: Nous avons copié --ΕΥΗÇΘΛÇΙΛΥΤ, mais la paroi est fort usée.

L. 1: L'an 6, comme nous dit le texte, ne permet pas d'inférer le règne dont il est question. Le mois de Phaménoth (février/mars) se prêtait bien à une expédition de chasse. Les autres inscriptions de Bir el-Aïn nous apprennent que les chasseurs venaient au mois de Choiak, c'est à dire en novembre/décembre (n° 5), en Epeiph, c'est à dire en juin/juillet (n° 3), en Pharmouthi, c'est à dire en mars/avril (n° 4). D'où il ressort que la chasse aux bouquetins se pratiquait en toute saison.

L. 2: Πανὶ Ὀρηοβάτηι. Le surnom de Pan est écrit ici avec un *êta*, alors que, dans l'acte d'adoration fait par Seuthès et Héliodoros (n° 4), il est écrit normalement Ὀρεοβάτης. Nous avons vu que c'est là un surnom de Pan qui correspond à ses fonctions de protecteur des voyageurs et des chasseurs. Cette notion d'*Oreibasie* a inspiré à Euridide la belle strophe où il célèbre Bacchos des montagnes: «Ah! Bienheureux celui qui, par

faveur divine instruit des mystères des dieux, sanctifie sa vie et se fait en son âme un membre du thiase, communiant dans les montagnes avec Bacchos par des purifications saintes, qui célèbre selon les rites les mystères de la Grande Mère, Cybèle, et brandissant le thyrse et couronné de lierre est le servant de Dionysos»[18].

ὍΩ
μάκαρ, ὅστις εὐδαίμων
τελετὰς θεῶν εἰδὼς
βιοτὰν ἁγιστεύει καὶ
θιασεύεται ψυχὰν
ἐν ὄρεσσι βακχεύων
ὁσίοις καθαρμοῖσιν,
τά τε ματρὸς μεγάλας ὄρ-
για Κυβέλας θεμιτεύων,
ἀνὰ θύρσον τε τινάσσων,
κισσῷ τε στεφανωθεὶς
Διόνυσον θεραπεύει.

Le verbe συναναβαίνω se rencontre dans l'acte d'adoration de Seuthès et de Héliodoros (n° 4), construit, comme ici, avec un datif.

Περιγένης figure dans *Prosop. Ptolem.*, n° 4433 en tant que *hégémon* des chasseurs. L'absence de patronyme et la fréquence de ce nom en Égypte[19] ne permet pas d'identification. Le nom a-t-il été bien lu dans les Syringes[20]? On ne le trouve pas au Memnonion d'Abydos, ni à El-Kanaïs, ni au Hammamat, ni sur le Colosse de Memnon, ni à Philae. Un Περιγένης Ἀλεξιτίμου figure (ligne 62), avec le titre de οὐραγός (= *adjudant*), dans la liste militaire d'Hermoupolis Magna[21].

L. 3: ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν est précisé par ce qui suit. Il s'agit d'un commandant de chasseurs, qu'ils soient domiciliés à Panopolis même ou originaires du nome Panopolite, pour reprendre la distinction qui est faite dans l'inscription. Le terme de ἡγεμὼν n'étant pas clair en lui-même et pouvant désigner[22] soit un officier supérieur, intermédiaire entre le chiliarque et le stratège, soit un officier subalterne, inférieur au chiliarque, supérieur à l'hécatontarque, la liste des membres du contingent ici précisé (au total sept πολιτικοὶ et seize ou dix-sept κυνηγοί) permet d'évaluer l'importance de cette petite unité. La précision ἐπ' ἀνδρῶν nous montre qu'il s'agit d'un commandant effectif, d'un officier de plein exercice[23]. Son rôle tout à fait spécial dans la région est précisé par ce terme de θηροφύλαξ dont, avec Dexios[24], nous n'avons qu'un autre exemple, au ouadi Bir el-Aïn encore. Périgénès ne porte ici que le titre de θηροφύλαξ alors que Dexios est θηροφύλαξ τοῦ Πανοπολίτου. Mais ici cette mention du nome figure ligne 11, pour préciser quels sont les κυνηγοί: comme «ils sont montés avec Périgénès», la fonction de ce dernier s'exerçait donc dans le Panopolite. L'article οἱ, avant θηροφύλακι, ne s'expliquerait absolument pas, non plus que la transcription en un seul mot θηροφυλακιπολιτικοὶ proposée par Preisigke. Il s'agit

[18] Euripide, *Bacchantes*, vers 72-82 (Trad. J. Roux). Voir A. J. Festugières, *La signification religieuse de la parodos des Bacchantes*, dans *Eranos*, 54 (1956), pp. 72-86 et E. R. Dodds, dans *Euripides, Bacchae*, 2e éd. (1960), pp. XIII-XVI et dans *Les Grecs et l'irrationnel* (1959, traduit en 1965), pp. 256-265: *Le Ménadisme*.
[19] F. Preisigke, *Namenbuch* (1922), col. 306, *s.v.*
[20] *Syringes*, n° 534:(?) Περιγέ/νης ε̣ἰ/δ[ον].
[21] Breccia, *Iscr.*, n° 44a.
[22] J. Lesquier, *Inst. Milit.* (1911), p. 93.
[23] *Id.*, p. 87. Cf. M. Holleaux, *Études d'épigraphie*, 3 (1942), p. 3 et n. 1.
[24] N° 4, ll. 3-4: Δεξιῶι φυλάρχηι καὶ θηροφύλακι τοῦ Πανοπολίτου. Voir *Prosop. Ptolem.*, n° 4450.

de l'opposition entre πολιτικοὶ et κυνηγοί, deux groupes distincts, mentionnés plus bas, l'un ligne 5, l'autre ligne 11. Au sujet de ce passage, Marcel Launey explique[25]: «πολιτικοὶ (l. 5), s'opposant à κυνηγοὶ Πανοπολίτου (l. 11), désigne seulement les κυνηγοὶ domiciliés dans l'agglomération de Panopolis, qui n'a jamais été une πόλις au sens grec». Des πολιτικοὶ sont mentionnés, au génitif partitif, dans l'inscription gravée sur la stèle d'Hermoupolis Magna (Achmouneim), conservée au Musée d'Alexandrie[26], du 2e siècle a.C. Les πολιτικοὶ (sous-entendu κυνηγοί, cf. ligne 11) sont les chasseurs domiciliés dans la ville, alors que les κυνηγοὶ (sous-entendu Πανοπολίτου, cf. ligne 5) sont les chasseurs originaires du nome[27].

L. 4: ἐπὶ τὴν θήραν. L'expression figure dans l'acte d'adoration fait par Seuthès et Héliodoros (n° 4); l'inscription de Dexios (n° 5) précise ἐπὶ τὴν θήραν τῶν τράγων. Cette expression ἐπὶ τὴν θήραν précise le participe συναναβάντες.

L. 5: Πολιτικοί est isolé sur cette ligne et en lettres plus grandes. Il n'en est pas ainsi, à la ligne 11, pour l'intitulé du deuxième groupe: κυνηγοὶ Πανοπολίτου. Remarquons que, dans l'énumération des sept πολιτικοί, seul le premier est suivi de l'indication de sa fonction, et que seulement pour le second on donne le sobriquet. Quatre sont indiqués par leur seul anthroponyme; un seul donne son patronyme.

L. 6: Δεξικράτης est le seul des κυνηγοί à porter ce titre de κυνηγὸς πρῶτος[28]. Dans les graffites de l'ouadi Bir el-Aïn, (nos 11 et 2) on connaît deux ἀρχικυνηγοί, Μεσσουῆρις et [Ἀν]δρόνικος[29]. À Panopolis, il ne s'agit pas d'un titre aulique, mais des fonctions de «chef des chasseurs»[30]. Le *Namenbuch* n'indique que cet exemple du nom Δεξικράτης.

L. 7: Cet Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος a signé ailleurs, sous un dessin, simplement Ἀπολλώνιος Σκέλετος (n° 6). La traduction la plus usuelle de «qui est appelé aussi» n'est pas ὃς καὶ mais ὁ καί. Ici, les désinences de l'anthroponyme et du sobriquet ont peut-être influencé ce passage de ὁ à ὃς[31].

Ll. 8-11: Tous les noms sont grecs. Aucun n'est rare. Notons la combinaison Θεόδωρος Δωσιθέου, où les deux noms propres ont la même signification «Dieudonné» et «Don de dieu».

L. 11: Πανοπολίτου signifie (τοῦ) Πανοπολίτου (νομοῦ), mais en Égypte l'usage des inscriptions n'est pas d'utiliser l'expression développée.

[25] M. Launey, *Rech.*, p. 41, n° 7.

[26] E. Breccia, *Iscr.*, n° 44 a (inv. 17484). Lemme dans G. Roeder, *Hermopolis 1929-1939* (1959), p. 133, § 44-45, c.

[27] M. Holleaux, *Études d'épigraphie*, t. 2, p. 188 et n. 1 remarque: «Sur le sens et l'emploi du terme πολιτικοὶ στρατιῶται cf. les excellentes remarques d'Ad. Wilhelm, *Att. Urkunden*, I, 34; *Wiener Eranos* (1909), 131».

[28] *Prosop. Ptolem.*, n° 4440.

[29] *Id.*, nos 4435 et 4434.

[30] Voir notre commentaire sur ἀρχικυνηγὸς dans *Philae*, I, n° 9, ligne 2.

[31] Rita Calderini, *Ricerche sul doppio nome personale nell'Egitto greco-romano*, dans *Aegyptus*, XXI (1941), pp. 221-260, notamment pp. 224-235 étudie la fréquence, l'extension chronologique et géographique des formules ὃς καὶ et ὁ καί. La seconde formule a la plus grande extension géographique et chronologique (le plus ancien exemple est de 151 a.C. et le plus récent du VIIIe siècle p.C.). Le nom est cité par H. Leclercq, *Note concernant les noms doubles en Égypte ptolémaique*, dans *Aegyptus*, 43 (1963), p. 193, note 2.

Ll. 12-16: La liste des chasseurs du Panopolite groupe d'abord cinq clérouques (κληροῦχοι) ou, comme on dit au 2e siècle, cinq κάτοικοι, ou *colons* possesseurs de trente aroures. Le sigle employé et souvent assez mal gravé a été élucidé, a-t-on vu, par U. Wilcken, λ, du reste, représentant le chiffre 30. J. Lesquier[32], rectifié par M. Launey[33], a étudié l'attribution de ces tenures selon l'arme et selon l'époque. Ce qui frappe, parmi les «triakontaroures» cités, c'est que tous les noms sont théophores, formés sur Apollon, Artémis, Héraklès, Isis, Osiris ou Pan. La fréquence de Πανίσκος (*Petit Pan*), tout près de Panopolis, n'étonne pas. Dans la liste entière, le nom apparaît douze fois! Ἰναρῶς connu en Égypte sous de multiples graphies, est un nom théophore égyptien signifiant «l'œil d'Horus est en face de lui»[34]. Παπτῖσις, Πετοσῖρις sont aussi des théophores égyptiens régulièrement formés.

Ll. 17-24: Pour ces huit signataires, nous n'avons que le nom, suivi du patronyme. Sauf Παπτῖσις (l. 23), tous ces noms sont grecs et, sauf Πλουτάρχος ((L. 17) et Κεφάλων (L. 20), théophores. On peut se demander, lignes 27-28, s'il s'agit de deux signataires portant même nom et même patronyme ou du même signataire ayant signé deux fois. C'est aussi la question qu'on se pose pour Πανίσκος Πανίσκου de la ligne 18 et de la ligne 26. Au royaume de Ptolémée, fils de Ptolémée, — comme se nomma un souverain —, nous pensons que ces homonymies ne gênaient pas et qu'il s'agit par conséquent de signataires différents[35].

Ll. 29-31: L'indication μοναχός permet d'affirmer qu'il s'agit d'une inscription chrétienne, postérieure de beaucoup à la précédente. On sait que *Cyr*, célèbre à Alexandrie, a donné son nom à l'actuelle Aboukir, l'ancienne Canope[36]. Le nom d'Horos nous prouve que les noms égyptiens ne furent pas répudiés par les Chrétiens.

2. SIGNATURE D'ANDRONIKOS, CHASSEUR

Inscription grecque de deux lignes, gravées sur la face Nord du rocher. Le texte est à l'angle gauche de cette paroi à 1 m 70 au-dessus du sol. Hauteur du texte: 4 cm; longueur: 34 cm. Hauteur des lettres: 15 mm; interligne: 12 mm. La paroi est surchargée de graffites arabes et est très difficile à lire. Le texte est juste sous une fissure horizontale qui délimite la surface lisse. La pierre est très tendre et le début du texte ainsi que la seconde ligne est assez effacé. Copie d'après la pierre, estampage. Photographies de la pierre (Pl. 11,1) et de l'estampage (Pl. 11,2).

Publié, d'après la pierre, par Sayce, p. 55, n° 4 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Sayce, par F. Preisigke, *SB*, I, n° 288 avec transcription en minuscules).

Ἀνδρώνικος ἀρχικυνηγός,	*Andronikos, archi-chasseur,*
(ἔτους) ιε------κε.	*l'an 15----------le 25------*

Date: L'inscription est datée de la 15e année d'un règne non précisé, du 25e jour d'un mois qu'on ne peut plus lire. Il est d'époque ptolémaïque, d'après l'écriture.

[32] J. Lesquier, *Inst. milit.* (1911), pp. 43-52, 162-183 *et passim*. Tableau des abréviations, dont λκ pp. 175-176.
[33] M. Launey, *Rech.*, t. 2, index général, p. 1314, *s.v.* triakontaroures.
[34] Th. Hopfner, *Theoph. Pers.*, p. 23.
[35] Sur les κυνηγοί cités dans cette liste, voir *Prosop. Ptolem.* nos 4456-4458, 4475-4476, 4479-4481, 4491, 4493-4497, 4500, 4502-4503, 4512-4519. Nous corrigeons Πλούτακος en Πλούταρχος, Παντῖσις en Παπτῖσις.
[36] Sur Saint Cyr, voir nos *Confins Libyques*, p. 305, note 3.

L. 1: LIE[AN]ΔPONIKOC Sayce (Prei.). En fait, on distingue la haste gauche et la haste centrale de l'*alpha*, juste au bas de la fissure; le *nu* qui le suit est placé plus bas à cause d'un creux de la pierre. Nous avons lu sur la pierre et nous lisons sur la photographie de la pierre un *oméga* après le *rho*. Le titre du personnage est bien lisible.

L. 1: Ἀνδρόνικος, écrit ici avec un *oméga*, est très fréquent en Égypte, comme nous l'apprennent le *Namenbuch* de Preisigke et l'*Onomasticon* de D. Foraboschi: cette dernière cite un Ἀνδρώνικος d'après *P. Cor.* 22 au Ier siècle p.C. Sur ἀρχικυνηγός voir notre *Philae*, I, n° 9, l. 2 et p. 111. Il s'agit ici non pas de la charge aulique mais de la fonction de «chasseur en chef». Cf. *Prosop. Ptolem.*, n° 4438.

L. 2: Seul le chiffre du jour porte un trait au-dessus.

3. EX-VOTO À LA MÈRE DES DIEUX, ARÈS, ZEUS ET PAN, FAIT PAR PANISKOS, FILS DE THÉON, CYRÉNÉEN

Sept lignes de grec, gravées dans un cadre pourvu de réglage, à peu près au milieu de l'auvent formé par le rocher inscrit. Le texte est à 2 m 35 au-dessus du sol. Hauteur du texte: 12 cm 5. Longueur: 35 cm. Hauteur des lettres: 15 mm; interligne: 5 mm. La roche est très tendre, avec des fissures rectignes à gauche et à droite, délimitant la surface portant le réglage. Le cadre n'existe qu'à gauche. Le texte est faiblement gravé, en lettres rappelant la cursive. Copie d'après la pierre, estampage. Photographies de la pierre (Pl. 12,1) et de l'estampage (Pl. 12,2).

Publié, d'après la pierre, par Bouriant, p. 148, n° 2 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Bouriant, par Sayce, p. 55, n° 9 avec transcription en minuscules sans accents; reproduit, d'après Bouriant (Sayce) par F. Preisigke, *SB*, I, n° 293 avec transcription en minuscules).

Ὁμοῦ τιμὴ (Μη)τρὶ θεῶν Στρατείαι,
Ἄρηι Συμμάχωι,
Διὶ Ὀλυμπίωι,
Πανὶ Συνστρατευομένωι,
εὐχὴν ἐξοδίας,
Πανίσκος Θέωνος Κυρηναῖος κυνηγὸς (τριακοντάρουρος),
(Ἔτους) κα, Ἐπεὶφ δ̄.

DATE: L'inscription est datée de l'an 21, le 4e jour du mois d'Épiphi (juin/juillet). Écriture d'époque ptolémaïque avancée.

Hommage commun à la Mère des Dieux, Protectrice-des-armées, à Arès Allié-dans-les-combats, à Zeus Olympien, à Pan Compagnon-dans-les-expéditions, en ex-voto de départ, (fait par) Paniskos, fils de Théon, Cyrénéen, chasseur, possesseur de trente aroures, l'an 21, le quatrième (jour du mois d')Épiphi.

L. 1: OMOY TIMHN THI Bouriant (Sayce); d'où Ὁμοῦ τιμὴν τῆι Preisigke. Mais sur la pierre et sur l'estampage on lit indiscutablement Ὁμοῦ τιμὴ τρι, ce qui ne s'explique que par l'omission de la syllabe μη de (Μη)τρὶ, déjà gravée dans τιμή. Au lieu de prendre στρατείαι pour un nom, il faut donc l'interpréter comme une épithète et l'écrire avec une majuscule.

L. 2: CYNMAXΩI Bouriant (Sayce); d'où συνμάχωι Preisigke. L'épithète divine exige une majuscule. Sur la pierre on voit deux *mu* de taille inégale. Le premier, plus haut, a une haste médiane dont les bras sont inégaux; le second, plus petit mord sur le premier. On ne peut lire un *nu*.

L. 4: Contrairement à Bouriant, nous préférons mettre une majuscule au participe qualifiant Pan.

L. 5: A tort Preisigke ponctue d'un point après ἐξοδίας. Il faut tout au plus une virgule.

L. 6: Le patronyme a été lu ΘЄΡΩNOC par Bouriant (Sayce) et transcrit Θέρωνος par Preisigke. Sur la pierre, comme sur l'estampage, on lit clairement ΘЄΩNOC, bien que les traits soient faiblement gravés. Après l'indication du métier, Bouriant (Sayce) transcrit ΛΥ et Preisigke commente: «Probablement Λ✱ comme dans le n° 1». Sur l'estampage, nous distinguons ΛΆ, que Wilcken (au sujet du n° 1) résolvait en (τριακοντάρουρος) et qui est en effet l'abréviation d'usage.

L. 7: Bouriant note $\overline{\text{KA}}$, mais il n'y a pas de trait au-dessus du chiffre indiquant l'année. En revanche, le jour du mois est écrit $\bar{\Delta}$, justement noté par les éditeurs.

L. 1: La formule Ὁμοῦ τιμὴ est une rareté, car dans les graffites on trouve surtout le verbe τιμάω suivi de l'accusatif.

La Μητὴρ Θεῶν est qualifiée de Εὐάντητος dans une inscription de Canope[37]; elle est Σωτείρα et Ἐπήκοος dans une autre dédicace de Canope[38], hellénistique comme la première. La personnalité de la Mère des dieux est complexe et, nous rappelle E. Will[39], dans le *Mythologisches Lexicon de Roscher*, Rapp «distingue trois figures divines primitivement indépendantes: 1e. La Crétoise Rhéa, épouse de Cronos, qui n'a été confondue avec le Grande Mère que par les poètes, ou encore par les écrits tardifs, et qui a toujours joui d'un culte particulier; 2e. La Grande Mère asiatique, Cybèle la Phrygienne, caractérisée de façon claire par ses épithètes toponymiques (Sipylénè, Dindymènè, etc....) et par ses liens avec Attis; 3e. La Mère des dieux hellénique, notable par ses rapports avec Pan et les Nymphes, avec Hermès peut-être, et dont la personnalité et la légende resteront toujours moins élaborées que celle de sa rivale asiatique». On sait d'autre part que pour M. P. Nilsson[40] «la Mère des dieux que nous rencontrons dans la Grèce classique n'est autre que la déesse asiatique venue, contrairement à l'opinion courante, au plus tard vers la fin de la période archaïque en Hellade», Athènes et l'histoire du Métrôon fournissant à cet auteur l'essentiel de sa démonstration. De son côté, passant en revue les documents archéologiques ou les sources littéraires, E. Will[41] conclut: «La *Mètèr théôn* est, en réalité, une Grande Mère, mère des dieux, des hommes et de tout ce qui vit sur cette terre. Son essence se trouve bien exprimée sur une série de documents. Sur deux reliefs provenant de Tanagra[42], elle est groupée avec les Nymphes et Pan; c'est ce même Pan et les *kourai*, c'est à dire les Nymphes, que Pindare lui associe dans la *Troisième Pythique*. Dans les grottes de Vari en Attique, installée au Ve siècle par Archédémos de Théra, l'image de la déesse est placée à côté de celles des acolytes déjà cités; dans la grotte de Paros dédiée au IVe siècle par l'Odryse Athamas elle a toujours les mêmes compagnons; sur une série de *naiskoi* enfin, Pan apparaît seul sur une des antes[43]. La présence du chèvre-pied prouve sans doute moins

[37] Voir nos *Confins Libyques*, p. 238, n° 9, ligne 3.

[38] *Id.*, p. 247, n° 18, lignes 1 et 2.

[39] E. Will, *Aspects du culte et de la légende de la Grande Mère dans le monde grec*, dans *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne* (1960), pp. 95-111, notamment p. 96.

[40] M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, I (1941), p. 687 sqq.

[41] E. Will, *loc. cit.*, pp. 103-104.

[42] Tanagra-Athènes: Svoronos, Mus. Nat., 1421 (pl. 45, n° 119); Conze, *Arch. Zeit.*, 1880, n° K.-Tanagra-Louvre: Villefosse-Michon, n° 751; Graillot, *Culte de Cybèle*, p. 509. (Note de Will).

[43] Grotte de Vari: *Ath. Mitt.*, V, 1880, p. 217; *Amer. Journ. Arch.*, 1903, p. 263; CIA, I, 423-431. — Grotte de Paros; Löwy, *Arch. ep. Mitt.*, XI, 1887, p. 149; O. Walter, *Jahresh.*, 1939, p. 70, fig. 25. Sur ante de naiskos, Svoronos, 120, n° 1556 (Pirée); pl. 239, 1 et *Ath. Mitt.* 1896, p. 279 (Iobacches); Graillot, *Culte de Cybèle*, p. 508 g (Pirée) (Note de Will).

une influence arcadienne qu'elle ne souligne le succès nouveau de ce démon au Ve siècle. Parfois aussi s'ajoute un masque de dieu fluvial». Ces exemples nous aident à comprendre pourquoi, à Bir el-Aïn, la Mère des dieux se trouve associée à Pan. On sait qu'en Égypte Isis est parfois nommée Mère des dieux[44]. Enfin on connait bien la diffusion du culte de Cybèle dans l'empire romain[45].

Plus particulièrement, la Mère des dieux est une divinité des soldats. Marcel Launey rappelle qu'à Athènes, aux *Galaxia*, les éphèbes lui offraient un sacrifice et souvent une phiale[46]. Launey n'a pas compris pourquoi cette divinité était révérée par les soldats: «Les seules grandes divinités dont nous voyons mal les rapports avec la vie militaire, écrit-il[47], sont Héphaistos et la Mère des dieux (Galaxia)». Pourtant, il signale que, parmi les dieux des soldats, comme Pan ou Artémis Agroteira, il faut ajouter la divinité des montagnes, la Μήτηρ Θεῶν Ὀρεία Ἐπήκοος θεά à qui, dans la région de Tabai, un groupe de gendarmes fait une consécration[48], «ces gardiens des montagnes ayant tout naturellement pour patronne la Mère-des-Montagnes». Il admet que la Mère des dieux a pu avoir été importée de Phrygie par d'anciens soldats[49]. Il rappelle le serment des soldats unissant à d'autres dieux la Mère du Sipyle[50]. En Anatolie, Louis Robert a trouvé traces de la Mère des dieux à Tieion[51], à Apollonia de la Salbakè[52], en Lycie[53], à Sparzene[54], à Steunos[55]. Le lien de la Mère des dieux avec l'armée et la montagne n'est donc pas douteux. On comprend donc qu'elle soit ici associée à Pan[56]. C'est le caractère militaire de ce culte qui explique que la Mère des dieux soit ici Στρατεία, épithète formée sur στρατός *armée*, mais inconnue par ailleurs en Égypte. Cette déesse «des armées» est associée naturellement à Arès Σύμμαχος, à Zeus Ὀλύμπιος et à Pan Συστρατευόμενος.

L. 2: Arès, dieu de la mêlée et des combats, est redouté et respecté des soldats[57]. C'est à lui, par exemple, qu'Alexandros d'Oroanna, lieutenant du stratège de la chasse aux éléphants Charimortos, un officier pisidien, Apoasis d'Étenna et les soldats placés sous leurs ordres, font une dédicace en l'appelant Νικηφόρος et Εὔαγρος[58].

[44] Voir les exemples donnés par E. Visser, *Götter und Kulte* (1938), s.v. Μήτηρ Θεῶν, pp. 92-93.
[45] Voir H. Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des dieux, à Rome et dans l'empire romain* (1912), pp. 520-522 notamment (pour l'Égypte).
[46] M. Launey, *Rech.*, p. 892 et n. 2.
[47] *Id.*, p. 894.
[48] *Id.*, p. 937 et n. 8, qui renvoie à L. Robert, *Et. Anat.*, pp. 105-106. Voir aussi L. Robert, *Carie II*, pp. 281-282, n° 162.
[49] *Id.*, pp. 993 et 999.
[50] *Id.*, p. 938 et n. 6, d'après Dittenberger, *OGI*, n° 229, ll. 60-61.
[51] L. Robert, *Et. Anat.*, p. 287.
[52] *Id.*, p. 106.
[53] *Id.*, p. 403.
[54] *Id.*, p. 334.
[55] *Id.*, p. 304 et note 9.
[56] Sur le culte rendu à Pan par les armées et son essor sous les Antigonides, voir M. Launey, *Rech.*, pp. 933-936.
[57] M. Launey, *Rech.*, pp. 925-928 *et passim*.
[58] Dittenberger, *OGI*, n° 86. — F. H. Marshall, *Anc. gr. inscr. Brit. Mus.*, IV, pp. 192-193, n° 1064. — *SB*, n° 8771. La provenance est inconnue, mais on peut penser, vu le contenu du texte, que le monument vient du désert de l'Est. Il date du règne de Ptolémée IV Philopator (221-205 a.C.). *Cf. infra*, n° 85.

L. 3: Zeus Olympien est le protecteur des soldats. À l'occasion, ceux-ci lui offrent des armes. Sur Zeus Sauveur, voir *Philae*, I, p. 202 et notes 5-13.

L. 4: Le participe συνστρατευόμενος indique bien que Pan est le compagnon des soldats en campagne. Les exemples que cite Marcel Launey, *Rech.*, 933-936 sont bien significatifs à cet égard. L'emploi de ce participe, à valeur d'épithète, est une rareté.

L. 5: εὐχὴν ἐξοδίας n'est pas non plus une formule fréquente. L'ex-voto est ici précisé par un génitif objectif. L'ex-voto est offert pour favoriser le départ. D'après les dictionnaires, ἐξοδία, ας (ἡ) désigne particulièrement le «départ d'une expédition»[59]. Sans doute s'agit-il ici d'une expédition de chasse, puisque le personnage est κυνηγός. Pan, au reste, n'est-il pas Euhodos[60] et Euagros[61]? À vrai dire, l'invocation aux quatre divinités protectrices des soldats permet une autre hypothèse: il est assuré que par l'ouadi Bir el-Aïn on peut gagner le plateau désertique et de là rejoindre les routes, c'est à dire les pistes, menant à la mer Rouge. Nous avons nous-même croisé deux dromadaires voyageant de conserve, tenus l'un par un vieux Bédouin, l'autre par un adolescent, et portant une sorte de palanquin où se tenaient deux femmes vêtues de noir, l'une fort âgée, l'autre assez jeune. L'état des bêtes, l'allure des hommes montraient assez que ces voyageurs venaient de très loin et que l'ouadi Bir el-Aïn était pour eux un raccourci pour gagner la Vallée, au terme d'une longue marche. Cet itinéraire serait à faire, en sens inverse, avec des dromadaires et sous la conduite de Bédouins éprouvés. Sans doute difficile, à cause de la configuration du terrain, ce trajet explique qu'avant de l'emprunter on se mette sous la protection des dieux tutélaires.

L. 6: Πανίσκος, signifiant «Petit Pan», est un nom fréquent dans l'Ouadi Bir el-Aïn. C'est un nom théophore très répandu en Égypte, comme le patronyme Θέων, qu'il faut décidément lire ici (le fait que le *Namenbuch* ne signale que deux exemples de Θέρων pouvait légitimement mettre en garde).

Les Cyrénéens, — et le signataire en est un —, étaient nombreux dans les armées hellénistiques[62]. Nous avons rencontré cinq Cyrénéens au Paneion d'El-Kanaïs[63], huit se trouvent au Memnonion d'Abydos[64]. Il n'y en a pas à Philae, mais douze ont signé dans les Syringes[65]. Étudiant la répartition des Cyrénéens dans les armées hellénistiques, Marcel Launey[66] remarque que «l'émigration militaire cyrénéenne est très limitée dans le temps et dans l'espace: elle ne dépasse guère les limites du IIIe siècle, elle se fait presque uniquement en direction de l'Égypte, avec un maximum sous Evergète et Philopator, dont peuvent rendre compte les circonstances politiques». La présence de cet ethnique

[59] Hérodote, 6, 56; Polybe, 5, 54, 3; 8, 26, 1.

[60] L'épithète est fréquente, par exemple, au Paneion d'El-Kanaïs: n°s 1, 2, 10, 12, 21, 22, 27, 28, 36-38, 43, 44, 47, 50, 54, 61, 62, 72, 78, 88 de notre édition. À El-Boueib aussi: cf. notre *De Koptos à Kosseir*, n°s 141, 149, 158, 159, 170-172, 177. Aussi dans Breccia, *Iscr.*, n° 37 a, ligne 11.

[61] *Le Paneion d'El-Kanaïs*, n°s 8, 26, 29, 66.

[62] M. Launey, *Rech.*, pp. 1252-1258; Heichelheim, pp. 93-94 *et passim*.

[63] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, n°s 14, 2; 15, 2; 16, 3; 17; 60, 2.

[64] *Memnonion*, n°s 175, 228, 300, 348bis, 413, 610, 612, 622.

[65] *Syringes*, cf. index p. 574.

[66] M. Launey, *Rech.*, pp. 590-597, notamment p. 595.

nous donne donc une indication chronologique. Κυνηγὸς classe Paniskos parmi les chasseurs[67]. La précision qui suit est abrégée, mais a été élucidée par U. Wilcken (n° 1), ΛΧ étant l'abréviation de τριακοντάρουρος. W. Peremans et E. Van 't Dack songent aussi à τριακόνταρχος, mais nous nous en tenons à l'interprétation de Wilcken, qui est aussi celle de J. Lesquier[68].

4. ACTE D'ADORATION FAIT PAR SEUTHÈS ET HÉLIODOROS, CAVALIERS

Inscription grecque de six lignes, gravée sous l'inscription à réglage (n° 3). Le texte est à 2 m au-dessus du sol. Hauteur du texte: 8 cm; longueur: 26 cm. Hauteur des lettres: 7 mm; interligne: 7 mm. Des traits adventices troublent la lecture. Une bosse de la paroi a gêné le graveur, en sorte que les copistes modernes n'ont pas toujours suivi les lignes comme il convenait. Il n'a pas été possible d'estamper ni de photographier la pierre, que nous avons seulement copiée.

Publié, d'après la pierre, par U. Bouriant, p. 194, n° 4 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Bouriant, par Sayce, p. 55, n° 10 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Bouriant et Sayce, par Preisigke, *SB*, I, n° 294 avec transcription en minuscules).

(Ἔτους) κβ, Φαρμουθὶ λ, Πανὶ Ὀρεοβά-
2 τει οἱ συναναβάντες
Δεξιῶι φυλάρχηι καὶ θηροφύλακι
4 τοῦ Πανοπολίτου
ἐπὶ τὴν θήραν καὶ ὅτι συνέταξεν Ἀσκληπιάδης,
Σεύθης, Ἡλιόδωρος ἱππεῖς.

DATE: D'après l'écriture, époque ptolémaique avancée. An 22 d'un règne non précisé, le 30e jour du mois de Pharmouthi (mars/avril).

L'an 22, le 30e (jour du mois de) Pharmouthi, à Pan Qui-marche-dans-la-montagne, ceux qui sont montés avec Dexios, garde et gardien des bêtes sauvages du (nome) Panopolite, pour chasser et sur l'ordre d'Asklépiadès, (ont fait cet acte d'adoration, eux qui se nomment) Seuthès (et) Héliodoros, cavaliers.

L. 1: Lκβ les copistes et la pierre. Puis ΦΑΡΜΟΥΘΙ $\overline{\text{ΚΓ}}$ Bouriant, Sayce; d'où Φαρμοῦθι $\overline{\text{κγ}}$ Preisigke. Sur la même ligne ΟΙ CΥΝΑΝΑΒΑΝΤΕC ΔΕΞΙΩ ΦΥΛΑΡΧ --- Bouriant; οι συναναβαντες Δεξιω φυλαρχ(ω) Sayce; d'où Οἱ συναναβάντες Δεξιῷ φυλάρχ(ῳ) Preisigke. Nous avons copié, après l'indication de l'année, ΦΑΡΜΟΥΘΙΛΠΑΝΙΟΡΕΟΒΑ.

L. 2: ΤΕΙΟΙCΥΝΑΝΑΒΑΝΤΕC notre copie. Mais Bouriant transcrit là ΠΑΝΙ ΟΡΕΟΒΑΤΕΙ, ainsi que Sayce; d'où Πανὶ ὀρεοβάτει Preisigke. Avec raison, B. Keil remarque que l'indication du dieu, au datif, devrait être placée après la date, par conséquent avant οἱ συναναβάντες.

L. 3: ΔΕΞΙΩΙΦΥΛΑΡΧΗΙΚΑΙΘΗΡΟΦΥΛΑΚΙ notre copie. Mais Bouriant et Sayce notent ΚΑΙ-ΘΕΟΦΥΛΑΚΙ; d'où καὶ θε(ρ)οφύλακι Preisigke, grâce à U. Wilcken.

L. 4: Notre copie ne note rien après ΤΟΥΠΑΝΟΠΟΛΙΤΟΥ tandis que Bouriant et Sayce relèvent, après ces mots, κυνηγοί. D'où τοῦ Πανοπολίτου κυνηγοὶ Preisigke.

L. 5: Au début de la ligne nous avons copié ΕΠΙΤΗΝΘΗΡΑΝ comme Bouriant et Sayce. Mais, dans la seconde moitié de la ligne, nous avons noté ΚΑΙΟΤΙCΥΝΕΤΑΞΕΝΑCΚΛΗΠΙΑΔΗC tandis

[67] *Prosop. Ptolem.*, n° 4492.
[68] J. Lesquier, *Les institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides* (1911), pp. 175, 177.

que Bouriant et Sayce relèvent ΚΑΙ ΔΙΠΛΟΥΝ ЄΤΑΞЄΝ ΑCΚΛΗΠΙΑΔΗC, transcrit par Preisigke καὶ διπλοῦν ἔταξεν Ἀσκληπιάδης.

L. 6: En retrait des lignes précédentes, nous avons lu CЄΥΘΗC ΗΛΙΟΔΟΡΟCΙΠΠЄΙC. Mais Bouriant et Sayce copient CЄΥΘΗC ΗΛΙΟΔΩΡΟC ΚΥΝΗΓΟC; d'où Σεύθης, Ἡλιόδωρος κυνηγός Preisigke.

L. 1: L'année indiquée ici doit se rapporter au même règne que celui de l'autre inscription où figure Dexios (n° 1), vu la ressemblance des écritures. Le personnage est donc venu deux années de suite, ce qui n'est pas étonnant vu ses fonctions. Le mois de Pharmouthi correspond à mars/avril. Lors de sa seconde visite, G. Maspero était venu à cette époque. Πὰν Ὀρεοβάτης qu'on retrouve dans la grande inscription de l'ouadi Bir el-Aïn (n° 1) ne se trouve pas ailleurs en Égypte. Au Paneion d'El-Boueib on rencontre un Πὰν Ὄρειος[69]. À El-Kanaïs, Pan est Εὔοδος ou Εὔαγρος[70]. Ces épithètes montrent bien que le dieu est le protecteur des voyageurs et des chasseurs. L'Ouadi Bir el-Aïn, avec ses difficultés d'accès, a fait conférer à Pan un surnom plus expressif, formé sur la racine du verbe qui apparait dans le participe συναναβάντες. Le surnom rappelle aussi la fameuse *oréibasia*, dont nous parlent notamment Pausanias[71] et Plutarque[72], et dont il existe des témoignages épigraphiques et littéraires[73].

L. 2: Dans le participe συναναβάντες, les préverbes συν- et ανα- marquent bien que cette chasse se pratiquait en groupe et dans un ravin montagneux qu'il fallait gravir à partir de la Vallée. Ce participe revient dans la dédicace des chasseurs accompagnant Périgénès (n° 1).

L. 3: Δεξιῶι φυλάρχηι. Il s'agit, bien évidemment, — car ce nom est très rare en Égypte —, du personnage qui est venu l'an 23 (n° 1). La fonction de ce Dexios est écrite en toutes lettres: il était φυλάρχης et c'est à tort que Preisigke croit qu'il était φυλάρχος. Les deux termes ont du reste même signification.

Cette fonction de phylarque n'implique pas que Dexios, ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς comme il est dit dans une inscription voisine (n° 5), était un officier de cavalerie de grade immédiatement inférieur à l'hipparque (on sait qu'à Athènes le phylarque commandait un des dix corps de cavalerie fournis par les dix tribus et est subordonné à un des deux hipparques). Cet officier n'existe pas dans l'armée hellénistique. En Égypte, les phylarques[74] sont des fonctionnaires religieux. Au sujet de notre Dexios, W. Peremans et E. Van 't Dack[75] se demandent si le titre de φύλαρχ(ος) — en fait φυλάρχης — ne serait pas identique à ἀρχιθιασίτης. En effet, dans le décret de Canope[76], on apprend que dans chaque sanctuaire les prêtres, au lieu d'être répartis en quatre tribus, le seront en cinq, chaque tribu ayant

[69] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 150.
[70] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, *s.v.*
[71] Pausanias, 10, 32, 5.
[72] Plutarque, *De primo frigido*, 18, 953 D.
[73] Voir les témoignages que cite E.R. Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel* (1965), pp. 257 et suivantes, notamment p. 266, notes 1 à 4.
[74] Voir la liste dans *Prosop. Ptolem.*, n°s 5986-5997.
[75] *Id.*, n° 5987.
[76] Voir nos *Confins Libyques*, pp. 989-1036, notamment ligne 25. Cf. *ibid.*, p. 1014, notes 1-3.

à sa tête un phylarque. Il s'agit donc bien d'une fonction religieuse, non militaire, ce qui justifie encore notre lecture ἱεροφύλαξ dans l'autre inscription de Dexios (n° 1).

Étant phylarque, Dexios est aussi θηροφύλαξ. Cette fonction, ici précisée par la mention τοῦ Πανοπολίτου (ligne 4), n'est attestée que par cette inscription et par celle mentionnant Périgénès (n° 1)[77]. Liée à une fonction religieuse, puisque Dexios est ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς et φυλάρχης, cette fonction de θηροφύλαξ est de nature militaire, puisque Périgènès, qui l'exerce, est aussi ἡγεμὼν ἐπ' ἀν δρῶν. En quoi consistait cette fonction de θυροφύλαξ?

Le dictionnaire nous apprend que Thémistius de Paphlagonie (91 c), sophiste du IVe siècle p.C., emploie le mot θηροφυλάκιον, ου (τὸ) pour désigner une *ménagerie*. C'est le mot qu'emploie aussi A. H. Sayce au sujet des inscriptions grecques de l'Ouadi Bir el-Aïn qui, dit-il[78], «sont curieuses, car elles nous révèlent l'existence à Panopolis (Ekhmîm) d'une sorte de *club* de chasseurs, qui approvisionnait une ménagerie (θηροφυλάκιον) pour le compte de la ville, et avait à sa tête un chasseur en chef». À vrai dire, ce commentaire nous paraît évoquer une réalité beaucoup plus anglo-saxonne et moderne qu'hellénistique et égyptienne. Comment faut-il donc s'imaginer ce θηροφύλαξ?

Franz Cumont[79] rappelle que «les Ptolémées, comme le firent avant eux les Achéménides dans leurs *paradis* et après eux les Césars dans leurs *vivaria*, entretenaient dans le parc royal une quantité d'animaux exotiques. Philadelphe, surtout, les rechercha passionnément et, dans son jardin zoologique, au milieu d'exemplaires rares de la faune africaine, on pouvait admirer un gigantesque python[80]. Certain de plaire au roi, un cheikh syrien envoie au dioecète Apollonios[81], avec des chevaux et des chiens, de jeunes onagres. Les souverains grecs avaient hérité des pharaons la coutume de nourrir à la cour des lions apprivoisés: la reine Bérénice en avait un, assure Elien[82], qui lui léchait le visage pour en effacer les rides et prenait part à ses repas, très convenablement. Les astrologues font souvent allusion à l'art de domestiquer les bêtes sauvages et d'adoucir leur férocité»[83].

Non seulement à la Cour, mais aussi dans les temples, on connaît une série d'officiants s'occupant des animaux, gardiens faisant paître les troupeaux destinés à être immolés ou prenant soin des animaux sacrés nourris dans l'enceinte des temples[84]. Diodore[85] parle des οἱ ἐπιμελούμενοι τῶν ζῴων. Hérodote[86] rappelle que des hommes et des femmes

[77] *Prosop. Ptolem.* n°s 4450-4451.
[78] A. H. Sayce, *loc. cit.*, pp. 52-53.
[79] F. Cumont, *L'Égypte des astrologues* (1937), pp. 63-64.
[80] Cumont renvoie à Diodore, III, 36, 3; 37, 67. Athénée, V, 32, 260f-261c et à H. M. Hubbel, *Ptolemy's Zoo*, dans *The Classical Journal*, XXXI (1935), pp. 68-77.
[81] Lettre de Toubias à Apollonios, Edgar, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 18 (1918), p. 231, n° 13 = *P. Cairo Zenon*, 59076.
[82] Elien, *Nat. anim.* V, 39. Cumont rappelle que «des lions divinisés étaient vénérés et instruits dans le temple de Léontopolis; cf. P. Perdrizet, *Monuments Piot*, XXV (1922), pp. 349 sqq. L. Robert, *Coll. Froehner* I, *Inscr. gr.* n° 73».
[83] Manilius, IV, 234.
[84] F. Cumont, *op. cit.*, p. 130.
[85] Diodore I, 83, 2.
[86] Hérodote II, 65.

étaient chargés de ce soin de père et fils et de mère en fille. Ptolémée[87] cite les ἱερῶν ζῴων θεραπευτάς. Firmicus Maternus[88] parle de ceux *qui pecora sacra aut sacris aut religionibus destinata pascunt*. Il est certain que ces personnages subalternes étaient surveillés et commandés par un supérieur: c'était, à coup sûr, le θηροφύλαξ.

Mais de quelles bêtes avait-il donc la garde? D'après la formation même de ce terme θηρο- φύλαξ, il s'agit d'un «gardien de bêtes sauvages». Il ne s'agit pas nécessairement de bêtes féroces, puisque θήρ désigne toute espèce de bête de proie, du lion au sanglier, et que θηρίον dans l'*Odyssée* 10, 171 et 180 s'applique à un cerf[89]. Le mot peut donc parfaitement s'appliquer au bouc sauvage, nommé tout simplement *bouc* dans un texte de l'ouadi Bir el-Aïn (n° 5). Au demeurant, les auteurs grecs nous enseignent que Pan et le bouc étaient, en Égypte, associés. À Panopolis, comme à Mendès, il fallait donc garder ces boucs capturés dans la montagne dans des parcs à l'intérieur de l'enceinte du temple, de même qu'à Ombos ou à Arsinoé on élevait le crocodile ou, ailleurs, d'autres animaux. La mention du θηροφύλαξ relève donc de cette institution si spéciale en Égypte et si étonnante aux yeux d'Hérodote. Il ne s'agit donc nullement, à Bir el-Aïn, d'un club de chasseurs fournissant une ménagerie de la ville, mais d'une association à but religieux, cherchant les boucs sauvages pour le parc du temple de Pan du Panopolite.

L. 5: ἐπὶ τὴν θήραν précise συναναβάντες. Il faut entendre ἐπὶ τὴν (τῶν τράγων) θήραν, comme on lit dans l'autre inscription de Dexios (n° 1).

L'indication ὅτι συνέταξεν Ἀσκληπιάδης nous apprend que les signataires étaient en service commandé. Comme ils sont «cavaliers» (ligne 6), on peut penser que cet Asklépiadès était leur officier. Le nom, hélas!, est très répandu en Égypte. On le trouve deux fois à Bir el-Aïn.

L. 6: Σεύθης et Ἡλιόδωρος sont à ajouter à la liste des ἱππεῖς figurant dans la *Prosop. Ptolem.* n°s 2533-2975 puisque notre lecture n'a jamais été faite. Ils sont inversement à barrer de la liste des κυνηγοί (*ibid.*, n°s 4474 et 4505). L'un et l'autre nom sont fréquents en Égypte. Seuthès est un nom thrace[91] «un des plus caractéristiques et des plus répandus» remarque Louis Robert[92]. On a neuf exemples de ce nom dans les inscriptions ou papyrus d'Égypte mentionnant des soldats[93].

[87] Ptolémée, p. 180, 25.
[88] Firmicus Maternus I, 137, 11.
[89] P. Chantraine, *Dict. Etym. s.v.* θήρ.
[90] Voir dans notre *De Koptos à Kosseir*, les témoignages des auteurs anciens sur Pan d'Égypte, pp. 6-13.
[91] D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste* (1957), pp. 434-437.
[92] L. Robert, *Noms indigènes*, p. 114.
[93] M. Launey, *Rech.*, p. 1199.

5. ACTE D'ADORATION FAIT PAR DEXIOS ET SES CHASSEURS

Inscription grecque de trois lignes, gravée dans un cadre très irrégulier. Le texte est à 2 m 20 au-dessus du sol, à peu près au milieu de la longueur du rocher. Hauteur du texte: 6 cm; longueur: 53 cm. Hauteur des lettres: 10 mm; interligne: 7 mm. Une fissure se trouve au-dessous de l'inscription. Les lettres sont faiblement gravées et irrégulières. Copie d'après la pierre. Vu l'inégalité de la pierre, il n'a pas été possible d'estamper. Photographies de la pierre (Pl. 13, 1 et 2).

Publié, d'après la pierre, par Bouriant, p. 149, n° 3 avec transcription en majuscules. Republié, d'après la pierre, par Sayce, p. 53, n° 1 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Bouriant et Sayce, par F. Preisigke, *SB*, I, n° 285 avec transcription en minuscules).

(Ἔτους) κγ, Καιὰκ ι, καὶ ἔτι Δεξιὸς ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς
ἥκω καὶ οἱ ὑπογεγραμμένοι κυνηγοὶ ἐπὶ τὴν
θήραν τῶν τράγων.

DATE: L'inscription est datée du 10e jour du mois de Choiak (novembre/décembre), l'an 23 d'un règne non précisé. Écriture d'époque hellénistique avancée.

L'an 23, le 10e (jour du mois de) Choiak, encore une fois, moi Dexios, gardien sacré de Pan, je suis venu, ainsi que les chasseurs indiqués ci-dessous, à la chasse aux bouquetins.

L. 1: L $\overline{\text{KΓ}}$ ΚΑΙΑΚ Ι ΔЄΞΙΟC Bouriant, qui note au-dessus de cette ligne ΠΡΟΦΥΛΑΞ ΤΟΥ ΠΑΝΟΥ (*sic*). Sayce ne remarque pas cette ligne ajoutée et copie LΚΓ ΚΑΙΑΚ ΚΑΙ ΕΚΙ (*sic*) ΔΕΞΙΟC. D'où L κγ, Καιὰκ καὶ εκι Δεξιὸς Preisigke. Sur la pierre: LΚΓΚΑΙΑΚΙΚΑΙЄΠΙ. Nous n'avons rien remarqué au-dessus de cette ligne. À la fin de la ligne: Ο ΠΡΟΦΥΛΑΞ ΤΟΥ ΠΑΝΟC Bouriant; ΙΕΡΟΦΥΛΑΞ ΤΟΥ ΠΑΝΟC Sayce; d'où ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς Preisigke. Wilcken propose θεροφύλαξ (= θηροφύλαξ)? Nous avons copié ΙЄΡΟ ΦΥΛΑΞ ΤΟΥ ΠΑΝΟC.

L. 1: L'an 23 peut se rapporter aux règnes de Ptolémée II Philadelphe, de Ptolémée III Evergète, de Ptolémée V Épiphane, de Ptolémée VI Philométor, de Ptolémée X Alexandre Ier, de Ptolémée XII Néos Dionysos Aulète. L'écriture ferait choisir un règne avancée. Le mois de Choiak (écrit ici Καιάκ), correspond à novembre/décembre: c'est le meilleur moment pour aller dans l'ouadi Bir el-Aïn. La première visite de G. Maspero eut lieu au début de décembre.

La copie de Sayce καὶ εκι, qu'il souligne d'un *sic*, ne se comprend que si l'on admet l'iotacisme ἐκῖ pour ἐκεῖ. Le signataire soulignerait qu'il est allé «même là», dans ce coin reculé de l'ouadi. Mais notre copie ΚΑΙЄΠΙ pourrait engager à considérer ЄΠΙ comme le début du nom propre Ἐπιδέξιος, fait sur l'adjectif ἐπιδέξιος *adroit*; ce nom, bien qu'il n'apparaisse pas dans le *Namenbuch*, conviendrait bien à un chasseur. Toutefois, comme une autre inscription de l'ouadi Bir el-Aïn, datée du 23 Pharmouthi de l'an 22, signale un phylarque nommé Dexios, nous pensons qu'il serait tout à fait étonnant que, dans un endroit où les inscriptions sont si rares, un Dexios ait signé une année, et un Épidexios l'an suivant. Nous interprétons donc notre copie en καὶ ἔτι, le *tau* ayant sans doute été mal écrit sur cette pierre fissurée et inégale, en sorte que Sayce a cru lire un *kappa* et nous, un *pi*. Venu plusieurs fois au même endroit de chasse, Dexios souligne ce fait par son «encore une fois».

Le nom Dexios, selon le *Namenbuch*, apparaît au IIe siècle a.C., dans *P.Amh.* II, 33, 11. L'adjectif δεξιός signifie «qui a de la dextérité», «adroit», qualité requise d'un chasseur.

La fonction de ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς a justement surpris U. Wilcken, qui propose de lire θεροφύλαξ. Mais la copie de Sayce et la nôtre ont noté ἱεροφύλαξ. Dans l'autre texte qui le mentionne (n° 4), Dexios s'intitule seulement φύλαξ. Dans la *Psopopographia Ptolemaica*, il est noté comme θεοφύλαξ (n° 4937) ou comme θε(ρ)οφύλαξ (n° 4450). Comme θηροφύλαξ, Peremans et Van 't Dack ne signalent, outre Δεξιός, que Περιγένης (*Prosop. Ptolem.* n° 4451), qu'on connaît aussi à Bir el-Aïn (n° 1) et qui était ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν (*Prosop. Ptolem.*, n° 4433). Or nous avons copié, sans hésitation, ἱεροφύλαξ. Le mot nous paraît bien formé et, puisqu'il existait des ἱερόδουλοι (*Prosop. Ptolem.*, n°s 7298-7323), pourquoi n'y aurait-il pas eu des ἱεροφύλακες? On sait que les chasseurs royaux formaient un corps militaire[94], mais «de la chasse sur les territoires consacrés aux dieux nous ne savons rien», déclare Cl. Préaux[95]. Cependant ἱεροφύλαξ τοῦ Πανὸς semble bien impliquer que Dexios est le garde d'un territoire de chasse faisant partie des domaines du temple de Pan, dieu d'Akhmim. Dans la pétition des chasseurs que traduit Cl. Préaux[96], le garde-chasse est appelé φυλακίτης, parce qu'il ne s'agit pas d'un territoire sacré, mais sans doute d'une ferme royale. Comme les secrétaires des temples s'appelaient *hiérogrammates*[97], de même le surveillant du domaine du dieu se nomme *hiérophylax*. La vallée de Bir el-Aïn devait donc, avec sa topographie si particulière, être une réserve de chasse, propriété du dieu Pan qui avait son temple dans la plaine d'Akhmim.

L. 2: οἱ ὑπογεγραμμένοι supposerait que l'on trouve une liste de noms en-dessous de l'inscription. Mais, comme le remarque Bouriant, «les signatures annoncées ne se voient pas sur la pierre». Les κυνηγοί ici nommés ne devaient pas être gradés, car cette négligence s'expliquerait encore moins bien. On sait que les chasseurs[98] étaient organisés plus ou moins militairement[99]. Ici ils ont à leur tête le ἱεροφύλαξ, cité avant eux. Mais les autres textes de l'ouadi Bir el-Aïn nous font connaître un ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν (n° 1), un κυνηγὸς πρῶτος (*ibid.*), un ἀρχικυνήγός (n° 2).

L. 3: Moins prestigieux que les «éléphantothères» ou que les chasseurs d'autruches, bien connus aussi en Égypte, les chasseurs de Bir el-Aïn poursuivaient les chèvres sauvages, appelées ici «boucs». On se demande par quelle induction U. Bouriant (*loc. cit.*, p. 149), constatant que les Arabes chassent maintenant la gazelle dans l'ouadi Bir el-Aïn, conclut: «le gibier poursuivi par les chasseurs grecs devait être le même, et c'est probablement par le mot *gazelles* qu'il faut rendre les mots τῶν τράγων de l'inscription grecque n° 3». Car enfin, la faune a changé depuis l'Antiquité, la présence de chèvres sauvages est souvent indiquée par les dessins rupestres du désert de l'Est, et le mot *gazelle* se disait en grec ancien δορκάς, ἀδος (ἡ), le mot désignant aussi en Grèce le *chevreuil*.

[94] Claire Préaux, *Économie royale* (1939), p. 201. Renvoie à P. Roussel, *Les* κυνηγοί *à l'époque hellénistique et romaine* (*Rev. Et. Gr.* 1930, pp. 361-371).
[95] *Idem.*, p. 200.
[96] *Idem*, pp. 198-199, à partir de *BGU* 1252 (2e siècle a.C.).
[97] S. Sauneron, *Les prêtres de l'anc. Égypte* (1957), p. 61.
[98] Liste dans *Prosop. Ptolem.*, n°s 4419-4523.
[99] M. Launey, *Rech.*, pp. 984-985 et 1016-1018.

B. INSCRIPTIONS NON DATÉES (ÉCRITURE D'ÉPOQUE PTOLÉMAÏQUE AVANCÉE)

6. SIGNATURE D'APOLLONIOS, APPELÉ AUSSI SQUELETTE

Inscription grecque de trois lignes, gravée à droite de la grande inscription des chasseurs. Le texte se trouve sur une paroi définie par deux grandes crevasses verticales, assez bosselée. Il est placé en-dessous d'un dessin très fruste représentant le dieu Min, tourné vers la gauche, reconnaissable à son attitude ithyphallique, à son bras levé pour fouetter, à sa haute plume sur la tête. Hauteur du texte: 35 cm; longueur: 12 cm. Hauteur des lettres: 10 mm; interligne: 5 mm. Le dieu Min est haut de 18 cm. Le texte n'est pas très profondément gravé, mais bien lisible. Copie d'après la pierre, estampage; Photographies de la pierre (Pl. 14, 1) et de l'estampage (Pl. 14, 2).

Publié d'après la pierre par Sayce, p. 55, n° 6 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Sayce, par Preisigke, *SB*, n° 290 avec transcription en majuscules).

Ἀπολλώνιος	*Apollonios*,
Σκέλετος	*(surnommé) Squelette*,
ἐπο(ί)ει.	*a fait* (*ce dessin*).

DATE: Écriture d'époque ptolémaique avancée.

L. 1: L'iota qui précède la désinence est faiblement gravé, mais lisible.

L. 2: Il n'y a rien avant ce sobriquet.

L. 3: Sur la pierre ЄΠΟЄΙ. Le *lambda* du sobriquet a entraîné un glissement du poinçon, qui a laissé une marque transversale dans le premier *epsilon* du verbe. ЄΠΟΙЄΙ Sayce, d'où ἐποίει Preisigke.

L. 2: Le nom qui suit Ἀπολλώνιος pourrait prêter à des interprétations différentes. On pourrait voir là un second personnage, ou bien comprendre qu'il s'agit là d'un patronyme non décliné, ce qui n'est pas rare au Paneion du Hammamat. En fait, il s'agit d'un sobriquet, le ὁ καὶ traditionnel étant omis ici. On le sait grâce à l'inscription des chasseurs (n° 5, ligne 7) où figure Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος. On voit donc bien ici que le ὁ καὶ ou le ὃς καὶ n'était pas toujours employé, même si la paroi permettait de le graver.

Σκέλετος est un sobriquet formé sur l'adjectif σκελετός, ή, όν *désséché*. Les dictionnaires nous apprennent que, chez Plutarque, *Morales*, 736 a, τὸ σκελετὸν (s.e. σῶμα) désigne *la momie*, et que, dans l'*Anthologie*, 11, 92, 392, dans Plutarque, *Antoine*, 75, dans Lucien, *Nécyomancie* 15, ὁ σκελετὸς désigne *le squelette*. Il est certain qu'un soldat du désert n'avait guère occasion de s'empâter. Rita Calderini[100] classe Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος (d'après les n°s 1 et 6) parmi les doubles noms formés d'un nom romain suivi d'un nom grec ou macédonien, mais elle ne donne pas d'explication de ce nom grec. De son côté, D. Detschew[101] classe ce nom parmi les noms thraces. Mais W. Swinnen, à juste titre[102], dénonce cette erreur et explique ce nom convenablement. Selon lui, «*Skéletos* est un nom incontestablement grec. Il n'est rien d'autre que le *nomen* homonyme, qui dérive de σκέλλω

[100] R. Calderini, *Ricerche sul doppio nome personale nell'Egitto greco-romano*, dans *Aegyptus*, XXII (1942), pp. 1-45, notamment p. 39, note 1, n° 14.

[101] D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste* (1957), s.v. Σκέλετος.

[102] W. Swinnen, *Problèmes d'anthropologie ptolémaïque*, dans *Chronique d'Égypte*, t. 42, n° 83 (1967), pp. 156-171, notamment pp. 170-171.

et signifie *desséché*[103] et de là *momie, squelette*[104]. Le sobriquet s'assortit bien à un chasseur du désert; du reste, sa signification ressort nettement de Plat., *Com.* 184, 3: Κινησίας, σκελετός, ἄπυγος, καλάμινα σκέλη φορῶν. Le cas de Ἀπολλώνιος (ὃς καὶ) Σκέλετος est intéressant, parce qu'il est extrêmement rare que, dans l'Égypte ptolémaïque, 1°. Un sobriquet (au sens large du mot) s'emploie en deuxième élément d'un nom double; 2°. deux noms soient juxtaposés sans formule de liaison»[105].

L. 3: Cet ἐπο(ί)ει écrit ici de façon barbare, reproduit la formule des signatures de sculpteurs. Le signataire n'a sans doute à son actif que le dessin fruste sous lequel il a signé. Mais c'est la marque de son passage et de son hommage à Pan. À Philae, de façon moins classique, un dessin est signé tout simplement ἐγώ[106].

7. DÉDICACE DE CHASSEURS À LA BONNE FORTUNE

Inscription grecque de sept lignes lisibles. Sur la face principale du rocher inscrit servant l'abri. À 1 m 60 au-dessus du sol. Les quatre premières lignes lisibles occupent 9 cm de hauteur. Longueur: 12 cm. Hauteur des lettres: 15 mm; interligne: 20 mm. Le texte n'est pas très lisible, étant faiblement gravé. Nous n'avons pu faire ni estampage ni photographie de la pierre. Nous n'avons fait qu'une copie d'après la pierre.

Les trois premières lignes ont été publiées d'après la pierre par Sayce, p. 55, n° 5 avec transcription en majuscules. (Reproduites, d'après Sayce, par F. Preisigke, *SB*, n° 289 avec transcription en minuscules).

[καὶ] Νικόλαος υἱοὶ
Πιτῖ[τ]ος(?) κυνηγοὶ ·
Ἀγαθῇ Τύχῃ
Ἀλθήφιος(?)
[καὶ] ---ων̣ υἱοὶ(?)
Σείμωνος
[κυ]νη̣γ[οί].

DATE: Écriture d'époque ptolémaique avancée.

--- et Nikolaos, fils de Pitis, chasseurs. À la Bonne Fortune, Althéphios et ---on, fils de Simon, chasseurs.

[103] W. Swinnen, *ibid.*, note 6, ajoute: «Comparer l'adjectif ψαφαρὸς que Louis Robert, *Noms indigènes* (1963), p. 255, p. 292 a reconnu dans un nom double également sans formule de liaison, à Thiounta (en Phrygie) et qui signifie *sec, sablonneux, desséché, léger*. On veut ajouter un Cl. Rufius ὁ καὶ ψαφάριος à Rome (début du IVe siècle p.C.; IG XIV 956 A et B *passim*). Voir aussi F. Bechtel, *Hist. Pers.*, p. 490, s.v. Σαπφώ».

[104] W. Swinnen, *ibid.*, note 7, ajoute: «On pouvait dire aussi de quelqu'un qu'il était un σορός, ou une σορέλλη. Comparer les noms fictifs Κρανίων Σκελετίωνος Νεκυσίευς φυλῆς Ἀλιβαντίδος (Luc., *Necyom.* 20)».

[105] W. Swinnen, *ibid.*, p. 171, note 1 renvoie à C. E. Holm, *Griechisch-ägypt. Namenstudien* (1936), p. 122. Il rappelle que ce phénomène, surtout en Asie-Mineure, devient fréquent dès la basse-époque hellénistique, d'après L. Robert, *Hellenica*, VI, p. 11; X, p. 286; *Et. épigr. et philol.*, pp. 153-155. Il cite l'exemple de Philae: Ἀείμνηστος Ἀπολλώνιος (*SB*, V, n° 8661 = n° 8893), où il interprète Aeimnestos non pas comme un nom de personne, mais comme «une épithète traduisant peut-être de semblables formules démotiques usitées dans les graffites égyptiens». Étienne Bernand, republiant ce graffite de Philae (*Philae*, II, n° 271) n'admet pas, quant à lui, cette explication et considère Ἀείμνηστος comme le nom du signataire, dont le second nom, Ἀπολλώνιος est juxtaposé.

[106] E. Bernand, *Philae*, II, n° 215.

L. 1: NIKOMAXOC Sayce (Prei.), qui ne relève rien d'autre.
L. 2: --CK Sayce (Prei.). Nous avons copié d'après la pierre ΠΙΓ.ΟCΚΥΝΗΓΟΙ.
L. 3: ΑΓΑΤΗΤΥΧΗ Sayce qui souligne d'un *sic*; ἀγατῇ τύχῃ Prei.
L. 4: Sayce n'a rien remarqué. Nous avons copié ΑΛΘΥЄΩΡΟC.
L. 5: Nous avons copié ΔΝΥΙΟC.
L. 6: Sur la pierre CЄΙΜΩΝΟC.
L. 7: Sur la pierre ---ΝΛΙ---.

L. 1: W. Peremans et E. Van 't Dack (*Prosop. Ptolem.*, n° 4488) ont raison de supposer que le signataire est chasseur; mais le nom propre (d'après le n° 7), doit être corrigé. Le nom que nous avons lu, Νικόλαος, est fréquent en Égypte. Le terme υἱοί, après deux ou plusieurs signataires, se retrouve à Philae[107]. Au Paneion du ouadi Hammamat, on trouve τέκνα αὐτοῦ οἱ δύο[108].

L. 2: En revanche, le patronyme Πιτῖς n'est indiqué dans le *Namenbuch* que par référence à *P. Lond.*, II, p. 10, n° 402, 10 du 2e siècle a.C. Nous ne proposons ce nom que parce que les ductus relevés sur la pierre s'y rapprochent.

L. 3: Le *tau* de Ἀγατῇ est peut-être une anticipation du *tau* de Τύχῃ. Cette invocation, d'usage dans les décrets, est rare dans les actes d'adoration. Dans un graffite du Paneion d'El-Boueib[109], on trouve ἐπ' ἀγαθῇ τύχῃ que nous avons analysé comme «la contamination de la tournure usuelle ἐπ' ἀγαθῶι et de l'invocation ἀγαθῇ τύχῃ». Il y aurait ici place pour ἐπ', car nous avons copié la ligne en retrait de la précédente. Mais le datif peut se comprendre.

L. 4: Ἀλθήφιος n'est suggéré, et avec doute, que parce que les traits relevés peuvent s'accorder avec ce nom. Mais ce nom n'est pas signalé en Égypte et n'est indiqué par Pape-Benseler que chez Aristote cité par Athénée, I, 31 et par La Suda. La vigne Althéphias, dit Athénée, était ainsi appelée du nom d'un Althéphios, l'un des descendants d'Alphée: ἀπὸ Ἀλθηφίου τινός.

L. 6: La graphie Σείμων au lieu de Σίμων est un fait de prononciation. Σίμων est fréquent en Égypte. On sait que le nom est formé sur l'adjectif σιμός, ή, όν: *qui a le nez camus, camard*[110].

8. DÉDICACE À AMON, FAITE PAR APOLLONIOS, FILS DE SARAPION

Inscription grecque de trois lignes, sous une tête radiée, gravée grossièrement. Le texte est à 1 m 80 de l'extrémité gauche du rocher qui forme auvent. Il se trouve à 1 m 55 au-dessus du sol. Hauteur du texte: 7 cm; longueur: 13 cm. Hauteur des lettres: 13 mm; interligne: 8 mm. Copie d'après la pierre.

Publié, d'après la pierre, par Sayce, p. 55, n° 7 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Sayce, par Preisigke, *SB*, n° 291 avec transcription en minuscules).

[107] *Philae*, I, n° 64, 7.
[108] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 60, d, 1.
[109] *Id.*, n° 177, ligne 5.
[110] F. Bechtel, *Spitznamen* (1898), pp. 25-26. Nous avons rencontré le nom à Abou-Kouèh, *De Koptos à Kosseir*, n° 20.

Ἀπολλῶνιος (*sic*)	*Apollonios,*
Σαραπίωνος	*fils de Sarapion,*
Ἄμμωνι κυρ[ίωι].	*à Amon Notre Seigneur.*

DATE: Écriture d'époque hellénistique avancée.

L. 1: OMΩNIOC Sayce, qui se demande s'il ne faut pas lire Ἀμμώνιος. Mais Preisigke transcrit Ὁμώνιος, dont le *Namenbuch* ne donne que ce seul exemple.

L. 2: Sayce copie comme nous.

L. 3: AMMΩNIOY Sayce; d'où Ἀμμωνίου Preisigke. Nous avons copié, à la fin KYK.

Sans doute y-a-t-il un lien entre le dessin gravée au-dessus du texte et la dédicace. La tête radiée désigne-t-elle Amon en tant que dieu solaire? Ce n'est pas impossible.

L. 3: Il est curieux de lire Ἄμμωνι plutôt que Πανί. Mais Pan n'est pas appelé Κύριος ordinairement. Cependant on trouve au Paneion de l'ouadi Hammamat παρὰ τῷ κυρίωι Πανὶ [111] et πρὸς τὸν Πᾶνα κύριον [112].

9. SIGNATURE D'AMMONIOS

Sur le rocher formant abri. À droite de l'acte d'adoration fait par Seuthès et Héliodoros, cavaliers, et de l'acte d'adoration fait par Dexios et ses chasseurs. Un seul nom, gravé à 1 m 20 au-dessus du sol. Longueur: 15 cm. Hauteur des lettres: 12 mm.

Inédit.

Ἀμμόνιος.	*Ammonios.*

DATE: Écriture d'époque ptolémaïque avancée.

La graphie Ἀμμόνιος, au lieu de Ἀμμώνιος, n'est pas étonnante. Le nom théophore formé sur le dieu Amon auquel Pan fut assimilé, ne surprend pas dans la vallée placée sous la protection du dieu de la Bonne Route.

10. SIGNATURE DE TRYPHON

Inscription grecque de quatre lignes, gravée à l'extrémité gauche du rocher servant d'abri. À 1 m 30 au-dessus du sol. Hauteur du texte: 8 cm; longueur: 18 cm. Hauteur des lettres: 10 mm; interligne: 8 mm. Griffonnage moderne. Lettres peu profondément gravées, de forme ronde. Copie d'après la pierre, estampage. Photographie de l'estampage (Pl. 15, 1).

Inédit.

Τρύφων	*Tryphon,*
Διωνυσοδώρου	*fils de Dionysodoros,*
τῶν πολειτικῶν	*faisant partie des cavaliers*
ἱππέων.	*de la ville.*

DATE: Écriture et orthographe d'époque ptolémaïque avancée.

[111] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 39.
[112] *Ibid.*, n° 115.

L. 1: Tryphon est un nom très répandu dans l'Égypte hellénistique où la τρυφή est toute une philosophie [113].

L. 2: Διονυσόδωρος est écrit avec *oméga* au début.

L. 3: πολειτικῶν au lieu de πολιτικῶν. Pour le sens, cf. le texte n° 5, ligne 3. La ville en question est Akhmîm.

11. LISTE DE CHASSEURS

«Inscription surchargée de graffites coptes et par conséquent difficile à lire» écrit Sayce. Le texte comprend dix-sept lignes et est suivi d'une autre inscription, d'écriture différente, de trois lignes. *Non vidi.*

Le texte a été copié d'après la pierre et publié en majuscules avec séparation des mots, par Sayce, p. 54, n° 3. (Reproduit, d'après Sayce, par F. Preisigke, *SB*, n° 287 avec transcription en minuscules, correction de B. Keil, L. 2).

a)

Μεσσουῆρις Πετα ... έου ὁ ἀρχικυνηγός·
νουμηνίαις (α)ἷς καθήκει ἐλθόντας κυνηγεῖν
τὴν θήραν τράγους [καὶ] τὰ ἄλλα
..... [ὅσα] καθήκει ζῶ[α],
ἐλθόντες, [ὅ]ταν ἦλθεν ὑπὸ νόον τινός,
εἰς τὴν [θή]ραν ἐτέλεσαν·
Φαίδοσις,
Ἐμ.....,
Ἀπολλώνιος,
Κλειτόμαχος,
Θεογένης Ἑρμογένους,
Ἀπολλώνιος,
Δημήτριος,
Νικάνωρ ... ρου,
Σω...αρσις,
Πτολεμαῖος Πτολεμαίου,
Ἀσκληπιάδης Ἀσκληπιάδου.

b)

Κενήσω.
Πικῶς,
Ἡρακλῆς.

DATE: L'inscription *a* est d'époque ptolémaïque, d'après son contenu; l'inscription *b*, d'après les noms, sans doute d'époque chrétienne.

[113] L. Robert, dans Nezih Firatli, *Stèles funéraires de Byzance gréco-romaine* (1964), p. 187. Voir A. Bernand, *Philae*, I, n° 33 ligne 1 et commentaire pp. 246 et notes 2-4, 247 et notes 1-2.

a)

Messouéris, fils de Peta– – –eos, archi-chasseur. Aux nouménies où il convient qu'on vienne chasser et poursuivre des bouquetins et tous les autres .... animaux qu'il convient, étant venus, quand on le décida, à la chasse, s'en sont acquittés: Phaidosis, Em..., Apollonios, Kleitomachos, Théogénès, fils d'Hermogénès, Apollonios, Démétrios, Nikanor, fils de ... ros, So . . arsis? Ptolémaios, fils de Ptolémaios, Asklépiadès, fils d'Asklépiadès.

b)

Kénéso, Pikos, Héraklès.

L. 2: νουμηνίαις αἷς ou bien νουμηνίαις οἷς καθήκει ἐλθοῦσι B. Keil.

L. 6: EIC THN. .EAN ETEΛECAN Bouriant; d'où εἰς τὴν . . εαν ἐτέλεσαν Preisigke. La ressemblance de Є et de P nous engage à restituer [θή]ραν.

L. 1: Μεσσουῆρις figure dans la *Prosop. Ptolem.*, n° 4435 avec référence à cette inscription. Sur le titre d'ἀρχικυνηγός, voir le commentaire de la signature d' Ἀνδρώνικος (n° 4). Le personnage signe ici en indiquant son nom, son patronyme et sa fonction, avant le procès-verbal qui suit. Les personnages figurant dans la liste étaient donc vraisemblablement sous ses ordres.

Ll. 2-3: νουμηνίαις est un datif exprimant la date à laquelle devait avoir lieu la chasse. Il s'agit donc bien d'une expédition rituelle. On sait que la nouménie (νουμηνία est la contraction de νεομηνία, de νέος et μήνη) est le premier jour du mois. D'ordinaire, quand on mentionne la nouménie, on précise de quel mois il s'agit. Ainsi dans le décret de Canope [114], on lit: νουμηνίαι τοῦ Παυνὶ μηνός, ἐν ᾧι καὶ τὰ μικρὰ Βουβάστια καὶ τὰ μεγάλα Βουβάστια ἄγεται [καὶ ἡ συναγωγὴ τῶν] | καρπῶν καὶ ἡ τοῦ ποταμοῦ ἀνάβασις γίνεται, c'est à dire: «à la néoménie du mois de Payni, dans lequel on célèbre les petites Boubasties et les grandes Boubasties et dans lequel a lieu la récolte des grains et la crue du fleuve». Dans notre texte le terme est au pluriel; c'est qu'il y avait, apparemment, plusieurs débuts de mois favorables à la chasse: (α)ἷς καθήκει ἐλθόντας κυνηγεῖν τὴν θήραν τράγους... La correction de οἷς en αἷς rend la phrase intelligible, car le masculin ne se comprend pas ici.

La succession des accusatifs τὴν θήραν et τράγους fait difficulté. Faut-il suppléer un [ἐπὶ] à la fin de la ligne 2, ce qui nous ferait retrouver la formule κυνηγοὶ ἐπὶ τὴν θήραν qu'on lit dans trois autres graffites de Bir el-Aïn? Mais Sayce n'a pas indiqué de lettres manquantes ou effacées. Nous pensons donc qu'il faut interpréter τὴν θήραν comme un accusatif d'objet interne ou comme un accusatif de relation, à valeur adverbiale, dépendant de κυνηγεῖν, dont le complément direct d'objet est τράγους. Ces animaux sont explicitement nommés dans l'acte d'adoration fait par Dexios et ses chasseurs (n° 1, ligne 3).

L. 4: [ὅσα] καθήκει ζῶ[α] montre que la chasse aux bouquetins n'était pas la seule pratiquée. Sans doute venaient aussi boire au puits des animaux ordinaires du désert proche

[114] Voir nos *Confins Libyques*, p. 991, lignes 29-30.

de la Vallée: cervidés, renards, lièvres, loups et peut-être autruches, bref tous ces animaux qu'on voit gravés sur les rochers du désert de l'Est.

L. 5: ἐλθόντες est précisé par εἰς τὴν [θή]ραν de la ligne 6. L'indication [ὅ]ταν ἦλθεν ὑπὸ νόον τινός, est étonnante. Le sujet de ἦλθεν doit être tiré de κυνηγεῖν ou de θήραν. Si la chasse avait lieu à dates fixes, lors de certaines nouménies, on ne conçoit guère l'initiative ici indiquée, ni surtout qu'elle demeure anonyme. En effet, dans l'acte d'adoration fait par Seuthès et Héliodoros (n° 2), la précision donnée ligne 5, καὶ ὅτι συνέταξεν Ἀσκληπιάδης, nous fait connaître le nom du commandant. Le texte du graffite nous paraît donc sujet à caution, d'autant plus que ἦλθεν ὑπὸ νόον n'est pas usuel.

L. 6: Nous interprétons ἐτέλεσαν, aoriste actif de τελέω, comme signifiant «s'acquitter de», et nous lui donnons comme complément direct d'objet θήραν, qui n'est pas répété, venant d'être exprimé. Le sens de «payer» qu'a fréquemment le verbe τελέω dans les inscriptions, ne conviendrait pas ici. C'est en participant eux-mêmes à la chasse, en la menant à son terme, que les signataires se sont acquittés de leurs devoirs de chasseurs.

L. 7: Φαίδοσις (*Prosop. Ptolem.* n° 4509) est à ranger parmi les chasseurs. Le *Namenbuch* ne signale que ce seul exemple de ce nom.

L. 8: Ἐμ..... (*Prosop. Ptolem.* n° 4472) ne peut être précisé, car nombreux sont en Égypte les noms commençant de la sorte.

L. 9: Ἀπολλώνιος (*Prosop. Ptolem.* n° 4459) est un nom banal qui revient du reste ici L. 12 (*Prosop. Ptolem*, n° 4460).

L. 10: Κλειτόμαχος (*Prosop. Ptolem.* n° 4482) est un beau nom pour un soldat. On n'en trouve que cet exemple en Égypte.

L. 11: Θεογένης Ἑρμογένους (*Prosop. Ptolem.* n° 4477) est, dans cette liste, un de ceux qui donnent leur patronyme (cf. lignes 14, 16, 17).

L. 12: Ἀπολλώνιος (*Prosop. Ptolem.* n° 4460) n'est certainement pas le même que celui qui signa plus haut. Malgré l'homonymie, on n'a pas jugé bon d'indiquer le patronyme. Dans la liste des chasseurs le nom revient lignes 7, 22, 23.

L. 13: Δημήτριος (*Prosop. Ptolem.* n° 4471) est extrêmement répandu en Égypte et, par là même, le personnage n'est pas identifiable.

L. 14: Νικάνωρ (*Prosop. Ptolem.* n° 4488) figure, sans patronyme, dans la liste des chasseurs (n° 5, ligne 11).

L. 15: Σω...αρσις (*Prosop. Ptolem.* n° 4507) ne porte pas un nom fréquent en Égypte. Il est prudent ne pas restituer.

Ll. 16-17: Πτολεμαῖος (*Prosop. Ptolem.* n° 4504) et Ἀσκληπιάδης (*ibid.*, n° 4463) portent le même nom que leur père. Ces deux noms sont courants en Égypte.

L'inscription *b* unit un nom grec, connu et classique, Ἡρακλῆς, très répandu en Égypte, et deux noms rares: Κενήσω, dont on n'a pas d'autres exemples en Égypte, et Πικῶς, connu aussi sous les graphies Πιχῶς et Βικῶς[115]. Un exemple de Κενῆς est connu en Égypte[116].

[115] F. Preisigke, *Namenbuch*, col. 325, *s.v.* Πικῶς.
[116] *Ibid.*, col. 171, *s.v.*

C. INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES[117]

12. SIGNATURE DE MOINE

Deux mots grecs, gravés l'un sous l'autre, à l'extrémité du rocher inscrit, du côté donnant sur l'ouadi, c'est à dire sur la paroi Nord. À 1 m 55 au-dessus du sol. Hauteur du texte: 4 cm; longueur: 13 cm. Hauteur des lettres: 15 mm; interligne: 20 mm. Des traits adventices n'empêchent pas la lecture. Copie d'après la pierre, estampage. Photographie de l'estampage (Pl. 15, 2).

Copie en majuscules de Bouriant, p. 148 en haut, d'après la pierre. (Reproduit, d'après Bouriant, par F. Preisigke, *SB*, n° 147 avec transcription en minuscules).

Ἀπόλονε	*Apollon*,
μουναχός.	*moine*.

DATE: Époque chrétienne.

Nous n'avons pas relevé le dessin très fruste reproduit par Bouriant et gravé sous le texte. Un personnage debout, tourné à droite, n'ayant que deux cheveux sur la tête, et vêtu d'une longue tunique.

L. 1: ΑΠΟΛΛΩΝ Bouriant; Ἀπόλλων Preisigke.
L. 2: MONAXOC Bouriant; μοναχός Preisigke.

L. 1: Le nom propre est le nom théophore grec Ἀπόλλων. Ce fait n'est pas rare dans l'Égypte chrétienne.

L. 2: μουναχός au lieu de μοναχός est une graphie fréquente à l'époque chrétienne.

13. SIGNATURE DE «LECTEUR»

Inscription d'une ligne. *Non vidi*.

Transcription en majuscules de Sayce, p. 55, n° 8 qui déclare: «graffite copte surmonté d'une croix ansée». (Reproduit, d'après Sayce, par G. Lefebvre, *Recueil*, n° 352 avec transcription en minuscules non accentuées).

Ἰανουάριος ἀναγνώστης.	*Ianouarios, lecteur*.

DATE: Époque chrétienne.

Sayce déclare qu'il a relevé ce graffite «pour les amis de Saint Janvier de Naples».

«Lecteur» est une charge appartenant aux ordres mineurs. Lefebvre (*Recueil*, p. XXXVII) traduit de la sorte et signale que cette fonction, bien connue, est assez souvent mentionnée par les textes épigraphiques: on en trouve sept exemples dans son *Recueil*.

[117] Dans cette catégorie sont à placer les textes gravés en-dessous de l'inscription n° 1 et de l'inscription n° 11 (voir plus haut).

14. GRAFFITES CHRÉTIENS RELEVÉS PAR BOURIANT

Non vidi: Sans indiquer l'emplacement de ces graffites, Bouriant, pp. 147-148 indique pêle-mêle, des signatures coptes et grecques. (Les textes a, f, g, j, k, l, m, n, q, r, w de Bouriant ont été reproduits par G. Lefebvre, *Recueil*, n° 351 a-k, en minuscules non accentuées; notre texte est reproduit par F. Preisigke, *SB*, n° 148).

Nous ne retenons que les textes grecs, dans l'ordre où les cite Bouriant, et nous leur affectons une lettre distinctive.

a)	Ἐαισμοῦ εὐαγ[ὴς] γε̃α τοῦ μοναχοῦ.	
	Sainte est la terre du moine Eaismos.	
b)	Λεώντιος	*Léontios.*
c)	Μάξιμος	*Maximos.*
d)	Χρυσάφης	*Chrysaphès.*
e)	Ἡρακεῖδε	*Hérakeidé.*
f)	Ἠλίας	*Elias.*
g)	Ἰσίδωρος	*Isidoros.*
h)	Ἰωhάννης	*Johannēs.*
i)	Ἀναξίλαος	*Anaxilaos.*
j)	Δανιῆλ	*Daniel.*
k)	Πανίσκος	*Paniskos.*
l)	Χρι(στός). Παῶν.	*Christ. Paôn.*
m)	Νεκτώριος.	*Nektorios.*
n)	Ἰωάννης	*Joannès.*
	Μιώσιος	*Miôsios.*
	Θεόδωρος	*Théodoros.*
	Βίκτωρος	*Victoros.*
o)	Ὑπατέλας	*Hypatélas.*
p)	Ἀπόλλων	*Apollon.*
q)	Πανίσκος Ὡρίων[ος]	*Paniskos, fils d'Horion.*
r)	ὁ τοῦλος τοῦ θεοῦ	*l'esclave de Dieu.*
s)	Εἰωσῦφ	*Josyph,*
t)	Ἀρσάχις	*Arsachis.*
u)	Ἰσάκ.	*Isaac.*
v)	Ἀγαθῇ Τύχῃ.	*À la Bonne Fortune.*
w)	Εἷς θεὸς (ὁ) βοηθῶν.	*Unique est le dieu secourable.*
	Θεόφιλος.	*Théophilos.*
x)	Ἀμμῶνε.	*Ammon.*

DATE: Époque chrétienne.

Seules les variantes suivantes sont notables:

a) ЄΥΑΓ̅Ϛ̅ΓЄΑ Bouriant; ευαγ[ης] γεα Lefebvre, qui commente: «lire γαῖα».

n) ligne 2: ΜΙѠCΙΟC Bouriant; μιωσιος Lefebvre, qui renvoie au n° 131 de son *Recueil* où, sur une stèle de Tehneh, conservée au Musée d'Alexandrie, il a copié μιωσ/υιος et se demande s'il faut lire Μίως υἱός ou Μιώσιος.

r) Ο ΤΟΥΛΟC Bouriant; ο τουλος Lefebvre, qui précise: «lire ὁ δοῦλος».

Excepté l'inscription funéraire (a), le monogramme (l), l'invocation Ἀγαθῇ Τύχῃ (v), l'acclamation (w), ces inscriptions ne sont que des signatures nous faisant connaître des noms propres. À côté de noms théophores comme Ἰσίδωρος, Πανίσκος, Θεόδωρος, Ἀπόλλων, Ἀρσάχις, Θεόφιλος, Ἀμμῶνε, noms toujours en usage à l'époque byzantine et chrétienne, nombreux sont les noms sémitiques: Ἠλίας, Ἰωḥαννής, Δανιῆλ, Εἰωσῦφ (= Ἰωσῆφ?), Ἰσάκ. Certains noms sont d'origine romaine, comme Λεώντιος, Μάξιμος, Νεκτώριος, Βίκτωρος. Les noms d'origine grecque, comme Χρυσάφης, Ἀναξίλαος, Μιώσιος, Ὑπατέλας ajoutent à la variété de l'ensemble. Certains noms sont fréquents en Égypte, tel Παῶν, d'autres inconnus en ce pays, tel Ὑπατέλας. Peut-être certains de ces noms ne sont-ils pas d'époque chrétienne: Lefebvre se le demande pour Ἰσίδωρος et Πανίσκος. Mais nous les laissons groupés comme l'a fait Bouriant.

D. AUTRES LIEUX: GEBEL TOUKH ET GEBEL ABOU FEIDAH

15. INTERDICTION

Non vidi. Au Sud de l'ouadi Bir el-Aïn, dans le Gebel Toukh, falaise située à dix kilomètres environ de la ville de Menchiyeh (Ptolémais), sur la rive droite du Nil. Dans la carrière du Nord, «dans un petit enfoncement du rocher, situé tout à fait au Sud, contre «le mur du Sud» (Sayce), graffite effacé comportant trois lignes de grec.

Publié, d'après la pierre, par A. H. Sayce, *Rev. Et. Gr.*, 2 (1889), p. 175, n° 7[b], avec transcription en majuscules. Republié, d'après la pierre (copiée par Jéquier, G. Daressy, U. Bouriant), par U. Bouriant, dans J. de Morgan, U. Bouriant, G. Legrain, *Les carrières antiques de Ptolémais*, dans *Mém. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VIII 3 (1894), p. 366[d], avec fac-similé. (Reproduit, d'après Sayce et Bouriant, par P. Jouguet, *Bull. Corr. Hell., 20 (1896)*, p. 246, n° 3 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Sayce, Bouriant, Jouguet, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 4532 avec transcription en minuscules).

Ἱερὸς ὁ τόπος.
Ὃς ἐὰν ὧδε ὁ[μ]ο̣ῦ [χ]έσῃ
ἢ ο̣ὐρήσῃ Πᾶνα ἔξ̣[ει κεχολωμένον].

DATE: Sans doute le Ier siècle p.C., comme l'épigramme provenant de la même carrière et faisant allusion à la préfecture d'Égypte de Mettius Rufus (89-91 p.C.).

Sacré est cet endroit. Celui qui, ici, ou bien urinera ou bien défèquera, s'attirera la colère de Pan.

L. 1: ΙЄΡΟCΤΟΠΟC Sayce; ΙЄΡΟCΟΤΟΠΟC Bouriant; d'où ἱερὸς ὁ τόπος Jouguet (Preisigke).
L. 2: ΩCЄΑΝΤЄΔΙCΟ.Χ.Η Sayce; ΩCЄΑΝΖΔΙCΟ.CΥ..CΗ Bouriant, qui pense à tort qu'il faut lire le verbe ζήσῃ et traduire *quiconque cherche à*; d'où (ὅ)ς ἐάν τε δὶς ὁ[μ]οῦ [χέ]σῃ Jouguet ὡς ἐάν τε δὶς ὁ[μ]ο̣ῦ [χέ]σῃ Preisigke.
L. 3: ΗΟΥΡΗCΗΠΑΝΟ Sayce qui, à la fin, restitue πανολ[έθριον ἔξει τὸν Σέραπιν]; ΗCΥΙΗCΙ-ΠΑΝЄΘΑ Bouriant; d'où ἢ οὐρήσ(ῃ), [Πᾶνα . . . . . | ἴξει κεχολωμένον Jouguet; ἢ ο̣ὐρήσῃ Πᾶνα θα– – – Preisigke.

Ce type d'interdiction est fréquent dans les tombeaux. Mais peut-être y avait-il ici un reposoir consacré à Pan, ou tout au moins un lieu d'offrande. Il n'était pas permis

de souiller les endroits consacrés; Sayce renvoie à Perse, *Satires*, I, v. 113: *Pueri, sacer est locus, extra meite* (*Garçons, l'endroit est sacré; pissez ailleurs*) et à Juvénal, *Satires*, I, v. 131, où il est question de la statue d'un arabarque d'Égypte *cujus ad effigiem non tantum meiere fas est* (*il est d'ailleurs loisible à chacun d'uriner là-dessus, ou pis encore*). Ce type d'inscription est fréquent en épigraphie, mais l'Égypte offre peu d'exemples.

La restitution de la ligne 3 est assurée par l'inscription du même genre, qui est gravée dans le même endroit, mais contre le mur Nord: Ἱερ[ὸ]ς ὁ τόπος. | Ὃς ἐὰν ὧδε οὐρήσῃ | ἢ (χ)έ(σ)ῃ, ἕξει τὸν Σέρα|πιν κεχολωμένον.

16. ÉPIGRAMME D'ISISÔROS, FILS DE MÉNIPPOS

Carrières du Gebel Toukh. Voir, pour le lemme et le commentaire, l'édition de ce texte par Étienne Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (1969), n° 116, pp. 464-470. Nous empruntons le texte et la traduction à cette édition.

Ἰσιδώρου.
Πανὶ ὁμοῦ Νύμφαι Ἰσιδώρῳ τάσδε ἔδωκαν
λατομίας εὑρεῖν τῷ Μενιππ(ο)ίο γόνῳ,
ἡνίκα ἀτρήσ(τ)οι(ο) κελεύσμασι Μεττίου Ῥούφου
πάτρη ἡμετέρη κρηπίδι λαοτόμουν.

DATE: Fin du Ier siècle p.C., d'après la mention de M. Mettius Rufus, préfet d'Égypte de 89 à 91 p.C.

D'Isidôros: En même temps que Pan, les Nymphes ont donné à Isidôros, fils de Ménippos, de découvrir ces carrières, quand, grâce aux ordres de l'intrépide Mettius Rufus, notre patrie taillait des pierres pour un soubassement.

17. ACTE D'ADORATION D'ÉPIMACHOS

Non vidi. Graffite du Gebel Abou Feidah, au Nord-Est d'Assiout (Lykopolis).

Publié, d'après la copie de Nestor L'Hôte, par J. A. Letronne, *Recueil*, 2 (1848), p. 453, n° 501 avec transcriptions en majuscules et en minuscules. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), *Add.* p. 1200, n° 4716 d[62] avec transcriptions en majuscules et en minuscules; reproduit, d'après Franz, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V (1950), n° 8636 avec transcription en minuscules).

	Τὸ πρ-	*Voici*
2	οσγέ-	*l'acte*
	νημα (*sic*)	*d'adoration*
4	Ἐπίμα-	(*qu'a fait*) *Épi-*
	χος πα[ρὰ]	*machos auprès*
6	Πανδ	*de Pan.*

DATE: Inconnue.

L. 6: On attendrait Πανί.

CHAPITRE II

DE KÉNAH À MYOS HORMOS

PUBLICATION DES INSCRIPTIONS DE LA ROUTE DE KÉNAH À MYOS HORMOS

A. *Explorations sur le terrain et relevés d'inscriptions*

1832. J. G. Wilkinson, *Notes on a part of the eastern desert of Upper Egypt*, dans *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 2 (1832), pp. 28-60, notamment pp. 53-57 (sur l'ouadi Fatireh).

Récit d'un voyage fait en compagnie de James Burton, en 1823, dans le désert au Nord Est de Kénah. Un extrait du voyage de Burton a paru dans le *Morning Chronicle* du 23 Octobre 1824 et un autre dans le *Monthly Magazine*, vol. 56 (1824), p. 55. Ce voyage dura de Février au 10 Juin 1823 (cf. J. G. Wilkinson, *Topography of Egypt and general view of Egypt* (1835), pp. 415-422 qui reprend et résume les renseignements rassemblés par l'auteur sur le désert).

1841. G. B. Brocchi, *Giornale delle osservazioni fatte ne'viaggi in Egitto, nella Siria e nella Nubia*, 2 (1841), pp. 195 sqq.

Récit de son voyage dans le désert de l'Est en 1826.

1848-1859. R. Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, XII, *Abth.* 100, *Nr.* 586, 587.

Deux copies faites lors du voyage en 1845. Beaux fac-similés.

1893. E. Floyer, *Étude sur le Nord-Etbai entre le Nil et la mer Rouge* (1893), in 4°, X et 193 pp., 16 pl., 4 dépliants dont 3 en couleurs.

Étude de géologie et de topographie, menée sur le terrain avec beaucoup de soin.

1897. G. Schweinfurth, *Die Steinbrüche am Mons Claudianus in der östlichen Wüste Aegyptens*, dans *Zeitschr. Gesellsch. f. Erdk. zu Berlin* 32 (1897), pp. 1-22 et 1 pl.

Récit du voyage effectué par cet explorateur en 1885. Claire Préaux, *Chron. Eg.*, XXVI (1951), p. 355 lui rend cet hommage: «C'est à G. Schweinfurth, qui y fut en 1885, que l'on doit la monographie la plus détaillée de ces carrières. Il y a exploré les établissements romains particulièrement bien conservés, qu'avait décrits Wilkinson: une enceinte rectangulaire entourant des habitations que séparaient des ruelles; des puits, des systèmes de conduites d'eau, des bains et des enclos pour plusieurs centaines de bêtes. Enfin, sur une terrasse au flanc d'une colline, entourées de maisons à étages, les bases d'un temple inachevé dont la dédicace mentionnait le nom d'Hadrien, selon une restitution qui paraît s'imposer. Les tessons et les débris de verre et de faience caractéristiques de l'époque romaine marquent une occupation qui ne dut pas être très longue».

1902. T. Barron et W. F. Hume, *Topography and geology of the eastern desert of Egypt, central portion* (1902), in 4°, XII et 331 pp., 23 pl., 13 dépliants.

Description topographique, mais notant les ruines. Notamment pp. 16-45, 56-60, 65-81, 85-90. La première partie (*topography of the red sea hills* etc.), pp. 5-114 est la plus intéressante (description des routes et pistes, du paysage, de sa faune et de sa flore, des ruines encore visibles).

1909. A. E. P. Weigall, *Travels in the upper Egyptian deserts* (1909), pp. 90-140, pl. XIX-XXV.
Voyage fait à partir de la mi-Mars 1907, décrivant les carrières impériales de porphyre, au Gebel Dokhan et les carrières du *Mons Claudianus*. Nombreuses photographies de sites et de monuments.

1909. J. Couyat, *La route de Myos Hormos et les carrières de porphyre rouge*, dans *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 1-19.
Notes historiques et journal de voyage de la mission effectuée à dromadaire dans la région du Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Notes sur les stations anciennes, la route menant à Myos Hormos, le port de ce nom, le massif et les ruines du Gebel Dokhan, l'exploitation, l'exportation et la nature des porphyres rouges.

1931. R. Engelbach, *Notes of inspection*, dans *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 31 (1931), pp. 138-143: *Myos Hormos and the imperial porphyry quarries*.

1922. F. Bisson de la Roque, *Voyage au Djebel Shaïb*, dans *Bulletin de la Société Sultanieh de Géographie*, XI (1922), pp. 113-140, avec carte et photographies de sites. Notamment pp. 113-132.
Reconnaissance et excursion à partir de Kénah, de l'ouadi Gazza et de la montagne, en 20 jours. Retour par Safaga et la route de Philotéras.

1934. C. H. O. Scaife, *A note on certain inscriptions at Gebel Dokhan and on a small station, hinterto unrecorded, on the road from Kainopolis to Myos Hormos*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), pp. 119-129.
Republie, d'après la pierre, six inscriptions déjà connues et décrit une nouvelle station découverte lors d'un voyage fait en 1933.

1935. C. H. O. Scaife, *Two inscriptions at Mons Porphyrites (Gebel Dokhan), also a description with plans, of the stations between Kainopolis and Myos Hormos together with some of the ruins in the neighbourhood of Gebel Dokhan*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, III 2 (1935), pp. 58 sqq.
Cet article au titre significatif complète l'exposé qui précède.

1936. C. H. O. Scaife, *Further notes on Myos Hormos and Tadnos Fons, with some remarks on a station at Bir 'Aras, on an ostrakon from el-Heita and on some ruins at Bir Abu Daray*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, IV 1 (1936, réimprimé 1953), pp. 63-73.

1949. L. A. Tregenza, *Notes on inscriptions and graffiti at Mons Claudianus and Mons Porphyrites and on the «Flavius stone» in Wadi Qattar, collected during a visit to the S. E. desert in the summer of 1949* dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), pp. 139-151.
Publie d'après la pierre deux inscriptions du *Mons Claudianus* et des marques de carriers, et apporte des corrections aux inscriptions publiées par Scaife. Donne sa copie de la pierre de Flavius Iulius, connue déjà par Wilkinson.

1950. D. Meredith et L. A. Tregenza, *Mons Porphyrites, the N.W. village and quarries*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XII 1 (1950), pp. 131-147.
Les auteurs décrivent avec précision les carrières impériales de porphyre du Gebel Dokhan en donnant trois schémas topographiques et un plan général au 1/40000. Quatre photographies montrent la carrière avec le pilier brisé, la citerne, la partie N. du village N.O. L'étude porte sur les bâtiments, les carrières elles-mêmes, les conditions de vie dans le village.

1950. L. A. Tregenza, *A latin inscription from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XII 1 (1950), pp. 85-89, et pl. 1-11.
Republication d'une inscription latine trouvée en Février 1950: croquis topographique, fac-similé, photographie des fragments.

1951. L. A. Tregenza, *The curator inscription and other recently found fragments from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII 2 (1951), pp. 39-52.

Republication de l'inscription conservée aujourd'hui au Service des Antiquités de Louxor.

1953. C. H. O. Scaife, *The origin of some pantheon columns*, dans *The Journal of Roman Studies*, XLIII (1953), p. 37 et pl. V.

Confronte son étude d'une colonne aperçue au printemps 1937, au *Mons Claudianus*, avec un fût de colonne se trouvant à Rome près de la base de la colonne Trajane et conclut que le granit employé sur le Forum de Trajan provient du *Mons Claudianus*: photographie de la carrière de granit gris avec la colonne monumentale, de l'entrée S.O. de la carrière, de la colonne *in situ*.

1953. D. Meredith, *Eastern desert of Egypt: Notes on inscriptions*, dans *Chron. Eg.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 126-141.

Publie 19 inscriptions, un ostrakon et un fragment de poterie décorée, provenant du *Mons Porphyrites*. Les n°s 1-13 étaient déjà publiés. Sous le n° 10 sont groupées 39 marques de carriers. Schéma du *Mons Porphyrites* (p. 127, fig. 13), photographie d'inscription (p. 129, fig. 14), photographies du site (p. 134, fig. 15 et p. 139, fig. 16). Transcription en minuscules et commentaires.

1954. D. Meredith, *Eastern desert of Egypt: Notes on inscriptions*, dans *Chron. Eg.*, XXIX, 57 (1954), pp. 103-123.

Publie 18 inscriptions du *Mons Claudianus*, dont les deux premières étaient déjà connues. La numérotation va du n° 22 au n° 40, prenant la suite de l'article précédent. Transcription en minuscules avec commentaires. Photographies du site (p. 104, fig. 8; p. 112, fig. 13), de bâtiments (p. 109, fig. 12 et p. 122, fig. 15) ou d'inscriptions (p. 105, fig. 9; p. 107, fig. 10; p. 108, fig. 11; p. 116, fig. 14). Carte sommaire p. 106.

1955. D. Meredith, *Eastern desert of Egypt: Notes on inscriptions: Corrigenda*, dans *Chron. Eg.*, XXX, 59 (1955), pp. 127-129.

Quelques corrections aux inscriptions publiées, provenant du *Mons Porphyrites* ou du *Mons Claudianus*.

1955. L. A. Tregenza, *The red-sea mountains of Egypt* (1955), VII et 247 pp. in 8°, avec 9 pl. et une carte (p. 240-241).

Journal de voyage de Kénah à Myos Hormos et retour, du 20 Août au 14 Septembre 1949. Description du paysage, des monuments et des ruines, indication d'inscriptions grecques (pp. 53-54, 59, 120, 121, 123, 124, 127, 128, 136, 148, 177-178) ou latines (pp. 53-54, 229). Récit un peu anecdotique mais vivant, avec bonnes observations sur les Bédouins, les plantes, les oiseaux, et évocation précise des paysages.

1956. D. Meredith, *The Myos Hormos road: inscriptions and ostraca*, dans *Chron. Eg.*, XXXI, 62 (1956), pp. 356-362.

Ostrakon d'El-Heita, fragment d'inscription latine (avec photographie de la pierre p. 359, fig. 2), autres ostraka et petite description des ruines d'El-Ghazzā.

1962. Th. Kraus und Josef Röder, *Mons Claudianus. Bericht über eine erste Erkundungsfahrt im März 1961*, dans *Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts, Abteilung Kairo*, 18 (1962), pp. 80-116 et pl. IX-XXVI.

Après un historique et un état des recherches, l'étude se consacre avant tout à la topographie, au repérage au sol, à la description des ruines, du campement, de l'enclos pour les bêtes et des greniers, du temple de Sarapis, des citernes, des carrières avec leur variété de rochers. Photographies du site et des monuments. Le séjour sur le site a duré trois jours.

1967. Th. Kraus, J. Röder, Wolfgang Müller-Wiener, *Mons Claudianus - Mons Porphyrites. Bericht über die zweite Forschungsreise 1964*, dans *Mitt. deutsch. arch. Instituts, Abteilung Kairo*, 22 (1967), pp. 108-205 et pl. XXIX-LXVI.

Ce second rapport d'expédition porte sur le *Mons Claudianus* et le *Mons Porphyrites*, à la suite d'un séjour d'environ quinze jours sur le terrain. En ce qui concerne le *Mons Claudianus*, le rapport étudie le site et les constructions (le campement et ses constructions, les constructions en dehors du campement), la citerne de l'ouadi du Sud et ses annexes, les carrières. Le dessein des voyageurs n'était pas de relever les inscriptions. Mais J. Röder présente une inscription inédite de deux lignes abrégées. En ce qui concerne le *Mons Porphyrites*, le rapport fait l'historique de la découverte, puis étudie successivement les établissements de l'ouadi Ma'amel et des vallées adjacentes (constructions du site principal, notamment le temple de Sarapis et le temple d'Isis, les citernes et les carrières; trois pages (196-199) sont consacrées à rappeler les inscriptions et graffites, en les commentant d'ensemble, sans les republier); enfin on étudie le site de l'ouadi Umm Sidri et la rampe centrale pour l'évacuation des blocs de pierre. Un court appendice est consacré à la station Badia et au port de Myos Hormos.

1967. Th. Kraus, *Zu einer neugefundenen Inschrift am Mons Claudianus*, dans *Acta of the fifth epigraphic Congress 1967* (paru en 1971), pp. 391-395 avec photographies de la paroi et de l'inscription, pl. 42.

Transcrit en majuscules et commente une inscription inédite, gravée sur une paroi rocheuse du *Mons Claudianus*.

B. *Études générales*

1908. Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain* (1908), pp. 53-68.

D'après Wilkinson, Lepsius, Floyer, Schweinfurth, décrit les carrières du Gebel Fatireh et reproduit, d'après le *CIG*, des inscriptions, en minuscules, avec commentaire (n°s 134-144); de même pour les carrières du Gebel Dokhan (n°s 145-149).

1910. K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Ägypten* (1910), pp. 94-99.

Exposé général sur le *Mons Claudianus* et le *Mons Porphyrites*, à partir de Schweinfurth et de Franz.

1910. J. Couyat, *Ports gréco-romains de la mer Rouge et grandes routes du désert arabique*, dans *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* (1910), pp. 525-542.

Synthèse établie à partir des auteurs anciens et à partir des notes prises pendant deux voyages dans le désert de l'Est, au cours des hivers 1908 et 1910. Étudie successivement les ports, les routes avec les vestiges de stations anciennes, les carrières et les mines. Donne (fig. 14) la photographie de la dédicace à Pan de l'ouadi Semna. Cette note est le résumé d'un mémoire que l'auteur préparait sur les routes, mines et carrières anciennes du désert arabique: il voulait y inclure la publication du temple d'El-Kanaïs.

1925. G. W. Murray, *The roman roads and stations in the eastern desert of Egypt*, dans *Journ. Eg. Arch.*, II (1925), pp. 138-150.

A établi pour cette région la carte du *Survey* (cadastre). Fait la synthèse de ce qu'on connait par les textes, les inscriptions, les voyageurs. Donne surtout des cartes schématiques.

1940. N. Hohlwein, *Déplacements et tourisme dans l'Égypte romaine*, dans *Chron. Eg.*, XV, 30 (1940), pp. 253-278.

Allusions à la route de Koptos à Bérénice, au «tarif de Koptos», à la *Via Nova Hadriana* (p. 256). Étudie surtout les conditions et les raisons des voyages en Égypte à l'époque impériale.

1940. H. G. Pflaum, *Essai sur le Cursus Publicus sous le Haut Empire Romain*, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XIV, I (1940), pp. 189-390.

Mémoire sur l'organisation et l'évolution de la poste romaine. Présentation et commentaire de l'inscription relative à la route d'Antinooupolis à Bérénice (pp. 221, 349-350). Nombreux rapprochements épigraphiques au sujet des routes romaines.

1952. Claire Préaux, *Sur les communications de l'Éthiopie avec l'Égypte hellénistique*, dans *Chron. Eg.*, XXVII, 53 (1952), pp. 257-281.

Étude sur l'importance relative et les fonctions spécifiques du Nil, des pistes caravanières, de la mer Rouge et des pistes d'Arabie, pour «montrer qu'entre l'Afrique profonde et l'Égypte hellénistique les communications directes sont plus précaires que l'accès par la mer Rouge et moins fréquentes que le détour par l'Arabie»: sur le trafic en mer Rouge, cf. pp. 270-272; sur les routes de Koptos à Bérénice et à Myos Hormos, et de Koptos à Kosseir, cf. pp. 272-275.

1952. D. Meredith, *The Roman remains in the Eastern desert of Egypt*, dans *The Journal of the Egyptian Archaeology*, 38 (1952), pp. 94-114.

Avec une carte sommaire des routes du Nord, de Koptos à Myos Hormos, Philotéras et Leukos Limen (fig. I) et un diagramme montrant les stations romaines dans la région de Myos Hormos (fig. 2); Meredith reprend l'étude des ports, des routes, des carrières, en groupant ce que nous apprennent les textes, les inscriptions, les descriptions des voyageurs, qu'il commente d'ensemble.

1955. K. Wellesley, *The date of composition of Tacitus Annals II*, dans *Rhein. Museum f. Philologie*, n.s. 98 (1955), pp. 135-149.

À propos du problème posé, W. classe topographiquement et chronologiquement les documents littéraires ou épigraphiques relatifs aux routes menant à Myos Hormos, Philotéras, Leukos Limen et Bérénice, et à la mer Rouge.

1957. Claire Préaux, *Les Grecs à la découverte de l'Afrique par l'Égypte*, dans *Chron. Eg.*, XXXII, 64 (1957), pp. 284-312.

Il n'est pas question du désert de l'Est, mais cet article s'articule sur celui qui étudiait les communications de l'Éthiopie avec l'Égypte et il fait comprendre la pénétration grecque en pays désertique africain.

C. *Les recueils*

1842. J. A. Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, I (1842), pp. 136-199.

Section I, n°s XVI, XVII: «Dédicaces de deux temples dans le Mont Claudien; à cette occasion, recherche sur le gisement et l'exploitation des carrières de porphyre et de granit dans le désert à l'Est du Nil». À partir des notes de J. Burton et de J. G. Wilkinson, Letronne traîte de l'exploitation et de l'emploi du porphyre d'après les textes anciens (§ 1), présente une description de l'état actuel des lieux (§ 2), explique les dédicaces des deux temples (§ 3) en donnant transcriptions en majuscules, transcriptions en minuscules, traductions et commentaires, tire les conséquences historiques de ces inscriptions (§ 4) en étudiant d'abord les rapports existant entre les carrières et Myos Hormos

et Philotéras sur la mer Rouge, puis le canal des deux mers dans son rapport avec l'exploitation des carrières de porphyre et de granit.

1853. J. Franz, *apud* A. Boeckh, *Corpus Inscriptionum Graecarum*, 3 (1853), n° 4713 a, b, c, d, e, f.
Transcrit et commente d'après d'anciennes copies et d'après Letronne, des inscriptions du Gebel Fatireh et du Gebel Dokhan.

1905. W. Dittenberger, *OGI*, 2 (1905, réimprimé 1960), n° 673.
Reproduit la dédicace du temple du Gebel Fatireh d'après Letronne et Franz, avec transcription en minuscules et commentaire.

1908. R. Cagnat-P. Jouguet, *IGRR*, I 5 (1908), n°s 1254-1260.
Reproduit d'après Franz, avec transcription en minuscules et commentaires-croupions, sept inscriptions du désert oriental.

1918. J. Lesquier, *L'Armée romaine d'Égypte* (1918), Appendice I (p. 493, n° 16).
Republie, d'après Couyat, la dédicace à Isis du Gebel Dokhan: transcription en minuscules, commentaire sur la date.

1938. F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n°s 8161-8165.
Reproduit six textes relevés par C. H. O. Scaife, avec transcription en minuscules.

1938. M. N. Tod, *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n°s 644-651.
Reproduit ou signale huit textes d'après Scaife, avec transcription en minuscules.

1950. E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n°s 8320-8324, 8826.
D'après Franz (Cagnat) reproduit quatre textes du *Mons Claudianus* avec transcription en minuscules.

1956. A. G. Woodhead, *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n°s 601-613.
Reproduit les textes republiés par Meredith, avec transcription en minuscules.

1958. A. G. Woodhead, *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n°s 863-871.
Rassemble les textes connus par Franz, Cagnat, Tregenza et Meredith. Transcription en minuscules sans commentaire.

1967. E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n°s 9988-9992.
Reproduit, d'après SEG XIII, les textes republiés par Meredith.

GEBEL DOKHAN (MONS PORPHYRITES)

La route et le site du Mons Porphyrites (Gebel Dokhan)

Ne pouvant reproduire les minutieuses descriptions de D. Meredith et L. A. Tregenza ni de Th. Kraus et J. Röder, nous empruntons, pour ses qualités de précision et de concision, à J. Couyat[1] l'évocation de cette route qu'il a suivie et de ces ruines qu'il a visitées.

La route de Kénah au Gebel Dokhan

«Il est possible de suivre, je dirai pas à pas», écrit J. Couyat, «la route d'autrefois, jalonnée, à chaque étape, de forts et de camps anciens. Il est d'autant plus commode de la suivre que, sauf à de rares endroits, elle est encaissée par des falaises calcaires ou des montagnes granitiques et schisteuses et que sa direction est commandée par la topographie du désert, la position et l'enchaînement

[1] J. Couyat, *La route de Myos-Hormos et les carrières de porphyre rouge*, dans *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 7-15 du tirage à part. Les sous-titres sont ajoutés par nous.

des ouadis. Peut-être était-il possible de couper le désert plus directement jusqu'à l'Ouadi Kéneh, mais je crois qu'il est difficile de le démontrer.

On part aujourd'hui de Kéneh et l'on prend l'Ouadi Kéneh qui se dirige à 15° Est et pendant la première demi-journée de marche, la route est semée de cailloutis au milieu duquel sont tracés de nombreux sentiers de chameaux. La végétation apparait brusquement, représentée par des arbrisseaux perchés en groupe au sommet de petits tertres de poussière et de feuilles sèches. Généralement les caravanes s'arrêtent à cet endroit que les Arabes appellent Bir Arras. Le lendemain, on marche quelques heures encore au milieu de cette végétation plutôt encombrante pour retomber ensuite dans ce même cailloutis. L'ouadi qui était encaissé par des collines calcaires ou des falaises de galets s'élargit, se dirige au Nord, et le soir, de bonne heure, on campe à Hach men el-Heita. Pendant une journée encore, la caravane s'avance dans la plaine sablonneuse, après avoir rencontré la station appelée Es-Sageh; le soir elle pénètre dans la montagne granitique qui surgit du désert, large ensuite d'une journée et demie de marche. Les ouadis y sont en pente douce; le premier que l'on suit est l'Ouadi el-Atrach, auquel fait suite l'Ouadi Om Yessar; à leur intersection est la station de Deir el-Atrach. Puis l'Ouadi Gattar et enfin l'Ouadi Belih qui, abandonnant la montagne, laisse à sa gauche la station de Bir Doukhan et les sommets élevés du Gebel Doukhan. Il s'étale dans une plaine de gros cailloux roulés jusqu'à mi-chemin d'une falaise que l'on aperçoit à une demi-journée de marche, sciée par un ouadi étroit qui garde le nom de Belih, et finalement retombe dans une petite plaine sablonneuse qui borde la mer Rouge sur une largeur de cinq kilomètres. À l'endroit le plus rapproché de la falaise est le port de Myos Hormos.

Les stations

«Les noms romains ou grecs des stations sont perdus; aucun itinéraire non plus n'en donne la distance, comme c'est le cas pour celles de la route qui conduit à Bérénice. En se reportant à l'itinéraire suivant que j'emprunte à Barron et Hume, *Topogr. and geol. of the Eastern Desert of Egypt, central portion* (1902) il est facile de fixer comme il suit la distance de ces stations auxquelles j'ai conservé le nom que leur donnent les Arabes:

De Kéneh à Bir Arras	20 km
De Bir Arras à Hach men el-Heita	31
De Hach men el-Heita à Es-Sageh	27
De Es-Sageh à Deir el-Atrach	27
De Deir el-Atrach à Bir Doukhan	32
De Bir Doukhan à Myos Hormos	46
Total de Kéneh à Myos Hormos	183 km

Il faut ajouter à cet itinéraire la distance de Kouft à Kéneh, qui est d'environ 20 km. Elles étaient, sauf quelques exceptions, régulièrement disposées sur la route comme autant d'étapes quotidiennes, ce qui, en comptant celle de Kouft à Kéneh, met leur nombre à sept, conformément à l'assertion de Strabon. Il est probable que la source Tadnos (Abou Char el-Khibli) était un point intermédiaire où s'arrêtaient les caravanes à leur dernière étape, car la distance de Bir Doukhan à Myos Hormos est un peu longue à franchir en une journée de marche, et il faudrait la réduire à 40 km environ en faisant de Tadnos le terme du voyage. Il serait naturel qu'il en ait été ainsi à cause de la source qui s'y trouve. Cependant on n'y rencontre aucun débris d'habitation, il faut pour cela arriver à Myos Hormos; mais l'endroit étant très fréquenté actuellement, il se peut que les Arabes, en y séjournant, aient détruit ce qui pouvait rester des vestiges de l'occupation gréco-romaine.

À l'exception de Bir Arras, qui n'est qu'un puits, les autres stations sont marquées par la présence de forts en pierre sèche ou en pisé. Ils ont une enceinte de deux mètres d'épaisseur environ, flanquée par intervalles d'un chemin de ronde et doublée à chaque coin de massifs circulaires ou carrés, comme le seraient des postes d'observation. La hauteur des murs était d'à peu près deux mètres; on accédait

à leur sommet par des escaliers grossièrement construits. On pénétrait dans l'enceinte par une porte également renforcée de tours pleines et suffisamment étroite pour qu'en cas d'attaque il soit possible de l'obstruer rapidement.

À l'intérieur se trouvent les maisons des gens qui cherchaient là un refuge ou un abri, et les habitations des soldats qui tenaient garnison. Ces maisons ont très rarement des voûtes en pisé; elles sont dans la plupart des cas limitées par quatre seuls murs, et non recouvertes. Leur nombre et leur disposition donnent l'impression d'un petit village géométriquement bâti avec ses murs alignés, ses rues rectilignes, ses maisons de dimensions uniformes. Certains d'entre ces forts avaient, mieux que les autres, des dispositions leur permettant de soutenir un siège: une haute tour d'observation se trouvait dans l'enceinte, comme à Hach men-el-Heita; et même à cet endroit, le fort a été dédoublé en un deuxième qui couronne une éminence d'une cinquantaine de mètres et domine de très loin la partie environnante du désert. Aux endroits où les risques d'attaque et de siège étaient les plus grands, se trouvaient des puits très profonds et des moulins».

Le Gebel Doukhan

«... La route de Myos Hormos laisse à sa gauche le Gebel Doukhan, d'où fut tiré le porphyre rouge antique. C'est un massif montagneux de topographie compliquée, un plexus d'ouadis et de crêtes, heureusement groupés autour d'une ossature culminante formée d'une longue arête dentelée qui se dirige sensiblement au Nord et que les Arabes nomment Doukhan, le reste du massif n'étant, à leurs yeux, tout en portant le même nom, qu'une dépendance de la partie la plus élevée. Elle se continue au Nord-Est par deux autres montagnes qui se suivent: aussi les Bédouins qui conduisent les caravanes distinguent-ils trois partie du Doukhan, trois Doukhan partiels. J'ai dû, pour les besoins de mon orientation, donner des noms aux deux derniers. J'ai appelé le plus élevé *Barari*, et bien que mon guide m'ait inspiré le nom de *Maâlak* pour l'autre, j'ai conservé celui de mont Hadrien que lui avait précédemment donné Schweinfurth, dont malheureusement je n'avais pas la carte.

L'altitude maximum de la crête principale est voisine de deux mille mètres. Ces montagnes s'abaissent lentement de toutes parts et arrivent à donner latéralement un système de collines de hauteurs uniformes qui, au Nord-Est passent insensiblement sous les galets ou le sable de la plaine qui borde la mer Rouge. À l'Ouest, elles se rattachent à un petit massif montagneux proche des grands sommets du Doukhan et auquel certains auteurs ont donné, improprement ce me semble, le nom du Gebel Om Sidri, situé plus au Nord.

Le massif du Gebel Doukhan est limité par de grands ouadis où s'accumulent depuis des siècles tout ce que la désagrégation de la montagne a donné de débris rocheux ou sablonneux. À la limite orientale, l'Ouadi Belih se continue jusqu'à la mer Rouge. Il reçoit à sa gauche l'Ouadi Om Sidri qui s'est creusé d'abord dans la direction du Nord, puis s'étend vers l'Est limitant aussi les côtés Nord et Ouest du Doukhan. Un peu au Sud du Sidri prend naissance l'Ouadi el-Atrach relié au Ouadi Belih par l'Ouadi Gattar. Au delà de ces ouadis surgissent brusquement des montagnes non moins compliquées que les précédentes; telles sont par exemple les énormes masses granitiques du Gebel Khattar (Gattar) et du Gebel Abou Harb».

Les établissements et installations

«Du versant occidental du mont Barari descend vers le Nord un ouadi d'abord large et rectiligne puis encaissé et tortueux. Il aboutit à l'Ouadi Om Sidri. Les Arabes l'appellent Ouadi Abou Mâammal, car c'est sur les flancs des montagnes qui le bordent que sont situées toutes les carrières percées par les Romains.

La première partie convenait très bien à l'installation des gens qui habitaient cette contrée, d'abord parce qu'elle était plus large que le reste de l'ouadi, ensuite parce que, située à proximité des carrières, elle rendait la surveillance plus facile et réduisait au minimum de travail le transport des blocs de pierre.

Pour atteindre le centre habité deux voies étaient fréquentées: l'une spécialement suivie des caravanes et de la force militaire qui les accompagnait, longeait les derniers contreforts de la montagne, pénétrait à deux heures de Bir Doukhan dans les petites collines du Nord et tombaient dans l'Ouadi Om Sidri, finalement dans l'Ouadi Abou Mâammal. Il a certainement dû y avoir une chaussée empierrée sur une grande partie de leur route, surtout dans l'Ouadi Abou Mâammal, car le thalweg n'est pas carrossable. Il est couvert dans toute sa longueur par des galets roulés de grosseur inégale, mais de dimensions telles qu'ils interdisent le chemin au moindre véhicule.

Les piétons abandonnaient la route de Myos Hormos quelques heures avant la station de Bir Doukhan. Ils coupaient droit à travers la montagne, passaient le col qui sépare le Gebel Barari du mont Hadrien et arrivaient immédiatement aux habitations de l'Ouadi Abou Mâammal. Ils réduisaient ainsi à trois ou quatre heures de marche le chemin que les caravanes, contraintes à un long détour, mettaient une journée à franchir. Ils rencontraient sur leur passage, et au pied même de la montagne, un petit fort et des maisons de gardes où il leur était possible de se réfugier en cas d'alerte.

L'abondance des travaux d'art accumulés dans la partie supérieure de l'Ouadi Abou Mâammal, ainsi que leur importance, montre la grande activité qui fut développée dans l'exploitation des carrières. Il y a là une véritable ville munie d'un fort pour sa défense, d'un temple pour l'exercice du culte, de camps pour les animaux, d'une citerne et d'un puits pour les besoins de la troupe et des carriers. Le fort, le temple et la citerne sont rassemblés au même point de l'ouadi.

Le fort est une grande construction en pierres sèches semblable à celles dont j'ai fait précédemment une description d'ensemble. C'est le plus grand de tous ceux que j'ai rencontrés sur ma route.

Un peu en aval, dans un petit ouadi facilement accessible, fut creusé un puits en pleine roche granitique. Une citerne et un abreuvoir destinés aux animaux sont situés à côté du puits. Au milieu de l'ouadi est une grande citerne composée d'un toit circulaire actuellement démoli et dont il ne reste que cinq colonnes qui lui servaient de support. L'eau de pluie se rassemblait dans une gouttière en maçonnerie qui la conduisait soit à un abreuvoir soit dans une citerne, par un système de bifurcations rectangulaires. Sur l'une des colonnes se trouve le nom de Lepsius et la date du 18 mars 1845, parmi quelques inscriptions sans intérêt.

Le temple est à deux cent mètres en amont du fort. Comme lui, il couronne un petit plateau granitique. C'est un temple d'ordre ionique construit en granit. Wilkinson prétend qu'il fut inachevé; mais les débris amoncelés pêle-mêle, la rupture des colonnes et de l'architrave, la détérioration des ornements montrent surabondamment qu'il fut terminé, puis renversé depuis. Outre ce grand temple, Couyat signale, en face même du fort romain, le petit temple, dédié lui, à Isis, temple petit et modeste.» Après avoir transcrit l'inscription de ce petit temple, Couyat poursuit:

«En amont est un village qui offre l'aspect d'une agglomération de maisons grossièrement construites et disposées sans ordre. Il est situé sur un petit plateau qu'ont épargné les éboulis accumulés dans la vallée. Près de lui, se trouvent, au pied de la montagne, quelques petites maisons adossées au rocher. C'étaient des maisons de tailleurs de pierre comme l'indique la couche épaisse d'éclats de porphyre qui s'avance dans l'ouadi.

De chaque côté de la vallée et à faible distance du sommet des collines sont alignées les carrières de porphyre rouge antique. Il y en a même au sommet des montagnes du flanc gauche, à 1500 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et 900 mètres au-dessus de l'ouadi. Elles sont au nombre d'une quinzaine; chacune d'elles contient une grande quantité de blocs abandonnés ou grossièrement taillés. Celles qui sont à droite de l'ouadi, c'est à dire à l'Est, se distinguent d'autant mieux que les blocs et le front de la carrière ont été recouverts par la pluie d'une couche d'ocre jaune qui les rend apparents au milieu des roches noires de la montagne. Les carrières de gauche sont cachées par le sommet arrondi d'une énorme colline. Elles ont donné les plus beaux porphyres qui aient été employés et leur front permettait d'en tirer des pièces énormes. On peut voir encore dans l'une d'elles une colonne non terminée de 6 m 77 de long, 1 m 16 de diamètre et pesant par conséquent près de cinq tonnes. Il y a également un grand nombre de blocs épannelés, qui sont restés dans la position où les ont laissés

les carriers. Beaucoup d'entre eux portent des marques qui, dans la plupart des cas, sont des lettres grecques isolées complètes ou simplement ébauchées. Le travail du porphyre se faisait dans la carrière ou dans l'ouadi».

J. Couyat donne quelques explications sur l'extraction et la préparation des blocs de porphyre. Il réfute l'opinion de Letronne qui pensait que les blocs étaient transportés à Myos Hormos, puis embarqués sur la mer Rouge et transportés à Alexandrie par le canal reliant le golfe de Suez et le delta. D'après les éclats de porphyre dont est semée la route menant à Kénah et d'après les blocs dégrossis abandonnés à proximité de quelques stations, Couyat juge que les blocs étaient transportés vers la vallée du Nil et embarqués là en direction d'Alexandrie. Sur Myos Hormos et la route de Bir Doukhan à ce port, il nous donne aussi des indications précieuses[2]:

Myos Hormos

«Myos Hormos est un fort semblable (aux autres) et c'est même la plus simple de toutes les stations que j'ai rencontrées; elle est réduite à une enceinte rectangulaire d'environ cent mètres sur quatre-vingt dix mètres, et au voisinage de la rade. On aperçoit de loin les débris de ce mur, autrefois blanchi à la chaux. Actuellement, le port est ensablé et d'accès difficile: au voisinage de la mer, le sable est si imprégné d'humidité et de sel marin que les pieds y enfoncent dès que l'on essaye d'atteindre le rivage.

Je m'attendais à trouver une véritable ville sur l'emplacement de Myos Hormos, et j'eus la déception de n'y voir que le plus modeste des camps que nous avions jusqu'alors rencontrés. Il se peut fort bien que la ville dont parle Wilkinson[3] m'ait échappé, ce qui est cependant douteux, car aussi loin que puisse se diriger la vue, dans cette plaine uniforme, on ne distingue pas la moindre trace d'habitations antiques.

De Bir Doukhan, la dernière et la plus longue des six étapes de la route conduit à ce port. Après avoir passé un petit ouadi qui fait suite au ouadi Belih et dont l'embouchure donne au loin sur la mer, on suit la falaise, parallèlement au rivage, pendant une heure environ. On aperçoit alors la petite oasis d'Abou Char el-Khibli. C'est l'ancienne source Tadnos que mentionne Pline. Un peu au Nord, est située une montagne granitique rouge qui émerge des schistes noirs et dont Strabon fait un repère. L'oasis doit sa végétation à l'humidité permanente du sol au pied de la falaise. Les Arabes n'ont qu'à creuser à quelques décimètres de profondeur pour obtenir immédiatement une eau saumâtre, d'abord bourbeuse, mais rapidement éclaircie, qui sert de breuvage aux chameaux. Les Bédouins ne s'en servent que pour leur pain, mais comme boisson, ils doivent la mélanger à l'eau, meilleure, de leurs outres. C'est à cinq kilomètres à l'Est que se trouve le port de Myos Hormos et, au large, les îles maintenant désertes qui la protègent.

Tous les forts qui jalonnent la route sont en partie éboulés ou ensablés. C'est ainsi qu'à beaucoup d'endroits il est impossible de reconnaitre l'agencement des maisons, la place des ouvertures, la hauteur des murs ou la profondeur des citernes. Les dégâts qu'y causent les Arabes ou les rares voyageurs qui campent dans ces ruines, les dégradations qu'y font les vents violents des tempêtes d'hiver et des rares orages d'été tendent à en rendre la disposition de plus en plus obscure. Il est certain que dans un proche avenir ils n'offriront aux voyageurs qui parcourront cette route que le spectacle d'un amas informe de pierres sèches. Aussi me suis-je hâté d'en fixer définitivement la topographie intérieure avant qu'il ne soit trop tard....

[2] J. Couyat, Bull. *Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 9-11 du tirage à part.
[3] J. G. Wilkinson, *The Journ. Roy. Geogr. Soc. Lond.* 2 (1832), pp. 50-52.

De la route de Myos Hormos se détachent plusieurs autres qui pénètrent dans le Gebel Fatireh où furent exploitées de belles carrières d'un granit blanc contenant très peu d'éléments noirs (amphibole et mica) et facilement reconnaissable à sa cassure d'aspect saccharoïde. C'est la roche que les Romains appelèrent *lapis psaronius*. L'endroit précis où les Romains concentrèrent leur activité fut le *Claudianus Mons*. Je pense qu'ils devaient s'y rendre par une route semblable à celle de Myos Hormos, c'est à dire semée de forts destinés à la protection des carriers et des caravanes contre toute incursion des nomades pillards».

Cette description sommaire, faite par un géologue et géographe averti, complète fort heureusement les indications que Letronne avait empruntées à Wilkinson. Mais elle ne dispense évidemment pas de lire les études plus poussées que Scaife, Meredith, Tregenza, Th. Kraus et J. Röder ont consacré à telle ou telle partie de cet itinéraire[4].

18. ACTE D'ADORATION D'APOLLONIOS, FILS DE LONGINUS

Non vidi. Trouvé au Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). La pierre portant ce proscynème a été découverte par Scaife, sous des débris, dans le lit du torrent qui passe à travers le village du Nord-Ouest. L'inscription est gravée, rappelle Meredith, sur un fragment de granit noirâtre, long de 40 cm 5 environ, large de 22 cm, épais de 8 cm 75 à la partie la moins étroite de la surface inscrite. Trois lignes de grec, d'inégale longueur, un peu entamée au début. Les lettres sont irrégulières, semblables à celles des autres actes d'adoration de l'Ouadi Hammamat ou Fowakhir. Photographie de la pierre (Pl. 28, 1).

Publié, d'après la pierre, par C. H. O. Scaife, *Note on an inscription recently found at Gebel Dokhan*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, III 2 (1936), pp. 62-63 et pl. I avec transcription en minuscules, traduction, commentaire, photographie de la pierre. (Reproduit, d'après Scaife, par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n° 649 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Scaife et *SEG*, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8164 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Eg.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 134-135, n° 7 avec transcription en minuscules, commentaire. (Signalé, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 607, sans transcription; commentaire succinct du texte, d'après Meredith, par G. Geraci, *Ricerche sul proskunema*, dans *Aegyptus*, 51 (1971), p. 57). Cf. Th. Kraus, *Mitteil. Deutsch. Archäol. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), pp. 198-199, n° 3 qui commente le culte rendu ici à Pan.

[T]ὸ προσκύνημα⟨ι⟩
[Ἀ]πολλωνίου Λονγίνου πα-
[ρὰ] τοῦ Παν̣ός,
ἔτους ις, Ἐφὶπ ι̣

DATE: L'inscription est datée de l'an 16 d'un règne non précisé, du dixième jour du mois d'Épiphi. Mais l'acte d'adoration du même personnage, au Hammamat, le 17 Juillet 27 p.C., permet d'assigner la date au règne de Tibère et de la placer le 4 Juillet 29 p.C.

[4] Voir la bibliographie donnée plus haut, pp. 44-47.

Voici l'acte d'adoration d'Apollonios, fils de Longinus, auprès de Pan, l'an 16, le dixième (jour du mois d')Épiphi.

L. 1: Le *tau* initial manque. D'où [T]ὸ Scaife, Meredith. À la fin de la ligne se trouve un *iota* parasite.

L. 2: L'*alpha* initial manque. D'où [Ἀ]πολλωνίου Scaife, Meredith. À la fin de la ligne: ΠΑ. Meredith remarque: «L'objection de Collart à la restitution πα|[ρὰ], parce que la pierre montre seulement πα suivi par ce qui pourrait être une marque d'abréviation, semble vaine».

L. 3: Au début [ρὰ] Scaife, Meredith et tous les éditeurs. Meredith pointe le *tau* de τοῦ, l'*alpha* et le *nu* de Πανός.

L. 4: Ἐπὶπ ι' Scaife, *SEG*, Bilabel; ἐφὶπ τ̣ Meredith.

L. 2: On pourrait comprendre Apollonios Longinos, comme est tenté de le faire G. Geraci, si on ne disposait de l'acte d'adoration laissé par le même personnage dans l'Ouadi Hammamat, le 17 Juillet 27 p.C.: Τὸ προσκύνημα | Ἀπολλώνιος Λονγίνου, ἔτους ιδ̄ Τιβερίου Καίσαρος Σεβαστοῦ Ἐφὶπ κ̄γ̄[5].

L. 3: Après πα[ρὰ] on attendrait normalement le datif, mais on a trouvé παρὰ τοῦ Πανοῦ (*sic*) τοῦ κυρίου dans un graffite de la chapelle rupestre de l'Ouadi Hammamat[6]. L'exemple de cet emploi de παρὰ suivi du génitif, cité par Meredith, dans un graffite de Kasr el-Banat, n'est pas probant, car la désinence manque[7]. André Bataille, commentant l'expression παρ' Ἀμενώθου qui se trouve dans un graffite du temple de Hatshepsout[8], remarquait que cet emploi du génitif n'est pas rare et qu'à l'époque romaine le datif était en régression au profit du génitif[9].

L. 4: En 27 comme en 29 p.C., c'est en Juillet que ce personnage est venu au *Mons Porphyrites*, bien que ce ne soit pas la saison la plus favorable, vu l'excessive chaleur. S'agit-il d'une tournée d'inspection ayant lieu à époque fixe?

La graphie Ἐφὶπ se trouve dans les deux textes émanant du même personnage. Elle est fréquente, notamment dans les ostraka[10].

19. FRAGMENT DE DÉDICACE À DES DIEUX ASSOCIÉS

Non vidi. Bloc de granit, trouvé au Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Meredith nous dit que ce bloc se trouvait à la deuxième maison, c'est à dire sur le sentier de la montagne occidentale.

L'inscription comporte trois lignes de grec, dont le début et la fin manquent. La ligne 1, selon Meredith, est bien gravée en lettres rondes sur une surface polie; les lignes 2 et 3 sont gravées plus grossièrement, sur une surface taillée par derrière et sculptée. L'inscription, selon lui, était peut-être gravée sur le bord biseauté d'une base de statue. Photographie de la pierre (Pl. 28, 2).

[5] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 45. Sur la fréquence de ce nom, cf. *id.* p. 99 et les notes.
[6] *Id.*, n° 118.
[7] *Id.*, n° 16 où nous restituons [πα]ρὰ Παν[ὶ] pour ne pas imaginer gratuitement un solécisme.
[8] A Bataille, *Les inscr. grecques du temple de Hatshepsout* (1951), n° 2, pp. 2-3.
[9] W. Dittenberger, *OGI*, I (1903), p. 17. Cf. J. Humbert, *La disparition du datif en grec*, Paris 1930.
[10] Meredith renvoie à U. Wilken, *Gr. Ostraka*, 504 pour ἐφὶπ et à Claire Préaux, *Ostr.* n° 780, 795-797, 803 pour ἐφειπ.

La pierre a été trouvée par C. H. O. Scaife en 1935. Le texte est publié, pour la première fois, par D. Meredith, *Chron. Eg.*, XXVIII, 55 (1953), p. 140, n° 14 avec transcription en minuscules, petit commentaire. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 611 avec transcription en minuscules). Nouvelle transcription en minuscules, avec restitutions, par D. Meredith, *Chron. Eg.*, XXX, 59 (1955), pp. 127-128, n° 4 avec photographie de la pierre, p. 128, fig. A. (D'où transcription en minuscules dans *Suppl. Epigr. Gr.*, XIV (1957), n° 900, p. 206; reproduit, d'après la seconde transcription de Meredith, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 9990 avec transcription en minuscules).

[– – – – – – – – – – συ]ννάοις θεοῖς – – –
[– – – – – – – – – – Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ – – –]
[– – – Σουλπίκιος Σί]μιλις διὰ Οὐλπί[ου – – –]

DATE: S'il s'agit bien du préfet d'Égypte Ser. Sulpicius Similis, l'inscription date de 107-112 p.C.

------ *aux dieux associés* ------- *Auguste Germanique* ------ *Sulpicius Similis, par les soins d'Ulpius* ---

L. 1: [... συ]ννάοις θεοῖς [...] Meredith[1]; [– – – συ]ννάοις θεοῖς – – – SEG XIII; [Διὶ Ἡλίωι (Μεγάλωι) Σαράπιδι καὶ τοῖς συ]ννάοις θεοῖς [ὑπὲρ] Meredith[2], qui reconnait que la restitution est longue pour le linteau d'une petite maison; SEG XIV reproduit, ainsi que Kiessling cette seconde restitution.

L. 2: [Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ] Meredith[1]; [– – Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ – –] SEG XIII; [Αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ Σεβ]αστοῦ Γερμα – Meredith[2]; [Αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ] SEG XIV et Kiessling.

L. 3: [. . . .]μιαις διὰ Οὐλπ[ίου] Meredith[1]; – – – μιαις διὰ Οὔλπ[ιον – – –] SEG XIII qui propose aussi Οὐλπ[ίου?]; E. G. Turner et P. M. Fraser proposent [ἀνέθηκαν οἱ ἐν ταῖς λατο]μίαις ou [ὁ δεῖνα ἐπὶ ταῖς λατο]μίαις *apud* SEG XIII; νι[κοῦ Δακικοῦ τύχης . . . . . Σουλπίκιος Σί]μιλις διὰ Οὐλπ[ίου] Meredith[2]; [Δακικοῦ τύχης – – – – – – Σουλπίκιος Σί]μιλις διὰ Οὐλπί[ου – – –] SEG XIV et Kiessling.

L. 1: La restitution de Meredith s'appuie notamment sur l'architrave du Gebel Fatireh (n° 42) et sur celle du Gebel Dokhan (n° 21), mais d'autres associations de dieux sont possibles.

L. 2: S'il s'agit bien du préfet Sulpicius Similis, nous aurions ici la mention de l'empereur Trajan (98-117 p.C.).

L. 3: Le préfet Sulpicius Similis, qui signa sur le Colosse de Memnon (*Inscr. Colosse de Memnon*, n° 20), fit sans doute sa carrière en Égypte (*ibid.* p. 67 et notes 1-6): on lit son nom, en latin, l'an 12 de Trajan, c'est à dire en 108/109 p.C., sur l'autel de granit à l'entrée du temple de Sarapis, au *Mons Claudianus* (n° 37).

20. LINTEAU DE GRANIT AVEC DÉDICACE DU SANCTUAIRE D'ISIS, FAITE PAR MARCUS PAPIRIUS CELER, DÉCADARQUE DE L'AILE DES VOCONCES

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). L'inscription, selon J. Couyat, est gravé sur le linteau de la porte d'un petit temple qui se trouve en face même du fort romain de l'Ouadi Abou Mâamal. Selon

D. Meredith, la pierre est un granit rouge; elle est maintenant cassée, dit-il, et gît sur les marches conduisant au temple. Originellement, précise-t-il, le bloc avait 2 m 60 de long, sur 0 m 30 de hauteur et de profondeur. La dédicace, rédigée sur quatre lignes, avait 1 m 67 de long, 17 cm 5 de haut, les lettres ayant environ 2 cm 5 de hauteur. *In situ*. Fac-similé de la date (Pl. 28, 3).

Le texte est publié, d'après la pierre, par J. Couyat, *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 27-28 avec transcription en majuscules, traduction, commentaire sur le Gebel Dokhan, schéma de l'itinéraire de Koptos à Myos Hormos et des routes allant au *Mons Porphyrites*. (Reproduit, d'après Couyat, par Ad. Reinach, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, XIII (1910), pp. 123-126 avec transcription en minuscules, commentaire sur l'aile des Voconces; et par J. Lesquier, *L'Armée Romaine d'Égypte*, (1918), p. 493, n° 16 avec transcription en minuscules, commentaire *ibid.* pp. 439-441; reproduit, d'après Couyat et Reinach, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 4383 avec transcription en minuscules, mais l'indication erronée «Gebel Toukh» comme provenance). D'après la copie faite devant la pierre par C. H. O. Scaife, en 1933, et l'estampage fait en hiver 1934 par A. H. M. Jones, rectification de la date, avec fac-similé de cette dernière, description du monument, par C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I University*, II, 1 (1934, rèimprimé 1953), pp. 119-120, n° 1. (Reproduit, d'après Scaife, par R. Cagnat, *Année Épigraphique*, dans *Rev. Archéol.* (1936, II), p. 267, n° 60 avec transcription en majuscules; signalé par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n° 645). Selon D. Meredith, la pierre fut copiée en 1951 par L. A. Tregenza, mais non publiée par lui. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 128-129, n° 2 avec transcription en minuscules, petit commentaire. (Signalé, d'après Meredith, par P. M. Fraser, *Journ. Ég. Arch.*, 40 (1954), pp. 128-129, n° 20; signalé, d'après Meredith aussi, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 602; signalé, d'après Scaife et Meredith, par Th. Kraus, *Mitteil. Deutsch. Arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), p. 198, n° 2).

Ὑπὲρ αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ
2 τύχης καὶ τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου, Ἴσιδι θεᾷ μεγίστηι τὸ ἱερὸν ἐποίει,
ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου, ἐπάρχου Αἰγύπτου, Μάρκος Παπείριος Κέλερ.
4 δεκαδάρχης εἴλης Βουκοντίων, ἔτους ις Τραιανοῦ τοῦ κυρίου, Μεχεὶρ τρίτηι.

DATE: L'inscription est datée du troisième jour du mois de Méchir, de l'an 16 du règne de l'empereur Trajan, c'est à dire du 28 Janvier 113 p.C.

Pour la fortune de l'empereur César Nerva Trajan Auguste Germanique Dacique et de toute sa famille, à Isis déesse très grande ce sanctuaire a été fait, quand Marcus Rutilius Lupus était préfet d'Égypte, par Marcus Papirius Celer, décurion de l'aile des Voconces, l'an 16 de notre seigneur Trajan, le troisième (jour du mois de) Méchir.

Seule la date a vraiment prêté à discussion:

L. 2: συνπαντός Couyat, Lesquier, Meredith; σύμπαντος Preisigke.

L. 4: Couyat copie ЄΤΟΥC IϚ et commente: «Le chiffre IϚ est douteux. S'il est exact, la date équivaut au 28 janvier 112 de notre ère». Reinach corrige en IΘ (117 p.C.). Lesquier adopte la correction de Reinach en expliquant: «Ἔτους ιϛ Couyat, mais au 29 Janvier 112 le préfet d'Égypte était Sulpicius Similis; il faut donc lire ιθ et dater 29 Janvier 116». Preisigke adopte la correction ιθ, mais le relevé de Scaife donne Ἔτους ις Τραιανοῦ et Meredith produit la même leçon.

L. 1: La titulature de Trajan ici exprimée est la plus fréquente de celles qui désignent cet empereur[11].

L. 2: La mention de «la maison» de l'empereur se trouve sur l'architrave du *Mons Claudianus*[12] et est fréquente à l'époque impériale.

L. 2: Isis porte ici ce qualificatif de «très grande» qu'elle a notamment à Philae[13].

L. 2: τὸ ἱερὸν ἐποίει. L'imparfait ἐποίει étonne, et le verbe ποιέω n'est pas le plus employé dans «l'épigraphie des linteaux». En tous cas, ce sanctuaire, à juger d'après les vestiges qu'il a laissés, devait être des plus modestes. J. Couyat en a souligné la simplicité: «J'ai trouvé», dit-il[14], «en face même du fort romain, un petit temple dont la porte était surmontée d'une deuxième inscription que je ne crois pas connue. Il avait dû être érigé provisoirement au début de l'occupation des carriers; sa simplicité et ses modestes dimensions excluent toute autre hypothèse». Revoyant ces ruines, C. H. O. Scaife précise[16]:

«Cette inscription se trouve sur un bloc de section carrée, en granit rose, qui semble avoir servi de linteau à la porte d'entrée d'un temple rudimentaire, se trouvant sur le côté Sud d'un ravin qui court entre le temple et les bains situés à l'extérieur de l'angle Sud-Est du fort de l'Ouadi Mâamal. Le temple semble ne pas avoir eu de piliers et s'être réduit simplement à un espace oblong délimité par des murs de blocage adossés au contrefort de la colline, espace divisé partiellement par des murs de même appareil. On y est conduit par un perron de quelque sept marches, fait de gros galets plats. Il semble que le linteau inscrit reposait sur les murs, car il n'y a pas trace de montants de porte, comme on en trouve ailleurs dans le fort et les bains. Ce linteau gît le long des marches et s'est brisé, en tombant, en deux morceaux, l'un de 1 m 95 de long, l'autre de 0 m 67 de long. La section est à peu près de 30 cm de côté. Longueur totale: 2 m 60. Le bloc est grossièrement paré sur trois côtés, mais bien lisse sur le quatrième côté, sur lequel se trouve l'inscription. Cette dernière a 1 m 67 de long et 17 cm 5 de hauteur. Les lettres ont une hauteur moyenne de 2 cm 5».

D. Meredith ne décrit pas ce petit sanctuaire d'Isis, et Wolfang Müller-Wiener est assez laconique[16]:

«À quatre cents mètres du temple de Sarapis, en direction Ouest-Sud-Ouest, de l'autre côté de l'ouadi principal, qui est creusé de larges et profondes rigoles, sur un éperon rocheux qui se dresse au loin dans l'ouadi, à la sortie d'une petite vallée transversale, se trouve une petite construction rectangulaire qui, à cause d'une inscription qu'on y avait trouvée, a été considérée jusqu'à présent comme le temple d'Isis Myrionyma[17]. Le bâtiment est formé de blocs de pierres frustes et il est mal conservé; aucune particularité ne semble indiquer qu'il s'agit d'un temple. Certes, la construction a été érigée sur un site très visible et son espace rectangulaire simple est orienté, sans contredit, de la même manière que celui du grand temple d'Isis, au Sud du site. Comme dans celui-ci, on y accédait par

[11] P. Bureth, pp. 51-52.
[12] Cf. n° 42, ligne 1.
[13] Cf. les inscriptions de Philae, publiées par A. et E. Bernand.
[14] J. Couyat, *Bull. Instr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 27-28.
[15] C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II, 1 (1934), pp. 119-120.
[16] *Apud* Th. Kraus, *Mitteil. Deutsch. Archäol. Inst. Abt. Kairo*, 22 (1967), pp. 181-182.
[17] En note l'auteur ajoute: «Pour l'inscription du temple, cf. C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts*, 2 (1934), pp. III sqq., ainsi que, pour plus de détails, D. Meredith, *Chron. Ég.*, 28 (1953), p. 129 avec la supposition que l'inscription sur pierre n'aurait pas nécessairement appartenu à cette construction, car l'inscription a été trouvée en amont des ruines. Au cours de notre visite, nous n'avons pas pu trouver le bloc».

un large perron, au Nord-Est. Cependant le bâtiment est beaucoup trop détruit pour qu'on puisse en dire davantage sur sa signification originale».

L'auteur n'est guère explicite sur ces temples d'Isis et notamment sur le temple dont nous avons ici l'architrave. Mais il nous confirme que l'un et l'autre sanctuaire devaient être assez frustes, comme il est normal en un tel site.

L. 3: Le préfet d'Égypte *Marcus Rutilius Lupus* est connu entre le 1er Janvier 113 et le 5 Janvier 117 p.C.[10]. Il apparaît notamment sur l'architrave du propylon du temple dédié à Sarapis et à Isis, à Cysis, le 26 Avril 116 p.C.[12] et dans un graffite du Gebel Silsileh[20], dédicace à Isis où son nom est fort mutilé.

Ll. 3-4: *Marcus Papirius Celer*, décurion de l'aile des Voconces, n'apparaît ni au Hammamat, ni à Philae, ni sur le Colosse de Memnon. La prosopographie de l'armée d'Égypte, établie par J. Lesquier, ne renvoie, à son sujet, qu'à cette seule inscription[21].

L'aile des Voconces a fait partie des troupes auxiliaires d'Égypte[22] et porte le nom des habitants de Vaison-la-Romaine située près de Carpentras. Elle apparaît plusieurs fois dans les inscriptions d'Égypte. Par exemple un de ses préfets, Servius Sulpicius, visita en 122-123 p.C. le Colosse de Memnon[23]; en 165 p.C. un *duplicarius*, Antonius Héraclianus, est connu à Contra Coptos[24]; à El-Moueh, le cavalier Didas, fils de Damanaus, a signé en latin sur la paroi de la falaise, en indiquant qu'il était «eques alae Vocontiorum»[25]; au Gebel Toukh, le décurion C. Caesius Valens a signé en latin dans les carrières[26]. Quelques papyrus enfin nous mentionnent cette aile des Voconces.

21. ARCHITRAVE DE GRANIT, AVEC DÉDICACE DU TEMPLE DE ZEUS SOLEIL GRAND SARAPIS ET DES DIEUX ASSOCIÉS, FAITE PAR ÉPAPHRODITOS SIGÉRIANOS, ESCLAVE DE L'EMPEREUR

Trouvée au Gebel Dokhan (Mons Porphyrites). *In situ. Non vidi.*

L'inscription est gravée sur une pierre de granit local, servant d'architrave au temple de Sarapis. Selon D. Meredith, cette architrave est maintenant brisée et gît sur le sol, mais mesurait 5 m 70 de long, 0 m 125 de large, 0 m 187 de haut. Selon Th. Kraus l'architrave n'était pas monolithe, mais faite de trois blocs munis de soigneuses anathyroses. L'inscription comprend trois lignes. *Sigma* de forme brisée, Σ, mais *oméga* en Ω. *Non vidi.* Sir Gardner Wilkinson nous explique fort bien quel était l'emplacement de l'inscription (*cf. infra*). Photographie de la pierre (Pl. 27, 2 et 28, 4) et fac-similé (Pl. 29).

[18] Voir A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten* (1950), pp. 55-58 et O. W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt 30 B.C. to 299 A.D.* (1967), pp. 92-93 (qui écrit par lapsus M. Rutilius Rufus).

[19] J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 119-124, n° 14; J. Franz, *CIG*, III (1853), n° 4948; W. Dittenberger, *OGI*, 2 (1905), n° 677; Cagnat-Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1267.

[20] Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 430-433, n° 43; J. Franz, *CIG*, III (1853), n° 4843; Cagnat-Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1280.

[21] J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), p. 542 (avec une erreur sur la date).

[22] *Id., ibid.*, pp. 80-83.

[23] A. et E. Bernand, *Colosse de Memnon* (1960), n° 20 et p. 67, note 2.

[24] *IGR*, I, 5 (1908), n° 1184.

[25] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 19, l. 2.

[26] *CIL*, III, n°s 12067 et 12068.

L'inscription a été publiée, d'après la pierre, vue le 6 Mai 1823 par le voyageur anglais, par J. G. Wilkinson, *Journal of the Royal Geographical Society*, 2 (1832), p. 43 avec transcription en minuscules sans indication des lignes, dans son long article, *On the Eastern desert of Upper Egypt*, *ibid.* pp. 28-60 avec une carte. (D'après la copie de Wilkinson, le texte est reproduit par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 147-149 et 153-199, n° 17 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction, long commentaire sur les carrières du Mont Claudien, *ibid.* pp. 136-199; reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713 avec transcription en majuscules et transcription en minuscules). Fac-similé d'après la pierre par R. Lepsius *Denkmäler*, XII (1859), Pl. 100, n° 586. (Reproduit, d'après Franz, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGRR*, I, 5 (1908), n° 1256 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Franz, Lepsius, Cagnat-Jouguet, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8320 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 126-128, n° 1 avec transcription en minuscules et commentaire, photographie d'une partie de l'architrave, p. 126, fig. 12 et plans du Gebel Dokhan; *id. Chron. Ég.* XXX, 59 (1955), p. 127, n° 1 corrige une indication du lemme et, à la ligne 2, lit Ἡλίωι au lieu de Ἐλίωι. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 601 avec transcription en minuscules). Cf. J. Lesquier, *L'Armée romaine d'Égypte* (1918), p. 440, note 2, réflexion sur le rôle de Proculeianus et évocation du temple; Th. Kraus, *Mitteil. deutsch. archäol. Inst., Abt. Karo*, 22 (1967), p. 197, n° 1 réflexion sur l'état de l'inscription.

1 Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νίκης τοῦ κυρίου ἡμῶν
[Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ
2 Σεβαστοῦ καὶ τοῦ παντὸς οἴκου, Διὶ Ἡλίωι μεγάλωι Σαράπιδι
[καὶ τοῖς συννάοις θεοῖς τὸν ναὸν καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν
3 Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός, ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι ἐπάρχῳ
[Αἰγύπτου, Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου ἐπιτροπσύοντος τῶν μετάλλων,
[ἐπὶ (ἑκατοντά)ρχ(ου) Προκυληιανοῦ.

DATE: Le texte est daté de la préfecture d'Égypte exercée par Rammius Martialis, c'est à dire de 117-119 p.C.

Pour la conservation et la victoire éternelle de notre Seigneur l'empereur César Trajan Hadrien Auguste, et de toute sa maison, à Zeus Soleil grand Sarapis et aux dieux honorés dans le même temple, le temple avec ses dépendances (a été dédié par) Épaphroditos, (esclave) de César, quand Rammius Martialis était préfet d'Égypte, Marcus Ulpius Chrésimus procurateur des carrières, Proculeianus centurion.

Les variantes de lecture sont peu nombreuses:

L. 1: Seul Wilkinson omet τοῦ κυρίου ἡμῶν dans la titulature impériale.

L. 2: ΗΛΙΩΙ la pierre; Ἐλίωι Meredith, corrigé par lui en Ἡλίωι, qui est donné par tous les éditeurs.

L. 3: ἐπὶ P. Προκουληιανοῦ Wilkinson; d'où ἐπὶ Ῥούφου Προκουληιανοῦ Letronne; ἐπι Ῥ(ούφου) Προκουληιανοῦ Franz; ЄΠΙ Ρ ΠΡΟΚΟΥΛΗΙΑΝΟΥ Lepsius; d'après Franz, ἐπι ἑκατοντάρχου Προκυληιανοῦ... Cagnat-Jouguet, qui n'indiquent pas la résolution d'abréviation, écrivent *u* au lieu de *ou* et imaginent à tort que le texte n'est pas complet. Meredith pense que le lapicide se proposait d'écrire ☧ ou ☧ comme on lit dans d'autres inscriptions du Gebel Dokhan et résoud l'abréviation en ἐπι (ἑκατοντάρχου) Προκουληιανοῦ suivi par *SEG*; de même Kiessling, d'après Lepsius. Kraus affirme que le texte est complet.

Pour ce texte aussi, J. G. Wilkinson est le premier à nous renseigner sur la provenance[27]:

«À côté de cette ville», écrit-il en décrivant les installations du Gebel Dokhan, «il y a des maisons bâties de chaque côté, au pied de la montagne ou sur les petites collines voisines: c'était peut-être des habitations d'ouvriers. Un peu plus loin quand on monte la vallée, vers le Sud, il y a un petit temple dédié à Sarapis; il n'a jamais été achevé, bien que tous les éléments fussent sur place; aucune colonne ne fut dressée, rien ne fut fini, si ce n'est la terrasse sur laquelle il devait se dresser et qui devait former la base du portique. L'ordre est ionique, les moulures sont très simples et l'architecture supérieure à ce qu'on s'attendrait à trouver dans ces montagnes. Sur le sol, qui était pavé de grossières pierres plates, se dresse un autel sans inscription; il est haut de 0 m 65 et fut jadis revêtu de stuc. Toute la partie architecturale du temple est en granit rouge; la partie intérieure, dont on peut dire qu'elle consiste en un adyton et deux ailes, est faite des habituelles pierres entassées, comme les maisons de la station, et fut autrefois enduite de stuc. L'ensemble était entouré d'un mur, à l'extrémité Nord duquel se trouvait l'entrée, en haut d'un perron qui était placé sur un côté, au lieu d'être sur la facade, évidemment pour éviter le torrent. Sur l'architrave se trouve l'inscription suivante, du temps d'Hadrien».

Le texte de notre inscription est sensiblement le même que celui de l'architrave du Gebel Fatireh, mais il est plus succinct. Il est intéressant de noter les différences entre ces deux textes.

Certaines variantes n'ont guère de conséquences. Ainsi, dans la titulature impériale, notre texte porte, en plus, τοῦ κυρίου ἡμῶν devant le nom de l'empereur. D'autre part il écrit simplement τοῦ παντὸς αὐτοῦ οἴκου au lieu de τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου. Enfin on lit ἐπιτροπεύοντος τῶν μετάλλων au lieu de ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων.

Notre texte omet des indications que donne l'autre texte. Ainsi la formule καὶ τῆς τῶν ὑπ' αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας, qui figure sur l'architrave du Gebel Fatireh, n'apparait pas sur l'architrave du Gebel Dokhan. En second lieu on lit dans notre texte Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός mais le terme de δοῦλος n'apparaît pas dans notre texte. En outre, l'indication de la fonction μισθωτὴς τῶν μετάλλων et le verbe κατεσκεύασεν, qu'on lit sur l'architrave du Gebel Fatireh, ne sont pas donnés sur l'architrave du Gebel Dokhan. De surcroît, la mention ὄντος πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις Ἀουίτου n'apparaît pas sur notre architrave, alors qu'elle figure sur l'architrave du Gebel Fatireh, et l'indication Σεβαστοῦ ἀπελευθέρου n'est pas donnée dans notre texte. Enfin l'indication de l'unité où commandait le centurion n'est pas précisée ici, et surtout l'architrave du Gebel Dokhan ne porte pas de date, alors que l'autre dédicace est datée de façon précise.

En revanche, notre inscription donne les trois noms Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου, alors que seul le cognomen Χρησίμου se lit au Gebel Fatireh. En outre on lit sur notre architrave du Gebel Dokhan Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος alors que l'autre dédicace dit seulement Ἐπαφρόδιτος.

Cette comparaison nous donne un bon exemple du manque de rigueur des formulaires de dédicaces et de la nécessité d'interpréter un texte par un autre du même genre, de même date et de provenance voisine. On ne peut exclure que la brièveté du texte du Gebel Dokhan soit la conséquence de la précision plus grande du texte voisin.

[27] J. G. Wilkinson, *Journal of the Royal Geographical Society*, 2 (1832), p. 43.

À dire vrai, il est difficile de préciser quelle inscription fut gravée la première. Au demeurant, elles doivent être quasi contemporaines, puisqu'elles datent du même préfet, Rammius Martialis, dont la préfecture fut courte, d'après ce que l'on sait de sa carrière. Il est vraisemblable que les deux temples ont été commencés ensemble et qu'ils furent interrompus dans le même temps. Sir Gardner Wilkinson a constaté en effet que l'un et l'autre édifice ont été laissés dans un état très imparfait[28]: celui du Gebel Dokhan n'était qu'ébauché; dans le temple du Gebel Fatireh, dont la construction était plus avancée, seul l'intérieur était quasi terminé, tandis que les colonnes du portique n'avaient pas été amenées sur les lieux.

Au Gebel Dokhan, c'est un centurion qui veille à la sécurité du sanctuaire, mais son unité n'est pas indiquée ici.

22. DÉDICACE D'UN AUTEL À ISIS AUX-DIX-MILLE-NOMS, FAITE PAR LE CENTURION FANIUS SÉVÉRUS

Trouvé au Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). *Non vidi.*

«Autel rond» dit Letronne, «tambour ou bloc cylindrique», écrit Meredith. Le monument a été trouvé par Wilkinson et Burton, en mai 1823 et revu par eux en janvier 1826, juste au-dessus d'un bâtiment ruiné qui a été appelé «temple d'Isis aux-dix-mille-noms», mais il peut provenir, dit Meredith, d'une maison se trouvant un peu plus haut et qui était peut-être une chapelle. Scaife dit que Couyat et Barthoux, selon leurs propres déclarations, n'ont pu voir le monument portant cette inscription et pensent qu'il a dû être emporté plus loin par les eaux. Selon lui, la pierre se trouvait un peu au-dessus et à l'Ouest du petit bâtiment situé sur le côté occidental de l'ouadi Maamal.

Le bloc a un diamètre de 42cm et une hauteur de 24cm. Il porte en fait deux inscriptions, dont l'une très difficile à lire. a) Sur le côté, une dédicace de cinq lignes, lisible sauf la dernière ligne. b) Sur la partie plate, tout autour du bord de ce plan supérieur, une inscription d'une ligne, fort indistincte, avec de petites stries tout du long de la marge située au-dessous de l'inscription. Fac-similés (Pl. 30, 1-4), photographie de la pierre (Pl. 30, 5).

Le texte a été publié, d'après la copie de J.G. Wilkinson, par J.A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 433-434, n° 44 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713[b] avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire; reproduit, d'après Franz, par Ch. Dubois, *Administr. et exploit. des carrières* (1908), p. 67, n° 146 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduit d'après Franz, avec une fausse attribution au *Mons Claudianus*, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1258 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par C.H.O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, 2, 1 (1934), pp. 125-126, n° v qui donne les fac-similés des copies faites en 1823 et 1826 par J.G. Wilkinson, sa propre copie en majuscules, les observations de A.H.M. Jones sur la date (Signalé, d'après Cagnat-Jouguet, par *Année Épigraphique* dans *Rev. Archéol.* (1936, II), p. 267, n° 61; signalé, d'après Scaife, par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n° 646, sans transcription). Essai d'interprétation de la ligne 5 et de la ligne gravée sur le plat, revue d'après la pierre, par L.A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fouad I Univ.*, XI 2 (1949), pp. 143-144. (Reproduit, d'après Franz et Cagnat, par F. Bilabel,

[28] J. Couyat, *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1910), p. 27. Mais Couyat conteste que le temple ait été inachevé. «Wilkinson prétend qu'il fut inachevé», écrit-il, «mais les débris amoncelés pêle-mêle, la rupture des colonnes et de l'architrave, la détérioration des ornements montrent surabondamment qu'il fut terminé, mais renversé depuis». Effectivement, les études postérieures ont montré que ces temples avaient été terminés, puis renversés par la suite.

Sammelbuch, V 3 (1950), n° 8321 avec transcription en minuscules, fausse attribution au *Mons Claudianus*). Republié, d'après la pierre et d'après les copies inédites se trouvant dans les manuscrits de Wilkinson et de Burton, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 56 (1953), pp. 129-131, n° 3 avec photographie de la pierre p. 129, fig. 14, transcription en minuscules, commentaire (Signalé, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.* XIII (1956), n° 603 avec transcription en minuscules).

a)

Εἴσιδι Μυριω-
2 νύμῳ Φάν-
ιος Σευηρὸ-
4 ς (ἑκατόντα)ρχ(ος) ἀνέθηκεν̣
(ἔτους) κ̅β̅ Ἀδρειανοῦ τοῦ κυρίου Ἐ̣π̣ε̣ῖ̣φ̣ – –

b)

Ἐπὶ Ἀνώκανῳ τῷ ἐπιτρόπῳ(?)

DATE: L'inscription est datée du mois d'Épiphi (Juin-Juillet) de l'an 22 d'Hadrien, c'est à dire de 137-138 p.C.

À Isis aux-dix-mille-noms, Fanius Sévérus, centurion, a dédié (cet autel) l'an 22 d'Hadrien notre seigneur, le ? du mois d'Épiphi, quand Anokanos était procurateur (des carrières).

L. 1: ЄICIΔIMYPIΩ Wilk., Scaife, Meredith et tous les éditeurs.

L. 2: NYMΩ sans *iota* adscrit, Wilk., Scaife, Meredith et tous les éditeurs.

L. 4: Sur la pierre sigle ⚹ Wilk., Scaife, Meredith et les autres. À tort Letronne (Franz, Dubois) développent en χιλίαρχος; Cagnat-Jouguet écrivent ἑκατοντάρχος, ainsi accentué, sans indiquer que le mot est abrégé; (ἑκατόνταρ)χ(ος) Bilabel, (ἑκατόνταρχος) Meredith. À la fin de la ligne Wilkinson copie ANЄΘHKЄ en 1823 et ANЄΘHKЄ⁞⁞ en 1826; d'où ἀνέθηκεν Letronne (Cagnat), ἀνέθηκε[ν] Franz (Dubois), ἀνέθηκεν̣ Bilabel. Scaife ne voit plus les traces du *nu* final, non plus que Meredith.

L. 5: Au début de la ligne, en 1823, Wilkinson copie ⌊KBAΔPЄIANOY et en 1826 IKBAΔPЄIANOY; d'où ⌊ K̅B̅ Ἀδρειανοῦ Letronne, [⌊]κ̅β̅ Ἀδρειανοῦ Franz (Dubois), ἔτους κβ' Ἀδρειανοῦ Cagnat; (Ἔτους) κβ Ἀδρειανοῦ Bilabel. Scaife copie IKHAΔIEIANY, Tregenza ⌊KBAΔPЄIANOY, Meredith (qui reproduit mal les copies précédentes) transcrit .K. Ἀδρειανοῦ et juge «indûment tardive» la date κβ proposée par Letronne. À la suite, τοῦ κυρίου est donné par toutes les copies et accepté par tous les éditeurs. La fin de la ligne a prêté à discussion: en 1823 Wilkinson copie ЄΠA⟨II et en 1826 O⅂BVΛ; d'où Σε̣βα̣[στοῦ] Letronne, CıB//V Franz, Σ[ε]β[αστοῦ] Dubois, Σ[ε]β(αστο)ῦ Cagnat (qui omet un crochet), Σεβα[στοῦ] Bilabel. A. H. M. Jones, revenant sur la première copie de Wilkinson, nous dit Scaife, et rapprochant l'inscription de l'autre temple d'Isis (Τραιανοῦ τοῦ κυρίου, Μεχεὶρ τρίτην) propose de lire, au lieu de Σεβαστοῦ, Ἐπεῖφ ῆ[?]. Tregenza copie à son tour ЄIIЄIΠ et déclare que cela vérifie la suggestion Ἐπεῖφ de A. H. M. Jones. Meredith adopte donc ἐ̣π̣ε̣ῖ̣φ̣...

L. 6: L'inscription de la surface plate a été difficile à lire. En 1823 Wilkinson copie ЄOAANΩ-KANOCΩЄBΓI et ne refait pas de copie en 1826; d'où ..ЄO..ANΩKAAIOIΩBTIC Letronne qui déclare «(texte) dont, pour le moment, je ne puis rien faire». Partant de cette transcription, Franz se demande s'il ne faudrait pas lire [TPA]IANΩ[I Δ]A[KIK]Ω[I] comme dans l'expression ἐν ὑδρεύματι Τραϊανῷ Δακικῷ, nom que porte l'autre station. Dubois ne reprend pas cette suggestion, que Cagnat signale en note ainsi que Bilabel. Scaife fit un estampage, mais déclare que l'état de cette ligne avait

empiré et qu'il ne peut rien en tirer. En 1949 Tregenza copia et suggéra, ainsi que deux collègues – Crawford et Drescher – travaillant indépendamment, de transcrire Ἐπὶ Ἀνωκανῳ τῷ ἐπιτρόπῳ. Lors d'une seconde visite, en 1950, Tregenza est presque certain de la lecture ἐπὶ Ἀνωκανς τῷ ἐπιτρόπῳ, le nom étant, selon lui, probablement égyptien et indéclinable. Meredith ne propose pas de transcription nouvelle.

L. 1: L'épiclèse d'Isis Μυριώνυμος se rencontre dans d'autres inscriptions du désert, mais en Nubie. Par exemple, un proscynème peint, à Maharraka (Hiéra Sykaminos), porte Γεμίνιος Φρόντων | προσκύνησα τὴν Μυ|ριώνυμον Ἴσιν καὶ τὸν | Ἥλιον Σάραπιν etc. ...[29]. Dans une inscription de Kertassi, datée du 8 Avril 214 p.C., un proscynème est adressé par un prêtre εὐεργετηθεὶς ὑπὸ τῆς Κυρίας Μυρονύμου (*sic*) Ἴσιδος θεᾶς μεγίστης[30]. Provenant des fouilles Reisner, à Koptos, un autel est dédié, l'an 23 d'Antonin (160 p.C.), par Isidora, fille de Théon, Ἴσιδι Μυριωνύμ[ωι] | θεᾶι μεγίστηι | ἀνανεωθείσηι | Τύχηι Κοπτειτῶν[31]. Le célèbre papyrus d'Oxyrrhynchos, nous faisant connaître les nombreuses épithètes d'Isis, nous explique suffisamment l'adjectif appliqué ici à la déesse[32] «qui porte une infinité de noms», comme traduit Letronne.

Ll. 2-3: Ce centurion Fanius Sévérus n'indique pas ici le corps auquel il appartient et il n'est connu que par cette seule inscription[33].

L. 5: Le grade de centurion, on l'a vu grâce à d'autres textes du désert de l'Est[34], n'est pas incompatible avec la lourde charge que constituait le maintien de l'ordre et de la sécurité dans les carrières du désert de l'Est.

[29] Publié, d'après la pierre, par J.L. Burckhardt, *Travels in Nubia* (1819), p. 101. (Reproduit, d'après Burckhardt, par J.A. Letronne, *Recherches* (1823), p. 465 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction, commentaire). Republié, d'après la pierre, par F.C. Gau, *Ant. Nub. Inscr.* (1821), pl. 5, n° 3 avec fac-similé, petit commentaire par B.G. Niebuhr, *ibid.*, p. 12, n° 3. (Reproduit, d'après Burckhardt, Letronne et Gau, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 5120 avec transcr. en majusc., transcr. en minusc., petit commentaire). Fac-similé d'après la pierre par R. Lepsius, *Denkmäler*, XII (1859), pl. 96, n° 421. (Reproduit, d'après Franz et Lepsius, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8543 avec transcription en minuscules).

[30] Publié, d'après la pierre, par J.L. Burckhardt, *Travels in Nubia* (1819), p. 124. (Reproduit, d'après Burckhardt, par J.A. Letronne, *Recherches* (1823), pp. 481-483, n° 1 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction, commentaire). Fac-similé d'après la pierre par F.C. Gau, *Ant. Nub. Inscr.* (1822), pl. 5, n° 7 avec petit commentaire de B.G. Niebuhr, *ibid.* p. 14, n° 7. (Reproduit, d'après Burckhardt, Gau et Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4986 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire). Fac-similé d'après la pierre par R. Lepsius, *Denkmäler*, XII (1859), pl. 93, n° 346, position de l'inscription indiquée *ibid.* pl. 94. La position de l'inscription est indiquée aussi par G. Roeder, *Von Debod bis Bab Kalabsche*, 2 (1911), pl. 114; photographie de la pierre, *ibid.* pl. 68, mais fort pâle et lisible en partie seulement. Republié d'après la pierre par F. Zucker, *Von Debod bis Bab Kalabsche*, 3 (1912), pp. 119-120 avec transcription en minuscules et commentaire. (Reproduit, d'après Franz et Lepsius, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8467 avec transcription en minuscules; E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 4 (1955), p. 547, n° 8647 renvoie à Zucker).

[31] Musée d'Alexandrie, inventaire n° 21767. Publié, d'après la pierre, par E. Breccia, *BSA Alex.*, 26 (1931), pp. 287-288, n° 11 avec fac-similé, transcription en minuscules, petit commentaire. (Reproduit, d'après Breccia, par E. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 7791 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Breccia, par G. Crönert, *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n° 657 avec transcription en minuscules).

[32] *P. Oxy.*, XI (1915), n° 1380, pp. 190-220. Aux lignes 97 et 101, Isis apparaît comme πολυώνυμος, à Sinope, en Thrace et à Délos. Sur cette épithète, voir Drexler, dans Roscher, *Lex. d. griech. u. röm. Mythol.*, II, pp. 546-547.

[33] J. Lesquier, *Armée romaine* (1918), pp. 441 et 530.

[34] Voir les n°s 21, 38, 41, 42.

L. 6: L'an 22 est la dernière année du règne d'Hadrien. Ἀδριανὸς ὁ κύριος est une titulature brève mais courante[35].

L. 6: Ce procurateur des carrières porte un nom dont le début en Ανω – – laisse présager qu'il ne s'agit pas d'un nom indigène, contrairement à ce que croit Meredith. La lecture demeure incertaine.

23. FRAGMENT D'INSCRIPTION LATINE

Non vidi. Provient du fort d'El-Heita, station à environ 50 km au Nord de Kénah, sur la route menant à Myos Hormos.

Ce fragment de calcaire coquillier à été trouvé par L. A. Tregenza. Il est brisé de toutes parts. Un autre fragment, s'adaptant à la pierre, était en possession des Arabes de cet endroit, dit Meredith, mais n'a pu être copié. Photographie de la pierre (Pl. 31, 1).

Publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXXI, 62 (1956), pp. 358-360 avec transcription en majuscules, photographie de la pierre p. 359, fig. 2, commentaire.

– – – DIṾ – – –
– – – – – – – – –
– RA . CY . – –

DATE: D'après le martelage visible à la seconde ligne, le texte date peut-être de Domitien.

L. 1: Il ne reste que l'extrémité supérieure d'une haste oblique qui suggère un V. Meredith songe à DIV[I]?

L. 2: La pierre a été martelée, ce qui est fréquent pour les inscriptions du règne de Domitien. À droite on voit une haste droite qui peut être un P. Meredith pense à P[IVS FELIX] et rappelle la titulature de Domitien: *Imp Caesar Domitianus Pius Felix Aug.*

L. 3: Meredith commente: «Si nous supposons [SVB CV]RA, l'inscription peut s'appliquer à une construction d'El-Heita faite par les soins d'un fonctionnaire dont le nom suivrait. Comme la partie visible de la dernière lettre est circulaire, le nom (suggéré par Birley) pourrait être CVC̣[VLNI]». À dire vrai, il est vain de s'acharner à restituer ce fragment, vu les éléments dont on dispose.

L'intérêt du texte vient de la rareté des inscriptions datées sur la route de Myos Hormos. Ce fort d'El-Heita consiste, dit Meredith, en deux parties: d'une part le fort proprement, au niveau de l'ouadi, avec à ses côtés, un parc à animaux; d'autre part un bâtiment de briques de terre, sur une petite colline, qui servait peut-être d'habitation au commandant du fort et aux officiers du détachement, mais les vestiges sont rares[36].

[35] Bureth, pp. 54-56.

[36] Photographie du fort et du bâtiment plus élevé, dans *Illustrated London News*, 16 Décembre 1950, pp. 992-993, fig. 9-10. Photographie prise à l'intérieur des parties subsistantes du bâtiment de la colline, dans *Journ. Eg. Archaeol.*, 38 (1952), Pl. XVI, fig. 4.

24. DÉDICACE DE PANKRATIS, «CENTURIO FRUMENTARIUS»

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Sur un rocher poli, dans les carrières occidentales, au sommet de la colline appelée Lycabette par Schweinfurth. L'inscriptions est bien visible, mais trop haute pour qu'on l'atteigne. Elle se trouve, nous dit Scaife, à 2 m 12 au-dessus d'un grand bloc carré qui repose sur une plate-forme formée par le sommet d'une partie de la crête de la colline et faisant saillie de la falaise exploitée. Sur cette plate-forme qui se trouve à environ 9 m au-dessus du niveau inférieur de la principale carrière, au Nord du sommet de la colline, se trouvent les vestiges de trois cabanes et un petit fortin du type qui jalonne la route de Kainopolis à Myos Hormos. L'inscription a environ 1 m 40 de long et 30 cm de haut, les lettres ayant 75 cm de hauteur. La gravure est soignée, avec une feuille au début et à la fin de la dernière ligne. Fac. similé (Pl. 31, 2).

Publié, d'après la pierre, par C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II, 1 (1934), pp. 120-122, n° II avec fac-similé, transcription en minuscules et commentaire par A. H. M. Jones. (Reproduit, d'après Scaife, par R. Cagnat, *Année épigraphique*, dans *Rev. Archéol.* (1936, II), p. 267, n° 61 avec transcription en minuscules; de même par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII (1938), n° 644 et par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8161). Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 133-134, n° 6 avec photographie du paysage, transcription en minuscules, commentaire; *Id.* dans *Chron. Ég.*, XXX, 59 (1955), p. 127, n° 3 propose φρουμεντάρις au lieu de φρουμαντάρις. (Signalé, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 606).

Πανκράτις	*Moi, Pankratis,*
(ἑκατόντα)ρχ(ος) φρουμεντάρις	*centurion préposé au ravitaillement*
εὐχὴν ἔδωκα.	*j'ai fait cette offrande.*

DATE: Sans doute le milieu du IIIe siècle p.C., vu la fonction du personnage, l'orthographe et l'écriture.

À noter L. 1: Πανκράτις pour Πανκράτι(ο)ς et l. 2: φρουμεντάρις pour φρουμεντάρι(ο)ς. Comme le remarquent A. H. M. Jones et D. Meredith, la charge de *centurio frumentarius* – d'après Aurelius Victor, *Caes.* 39, 4, 5 – fut supprimée par Dioclétien. Ces auteurs rapprochent *CIL*, XI, 1322 (Dessau, *ILS*, 2371), où un *centurion frumentarius* est chargé d'une carrière à Carrare.

25. TROIS GRAFFITES SUR UN BLOC DE GRANIT

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Selon D. Meredith, il s'agit d'un bloc carré, de granit, ayant 30 cm sur 20 cm, avec des graffites grossiers sur trois faces. L'angle supérieur droit de la face *a* est cassé. Le bloc a été trouvé par J. G. Wilkinson, en 1823, dans un poste de garde ayant trois fenêtres, l'une au Nord, l'autre au Sud, l'autre à l'Ouest, au sommet de la montagne orientale. Peut-être, à cette date, la pierre était-elle encore encastrée dans le mur, car Wilkinson a vu seulement les inscriptions *a* et *b*. Il est vrai que la face *c* est très effacée. Fac-similés (Pl. 31, 3 et 4).

Publié, d'après la pierre, par C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), pp. 123-124, n° IV avec fac-similé; transcription en minuscules et remarques de A. H. M. Jones. (Reproduit, d'après Scaife, par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII[2] (1938), n° 650 et par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8165

avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), p. 142, avec fac-similé et commentaire paléographique. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 135, n° 8 avec transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Tregenza et Meredith, dans *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 608 avec transcription en minuscules; E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 9991 reproduit le texte *c*).

a)	Ε̣ὐτύχ[ει].	*Sois heureux.*
	Ἡρκ –	*Herkoulanos,*
	ουλανός,	*curateur.*
4	κουρ(άτωρ).	
b)	Σωκ-	*Sokratès.*
	ράτης.	
c)	Ἀπολλ-	*Apollonios*
8	ώνιο[ς]	*Théon.*
	Θέων.	

DATE: D'après l'onomastique et le titre de «curateur» l'inscription est d'époque impériale.

L. 1: ⟨YTV Scaife; d'où Ε̣ὐτύ[χει] Jones (Bilabel). ЄYTVλ – – Tregenza; Εὐτυχ[εῖ] Meredith.

L. 4: CKOXP/ Scaife; d'où Κοῦρ Jones qui voit là un nom propre et rapproche le nom Κῶρ; (KOXP/ Tregenza, d'où Κουρ Bilabel. Mais, se fondant sur le trait oblique qui se trouve à la fin de la ligne et qui est signe d'abréviation, Meredith développe en κουρ(άτωρ), κουρ(εύς)? *SEG*.

L. 8: NIO Scaife; d'où [ώ]νιο – Jones; ΩNIOC Tregenza; ΩNIOC Meredith.

L. 9: ЄΩN Scaife; d'où [ς Θ]έων Jones; [ς Θέ]ων Bilabel; OЄUN Tregenza; Θέων Meredith.

L. 1: Sur la formule εὐτύχει, voir notre commentaire de la ligne 2 de la dédicace de l'ouadi Semna (n° 51). Peut-être est-ce un souhait au visiteur, comme ce καὶ σύ qu'on a rencontré sur une mosaique de Kom Trouga[37].

L. 4: Sur le κουράτωρ (*curator*) voir notre commentaire à la ligne 22 de la dédicace de l'ouadi Semna, citée ci-dessus.

L. 9: Selon la ponctuation adoptée, on peut voir en Θέων le surnom d'Apollonios, ou bien un autre anthroponyme. Nous préférons la première interprétation, vu la date supposée de ce graffite.

26. PETIT FRAGMENT DE GRANIT AVEC SIGNATURE D'APOLLONIOS THÉON

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Le pierre se trouve dans le même mur que celle qui porte trois graffites sur trois faces différentes (n° 25). La fin de l'inscription manque.

Pierre trouvée par Scaife en 1937. Publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 140, n° 18 avec transcription en minuscules. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 612 avec transcription en minuscules).

[37] Voir nos *Confins libyques*, pp. 913-925.

Ἀπολλώνι[ος Θέων?]. *Apollonios Théon.*

DATE: Époque impériale, s'il s'agit du même personnage que celui qui signa sur le bloc provenant du même mur (n° 25).

Il est tentant de penser avec D. Meredith qu'il s'agit du même personnage, mais on ne peut être affirmatif.

27. STÈLE DE FLAVIUS IULIUS, AVEC MENTION DE LA CONSTRUCTION D'UNE ÉGLISE

Non vidi. Bir Quattar, au Sud du Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). La pierre, dit L. A. Tregenza, gît à l'extérieur d'un petit bâtiment à portique, construit à même le granit, sur le côté Est de la chute d'eau asséchée, immédiatement au-dessus de Bir Nagat. Maintenant la pierre est brisée sur presque tous ses côtés, mais elle avait originellement 50 cm de long, 30 cm de haut et 22 cm 5 d'épaisseur. C'est un granit à grain plutôt fin. L'inscription dans l'ensemble est bien gravée, dans une *tabula ansata* en pointillé. Elle comprend huit lignes. Fac-similé (Pl. 32, 1).

L'inscription a été trouvée par J. G. Wilkinson en 1823 et revue en 1825. Son existence, raconte L. A. Tregenza, a été signalée par un voyageur qui chassait le bouquetin, au début du XXe siècle, alors que plusieurs tentatives pour retrouver la pierre avaient échoué. Tregenza redécouvrit la pierre en août 1949, alors que l'inscription était contre la terre et que la stèle se trouvait parmi les pierres écroulées à l'extérieur du bâtiment. Texte publié, d'après la pierre, par J. G. Wilkinson, *The Journal of the Royal Geogr. Society of London*, 2 (1832), p. 49, avec description du site et transcription en minuscules de l'inscription. Republié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), pp. 146-150, avec fac-similé de la pierre p. 146, III, commentaire. (Cité, d'après Wilkinson et Tregenza, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 132 avec transcription en minuscules, commentaire sur καθολικήν et sur la date). Cf. J. Drescher, note *apud* Murray, *Bull. Soc. Roy. Geogr.*, 24 (1951), p. 113, sur la date; D. Meredith, *The Journ. Egypt. Archaeol.*, 38 (1952), p. 108 et n. 3 sur l'intérêt, la date et la bibliographie du texte. G. E. Wipszycka. *Les ressources et les activités économiques des églises en Égypte, du IVe au VIIIe siècle* (1972), pp. 25-26 (Sur le terme καθολικὴ ἐκκλησία), p. 108 (sur la destination de l'église construite par Flavius Iulius).

	Φλαυιὸς Ἰούλιος	*Flavius Iulius,*
	ὁ διασημότατος	*le très distingué*
	ἡγεμὼν Θηβαίδος	*gouverneur de Thébaide,*
4	ὁ κατασκευάσας ἐν-	*qui construisit*
	ταῦθα καθολικὴν	*ici une église*
	ἐκκλησίαν, ἐπὶ	*publique, quand*
	[Ἁ]τρῆτος ἐπισκό-	*Hatrès était évêque*
	[πο]υ Μαξιμιανοπόλ(εως).	*de Maximianopolis.*

DATE: Selon J. Drescher, 340-341 p.C., probablement.

Wilkinson présente à tort l'inscription sur trois lignes et omet certaines lettres visibles sur la pierre. L. 4: Wilkinson omet EN à la fin de la ligne, noté par Tregenza.

L. 5: ΤΑΥΘΑ est noté par Tregenza avant ΚΑΘΟΛΙΚΗΝ, mais n'est pas copié par Wilkinson.

L. 6: Avant ЄΚΚΛΗCIAN Tregznza remarque un trou dans la pierre. Drescher ponctue d'un point avant ἐπί. Avant la préposition il y a sur la pierre un trait oblique.

L. 7: Wilkinson copie ... ητος, mais Tregenza ΤΡΗΤΟC. Il songe à transcrire ἐπὶ Τρητος ἐπισκόπου ou bien Ἐπιτρητος ἐπισκόπου, génitif absolu. Drescher restitue [Ἀ]τρῆτος.

L. 8: La pierre est cassée au début de la ligne. À la fin, un trait oblique après ΠΟΛ marque l'abréviation du nom de la ville.

Wilkinson a bien décrit le site:

«La belle vallée qui conduit à la source de Guttar (c'est à dire Quattar) est remplie de beaux *seyals* (chardons laités), qui à cette époque (début mai) étaient particulièrement verts malgré l'absence de pluie; quand on continue plus avant, la vallée progressivement diminue de largeur et présente l'aspect d'un lit de torrent, rempli de grandes pierres jusqu'à ce qu'elle se termine à un rocher escarpé qui la surplombe, couvert d'herbes aquatiques suspendues, le long desquelles l'eau dégoutte lentement; en dessous se dressent des palmiers et des joncs et se trouve un bassin qui fournit une quantité abondante d'eau excellente, quand on creuse un trou dans le sable, formé de débris de granit, dont il est rempli. Il y a d'innombrables dessins gravés sur les rochers tout du long du chemin qui conduit à l'eau, et parmi ces rochers se trouve une ancienne tombe, probablement chrétienne. J'escaladai le rocher et traversait le ravin au-dessus, dans lequel se trouvaient plusieurs réservoirs naturels, plus petits, et j'arrivai à un bâtiment de pierre qui, à en juger par l'apparence, n'est pas très ancien: il consiste en trois chambres et en une sorte de portique ou préau, supporté par deux piliers. Rien ne manque, sauf le toit, les murs, fenêtres et entrées étant parfaitement conservés. Mon guide arabe me désigna au loin une «pierre inscrite», qui s'avéra être une inscription grecque, montrant que ce bâtiment avait été une église. Cette pierre gît sur le sol, à l'extérieur, et est brisée, mais peu de lettres, à mon avis, ont disparu. (Wilkinson donne ici sa transcription en minuscules).

Durant notre séjour à Guttar, les gazelles étaient si pressées d'avoir de l'eau qu'elles couraient à travers notre campement dans la vallée et, après avoir satisfait leur soif, retournaient par le même chemin, car c'était la seule route pour gagner la source et ces animaux préfèrent toujours les vallées plutôt que de traverser les montagnes, sauf par des sentiers battus; c'est même le cas quand elles sont pressées étroitement par des chiens; et j'en ai connu qui rebroussaient chemin et échappaient à leurs poursuivants quand elles trouvaient que la vallée touchait presque à sa fin. Durant notre séjour en cet endroit, quelques Ababde capturèrent quelques *kepsh* (ou bouquetins), plusieurs *taytals* (oiseaux de marais) et un lièvre. Nous observâmes aussi, dans notre route jusqu'à Guttar, et près de l'eau, de nombreuses perdrix et grouses, dont nous vîmes aussi quelques-unes près des ruines».

De façon très heureuse, Tregenza remarque que «l'atmosphère de cet endroit suggère fortement un repaire de Pan bien plutôt que le site d'une église chrétienne».

Ll. 1-3: Ce Flavius Iulius, qui porte ici le titre de διασημότατος, est le gouverneur civil de la Thébaide. C'est lui qui a ordonné et sans doute financé la construction de cette église en un lieu si écarté. Geste de haut fonctionnaire que E. Wipszycka rapproche de celui qui contribua à la construction des batiments pour pélerins près du sanctuaire d'Apa Ménas dans le désert libyen[38].

L. 5: Meredith rapproche cet adjectif καθολική de la καθολικὴ ἐκκλησία qu'on trouve dans une autre inscription chrétienne du *Mons Porphyrites* (n° 28). Il rappelle que dans

[38] J. Drescher, *Apa Mena. A Selection of Coptic Texts* (1946), pp. 147-148.

P. Oxy. XVI, 1900 (528 p.C.) l'adjectif est traduit par «principale», mais que dans *P. Oxy* XIX, 2238 (551 p.C.) et selon une note de Hardy dans *Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. Or. et Slaves*, 7, 1939-1944 l'épithète s'applique à la corporation directement sous les ordres de l'évêque, c'est à dire aux églises «publiques» (distinctes des églises rurales, privées ou monastiques) et qu'elle peut s'opposer aussi à «hérétique». Tregenza rapporte les explications de J. Drescher: dans les premiers siècles du Christianisme, καθολική avait le sens d'«universelle», appliqué à l'église chrétienne; mais à partir de le fin du IVe siècle, l'adjectif fut utilisé pour distinguer l'église «officielle» des églises schismatiques. Plus tard le mot servit à désigner l'église «principale» d'une paroisse et l'adjectif avait le sens de «paroissiale». Vu la situation de cette église, dans une gorge du désert, Tregenza propose de traduire par «église publique», c'est à dire ouverte à tous et non seulement aux membres d'une communauté ou à des moines. Il renvoie à Cabrol et Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, vol. V 2, s.v. *catholique*[39].

L. 8: Selon D. Meredith, il se pourrait que Maximianopolis fût la ville de Kénah, point de départ de la route du désert vers *Mons Porphyrites* et *Mons Claudianus*.

28. BLOC DE GRANIT AVEC MENTION D'UNE ÉGLISE ET DE TRAVAUX DE RÉPARATION

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Sur le sentier partant du temple de Sarapis et menant à des carrières. Hume précise: «À partir du temple de Sarapis, on monta jusqu'aux carrières de porphyre que l'on atteint par une route large et sinueuse, maintenant coupée souvent par des ravins. Sur le côté droit de la route, sur une partie du sol surélevée, il y avait quelques petits piliers de granit et, sur le chemin lui-même, un bloc portant une inscription fut découvert par Hardwick, bloc qui, à un moment donné, a pu être supporté par les piliers... Tout du long de la route il y a quelques plates-formes de pierre, peut-être utilisées pour entreposer les piliers quand on les faisait descendre. Juste en-dessous des carrières, il y a un bâtiment romain contenant plusieurs pièces, le tout construit en pierre; plusieurs blocs de porphyre vert et rouge gisaient tout près, certains portant des marques de carriers». Scaife, sur une des buttes au commencement du village, ne vit plus qu'une seule colonne, brisée en deux parties, de 75 cm de long, et de 12 cm 5 de diamètre à une extrémité, 15 cm à l'autre; mais il ne retrouva pas le bloc inscrit. L'inscription était répartie sur quatre lignes. Fac-similés (Pl. 32, 2 et 3).

Cette inscription fut copiée, le 14 Janvier 1826, par J.G. Wilkinson (MS XXXVIII, p. 30), mais non publiée par lui. Le savant anglais communiqua sa copie à J.A. Letronne, qui mourut en 1848, avant de pouvoir publier le texte entier dans le recueil des inscriptions grecques d'Égypte, dont le tome 3, resté à l'état de projet, devait contenir les inscriptions chrétiennes. Mais Letronne publia les deux premiers mots du texte dans son mémoire intitulé «Examen archéologique de ces deux questions: 1°) La croix ansée égyptienne a-t-elle été employée par les Chrétiens d'Égypte pour exprimer le monogramme du Christ? 2°) Retrouve-t-on ce symbole sur des monuments antiques, étrangers à l'Égypte?», étude publiée dans les *Mémoires de l'Institut Royal de France, Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, XVI (1846), pp. 256-257. La pierre fut retrouvée par Hardwick en 1898 et signalée par T. Barron et W.F. Hume, *Topography and geology of the eastern desert of Egypt, central portion* (1902), pp. 27-28: ils ne donnent que les deux premiers mots, mais signalent l'emplacement de la

[39] E. Wipszycka, *Les ressources et les activités économiques des églises en Égypte, du IVe au VIIe siècle* (1972), pp. 25-26 (sur la signification du terme καθολική ἐκκλησία).

découverte et envoyérent une copie au professeur Ramsay, à Aberdeen, qui jugea, disent-ils, qu'une transcription n'était pas possible. D'après la copie de J. G. Wilkinson et d'après les notes de W. F. Hume, — l'une et l'autre version étant défectueuses, selon D. Meredith —, le texte fut publié par R. Delbrück, *Antike Porphyrwerke* (1932), p. XXIV. Barron et Hume avaient raison d'écrire: «Si les circonstances le permettent, il serait heureux que cet unique souvenir de l'influence chrétienne au Gebel Dokhan fût acquis pour le Musée du Caire, car il court le risque imminent d'être entrainé au loin par une soudaine pluie d'orage». En effet, la pierre a disparu depuis 1898. C. H. O. Scaife la chercha en vain en 1933, mais il se demande si la pierre n'a pas été utilisée lors de la réfection de la route cette année là; il donne du moins la description d'une colonne trouvée dans ce village de la hauteur, visité par Wilkinson et par Hume, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), p. 127, n° VI. C'est d'après une des copies du manuscrit de Wilkinson que C. H. O. Scaife publia le texte en entier, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, III 2 (1935), pp. 58-104, notament 58-61 (sur cette inscription), dans son article *Two inscriptions at Mons Porphyrites (Gebel Dokhan), also a description with plans, of the stations between Kainopolis and Myos Hormos together with some of the ruins in the neighbourhood of Gebel Dokhan* avec fac-similé de la copie de Wilkinson, corrections de H. J. Bell et notes historiques de A. H. M. Jones (Compte-rendu de cet article par P. Collart, *Rev. Ét. Gr.* (1937), pp. 277-278, n° 35 avec remarques sur ἐπαρχικός et sur ἀρχιλατόμος. Le texte est reproduit en majuscules, d'après Scaife, par A. Merlin et J. Gagé, *Revue des publications épigraphiques*, dans *Rev. Archéol.* (1937, II), p. 342, n° 58; reproduit aussi, d'après Delbrück et Scaife, par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII 2 (1938), n° 647 avec transcription en minuscules, commentaire; reproduit encore, d'après Delbrück, Scaife et *SEG*, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8162 avec transcription en minuscules. La pierre est signalée, d'après Wilkinson, Barron et Hume, Delbrück, Scaife, par D. Meredith, *The Journal of Egypt. Archaeol.*, 38 (1952), p. 108 et n. 4, avec des considérations historiques. Le texte est reproduit, d'après Wilkinson, Hume, Delbrück, Scaife et tous les autres éditeurs, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), pp. 131-133, n° 4 avec transcription en minuscules et commentaire. Il est seulement signalé, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 604. Le texte est reproduit enfin, d'après tous les éditeurs précédents, par J. Dummer, *Bemerkungen zu einer Inschrift vom Mons Porphyrites*, dans *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*, 2 (1965), pp. 293-303 avec transcription en minuscules, long commentaire; cet article est analysé par H. G. Beck, *Byz. Zeitschr*, 59 (1964), p. 267, dont le *Bull.* recopie les conclusions, en se gardant bien de prendre position sur les points difficiles: *Bull.* 1967, n° 667).

Καθο̣λικὴ † ἐκκλη̣σία Μελιτίου π̣(ραι)π̣(οσίτου).
Δίδυμος ἐπαρχικὸς εὐχαριστῶν τῷ ἁγίῳ τόπῳ ἅμα Παρανίῳ καὶ Πανα-
χάτῃ ἀρχιλατόμοις καὶ λοιποῖς τεχνίταις ἀνενέωσα εἰς (τὴ)ν χ(άλ)ασιν τῶν κι-
-όνων Ἰεροσολύμων.

DATE: IVe siècle p.C. (cf. *infra*).

Église publique, Mélitios étant préposé. Moi, Didymos, fonctionnaire de l'éparchie, en remerciement à cette place sacrée, en même temps que Paranios et Panachatès, chefs carriers, et que les autres artisans, j'ai procédé à cette restauration, lors de l'affaissement des colonnes de Jérusalem.

L. 1: Après Μελιτίου Π̣(ραι)π̣(οσίτου) n'est gardé que par Meredith. Dummer songe aussi à πάπα, génitif de πάπας, mais il écarte ce mot, la copie de Wilkinson montrant, selon lui, Ο″Ο. Scaife élimine cette indication, ainsi que Bilabel et *SEG*.

L. 4: La copie de Wilkinson porte ЄICΠΠNXΛAACIN, celle de Hume ЄIMINXAMCIN. Les éditeurs corrigent tous en εἰς τ(ὴν) χ(άλ)ασιν.

L. 1: La croix ansée, en Égypte, est un symbole utilisé par les Chrétiens comme monogramme du Christ. Outre l'étude de Letronne, Meredith cite celle de M. Cramer, *Das altägypt. Lebenszeichen im christl.-koptischen Aegypten*, p. 65.

Nous donnons ici à καθολική le même sens que dans l'inscription de Flavius Iulius du Mons Porphyrites (cf. nº 27). Si l'on en croit Épiphane de Salamine, *Haer.* 68, 3, 5 sqq. (*GCS Épiph.* III, 143 Holl) l'ἐκκλησία καθολική c'est à dire «l'église de Pierre», s'opposait à l'église schismatique de Mélétios, évêque de Lycopolis, que ses sectateurs appellaient ἐκκλησία μαρτύρων. Il nous paraît donc difficile de voir ici en Mélétios le célèbre hérétique sur lequel *SEG* invite à consulter Foakes-Jackson *apud* J. Hastings, *Encyclop. of Relig. and Ethics*, VIII, 538; H. I. Bell, *Jews and Christians in Égypt* (1924), pp. 38-99 et F. H. Kettler, *Der Melitianische Streit in Ägypt.*, dans *Zeitschr. f. neutest. Wissensch.*, XXXV (1936), pp. 155-193. Du même coup la date de 306 p.C., qui est celle du début du schisme de Mélétios, ne peut plus être retenue pour la fondation de l'église ici mentionnée. Mélétios ne serait que le «préposé à», le génitif ayant ici une valeur absolue et un sens temporel: «Quand Mélétios était préposé (à cette église)».

L. 2: Δίδυμος ἐπαρχικός. Il s'agit d'un fonctionnaire de l'*officium* de l'ἔπαρχος ou gouverneur de la province. Dans l'inscription de Bir Quattar (nº 27), c'est Flavius Iulius, c'est à dire le gouverneur de Thébaide lui-même, qui dédie l'église. P. Collart s'est interrogé sur ce fonctionnaire: «Scaife traduit ἐπαρχικός», écrit-il, «par *an official of the praefect*. Je ne connais qu'un exemple de ce titre dans les papyrus (*P. Oxy.* 1223, 22, fin du IVe siècle, donc contemporain de l'inscription); Hunt le traduit par *the praefect assistant* et dit en note: «*This* ἐπαρχικός *is perhaps more likely to be a person in the service of a military praefect than an official of the* ἐπαρχία». Il faut avouer que, dans notre inscription, rien n'indique qu'il s'agit d'un titre militaire.

τῷ ἁγίῳ τόπῳ désigne ici l'église, endroit consacré. Dans une inscription, sans doute impériale, de l'ouadi Hammamat[40] un Artémidoros fait un acte d'adoration «à tous les dieux», εὐχαριστῶν τῶι τόπωι.

L. 3: Ces ἀρχιλατόμοι sont des «tailleurs de pierre». P. Collart a donc raison d'émettre un doute sur la traduction de Scaife: *chief masons*. Il s'agit de carriers, non de maçons.

ἀνενέωσα ne peut s'appliquer qu'au bâtiment à propos duquel l'inscription a été gravée. Scaife et Jones pensent que cette remise en état s'applique à la route, qui aurait été abandonnée après que l'exploitation des carrières eut cessé. Mais Meredith et Dummer estiment que le complément de ce verbe est καθολικὴ ἐκκλησία, exprimé plus haut.

Χάλασις n'est pas facile à comprendre. A. H. M. Jones écrit: «Χάλασις est, selon Liddell-Scott, utilisé seulement dans les traités de médecine; le sens le plus proche de celui requis ici est «le relâchement du bandage». Χαλαστήρια est cependant utilisé en mécanique, signifiant «cordes pour l'abaissement d'une trappe». Χάλασις, ici, décrit sans doute le procédé pour descendre les colonnes à partir des carrières, au moyen de poulies». Cette explication, à vrai dire ne convainct pas et n'a pas séduit Dummer. Le génitif κιόνων montre que

[40] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, nº 134 et le commentaire *ibid.* pp. 209-210.

le terme s'applique aux colonnes, et non aux cordes permettant de les faire descendre. D'autre part, l'application d'un terme médical à un bâtiment malade ne parait pas déplacée, d'autant qu'en architecture beaucoup de termes sont tirés du corps humain. Nous pensons donc que le mot désigne l'affaissement, l'éboulement, voire l'effondrement des colonnes de l'église.

L. 4: Ἱεροσολύμων pose un difficile problème. L'ethnique est Ἱεροσολυμίτης, mais le toponyme τὰ Ἱεροσόλυμα, ων désigne la ville de Jérusalem, appelée aussi Ἱερουσαλήμ (indéclinable).

Les éditeurs du *SEG* s'appuient sur cet adjectif pour dater l'inscription des lignes 2 à 4, de 335 p.C., date de l'inauguration du Saint Sépulchre par l'impératrice Hélène. En effet, comme nous l'apprend Eusèbe de Césarée, Constantin avait prescrit qu'on apporte des colonnes de partout. Le sens que nous donnons à χάλασις ne se prête pas à cette interprétation. Nous hésitons donc entre deux sens: Ou bien Ἱεροσολύμων fait allusion à la Jérusalem de Judée et τὴν χάλασιν τῶν κιόνων Ἱεροσολύμων se rapporte à une des démolitions du temple de Jérusalem, le rédacteur d'Égypte datant son texte d'un événement de Judée, ce qui est fort peu courant; ou bien, — et nous le croirions volontiers —, Ἱεροσολύμων est à prendre dans un sens local. On sait en effet que, chez certains auteurs chrétiens, on a donné le nom de «Jérusalem» à un quartier de ville. Ce peut être le cas ici, à moins que «colonnes de Jérusalem» ne désigne une partie de l'église, mais nous ne connaissons pas d'autres exemples de cet emploi.

29. STÈLE DE PORPHYRE AVEC ÉPITAPHE DE IOANNÈS

Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). La pierre a été trouvée sur la lisière Ouest du cimetière du village, au sommet de la colline occidentale appelée Lycabette par Schweinfurth. La stèle est oblongue, grossièrement taillée, d'environ 59 cm de hauteur sur 17 cm 5 de largeur et 5 cm d'épaisseur. La pierre est brisée en deux morceaux, au tiers de sa hauteur. C'était manifestement une pierre tombale, car elle a été trouvéé près d'une sépulture. L'inscription comprend sept lignes clairement gravée et quatre lignes, se présentant à l'envers car étant gravée à partir de l'autre extrémité de la stèle; ces quatre lignes sont légèrement gravées et paraissent être une tentative d'illettré pour graver le texte qu'on lit. Au dos de la stèle, croix ansée d'époque chrétienne. Fac-similé (Pl. 32, 4).

Publié, d'après la pierre, par C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), pp. 122-123, n° III avec fac-similé, description de la stèle, transcription et commentaire de A. H. M. Jones. (Reproduit, d'après Scaife, par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII[2] (1938), n° 648 et par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8163 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 133, n° 5A, avec transcription en minuscules (Signalé, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 605).

	Ἰωά-	
2	νης ἀ-	
	πὸ ἐπικί-	*Ioannès,*
4	ου Νῖλ-	*du bourg Nilos,*
	ος τοῦ	*du nome Hermopolite.*
6	Ἑρμοπ-	
	ολίτου.	

DATE: Époque chrétienne. Peut-être du IVe p.C. comme l'inscription de Didymos (n° 28).

Notons les particularités d'orthographe:
Ll. 1-2: Ἰωάνης pour Ἰωάννης.
Ll. 3-4: ἐπικίου pour ἐποικίου.
Ll. 4-5: Νῖλος, non décliné, pour Νίλου.
L'inscription gravée à l'envers montre, selon Scaife:

ΑΠΟΚ̀
ΠΕΤΟ
ΙΠCΝ
ΙΛOC

ce qui, d'après Meredith, serait un essai pour graver ΑΠΟΕΠΙΚΙΟΥΝΙΛΟC.
Au dos, symbole chrétien:

C♀

Le nome peut-être celui d'Hermopolis Parva (Damanhour), dans le Delta, ou celui d'Hermopolis Magna (Achmounein), en Haute-Égypte. Cette ambiguïté n'est pas rare[41].

30. FRAGMENT DE GRAFFITE SUR UN DES PILIERS DU PUITS EN FACE DU CASTELLUM

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Gravé sur le plâtre recouvrant l'une des cinq colonnes de pierre encore debout en demi-cercle autour du puits du milieu de l'ouadi, en face du castellum. Les lettres sont grossières et partiellement disparues.

Le texte a été relevé par J. Burton, par J.G. Wilkinson et par G. Schweinfurth. Il a aussi été noté par C.H.O. Scaife, L.A. Tregenza, dans leurs notes manuscrites. publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 139, n° 13 avec transcription en minuscules.

– – – ωΜΙΛOC TAIC – – –
– – – IOC TAIC – – –
†

DATE: D'après la croix peinte en rouge en-dessous de l'inscription et relevée par Wilkinson seulement, le texte serait d'époque chrétienne.

[41] Voir, par exemple, E. Bernand, *Épigrammes d'Égypte*, n° 80, v. 6 et n° 61, v. 6.

L. 1: [– – ι]ωμιλος ταις [– – –] Wilkinson qui copie aussi σ[. . . . .]ιωμηος ταις[– – –]. À partir de Schweinfurth PΩMAIOC + AIC Dubois (*Adm. et expl. des carrières* 65, 68) a proposé Ρ(ω)μαιος αις. . . . . Scaife copie σ. . . . .ιω.ιος ταις et Tregenza – – – ωμ.ιος ταις – – –

31. INTERPELLATION AMOUREUSE

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*), sur la colline appelée Lycabette, sur une pierre du mur d'une chambre intérieure d'une maison. L'inscription est gravée dans un cadre oblong assez grossier. Fac-similé (Pl. 32, 5).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), p. 144 avec fac-similé seulement. Republié, d'après la pierre et d'après Tregenza, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 139, n° 12 avec transcription en majuscules.

Σώνκις καλέ. *Beau Sonkis*

DATE: Inconnue.

Sur la pierre CṂNKIC. Abréviation de Σώνικος?

C'est l'invocation ordinaire de l'amant à l'aimé, telle qu'on la trouve notamment sur les coupes.

32. NOM DE SARAPIS, SUR UN ROCHER

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*), sur la montagne orientale. Graffite gravé sur une paroi du sentier profondément creusé dans les rochers et conduisant dans la grande carrière la plus méridionale. *Sigma* et *epsilon* ronds. Fac-similé (Pl. 32, 6).

Vu par J. Burton en 1822 (MS, 25625, 41). Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), p. 145, n° 3 avec fac-similé seulement. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 139, n° 11 avec transcription en minuscules. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 613 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après *Suppl. Epigr. Gr.*, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 9992 avec transcription en minuscules).

Σέραπις. *Sarapis.*

DATE: Inconnue.

Tous les éditeurs sont d'accord sur la lecture.

33. SIGNATURE D'AMMONIS TYRANKÔN

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*), sur une pierre d'angle, en granit, d'un mur de la troisième maison, à mi-chemin quand on monte le sentier escarpé sur la montagne occidentale. Au même endroit a été trouvée la dédicace aux dieux associés (n° 19). Fac-similés (Pl. 32, 7 et 8).

Fac-similé d'après la pierre par C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), p. 110 (Transcription en minuscules par *Suppl. Epigr. Gr.*, VIII² (1938) n° 651, d'après Scaife, et par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 2 (1938), n° 8166). Republié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), pp. 142-143 avec fac-similés de la copie de Scaife et de la sienne propre, remarque sur le nom propre. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), pp. 135-136, n° 9 avec transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Tregenza et Meredith, dans *Suppl. Epigr. Gr.*, XIII (1956), n° 609 avec transcription en minuscules) de même, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 9989).

Ἀμμῶνις Τυραν-	*Ammonis Tyrankôn.*
κων.	

DATE : Inconnue.

L. 1 : AMMΩNIC TYPAN Scaife ; d'où Ἀμμώνιο[ς] Τυραν-Bilabel ; AMMΩNIC TYPAC d'où Ἀμμωνις τυρασ- Tregenza ; Ἀμμῶνις Τυραν- Meredith (Kiessling).

L. 2 : KЄN Scaife ; d'où κεν(?) Bilabel ; κων Tregenza et Meredith (Kiessling). Comme le dit Meredith TPΦ et ΠЄ, marques de carriers, ont été indûment ajoutés aux lignes 3 et 4 par SEG et Bilabel.

Pour Meredith, la lecture du nom propre ne fait plus de doute après le relevé du nom semblable sur le montant du bain ruiné à l'angle Sud-Est du *castellum*.

34. GRAFFITE SUR SEUIL DE PORTE

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Sur le seuil en granit de la troisième cabane, où signa Ammonis Tyrankôn (n° 33).

Trouvé par C. H. O. Scaife en 1937. Publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 140, n° 16 avec transcription en majuscules.

Πανοῦτ.

DATE : Inconnue.

Nom copte.

35. FRAGMENT DE GRANIT AVEC ACTE DE REMERCIEMENT(?)

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Fragment trouvé par C. H. O. Scaife, en 1937, près de la troisième cabane, où signa, entre autres, Ammonis Tyrankôn (n° 33). La pierre est brisée de tous les côtés.

Publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 140, n° 17.

..... του – – –
[– – – σ]ωτηρία[ς – – –]
..... ου ... – – –

DATE: Inconnue.

Le mot σωτηρία, à la ligne 2, fait penser qu'il s'agit d'un acte d'adoration fait «pour le salut» du signataire ou d'un de ses parents ou amis, ou bien d'un acte de remerciement pour avoir été sauvé d'un péril.

Au Paneion d'El-Boueib, on trouve: ὑπὲρ αὐτοῦ καὶ τοῦ ἀδελφοῦ σωτηρίας[42] et, au datif, καὶ τῶν ἀδελφῶν αὐτοῦ σωτηρίᾳ[43]. Au Paneion d'El-Kanaïs Πανὶ εὐχὴν περὶ σωτηρίας[44]. Il n'est pas rare que des actes d'adoration soient aussi des actes d'action de grâce. Ainsi au Paneion d'El-Kanaïs, des signataires remercient d'avoir été sauvés des dangers de la mer: σωθεὶς ἐκ πελ(άγ)ους[45], σώισας [δὲ ἐν πελ]άγει πλαζομένους[46].

36. GRAFFITE D'OSÉRAPIAKOS

Non vidi. Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*). Sur une paroi de rocher en face de la montagne occidentale, au-dessus de la troisième cabane (celle où signa Ammonis Tyrankôn, n° 33). Le graffite est en pointillé grossier et mesure 35 cm de long sur 12 cm de haut.

L'inscription a été trouvée par Andrew en 1937 et copié par C. H. O. Scaife. Texte publié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII, 55 (1953), p. 141, n° 19 avec transcription en minuscules, lecture de la ligne 3 par Claire Préaux.

.....Є – – – Λ
λας ἀνέθηκε Μενέλας(?)
ἐπικαλούμενος Ὀσερα-
πιακός.

DATE: Inconnue.

– – – a dédié Ménélas, surnommé Osérapiakos.

L. 1: Traces effacées d'écriture, remarque Meredith, qui copie .....Є Λ
L. 2: ΛACANOCOKЄBЄNЄAAЄ Meredith.
L. 3: Lecture de Cl. Préaux.

[42] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 150.
[43] *Ibid.*, n° 177.
[44] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 41.
[45] *Ibid.*, n° 42.
[46] *Ibid.*, n° 8.

GEBEL FATIREH (*MONS CLAUDIANUS*)

Le site du Mons Claudianus (Gebel Fatireh)

N'ayant pas eu le bonheur de visiter nous-même cette station, nous reproduisons les descriptions faites par J.G. Wilkinson en 1823, G. Schweinfurth en 1885 (résumé par Ch. Dubois), L.A. Tregenza en 1949.

La description de J.G. Wilkinson, publiée en 1832, dix ans après son voyage, a le mérite d'être la première[47]:

«Après avoir franchi la chaîne du Fatireh, nous arrivâmes enfin à un petit village contenant vingt ou trente habitations ruinées. De là, prenant une direction Est-Sud-Est en remontant une autre vallée, nous arrivâmes aux ruines de quelques maisons et à quelques grandes colonnes inachevées, gisant à terre; elles étaient de la même variété de granit gris trouvée dans les carrières de cette montagne; les deux plus grandes avaient 9 m 11 de long sur 1 m 016 de diamètre, et les deux autres 6 m 155 de long sur 0 m 962 de diamètre. Il y avait aussi les bases de nombreuses colonnes, en diverses directions, et sur l'une d'elles nous découvrîmes quelques lettres; et, après avoir nettoyé la terre qui l'ensevelissait presque, nous trouvâmes une inscription grecque contenant le nom d'Ennius Priscus, un centurion de la 22e légion.

Bientôt après avoir vu cet endroit, nous atteignîmes une très grande station militaire, qui semble être l'ancien Ὕδρευμα Τραιάνου. Elle consiste en un grand fort construit selon le mode ordinaire, capable de contenir un grand nombre d'hommes, défendu par des tours et pourvu de plusieurs citernes. Sur un côté on a fait une addition considérable, mais nous avons cherché en vain une inscription qui pût nous renseigner sur l'époque de cet agrandissement.

À l'extérieur de ce fort se trouve un autre espace clos de murs, contenant deux grandes pièces, destiné probablement à loger des bestiaux ou des grains, et derrière se trouve un puits. À l'extérieur des murs, court une chaussée latérale artificielle, probablement utilisée durant la seule saison des pluies. À l'Est du fort sont des bains et la maison du commandant; les premiers sont tous, à une seule exception près, des bains de vapeur et voûtés selon la coutume, la lumière venant du haut, d'où était suspendue une chaîne pour régler la température de la pièce. À l'extrémité de la pièce centrale se trouve une niche. Les hypocaustes sont parfaits, comme le pavement qui les recouvre, et les tuyaux sur les côtés des murs subsistent encore. Contigu aux bains de vapeur (*sudatoria*), se trouve le bain chaud où nous avons trouvé seulement un petit réservoir, construit en pierre et revêtu de stuc.

Derrière les bains se trouve un temple rond, auquel conduit une grande route partant du fort. Au sommet d'un perron sur la facade, se dressait un autel de granit gris, maintenant en morceaux, sur le côté duquel se trouvait l'inscription: *Anno XII Imp(erante) Traiano Caesare Aug(usto) Germanico Dacico, per Sulpicium Simium praefectum Aeg(ypti)*.

Dans l'espace tout autour gisent des chapiteaux et des bases de colonnes inachevées. On n'y voit point les fûts de ces colonnes, quoique deux des bases aient été mises en place sur le soubassement du portique, qui devait se composer, sans aucun doute, de quatre colonnes corinthiennes, avec architrave, frise et fronton. Mais, de toutes les parties qui devaient constituer le temple, la seule qui ait été finie et prête à être placée est une architrave qui gît juste sous cet emplacement et qui porte une inscription dédicatoire dont voici la copie[48]...

Au-delà du portique, on est conduit par trois portes dans une chambre dans laquelle se dressaient

[47] J.G. Wilkinson, *The Journal of the Royal Geographical Society of London* 2 (1832), pp. 53-57.
[48] Suit le texte de notre inscription.

ou devaient se dresser des colonnes et des pilastres; au centre est un autel renversé, sur lequel, après l'avoir nettoyé des débris qui l'enterraient presque, nous trouvâmes l'inscription suivante:

Annius Rufus leg. XV Apollinaris praepositus ab
optimo Traiano operi marmorum Monte Claudiano
v(otum) s(olvit) l(ibenti) a(nimo).

Cet autel, qui était presque carré, n'a jamais été fini, excepté sur la face inscrite.

Du côté droit, quand on entre dans la chambre, se trouve une autre pièce avec une niche, derrière laquelle se trouve un double mur et, dans l'espace intermédiaire, juste assez de place pour qu'un homme se tienne debout. Une autre chambre, face à cette pièce, a aussi un passage secret derrière le mur; et, entre deux escaliers venant de la place, il y a un singulier cabinet rond sur les murs. Il n'y a rien d'autre de remarquable dans ce bâtiment, excepté de nombreuses niches dans différents endroits des murs et, en une place, un soleil avec uraeus, de facture romaine. Les chambres ont été voûtées et revêtues de stuc, de telle sorte qu'il ne restait à terminer que le portique quand les travaux du *Mons Claudianus* ont été abandonnés. Ce nom était probablement dérivé de quelque préfet du règne de Trajan, et non pas de l'empereur Claude, car dans ce cas le nom aurait été *Mons Claudius*[49]. Je suis enclin à penser que ces carrières étaient seulement exploitées durant les règnes de Trajan et d'Hadrien.

Dans *la ville*, les maisons sont remplies de coupes et de vases brisés, et sur quelques-uns on distingue quelques lettres grecques et quelques dessins de différentes sortes. Près de la porte d'entrée (à l'intérieur) était un autel que nous eûmes quelque difficulté à mettre au jour et qui s'avéra, à notre grand désappointement, dépourvu d'inscription; près de lui se trouvait une pierre creusée en forme de patère.

Dans l'une des maisons, nous trouvâmes ce qui, je suppose, avait été le dessus d'une table; dans d'autres, des mortiers; et près de l'un d'eux se trouvait un grand bloc grossier de granit, creusé comme pour recevoir de l'eau; dans une autre maison un sphinx inachevé, d'ardoise dure (la pierre noire des Ptolémées) et, tout près, un très beau petit autel avec dédicace à Sarapis. La face supérieure est creusée en forme d'auge ou de bassin oblong, profond de 62 mm et large de 80 cm en bas. Il est en granit gris des carrières, comme le grand qui est devant le temple. Dans l'une des rues se trouve un bloc de granit avec le mot Κραμβυς. Nous trouvâmes très peu de coquilles, mais une grande quantité de verres, dont quelques-uns très joliment coupés, et deux petites bouteilles d'épais verre de couleur verte, que je suppose avoir été des encriers. Nous rencontrâmes aussi quelques plats de terre-cuite près du temple.

Au Nord-Ouest des bains et des temples sont des carrières où j'ai observé de grands blocs avec ces marques: PDXXXII, PDXXXIII, PDXbIIII, peut-être les initiales d'un ouvrier, suivies du nombre de pierres qu'il avait taillées. Près d'eux se trouve un rocher, à l'ombre duquel il y a deux réservoirs enduits de stuc, destinés probablement à être remplis pour l'usage de ceux qui travaillaient dans cette carrière, comme c'est encore l'usage parmi les fellahs embauchés pour fouiller les antiquités dans la vallée du Nil. Dans les chantiers supérieurs se trouvait un rocher rond de 3 m 07 de diamètre, avec une avancée de chaque côté, faisant une adjonction de 0 m 30. Sa hauteur était de 0 m 91 et il avait la forme d'un chapiteau grossier. Près de lui était un autre de dimensions semblables. Dans cette carrière, il y avait aussi une citerne revêtue d'un stuc et, à coup sûr, toutes les carrières étaient pourvues de petits réservoirs ou de citernes faites dans le roc, ou bâties en pierre et après revêtues de stuc. Ces carrières sont très étendues et on y arrive par plusieurs routes commodes, moins nombreuses pourtant et moins soignées que celle du Gebel Dokhan. Dans les carrières, comme dans la vallée au-dessous, nous observâmes beaucoup de gros blocs, destinés selon toute apparence à former des chapiteaux: l'un d'eux était un bloc rond de 3 m 098 de diamètre, et haut de 1 m 317; au-delà est une colonne de 2 m 438 de diamètre et de 6 m 080 de long, outre ce qui est en terre. Mr Burton a vu des fûts de colonne de 18 m 058 de long, sur 2 m 59 de diamètre, entièrement finis, si ce n'est qu'un ou deux saillants de la pierre, comme les tourillons d'un fusil, destinés à retenir des cordes pour mouvoir les colonnes, restaient en place; les autres étaient cassés par quelque accident et quelques morceaux

[49] Wilkinson nous paraît ici dans l'erreur.

avaient été coupés pour d'autres desseins. Une autre colonne gît dans la plaine et son fût est de 8 m 071, et chaque moulure a 0 m 304; la moulure à la base a un diamètre de 1 m 266. Tout près est un bloc rond, peut-être destiné à un chapiteau, d'un diamètre de 2 m 607, d'une hauteur de 1 m 316; un autre a un diamètre de 1 m 974 et une hauteur de 1 m 366; un autre 2 m 773 de diamètre et 1 m 316 de hauteur; un autre bloc gît sur l'une des routes menant aux carrières de la colline et a 5 m 168 de long et environ 0 m 200 de diamètre; il avait été plus long, mais fut brisé dans la descente; d'autres morceaux ont 3 m 192 de long et quelques-uns sont plus longs; quelques-autres, plus petits, gisent près de là, sans aucun doute des parties de la même colonne. Beaucoup de grands blocs sont dressés sur de petites pierres, en quoi leur position pouvaient aisément varier selon le bon plaisir des travailleurs. Ils se dressent généralement sur des plates-formes un peu élevées au-dessus de la plaine ou de la route, d'où ils pouvaient, une fois finis, être descendus facilement sur des plans ou des rouleaux. J'ai pris des dessins de deux d'entre eux ainsi placés, qui avaient 2 m 584 de diamètre. Le bâtiment auquel ces grandes colonnes étaient destinées pouvait être de dimensions peu ordinaires, car la colonne, base et chapiteau inclus, pouvait ne pas avoir moins de 20 m 672; si l'on y ajoute une architrave, avec frise et corniche de 5 m 168, la hateur pouvait atteindre 25 m 840 sans le fronton. Les colonnes, une fois préparées, devaient être traînées jusqu'au Nil; en ligne droite, jusqu'à Koptos, il y avait 90 km, mais par la route du Gebel Dokhan, qui, vu la grande commodité des stations, était probablement le chemin parcouru, la distance était considérablement plus longue. Il est difficilement possible qu'une colonne ait pu arriver à Rome, venant de ces carrières, en moins d'une année».

Une bonne vue d'ensemble du site du Mons Claudianus nous est donnée par Ch. Dubois qui a résumé *la description de G. Schweinfurth* (1885) en ces termes[50]:

«Le centre de l'exploitation du Gebel Faitireh était constitué par un castel carré (tabl. 2 de Schweinfurth, fig. 1), mesurant soixante-dix mètres sur chaque côté, enveloppé d'un mur d'enceinte flanqué de tours, et dans lequel on entrait par une seule porte. Il est fort bien conservé. La rue principale traverse tout le castel d'Est en Ouest: au Nord et au Sud sont trois petites rues parallèles. On a retrouvé, plus ou moins bien conservées, à l'intérieur de cette enceinte, les maisons où logeaient les ouvriers et les *damnati*, toutes construites en granit. Ces habitations n'offrent pas l'aspect de véritables prisons; les ouvriers et les condamnés semblent y avoir vécu familialement, et relativement libres; toute possibilité de fuite leur était interdite par la nature même d'une région dépourvue d'eau. Outre les ouvriers, habitaient dans le castel des fonctionnaires, surveillants, chefs d'exploitation etc.... À côté des maisons des carriers en existaient d'autres, plus spacieuses, où on a retrouvé des baignoires, des autels, des pieds de candélabre, le tout en pierre, et qui ont dû être les habitations du personnel.

On pourrait peut-être supposer que dans le castel logeaient non les carriers, mais les cavaliers de Cilicie détachés au Gebel Fatireh et commandés par un chiliarque. Mais, comme le fait observer justement Schweinfurth, si le castel avait abrité la cavalerie des Ciliciens, non seulement les cavaliers, mais les chevaux y auraient logé; or on n'a retrouvé nulle part l'emplacement de stalles pour les bêtes ou d'écuries. Dans le castel demeuraient donc les ouvriers; s'il était fortifié, cette mesure de précaution avait été prise plutôt pour se défendre contre ceux qui y habitaient et pour les y contenir en cas de mutinerie, que pour repousser les attaques d'un ennemi venu du dehors.

En face du castel est une grande salle avec des bancs de pierre le long des murs; un peu en deçà, deux vastes espaces ceints de murs (50 m × 20 m et 50 m × 40 m): c'étaient les écuries. L'une est une grande halle où le toit, en chaume ou en paille, était soutenu par trente piliers; l'autre renferme des mangeoires, où pouvaient être alimentés 400 animaux, chevaux ou bêtes de trait. Ces écuries étaient celles de la cavalerie des Ciliciens et des bœufs employés au transport des blocs.

L'alimentation en eau était assurée, à l'intérieur du castel, par deux citernes. Derrière les écuries

[50] Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde Romain* (1908), pp. 55-57.

est un puits, creusé jusqu'à une source qui provient des eaux de pluies. Dans une vallée latérale, à un kilomètre du castel, était un *hydreuma*, d'où l'eau pouvait, d'une certaine hauteur, être amenée par un conduit. En outre, des chameaux allaient chercher de l'eau dans les citernes ou dans les puits éloignés de la montagne.

Une rue, qui part de la porte du castel, va au temple. Sur le côté gauche, on rencontre d'abord une maison en briques, qui était peut-être l'habitation du procurateur impérial ou du surveillant en chef de la carrière. On y a découvert les restes d'un bain avec un bassin, un sudatorium, un vase de granit, et des conduits.

Le temple, resté inachevé, était consacré à Sarapis; on y accède par un escalier de vingt-marches. Sur la plate-forme était un autel portant l'inscription CIL, III, 24; un autre autel dans le temple portait l'inscription CIL, III, 25 (voir le plan de ce temple dans Schweinfurth, Pl. II, fig. 1). L'édifice fut construit sous Hadrien.

Le château d'eau, *hydreuma*, (*ibid.*, Pl. II, fig. 2) mentionné dans les inscriptions, était alimenté par une source située deux kilomètres plus loin, près de laquelle on a retrouvé des restes de constructions romaines. Des machines élévatoires pompaient l'eau de la source et l'amenaient jusqu'à un bassin soutenu par une tour haute de huit mètres, d'où l'eau s'écoulait dans l'*hydreuma*, au moyen de conduits de métal reposant sur une chaussée. Près de l'*hydreuma* étaient des auges pour les animaux et, un peu plus loin, au Sud-Ouest, deux petits corps de garde. Des conduits amenaient l'eau de l'*hydreuma* dans le castel, situé à un niveau inférieur.

L'étendue assez restreinte de la partie exploitée du Mons Claudianus prouve que l'exploitation ne dura pas longtemps. Elle fut limitée à une petite région (environ un kilomètre de longueur) de la montagne, comprise entre deux vallées latérales au Wadi Fatireh (vallée principale de la montagne).

À une petite distance de l'entrée de l'une de ces vallées, quatre colonnes gisent à côté les unes des autres, sur une rampe carrée, haute de deux mètres, construite en pierres maçonnées, et d'où on chargeait les colonnes sur des chariots, *plaustra*, tirés par des bêtes de somme. Dans le Gebel Dokhan, à la sortie de la vallée Om-Sidr, à l'Est des carrières de porphyre, existe une rampe semblablement construite, haute de deux mètres environ, dont l'usage était le même. La longueur des fûts de colonnes varie entre six et neuf mètres, leur diamètre est d'un mètre. Les carrières sont situées dans la partie supérieure de la vallée, au Nord du castel. De même que dans les carrières analogues d'Assouan et dans celles du Felsberg en Allemagne, les ingénieurs avaient évité autant que possible de creuser profondément les parois de la montagne; ils se contentaient plutôt d'achever le détachement des blocs, qui se présentaient déjà naturellement séparés. On creusait seulement les parois pour extraire les fûts de colonnes, suivant la méthode habituelle des coins enfoncés dans la pierre qui éclatait sous leur pression. Les trous, dans lesquels on entrait les coins, sont encore visibles en de nombreux endroits; Schweinfurth en a mesuré qui ont jusqu'à trente centimètres de profondeur. En différents endroits gisent des colonnes, des blocs. On trouve aussi çà et là des restes de charbon et des scories, provenant des objets de métal, nécessaires aux carriers, que des forgerons fabriquaient ou réparaient sur les lieux.

Le réseau des chemins dans les carrières du Gebel Fatireh est peu développé. Il l'est extrêmement, au contraire, dans le Gebel Dokhan. Les nombreuses rampes, soutenues par des murailles, qui se dirigent en tous sens dans cette dernière montagne, indiquent une exploitation de bien plus longue durée que celle du Gebel Fatireh, limitée par Schweinfurth aux règnes de Trajan et d'Hadrien, époque à laquelle nous ramènent les inscriptions, et ensuite abandonnée, selon lui, pour toujours. Le chemin le mieux conservé commence à l'Est du castel et se dirige vers la principale carrière au Nord-Est. Un mur de soubassement soutient cette rampe, qui présente une particularité non encore observée dans les carrières romaines d'Europe. À des intervalles de huit à dix mètres sont disposées, des deux côtés de la rampe, des espèces de petites-plates-formes, hautes de deux mètres, ayant l'aspect d'un cône tronqué; elles servaient probablement de points d'appui aux machines (*trochleae*, *chamulci*...), par le moyen desquelles les blocs étaient descendus dans la vallée. G. Wilkinson a remarqué dans le Porphyritès, de semblables plates-formes (distantes de douze pas environ, mesure qui correspond aux huit à dix mètres du Gebel Fatireh)».

À cette description faite de seconde main nous ajouterons, puisque nous n'avons pu voir ce site, *les observations de L. A. Tregenza* qui vista le site en Juillet 1949, date à laquelle il faut vraiment aimer le désert pour s'y rendre et pour y séjourner! Tregenza resta environ une semaine au Mons Claudianus, ce qui garantit le sérieux de ses observations.

«Le château-fort du Mons Claudianus», écrit-il[51], «est, je pense le mieux conservé de toutes les ruines romaines du désert oriental. Il est de forme rectangulaire, d'environ soixante-treize mètres de côté, avec une tour à chaque coin et une autre au milieu de chaque mur. Les murs ont plusieurs mètres d'épaisseur et encore trois mètres de haut sur presque toute leur longueur, avec des escaliers de pierre conduisant au parapet à partir de l'intérieur. L'entrée se trouve à l'Ouest, c'est à dire du côté en aval et conduit à la rue centrale, qui est la principale et á partir de laquelle des rues plus étroites prennent naissance, à angle droit, sur l'un et l'autre côté. Les murs de nombreuses pièces sont encore debout, mais les linteaux, les pierres plus courtes et les moellons qui formaient leur toit sont pour la plupart tombés et ont recouvert les sols et les étroits passages qui y conduisaient. Des murs de pierres sèches sont employés d'ordinaire à l'intérieur, mais pour les murs de l'enceinte principale un revêtement d'argile était utilisé, la matière première étant obtenue par l'érosion des pentes des collines descendant dans l'ouadi. De petites piles de pierres sont demeurées là depuis qu'on a passé ces matériaux au tamis.

Vu d'en haut, depuis les carrières qui le dominent, le château-fort, formant un tout avec les tours qui le flanquent et le sable qui l'entoure, est une ruine symétrique et saisissante. Il se trouve sur le côté Nord de l'ouadi, élevé de trente à soixante centimètres au-dessus de son niveau, reposant en partie sur la rive de graviers et en partie sur les débris entraînés (principalement des tessons brisés) qui remontent à la plus haute période d'occupation. Il remplit la partie extérieure d'une échancrure circulaire de la colline. La moitié intérieure de cette sorte de baie est une surface vide, sablonneuse, sur le côté Ouest de laquelle de larges degrés conduisent au temple, bâti à flanc de colline. S'approchant de l'entrée de la ville à partir de l'aval, se trouve une large rue extérieure, à laquelle ressemblent des bancs de pierre peu élevé, de chaque côté de cette route. Sur la droite, quand on s'avance vers la porte, il y a une dépression à moitié remplie, où se trouvaient le puits et un rectangle de murs assez grand, de surface comparable à celle du château-fort lui-même. Ce peut avoir été le quartier des animaux, mais c'était plus probablement un réfectoire ou un emplacement pour les soldats ou les carriers. Sur la gauche, entre un groupe de pièces extérieures très ruinées et le flanc de la colline où se trouve le temple, s'étendent de grands bains. C'est un trait distinctif important de cet établissement et en plusieurs endroits on peut observer les hypocaustes en-dessous du sol.

Les collines environnantes ne sont pas d'une grande hauteur, ou tout au moins elles ne semblent pas l'être, quand on les compare avec la crête de granit d'Abu Hamr qui les surplombe comme une tour juste au Nord. Le paysage est tout à fait comme s'il était de granit gris, mais la roche est une granodiorite légèrement foliacée. C'est pour se la procurer que les Romains ont installé cet établissement tout près de la ligne de partage des eaux entre la Vallée du Nil et la mer Rouge, à environ cent cinquante kilomètres de Qénah. À Qénah les pierres extraites étaient embarquées sur le Nil jusqu'à Alexandrie et de là jusqu'en Italie. Les colonnes du Panthéon et celles du Forum de Trajan, à Rome, sont faites de ce matériau.

Des carrières dominent le château-fort, sur les pentes septentrionales, et une route pour descendre les pierres, fort escarpée, va rejoindre une rampe d'accès qui se trouve juste en amont quand on vient du mur Est. Des blocs équarris et énormes, des tambours et des collonnes brisées gisent encore sur le sol, et un certain nombre de travaux suivent la base des collines en remontant l'ouadi. L'endroit principal de l'exploitation, cependant, se trouvait au-delà de la crête Nord dans un ouadi latéral qui se jette plus bas dans l'ouadi Um Hussein. Dans ses parties les plus hautes, son lit asséché se termine en éventail dans une large cavité en forme de soucoupe. Le point le plus haut des environs est une colonne conique

[51] L. A. Tregenza, *The Red-sea mountains of Egypt* (1955), pp. 50-54.

sur son côté Nord, séparée du Gebel Abou Hamr qui se trouve encore plus loin vers le Nord par la profonde cavité de l'ouadi Fatireh.

Si l'on se tient près de la pièce ruinée et de la pierre en demi-cylindre d'une guérite se trouvant au sommet, on peut regarder, au Sud-Est, toute l'étendue des carrières. Le soleil brille partout sur le front des carrières, qui semblent réçentes, et sur les blocs qu'elles ont répandus par milliers sur leurs abords et dans le cours de l'ouadi plus bas. Ces blocs s'alignent le long des chemins qu'empruntaient les pierres, de chaque côté, les délimitant encore, montrant leur largeur et leurs lacets, leurs pentes escarpées à partir de chaque carrière, et la rampe douce de la route où ils aboutissent plus bas, preuve nombreuse et encore fraîche de la grande activité qui régna en cet endroit écarté, il y a près de deux mille ans. Dans une petite carrière au centre de la cavité, vous pouvez voir la plus grande colonne de toutes, ayant environ dix-huit mètres de long et pesant plus de deux cents tonnes. Plus loin, en descendant, dans les étranglements de cet ouadi latéral, juste avant qu'il ne se jette dans l'ouadi Um Hussein, se trouve une grande rampe d'accès sur laquelle environ une demi douzaine de colonnes reposent encore, n'ayant jamais été chargées. Sur la base de l'une d'elle se trouve l'inscription de l'architecte Héracleidès [52].

À quatre cents mètres environ en-dessous du château-fort, dans l'ouadi Um Hussein, un promontoire en pente s'étend profondément dans l'ouadi et à sa surface on peut encore dénombrer cinquante tombes, toutes ouvertes et pillées maintenant. Encore plus loin, vers le bas, au milieu du cours de l'ouadi, sont les restes effacés d'un second puits sur le côté, en amont d'une digue de felsite qui traverse l'ouadi à cet endroit. Les vestiges plus importants d'un troisième puits sont encore visibles au milieu de l'ouadi, un kilomètre au-dessus du château-fort.

En aval, à partir du plus bas de ces deux puits, un court ouadi latéral se jette dans Um Hussein, venant du Sud. Si on le remonte vers sa tête, on dépasse un grand village, à droite, encore bien préservé, avec de hauts murs en place et des carrières visibles dans le flanc de la colline au fond. La petite crête à la tête de cet ouadi conduit dans l'ouadi Mitgâl, dans lequel se trouvait le principal puits de la station, environ un kilomètre et demi en aval. Il est encore parfaitement conservé et est constamment utilisé par les Arabes. Son intérieur circulaire, bâti en pierre, a environ quatre mètres de diamètre et l'eau est à une profondeur d'environ vingt mètres.

Le puits est au centre d'une enceinte faite de murs, formant un carré d'environ trente mètres de côté. À son angle Est se trouve une tour ronde, d'environ sept mètres cinquante de haut. Conduisant en amont, à partir du puits, il y a un long et bas aqueduc, cassé et complètement endommagé en certains endroits par les torrents de l'ouadi, mais encore assez bien conservé sur de longues parties. Il monte par une courbe d'environ un kilomètre et demi au pied du ravin déjà mentionné et séparant l'ouadi Mitgâl de l'ouadi Um Hussein. Ce puits du Mitgâl était manifestement, pour les Romains, la principale source d'approvisionnement, mais à quoi servait l'aqueduc? L'eau ne coule pas en remontant une pente et la crête qui s'interpose est de plusieurs mètres plus haute que le puits et que le sommet de la tour, quelle qu'ait pu être sa hauteur. La théorie des Arabes est soit que l'aqueduc a été trouvé dans un état impraticable et n'a jamais été complété, soit qu'une série de shadoufs était utilisée pour élever l'eau par intervalle tout du long. Il y a des marques d'une étroite tranchée qui atteint presque le sommet de la crête, comme s'il y avait eu un alignement de tuyaux à cet endroit.

Dans cette visite de 1949, nous sommes resté environ une semaine à cet endroit, photographiant les inscriptions et d'autres choses et visitant toutes les carrières que nous pûmes trouver, pour relever le plus de marques. Il y a surtout des chiffres ciselés sur les blocs équarris... Presque chaque carrière a son petit atelier de forgeron, avec un petit bassin carré et çà et là on voit des restes de charbon de bois, provenant de l'acacia du désert (seyal). On trouve quelques scories mélangé avec le charbon: ce sont des restes de petites pierres qu'on plaçait dessus pour éviter qu'ils ne fussent chasser quand on actionnait les soufflets ou quand soufflait le vent. Les ateliers de forgeron, me dit Soliman avec son sens de l'observation bien arabe, sont toujours dans des endroits exposés au souffle du vent».

[52] Notre nº 41.

37. AUTEL DE GRANIT AVEC INSCRIPTION GRÉCO-LATINE INDIQUANT LE NOM ET LA DATE D'ÉTABLISSEMENT DE LA CITERNE

In situ. Non vidi. «À l'entrée du temple de Sarapis du Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). Autel maintenant brisé en plusieurs morceaux», dit Letronne. Selon J. G. Wilkinson, cet autel était situé ainsi: «Derrière les bains», dit-il, «se trouve un temple rond, auquel une large route conduit à partir du fort. Au sommet d'un grand perron sur la facade, se dresse un autel de granit gris, maintenant en morceaux». Selon D. Meredith, le panneau central avait 83 cm de haut, sur 70 cm de large. Originellement la pierre, de granit local, était monolithique et mesurait, si l'on comprend la plinthe formée d'un autre bloc, 1 m 80 de haut. Certains morceaux, vus par Wilkinson, sont maintenant perdus.

L'autel comprend trois textes, répartis sur les faces latérales et centrale:

1°) Sur la face latérale droite, une inscription latine (mention de la citerne) avec, sur la plinthe, un nom en grec.

2°) Sur la face latérale gauche, une inscription grecque (mention de la citerne) avec, sur la plinthe, un patronyme en grec.

3°) Sur la face antérieure, une inscription latine (mention du préfet d'Égypte), avec, sur la plinthe, un ethnique en grec. La lecture de la plinthe se fait naturellement dans l'ordre où nous présentons ces trois textes. Photographie partielle de la pierre (Pl. 41, 1), fac-similé (Pl. 41, 2).

1°. L'inscription latine de la face latérale droite et le nom grec gravé sur la plinthe de ce côté ont été publiés, d'après la copie de J. G. Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 420-425, n° 39 avec transcription en majuscules, traduction, commentaire, fac-similé dans l'*Atlas*, Pl. XV, n° 4. (Reproduits, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713^{c}, avec transcription en majuscules, commentaire; reproduits, d'après Franz, par Th. Mommsen, *CIL*, 3 (1873), p. 8, n° 24 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Mommsen, par H. Dessau, *Inscriptiones Latinae Selectae*, 2, 1 (1902), n° 5741 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Franz et Mommsen, par Ch. Dubois, *Administr. et exploit. des carrières* (1908), pp. 59-60, n° 139 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Franz et Mommsen, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1259 A et D, avec transcription en minuscules). Republiés d'après la pierre, les manuscrits de Wilkinson et de Burton, et les précédents éditeurs, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 107-108, n° 25 avec transcription en minuscules, petit commentaire sur l'ordre des mots gravés sur la plinthe. (L'inscription de la plinthe est reproduite, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 864 avec transcription en minuscules).

2°. L'inscription grecque de la face latérale gauche et le patronyme gravé sur la plinthe de ce côté, ont été publiés de la même façon par les mêmes auteurs: Letronne, Franz, Mommsen, Dessau, Dubois. (Reproduits, d'après Franz et Mommsen, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1259 C et D avec transcription en minuscules). Republiés, d'après la pierre, les manuscrits de Wilkinson et de Burton et les précédents éditeurs, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 105-106, n° 23 avec transcription en minuscules, commentaire, photographie de la plinthe p. 107, fig. 10. (L'inscription de la plinthe est reproduite, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 864 avec transcription en minuscules). Photographie de la base (plinthe gauche), dans *Mitt. d. deutsch. arch. Inst. Abt. Kairo*, 18 (1962), Pl. XIVa.

3°. L'inscription latine de la face antérieure et l'ethnique grec gravé sur la plinthe de ce côté ont été publiés comme suit: Le texte latin a été copié en 1823 par J. Burton et J. G. Wilkinson qui l'ont publié, le premier dans *Monthly Magazine* (1824), 1 Jan., vol. 56, p. 55 (*non vidi*), le second dans *The Journ. of the Royal Geogr. Society of London*, 2 (1832), p. 54 avec description de l'emplacement et transcription en minuscules sans indication de la disposition des lignes. Le texte latin et l'ethnique ont été copiés en 1826, avec des fautes, et publiés par G. B. Brocchi, *Giornale delle osservazioni fatte ne'viaggi in Egitto*, 2 (1841), pp. 176-177 (*non vidi*). Inscription latine et ethnique ont été publiés, d'après la copie de J. G. Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 420-425, n° 39 avec transcription en majuscules montrant la disposition du texte, commentaire, fac-similé dans l'*Atlas*,

pl. XV, n° 4 (reproduits, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713[c], avec transcription en majuscules, commentaire; reproduits, d'après Franz, par Th. Mommsen, *CIL*, 3 (1873), p. 8, n° 24 avec transcription en majuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Mommsen, par H. Dessau, *Inscr. Latinae Selectae*, 2, 1 (1902), n° 5741 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Franz et Mommsen, par Ch. Dubois, *Administr. et exploit. des carrières* (1908), pp. 59-60, n° 139 avec transcription en minuscules, petit commentaire; reproduits, d'après Franz et Mommsen, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1259 B et D avec transcription en minuscules). Republiés, d'après la pierre, les manuscrits de Wilkinson et de Burton, et les précédents éditeurs, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 107-108, n° 25 avec transcription en minuscules, petit commentaire. (L'inscription de la plinthe est reproduite, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 864 avec transcription en minuscules).

A) Face latérale droite:
Panneau: *Fons felicissimus*
Traianus Dacicus
Plinthe: Ἄμμωνις
B) Face latérale gauche:
Panneau: Ὕδρευμα εὐτυχέστατον
Τραιανὸν Δακικόν.
Plinthe: Κησωνίου
C) Face antérieure:
An(no) XII Imp(eratore) Nerva Traiano
Caesare Aug(usto) Germanico
Dacico
per Sulpicium Simi(le)m
praef(ectum) Aeg(ypti)
Plinthe: Μαλλίτης.

DATE: L'inscription de la face antérieure est datée de l'an XII de Trajan, c'est à dire du 29 Août 108 au 28 Août 109 p.C.

A) Face latérale droite:
Panneau: *Citerne Très Heureuse*
Trajane Dacique.
Plinthe: *Ammonis,*
B) Face latérale gauche:
Panneau: *Citerne Très Heureuse*
Trajane Dacique.
Plinthe: *fils de Caesonius,*
C) Face antérieure: *L'an XII de l'Empereur Nerva Trajan*
Panneau: *César Auguste Germanique*
Dacique,
par les soins de Sulpicius Similis,
préfet d'Égypte.
Plinthe: *de Mallos.*

Le texte n'a guère prêté à discussion :

Sur les textes A et B, tous les éditeurs s'accordent.

Texte C: L. 1: Au début de cette ligne, Burton a copié, à tort, ANN et NERVAE, alors que la pierre porte AN et NERVA, donnés par toute les éditions. Abréviation IMP pour *Imp(eratore)*. Letronne développe *imp(erante)*, comme Wilkinson. Les autres éditeurs transcrivent *Imp.*, sans résoudre l'abréviation.

L. 2: CAESARI par erreur, Burton. CAESARE la pierre. Abréviation AVG la pierre.

L. 4: P. I. R. SOLPICIVM, à tort, Burton. PER.SVLPICIVM.SIMIVM Wilkinson, qui selon Meredith dessina le I comme touchant le L précédant. Trompé par la copie de Wilkinson, Letronne transcrit, non sans hésitation, *per Sulpicium Simium*, en expliquant son choix: «Monsieur Labus a conjecturé ingénieusement qu'en place de SIMIVM il y a sur la pierre SIMILEM, et il rapporte ce nom au personnage de ce nom, célèbre sous Trajan pour ses talents et ses vertus (Dion Cassius LXIX, 19). De simple centurion il s'était élevé au rang de préfet de l'annone, fonction qui menait souvent à celle de préfet d'Égypte; et, ce qui augmente la probabilité, il n'y a pas loin de SIMIVM à SIMILEM; cependant, la leçon SIMIVM étant fort distinctement écrite sur la pierre, et le V ne pouvant que difficilement se confondre avec les lettres LE, je n'ai pas osé m'écarter de la copie de Sir Gardner Wilkinson, qui est si exacte sur tous les autres points». Letronne écarte aussi l'objection de Labus qui rejetait comme «monstrueux» le nom *Simius*.

Les objections de Letronne parurent assez fortes à Franz, qui ne corrigea pas non plus la leçon de Wilkinson. Mais Mommsen, (suivi par Dessau, Dubois, Cagnat) corrige avec raison en *Simi(le)m* que Meredith présente comme une lecture.

L. 5: Sur la pierre abréviation PRAEF AVG.

L'ordre de lecture des noms gravés sur la pierre a été fixé par Letronne, approuvé par Franz, Mommsen (Dessau, Dubois, Cagnat). Meredith déclare que l'ordre des noms sur la pierre, de gauche à droite, est Κησωνίου Μαλλίτης Ἀμμώνις, ordre que reproduit *SEG*, sans critique.

La présence d'un autel est normale. Au *Mons Claudianus*, on a trouvé un autel dédié à Sarapis par l'architecte Apollonios, fils d'Ammonios, Alexandrin[53], et datant de la fin du règne de Trajan. A vrai dire notre autel est-il à proprement une dédicace ou un procès-verbal? Si c'est une dédicace, il faut avouer que ni le nom du dieu, ni la formule normale de dédicace, ni le verbe ἀνέθηκεν (exprimé sur l'autel cité), ne sont indiqués. Le monument se borne à nous dire (en grec, puis en latin) ce qu'il est et quand il fut construit, la mention gravée sur la plinthe étant vraisemblablement celle du dédicant. Mais la place où était élevé ce monument, à l'entrée du temple de Sarapis, indiquait assez à qui il était offert. Comme le dit avec raison Ch. Dubois: «Ce texte fut gravé sur un autel, placé devant le temple du dieu, *ominis causa*, pour attirer la protection de Sarapis sur la création nouvelle». Quand on connait la rareté de l'eau en ce désert, on ne s'étonne pas de cet appel à la protection divine.

A] L. 1: Le terme «fons» est traduit, sur l'autre face latérale, par ὕδρευμα. Letronne remarque, avec raison, que «ce terme, pris dans sa généralité, s'appliquerait à toute espèce d'*aiguade*, eau de *puits*, de *citerne* et de *source*». Mais, ignorant tout de ce terrain très particulier, il ajoute, à tort: «Cependant, puisque, sur une route de douze stations, comme celle de Coptos à Bérénice, par exemple, on n'en trouve que deux, *Coenon Hydreuma*,

[53] N° 38.

Hydreuma Vetus (Καινὸν et Παλαιὸν Ὕδρευμα), qui prennent ce nom d'*hydreuma*, il fallait bien qu'elles se distinguassent des autres stations, où l'on trouvait certainement de l'eau, par une circonstance particulière qui leur valait ce titre exceptionnel: ce devait être l'avantage d'une *eau de source*, tandis qu'il n'y avait, dans les autres, que des *puits* ou des *citernes*, qu'on pouvait en effet se procurer partout. Cette vue est confirmée par l'inscription latine où *Fons Trajanus* est la traduction de Ὕδρευμα Τραιανόν. Or le *fons* des Latins a toujours le sens d'une eau de source; c'est le πηγή ou le κρήνη des Grecs. Il y a donc toute apparence que cette station se recommandait par une *source naturelle* qui lui a valu son nom». Letronne, à vrai dire, n'était pas sûr de son explication, car il ajoute: «Je ne dois cependant pas dissimuler que sir Gardner Wilkinson me marque, dans une lettre particulière, qu'il n'a pas trouvé de *source* en ce lieu. Mais peut-être a-t-elle échappé à son attention et se révélera-t-elle plus tard à un voyageur qui aura connaissance de mon observation». Nous avons vu déjà, au Paneion d'El-Kanaïs, que l'évocation d'un lit de rivière ne convenait pas du tout à ce paysage désertique. De même ici n'est-il pas possible d'imaginer une *source*. En vérité, *fons* est employé ici au sens de λάκκος, qu'on trouve au pluriel *lacci*, avec le sens de *cisternae*, dans une inscription latine de Coptos (Dessau, *Inscr. Lat. Selectae*, 2, 1 (1902), n° 2483) qui indique les gens qui ont édifié et dédié des citernes du désert de l'Est.

L'épithète *felicissimus* souligne combien, en ce désert sans eau, la présence d'une citerne, servant de château-d'eau, était providentielle. Cette épithète, lieé à celles de Trajan, ne se trouve qu'ici.

L. 3: Le nom gravé sur la plinthe, *Ammonis*, forme fréquente pour *Ammonios*, est des plus répandus en Égypte. Ce nom théophore, formé sur celui du grand dieu thébain, n'est pas rare dans le désert de l'Est. Ainsi, au Paneion de l'ouadi Hammamat, nous avons relevé la signature d'un *Ammonis, fils de Sidéros*[55]. Ici le personnage est fils de *Caesonius*, patronyme gravé sur la plinthe de la face latérale gauche.

Pour Letronne, «ce personnage semble avoir voulu indiquer que c'est lui qui a exécuté l'autel pour le compte et par les ordres du préfet. Mais ne devait-il pas mettre ἐποίησε, κατεσκεύασε, ἀνέθηκε, ou quelque chose d'analogue? Car ici, l'ellipse du verbe entraîne beaucoup d'obscurité: on serait presque tenté de croire que c'est une inscription mise après coup par quelque voyageur qui aura voulu laisser là sa carte de visite. Au reste, je livre cette conjecture pour ce qu'elle vaut: le point mérite peu qu'on s'y arrête; mais, quand on explique un monument, on aime à se rendre compte de toutes les circonstances qui l'accompagnent». Th. Mommsen approuve l'ordre de lecture adopté par Letronne pour la plinthe, mais ne fait pas d'hypothèse sur la fonction du personnage qui a signé là. Au contraire, pour H. Dessau, il s'agirait là de l'architecte (qui a élevé cet autel? ou bien qui a construit la citerne?, Dessau ne précise pas). Prudemment Ch. Dubois écrit: «Nous ne savons qui est Ammonis Mallites, fils de Cesonius, dont le nom est gravé sur la plinthe».

[54] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, p. 63.
[55] Cf. notre *De Koptos à Kosseir*, n° 73.

Cagnat et Jouguet ne se prononcent pas, non plus que Meredith. L'hypothèse selon laquelle il s'agit ici de l'architecte ayant élevé l'autel peut s'appuyer sur la dédicace de l'architecte Hérakleidès, au Mons Claudianus[56], ou sur celle de l'autel élevé à Sarapis par l'architecte alexandrin Apollonios, fils d'Ammonios[57].

B] L. 1: Ὕδρευμα. Alors qu'en latin «fons» implique l'idée d'une eau courante, en grec *hydreuma* désigne un puits ou une citerne, comme on l'a vu plus haut.

L. 4: Le patronyme Κησώνιος est usité au lieu de la forme Καισώνιος. Il s'agit là d'un fait de prononciation. C'est le gentilice latin *Caesonius*.

C] Ll. 1-3: Après l'indication de l'année on attendrait le génitif au lieu de l'ablatif dans la titulature impériale. Nous avons ici une des titulatures les plus souvent employées pour désigner Trajan. En grec: Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Νέρουας Τραιανὸς Σεβαστὸς Γερμανικὸς Δακικός[58].

On sait que Trajan, avant ou bien en 109 p.C., créa la *legio II Trajana fortis*, ce qui porta l'armée d'Égypte à trois légions et fut sans doute accompagné d'un accroissement des corps auxiliaires[59]. La création de cette citerne s'inscrit à coup sûr dans son plan de renforcement militaire de l'Égypte.

L. 4: *per Sulpicium Simi(le)m*. Ce que le latin exprime par la préposition *per* suivi de l'accusatif est rendu en grec par la préposition διά suivi du génitif, comme on l'a vu au sujet de la signature de l'architecte Hérakleidès[60]. Ne nous étonnons pas que ce soit le préfet d'Égypte qui ait veillé à l'installation de cette citerne: l'affaire était d'importance pour l'exploitation de ces carrières. Sous les Lagides, comme on le voit, par exemple, dans l'inscription relative au curage du puits du Paneion[61], c'est le roi lui-même qui est censé s'occuper de l'entretien du puits du sanctuaire.

Le préfet Sulpicius Similis est attesté par des inscriptions et des papyrus[62]. Il fut préfet d'Égypte de 107 à 112 p.C.

L. 5: *praef(ectum) Aeg(ypti)*. L'abréviation du nom de l'Égypte en *Aeg.*, se rencontre à peu près exclusivement dans des documents d'origine égyptienne, nous apprend H. G. Pflaum[63].

Sur la plinthe Μαλλίτης est l'ethnique particulier, selon l'expression de J. Franz, de Mallos, ville de Cilicie[64]. La présence d'un homme d'Asie-Mineure nous rappelle qu'au Paneion d'El-Kanaïs[65], nous avons rencontré six hommes de Pergè, trois hommes de Sillyon, deux hommes d'Aspendos, un Lycien.

[56] Voir nos 40 et 41.
[57] Voir n° 38.
[58] P. Bureth, *Titulatures impériales* (1964), pp. 51-52.
[59] J. Lesquier, *Armée Romaine* (1918), p. 23.
[60] Cf. nos 40-41.
[61] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs* (1972), n° 12, et p. 59.
[62] A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten* (1950), pp. 53-55; O. W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt* (1967), p. 92.
[63] H. G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres*, I (1960), p. 209, note 25, n° 10.
[64] H. Besnier, *Lexique de géographie ancienne* (1914), p. 460, *s.v.* Mallus.
[65] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, p. 33.

38. AUTEL DE GRANIT AVEC DÉDICACE À ZEUS SOLEIL, GRAND SARAPIS, FAITE PAR APOLLONIOS, FILS D'AMMONIOS, ALEXANDRIN, ARCHITECTE

Trouvé au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), dans la partie Nord-Est du petit fort, selon J.G. Wilkinson. La provenance de la pierre a été établie de façon certaine par une note de J.G. Wilkinson[66], que cite D. Meredith et qui déclare: «Emballé l'autel en pierre de Sarapis, que j'ai emporté à Kénah et qu'après — quand je fus au Caire — j'ai donné à Mr Harris d'Alexandrie». Le monument est conservé au Musée du Caire.

D'après J.G. Milne[67], l'autel est en granit et de forme rectangulaire; il porte sur l'un de ses plus étroits côtés une inscription de onze lignes. Le monument mesure 64 cm de haut, 43 cm de large, 23 cm de profondeur. Les lettres, bien gravées, ont de 16 mm à 20 mm de hauteur. Le nom du dieu est gravé en lettres plus grandes (lignes 1 et 2) «sur la frise, en dessous de la corniche», nous précise Letronne. Fac-similé (Pl. 42).

Le monument a été vu pour la première fois, le 29 Avril 1823, par G.B. Brocchi qui en parla beaucoup plus tard dans *Giornale delle osservazioni fatte ne' viaggi in Egitto*, 2 (1841), pp. 179-180 (*non vidi*): copie de l'inscription, avec quelques erreurs et omissions, nous dit D. Meredith. Il a été vu de nouveau par J.G. Wilkinson et J. Burton, dont Meredith a vu les manuscrits, et décrit sommairement, sans transcription, par J.G. Wilkinson, *The Journal of the Royal Geographical Society*, 2 (1832), p. 55. Le texte a été publié, d'après la copie de Wilkinson, par J.A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 427-429, n° 41 et *Atlas*, pl. XV, n° 5, avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction, commentaire fac-similé. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713e, avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire; reproduit, d'après Franz, par Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain* (1908), p. 58, n° 135 avec transcription en minuscules, commentaire). Signalé, d'après un estampage d'A. Mariette, par E. Miller, *Revue Archéol.* (1874, 1), pp. 43-45 avec quelques réflexions paléographiques et explication du sigle ☧. Republié, d'après la pierre, par T.D. Néroutsos, *Athenaion*, 3 (1875), pp. 83-86, n° 3 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction et commentaire (en grec moderne): affirme que la pierre a été trouvée à Alexandrie, à Minet el-Bassal, en 1871, et que c'est un double de l'autel du *Mons Claudianus*. Republié, d'après la pierre, par G. Botti, *Fouilles à la colonne Théodosienne* (1897), pp. 33-34 avec transcription en majuscules, quelques mots de commentaire, rappelant notamment l'origine alexandrine de la pierre. Signalé, d'après Franz, Néroutsos, Botti et d'après les carnets manuscrits de J.G. Milne et de P. Jouguet, par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 440, n° 48: se demande si cette inscription prétendue de Minet el-Bassal n'est pas la même que celle du *Mons Claudianus*. Republié, d'après la pierre, par J.G. Milne, *Cat. Mus. Caire, Gr. inscr.* (1905), pp. 34-35, n° 9277 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire sur la provenance de la pierre qui, selon Milne, pourrait bien être le *Mons Claudianus*, si l'autel trouvé au Gebel Fatireh avait été transporté à Alexandrie. Republié, d'après un estampage et d'après les éditions de Franz et Milne, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1254 avec transcription en minuscules, petit commentaire, indication du *Mons Claudianus* comme lieu de provenance. (Reproduit, d'après Cagnat, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8323 avec transcription en minuscules et indication du *Mons Claudianus* comme lieu de provenance). Republié, d'après la pierre et d'après les manuscrits de Wilkinson, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 109-110, n° 27 avec lemme très complet, transcription en minuscules. (Signalé, d'après Franz, Cagnat et Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 865; signalé, comme exemple de provenance trop longtemps mal établie, par A. Bernand, *Alexandrie la Grande* (1966), p. 22 avec traduction du texte; signalé, d'après Cagnat, Kiessling et Meredith, par P.M. Fraser,

[66] J.G. Wilkinson, *Manuscrit* XXXVIII, 32 (21 Janvier 1826).
[67] J.G. Milne, *Cat. Mus. Caire, Gr. inscr.* (1905), pp. 34-35, n° 9277.

Ptolemaic Alexandria, 2 (1972), p. 52, n° 116 avec réflexion sur les ἀρχιτέκτονες et citation des lignes 7-11). Cf. J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), pp. 442 et note 6 qui signale l'inscription d'après Cagnat et le problème de la provenance.

Διὶ Ἡλίῳ μεγάλῳ
Σαράπιδι
ὑπὲρ τῆς τοῦ κυρίου
Καίσαρος Τραιανοῦ
τύχης, ἐπὶ Ἐνκολπίῳ
ἐπιτρόπῳ καὶ Κουίντῳ
Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ (ἑκατοντά)ρχ(ῳ), Ἀπολλώ-
νιος Ἀμμωνίου Ἀλε-
ξανδρεὺς ἀρχιτέκτων
ἀνέθηκεν ὑπὲρ τῆς σωτη-
ρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων.

DATE: L'inscription est faite pour l'empereur Trajan et date par conséquent de ce règne (98-117 p.C.).

À Zeus Soleil, grand Sarapis, pour la fortune de notre seigneur César Trajan, quand Encolpius était procurateur (des carrières) et Quintus Accius Optatus, centurion, Apollonios, fils d'Ammonios, Alexandrin, architecte, a dédié (cet autel) pour la conservation de tous ses travaux.

Le texte n'a jamais présenté de graves variantes:

L. 1: Letronne indique à tort que les *iotas* sont adscrits. Il écrit μεγάλῳ avec une minuscule initiale, comme Franz, Cagnat, Kiessling. Mais Néroutsos, Milne, Meredith écrivent Μεγάλῳ avec une majuscule.

L. 7: Sur la pierre on lit le sigle ⳨ que Letronne (Franz) et Néroutsos développent à tort en χιλιάρχῳ. Miller, Milne, Cagnat (Kiessling), Meredith développent justement (ἑκατοντά)ρχ(ῳ).

L. 9: Letronne pense à tort que le *kappa* d'ἀρχιτέκτων a été ajouté en surcharge. En fait toutes les lettres sont régulièrement gravées.

L. 11: Certains éditeurs ont traité AYTOY en réfléchi, en pensant qu'il désigne le dédicant; ainsi Letronne (Franz), Neroutsos (Kiessling) écrivent αὑτοῦ avec l'esprit rude. Mais d'autres éditeurs écrivent αὐτοῦ, pensant qu'il s'agit de l'empereur, nommé plus haut: ainsi Milne, Cagnat, Meredith, Fraser.

Ll. 1-2: Du point de vue paléographique, il est intéressant de noter que le nom du dieu dédicataire est inscrit en lettres plus grandes que celles des autres lignes et que le nom de Sarapis, plus particulièrement, est mis en valeur au milieu de la ligne. Que Sarapis ait un autel ne peut nous étonner, puisqu'il avait un temple au *Mons Claudianus*. Les petites dimensions du monument montrent bien qu'il s'agit de l'offrande faite par un particulier. L'inscription est à mettre en relation avec la dédicace du temple de Zeus Soleil, grand Sarapis, et des dieux associés, faite par Epaphroditos Sigérianos, fermier des carrières, le 23 Avril 118 p.C., sous Hadrien[68] et avec la dédicace semblable gravée sur l'architrave

[68] N° 42.

du temple du *Mons Porphyrites*, en 117-119 p.C.[69], sous Hadrien également. La dédicace de l'autel est donc antérieure aux dédicaces de ces deux sanctuaires, et sans doute faut-il choisir une date de la fin du règne de Trajan.

Lignes 3-5: On retrouve ici la formule ὑπὲρ --- τύχης au lieu du simple ὑπὲρ suivi du génitif. L'architrave du *Mons Claudianus* donne la formule plus étoffée encore: ὑπὲρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νείκης αὐτοκράτορος etc. ...

L. 5: ἐπὶ est suivi du datif et non du génitif, comme à la ligne 5 de la dédicace du sanctuaire du *Mons Claudianus*. Nous avons déjà noté[70] à ce sujet que l'emploi des cas, à l'époque romaine, n'est pas toujours strict.

L. 5-6: ἐπιτρόπῳ est employé seul, mais il s'agit bien évidemment de l'ἐπίτροπος τῶν μετάλλων, titre qu'avait Chrésimos dans la dédicace du Sérapieion du *Mons Claudianus*[71]. L'inscription nous apprend le nom de ce procurateur, Encolpius. Letronne remarque avec raison que ce procurateur portait un nom grec, comme Chrésimos du *Mons Claudianus* ou Asklépiodotos du Colosse de Memnon[72], qui étaient aussi procurateurs. La politique d'Hadrien, qui aima s'entourer de Grecs dans l'administration impériale, fut donc appliquée avant et après lui, pour les postes importants ou exigeant des connaissances techniques.

Ll. 6-7: Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ (ἑκατοντά)ρχ(ῳ). Ce centurion Quintus Accius Optatus est naturellement nommé après le procurateur, comme dans les dedicaces des temples de Sarapis étudiées ici[73]. Il était chargé de la sécurité et sous les ordres du procurateur.

Ll. 7-9: Ἀπολλώνιος Ἀμμωνίου Ἀλεξανδρεὺς ἀρχιτέκτων. Cet architecte alexandrin ne s'est pas borné à élever ce petit autel; il était sans aucun doute responsable des travaux nommés ligne 9. On a vu, en expliquant les actes d'adoration de Publius Iuventius Agathopous et de ses collaborateurs, au ouadi Hammamat[74], que le terme d'ἀρχιτέκτων, dans l'Antiquité, désigne aussi bien un ingénieur qu'un entrepreneur et que l'architecte est un technicien, dont les emplois en Égypte sont variés, puisqu'il peut s'occuper de l'entretien des digues ou des canaux, de l'exploitation des mines ou des carrières, de la construction de murs ou de bâtiments. Mersis, architecte, est connu au Paneion de l'ouadi Hammamat[75] et encore, en compagnie de Sôter, dans l'ouadi Semnah[76]. On connait en Égypte d'autres architectes encore[77].

Ll. 10-11: ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων. Letronne commente excellement: «Apollonius, en exécutant cet autel au nom d'autres personnes[78], n'a pas oublié ses propres intérêts; la dédicace n'est pas faite seulement pour la fortune de l'empereur, ce qui était,

[69] N° 21.
[70] Cf. pp. 103-104.
[71] N° 42.
[72] A. et E. Bernand, *Colosse de Memnon* (1960), n° 62 et *ibid.* p. 154, note 6.
[73] N°s 21 et 42.
[74] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 41 et commentaire pp. 89-90.
[75] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n°s 41 et 42.
[76] Cf. n° 51.
[77] À commencer par Hérakleidès au *Mons Claudianus* (n° 41). Voir la liste et la notice établies par K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke* (1910), pp. 131-133.
[78] Sur ce point nous nous sommes séparé de Letronne.

sans doute, dans l'intention d'Encolpius et de Q. Accius Optatus; mais l'architecte appelle la protection de Sarapis sur ses propres travaux, ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων; car je ne pense pas qu'on puisse donner un autre sens à ces mots, bien qu'il eût été plus clair s'il y avait eu ὑπὲρ τῆς πάντων τῶν αὐτοῦ ἔργων σωτηρίας ou ὑπὲρ τῆς σωτηρίας τῆς αὐτοῦ πάντων ἔργων. L'omission de τῶν, sans être précisément incorrecte, en faisant moins appuyer sur ἔργα, donne une tournure en quelque sorte plus modeste. On remarquera σωτηρία, appliqué aux travaux; le sens doit être analogue à celui de εὐτυχία, ou ἐπιτυχία, *bon succès*, employé dans la dédicace du temple de Sarapis[79], à moins qu'on ne veuille prendre ἔργων pour ἐργατῶν, par une catachrèse qui se trouve dans les meilleurs écrivains; mais ce serait là une recherche peu vraisemblable dans une inscription pareille. Je donne donc à ἔργα le sens qu'il a dans la dédicace du temple». Nous pensons donc que l'architecte a placé sous la protection de Sarapis tous les travaux qu'il a été amené à faire dans cet endroit et peut être aussi ailleurs. Le fait que l'architecte soit alexandrin ne peut surprendre, car c'est là que devait se donner la meilleure formation technique.

39. AUTEL DE GRANIT, AVEC DÉDICACE LATINE FAITE PAR ANNIUS RUFUS, CENTURION DE LA LÉGION XV APOLLINARIS

Monument trouvé au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), dans une chambre intérieure du temple de Sarapis. Encore *in situ*, dit D. Meredith, intact, mais tombé sur un côté, au centre de la salle hypostyle qui mène au sanctuaire.

Hauteur de l'autel: 86 cm. La face inscrite est à peu près carrée: 55 cm de haut sur 58 cm de large. Selon J. G. Wilkinson, l'autel n'a jamais été fini, si ce n'est sur sa face inscrite. L'inscription occupe cinq lignes. *Non vidi*. Photographie de la pierre (Pl. 43, 1), fac-similé (Pl. 43, 2).

Publié, d'après la pierre, par J. G. Wilkinson, *The Journ. Roy. Geogr. Soc. London*, 2 (1832), p. 55 avec transcription en minuscules sans indication de la coupe des lignes, quelques mots sur le lieu de la découverte. (Reproduit, d'après Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil* I (1842), pp. 429-430, n° 42 avec transcription en majuscules, commentaire, dessin du monument avec texte de l'inscription *Atlas*, Pl. XV, n° 6; reproduit, d'après Wilkinson et Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713[f] avec transcription en majuscules et commentaire, à propos de la dédicace du temple de Sarapis au *Mons Claudianus*; reproduit, d'après Wilkinson et Letronne, par Th. Mommsen, *CIL*, 3 (1873), p. 9, n° 25 avec transcription en majuscules; reproduit, d'après Mommsen, par Ch. Dubois, *Administr. et exploitation des carrières* (1908), p. 59, n° 138 avec transcription en minuscules, trois lignes de commentaire; de même, par H. Dessau, *Inscr. Lat. Selectae*, I (1892), n° 2612 avec transcription en minuscules, commentaire). Republié, d'après la pierre et d'après les manuscrits de J. G. Wilkinson et J. Burton, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 108-109, n° 26 avec photographie de la pierre par L. A. Tregenza, transcription en minuscules, commentaire. Cf. J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), pp. 241, 442, 520.

[79] Cf. n° 42.

Annius Rufus (centurio) leg(ionis) XV
Apollinaris praepositus
ab Optimo Imp(eratore) Traiano
operi marmorum, monti
Claudiano, v(otum) s(olvit) l(ibenti) a(nimo).

DATE: L'inscription est datée du règne de Trajan (98-117 p.C.). Th. Mommsen date de 105-117 p.C.

Annius Rufus, centurion de la légion XV Apollinaris, préposé par l'Excellent Empereur Trajan au travail des marbres, au Mont Claudien, a acquitté son vœu de bon cœur.

L. 1: Sur la pierre, rappelle Meredith, on voit le sigle ⊃ devant l'abréviation *leg*. La copie de Wilkinson n'a pas relevé ce sigle, mais son estampage le portait, car Letronne l'indique. Dubois développe en (*centurio*) *leg*(*ionis*) et Meredith transcrit (*centurio*) *leg*.

L. 2: Meredith remarque que le graveur écrivit d'abord PRAEPOSITS et qu'un V fut introduit plus tard. Wilkinson transcrit *praepositus* reproduit par Letronne (Fr., Momm., Dubois, Dessau).

L. 3: La ligne est en retrait des autres lignes. Wilkinson omet IMP, comme Letronne (Fr.). Mais Mommsen (Dubois, Dessau) transcrivent *ab optimo imp(eratore) Traiano* et Meredith *ab optimo Imp. Traiano*.

L. 4: Wilkinson copie *operi marmorum Monte*, mais Letr. (Fr.) transcrit *operi marmorum Monti*. Mommsen et Dubois (Dessau): *operi m*ɑ*[r]morum monti*. Meredith souligne que la pierre porte MONTI, mais transcrit mont[e]. Lesquier transcrit à tort *montis Claudiani*.

L. 5: Sur la pierre, d'après Wilkinson et Meredith, VSLA, développé par Wilkinson et tous les autres en *v(otum) s(olvit) l(ibenti ou lubenti) a(nimo)*. À tort Mommsen note: VSIA *traditur*.

L. 1: J. Lesquier[80], pour ce centurion, ne renvoie qu'à cette seule inscription. La légion XV portait le surnom *Apollinaris*. Letronne commente: «Dion Cassius (LV, 23) place cette légion en Cappadoce; mais on sait que les campements de légions changeaient fréquemment. Notre inscription prouve (ce que l'histoire nous a laissé ignorer) que la XVe légion fut campée en Égypte à une époque quelconque du règne de Trajan; car il n'est pas vraisemblable qu'on eût confié la surveillance des travaux au Mont Claudien au centurion d'une légion qui n'aurait pas été cantonnée dans le pays». Mais, pour Ch. Dubois, ce centurion Annius Rufus est détaché de la légion XV Apollinaris comme préposé à la carrière et faisait peut-être fonction de procurateur. De son côté D. Meredith rappelle que la légion XV Apollinaris vint d'Arménie à Alexandrie en 66 p.C. mais quitta peu après l'Égypte pour la Judée, sous Vespasien, lors du soulèvement juif; il souligne qu'il n'est pas banal qu'un officier détaché de son unité s'occupe d'une exploitation. H. Dessau commente: «Si je ne m'abuse, encore ici un centurion légionnaire a été mis à la tête de soldats d'une ou plusieurs cohortes».

L. 2: Ce terme *praepositus*, au VIe siècle p.C. est traduit parfois par ἀποπραιπόσιτος, attesté dans des papyrus d'Égypte[81]. À l'époque impériale, on trouve dans les inscriptions

[80] J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), p. 520.
[81] S. Daris, *Il lessico latino nel Graeco d'Egitto* (1971), p. 29.

et les papyrus πραιπόσιτος λεγιῶνος, πραιπόσιτος εἴλης, πραιπόσιτος σπείρας, πραιπόσιτος βιξιλατιώνων[82]. Ici il s'agit du participe passé du verbe *praeponere* suivi du complément d'agent et du complément indirect au datif. Sur l'architrave du temple de Sarapis[83], nous avons vu qu'à côté du fermier des carrières (μισθωτὴς τῶν μετάλλων) et du procurateur des carrières (ἐπίτροπος τῶν μετάλλων) était placé un centurion préposé aux travaux du Mont Claudien (ὢν πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις), c'est à dire chargé de fonctions de surveillance et de sécurité. Rien ne permet ici de penser que le centurion ait joué le rôle de procurateur, sinon un argument *a silentio* (l'absence de mention du procurateur) qui n'est guère probant.

L. 3: *ab Optimo Imp(eratore) Traiano*. Pour Letronne nous n'avons pas le titre officiel *Optimus*, mais l'adjectif *optimus* exprimant ici le sentiment particulier du centurion: Trajan était pour lui un prince excellent. Mais on se demande pourquoi, si ce n'est pas antiphrase, le centurion aurait montré tant de contentement d'être affecté à une région si peu hospitalière et, surtout, comment un officier de rang si ordinaire pouvait se permettre de juger l'empereur, ce qui n'était pas sans danger, même en cas d'éloge, vu l'instabilité du pouvoir suprême... Il nous paraît beaucoup plus compréhensible de considérer que l'empereur est nommé ici avec son titre *Optimus*. En effet, la titulature de Trajan est, souvent, Τραιανὸς Ἄριστος[84] ou Τραιανὸς Ἄριστος ὁ κύριος[85] ou Τραιανὸς Ἄριστος Καῖσαρ ὁ κύριος[86]. À qui s'étonnerait de l'ordre des mots (on attendrait en effet *Imp. Traiano Optimo*), on peut citer l'appellation *Felicissimus Trajanus Dacicus*[87] de la dédicace de l'hydreuma du *Mons Claudianus*[88]. Notre interprétation, si elle est exacte, permettrait de dater l'inscription de l'époque qui suivit l'attribution de ce titre, c'est à dire de la fin du règne de Trajan, ce qui s'accorde avec les autres dates des inscriptions du *Mons Claudianus*.

L. 4: *operi marmorum* montre que le terme *marmor* ne désigne pas nécessairement le marbre, puisqu'il n'y a pas de marbre au Mont Claudien. Cette erreur, a-t-on vu, avait été faite, à l'époque moderne, par J. Bruce dans le désert du Hammamat[89].

Monti a été corrigé en *mont(e)* par D. Meredith. On attendrait effectivement l'ablatif de lieu, mais le datif s'explique par *praepositus* de la l. 2. Le centurion est *préposé au travail des marbres*, dit le texte, et *préposé au Mont Claudien*.

L. 5: *monti Claudiano* nous donne l'appellation antique désignant ces montagnes. L'architrave de Sarapis, au Mont Claudien[90], dit seulement τὸ Κλαυδιανόν, sous-entendu ὄρος. H. Dessau remarque: «Ce mont tire son nom Claudien, sans aucun doute, de

[82] D. Magie, *De Romanorum juris publici sacrique vocabulis sollemnibus in Graecum sermonem conversis* (1905), p. 39.
[83] N° 42.
[84] P. Bureth, *Titulatures impériales* (1964), p. 46.
[85] *Id.*, p. 48.
[86] *Id.*, p. 50.
[87] *Id.*, p. 54.
[88] N° 37.
[89] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), pp. 59-66: témoignages de J. Bruce et de Rozière.
[90] N° 42, l. 6. Cf. le commentaire.

l'empereur Claude, sous lequel pour la première fois, ces carrières de porphyre commençèrent à être exploitées (Pline, *Hist. Nat.* 36, 57)».

L'abréviation VSLA est classique. R. Cagnat[91] développe: «*votum solvit libens animo*».

40. SIGNATURE D'HÉRAKLEIDÈS

Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), sur une paroi rocheuse. *Non vidi*.

Inscription grecque de trois lignes, dont la première est fort effacée, mais dont les autres sont bien lisibles. Photographies de la pierre (Pl. 44, 1 et 2)

Publié, d'après la pierre, par Th. Kraus, *Acta of the fifth epigraphic Congress 1967* (paru en 1971), pp. 391-395 et pl. 42-43 avec transcription en majuscules, commentaire, photographies de la paroi et de l'inscription.

[Τρα]ι̣ανοῦ	*Propriété de Trajan*
Καίσαρος	*César*,
διὰ Ἡρακλείδου.	*par les soins d'Hérakleidès.*

DATE: Époque impériale, sans doute le règne de Trajan (98-117 p.C.), s'il s'agit de l'architecte Hérakleidès connu au *Mons Claudianus* (cf. n° 41).

L. 1: Comme l'indique Th. Kraus, on peut songer à [Τρα]ι̣ανοῦ, à [Ἀδρ]ι̣ανοῦ, ou à [Δομιτ]ιανοῦ. Mais l'inscription mentionnant l'architecte Hérakleidès nous incite à préférer le règne de Trajan.

L. 2: Καίσαρος, seul, sans l'indication du nom de l'empereur, se trouve sur un graffite comparable de l'ouadi Hammamat[92]. Le génitif nous paraît indiquer, ici comme là, qu'il s'agit d'un bloc qui est «propriété de l'empereur». Th. Kraus remarque qu'une colonne de dix mètres de long a été taillée dans la roche. Il est évident que l'exploitation des carrières réservait à l'empereur l'utilisation des meilleurs filons.

L. 3: L'emploi de διά, suivi du génitif, — que nous avons rencontré à Schédia[93], au Hammamat[94] au *Mons Claudianus*[95] et sur la base d'une colonne de Rome[96], montre que l'extraction de la pierre ainsi marquée était confiée à Hérakleidès, se faisait «par ses soins». Il est très tentant, bien que le nom de la fonction ne soit pas exprimé ici, d'identifier cet Hérakleidès avec l'architecte qui a extrait des colonnes du *Mons Claudianus*.

[91] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine* (1941), p. 471.
[92] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 130.
[93] A. Bernand, *Confins Libyques*, I (1970), pp. 419-420, n° 14.
[94] *Id.*, *De Koptos à Kossier*, n° 130.
[95] Signature de l'architecte Hérakleidès, n° 41.
[96] Voir le commentaire de l'inscription n° 41 mentionnat l'architecte Hérakleidès.

41. SIGNATURE DE L'ARCHITECTE HÉRAKLEIDÈS

Inscription de trois lignes, gravées sur la face inférieure d'un tambour de colonne, trouvé au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), dans l'ouadi aux colonnes, à côté de la rampe d'accès aux carrières. Cet ouadi aux colonnes, selon L. A. Tregenza, va se jeter dans l'ouadi principal, venant du Nord-Est, à un point situé à un kilomètre environ au-dessous de l'agglomération principale. Le monument doit être *in situ*. *Non vidi*. Fac-similé (Pl. 45, 1).

Trouvé en 1823 par J. G. Wilkinson et J. Burton, qui mentionnent le monument dans *The Journ. Roy. Geogr. Soc.*, 2 (1832), p. 53 mais ne donnent pas leur copie du texte. Publié, d'après Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), p. 426, n° 40 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction et commentaire. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713[d] avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire). Copie d'après la pierre par R. Lepsius, *Denkmäler*, XII (1859), Pl. 100, n° 587 et *Text*, V, p. 365. (Reproduit, d'après Franz, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1260 avec transcription en minuscules, petit commentaire et par Ch. Dubois, *Administr. et exploit. des carrières* (1908), p. 59, n° 136 avec transcription en minuscules, commentaire). Republié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ., XI* 2 (1949), p. 140 avec fac-similé de la copie de Wilkinson, transcription en minuscules non accentuées. (Reproduit, d'après Franz, Lepsius, Cagnat, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8322 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre et les manuscrits de Wilkinson et Burton, et d'après les précédents éditeurs, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 111-112, n° 29 avec transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 867 avec transcription en minuscules). Cf. K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke* (1910), pp. 131-132 sur Hérakleidès et les architectes connus en Égypte; J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), sur l'absence du surnom de la légion XXII.

Ἐπὶ Οὐαλουεννίωι
Πρείσκῳ (ἑκατοντά)ρχ(ῳ) λεγε(ῶνος) $\overline{\text{κβ}}$
διὰ Ἡρακλείδου ἀρχιτέκ(τονος).

DATE: D'après ce qu'on sait de l'architecte ici mentionné, l'inscription doit dater de 113-117 p.C. (cf. infra), c'est à dire de la fin du règne de Trajan.

Quand Valvennius Priscus était centurion de la vingt-deuxième légion (cette colonne a été extraite) par les soins d'Hérakleidès, architecte.

L. 1: ЄΠΙΟΥΑΛΟΥЄΝΝΙΩΙ Wilkinson (qui voit là un Ennius Priscus) et Lepsius; d'où Ἐπὶ Οὐα(λερίῳ) Λου(κίῳ) Ἐννίῳ Letronne (Franz, Dubois). Mais Ἐπὶ Οὐαλουεννίωι Cagnat (Bilabel) qui remarque: «Le gentilice Valvennius est connu: CIL, IX, 896, 2420». Meredith (et *SEG*) suivent Cagnat.

L. 2: L'*iota* final de ΠΡЄΙCΚΩΙ est adscrit, selon les copies de Wilkinson et de Lepsius. Sur la pierre abréviation $\overset{\breve{}}{\text{R}}$, selon Wilkinson, $\overset{\breve{}}{\text{P}}$ selon Lepsius. Résolution fautive (χιλιάρχῳ) par Letronne (Franz, Dubois); avec raison ἑκατοντάρχῳ Cagnat, qui n'indique pas qu'il s'agit de la résolution d'une abréviation; (ἑκατοντάρ)χ(ῳ) Bilabel, (ἑκατοντάρχῳ) Meredith (*SEG*). À la fin de la ligne, abréviation ΛЄΓЄ $\overline{\text{KB}}$ Wilkinson et Lepsius; d'où λεγε(ῶνος) $\overline{\text{κβ}}$ Letronne (Franz, Dubois, Cagnat, Bilabel), justement, à tort λεγεῶ(νος $\overline{\text{κβ}}$ Meredith (*SEG*).

L. 3: Pas de variante du nom propre. À la fin de la ligne, APXITЄK Wilkinson, sans indication de lacune; mais ἀρχιτέκ[τονος] Letronne (Franz, Dubois, Cagnat, Bilabel, Meredith, *SEG*. La copie de Lepsius confirme celle de Wilkinson en notant que le *kappa* final est plus haut et plus petit que l'epsilon précédant: APXITЄ^{K}.

L. 1: ἐπὶ suivi du datif nous paraît ici, comme dans les autres inscriptions étudiées[97], l'équivalent d'ἐπὶ suivi du génitif, à l'époque classique, pour exprimer une idée temporelle, c'est à dire la magistrature durant laquelle a eu lieu l'action considérée. Nous récusons donc la traduction de Letronne: «pour». Il ne s'agit donc pas, comme il dit, d'une dédicace, mais d'une date. Dans l'ouadi perpendiculaire à l'ouadi Hammamat[98], nous avons trouvé des blocs préparés comme linteau ou comme architrave et portant le nom d'Épaphroditos, l'affranchi de l'empereur, connu au *Mons Claudianus* et au *Mons Porphyrites*. On tenait ainsi à marquer ces lourdes pierres du nom du responsable de leur extraction, de leur préparation et de leur transport. Nous nous trouvons ici devant un témoignage semblable: la pierre a été extraite quand Valvennius Priscus était centurion et «par les soins de» (διὰ suivi du génitif) l'architecte Hérakleidès. Nous avons rencontré cet emploi de διὰ dans une inscription de Schédia[99] et sur une paroi de la carrière de l'ouadi Hammamat[100].

Les abréviations proposées par Letronne: Ουα pour Οὐα(λερίῳ) et Λου pour Λου(κίῳ) sont très suspectes. La solution de Cagnat, lisant le gentilice Οὐαλουεννίωι est beaucoup plus satisfaisante, car on ne mutile pas le nom. Le Ου grec rend naturellement le V latin. On trouve, par exemple, Οὐαλέντιος pour *Valens*, Οὐαλέριος pour *Valerius*, Οὐεσπασιανός pour *Vespasianus*[101] etc. ...

Ll. 1-2: Ce Οὐαλουέννιος Πρείσκος n'est pas connu par ailleurs. La légion XXII[102] fut surnommée *Dejotariana*, du nom de son fondateur, *Dejotarus*, tétrarque de Galatie, sans doute au lendemain de son dédoublement, peut-être sous Trajan. Nous l'avons trouvée, mentionnée en grec, sans son surnom, en 122/123 p.C., l'an 7 d'Hadrien, dans une inscription du Colosse de Memnon[103] et, en latin, dans plusieurs textes gravés aussi sur le Colosse de Memnon[104].

Abréviation ΛΕΓΕ pour λεγε(ῶνος). Sur le Colosse de Memnon, nous avons vu λεγι(ῶνος) ϗ[β][105] et les abréviations ΛΕΓ, ΛΕΓ., ΛΕΓ̄, ΛΕΓΕ, ΛΕΓΕω, ΛΕΓΕῶ, ΛΕΓΙ, ΛΕΓΙΟΝ ne manquent pas en Égypte ou ailleurs[106].

L. 3: À la fin de la ligne, nous avons certainement l'abréviation ἀρχίτεκ pour ἀρχιτέκ-(τονος), comme nous avons relevé γραμμα pour γραμμα(τεὺς) au Paneion de l'ouadi Hammamat[107], ou ἐργοδ pour ἐργοδ(ότου)[108]. La place de l'inscription, sur ce tambour, nous renseigne sur le travail dont s'est occupé cet architecte: l'extraction des colonnes, leur façonnage et leur expédition[109].

[97] Cf. les nos 38 et 42 notamment.
[98] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), nos 54 et 55.
[99] A. Bernand, *Confins Libyques*, I (1970), p. 420, n° 14.
[100] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 130.
[101] B. Meinersmann, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri* (1927), pp. 88-90.
[102] J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), pp. 40-55, notamment pp. 49-50.
[103] A. et E. Bernand, *Colosse de Memnon* (1960), n° 20 et peut-être n° 74.
[104] *Idem*, nos 2, 10, 44, 45, 46, 47.
[105] *Idem*, n° 74, l. 5.
[106] Avi-Yonah, *Abbreviations in Gr. inscr.* (1940), p. 81.
[107] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 41, l. 18.
[108] *Idem*, n° 112, l. 3.
[109] Voir *idem*, pp. 89-92 et les notes.

Pour identifier Hérakleidès ici nommé, Letronne rapproche une inscription connue d'abord par le recueil de Muratori[110]: Ἐπὶ Λούπωι ἐπάρχῳ Αἰγύπτου διὰ Ἡρακλείδου ἀρχιτέκτονος. Cette inscription se trouve sur la base d'une colonne trouvée à Rome et probablement extraite d'une carrière d'Égypte. Or ce Lupus, préfet d'Égypte, peut être soit Tiberius Iulius Lupus, préfet d'Égypte en 71/72 p.C.[111], ou bien Marcus Rutilius Lupus, préfet d'Égypte en 113-117 p.C.[112]. Mais, au *Mons Porphyrites*, la dédicace du temple d'Isis faite par Marcus Papirius Celer[113], mentionne précisément Marcus Rutilius Lupus, le 28 Janvier 113 p.C. Il y a donc tout lieu de penser que l'architecte Hérakleidès, nommé sur la colonne de Rome, travaillait sous ce préfet d'Égypte. Il est dès lors tentant d'identifier l'architecte Hérakleidès de la colonne de Rome et l'architecte Hérakleidès de la colonne du *Mons Claudianus*, puisque noms, professions, époques et provenances coïncident. L'inscription daterait donc de 113-117 p.C.

42. ARCHITRAVE DE GRANIT, AVEC DÉDICACE DU TEMPLE DE ZEUS SOLEIL GRAND SARAPIS ET DES DIEUX ASSOCIÉS, FAITE PAR ÉPAPHRODITOS SIGÉRIANOS, FERMIER DES CARRIÈRES

Trouvée au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). *In situ. Non vidi.*

Le texte est gravé sur un bloc monolithique de granit gris local, destiné à servir d'architrave au temple de Sarapis. Selon D. Meredith, cette architrave mesure 2 m 30 de long, 0 m 225 de haut, 0 m 15 de large. L'inscription comprend sept lignes de grec, les lignes 2, 4 et 6 étant en retrait des autres lignes. C'est Sir J. Gardner Wilkinson qui nous a, le premier, donné la description de l'emplacement de cette pierre (cf. *infra*). Photographie de la pierre (Pl. 45, 2).

L'inscription a été publiée, d'après la pierre vue par le voyageur anglais le 29 mai 1823, par J.G. Wilkinson, *Journal of the Royal Geographical Society*, 2 (1832), p. 54 avec transcription en minuscules sans indication des lignes, dans son long article *On the Eastern desert of Upper Egypt*, *ibid.* pp. 28-60 avec une carte. (D'après la copie de Wilkinson, le texte est reproduit par J.A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 149-199, n° 16 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, traduction, long commentaire sur les carrières du Mont Claudien, *ibid.* pp. 136-199; reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4713[f] avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire en latin; reproduit, d'après Letronne et Franz, par W. Dittenberger, *OGI*, 2 (1905), n° 678 avec transcription en minuscules, notes en latin; reproduit, d'après Dittenberger, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGRR*, I, 5 (1908), n° 1255 avec transcription en minuscules, quelques notes en latin; reproduit, d'après Franz, par Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain* (1908), pp. 57-58 avec transcription en minuscules, commentaire); Couyat et Barthoux, en 1910, firent une copie de la pierre dont fait état, pour les lignes 4, 5 et 7 J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), p. 86, note 6. (Le texte est reproduit, d'après Cagnat, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8324 avec transcription en minuscules). Le texte est republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 58 (1954), pp. 103-105, n° 22 avec transcription en

[110] Muratori, I, 478, n° 3; *IG* XIV 2421, 2; *IGR*, I, 550.
[111] A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten* (1950), p. 40; O.W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt* (1967), p. 84.
[112] Stein, *op. cit.*, pp. 55-58; Reinmuth, *op. cit.*, pp. 92-93 (avec l'erreur *Rufus* pour *Lupus*).
[113] N° 20.

minuscules, commentaire, photographie de la pierre par L. A. Tregenza et du site par Scaife (Signalé par P. M. Fraser, *Journ. Egypt. Arch.*, 41 (1955), p. 132, n° 10; *SEG*, XV (1958), n° 863 donne le lemme à partir du *CIG*).

1 Ὑπέρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νείκης αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ
[Σεβαστοῦ καὶ τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου
2 καὶ τῆς τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας,
3 Διὶ Ἡλίωι μεγάλωι Σαράπιδι καὶ τοῖς συννάοις θεοῖς
[τὸν ναὸν καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα
4 Ἐπαφρόδειτος δοῦλος Σειγηριανὸς, μισθωτὴς τῶν μετάλλων, κατεσκεύασεν,
5 ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλει ἐπάρχωι Αἰγύπτου, ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων
[Χρησίμου, Σεβαστοῦ ἀπελευθέρου,
6 ὄντος πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις Ἀουίτου, (ἑκατοντά)ρχ(ου) σπείρης
[πρώτης Φλαουίας Κιλίκων ἱππικῆς,
7 (ἔτους) β αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ Σεβαστοῦ,
[Φαρμουθὶ κη̄.

DATE: L'inscription est datée du 28e jour du mois de Pharmouthi, de l'an 2 du règne de l'empereur Hadrien, ce qui correspond au 23 Avril 118 p.C.

Pour la conservation et la victoire éternelle de l'empereur César Trajan Hadrien Auguste et de toute sa maison et pour le succès des travaux ordonnés par lui, pour Zeus Soleil, grand Sarapis et pour les dieux qui partagent son temple, le temple avec ses dépendances a été construit par Épaphroditos Sigérianos, fermier des carrières, quand Rammius Martialis était préfet d'Égypte, étant procurateur des carrières Chrésimos, affranchi d'Auguste, étant préposé aux travaux du Mont Claudien Avitus, centurion de la première cohorte à cheval, Flavienne, des Ciliciens, l'an deux de l'empereur César Trajan Hadrien Auguste, le vingt-huitième (jour du mois de) Pharmouthi.

L. 1: νίκης Wilkinson et les autres; νείκης Meredith.

L. 2: Wilkinson met à tort un point après ἐπιτυχίας et Letronne, un point en haut. Les autres éditeurs, avec raison, ne ponctuent pas.

L. 3: Tous les éditeurs sont d'accord, sauf Wilkinson qui écrit τὰ ἐπὶ τὸν ναὸν πάντα au lieu de τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα.

L. 4: La pierre porte κατεσκεύασεν comme Wilkinson l'a bien copié. Mais Letronne donne à tort la copie ΚΑΤΑCΚЄΥΑCЄΝ qu'il souligne d'un *sic* et corrige en κατ(ε)σκεύασεν, suivi par Franz (Dubois), Dittenberger gardant κατασκεύασεν (reproduit par Cagnat qui commente *ita lapis* et par Kiessling qui souligne d'un *so*. Meredith copie κατεσκεύασεν.

L. 5: Μαρτιάλι Wilkinson et les autres; Μαρτιάλει Meredith. Wilkinson place un point en haut après Αἰγύπτου, ainsi que Letronne et Franz (Dubois). Dittenberger, avec raison, met une virgule (suivi par Cagnat-Kiessling). Meredith revient au point en haut.

L. 6: La pierre porte ρ̄ après Ἀουίτου, dit Meredith. Mais Wilkinson transcrit fautivement χιλιάρχου; de même Letronne (Franz, Dubois, Dittenberger). Avec raison Cagnat transcrit ἑκατοντάρχου, mais sans indiquer qu'il s'agit d'une résolution d'abréviation. Kiessling, d'après Cagnat, transcrit (ἑκατοντά)ρ(χου); Meredith (ἑκατοντάρχου).

L. 7: Wilkinson omet Σεβαστοῦ, omission qui apparait chez Cagnat et Kiessling. Letronne, à partir d'une mauvaise copie donnant –ς– rétablit Σ(εβαστοῦ), suivi par Dittenberger. Meredith copie devant la pierre Σεβαστοῦ et note qu'il n'y a aucune trace de lettres dans l'espace qui suit ce mot. En ce qui concerne le jour et le mois, Wilkinson donne la bonne copie, suivie par tous les éditeurs et vérifiée sur la pierre par Meredith. Malheureusement Lesquier s'appuie sur une mauvaise copie de Couyat-Barthoux pour restituer [Ἀ]δρ[ι]ανοῦ $\overline{ε}$ Χ[οιάκ] $\overline{ε}$, ce que A. Stein (*Die Präfekten von Ägypten in der Römischen Kaiserzeit* (1950), p. 61) convertit en Ier Décembre 117 p.C. La ligne, dit Meredith, est parfaitement claire, et, comme tous les autres éditeurs, il transcrit Φαρμουθι $\overline{κη}$.

La provenance de l'inscription nous est bien connue grâce à J. G. Wilkinson, le premier voyageur, dont nous avons produit le témoignage.

Sa description nous donne bien la physionomie de ces carrières et nous permet de nous représenter avec suffisamment d'exactitude les lieux des trouvailles épigraphiques.

L. 1: Ὑπὲρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νείκης αὐτοκράτορος etc.... Cette formule, plus développée que le simple ὑπὲρ suivi du génitif, est fréquente à l'époque impériale. Σωτηρία est traduit par «conservation» (et non par «salut») par Henri Seyrig dans des inscriptions de la Syrie du Nord[114]. On trouve la *junctura verborum* ὑπὲρ σωτηρίας καὶ νείκης[115] «pour la conservation et la victoire» ou bien ὑπὲρ σωτηρίας καὶ διαμονῆς[116] «pour la conservation et la permanence». Selon Letronne[117] «les mots ὑπὲρ νίκης ou *pro victoria* ne sont pas l'expression générale d'un vœu pour le succès des guerres futures, mais annoncent que l'empereur est engagé dans des guerres non encore terminées». Il rappelle le témoignage de Spartien, un des auteurs de l'*Histoire Auguste* (*In Adriano*, § 5): «Nam deficientibus his nationibus quas Trajanus subegerat, Mauri lacessebant, Sarmatae bellum inferebant, Britanni teneri sub Romana ditione non poterant, Aegyptus seditionibus urgebatur, Lycia denique ac Palaestina rebelles animos efferebant». Et il conclut: «Hadrien resta donc à Antioche, où il était lors de la mort de Trajan; il s'occupa de pacifier les provinces. On peut croire facilement que, huit mois après, tout n'était pas encore rentré dans l'ordre, ce qui explique le vœu exprimé dans la dédicace en faveur de la victoire éternelle de l'empereur». Certes, on peut faire ici une application particulière de cette formule, mais elle est parfois aussi une clause de style, une formule obligée et toute faite, dont on peut donner de très nombreux exemples.

Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ nous donne ici la titulature αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Τραιανὸς Ἁδριανὸς Σεβαστὸς, qui est une des plus fréquentes pour désigner Hadrien[118].

Καὶ τοῦ σύμπαντος αὐτοῦ οἴκου n'est pas exactement la formule qu'on lit sur l'architrave du Gebel Dokhan, où se trouve employé tout uniment καὶ τοῦ παντὸς αὐτοῦ οἴκου. L'emploi de σύμπας n'ajoute certainement aucune idée supplémentaire.

[114] *Apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, 3 (1958), pp. 2-49, n°s 8-9, 28, 35.
[115] G. Tchalenko, *loc. cit.*, n° 8 b, e, f.
[116] *Ibid.*, n°s 8, 9.
[117] Letronne, *Recueil*, I, p. 154.
[118] Bureth, pp. 61-63.

L. 2: καὶ τῆς τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας. Sur l'autel du Gebel Fatireh dédié à Zeus Hélios Grand Sarapis[119] on trouve ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων. Bien que le mot τὸ ἔργον ait souvent l'acception de «bâtiment», et notamment dans un texte de l'ouadi Hammamat[120], il semble bien qu'il faille lui donner ici un sens plus général, celui de «travaux»: non seulement le sens de «travaux relatifs à l'exploitation des carrières», mais le sens de «travaux de tous genres», qu'il s'agisse d'édifices, de rampes d'accès aux mines, de routes, de stations, de puits etc.... bref tout ce dont Hadrien équipa le désert de l'Est, si l'on en croit l'inscription d'Antinoé[121].

L. 3: Διὶ Ἡλίῳ μεγάλωι Σαράπιδι καὶ τοῖς συννάοις θεοῖς: Sarapis, assimilé à Zeus Soleil n'est pas rare en Égypte. Par exemple nous l'avons rencontré à Canope, à l'époque impériale, en 185, 186 ou 187 p.C.[122] et, au même endroit, en 228 p.C.[123]. Parmi les dieux partageant ce même temple, sans aucun doute se trouvait Isis, parèdre normale de Sarapis et honorée dans ces montagnes[124].

L. 3: τὸν ναὸν καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα. On peut entendre περὶ et l'accusatif au sens de «autour de», ou bien au sens où le prend Letronne «en ce qui concerne». Il traduit: «le temple avec tout ce qui le concerne». Il peut donc s'agir des dépendances du temple (téménos, terrasse, puits, bâtiments annexes) ou bien de tous les objets du culte (autel, statue, offrandes etc....). Est-il possible de préciser cette traduction?

Sur une stèle de Koptos, de 103 p.C.[125], Didymos, fils de Théon, dédie Ἶσιδος ἐν ἀτρίῳ τὸ ξόανον καὶ τὸν ναὸν καὶ τὰ περὶ αὐτὸ(ν) πάντα ce que E. Miller[126] interprète par «et tout ce qui est autour du temple». Sur un linteau de Ptolémais, de 3 p.C.[127], on dédie τὸ ἱερὸν καὶ τὰ σ[υν]κ̣ύ̣ρον[τα πά]ν̣[τα] καὶ τὸ̣ προσὸν Ἰσιεῖον καὶ τοὺς προσόντας ψιλοὺς τόπου[ς]. Dans une dédicace datant de Ptolémée V Épiphane[128] un Θεὼν Ἡρακλείδου Μαρωνεὺς dédie à Isis τὸν ναὸν καὶ τὸ ἱερὸν καὶ τὰ προσόντα αὐτῶι ταμιεῖα καὶ τὰ συνκύροντα πάντα. L'épigraphie des linteaux fournit de nombreux textes parallèles, en Égypte, montrant que, dans de telles dédicaces, on a souvent soin d'indiquer les bâtiments dédiés: téménos, péribole, pylône, propylône, allée dallée menant au temple, etc.... Il est beaucoup plus rare qu'on énumère, comme à Senskis[129], des objets re'...fs au culte. Nous inclinons donc à penser qu'il s'agit de dépendances du temple et non d'objets du culte. Dans notre texte cette interprétation est d'autant plus probable que le temple ne fut pas achevé et qu'on pensa d'abord à sa construction et à son implantation, avant

[119] N° 38.
[120] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 41, ligne 28 avec le commentaire p. 91 et note 9.
[121] N° 80.
[122] *Voir* nos *Confins Libyques*, I, pp. 241-242, n° 13.
[123] *Ibid.*, pp. 242-244, n° 14. Sur Sarapis-Soleil, voir les réflexions générales de John E. Stambaugh, *Sarapis under the early Ptolemies* (1972), pp. 79-84.
[124] N°s 20, 62, 69, 77, 78.
[125] E. Breccia, *Iscr.*, n° 62 (*Sammelbuch*, V, n° 8815).
[126] *Rev. Arch.*, 1883, II, pp. 176-177.
[127] Breccia, *Iscr.*, n° 48.
[128] J. G. Milne, *Gr. inscr.*, pp. 23-24, n° 9232.
[129] N° 69.

de songer à sa décoration intérieure et à son équipement. L'inscription fut rédigée et gravée sur le linteau, mais ce dernier, nous prouve l'état des ruines, ne fut pas mis en place.

L. 4: Ἐπαφρόδειτος δοῦλος Σειγηριανός. L'autre dédicace semblable, mais au Gebel Dokhan[130], porte Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός. Les deux textes s'éclairent l'un par l'autre: il y a ellipse de Καίσαρος dans le premier et de δοῦλος dans le second. Autrement dit, Epaphroditos était un *servus Caesaris*[131]. Notons dans notre texte la graphie en *ei* (Ἐπαφροδείτος, Σειγηριανός) et dans l'autre la graphie en *i* (Ἐπαφροδίτος, Σιγηριανός). C'est là un phénomène de graphie, courant en Égypte.

Le nom Epaphroditos figure dans deux inscriptions de l'ouadi Hammamat[132], mais abrégé. Le cognomen Σειγηριανός, selon Letronne (suivi par Dittenberger), prouve qu'Epaphroditos, avant d'être esclave de l'empereur, avait servi un maître nommé Sigérus. Letronne pense, d'après Dion Cassius (LXVI, 15), que ce Sigerus aurait été un des meurtriers de Domitien, assassiné le 18 Septembre 96 p.C., moins de vingt-deux ans avant la date des deux dédicaces d'Epaphroditos. Mais J. Franz juge cette assimilation douteuse. Cependant il faut reconnaître que le nom Sigérus ou Sigérius, dérivé latin de l'adjectif grec σιγηρός pour σιγηλός (c'est à dire *silencieux*, équivalent grec du latin Tacitus), n'est pas fréquent et que la chronologie s'accorderait bien avec la supposition de Letronne. Ce nom Ἐπαφροδίτος apparait aussi en abrégé sur un bloc du Gebel Dokhan[133].

L. 4: μισθωτὴς τῶν μετάλλων. Letronne a très bien défini la ferme des carrières[134]:

«La ferme des carrières», écrit-il, devait être une entreprise considérable, qui exigeait de grandes avances. Quand tous les travailleurs auraient été des condamnés, *damnati in metallum*, κατάδικοι, comme dit Aristide, des gens qui, subissant une peine, ne recevaient pas de salaire, il fallait pourtant les nourrir, les vêtir et les loger. L'étendue des deux villes, les nombreuses habitations éparses dans la montagne, tout annonce que les travailleurs étaient fort nombreux; ce qui le prouve également, c'est la quantité et la grandeur des pièces laissées imparfaites dans les carrières. Ces grandes colonnes monolithes, de près de soixante pieds de longueur, qu'on y trouve encore, exigeaient chacune un immense travail. Il fallait l'emploi de beaucoup de bras, pendant plusieurs années, pour extraire ces pièces colossales, les tailler et les polir, enfin pour les amener au lieu de l'embarquement, soit à la mer, soit au Nil. Il est à présumer que l'on devait commander et faire exécuter à la fois toutes les parties d'architecture destinées à un même édifice; autrement il aurait été interminable. Ainsi plusieurs centaines d'ouvriers devaient être occupés au travail des colonnes et des autres parties d'un même monument. Ce n'est assurément pas trop de supposer, avec Sir Gardner Wilkinson, dans chacun des deux centres d'exploitation, quinze cents à deux mille travailleurs, dont il fallait assurer la subsistance. La mer Rouge, excessivement poissonneuse, fournissait en abondance les poissons et les coquillages, mais le reste des vivres devait revenir plus cher qu'en Égypte même. D'ailleurs, les forçats devaient encore être contenus par un nombre suffisant de gardiens, et dirigés par des inspecteurs ou des chefs d'ateliers, et ceux-là devaient être rétribués; il y avait, de plus, à fournir et à renouveler les outils, qui, dans le travail de matériaux si durs, devaient se briser si facilement et s'user avec tant de rapidité. L'entrepreneur devait fournir et entretenir

[130] N° 21.
[131] Voir G. Boulvert, *Esclaves et affranchis impériaux sous le Haut-Empire romain, rôle politique et administratif* (1970), 499 pp.
[132] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n°s 54 et 55 et le commentaire *ibid.* pp. 119-120.
[133] Publié par Th. Kraus, *Mitt. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), pp. 154-155. Cf. n° 43.
[134] J. A. Letronne, *Recueil*, I, pp. 160-161.

le matériel de rouleaux, de poulies, de cordages, de cabestans, nécessaire pour remuer tant d'énormes masses. Enfin, il devait payer au gouvernement le prix du fermage, qui était, comme on sait, le dixième du produit net de l'exploitation. J'admets que le gouvernement se chargeait seul d'entretenir la force militaire cantonnée dans les deux villes, pour défendre les établissements contre les attaques des Arabes et pour y maintenir le bon ordre. On voit que, même dans ce cas, les charges du fermier étaient énormes: l'exploitation devait être d'un grand produit, pour qu'il pût y faire face et retirer encore un profit qui l'indemnisât de tant de peines, sans compter les éventualités du chômage, du retard dans les paiements, des pertes et des banqueroutes».

«Il fallait assurément que l'emploi et la demande des pièces de porphyre et de granit fussent alors bien considérables et que le prix en fût bien élevé, pour balancer les dépenses d'une exploitation traitée sur une aussi grande échelle et avec de tels risques. On cesse alors de s'étonner de l'énorme quantité de colonnes monolithes, en granit et en porphyre, qui furent employées dans l'architecture romaine, sous les empereurs, à en juger seulement par celles qui subsistent encore à Rome, après la destruction de tant de monuments antiques».

L'entrepreneur des carrières était soumis à la surveillance du procurateur impérial Chrésimos, ἐπιτρόπος τῶν μετάλλων, et un militaire, en l'occurence le centurion Avitus, commandant la première cohorte de cavaliers ciliciens, était adjoint au procurateur, — le civil surveillant le militaire, et réciproquement —, pour faire régner l'ordre parmi les ouvriers et assurer la sécurité des fonctionnaires impériaux et des convois.

L. 5: ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι ἐπάρχωι Αἰγύπτου. Quintus Rammius Martialis est connu comme préfet d'Égypte au plus tôt le 11-28 Août 117 et au plus tard le 4 Avril 119 p.C.[135].

La préposition ἐπὶ suivie du datif peut étonner, car, dans le sens chronologique de «sous tel magistrat» — ce qui est la façon normale de dater dans les dédicaces de ce genre —, on a ἐπὶ suivi du génitif. Mais on ne peut conclure de cette anomalie, comme l'a fait Letronne, que l'expression doit être traduite par «pour le préfet, au nom du préfet», car on aurait en ce cas ὑπὲρ suivi du génitif. Dittenberger, au reste, fait justement remarquer qu'à cette époque l'emploi des cas n'est pas toujours rigoureux. Au Paneion de l'ouadi Hammamat, n'avons-nous pas rencontré[136] ἐπὶ Δομετιανοῦ Αὐτοκράτορι? Au Gebel Fatireh, on trouve encore ἐπὶ Οὐα[λερίῳ] Λου[κίῳ] Ἐννίῳ Πρείσκῳ[137] et, sur un autel de granit ἐπὶ Ἐνκολπίῳ ἐπιτρόπῳ καὶ Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ[138]; au Gebel Dokhan on lit aussi[139] ἐπὶ Ῥαμμίῳ Μαρτίαλι ἐπάρχῳ Αἰγύπτου. Letronne[140] cite encore (mais traduit mal) une inscription du recueil de Muratori portant ἐπὶ Λούπωι ἐπάρχῳ Αἰγύπτου. C'est donc Epaphroditos, et non pas le préfet, qui a fait les frais de ces travaux et il était assez riche pour cela.

L. 5: ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων Χρησίμου. Ce nom Χρήσιμος apparait au Paneion d'El-Kanaïs[141] et dans la dédicace du Gebel Dokhan où son nom complet est donné:

[135] A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten* (1950), pp. 61-63 et O. W. Reinmuth, *A Working list of the prefects of Egypt* (1967), p. 93.
[136] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 52, ll. 7-9.
[137] N° 41.
[138] N° 38.
[139] N° 21.
[140] J. A. Letronne, *Recueil*, I, p. 426, n° 40.
[141] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 59, 1-3 et n° 86.

Μάρκος Οὔλπιος Χρήσιμος. Il est affranchi de l'empereur et, comme il porte les noms Marcus Ulpius, qui sont ceux de Trajan, il est à présumer qu'il fut affranchi par cet empereur. L'ἐπίτροπος τῶν μετάλλων a été étudié par K. Fitzler[142] et par J. Lesquier[143]. Notons seulement ici que les fonctionnaires s'occupant des carrières sont énumérés dans un ordre d'importance décroissante: en tant que fermier des carrières (μισθωτὴς τῶν μετάλλων), Epaphroditos est nommé d'abord; en seconde place vient le procurateur des carrières (ἐπίτροπος τῶν μετάλλων); enfin, le militaire, ici le centurion Avitus, préposé aux travaux du Mont Claudien (ὄντος πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις). Lesquier remarque[144]: «Fitzler, *Archiv Pap.* V, p. 423, croit que l'ἐπίτροπος est le successeur du μεταλλάρχης; nous pensons qu'il continue l'ἐπίτροπος personnel de l'ἀρχιμεταλλάρχης, dont les fonctions, enlevées au préfet de Bérénikè, ont été absorbées par le préfet d'Égypte». Cette présence d'un fonctionnaire civil aux côtés d'un fonctionnaire militaire est bien dans la manière de l'administration romaine, qui pouvait jouer sur les rivalités des administrateurs ainsi juxtaposés. L'ἐπίτροπος était sans doute plus spécialement chargé de l'exploitation des carrières et le centurion, de la sécurité.

Le génitif ἐπιτρόπου peut s'expliquer de deux façons: ou bien il dépend de ἐπὶ, construit d'abord et à tort avec un datif; ou bien, de façon plus plausible, il faut sous-entendre ὄντος, qui est exprimé à la ligne suivante.

L. 6: πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις. Si l'emploi du singulier, dans un texte de l'ouadi Hammamat[148], nous avait poussé à interpréter τὸ ἔργον au sens de «bâtiment», inversement, ici, l'emploi du pluriel τὰ ἔργα nous incite à donner à l'expression le même sens qu'à la ligne deux, c'est à dire celui de «travaux».

Avec Κλαυδιανοῦ il faut sous,entendre le mot ὄρους. En effet une inscription latine du Gebel Fatireh[146] nous apprend qu'Annius Rufus, centurion de la XVe légion, avait été préposé par Trajan «aux travaux des carrières dans le Mont Claudien» (operi marmorum Monti Claudiano). Contre l'avis de Wilkinson, Letronne pense justement que ce Claudianus Mons a pris son nom de l'empereur Claude, d'autant que Pline l'Ancien nous apprend (XXXVI, XI, 3 éd. E. Littré chez Didot): «Rubet porphyrites in eadem Aegypto: ex eo candidis intervenientibus punctis, leptopsephos vocatur. Quantislibet molibus caedentis sufficiunt lapicidinae. Statuas ex eo Claudio Caesari procurator ejus in Urbem ex Aegypto advexit Vitrasius Pollio, non admodum probata novitate. Nemo certe postea imitatus est», c'est à dire: «*Rouge est le porphyre que produit l'Égypte. Celui qui est parsemé de points blancs se nomme leptopséphos. Les carrières peuvent fournir des blocs de plus grandes dimensions. Des statues de cette pierre, pour l'empereur Claude, furent amenées d'Égypte à Rome par Vitrasius Pollion, son procurateur, innovation qui ne fut guère goûtée. Toujours est-il que personne ne l'a imité*». Aelius Aristide[149], qui avait voyagé quatre fois en Égypte, écrit,

[142] K. Fitzler, *Steinbrüche* etc... (1910), pp. 125-126.
[144] J. Lesquier, *L'armée romaine*, p. 240 et note 3 et p. 241.
[144] *Id., ibid.*, p. 240, note 3.
[145] *De Koptos à Kosseir*, n° 41 et commentaire p. 91.
[146] N° 39.
[147] Aelius Aristide, *in Aeg.*, II, p. 331, éd. Jebb.

sous Antonin, vers 147 p.C., que les célèbres carrières de porphyre (περιβόητος λιθοτομία ἡ πορφυρῖτις) étaient exploitées par des condamnés (κατάδικοι), ceux que les Latins appelaient *damnati in metallum*[148]. Ces *metalla* étaient en fait des sortes de bagne pour condamnés aux travaux forcés.

L. 6: (ἑκατοντάρχου) σπείρης πρώτης Φλαουίας Κιλίκων ἱππικῆς. Nous avons rencontré cette première cohorte flavienne des Ciliciens dans l'acte d'adoration de Gaius Benius Celer, au Paneion de l'ouadi Hammamat[149], sous Domitien (81/82-96/97 p.C.). Nous avions remarqué alors que cette *Cohors I Flavia Cilicum equitata* faisait partie des cohortes auxiliaires ayant servi en Égypte[150] et que, vu les inscriptions qui la mentionnent[151], elle semble avoir été spécialisée dans les zones désertiques frontalières, où se trouvaient des carrières. Le fait est relevé par Michael P. Speidel, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Hawai, à Honolulu: dans une lettre du 7 Février 1974, il a bien voulu nous indiquer qu'il préparait dans *Handbuch der Altertumswissenschaften* un ouvrage sur *The Roman army 31 a.C.-476 p.C.*, et qu'il allait publier dans la *Chronique d'Égypte* un très intéressant article, *The eastern garrisons under Augustus and Tiberius*, dont il a bien voulu nous envoyer le manuscrit.

L. 7: Letronne remarque[152] que «cette date n'est postérieure que de huit mois treize jours à l'avènement d'Hadrien, qui eut lieu le onze Août de cette même année, ou dix-huit jours seulement avant le renouvellement de l'année fixe égyptienne. D'après la manière de compter les années de règne en Égypte, la deuxième année d'Hadrien a commencé dix-huit jours après son avènement: en d'autres termes, elle ne fut réellement que de dix-huit jours».

43. SIGNATURES D'ÉPAPHRODITOS

Non vidi. Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). Au sommet de la colline dégagée pour l'exploitation des pierres. Sur un côté de la place de rassemblement, comme dit Th. Kraus, au Nord du campement. L'une à côté de l'autre ces deux inscriptions sont identiques, la seconde n'étant qu'une reproduction de la première, vu la mauvaise qualité du support rocheux.

Texte publié par Th. Kraus, *Mitt. deutsch. archäol. Inst. Abt. Kairo*, 22 (1967), pp. 154-155 avec transcription en majuscules, commentaire.

Ἐπ' Ἐπαφ(ροδίτου). *Sous Épaphroditos.*

DATE: Début du règne d'Hadrien. Sans doute vers 117 p.C., comme les autres textes nommant Épaphroditos, affranchi de l'Empereur et fermier des carrières.

La pierre porte simplement ΕΠΕΠΑΦ, en abrégé.

[148] Pline le Jeune, *Épitres*, II, 11, 8; X, 67, 3; Suétone, *in Calig.* 27.
[149] *De Koptos à Kosseir*, n° 52.
[150] J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte*, pp. 86-87.
[151] À Syène: *CIL* III, n° 6025 et 14147[3], 14147[4]; à Éléphantine: *Année épigraphique*, 1905, n° 54; *CRAI*, 1905, p. 73; à Hiéra Sykaminos, *IGR*, n° 1370, outre le texte du Hammamat et celui du Gebel Dokhan.
[152] Letronne, *Recueil*, I, p. 154.

Comme le remarque Th. Kraus, le personnage chargé d'exploiter la carrière a fait inscrire son nom sur le lieu même d'où il fait extraire des pierres.

Il y a tout lieu de penser qu'il s'agit de l'homme qui figure sur l'architrave du temple de Sarapis, au *Mons Claudianus* même, le 23 Avril 118 p.C.[153], et qui figure aussi sur la dédicace du temple de Sarapis au Gebel Dokhan (*Mons Porphyrites*), en 117-119 p.C.[154]. Sa signature se trouve à deux reprises sur des blocs du petit ouadi perpendiculaire à l'ouadi Hammamat[155].

Ἐπὶ suivi du génitif, avec valeur temporelle, se trouve dans deux textes du Paneion d'El-Kanaïs[156].

44. FRAGMENT DE DÉDICACE POUR L'EMPEREUR HADRIEN

Il s'agit de deux morceaux se raccordant et appartenant à une petite stèle à fronton, dont il manque toute la partie inférieure et la partie droite. Selon D. Meredith, G. Schweinfurth a vu les fragments au Caire, quand E. A. Floyer les apporta en 1886 de la partie Nord-Ouest du petit fort du Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). Seymour de Ricci a signalé que le monument avait été transporté au Caire, puis perdu, ce que confirme D. Meredith. Selon ce dernier, cette stèle décorative avec l'inscription devait surmonter un autel. Les fragments, dit-il, étaient petits mais on n'en connait pas les dimensions exactes.

L'inscription a été copiée par J. Burton qui dessina le monument, en Mai 1823, mais ne le publia pas. Il fut dessiné à nouveau par G. Schweinfurth, dans *Zeitschr. Gesellsch. f. Erdk. zu Berlin*, 32 (1897), p. 12, note 2. Texte publié, d'après Schweinfurth, par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 441, n° 52 avec transcription en minuscules, et, d'après Schweinfurth aussi, par Ch. Dubois, *Administr. et exploit. des carrières* (1908), p. 60, n° 140 avec transcription en minuscules de la copie de Schweinfurth. (Reproduit, d'après Seymour de Ricci, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1257 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après de Ricci et Cagnat-Jouguet, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8826 avec transcription en minuscules). Republié, d'après le manuscrit de J. Burton (May 1823, *MS* 25625, 66), par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), p. 110, n° 28 avec transcription en minuscules. (Signalé, d'après Meredith, Bilabel, Cagnat, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 866).

Ὑπὲρ σωτηρ[ίας καὶ νίκης]
Αὐτοκράτορος [Καίσαρος]
Τραιανοῦ Ἁ[δριανοῦ]
— — — — — — — — —

DATE: Règne d'Hadrien (117-138 p.C.). Meredith date de Trajan (98-117 p.C.), mais Bilabel, avec raison, attribue le texte au règne d'Hadrien.

Pour la conservation et la victoire de l'empereur César Trajan Hadrien ...

[153] N° 42.
[154] N° 21.
[155] *De Koptos à Kosseir*, n°s 54 et 55.
[156] *Le Paneion d'El-Kanaïs*, n°s 12 et 41.

L. 1: Tous les éditeurs adoptent Ὑπὲρ τῆς σωτηρ[ίας καὶ νίκης] proposé par Seymour de Ricci, sauf Meredith qui préfère, à tort Ὑπὲρ σωτηρ[ίας .....].

Ll. 2-3: Tous les éditeurs sont d'accord.

L. 4: Peut-être faudrait-il restituer [Σεβαστοῦ] car la titulature Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Τραιανὸς Ἁδριανὸς Σεβαστός est la plus fréquente pour désigner Hadrien[157].

L. 1: ὑπὲρ σωτηρ[ίας καὶ νίκης]. Formule comparable sur l'architrave du temple de Sarapis, au *Mons Claudianus*[158], datée du 23 Avril 118 p.C. et sur l'architrave du temple de Sarapis, au *Mons Porphyrites*[159], datée de 117-119 p.C. Ces dates nous inciteraient à assigner ce monument au début du règne d'Hadrien, dont l'an 1, comme on sait, se place en 117 p.C.

L. 3: Peut-être, après la mention de l'Empereur y avait-il [καὶ τοῦ παντὸς αὐτοῦ οἴκου], mais on ne peut l'affirmer.

45. SIGNATURE D'APOLLONIOS

Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). Dans une grande et haute carrière au Nord. Sur le front de la colline au Nord, sur une piste qui descend dans l'ouadi Marakkat, précise D. Meredith. *Non vidi.*

Deux mots grecs gravés l'un en dessous de l'autre, le second étant encadré d'un rameau, à gauche, et d'une feuille de lierre, à droite.

Ce graffite est publié, parmi quatre-vingt huit marques de carriers, d'après les manuscrits de Wilkinson, Burton et Scaife, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), p. 121, n° 73 avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 870 avec transcription en minuscules et de même par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 10009).

Ἀπολ(λώνιος)	*Apollonios,*
ἐπίκωμος	*fêtard*(?).

DATE: Époque impériale, d'après l'écriture et les ornements. Date inconnue, dit E. Kiessling, les autres éditeurs ne se prononçant pas.

L. 1: Ἀπολ – – – Meredith (*SEG*, Kiessling).

L. 2: ἐπίκωμος tous les éditeurs.

L. 1: L'abréviation Απολ- pour Ἀπολ(λώνιος) se trouve dans des graffites grecs[160]. Il paraît difficile qu'on aît abrégé le nom du dieu, ce qui nous fait écarter la restitution Ἀπόλ[λωνι], D'autre part, il faut un anthroponyme pour comprendre le second mot.

L. 2: ἐπίκωμος, d'après les dictionnaires, désigne un «fêtard», «quelqu'un se rendant en partie de débauche». C'est dans ce sens qu'on le trouve dans Plutarque (*Morales*, 128 d) et dans Alciphron (1, 37). Mais à quelle débauche pouvait-on se rendre, dans un tel lieu?

[157] P. Bureth, *Titulatures impériales* (1964), pp. 61-63.
[158] N° 42.
[159] N° 21.
[160] Avi-Yonah, p. 49.

On songe à certains graffites obscènes, de Karnak notamment, où s'égayaient les militaires[161]. De même, au Memnonion d'Abydos, des graffites semblent de cette nature un peu spéciale[162].

46. STÈLE FUNÉRAIRE, AVEC SALUT AUX PASSANTS

Trouvée au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), en 1949, nous dit L. A. Tregenza, «dans un cimetière de trente à quarante tombes, qui fut découvert sur les plus basses pentes se terminant dans une très basse avancée sur le côté Nord du principal ouadi, à environ deux cent mètres en aval du petit fort».

Non vidi. Épitaphe de cinq lignes, grossièrement gravées, sur un bloc de granit rectangulaire, de 60 cm de long sur environ 30 cm de large. La gravure est fruste, la seconde moitié de la quatrième ligne étant difficile à lire. Photographie de la pierre (Pl. 45, 3). Fac-similés (Pl. 45, 4 et 5).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), pp. 139-140, n° 1a, avec fac-similé, transcription en majuscules, commentaire, photographie de la pierre pl. 2. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), p. 113, n° 31 avec transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Tregenza et Meredith, dans *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 868 avec transcription en minuscules et par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 10007 avec transcription en minuscules).

Τοῖς β-
ουλομ-
ένοι-
ς ἔρρω-
σθαι

À qui le désirent, salut!

DATE: Gravure d'époque impériale. Les éditeurs ne datent pas.

L. 1: À tort Kiessling et *SEG* supposent une ligne manquante au début.

Ll. 4-5: Sur la pierre EPIΩ ΓΘAI que Tregenza transcrit ЄN? ЄΘAI – – – et commente: «ἔρρωσθαι a été suggéré. Si le mot n'est pas fini, peut-être ἐντεθάπται». Meredith signale que c'est Schwartz qui suggéra ἔρρωσθαι. P. M. Fraser, *JEA*, 38 (1952), p. 119 juge que ἐντεθάπται comme ἔρρωσθαι est bizarre et lit ЄII. . ⟦ι⟧θαι qu'il ne restitue pas. Il pense que la pierre n'est pas une inscription funéraire, mais une borne, ce qui paraît invraisemblable à Meredith.

Le lieu de la découverte, un cimetière, nous paraît assurer le caractère funéraire du texte. On peut s'étonner de l'absence de nom propre sur cette stèle, mais Tregenza nous dit que c'est la seule inscription que livra ce cimetière. Il ne semble donc pas que l'usage ait été, en ce lieu, de préciser l'identité des morts. Seule une épitaphe latine nous apprend l'identité d'un militaire enterré là[163]. Le salut ici adressé aux passants, quels qu'ils soient, est censé être prononcé par la stèle elle-même, comme il est fréquent dans les cimetières antiques.

[161] Graffites sur la paroi extérieure de la cour des Bubastides, à Karnak, publiés, d'après la pierre, par N. Aimé-Giron, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, 23 (1923), pp. 139-142 (D'où F. Bilabel, *Sammelbuch*, III 2 (1927), n° 6840 avec transcription en minuscules. Reproduits par A. Bernand, *Confins Libyques*, 3 (1970), pp. 918-919 avec commentaire sur les graffites obscènes).

[162] P. Perdrizet-G. Lefebvre, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos* (1919), n°s 127, 174, 445. Commentaire d'A. Bernand, *Confins Libyques*, 3 (1970), p. 919.

[163] Inscription n° 47.

47. STÈLE FUNÉRAIRE AVEC ÉPITAPHE LATINE DU CAVALIER LUCONIUS

Non vidi. Trouvée peut-être au cimetière du Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*) nous dit Meredith. Elle fut trouvée par Burton, en 1823 ou 1831, poursuit-il, et l'inventeur en fit seulement un fac-similé, qui se trouve dans son *Manuscrit* 25625, 65. Il s'agit d'une stèle étroite, oblongue, dont le côté gauche et les deux extrémités ont été coupées régulièrement, mais dont le côté droit est irrégulier. L'épitaphe comprend sept lignes de latin. On ignore où elle est maintenant conservée. Fac-similé (Pl. 46, 1).

Fac-similé inédit de J. Burton, en 1823 ou 1831. L'existence de la stèle est mentionnée, d'après le manuscrit de Burton, par D. Meredith, *Journ. Ég. Arch.*, 38 (1952), p. 110, sans transcription. Le texte est publié, d'après le fac-similé de Burton, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 114-115, n° 34 avec fac-similé, transcription en minuscules de A. H. M. Jones. (Reproduit, d'après Meredith, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1956), pp. 19-20, n° 54 avec transcription en majuscules, remarque sur l'*ala Scaevae*).

	C. Luco-	*C(aius) Luco-*
2	nius eq(es)	*nius, cavalier*
	coh(ortis) I Fl(aviae)	*de la cohorte I Flavienne,*
4	Cil(icum) eq(uitatae),	*des Ciliciens, montée,*
	tur(mae) Scae-	*de l'escadron de Scae-*
6	vae h(ic) s(itus)	*va, a été enseveli ici.*
	e(st). S(it) t(ibi)	*Que la terre te soit légère.*
	[t(erra) l(evis).	

DATE: Écriture d'époque impériale avancée.

L. 1: Au début O Burton; d'où C.(?) Jones.
L. 2: Sur la pierre EQ: Burton; d'où eq(ues) Jones.
L. 3: CIL.EQ. la pierre; d'où Cil(icum) eq(uitatae) Jones.
L. 5: IVƆC.SCAE la pierre; d'où tur(mae) Scae- Jones.
L. 6: V.ΓE.Hζ la pierre; d'où -vae(?) h(ic) s(itus) Jones.
L. 7: E.S.T.Ƭ.Ƭ la pierre; d'où e(st) s(it) t(ibi) t(erra) l(evis) Jones.

L'intérêt principal de cette inscription tient à sa nature d'épitaphe, car rares sont les inscriptions de cette nature dans le désert de l'Est[164]. Ici le défunt est nommé avec indication de sa fonction et de ses unités.

L. 1: Vu ce qui a été gravé sur la pierre on voit mal quel autre prénom pourrait être restitué, car il ne s'agit bien évidemment pas d'un O. Ce Luconius n'est pas connu par ailleurs en Égypte.

Ll. 3-4: Cette cohorte montée, surnommée *Flavienne*, parce qu'elle fut crée sous les Flaviens, et «*des Ciliciens*» parce qu'il est possible qu'elle provienne de Cilicie Trachée

[164] Cf. *supra* n°s 29 et 46.

(réunie à l'Empire en 74 p.C.)[165], est un corps auxiliaire bien connu en Égypte. Nous l'avons rencontrée dans le désert de l'Est[166].

Ll. 5-6: A. Merlin remarque: «On connait une *ala Scaeva*, H. Dessau, *Inscr. Lat. Sel.*, 1 (1892), n° 2490 avec la remarque: *alam nomen habuisse a M. Caesio Scaeva centurione eximiae fortitudinis in exercitu C. Caesaris* (Cass., *Bell. Civ.* 3, 53; Valer. Max., 3, 2, 23) *conjecit Mommsen*».

L. 7: Abréviation normale d'une formule funéraire classique.

48. BLOC DE GRANIT AVEC NOM PROPRE

Non vidi. Trouvé au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). «À l'intérieur de la ville», dit J. Tregenza. D. Meredith précise: bloc de granit gisant encore dans une rue près du bastion central du mur Est. Le dessin de Wilkinson, selon lui, montre un fragment de colonne grossièrement arrondie, dont une extrémité est plus large et partiellement équarrie. L'inscription est gravée sur un côté de cette extrémitée carrée. Scaife, signale Meredith, suggère qu'il s'agit d'un autel demi-circulaire mal dégrossi. Mais ce serait très inhabituel à cet endroit. Fac-similé (Pl. 46, 2).

Copie d'après la pierre et transcription en minuscules par J. G. Wilkinson, *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 2 (1832), p. 55. Fac-similé d'après la pierre par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I University*, XI 2 (1949), p. 140c[1]. Copié d'après la pierre, mais non publié par C. H. O. Scaife, *Notes manuscrites*, consultées par D. Meredith. Republié, d'après la pierre, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), p. 113, n° 32 avec transcription en minuscules. (Reproduit, d'après Tregenza et Meredith, par *Suppl. Epigr. Gr.*, XV (1958), n° 869 et, d'après SEG, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 10008 avec transcription en minuscules).

Καμβύσ[ης]. *Kambysès*.

DATE: Inconnue.

KPAMBYC Wilkinson et Tregenza. KAMBYC Scaife. Selon Meredith le P est gravé au-travers des hastes obliques du K et est de dimensions plus petites, probablement d'une autre main. Il transcrit Καμβυσ[ης], sans accent. Καμβύσ[ης] SEG et Kiessling.

49. GRAFFITE ISIAQUE

Sur le rocher derriére le temple de Sarapis, au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*). *Non vidi*.

Ce graffite, nous dit D. Meredith, a été copié par J. G. Wilkinson, (MSS. XXXVI, 68; XXXV, 61) et par J. Burton (MS. 25623, 23[a]), respectivement en 1823 et 1826, et 1823. Il est publié, d'après eux,

[165] J. Lesquier, *Armée Romaine* (1918), pp. 86-87.
[166] Cf. *De Koptos à Kosseir*, n° 52.

par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 122-123, n° 39 avec transcriptions en majuscules des trois copies ci-dessus mentionnées.

---ẸICIΔ---
----ΛA---

DATE: Inconnue.

L. 1: ---ẸICIΔ--- et ---Ị ẸICIΔ. --- Wilkinson; ---ICIΔ--- Burton.
L. 2: --LA-- les trois copies.

Il est difficile de dire si l'on a ici le nom de la déesse Isis ou bien un anthroponyme formé sur le nom de la déesse. Il est donc prudent de ne pas restituer.

50. PLAQUE DE GRANIT BRISÉE, AVEC NOMS LATINS

Non vidi. Trouvée au Gebel Fatireh (*Mons Claudianus*), peut-être au *castellum* suggère D. Meredith. Fac-similés (Pl. 46, 3).

Inscription latine copiée par J. G. Wilkinson en 1826 (*Manuscrit*, XXXVIII, 32) et par J. Burton en 1930 (*Manuscrit*, 25625, 76). Publié, d'après eux, par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX, 57 (1954), pp. 115-116, n° 37 avec fac-similés de ces deux dessins.

C.RAB. ---
ANN -----

DATE: Époque impériale.

Avec raison Meredith déclare qu'on ne peut affirmer que la seconde ligne avait ANNO suivi de l'année et du nom d'un empereur, comme le pensait Wilkinson. *Annius Rufus* apparait dans un texte du *Mons Claudianus* (n° 39 de notre édition), mais il serait hasardeux de restituer ici son nom.

CHAPITRE III

DE KÉNAH À PHILOTÉRAS

BIBLIOGRAPHIE RELATIVE À L'OUADI SEMNA ET À L'OUADI ABOU DIYEIBA

A. *Explorations sur le terrain*

1897-1898. T. Barron et W. F. Hume, *Topography and geology of the Eastern desert of Egypt, Central portion* (1902), pp. 56-60 et pl. I-II.
Description géologique et géographique de l'ouadi, à l'occasion d'une expédition cartographique (cf. *infra*).

1897-1898. F. W. Green, *Notes on some inscriptions in the Etbai district*, dans *Proc. Soc. Bibl. arch.*, 31 (1909), pp. 322-323 et pl. 55.
Publication de la dédicace à Pan.

1910. J. Couyat et R. Cagnat, *Une inscription grecque d'Égypte*, dans *Comptes-rendus Acad. Inscr.* (1910), pp. 580-585. *Id.*

1922. F. Bisson de la Roque, *Voyage au Djebel Shaïb*, dans *Bulletin de la Société Sultanieh de géographies* XI (1922), pp. 113-140, notamment pp. 132-138. Photographies de sites et schéma du trajet parcouru.

1950. L. A. Tregenza, *A latin inscription from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XII 2 (1950), pp. 85-89 et pl. I et II.
Première visite de cette station.

1951. L. A. Tregenza, *The curator inscription and other recently found fragments from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII 2 (1951), pp. 39-52.
Nouvel examen du site.

1957. D. Meredith, *Inscriptions from amethyst mines at Abu Diyeiba* (*Eastern desert of Eg*) dans *EOS*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), pp. 117-119 et pl. 1-5.
Publie les inscriptions trouvées en 1951 par L. A. Tregenza.

B. *Recueils ou revues*

1910. R. Cagnat-M. Besnier, *Année épigr.*, dans *Rev. Arch.* 1910, II, p. 463, n° 207. Reproduit la dédicace à Pan.

1913. K. Fitzler, *Archiv. Pap.*, V (1909-1913), pp. 422-423. *Id.*

1952. A. Merlin, *Année épigr.* (1952), p. 83, n° 248: Trois fragments de l'inscription latine d'Antonin.

1964. *Suppl. Epigr. Gr.*, XX (1964), n° 670: reproduit la dédicace à Pan.

1967. *Sammelbuch*, VIII 2 (1967), n° 10173. *Id.*

La reconnaissance de F. Bisson de la Roque (1922)

N'ayant pas eu la possibilité de parcourir cette route de Kénah à Philotéras, nous empruntons à F. Bisson de la Roque la description qu'il nous a laissée de la route qu'il

suivit depuis Safaga jusqu'à Kénah, en suivant ainsi d'Est en Ouest la voie d'accès à Philotéras.

Le voyageur avait été chargé par G. Foucart de reconnaitre les abords du Gebel Shaib, qui se trouve dans le désert oriental à 27° de latitude et 33°5 de longitude, constituant, avec ses 2181 mètres le point le plus élevé de la chaîne granitique qui suit la côte occidentale de la mer Rouge. Dans la première moitié de son voyage (qui prit au total vingt-six jours, dont cinq d'arrêt, et couvrit 525 kilomètres, avec une caravane de sept chameaux faisant quatre kilomètres à l'heure), Bisson de la Roque emprunta d'abord l'ouadi Kénah, à partir de la ville de ce nom, passa à El-Heita, El-Saquia, puis remonta tout l'ouadi Ghazza, jusqu'à Ras Ghazza, contourna la montagne du Shaib par l'Ouest et le Nord, afin de l'aborder par l'Est, le seul côté praticable avec des chameaux. Il gagna ensuite Safaga en passant par Bir Umm Dalfa et la piste menant de là à Safaga. Cette première partie du voyage prit dix-sept jours, du 5 Janvier au 21 Janvier 1922.

Le 23 Janvier, le voyageur se remit en marche pour rentrer à Kénah, où il arriva le 30 Janvier. Il a tenu un journal de route notant les principales curiosités, soit naturelles soit archéologiques:

«23 Janvier (1922) (19e jour): (Partant de Safaga) nous suivons la voie ferrée des gisements de phosphate, d'abord vers le Sud le long de la côte, puis vers l'Ouest, en remontant l'Ouady Safaga dans sa partie hors des montagnes. Après sept heures de marche, nous atteignons la sortie des montagnes de l'Ouadi et la bifurcation de la voie ferrée vers le djebel Gasus. Nous remontons encore pendant une petite heure l'Ouady Safaga, où se continue la voie ferrée, et à 24 kilomètres de Safaga nous campons pour la nuit.

24 Janvier (20e jour): Itinéraire: D'un point à 8 km en amont du débouché du Ouady Safaga sur la côte de la mer Rouge au Bir Wassif.

Durée de la marche: 5 h 30. Distance parcourue: 22 km.

Nous suivons la voie ferrée de la Compagnie des Phosphates jusqu'au terminus et la piste postale de Safaga-Kéneh jusqu'à la jonction du Ouady Wassif au Ouady Safaga. Le terminus de la voie ferrée se trouve à 1 h 30 de marche du Bir Wassif. La piste postale Safaga-Kéneh a comme itinéraire: O. Safaga, O. Gidami, O. Um Sélimat.

Entre des collines brunes le lit du Ouady Safaga est vert, mais reçoit plusieurs affluents au lit rose. De temps en temps apparaissent les hauteurs violettes du djebel Wassif.

Vers le point terminus de la voie ferrée nous traversons un cirque de collines à phosphate, collines jaunes pâles avec filets blancs, et pénétrons dans un défilé où nous trouvons à 8 km des ruines d'habitations qui s'étendent sur une longueur d'environ 500 m en une ou parfois deux rangées. Ces habitations, construites en blocs de pierre, sont pour la plupart de forme ronde, de 2 m 50 de diamètre, avec une ou deux entrées.

Vers le milieu de ce village en ruines prend une branche de l'Ouady dans laquelle on trouve généralement de l'eau. Au débouché de cet affluent, sur une paroi de rocher, se remarquent trois inscriptions superposées en trois écritures différentes: trois signes en écriture x, le cartouche de Darius Ier en hiéroglyphes, et en grec le nom d'un habitant de l'Oasis: ΝΙΚΑΓΟΡΑΣ ΚΛΕΟΜΕΝΟΥΣ ΟΑΣΙΟΣ[2].

[1] Fernand Bisson de la Roque, *Voyage au Djebel Shaïb*, dans *Bulletin de la Société Sultanieh de Géographie* (ancienne *Société Khédiviale de géographie*), XI (1922), pp. 113-140, photographies de site, carte du trajet. Nous reproduisons les pages 132-138 de cette revue d'accès très difficile.

[2] Il faut lire ΘΑΣΙΟΣ, «de Thasos». *Cf. infra*.

À 600 m dans cette branche du Wassif, commencent de nombreux groupes de graffiti, marques ou inscriptions en écriture x. Tous ces signes se détachent en blanc sur le rocher vert. Ce sont de simples traits obtenus à la pointe.

25 Janvier (21e jour). Itinéraire: des ruines du Wassif aux ruines d'*El-Ma'amal*, en aval du Bir Semna, par la passe Kab Bushud.

Durée de la marche: 7 h. Distance parcourue: 26 km.

Nous quittons le défilé du Wassif aux rochers bruns et au cailloutis d'un bleu verdâtre, passons par la région garnie de collines noirâtres appelée Kab Bushud et gagnons l'Ouady Semna par son affluent l'Ouady Weira.

Nous remontons l'Ouady Semna, et à environ 2 km nous atteignons les ruines appelées par les Bédouins El-Ma'amal *la fabrique* et désignées par Schweinfurth comme étant l'*Hydreuma römische station*. Nous avons là un mur d'enceinte en talus de 3 m de base, élevé en blocs de pierre avec remplissage en cailloutis et sable. Dans cette enceinte, une cour, un trou et de nombreuses chambres construites en petits blocs de pierre.

26 Janvier (22e jour): Itinéraire: des ruines d'El-Ma'amal en aval du Bir Semna, à la partie supérieure du Ouady Merkh, en passant par les ruines en amont du Bir Semna.

Durée de la marche: 7h. Distance parcourue: 28 km.

Le sous-sol du Ouady Semna contient, paraît-il, de l'eau à une faible profondeur. Un puits a été creusé récemment à environ 10 km en amont des ruines d'El-Ma'amal par une compagnie anglaise qui, près de là, fait des essais d'exploitation de mines d'or au djebel Doubbân.

À 4 km en amont de ce puits se trouve un creux comblé, bien que protégé par un talus. Ce creux me paraît être un ouvrage de prise d'eau d'époque pharaonique, et je le range dans la série que j'ai signalée plus haut: Sagiéh, mines du O. Ghazâ et aussi El-Ma'amal.

Bientôt après, par la percée du O. Abou Kelb, nous jouissons d'une vue splendide sur le Shaïb. Nous passons du versant de la mer Rouge dans celui du Nil et campons dans la partie haute du Ouady Merkh.

27 Janvier (23e jour): Itinéraire: de la ligne de partage des eaux des deux bassins, mer Rouge et vallée du Nil, jusqu'à la partie moyenne du Ouady Gidami, par les passes du djebel Ria el-Gerra et du djebel Gidami, avec arrêt au Deir Gidami. Durée de la marche: 7h. Distance parcourue: 28 km.

Nous passons le dernier massif granitique par le couloir pittoresque du djebel el-Gerra et celui du djebel Gidami. Ces passes dans le granit rose peuvent être regardées comme les portes de l'Ouest.

Entre ces deux couloirs de montagne, dans une petite plaine de sable se trouve, au Sud-Ouest, un cercle parfait en blocs de pierre, d'un diamètre de 4 m 50 et d'une hauteur de 0 m 40.

Nous suivons l'Ouady Gidami, et dans une partie fort large du ouady s'élève une construction rectangulaire de 31 m 50 sur 24 m que l'on appelle le *Deir Gidami*. Il ne reste que des murs d'enceinte en gros blocs de granit rouge, très légèrement en talus et d'une épaisseur de 1 m 20 à mi-hauteur. Aux angles Sud et Ouest le mur forme épi à la base. Nous arrivons bientôt après dans la région du grès nubien, où les collines du Ouady Gidami prennent l'aspect de petites falaises.

28 Janvier (24e jour): Itinéraire: de la partie moyenne du Ouady Gidami à sa partie basse, c'est à dire dans la région des inscriptions.

Durée de la marche: 5h. Distance parcourue: 20 km.

Une chamelle met bas un foetus, ceci retarde le départ d'une demi-heure.

Sur les parties basses et lisses des falaises de grès nubien, des séries de graffiti se détachent en blanc sur fond brun. Ces graffiti sont légèrement en entailles sur ces parois très friables. Ce sont des suites de croquis représentant des caravanes, des chameaux chargés, des gazelles; ou bien ce sont des inscriptions sémitiques, hiéroglyphiques et grecques[3].

[3] «Ces inscriptions», précise Bisson de la Roque», sont publiées dans les *Proceedings Soc. Bibl. Arch.*, par Stanley A. Cook, d'après copies de Newberry de 1896, au tome XXVI (1904), pp. 72-74 et par Green, au tome XXXI (1909), pl. LI et LIII».

Les falaises se décomposent, l'ouady s'élargit, la région des inscriptions est franchie; nous installons le campement pour la nuit.

29 Janvier (25e jour): Itinéraire de la partie basse du Ouady Gidami à la partie moyenne du Ouady Um Sélimat en traversant l'Ouady Hamama.

Durée de la marche: 7h30. Distance parcourue: 30 km.

Nous gagnons l'O. Um Sélimat par ce que mon guide appelle l'Ouady Um Ouyssoun, *la mère des marques*, où Schweinfurth signale sur la carte une inscription copte que je n'ai pas trouvée, mais où j'ai vu quelques marques gravées sur le calcaire tendre accompagnant des figurations de chameaux.

Après avoir contourné des collines garnies de nombreux silex, nous descendons l'Ouady Um Sélimat, ouady large, aux collines basses, aux lits caillouteux et sans aucune végétation.

30 Janvier (26e jour): Itinéraire: de la partie moyenne du Ouady Um Sélimat à Kéneh.

Durée de la marche: 4h30. Distance parcourue: 18 km.

Dans la première partie du parcours, l'œil est attiré par les découpures de la facade Sud du Djebel el-Gir où se trouvent des carrières antiques. Puis, après avoir doublé le cap Sud-Est-Est, appelé Ras Um Solimat, la verte vallée du Nil apparaît, et cela n'est pas un mirage.

Ensuite, après 1h20 de marche, nous doublons des dunes de sable recouvertes de cailloux, et les minarets de Kéneh s'élèvent au-dessus de la ligne sombre des palmeraies.

Dernier campement le soir à l'emplacement désigné *Beit el-Ababda*, à 1500 m à l'Est de la gare de Kéneh».

Bisson de la Roque analyse ensuite, en de courtes descriptions, des tessons de poterie recueillis sur les différents sites, mais l'essentiel de sa contribution à la connaissance du désert demeurent ces notes de voyage, qui nous font connaître une route très rarement parcourue et difficile d'accès.

L'OUADI SEMNA

D'après la carte géologique du cadastre du Ministère des Travaux Publics[4], l'ouadi Semna est une petite vallée orientée S.O-N.E. et faisant communiquer deux routes de caravanes qui traversent le désert de l'Est au Nord de Kénah.

L'une de ces routes emprunte l'ouadi Kénah, qui court du Sud au Nord à partir de la ville; puis, à vingt kilomètres au Nord de la ville, cette piste, à partir du Bir Arras, emprunte l'ouadi Gareya, perpendiculaire au précédent; sur cet ouadi, à une trentaine de kilomètres de son point de rencontre avec l'ouadi Kénah, s'embranche l'ouadi Abu Zawel, qui court S.O-N.E. et qui conduit au Gebel Abu Tarif ou Mons Claudianus; de là on peut redescendre vers la côte de la Mer Rouge, à la hauteur de l'île de Safaga, par l'ouadi Barud.

La route la plus méridionale emprunte aussi l'Ouadi Kénah, puis l'ouadi Markh qui conduit directement à l'ouadi Semna. De là; à travers la plaine de sables qui borde le Gebel Abu Farad, on peut, en remontant vers le Nord, rejoindre l'ouadi Um Tagher ou l'ouadi Barud, ou bien, en marchant vers l'Est, rejoindre la côte par l'ouadi Safaga.

La carte géologique montre que l'ouadi Semna est creusé dans le granit rouge, la diorite et le gneiss granitoide, en bordure d'un grand massif schisteux qui s'étend largement,

[4] T. Barron et W.F. Hume, *Topography and geology of the Eastern desert of Egypt, Central portion* (Cairo, 1902), pl. I et II.

au Sud. Une piste traverse ce massif schisteux, du N.O.- au S.E.: l'ouadi Saga, qui permet de gagner les petites vallées perpendiculaires à la côte: ouadi Quesh, ouadi Sodmein ou ouadi Hamra. Mais cette piste traverse une région de collines schisteuses. Par l'ouadi Sodmein et l'ouadi Um Arat, qui rejoint le précédent à la hauteur de Bir Seyala, en marchant vers le S.O. il est possible, en venant de l'ouadi Saga, de gagner l'ouadi Hammamat, qu'on rejoint à la hauteur de Bir el-Sidd. Pour gagner l'ouadi Semna à partir de Kénah, par la route du Sud, il faut parcourir environ cent vingt kilomètres.

L'expédition cartographique de W. F. Hume (1897-1898)

Établissant avec une équipe la carte du désert de l'Est, W. F. Hume a décrit[5] la piste qu'il a parcourue en compagnie de F. W. Green, en 1897-1898, partant de Kosseir pour gagner le *Mons Claudianus* en passant par l'ouadi Semna. La piste qu'il emprunta passa par Bir Ambagé, l'ouadi Nakheil et Bir Nakheil, l'ouadi Sodmein et l'ouadi Saga[6].

«Dresser la carte dans cette région de basses collines», — écrit-il[7] —, «n'est pas facile, les distances étant déterminées par une roue que l'on poussait le long de vallées comparativement douces, qui sont enfermées entre des collines basses, apparemment sans fin, élevées d'environ cent mètres et d'une couleur monotone, vert-sale. Quand on les escalade, la vue s'étend sur des kilomètres de collines semblables, noires et serrées, d'où s'élèvent de façon abrupte des crêtes de granit, cependant que dans l'éloignement d'autres rangées isolées se dressent à l'horizon. L'Ouadi Semna lui-même descend du Nord en une belle et large vallée, un peu au-dessus du confluent de l'Ouadi Waera, qui contient les ruines d'un grand «lokala» se dressant à l'entrée d'un petit khor, au-dessus duquel se trouvent de nombreuses cabanes et un petit sanctuaire contenant une inscription grecque de vingt-deux lignes, dont Green prit un estampage et fit des copies. Cette inscription, qui auparavant était apparemment inconnue, est d'époque romaine. Dans la belle diorite ou gabbro, à ce village, il y a deux ou trois carrières dans les collines au-dessus du temple, cependant qu'un chemin d'environ 1 m 50 de large descend dans un des petits khors en direction de l'Ouadi Semna. Cet ouadi est bien pourvu de nourritures et aliments de chameaux; il consiste, en réalité, en un certain nombre de branches qui draînent une vaste région de collines basses, qui sont fort magnétiques et affectent notablement la boussole. Cet ouadi est aussi remarquable parce qu'il est le seul de quelque longueur qui ait une orientation distincte, du Nord au Sud, bien que la raison de son existence et de son caractère ne soit pas aisément repérable. En remontant cette vallée, le voyageur entre éventuellement dans une plaine sablonneuse, flanquée à l'Est par l'alignement noir d'Abu Marwat (prononcé par les indigènes Abumrewat). Ces collines, bien qu'elles soient escarpées, ont des formes extérieures arrondies, mais un pic quelque peu conique frappe d'emblée l'observateur parce que les lits près de son sommet sont façonnés en une série de cavités remarquables en forme de V, qu'un examen plus approfondi a révélé faits de minerai de fer, par endroits associé avec de l'hématite».

Hume signale ailleurs[8] que c'est la diorite de l'ouadi Semna qui a dû attirer les Romains, car sa qualité valait celle du *Mons Claudianus*; évidemment elle était d'accès moins facile et plus difficile aussi à emporter, vu l'emplacement des gisements.

[5] T. Barron et W. F. Hume, pp. 56-60.
[6] *Id.*, pl. I.
[7] *Id.*, p. 59.
[8] T. Barron et W. F. Hume, pp. 221, 223 et 265.

Cette exploration de cette région nous est précieuse par les renseignements géologiques qu'elle nous donne et grâce à la formation de cartographe des voyageurs qui parcoururent cette contrée éloignée et d'accès difficile.

La 1ère visite de L. A. Tregenza (1950) :

L. A. Tregenza[9], dans un voyage qu'il fit dans le désert de l'Est en février 1950, localisa le site de l'ouadi Semna par 26° 28′ 29″ N et 33° 35′ 36″ E; en même temps il donna un petit croquis de la partie Nord de l'ouadi Semna, où il découvrit trois fragments d'une inscription latine du règne d'Antonin le Pieux, conservée aujourd'hui au Musée d'Alexandrie.

«Aussi loin que je sache, écrit-il, aucune mention de cette station n'a jamais été faite et, comme je l'atteignis seulement le dernier jour de mon voyage, je n'ai pas eu le temps de l'examiner à fond. Son pourtour est un grand terrassement rectangulaire de cailloutis puisés dans l'ouadi et maintenant en partie emportés par les eaux; et le grand nombre de pierres à broyer (dont beaucoup sont remployées dans les murs des chambres) montre que c'était un site important où on lavait l'or dans l'Antiquité. Était-il de l'Égypte ancienne ou de l'Empire Romain, ou des deux, c'est encore à démontrer. Selon toute probabilité, toutefois, il servait encore comme station routière romaine, sur la route allant du camp principal et des carrières (sites 1 et 2 du plan) jusqu'à la Vallée du Nil».

Sur un croquis sommaire L. A. Tregenza montre l'emplacement du camp romain, des carrières romaines, de l'ancienne mine d'or, d'un puits datant d'une compagnie moderne et d'un autre dû à l'armée anglaise, enfin l'emplacement du broyage de l'or. Les trois fragments de pierre portant l'inscription latine furent découverts dans le lit de l'ouadi Mereiwat, immédiatement à l'Est de l'ouadi Semna et Tregenza pense qu'il serait possible de trouver à proximité la carrière où l'on extrayait une pierre si facile à graver.

La 2e visite de L. A. Tregenza (1951) :

L. A. Tregenza revint sur les lieux qu'il avait visités si rapidement. C'est ainsi qu'en février 1951 il découvrit trois fragments d'inscriptions latines et deux autres ne comportant qu'une seule lettre, et qu'il examina le site avec plus d'attention.

«Je visitai de nouveau cet endroit», écrit-il[10], en février dernier et je découvris des fragments de trois autres inscriptions latines ainsi que deux autres ne comportant qu'une lettre. Ils sont tous du même type de roche argileuse verte que celle que j'ai trouvée l'an dernier, mais aucun d'eux n'avait ces belles stries laissées par le ciseau dans les rainures des lettres, et cette caractéristique des deux fragments trouvés l'année dernière renforce l'idée que c'étaient des parties d'une seule et même inscription, d'autant plus que l'une des nouvelles inscriptions est précisément de la même période d'Antonin.

Environ à 355 m plus bas que l'emplacement où l'on broyait l'or, l'ouadi dévie et tourne en une courbe en épingle à cheveux, et l'ensemble de l'étroite rive ou terre-plein ainsi borné, est fait

[9] L. A. Tregenza, *A latin inscription from Wadi Semna*, dans *Bulletin of the Faculty of Arts, Fuad I University*, XII 2 (1950), pp. 85-89. Photographie des pierres, pl. I et II. Croquis du site p. 86.

[10] *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII 2 (1951), pp. 49-50 et 51-52.

d'argile verte et rouge. La première a été exploitée sur une grande surface par l'homme préhistorique et beaucoup de pointes ou de ciseaux du type Moustérien ont été trouvés tout le long du sommet de la rive. Beaucoup de l'espace servant de carrière, cependant, était d'une date beaucoup plus réçente et la colline était manifestement la source des centaines de petites palettes ou plaques rectangulaires en ardoise qui devaient être trouvées presque partout dans le site où l'on broyait de l'or. À quoi servaient-elles? Ce n'est pas du tout clair. Un petit nombre avaient été taillées au ciseau dans des plaques et une ou deux avaient des dessins gravés dessus. Ou aurait pensé qu'elles auraient été idéales pour écrire, mais un grand nombre avaient les petites inégalités de leur surface aplanies au ciseau par un outil très étroit, en sorte que la surface ainsi égalisée ne pouvait pas être inscrite. Des quantités de débris d'ardoises sont découvertes en d'autres stations romaines du désert oriental, spécialement dans l'établissement principal du Mons Porphyrites. Dans la colline décrite ci-dessus se trouvait la source de toutes ces ardoises de l'ouadi Semna; il n'y avait pas de carrière qui s'enfonçait profondément dans le flanc de la colline, en sorte que les plaques plus grandes, plus épaisses utilisées pour les inscriptions doivent être venues d'un autre endroit non éloigné ...

L'endroit que nous avons appelé endroit à broyer l'or, est inhabituel, et surtout parce qu'il y a tant d'inscriptions latines et pas un mot de grec. Le type de pierre, à portée de la main, était idéal pour le graveur, mais elle se casse si facilement que la plupart des fragments sont incomplets et décevants. Il est en outre impossible de dire si le broyage de l'or a complètement ou largement cessé aux temps d'Antonin, mais le fait que de nombreuses pierres à broyer sont remployées dans les vestiges des murs suggère que la période de plus grande activité avait cessé à cette époque. Il y a à peine quelques excavations près de l'endroit lui-même et il semble certain que le quartz grossier et brisé, extrait d'un grand nombre de chantiers des collines avoisinantes était apporté ici pour être réduit en fine poussière permettant, grâce à l'eau, de séparer et d'extraire l'or. Il est invraisemblable que cet endroit ait dégénéré jusqu'à n'être qu'une simple station routière des carrières de Semna à Qenah. Il a dû être le quartier général permanent des unités militaires montant bonne garde dans la région de Semna».

51. DÉDICACE D'UN SANCTUAIRE À PAN, SUIVIE D'ACTES D'ADORATION

La pierre provient du sanctuaire de Pan dans l'ouadi Semna. On le sait grâce aux témoignages de ceux qui ont vu la pierre *in situ*: F. W. Green, J. Couyat-Barthoux, L. A. Tregenza.

F. W. Green a vu la pierre en hiver 1897-1898, quand il travaillait, en compagnie de W. F. Hume, au cadastre de la région s'étendant entre la Vallée et la mer Rouge, au Nord de la route de Koptos à Kosseir[11]. C'est lui qui nous explique le mieux l'emplacement où se trouvait la pierre.

«L'inscription grecque», écrit-il[12], «vient du petit temple ou chapelle du village ou établissement de carriers, qui est situé dans un petit *khor* tributaire de l'ouadi Semna. À l'embouchure du *khor* se trouve un bâtiment divisé en de nombreuses cellules ou pièces, semblables aux stations romaines, cependant que de petites cabanes sont éparpillées sur les flancs du ravin. L'ensemble de l'établissement est dominé par une petite tour de guet. Une petite route remblayée, se terminant en une sorte de quai, descend des carrières le long de la pente orientale de la colline, d'où la pierre était transportée jusqu'à la mer Rouge. La base d'une colonne et plusieurs blocs grossièrement taillés gisent encore sur le sol, en attendant qu'on les emporte. La stèle se trouve du côté droit d'une petite niche, dont le plan ressemble à un T renversé, la barre transversale étant tournée vers l'Ouest, en sorte que l'inscription devait regarder le soleil couchant. La pierre n'est que grossièrement taillée et parée, l'inscription évitant

[11] F. W. Green, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXXI (1909), p. 319.
[12] *Ibid.*, p. 322. Nous traduisons le texte anglais.

les trous laissés par les coins utilisés lors de l'extraction. Après avoir été gravés, les lettres et dessins avaient été coloriés en rouge, dont il reste des traces... Outre la stèle, il y a traces d'une autre inscription, mais comme elle avait été simplement peinte en rouge, elle est trop imparfaite pour qu'on la publie».

J. Couyat vit aussi la pierre sur place. Couyat rendit compte de son exploration, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lors de la séance du 2 septembre 1910[13] et R. Cagnat brocha un article sur cette communication. On apprend ainsi que le bloc de marbre (il s'agit en fait d'un granit) provient de carrières antiques situées à Semna. Selon R. Cagnat[14] «les carrières sont au sommet d'une des collines de la région. Au pied est le village des mineurs. Il devait y avoir là un petit temple en pierres sèches au milieu des maisons construites de même sorte». Ces indications, il faut le reconnaître, sont beaucoup moins explicites que les renseignements donnés par W. F. Green.

Après 1910, la pierre disparut et plusieurs tentatives pour la localiser échouèrent. C'est en février 1951 qu'elle fut retrouvée, dans l'ouadi Semna même, par L. A. Tregenza, qui écrit[15]:

«En février dernier, je l'ai trouvée, la face reposant sur le sol, dans le lit de l'ouadi, à presque quatre-vingt dix mètres plus bas que le temple. L'histoire que les Arabes racontent à ce sujet est la suivante: il y a trente ans, un homme à Kénah, offrit une somme d'argent à qui ferait descendre la pierre jusqu'à la Vallée. Un Abbadeh, en conséquence, arriva aux carrières avec un dromadaire attelé à une charrette et il réussit à faire sortir l'inscription jusqu'à la terrasse du temple et à la faire descendre tout droit dans la charrette qu'il avait tirée dans le lit de l'ouadi juste en-dessous. La pierre, toutefois, était fort lourde (peut-être deux-cent ou deux-cent cinquante kilogs); homme et dromadaire n'avaient pas fait quatre-vingt dix mètres de ce voyage de cent kilomètres qu'avaient l'habitude de faire les chariots romains jusqu'à Kénah, que la charrette céda sous le poids et que la pierre tomba face contre terre dans le lit de l'ouadi où elle est restée cachée depuis».

C'est G. W. Murray, travaillant au cadastre du désert, qui fit descendre la pierre dans la Vallée, nous apprend Tregenza. Aujourd'hui, la stèle est conservée à l'Inspectorat des Antiquités de Louxor (n° 25), le livre d'entrée n'indiquant pas la provenance de la pierre. Quand nous l'avons copiée, le 5 Octobre 1959, la stèle était dans le jardin, à l'entrée du corridor.

La stèle est en granit gris. Hauteur de la stèle: 1 m 30; largeur: 49 cm; épaisseur: 30 cm. La stèle est rectangulaire. Elle est ornée à son sommet d'un disque solaire ailé, d'où pendent deux uraeus. À droite, tourné vers la gauche, le dieu Min est debout sur un piédestal: il est coiffé des deux grandes plumes qui lui sont habituelles, et il lève son fouet dans le geste qu'on lui connaît bien. Il était ithyphallique, mais le phallus a été martelé. La stèle est usée, sur tout son côté droit, sur quatre centimètres de large. Un grand texte est gravé devant Pan, sur une hauteur de 48 cm; un petit texte, derrière Pan, sur une hauteur de 29 cm. Le grand texte comporte 22 lignes, le petit, 13 lignes. L'encoche, visible à gauche, était antérieure à la gravure. La surface de la pierre n'est pas parfaitement plane. Gravure soignée, avec *apices*. Copie, estampage; photographies de la pierre (Pl. 50 et 52) et de l'estampage (Pl. 51).

Publié, d'après la pierre, par F. W. Green, *Notes on some inscriptions in the Ethai district*, dans *Proceed. Soc. Bibl. Arch.*, 31 (1909), pp. 322-323 et pl. 55 avec description de l'emplacement de la découverte, et de la stèle, photographie de l'estampage, transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Green, par R. Cagnat-M. Besnier, *Année épigraphique* dans *Rev. Arch.* (1910, II), p. 463, n° 207 avec transcription en majuscules). Photographie de la pierre par J. Couyat, *C. r. Acad. Inscr.* (1910), p. 593 et transcription en majuscules avec commentaire par R. Cagnat, *ibid.*, pp. 580-585. (Reproduit, d'après

[13] R. Cagnat, *Une inscription grecque d'Égypte*, dans *CRAI* (1910), pp. 580-585.
[14] *Id.*, p. 580 et n. 2.
[15] L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Cairo Univ.*, XIII, 2 (décembre 1951), p. 41.

Cagnat, par K. Fitzler, *Archiv. Pap.*, V (1909-19[1]3), pp. 422-423 avec transcription en minuscules des lignes 1-22 et commentaire; commentaire de J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), p. 239, note 5 et pp. 240-243). Republié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *The curator inscription and other recently found fragments from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII, 2 (1951), pp. 39-52: fac-similé et photographie d'après la pierre, commentaire notamment des lignes 7-8 et 13-16, pas de transcription en minuscules, ni de traduction. (Reproduit, d'après Fitzler et Tregenza, par A. G. Woodhead, *SEG*, XX (1964), n° 670, avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Woodhead, par E. Kiessling, *Sammelbuch*, VIII, 2 (1967), n° 10173). Commenté, d'après *SEG*, par G. Geraci, *Ricerche sul proskynema*, dans *Aegyptus*, 51 (1971), pp. 66-67. Cf. sur l'ouadi Semna, L. A. Tregenza, *A latin inscription from Wadi Semna*, dans *Bull. Fac. Arts, Cairo Fouad Univ.*, XII, 2 (1950), pp. 85-89; lemme de l'inscription dans A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1971), p. 83, note 2.

a) Ἔτους μ Καίσαρος, Παῦνι α,
Ἀγαθῇ Τύχηι· ἐπεὶ Ποπλίου
Ἰουεντίου Ῥούφου χιλιάρ-
χου τῆς τερτιανῆς λε-
γεῶν(ος) καὶ ἐπάρχου Βερνίκη-
ς καὶ ἀρχιμεταλλάρχου
τῆς ζμαράγδου καὶ βα-
ζίου καὶ μαργαρίτου καὶ
πάντων τῶν μετάλλων
τῆς Αἰγύπτου, ἀνέθηκε
ἐν τῶι Ὀφιάτηι ἱερὸν
Πανὶ θεῶι μεγίστωι
καὶ αὐτῶι Ποπλίωι Ἰουεντίῳ[ι]
Ἀγαθόποδι ἀπελευθ[έρωι αὐ]-
τοῦ καὶ ἐπιτρόπωι καὶ προ-
νοητοῦ καὶ εὐεργέτηι
πάντων τῶν μετάλλων
τῆς Αἰγύπτου.

b) Τὸ προσκύνημα Θολεμαί-
ου κουράτορος σπίρης Φλώ-
ρου κεντυρίας Βάσσου ὁ καὶ
ἐπιστήσας.

c) Το [προσ]-
κύ[νημ]-
α Μ[έρσι]
καὶ [Σω]-
τῆ[ρος]
ἀμφ[ο]-
τέρ[ων]
ἀρχ[ιτε]-
κτόν[ων]

32 οἱ καὶ [ἐπὶ]-
στήσ[αν]-
τες τὸ
ἔργον.

DATE: La dédicace est datée du Ier jour du mois de Payni, de l'an 40 de César (c'est à dire Auguste), ce qui correspond au 26 Mai de l'an onze p.C.

a) *L'an 40 de César (= Auguste), le Ier (jour du mois de) Payni, à la Bonne Fortune: quand Poplius Iuventius Rufus était tribun de la légion III (Cyrénaica), commandant de Bérénice, directeur général des mines d'émeraude, de topaze, de perles et de toutes les mines d'Égypte, il a été dédié dans la Roche-aux-serpents un sanctuaire à Pan, dieu très grand, pour son propre salut, par Poplius Iuventius Agathopous, son affranchi, gouverneur, administrateur et bienfaiteur de toutes les mines d'Égypte.*

b) *Voici l'acte d'adoration de Tholémaios, curateur de la cohorte de Florus, de la centurie de Bassus, et qui a été préposé (à ce bâtiment).*

c) *Voici l'acte d'adoration de Mersis et de Sôter, tous deux architectes, et qui ont construit ce bâtiment.*

L. 1: Green transcrit M après ЄTOYC et, s'étonnant du chiffre, commente: «À la ligne 1, l'année M peut-être une erreur pour A, bien que, dans l'estampage, il apparaisse comme on l'a montré». Besnier accepte le M, ainsi que Cagnat. Tregenza a dessiné M, que nous avons également copié. Ἔτους μ', transcrit Woodhead d'après Tregenza; c'est ce qu'adopte Kiessling, reproduisant Woodhead. Les chiffres, ni de l'année ni du mois, ne sont pas surmontés d'un trait.

L. 2: D'après toutes les copies, l'*iota* adscrit ne se trouve qu'après Τύχηι. Green copie ЄΠΙ. Mais, d'après sa photographie d'estampage, Cagnat-Besnier transcrivent ЄΠЄΙ, lecture vérifiée par la photographie de la pierre par Cagnat. Fitzler transcrit donc Ἐπεί, vérifié par la copie de Tregenza et la nôtre. Woodhead et Kiessling écrivent donc avec raison ἐπεί.

L. 5: Toutes les copies ont relevé seulement ΛЄ/ΓЄΩN. D'où λε/γεῶν(ος) Fitzler, Woodh., Kiess. À la fin ΒЄΡΝΙΚΗ/C est donné par toutes les copies. D'où Βερνίκη/ς Fitzler, Woodh., Kiessling.

L. 7: Ζμαράγδου καὶ Βα/ζίου avec des majuscules, Fitzler; ζμαράγδου καὶ βα/ζίου avec des minuscules, Treg., Woodh., Kiess.

L. 8: Μαργαρίτου Fitzler; μαργαρίτου tous les autres.

L. 9: ΜЄΤΑΛΛΩ^{N} la pierre, le *nu* final étant gravé dans l'espace libre au-dessus de l'épaule du dieu.

L. 10: ἀνέθηκε la pierre. À tort ἀνέθηκεν Fitzler.

L. 11: Ὀφιάτηι, avec une majuscule, tous les éditeurs.

L. 13: Ἰουεντίῳ[ι]: on ne voit que la moitié gauche de l'*oméga* comme a bien noté Green. Tregenza ne note rien après *iota*. Fitzler écrit à tort Ἰουεντί[ωι], mais Woodhead et Kiessling écrivent justement Ἰουεντίῳ[ι].

L. 14: À la fin ΑΠЄΛЄΥΘ--- la pierre, le martelage du pénis de Pan ayant fait disparaître les lettres qui suivent. Après le *thèta* on distingue la trace très effacée d'un *epsilon*. ΑΠЄΛЄΥΘЄ--- Green; ΑΠЄΛЄΥΘ/ Cagnat; ἀπελευθέρ[ωι] Fitzler; ΑΠЄΛЄΥΘЄ! --- Tregenza; ἀπελευθέρ[ωι] Woodhead, Kiessling. L'encoche faite dans la pierre lors de l'extraction a obligé le graveur à décaler les lignes suivantes vers la droite. Il faut compléter ἀπελευθέρ[ωι αὐ], car la première lettre de la ligne 15 est un *tau*.

L. 15: Par erreur Green a noté POY au début de la ligne, ainsi que Cagnat. Fitzler lit bien TOY, mais place à cette ligne la restitution [αὐ]τοῦ. De même Woodhead et Kiessling écrivent à tort [αὐ]τοῦ. Or la ligne 15 n'était pas plus longue que les lignes qui suivent et était, comme elles, à cause de l'enciche, décalée par rapport aux lignes qui précèdent.

L. 17: MЄTAΛΛΩN tous les éditeurs et la pierre.

L. 19: ΘOΛЄMAI tous les éditeurs et la pierre.

L. 22: ЄΠICTHCAC Green, Cagnat et la pierre. Corrigé en ἐπιστ(ατ)ήσας par Fitzler; ἐπιστήσας Woodhead, Kiessling.

L. 23: TO – – – Green; To [προσ]- Cagnat, suivi par Fitzler qui n'indique pas la coupe des lignes. To [προσ] Tregenza; d'où Τὸ [προσ]- Woodhead, Kiessling.

L. 24: KYNH – – – Green; KYI [ημα] Cagnat; κύνημα Fitzler, sans précision de la restitution; KYN[ημα] Tregenza; d'où Κύν[ημ]- Woodh., Kiess. Sur la pierre on ne voit que KY et l'*apex* de la haste gauche du *nu*.

L. 25: AM – – – Green; AM.... Cagnat; AM[ερσι] Tregenza, qui comprend τὸ [προσ]/κύν[ημ]/α Μερσί, alors que son collègue James Drescher, dit-il, proposait – α Μερσέως ou Μερσίος que Tregenza juge trop long. À tort α Μ[ρσι] Woodh., Kiess., car on ne lit sur la pierre que AM – – –.

L. 26: KAI – – – Green, Cagn., Treg. D'où καὶ [Σω]- Treg., Woodh., Kiess. Sur la pierre on ne voit que KAI – – –.

L. 27: TH – – – Green, Cagn., Treg. et la pierre. D'où τῆ[ρος] Treg., Woodh., Kiess.

L. 28: AM – – – Green, Cagn., Treg. et la pierre. D'où ἀμ[φο]- Treg.; à tort ἀμφ[ο]- Woodh., Kiess.

L. 29: TЄP – – – Green, Cagn., Treg. et la pierre. D'où τέρ[ων] Treg., Wood., Kiess.

L. 30: APX – – – Green; APXI[τεκ]- Cagnat; APXI[τε] Treg.; ἀρχι[τε]- Woodh., Kiess.

L. 31: Sautée par Green; KTOΛ.. Cagnat; KTON[ων] Treg.; d'où κτόν[ων] Woodh., Kiess.

L. 32: OKAI – – – Green; OIKAI [ἐπι]- Cagnat, Treg.; d'où οἱ καὶ [ἐπι]- Woodh., Kiess.

L. 33: CTHCA – – – Green; CTHCA[V]- Cagnat; CTHC[αν]- Treg.; στήσ[αν]- Wood., Kiess. Sur la pierre on lit maintenant CTH...

L. 34: TЄCTO Green; de même Cagn., Treg. D'où τες τὸ Woodh., Kiess.

Du point de vue de la composition, cette inscription juxtapose une dédicace et deux actes d'adoration. En ce sens elle évoque les actes d'adoration de Publius Iuventius Agathopous et de ses collaborateurs, au Paneion de l'ouadi Hammamat[16].

L. 1: Ἔτους μ Καίσαρος. La seule mention Καίσαρος, sans autre précision, indique qu'il s'agit de l'Empereur Auguste[17], dont l'an 1 correspond à 30/29 a.C. Ἔτους μ nous place à la fin du règne, puisque l'an 1 de Tibère correspond à 14/15 p.C. Sur la route de Koptos à Kosseir, les textes datés de ce règne sont rares: un, à Kasr-el-Banat daterait de l'an 5 d'Auguste[18]; un autre, au Paneion de l'ouadi Hammamat, daterait de l'an 39 d'Auguste[19]; un, au Paneion d'El-Boueib, de la 33e année d'Auguste[20]. Au Paneion d'El-Kanaïs, quatre textes remontent sans doute à la haute époque impériale[21], mais le règne n'est pas précisé. L'inscription de l'ouadi Semna fait donc partie d'une série de textes

[16] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, n° 41.
[17] Bureth, pp. 21-23; *IG Philae* II, pp. 15-16.
[18] *De Koptos à Kosseir*, n° 3.
[19] *Id.*, n° 38.
[20] *Id.*, n° 141.
[21] *Paneion d'El-Kanaïs*, n°s 55-58.

augustéens peu nombreux, mais qui attestent l'intérêt porté par Octavien à la sécurité du désert oriental.

J. Lesquier remarquait[22]: «Nos connaissances sur l'histoire de l'armée pendant le reste du règne d'Auguste[23] et celui de Tibère manquent de précision. S'il est sûr qu'elle se consacre alors uniquement à sa tâche intérieure, on ne peut dater exactement le grand travail qu'elle exécuta en aménageant la route de Koptos à Myos Hormos et à Bérénikè Troglodytikè à travers le désert, pour faciliter le transit du commerce oriental par l'Égypte». Ces inscriptions jettent donc un jour sur cette histoire trop mal connue.

Au demeurant les campagnes d'Arabie et d'Éthiopie montrent suffisamment que le premier empereur romain comprit l'intérêt économique des régions qui permettaient l'arrivée des produits d'Orient et d'Extrême-Orient.

L. 2: Ἀγαθῇ Τύχῃ. Cette invocation se trouve surtout dans les décrets, où elle introduit la formule dite «de résolution». Mais dans d'autres types d'inscriptions on rencontre soit cette formule, soit une formule similaire. Ainsi, sur le colosse de Memnon, l'an XII d'Antonin, c'est à dire en 150 p.C., on lit l'adverbe εὐτυχῶς servant de souhait au début et à la fin des épigrammes de Marcus Gemellus[24]. On lit aussi sur le colosse l'adverbe *feliciter*[25]. À Philae, en 577 p.C., on trouve — en une expression de portée différente — τύχῃ τῶν εὐσεβεστάτων ἡμῶν δεσποτῶν κτλ..., ce qui signifie «par la fortune de nos très pieux seigneurs etc...», dans l'inscription relative à la restauration de la muraille[26]. Au Paneion d'El-Boueib, une dédicace à Pan de la Bonne Route se termine par les mots ἐπ' ἀγαθῇ τύχῃ[27], contamination, semble-t-il, de la tournure usuelle ἐπ' ἀγαθῷ et de l'invocation ἀγαθῇ τύχῃ. Dans la dédicace métrique d'une statue à Amon, provenant d'Achoris et datée, d'après l'écriture, de la haute époque impériale, la formule ἀγα[θ]ῇ τύχῃ précède la dédicace[28]. L'enseigne d'un devin, à Memphis, après avoir indiqué le métier du personnage, fait précéder la mention de l'ethnique par la formule τυχὰγαθᾶι[29]. À Médinet Madi, dans les hymnes à Isis, Τύχη Ἀγαθή se rapporte à la déesse Isis elle-même[30] et est employé au vocatif. Si on laisse de côté ces hymnes, si particuliers, on remarque, dans les autres exemples égyptiens cités, que la formule Ἀγαθῇ Τύχῃ s'emploie de façon assez libre dans les dédicaces ou les graffites et exprime un souhait de bonheur adressé à l'auteur de l'inscription. Dans les graffites d'Abydos[31], c'est le subjonctif εὐτύχῃ, avec le nom de l'auteur du proscynème au nominatif, qui exprime une idée semblable. À l'occasion on trouve l'adverbe

[22] Lesquier, *Armée romaine*, p. 15.
[23] *Id.*, pp. 9-15.
[24] *Colosse*, nos 51 et 53.
[25] *Id.*, nos 3, 5 (71/72 p.C.); 58, 1 (196 p.C.).
[26] *Philae* II, no 216.
[27] *De Koptos à Kosseir*, no 177.
[28] E. Bernand, *Inscr. métriques*, no 104.
[29] *Id.*, no 112.
[30] *Id.*, nos 175, I, 2; II, 1; III, 19.
[31] *Memnonion*, nos 1 bis, 625.

εὐτυχῶς[32], l'adjectif εὐτυχής[33] ou l'infinitif εὐτυχεῖν[34]. Dans les inscriptions des Syringes, on rencontre des formules analogues: εὐτυχ[εῖ?][35], εὐτυχ(ε)ῖτε[36], εὐτυχῖ(?)[37], εὐτυχῶς[38], ὁ δεῖνα εὐτυχῶς[39], εὐτυχῶς τοῦ δεῖνα[40], εὐτυχῶς τῷ δεῖνα[41], εὐτυχῶς τῷ δεῖνα ὁ δεῖνα[42]. Quelle que soit la formule usitée, il s'agit toujours de souhaiter «bonne chance» à l'auteur de l'acte d'adoration ou de la dédicace.

Remarquons la graphie ἐπει pour ἐπι, par iotacisme. Suivie du génitif, cette préposition signifie «du temps de, à l'époque de»[43].

Lignes 2-3: ἐπεὶ Ποπλίου Ἰουεντίου Ῥούφου. Ce personnage nommé Publius Iuventius Rufus figure, avec le titre de «directeur des mines d'émeraude, de topaze, de perles et de toutes les carrières d'Égypte» sur le linteau du petit naos monolithique découvert près du Paneion de l'ouadi Hammamat[44] et datant du début du règne de Tibère.

Lignes 3-5: χιλιάρχου τῆς τερτιανῆς λεγεῶν(ος). S'agit-il de l'abréviation λεγεῶν pour λεγεῶν(ος) ou bien du nominatif λεγεών employé au lieu du génitif? Dans les Syringes de Thèbes, sous Antonin, en 147 p.C., on trouve ἰατρὸς λεγεῶ(νος) β' Τρα(ϊανῆς) Ἰσχυρᾶς[45]. De même, dans une autre syringe[46], on lit λεγι pour λεγι(ῶνος) et dans une autre encore[47] [λε]γιδν pour [λε]γιδν[ος] —. Au *Mons Claudianus* on trouve[48] χιλιάρχῳ λεγε(ῶνος) $\overline{κβ}$, à Philae[49], ἐπάρχ(ου) λεγ(εῶνος) Φιλῶν. Non seulement en Égypte, mais ailleurs, le mot λεγιών (ou λεγεών) est fréquemment abrégé[50].

Il est fort intéressant d'apprendre que P. Iuventius Rufus était tribun de la IIIe légion. En effet, remarque R. Cagnat[51] «c'est à ce titre qu'il avait été mis à la tête de la carrière de Bérénice et préposé à la direction des carrières précieuses de l'Égypte. M. Hirschfeld (*Verwaltungsbeamt.*, 2e éd., p. 172) croyait, sur la foi du texte connu jusqu'ici, que le μεταλλάρχης appartenait à l'ordre équestre et devait avoir le rang de procurateur. La nouvelle dédicace prouve que c'était simplement un officier, de condition moins élevée qu'un chevalier, ce qui est tout à fait compréhensible à une époque où l'institution des procurateurs n'avait point encore atteint le développement auquel elle arriva par la suite. Ce qui importait alors

[32] *Id.*, n° 550.
[33] *Id.*, n° 67.
[34] *Id.*, n° 383.
[35] *Syringes*, n° 1934.
[36] *Id.*, n° 693.
[37] *Id.*, n°s 883, 1971.
[38] *Id.*, n°s 1290, 1631.
[39] *Id.*, n° 1158.
[40] *Id.*, n° 1726.
[41] *Id.*, n° 482, 788.
[42] *Id.*, n° 917.
[43] *De Koptos à Kosseir*, n° 41, p. 83.
[44] *Id.*, n° 41, l. 1.
[45] *Syringes*, n° 1575.
[46] *Id.*, n° 875.
[47] *Id.*, n° 1154.
[48] *CIG* n° 4713 d (Letronne, *Recueil*, I, n° 40, p. 426).
[49] *Philae* II, n°s 218 et 225.
[50] Avi-Yonah, p. 81.
[51] *CRAI*, 1910, p. 582. L'auteur croit à tort que P. Iuventius Rufus était «centurion».

à l'empereur, avant tout, c'était d'assurer l'exploitation fructueuse des carrières de pierres précieuses de la province; il la confie, suivant en cela peut-être une tradition ptolémaique, à ceux qu'il regarde comme les plus capables de réussir, à des officiers légionnaires. Plus tard, sous Trajan, on rencontrera, par exemple, dans les carrières du *Mons Claudianus* (*IGR*, nos 1254, 1255, 1256), à côté l'un de l'autre, un procurateur civil, administrateur, et un centurion chargé de la police et de la sécurité des ouvriers; mais, à l'époque d'Auguste et de Tibère, les carrières de pierres rares sont sous la direction d'un officier, centurion ou tribun[52], représentant direct et qualifié de l'Empereur, propriétaire du sol et du sous-sol».

Τερτιανή est le féminin de l'adjectif latin *tertianus, a, um*, hellénisé en τερτιανός, ά, όν. Dans Tacite[53], *tertianus, tertiani* désignent «un soldat» ou «des soldats» de la troisième légion. En Égypte, cette légion III était aussi surnommée *Cyrenaica*[54]. D'après les textes qu'il rassemble sur cette légion, J. Lesquier pense que la *legio III Cyrenaica* était spécialisée dans la surveillance du désert oriental. «On inclinera à croire», écrit-il[55], «qu'au début de l'Empire la *III Cyrenaica* a été associée, peut-être à l'exclusion de toute autre, à l'occupation de cette région de carrières et de routes qui commencé à Koptos et finit au littoral de la mer Érythrée; et sans affirmer qu'elle avait son camp en Haute-Égypte, on se gardera cependant de rejeter cette opinion».

L. 5: Καὶ ἐπάρχου Βερνίκης. Sur le Colosse de Memnon, durant le règne de Vespasien, le 18 Mars 72 p.C., a signé «L(ucius) Iunius Calvinus praef(ectus) montis Berenic(idis)»[56] et, sans doute au Ier siècle p.C., Caesellius, «praefectus Gallorum al[ae], praefectus item Ber[enices]»[57]. On connait un certain nombre de préfets de Bérénice[58]. Cette préfecture comptait au nombre des commandements militaires et s'exerçait sur le désert oriental; les préfets qu'on connait sont des tribuns légionnaires ou des préfets d'aile[59]. Ce préfet surveillait les mines du désert, comme nous l'apprennent les lignes suivantes de l'inscription[60].

La graphie Βερνίκης, au lieu de Βερενίκης, correspond vraisemblablement à un fait de prononciation. Dans *CIL* IX, 3083 on parle des «praefecti praesidiorum et montis Berenicidis», ce qui prouve que les Romains ont utilisé pour cette ville les formes Βερενίκη, ης et Βερενικίς, ίδος. Ici, nous avons une forme abrégée.

[52] R. Cagnat, *CRAI*, 1910, p. 582, note 3 ajoute: «Dans une autre inscription (*CIL* X, 1129), qui n'est pas très éloignée comme date de celle de Semna, puisque l'un des personnages nommés n'a pas de surnom, non plus que la légion mentionnée, nous trouvons comme préfet des carrières de Bérénice un tribun de la *III Cyrenaica*. On attribue le texte à l'époque d'Auguste ou de Tibère (P. M. Meyer, *Das Heerwesen in Aegypten*, p. 158, note 550)». Lesquier précise (p. 58, n. 1). «Ce personnage, L. Pinarius, L. f. Gal. Natta, est très probablement le favori de Séjan connu par Tacite, *Ann.* 4, 34. De là la date approximative indiquée au texte. Ce rapprochement est dû à P. M. Meyer, *loc. cit.*».

[53] Tacite, *Histoires*, 3, 29.

[54] Lesquier, *Armée Romaine*, pp. 56-63.

[55] *Id., ibid.*, p. 58.

[56] *Colosse*, n° 4.

[57] *Colosse*, n° 14.

[58] Lesquier, *Armée Romaine*, p. 153, en signale sept.

[59] *Id., ibid.* pp. 239-243 (l'administration des carrières) et pp. 427-431 (district et pouvoirs du préfet de Bérénice).

[60] Sur la compétence du στρατηγὸς τῆς Ἰνδικῆς καὶ Ἐρυθρᾶς θαλάσσης voir *Philae* I, n° 19 et l'argumentation de W. Otto et H. Bengtson, *Zur Geschichte des Niederganges des Ptolemäerreiches* (1938), pp. 100-101.

Lignes 6-10: Καὶ ἀρχιμεταλλάρχου κτλ. Sur ce titre d'archimétallarque, voir les actes d'adoration de Publius Iuventius Agathopus et de ses collaborateurs, sur le naos monolithique de l'ouadi Hammamat[61]. Il porte là le titre de μεταλάρχης ζμαράγδου καὶ βασίου καὶ μαργαρίτου καὶ λατύμων πάντων τῆς Αἰγύπτου qui définit, sous une forme légèrement différente d'ici, les mêmes fonctions. L'emploi de l'article, devant ζμαράγδου, dans notre texte, prouve le manque d'aisance du rédacteur, dont l'orthographe est également hésitante, puisqu'il écrit ici βαζίου et là βασίου. Remarquons que l'énumération des pierres précieuses semble suivre l'importance même des productions du désert et de sa côte: d'abord les émeraudes, ensuite le topaze, enfin les perles. Or il est certain que les émeraudes étaient la production essentielle du désert oriental, dans le domaine des pierres précieuses. Il peut sembler étonnant que l'or ne soit pas expressément mentionné. Mais, si l'on en croit Diodore, né vers 90 a.C., l'exploitation en était d'un type particulier, puisqu'elle relevait du travail forcé[62]. Tregenza se demande si cette exploitation de l'or, fort active sous les Ptolémées, ne fut pas abandonnée sous les Romains. Selon lui, l'examen de la poterie des différents sites de la région permettrait peut-être de répondre à cette question.

L. 9: ἀνέθηκε est le verbe normalement employé dans les dédicaces, où il est aussi souvent sous-entendu. Ce qui étonne ici, c'est qu'il n'ait point de sujet. A. G. Woodhead, dans une note à la ligne 13, écrit avec raison, mais sans explication: «*ut videtur* καὶ ὑπὲρ αὐτοῦ Πόπλιος κτλ». On ne comprend pas non plus, à première vue, pourquoi le datif Ποπλίωι Ἰουεντίω[ι] Ἀγαθόποδι est employé à la place du nominatif Πόπλιος Ἰουέντιος Ἀγαθόπους. Toutefois, dans l'inscription du naos du Paneion de l'ouadi Hammamat[63] on trouve une faute de ce type[64]. Là, c'est l'affranchi du métallarque qui fait la dédiace (le verbe ἀνέθηκε n'étant du reste pas exprimé). Nous pensons qu'il en est de même ici et que le sujet du verbe ἀνέθηκε est Πόπλιος Ἰουέντιος Ἀγαθόπους, mis au datif par analogie avec les datifs qui précèdent: Πανὶ θεῶι μεγίστωι καὶ αὐτῶι. Il est certain que le dédicant n'avait de la syntaxe grecque qu'une connaissance très approximative.

L. A. Tregenza[65] donne sur ce point l'avis de A. H. M. Jones:

«Je ne juge pas vraisemblable que P. Iuventius Rufus soit le dédicant ou l'auteur de l'inscription. Ἐπεὶ (= ἐπὶ) est seulement une indication de date, ou tout au plus indique l'autorité qui contrôlait ce territoire et sous les auspices de laquelle fut accompli ce travail. Le dédicant doit, je pense, être P. Iuventius Agathopus. Il est naturel qu'un affranchi fasse une mention honorifique de son patron, mais invraisemblable qu'un patron fasse mention d'un affranchi (à moins de ne le citer que comme agent d'exécution). Je pense que ce qu'Agathopus doit avoir exprimé était: «Sous l'autorité (ou: au temps de) Rufus, Agathopus a dédié un temple à Pan pour Rufus et pour lui-même Agathopus», mais sa syntaxe grecque n'était pas capable d'exprimer cela. Ayant écrit ἐπεὶ... Αἰγύπτου il sentit qu'il était évident que Rufus était l'objet de cette commémoration. Désirant ajouter que cette dédicace

[61] *De Koptos à Kosseir*, n° 41, pp. 84-86 notamment.
[62] Voir dans *De Koptos à Kosseir*, pp. 233-237 le texte et la traduction de Diodore III, 11-14, nous décrivant la vie des condamnés dans les mines d'or du désert de l'Est.
[63] *De Koptos à Kosseir*, n° 41.
[64] *Ibid.*, ligne 4.
[65] Tregenza, *loc. cit.*, p. 45. Nous traduisons.

était faite aussi pour son propre salut, il ajouta καὶ αὐτῷ (il aurait dû, bien sûr, écrire ὑπὲρ αὐτοῦ) et, s'étant mentionné au datif, il mit son nom et ses titres au datif (sauf quand il employa par erreur le génitif), laissant ἀνέθηκε sans sujet».

Cette explication nous paraît convaincante.

L. 11: ἐν τῷ Ὀφιάτηι. Les dictionnaires nous apprennent qu'on connaît l'adjectif ὀφίτης, ου signifiant *semblable à un serpent*. De façon plus spéciale, dans Orphée, *Lithiques*, 463 et dans Dioscoride, 5, 143 et 162, ὁ ὀφίτης λίθος désigne *la serpentine*; on disait aussi ἡ ὀφιῆτις πέτρη comme nous l'attestent Orphée, *Lithiques*, 341 et Denys le Périégète, 1013. La forme ὀφιήτης existait donc à côté de ὀφίτης; d'où la forme dialectale ὀφιάτης.

Comme l'écrit Ch. Dubois[66] «Lucain, *Pharsale* IX, 714 parle de l'ophite de Thèbes «parvis tinctus maculis Thebenus ophites». C'est le serpentin d'Égypte, lequel était vraisemblablement exploité dans l'ouadi Hammamat. Cette vallée, riche en pierres et en minéraux de toutes sortes qui furent exploités depuis les rois de la 9e dynastie jusqu'à l'époque romaine, contient aussi différentes variétés de serpentin. C'est parmi elles que, selon O. Schneider, *Beitr.*, p. 37, il faudrait chercher l'ophite Thébain».

Plus que la nature de la roche, l'expression nous paraît ici désigner un lieu-dit nommé d'après la pierre particulière qu'on y rencontrait. C'est pourquoi nous maintenons la majuscule. La forme d'une montagne a parfois servi également à la désigner: ainsi, de nos jours, dans la vallée menant au Paneion d'El-Kanaïs, une colline s'appelle encore «le crocodile» (el-Timsah)[67].

Nous ne songeons pas à une formation sur l'égyptien *Ipet ou Opet*, désignat le harem, plus particulièrement «le harem d'Amon», comme l'a montré U. Wilcken pour Ὀφιῆον, nom de localité dans la dédicace de Caius Cornelius Gallus, à Philae[68].

L. 13: Καὶ αὐτῶι est une formule maladroite pour ὑπὲρ αὐτοῦ, comme on l'a vu plus haut.

Lignes 14-18: Sur le dédicant Πόπλιος Ἰουέντιος Ἀγαθόπους voir les inscriptions nos 39 et 41 de notre *De Koptos à Kosseir* et le commentaire *ibid.* pp. 77-78 et 86-87.

L. 19: Τὸ προσκύνημα etc... Comme sur le naos de l'ouadi Hammamat, la dédicace est suivie d'actes d'adoration.

Θολεμαῖος n'apparaît pas dans le *Namenbuch* de Preisigke ni dans l'*Onomasticon* de Foraboschi. Nous n'en connaissons pas d'autres exemples épigraphiques. Ce doit être une variante phonétique de Πτολεμαῖος.

L. 20: κουράτορος σπίρης Φλώρου. Il s'agit ici du «*curator*» de l'aile (σπείρη) de Florus. Le terme grec correspondant à κουράτωρ est ἐπιμελητής[69]. Le mot latin «*curator*» a été transcrit κουράτωρ en grec[70].

[66] Ch. Dubois, *Carrières*, p. 73.
[67] *Le Paneion d'El-Kanaïs*, p. XIX.
[68] Philae II, n° 128, ligne 14. Cf. *ibid.* pp. 42-43 et les notes.
[69] D. Magie, pp. 14-15.
[70] B. Meinersmann, pp. 29-30; S. Daris, *Il lessico latino nel greco d'Egitto* (1971), p. 64.

On sait que, dans les cohortes, le préfet était parfois remplacé par un *curator* qui était soit le préfet d'une cohorte de la même garnison, soit un centurion légionnaire[71]. Ce *curator* n'était qu'un suppléant temporaire[72].

Florus figure dans la prosopographie de l'armée d'Égypte[73], mais n'est pas connu par ailleurs. Il est fort tentant de l'assimiler à Marcus Florus, dont le nom apparaît dans une signature du Paneion de l'ouadi Hammamat[74] datée de l'époque impériale.

L. 22: ὁ καὶ ἐπιστήσας. Nous entendons ἐπιστήσας τῷ ἔργῳ, le verbe ἐφίστημι se construisant, chez les auteurs classiques, avec le datif et ayant ici le sens intransitif. Dans l'inscription du naos de l'ouadi Hammamat, nous avons également un soldat qui est dit ἐπὶ τῷ ἔργῳ Ἰουεντίου[75]. En tous cas, le sens est clair: pour protéger le sanctuaire, dans l'un et l'autre cas, on l'a placé sous la garde d'un militaire.

Lignes 23-33: On retrouve ici l'architecte Mersis qui a signé sur le naos de l'ouadi Hammamat[76] et le Sôter qui, signant aux côtés de Mersis, en un proscynème du Paneion de l'ouadi Hammamat, devait lui aussi être architecte[77]. Le οἱ καὶ introduit le nominatif pluriel, alors que les noms précédents sont au génitif. L'accusatif, après ἐπιστήσαντες se justifie parce que le verbe est pris au sens concret et à une valeur transitive. Le mot ἔργον est pris au sens de «bâtiment», comme c'est souvent le cas[78].

52. FRAGMENT D'ACTE D'ADORATION(?)

Non vidi. Trouvé en février 1951 par L. A. Tregenza, qui écrit: «Ceci aussi vient du petit ouadi latéral où le village, le sanctuaire et les carrières se trouvaient, et c'est le metagabbo typique de la région. Ce fragment a été trouvé dans le lit de l'ouadi, seulement à 1 m 80 ou 2 m 75 de l'inscription du curateur. À la fois le jour et le mois sont les mêmes que dans l'inscription du curateur». Le fragment est sans doute conservé à l'Inspectorat des Antiquités de Louxor, où se trouve l'autre stèle.

Le fragment est long de 30 cm 5 et haut de 10 cm. La pierre est le metagabbro de l'endroit. Le fragment conservé constitue la partie supérieure droite d'une stèle rectangulaire. Seules quatre lignes sont encore lisibles en partie, le début des lignes ayant disparu. Fac-similé (Pl. 53, 1).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I University*, XIII [2](1951), pp. 46-48 avec transcription en minuscules, commentaire, fac-similé de la pierre, p. 47, 1.

[Ἔτους? – – –] Παῦνι ᾱ.
vac.

[71] J. Lesquier, *Armée romaine*, pp. 144-145 avec, note 1, la liste des cinq curateurs de cohortes connus par des inscriptions (*CIL* III, n°s 14147[2], 6025, 14147[3], 14147[4]; *Année épigr.*, 1905, n° 54).
[72] *Id.*, p. 122.
[73] *Id.*, p. 531.
[74] *De Koptos à Kosseir*, n° 92. Le nom est écrit là Φρῶρος.
[75] *De Koptos à Kosseir*, n° 41, lignes 27-29.
[76] *Id.*, lignes 19-20 et 30-32.
[77] *Id.*, n° 42. Sur le rôle des architectes, voir *ibid.* pp. 91-92 et les notes.
[78] *Id.*, p. 91 et *Philae* II, n°s 197, 202, 204.

– – – – – – – – – – – – – – – – – –
2 [Ὑπὲρ Αὐτοκράτορος] Τιβερίου Καί-
[σαρος Σεβασ]τοῦ, Ἀγαθῇι
4 [Τύχηι, τὸ προσκύνημ]α πα-
[ρὰ Πανὶ θεῶι μεγίστωι]
6 [ὁ δεινα – – – – – – – – – – – – – –]

DATE: L'inscription est datée du règne de Tibère (14/15-37 p.C.).

– – – Pour l'empereur Tibère César Auguste, à la Bonne Fortune, voici l'acte d'adoration auprès de Pan, dieu très grand, (que fait) un tel – – –

L. 1: Tregenza propose [ἔτους?] παῦνι A ou bien [L? Τιβερίου] Παῦνι A.

Ll. 2-3: Tregenza propose [Αὐτοκράτορος] Τιβερίου **Καί**|[σαρος Νέου Σεβασ]τοῦ ἀγαθῇ|[τύχῃ] etc... ou bien [ὑπὲρ Αὐτοκράτορος] Τιβερίου etc...

L. 4: Tregenza hésite entre plusieurs restitutions. Ou bien [τύχῃ, τὸ προσκύνημ]α Πα|[– – –] c'est à dire un nom au génitif après la formule ordinaire d'adoration. Ou bien [τύχῃ τὸ προσκύνημ]α (cette formule pouvant être omise), suivi d'un nom au génitif et de [παρ]ὰ Πα|[νὶ θεῶι μεγίστωι]. Ou bien encore, à la fin de la ligne Ἀπα|[μενῶν]; mais il reconnait que, s'il s'agit d'une dédicace, on attendrait les noms d'un officier et d'une unité de l'armée romaine après le nom de l'empereur; or l'espace lui parait manquer et il avoue que, si la *cohors I Apamenorum* a été longtemps stationnée en Égypte, la plus ancienne mention qu'on en a est postérieure d'environ un siècle au règne de Tibère.

L. A. Tregenza s'interroge sur le point de savoir s'il s'agit ici d'un simple proscynème ou d'une inscription plus longue dédiant le second petit sanctuaire dans le village de carriers. Car, dit-il «il y a deux sanctuaires, bâtis juste côte à côte, bien construits et de style si semblable qu'il est maintenant difficile de dire dans lequel des deux l'inscription du curateur se trouvait. Le même jour et le même mois ont-ils été choisis parce que cette pierre aussi était dédiée au dieu Pan? Deux dédicaces à la même divinité ne seraient pas très inhabituelles. Il y a deux petits temples d'Isis dans le même emplacement au Mons Porphyrites».

À vrai dire, la présence de deux chapelles n'implique pas deux sanctuaires dédiés à Pan, d'autant que le dieu a souvent des parèdres, Isis et Harpocrate, par exemple, au Paneion de l'ouadi Hammamat. D'autre part l'allure de la pierre dont la longueur ne devait pas dépasser 60 cm, conviendrait assez mal à une dédicace.

53. TROIS FRAGMENTS D'UNE INSCRIPTION LATINE DATANT D'ANTONIN

Non vidi. Trouvés par L. A. Tregenza, en février 1950. «Les pierres, dit-il, ont été trouvées environ à 36 m plus bas que le centre du site b (indiqué sur son croquis), couchées dans le sable du cours de l'ouadi et avaient apparemment été entraînées là par les eaux depuis les bâtiments ruinés de la rive Ouest de l'endroit... Les fragments A et B ont été découverts à quelques mètres de distance, mais la nature de la pierre et la forme des lettres suggèrent fortement que c'étaient les parties de la même inscription».

L. A. Tregenza a également donné les précisions suivantes: «Les pierres sont toutes les trois de cette pierre argileuse verte bien connue en certains endroits du désert S. E. On les a vues affleurant dans l'ouadi latéral Mereiwat à une petite distance vers l'Est, et si l'on faisait des recherches de ce côté il est possible que l'on trouve la carrière d'où ont pu venir ces plaques semblables à de l'ardoise, si commodes pour des inscriptions... Dans les fragments A et B les lettres ont environ 2 cm de haut et sont bien gravées. Le trait est large d'environ Imm, avec de continuel, les stries laissées par le ciseau. L'espace entre les lignes est d'environ 2 cm 5. Dans le fragment C, les lettres sont hautes d'environ 1 cm 5 et le trait est plus étroit que dans A et B, sans stries»[79]. Les trois fragments sont au Musée Gréco-Romain d'Alexandrie.

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XII 2 (1950), pp. 85-89 et pl. I et II. C'est A. H. M. Jones, professeur à University College, à Londres, qui proposa, nous apprend Tregenza, le rapprochement des fragments tel qu'il est présenté. (Reproduit, d'après Tregenza, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1952), p. 83, nº 248 avec transcription en minuscules).

[Imp(erator) Caesar T(itus) Aelius Hadri]ạnus
Antonin[us Aug(ustus) Pius. S]up
Munatio Felic[e praef(ecto) Aeg(ypti)], sup
Ulpio Himero p[raef(ecto) Mon]ṭi, jusso
legati Arrius Iuli[anus (centurio) coh(ortis)] III Ituraeor(um)
praesidio Eunicon – – – –
– – – – – – – – – – – – consummavit.

DATE: La mention de l'Empereur Antonin situe le texte durant ce règne (138-161 p.C.). La mention de Munatius Felix, préfet d'Égypte de 150 à 152/153 p.C., ajoute une précision plus grande.

L'empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux. Quand Minatius Felix était préfet d'Égypte, quand Ulpius Himerus était préfet de la montagne (de Bérénice), par ordre du légat, Arrius Iulianus, centurion de la troisième cohorte des Ituréens, à la garnison Eunicon (?) – – – a accompli – – –.

L. 1: Bien qu'il manque à peu près toute la ligne 1, la titulature impériale est assurée par les parallèles[80] qui nous ont transmis l'appellation *Imperator Caesar Titus Aelius Hadrianus Antoninus Augustus Pius*. Tregenza abrège à tort *Imp(erator) Caes(ar)*. On sait que, sous Antonin, l'armée d'Égypte fut surtout employée à maintenir l'ordre et la sécurité de la province. C'est ainsi qu'elle fut sans doute engagée dans la répression de la révolte de 153-154[81], dans laquelle L. Munatius Felix, préfet nommé dans notre texte, fut peut-être assassiné, à moins qu'il ne s'agisse de son successeur Dinarchos.

L. 2: Tregenza commente: «SVP, qui apparait deux fois, suivi chaque fois d'un ablatif, ne peut être l'abréviation habituelle pour *superior*, si les deux pierres font partie de la même

[79] «Le fragment C a un sommet équarri et était d'une plaque de pierre légèrement plus épaisse», ajoute L. A. Tregenza; «il peut avoir formé la base de l'inscription».
[80] P. Bureth, *Titulatures impériales* (1964), p. 77.
[81] J. Lesquier, *Armée Romaine* (1918), pp. 27-28, notamment p. 28, note 2.

inscription. Le professeur Jones a donné de nombreux exemples de P = B, et un cas de *sup* = *sub*, ce qui doit être le sens ici».

L. 3: Lucius Munatius Felix est attesté comme préfet d'Égypte de 150 à 152/3 p.C.[82]. Outre les mentions papyrologiques, des inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, nous le font connaître. Ainsi, sous Antonin, vers 150 p.C., une colonne de granit, trouvée à Koptos, brisée en haut, porte en bas: ἐπὶ Λουκίου Μουνατίου Φήλικος ἐπάρχου Αἰγύπτου, ἐπ' ἀγαθῶι[83]. Sous Antonin encore, un texte latin, brisé en plusieurs parties et provenant de Louxor, permet de lire, aux lignes 3 et 4: [Munati]o Felice prae(fecto) | [A]eg(ypti)[84]. Nous avons donc trois attestations épigraphiques relatives à ce préfet, toutes du règne d'Antonin.

L'abréviation *Aeg.* pour *Aeg(ypti)* se rencontre quasi exclusivement dans les documents d'origine égyptienne, fait remarquer H.G. Pflaum[85], en donnant la liste des documents d'Égypte abrégeant ainsi le nom du pays.

L. 4: Cet Ulpius Himerus n'est pas connu par ailleurs. Dans la grande inscription de l'ouadi Semna[86], on trouve un ἐπάρχου Βερνίκης etc..., mais le datif [Mon]ṭi nous semble étrange et la lecture est bien incertaine.

L. 5: *legati*, précédé de *jusso* et non suivi d'un nom propre est fort embarrassant, reconnait Tregenza. Mais la lecture est sûre. A. Merlin remarque que «la présence d'un légat en Égypte est difficile à expliquer».

Arrius Iulianus n'est pas connu par ailleurs. Jones suggère, devant l'abréviation *coh(ortis)*, le sigle ↄ indiquant le centurion.

La photographie du fragment montre clairement *III Ituraeor.* Les *Ituraei*, c'est à dire les Ituréens, tiraient leur nom de la province d'Iturée, région de la Coelé-Syrie qui correspond à la partie montagneuse du Nord-Ouest de l'Arabie Déserte, à l'Est du mont Alsadamus (Djebel Hauran)[87]. Dans la Syrie actuelle, c'est la région, au Sud-Ouest de Damas, au pied du mont Hermon. Ces montagnards de mœurs rudes et belliqueuses étaient des archers renommés dont parle Cicéron, *Phil.* 2, 19 et 2, 122. Cette région fut longtemps en lutte avec les Juifs; elle fut soumise par Aristobule en 100 a.C., cédée à Pompée; elle fit partie des états du tétrarque Philippe, fils d'Hésiode et fut annexée, sous Claude, à la province romaine de Syrie. Ces montagnards familiers du désert étaient envoyés dans les régions particulièrement âpres. Ainsi, en Égypte, on les retrouve dans les carrières du Gebel Toukh[88]

[82] O.W. Reinmuth, *The prefect of Egypt from Augustus to Diocletian* (1935), p. 135; A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten in der Römischen Kaiserzeit* (1950), pp. 80-81. Notre texte est à ajouter à la liste des documents cités par Stein et relatifs à ce préfet. Il est signalé par O.W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt 30 B.C.-299 A.D.* (1967), p. 97, qui renvoie aussi à E. Birley, *Gnomon*, 23 (1951), p. 443.

[83] J.G. Milne, *Cat. Mus. Caire, Gr. Inscr.* (1905), p. 41, n° 9266 (Reproduit d'après Milne dans *IGGR*, I, n° 1176).

[84] D'abord publié par J.G. Milne, *ibid.*, p. 13, n° 9307. Puis par E. Breccia, *Cat. Mus. Alex., Iscr. gr.* (1911), n° 69 (14952).

[85] H.G. Pflaum, *Carrières proc. éq.*, t. I (1960), p. 209.

[86] Cf. supra, n° 51.

[87] Voir *Murray's classical Atlas*, pl. XIV, Db, Eb.

[88] *CIL* III, n° 12069.

et à Talmis (Kalabchah), où on lit des proscynèmes des soldats de cette cohorte, C. Iulius Aminnaeus et L. Longinus Philotas[89]. Il ne semble pas que, sur le Colosse de Memnon, l'inscription n° 26 fasse mention de cette cohorte III des Ituréens, car nous avons lu *coh. VII Itur(aeorum)*[90]. D'après J. Lesquier[91] la *cohors III Ituraeorum* apparaît pour la première fois en 83 p.C., dans le diplôme des auxiliaires d'Égypte. Elle était encore dans la province en 103, date d'une lettre par laquelle le préfet d'Égypte C. Minicius Italus annonçait à son préfet Celsianus l'envoi de six recrues[92]. On a maintenant une attestation de 243/244 p.C., la cohorte étant citée dans *P. Mich.* III, 164 reproduit par O. Fink[93]. La *cohors II Ituraeorum equitata* était une des plus anciennes de l'armée d'Égypte, et comme la *cohors III* elle est bien connue en Nubie[94].

L. 6: Bien que les lettres soient détruites sur la moitié de leur hauteur on lit *praesidio*. Tregenza commente: «Arrius Iulianus a fait quelque chose pour la garnison Eunicon(?)». Selon lui, le Professeur Jones aurait suggéré «novam portam addidit», mais on aimerait savoir sur quelle base se fonde cette construction.

L. 7: Ce verbe figure sur un troisième fragment de la pierre. Ce fragment, selon Tregenza, est rectangulaire en haut à gauche et est un peu plus épais que les deux autres fragments. «Il semble avoir indiqué le nom de l'homme qui exécuta le travail et peut avoir servi de base à l'inscription». Les dictionnaires nous apprennent que *consummo* signifie «accomplir, mener à bonne fin»: ainsi dans Tite Live 29, 23, 4 *ad eam rem consummandam* = mener à bonne fin ce projet. En un sens plus particulier, le verbe signifie «finir son temps de service»: par exemple dans Suétone, *Cal.* 44, 1. Dans CIL VI, 3580a, II *consummatio primipili* = expiration du temps de service dû par un centurion primipile. La lacune ne nous permet pas de choisir.

54. FRAGMENT D'INSCRIPTION LATINE DU RÈGNE D'ANTONIN

Non vidi. Trouvé lors de la seconde visite de L. A. Tregenza au ouadi Semna (*cf. supra*). Fragment brisé de tous côtés, long d'environ 35 cm. On ne lit que la fin d'une seule ligne et encore incomplètement. Fac-similé (Pl. 53, 2).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII [2](1951), pp. 47-50, fragment 2: fac-similé p. 47, 2, petit commentaire.

[89] *IGRR*, n°s 1339 et 1340. Republiés par H. Gauthier, *Kalabchah*, I (1911), p. 264, n° 36 et p. 258, n° 22 (*Sammelbuch*, n°s 1020 et 1021).
[90] A. et E. Bernand, *Colosse* (1960), n° 26 et commentaire pp. 78-79.
[91] J. Lesquier, *Armée Romaine*, p. 91.
[92] *P. Oxy.*, VII, n° 1022.
[93] O. Fink, *Roman military records on papyrus* (1971), n° 20.
[94] J. Lesquier, *Armée Romaine*, p. 90.

[Anno?] Imp(eratoris) T(iti) Aeli(i) Had[riani]
[Antonini August]i Pi[i] – – – – – –

DATE: Règne d'Antonin (138-161 p.C.), d'après la titulature impériale.

L'an? de l'Empereur Titus Aelius Hadrianus Antoninus Auguste Pieux – – –

L. 1: «Malheureusement», dit Tregenza, «le chiffre de l'année, qui se trouvait sous la première barre horizontale, a disparu».

L. 2: «À la seconde ligne, le sommet des lettres qui sont encore visibles, à en juger d'après la direction de leurs pentes, faisait partie du mot AVGVSTI. La hauteur du A est assez surprenante, mais a pour parallèle la hauteur du I de IMPERATOR» (Tregenza).

55. FRAGMENTS D'INSCRIPTION LATINE MENTIONNANT UN DÉCURION

Non vidi. Tregenza nous dit: «Il s'agit de deux morceaux, un plus petit s'adaptant, le long d'une ligne de contact petite mais certaine, au sommet d'un plus grand. Ils ont été trouvés très près l'un de l'autre parmi les pierres tombées dans le lit de sable, à la base du bâtiment en forme de tour qui peut avoir flanqué l'entrée de l'enceinte, près de la partie de la conduite ou aqueduc qui est encore visible. Le fragment 2, décrit plus haut, est venu du même endroit et pourrait facilement avoir été le haut de la même inscription». Les deux fragments réunis occupent une longueur de 15 cm. Fac-similé (Pl. 53, 3).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII ²(1951), pp. 47-50, fragment 3: fac-similé, petit commentaire.

– – – – – – – – – – – – – – – – – – – –	– – – – – – – – – – – – – – – – – – – –
– – – – – – PE. – – – – – – – – – – – – – – – – –	– – – – – – – – *PE* – – – – – – – – – – – – – – –
– – [pr]oc(urator) me[tallorum?]	– – *gouverneur des mines*?
– [de]curio – – – – – – – – – – – – – – – – – – –	– – *décurion* – – – – – – – – – – – – – – – – – –
– –	– –

DATE: Peut-être époque d'Antonin (138-161 p.C.), comme le fragment 2, trouvé non loin.

L. 2: Tregenza suggère aussi: [*V*]*oc*(*ontiorum*), car l'*ala Vocontiorum* était en Égypte à cette époque et, en 113 p.C. M. Papirius Celer, un de ses décurions, dédia un temple à Isis dans la station du *Mons Porphyrites*.

Sur le *decurio*, cf. L. Robert, *Opera Minora* II, pp. 793 sqq.

56. FRAGMENT D'INSCRIPTION LATINE MENTIONNANT UNE COHORTE PRÉTORIENNE

Non vidi. Fragment de 15 cm de long. Tregenza nous dit qu'il a été trouvé à environ 30 m plus bas que l'endroit où furent découverts les autres fragments. Selon lui, c'est le morceau d'une inscription différente, car

la gravure est plus épaisse, la couleur de la pierre est légérement différente, et la surface n'a pas été touchée, alors que les fragments 2 et 3 ont des stries causées par quelque instrument pour polir. Fac-similé (Pl. 53, 4).

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII ²(1951), pp. 47-51, fragment 4: fac-similé, petit commentaire.

---------- RλCI ----------
[cohors I Au]gust(a) pra[etoria Lusitanorum]
[equitata]----------

DATE: Sans doute du règne d'Antonin (138-161 p.C.), puisque cette cohorte fut stationnée de 131 à 156 p.C. à Contrapollinis (rive droite d'Edfou).

L. 1: À la fin de la ligne, Tregenza pense qu'il y a un P ou un F.

L. 1: Selon Tregenza, il s'agit là d'abréviations. «Les lettres RACP», écrit-il, «plus souvent RACLP, et une ou deux combinaisons similaires se rencontrent plusieurs fois dans les carrières du Mons Claudianus. Je n'ai pas été capable d'en découvrir le sens. Dans les carrières du Mons Claudiamus, RACLP est d'ordinaire écrit avec C et L l'un près de l'autre, la dernière lettre étant parfois plus petite. CL semble donc signifier CL (audianus)».

La *cohors I Augusta praetoria Lusitanorum equitata*, nous apprend J. Lesquier[95], est connue par l'inscription d'Abisko, gravée sur un rocher à 27 km 5 au Sud de Philae[96]: ce texte est daté de 110/111 p.C., c'est à dire du règne de Trajan et nous donne le nom du préfet de la cohorte, *L. Lucceius Cerialis*. D'autres inscriptions de Nubie, plus exactement de Talmis (Kalabchah), mentionnent aussi cette cohorte. Elles sont au nombre de quatre[97]. Une inscription latine, de Talmis aussi, fait sans doute mention de cette cohorte[98], qui apparait aussi dans une inscription latine trouvée à Manfaloût[99]. Le document le plus remarquable relatif à cette cohorte est le *pridianum mensis Augusti* qui nous la montre campée de 131 à 156 à Contrapollonapolis Major, c'est à dire sur la rive Est, à la hauteur d'Edfou[100]. Une pierre opisthographe, conservée au Musée de Berlin, nous fait connaître, sous le règne de Commode (180-192 p.C.), un soldat Crispinus, de la cohorte I des Lusitaniens, de la centurie de Sérénus: il fait un acte d'adoration en remerciement d'un songe où il s'est vu trinquer avec Sarapis[101].

Le rapprochement de ces textes nous montre que *la cohorte I montée, des Lusitaniens*, était une de ces unités chargées de la défense du désert et habituées aux conditions très

[95] J. Lesquier, *Armée romaine*, p. 92.
[96] F. Zucher, *Von Debod bis Bab Kalabsche*, 3 (1912), pp. 3-13 (*SB*, n° 3919; Lesquier, *Armée romaine*, Appendice I, p. 502, n° 45.
[97] H. Gauthier, *Kalabchah* (1911), p. 250, n° 4 (*SB*, n° 4564; Lesquier, *Armée romaine*, pp. 495-496, n° 23). — Gauthier, p. 252, n° 7 (*SB*, n° 4566; Lesquier, p. 496, n° 24). — Gauthier, p. 257, n° 18 (*SB*, n° 4572; Lesquier, p. 496, n° 26). — Gauthier, p. 264, n° 36 (*IGR*, n° 1339; *SB*, n° 1020; Lesquier, p. 501, n° 40).
[98] *CIL* III, 1, n° 3582.
[99] *CIL* III, n° 22. Voir la note de Lesquier, *op. cit.*, p. 92, note 5 sur la provenance.
[100] Publié par Th. Mommsen, *Eph. epigr.*, VII, pp. 456 sqq.; *BGU* II, n° 696. Le début du document est traduit par Lesquier, *op. cit.*, p. 147.
[101] Voir notre *Paneion d'El Kanaïs*, n° 59 bis.

particulières de cette région: c'est pourquoi on la trouve aussi bien dans le désert oriental que dans celui de Basse-Nubie. Les Romains envoyèrent là une troupe étrangère, habituée à la chaleur et aux montagnes arides.

57. FRAGMENT D'ARDOISE

Non vidi. Voici ce que dit L. A. Tregenza du lieu de la trouvaille et de l'aspect du document: «La station principale ou castellum, en relation avec les carrières, se trouve à un kilomètre plus bas que le temple, à la jonction de l'ouadi latéral avec l'ouadi Semna lui-même. Dans les débris remplissant la tour ronde ou bastion au coin N. E. de ce castellum (site 1 de mon petit plan dans mon précédent article), j'ai trouvé un petit fragment triangulaire en ardoise, dont chaque côté est long d'environ 3 cm 5 et dont chaque face est inscrite en encre noire».

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Cairo Fouad I University*, XIII ²(1951), p. 48 avec transcription en minuscules et petit commentaire.

Face.	*Dos.*
[– – –].	[– – –]. ρ. . .
[– – –]ϙυτως [– – –]	[– – – σ]τρονγυλ[– – –]
[– – –]. αι γαρ κ̣α[– – –]	[– – –]υλο[– – –]
[– – –]ιν περι του[– – –]	
[– – –]. α Ισιδω[– – –]	

DATE: D'après l'écriture, O. Guéraud et D. Crawford, consultés par L. A. Tregenza, ont daté le texte soit de la fin du IIe siècle, soit du début du IIIe siècle p.C.

58. FRAGMENT D'ARDOISE GRAVÉ

Non vidi. Ce fragment a été trouvé en février 1951 dans l'ouadi Gidami par L. A. Tregenza qui indique que c'est le seul fragment de cette sorte qu'il ait vu avec une inscription gravée.

Publié, d'après la pierre, par L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Cairo Fuad I University*, XIII ²(1951), p. 53 avec transcription en majuscules, petit commentaire d'O. Guéraud.

Κομητᾶ,	*Kométas,*
Λιβία,	*Livia,*
τὴν γυναῖκα	*ma fem-*
μοῦ.	*me.*

DATE: Selon Guéraud «la date est incertaine, mais probablement n'est-elle pas assez basse pour qu'on ait là une référence à un *Comes*».

L. 1: «Κόμης était aussi un nom grec», remarque Tregenza. Ajoutons qu'il était susceptible de plusieurs variantes orthographiques. Mais, au lieu de l'accusatif de Κόμης, on peut avoir ici le génitif de Κωμητάς, nom qui était, par exemple, celui d'un poète de l'*Anthologie* (*Anth.* 9, 586 etc...).

L. 2: Ne faut-il pas lire, au lieu de ΛΙΚΤΑ que donne Tregenza, ΛΙΒΙΑ, c'est à dire le nom latin *Livia*? Il se peut que ce nom n'ait pas été décliné, bien que l'apposition soit à l'accusatif.

L'OUADI ABOU DIYEIBA

Ce sont les notes prises par L. A. Tregenza en 1951 qui ont permis à D. Meredith de situer et de décrire sommairement ce site qui se trouve à environ vingt-cinq kilomètres à l'Est du port de Philotéras[102].

«Le petit établissement d'exploitation d'améthyste», écrit-il[103], «dans le Gebel Abou Diyeiba, se trouve à neuf kilomètres à l'Ouest du site de la douzième dynastie de l'Ouadi Gāsūs (qui probablement devint le site d'*Aenum*, selon Pline, près de Philotéras), et à six kilomètres au Nord-Ouest des reliefs rupestres hiéroglyphiques à Bir Abu Gowwa (trente-sixième dynastie), aussi dans l'Ouadi Gāsūs. Les travaux d'exploitation de l'améthyste ont été notés pour la première fois par G. W. Murray en 1914. Ils se trouvent sur la ligne qui sépare un banc étroit de grès nubien, à l'Ouest, du granit se trouvant à l'Est. Le petit village d'environ une douzaine de maisons se trouve dans un minuscule ouadi qui se jette dans l'Ouadi Wasif, lui-même tributaire de l'Ouadi Safaga. L'exploitation se trouve juste sur une crête qui sépare l'Ouadi Wasif de la tête de l'Ouadi Abou Diyeiba, tributaire lui aussi de l'Ouadi Safa».

C'est la visite que fit à ce site L. A. Tregenza qui mit au jour les inscriptions en provenance de cet endroit; la partie d'une pierre et une autre stèle furent retrouvées et gardées par l'exploitation moderne de phosphate, qui permit à D. Meredith de les publier grâce aux photographies prises. La présence des exploitants modernes rend improbable qu'on puisse encore découvrir des pierres inscrites dans cet endroit ainsi fréquenté.

59. DÉDICACE À PTOLÉMÉE VI PHILOMÉTOR ET À SA FEMME, À PAN ET À AROÉRIS

Ces deux parties de stèle ont été trouvées dans l'ouadi Abou Diyeiba, au Nord-Ouest de Philotéras. La partie gauche a été trouvée par L. A. Tregenza, lors d'une brève visite qu'il fit au site, en 1951. La partie droite de la stèle a été trouvée dans les magasins de la *Safaga Phosphate Mining C°*, qui l'a mise à la disposition du voyageur. Ce dernier a placé ces deux fragments dans les mains de D. Meredith, pour qu'il les publie. Malgré le rapprochement des deux morceaux découverts, la stèle demeure incomplète. L'inscription devait comporter neuf lignes. Photographie de la pierre (Pl. 54, 1).

[102] Pour l'identification et les témoignages concernant ce port de Philotéras, voir D. Meredith, *The Journ. of Egypt. Arch.*, 39 (1953), pp. 101-102.
[103] D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), p. 117.

L'inscription a été publiée, d'après les copies et photographies de L. A. Tregenza, par D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), p. 118, n° 1 et fig. 2, avec transcription en minuscules, photographie de la pierre. (Reproduite, d'après Meredith, par J. et L. Robert, *Bull.* 1958, n° 537, 1 avec transcription en minuscules sans indication de la coupe des lignes).

Βασιλ[εῖ Πτολεμαίωι καὶ]
βασιλίσσηι Κλεοπ[άτραι Θεοῖς Φιλο]-
μήτορσι καὶ Πανὶ Ἐπηκ[όωι καὶ Ἀπόλλωνι]
τῶι καὶ Ἀροήρει θεοῖς μεγά[λοις ὑπὲρ]
Διονυσίου τοῦ Λυσιμάχου ἡγέμ[ονος – –]
– – – – – – – τ]ου καὶ Πανίσκου τῶν υἱῶν
– – – – – – – – – – ὑπουργοὶ ευ – – – – –
– –
– –

DATE: La mention du roi Ptolémée VI Philométor et de sa femme Cléopâtre II, qu'il épousa en 175 a.C., date le texte de la période 175-145 a.C., sans doute avant la naissance des enfants royaux, non mentionnés ici.

Au roi Ptolémée (VI) et à la reine Cléopâtre (II), Dieux Philométors, et à Pan qui est Propice et à Apollon appelé aussi Aroéris, dieux grands, pour Dionysios, fils de Lysimachos notre chef, et pour – – – – – appelé aussi Paniskos, ses fils (cette stèle a été dédiée par) les serviteurs – – – – – – – –

Ce qui fait le prix de l'inscription, c'est sa date, car on ne possédait pas de témoignage remontant à l'époque ptolémaïque dans cette région de Philotéras. On sait que Ptolémée VI, fils de Ptolémée V et de Cléopâtre Ier, naquit en 186 ou 184/83 et fut roi d'Égypte de 180 à 145, sauf pendant la période allant de peu après Octobre 164 à Avril/Mai 163[104]. Il épousa sa sœur Cléopâtre II en 175 environ[105].

L. 2: Pan porte ici un surnom qui lui est attribué dans quelques inscriptions du Paneion d'El-Kanaïs[106]. Il est en compagnie d'un dieu dont le nom égyptien est Aroéris. Il s'agit du grand Horus, c'est à dire, pour les Grecs, d'Apollon[107]. Au Paneion d'El-Kanaïs, on a trouvé l'association de Pan et d'Apollon[108].

L. 5: Le terme ἡγεμών est vague. Il doit s'agir d'un militaire. Les noms sont banals, mais le fait qu'un des fils est nommé Paniskos, nous parait bien indiquer que cette famille avait des rapports avec ce désert de l'Est, domaine de Pan.

[104] Sur Ptolémée VI, voir W. Peremans-E. Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14548.
[105] Sur Cléopatre II, voir *id.*, n° 14516.
[106] Cf. notre chapitre de conclusion.
[107] Voir H. Bonnet, *Reallexicon der Agypt. Religionsgeschichte* (1952), pp. 270-272, *s.v. Haroéris*. Cf. l'inscription d'Ombos, *OGI*, I, n° 114, l. 1, du même règne.
[108] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 72.

60. DÉDICACE À PAN ET À HARPOCRATE

Fragment de stèle, fort mutilée, trouvé par L. A. Tregenza dans l'ouadi Abou Diyeiba, en 1951. L'inscription était de huit lignes. Photographie de la pierre (Pl. 55, 1).

Texte publié, d'après la copie et la photographie de Tregenza, par D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), p. 118, n° 2 et fig. 3, avec transcription en minuscules et photographie de la pierre. (Trois premières lignes reproduites, d'après Meredith, par les R., *Bull.* 1958, n° 537, n° 2 avec transcription en minuscules sans indication de la coupe des lignes; escamotage des noms propres).

[Πανὶ Εὐό]δωι Εὐχ[αρίστωι]
[θεῶι καὶ] Ἁρποχράτη[ι ὑπὲρ σωτ]-
[ηρίας καὶ] ὑγιείας καὶ α. – – –
4 [Ἀλέξα]νδρος Ζηνοδώ[ρου] – – –
[Σπενμῖνι]ς Ἑρμώνος – – –
[– – – Ἰμ]ούθης Πα[ώτος]
[– – –]. συχις τ – – –
8 [ἀντι]γραφεύς – – – – –

DATE: Écriture d'époque ptolémaique avancée.

À Pan dieu de la Bonne Route et Bienveillant et à Harpocrate, pour le salut et la santé et – – –, Alexandros, fils de Zénodoros, ..., Spenminis, fils d'Hermon, ..., Imouthès, fils de Paos, ..., copiste.

L. 1: Les épithètes de Pan sont en relation avec les grâces qu'on lui demande (salut et santé) et en relation avec la nature du pays et les dangers menaçant le voyageur: perdre sa route ou périr des rigueurs du climat et des difficultés d'approvisionnement en nourriture ou en boisson.

L. 4: Sans doute y avait-il l'indication de la fonction. Sur l'autre stèle trouvée au même endroit et mentionnant des personnages cités ici, le patronyme Ζηνοδώρου est suivi de la fonction χειριστ[ής]. Mais on ne peut exclure que soient cités deux fils de Zénodoros.

L. 5: Le nom Σπενμῖνις est un nom théophore formé sur celui du dieu Min[109]. On trouve plus souvent la graphie Σπεμμῖνις. Le nom se restitue ici grâce à l'autre stèle d'Abou Diyeiba sur laquelle il figure[110].

L. 6: Imouthès est un nom théophore formé sur Imhotep[111]. Paôs, nom signifiant «celui d'Horus» se rencontre à Kasr el-Banat[112]. Nous avons rencontré Imouthès au Paneion d'El-Boueib[113] et commenté ce nom à Philae[114].

[109] Th. Hopfner, p. 36, n° 41.
[110] N° 61 de ce recueil.
[111] Hopfner, p. 30, n° 31.
[112] *De Koptos à Kosseir*, n° 7. Cf. Hopfner, p. 24, n° 27.
[113] *De Koptos à Kosseir*, n° 177.
[114] *Philae*, I, n° 2, l. 7.

61. FRAGMENT DE STÈLE AVEC DÉDICANTS

Ce fragment, brisé de tous les côtés sauf sur une petite hauteur à droite, et coupé en deux parties inégales par une cassure verticale au tiers de sa largeur, a été trouvé par L. A. Tregenza, en 1951, dans l'ouadi Abou Diyeiba. On ne compte maintenant que neuf lignes d'inscription, la première se réduisant à une seule lettre, mais les noms des divinités à laquelle la stèle était vraisemblablement consacrée, devaient occuper les deux ou trois premières lignes. Photographie de la pierre (Pl. 54, 2).

Texte publié, d'après la copie et la photographie de Tregenza, par D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), p. 118, n° 3 et fig. 4, avec transcription en minuscules, photographie de la pierre. (Signalé seulement dans *Bull.*, 1958, n° 537, n° 3).

Τ. – – – – – – – –
Ζηνοδώρου χειριστ[ής],
Σπενμῖνις Ἑρμώνος πο̣[– –, – –]
μινις Ἑρμώνος, Ἰμο̣ύθης Πα̣[ώ]-
τος, Ὠνῆς Πολ̣ιτο̣..ε̣.ο̣– –
Τοτοήτος, Α... – – –[ἀντι]-
γραφεύς, Ἑρμόφιλος υ̣ἱος,
Πετο̣κᾶ̣ς

DATE: Écriture d'époque ptolémaique avancée.

– – – – – – fils de Zénodoros, administrateur, Spenminis, fils d'Hermon, – – –, – – – minis, fils d'Hermon, Imouthès, fils de Paôs, Onès, fils de Polito – – –, – – – fils de Totoès, A – – – – – – copiste, Hermophilos son fils, Pétokas – –

L. 1: Peut-être pourrait-on restituer Ἀλέξανδρος, comme sur l'autre stèle montrant ce patronyme.

L. 3: Ἑρμώνος se trouve sur l'autre stèle du même endroit.

L. 4: Il est tentant de restituer le même patronyme que sur l'autre stèle de l'ouadi Abou Diyeiba.

L. 6: Pour le nom *Totoès*, voir *De Koptos à Kosseir*, n° 114 et pp. 157-158.

62. DÉDICACE À ISIS, SARAPIS ET PAN

Stèle trouvée par J. Davey, administrateur de la *Phosphate Mining C°*, qui envoya une photographie de la pierre à D. Meredith. Ce fragment a aussi été trouvé dans les mines d'améthyste de l'ouadi Abou Diyeiba. L'inscription devait comporter cinq lignes. Les trois premières seules sont lisibles. Photographie de la pierre (Pl. 55, 2).

Publié, d'après la photographie de J.C. Davey, par D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), p. 119 et fig. 5 avec transcription en minuscules, photographie de la pierre (Reproduit, d'après Meredith, par le *Bull.* 1958, n° 537, avec fausse référence).

Ἴσι καὶ Σαράπι
καὶ Πανὶ Ἐπη-
κόω μνημ[οσύνης χαρ]-
[ιν] Παν[ίσκος?] – – –
– – – – ΧΗΜ – – – –

DATE: Meredith, d'après l'écriture sans doute, écrit: «Probablement romaine».

À Isis, à Sarapis et à Pan Propice, en souvenir, Pan(iskos?) – – –

Ll. 1-2: La triade Isis, Sarapis et Pan est classique. Voir notre conclusion.

L. 3: Sur la pierre MNHM – – Il semble qu'on ait là un acte de souvenir, comme on en a trouvé un au Paneion d'El-Kanaïs.

L. 3: On distingue, après un petit espace, ΠΑΝ – –. Sans aucun doute nous avons là l'identité du signataire ou des signataires de cette stèle fruste.

63. SIGNATURE DE NIKAGORAS, DE THASOS

Graffite près de Bir Wasif, site voisin de l'ouadi Abou Diyeiba, trouvé dans les ruines d'un ancien établissement minier. Découvert par B. de la Roque, qui trouva là une inscription de Darius. Selon cet archéologue, le texte était en capitales bien gravées, comme l'écrit D. Meredith.

Publié en majuscules par F. Bisson de la Roque, *Voyage au Gebel Shaïb*, dans *Bulletin de la Société Sultanieh de Géographie* (ancienne *Société Klédiviale de Géographie*), XI (1922), p. 133 et note 3. (Reproduit, d'après B. de la Roque, mais avec fausse référence, par D. Meredith, *The Journ. of Eg. Archaeol.*, 39 (1953), p. 102 avec transcription en majuscules, remarque sur le site d'Aenum.

Νικαγόρας Κλεομένους Θάσιος.

DATE: Sans doute époque ptolémaique.

Nikagoras, fils de Kléoménès, de Thasos.

B. de la Roque a lu O au lieu de Θ, ce qui lui a fait méconnaître l'ethnique et croire qu'il s'agissait d'un «habitant de l'Oasis».

La présence d'un homme de Thasos est tout à fait notable, car peu d'inscriptions d'Égypte mentionnent des Thasiens. Comme l'écrit Meredith, «Nikagoras était probablement l'un des hommes travaillant à l'exploitation ptolémaïque au delà de la colline; ayant flané à visiter l'ancien site près du point d'eau de l'ouadi Wafif, il décida d'y laisser sa marque». Il est étonnant que ce seul graffite ait été retrouvé et Meredith est certainement dans le vrai en affirmant que l'ensemble du site exigerait des recherches plus approfondies. Notre personnage ne figure pas dans la prosopographie thasienne de Chr. Dunant, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, 2 (1958); mais elle a retrouvé un Thasien sur une dalle de la 2e cour du Ramesseum de Thèbes d'Égypte (*ibid.* p. 236, n° 414).

CHAPITRE IV

DE KOPTOS À BÉRÉNICE

A. DEUX VOYAGES D'EL-KANAÏS À BÉRÉNICE

Le voyage de G. Belzoni d'El-Kanaïs à Bérénice

C'est le 25 Septembre 1818 que le voyageur italien G. Belzoni, alors âgé de quarante ans et n'ayant plus que cinq ans à vivre, partit du temple d'El-Kanaïs[1] en direction du Sud, avec l'intention de retrouver la ville de Bérénice.

Il nous a laissé de cette randonnée un récit fort pittoresque et notamment des descriptions géographiques fort évocatrices[2] :

«Le 25 à trois heures du matin», écrit-il, «nous[3] continuâmes notre voyage. On ne voyait plus aucune espèce de végétation. Nous traversions tantôt de larges plaines unies, tantôt des buttes raboteuses; deux heures avant le coucher du soleil nous entrâmes dans la vallée appelée par les Arabes Bizak. Cette vallée s'allonge dans la direction du Sud au Nord et offre par-ci par là des *sounts* et de la *basillah*. Nous nous y arrêtâmes pour passer la nuit; et tandis qu'on préparait notre souper, M. Beechey et moi nous allâmes à la recherche d'un rocher que notre guide nous avait indiqué comme une pierre magique. Nous nous dirigeâmes vers le Nord; des vestiges de pas de chameaux empreints dans le sol prouvaient que nous étions sur une ancienne route. Il est à remarquer que les traces des chameaux se conservent dans le sol caillouteux de ces vallées pendant très longtemps; aussi peut-on suivre les anciennes routes à travers toutes ces vallées jusqu'au pays sablonneux. Nous trouvâmes au bout de quelque temps un rocher d'un beau granit, sur lequel on avait sculpté légèrement des figures qui, sans avoir des formes prononcées, paraissaient être des imitations de dessins égyptiens. Ces sculptures grossières et les traces des pas de chameaux nous ont fait penser que la route de Coptos à Bérénice, si bien indiquée par d'Anville, a pu passer par ici».

Ici Belzoni signale que le Dr Ricci, atteint de dysenterie, dut quitter la caravane le 26, pour rejoindre la Vallée. Un convoi emporta les bagages et les vivres vers l'Est, pendant que Beechey et Belzoni allaient explorer le Sud-Est, pour visiter un point que leur guide leur signalait sans pouvoir expliquer ce que c'était :

«Nous entrâmes», poursuit Belzoni[4], «dans une vallée sablonneuse bordée de part et d'autre de rochers presque perpendiculaires, de pierre calcaire blanche, traversée de veines de marbre de la même couleur. Après avoir marché quelques heures, nous arrivâmes à un lieu nommé *Samount*[5] où nous

[1] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, pp. 7-10.
[2] G. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, traduction G. B. Depping, t. 2 (1821), pp. 37-98.
[3] Outre Belzoni, l'expédition comprenait le peintre et explorateur H. W. Beechey, le Dr Ricci, un soldat d'Esneh, le guide Ababdeh, sept chameliers. Au total, 12 hommes et seize dromadaires.
[4] G. Belzoni, *op. cit.*, p. 39-41.
[5] C'est le lieu nommé *Samût* sur la carte de D. Meredith, *Coptos* (1958), G/8.

trouvâmes les débris d'un ancien établissement, ou d'une station qui paraît avoir fait partie de celles qui conduisaient de Bérénice à Koptos. Il n'en reste que des pans de murs bâtis en pierres brutes sans mortier. Au centre on reconnaît un ancien puits.

Nous nous dirigeâmes vers l'Est à travers de charmantes vallées romantiques, si je puis employer ce terme. Le sol était sablonneux et pierreux, mais couvert de plantes épineuses, et il y croissait tant de *sounts* que dans quelques endroits ils formaient des forêts. Les diverses teintes des rochers ajoutaient à l'aspect pittoresque de ces sites isolés qui séduiraient l'ami de la solitude et de la belle nature, si malheureusement ces vallées n'étaient brûlées par les rayons concentrés du soleil et privées d'eau et de tous les aliments. Au bout de trois heures, nous nous trouvâmes sur un plateau d'où nous crûmes voir, à quelque distance, les ruines d'une grande ville, entourée de rochers. En approchant, nous ne trouvâmes qu'une plaine sablonneuse, hérissée de buttes de granit. C'était la sans doute ce *quelque chose* de notre guide. Les rochers s'élevaient à peu de distance l'un de l'autre, et ressemblaient, dans cette mer de sables, à autant d'îles. Je n'avais qu'à substituer dans mon imagination l'eau au sable pour me croire transporté à la première cataracte du Nil depuis Syène jusqu'à l'île de Philae; mais le granit de ces rochers était plus beau que celui de la cataracte et approchait de la qualité du porphyre. Si les Anciens n'ont pas exploité cette belle roche, c'est sans doute à cause de la difficulté de transporter les blocs jusqu'au Nil. Nous prîmes la gauche de ces buttes pour arriver à la vallée où notre caravane devait faire sa halte; elle y était arrivée une heure avant nous, quoique nous eussions marché assez vite. Nous trouvâmes dans cet endroit deux puits, dont l'un contenait de l'eau salée et l'autre de l'eau putride et saumâtre ...».

Belzoni expose ici le problème du ravitaillement en eau et en aliments dans cette contrée si démunie. Il fait une digression sur les Arabes Ababdeh, leurs mœurs, leur mode de vie et consacre une page à la description des femmes de cette tribu ainsi qu'aux coutumes relatives au mariage. Il insiste sur leurs usages alimentaires et leur sobriété. Il analyse leur armement et leurs ennemis. Puis il reprend sa description géographique[6]:

«Le 28 (Septembre 1818), nous nous remîmes en route de bonne heure; nous eûmes à traverser plusieurs vallées rocailleuses. La route n'était pas aussi unie qu'auparavant; cependant elle était pratiquable pour les montures. Nous ne rencontrâmes ce jour rien de remarquable; de grandes plaines de sable alternaient avec les montagnes. Le soir nous arrivâmes à un endroit appelé *Guerf*[7]. Le lendemain nous passâmes par quelques vallées agréables; les montagnes qui les bordaient étaient toutes composées d'une roche dure et de beau marbre de diverses nuances. Vers deux heures après midi, nous aperçûmes, dans un grand éloignement, la mer Rouge; nous entrâmes dans un groupe de montagnes et nous nous arrêtâmes à un lieu appellé *Owell*[8], ou place du dragon.

Le 30, nous fûmes sur pied de bon matin; nous nous dirigeâmes au Sud-Ouest, en traversant quelques vallées. Devant nous s'élevait la haute montagne de *Zabarah*[9], qui a reçu son nom des émeraudes dont elle renferme les mines. Au pied de cette montagne étaient campés une cinquantaine d'hommes employés à l'exploitation des gangues. Ces malheureux mineurs étaient obligés d'attendre leurs provisions d'Esné sur les bords du Nil ...».

Belzoni donne ici[10] des détails sur la condition misérable de ces mineurs et sur les souterrains perçant la montagne. Puis il raconte comment il atteignit la ligne de crête, dans l'espoir de découvrir Bérénice que Cailliaud prétendait avoir trouvée dans cet endroit:

[6] *Op. cit.*, pp. 48-49.
[7] Sans doute *W. Gerf* (anciennement *Aristonis*) sur la carte de Meredith, *Coptos*, en G/9.
[8] Sans doute le *Gebel Ghuweil*, au Nord de *Hangaliya* (G/10 sur la carte de Meredith).
[9] Le *Gebel Zăbara* (*Smaragdus Mons*) culmine à 1360 m (G/10 sur la carte de Meredith).
[10] *Op. cit.*, pp. 49-52.

«Nous fixâmes», dit-il[11], «notre départ au lendemain Ier Octobre... Nous passâmes sur de hauts rochers qui alternaient avec d'étroites vallées plantées d'arbres, surtout de *sounts* et de buissons épineux. C'est dans ces vallées boisées que les mineurs se pourvoient du bois dont ils ont besoin. Dans les terrains sablonneux je vis croître aussi la coloquinte et d'autres arbustes. En quelques endroits, les montagnes s'écartaient de part et d'autre en formant des plaines de un à deux milles de largeur. Nous nous dirigeâmes d'abord au Sud-Ouest et puis à l'Ouest, jusqu'à ce que nous eussions atteint le flanc méridional du mont *Zabarah*, où les collines qui renferment les mines d'émeraudes sont les plus élevées. Le vieil Arabe nous fit marcher pendant sept heures, en tous sens, sur des terrains raboteux et incultes. Il nous dit que nous n'avions plus qu'une montagne, celle d'*Arraie*[12]. Nous continuâmes donc de marcher en gravissant le long d'une gorge; par une ancienne route ou plutôt par un sentier, nous arrivâmes enfin au plateau, où nous trouvâmes un grand mur placé de manière à dominer la route sur les deux pentes. Nos chameaux étaient accablés de fatigue; quelques-uns étaient tombés en gravissant la montagne et il avait fallu les décharger pour les soulager. Je n'ai jamais vu les chameaux éprouver tant de fatigue. Les voyages de montagnes ne conviennent pas plus au chameau que les sables profonds des déserts ne conviennent au cheval».

Belzoni raconte alors[13] comment il cherche en vain la ville décrite par Cailliaud; il gravit la montagne, aperçoit la Mer Rouge, mais point de ville. Il redescend dans la vallée pour y passer la nuit, puis décide de se mettre en route vers la mer.

«Après six heures de marche», poursuit-il[14], «nous arrivâmes à une vallée enfermée entre deux chaines de rochers escarpés; c'étaient des bancs de pierre calcaire, entremêlés de couches de marbre blanc et de granit rouge. Nous continuâmes de marcher, toujours en nous dirigeant vers la mer que nous avions aperçue le matin en perspective. Vers la chute du jour, nous arrivâmes à un endroit où la chaîne de rochers était coupée perpendiculairement, comme si la main des hommes les avait séparés, pour se frayer un passage: les Ababdeh appellèrent ce lieu *Charm el-Gimal* ou la déchirure des chameaux. Après avoir franchi ce détroit, nous entrâmes dans une vallée assez spacieuse, qui n'était entourée que de collines peu élevées; ou plutôt de dunes qui nous firent espérer que nous ne tarderions pas à atteindre le rivage de la mer. Nous continuâmes notre route; mais comme le jour baissait, nous fûmes obligés de nous arrêter pour la nuit au milieu du sable... Le lendemain nous nous remîmes en route de bonne heure. La vallée conservait la même direction; mais les collines, au lieu de s'abaisser, à mesure que nous avancions s'élevaient de plus en plus; ce qui nous fit craindre que nous ne fussions encore loin de la mer. Le temps était précieux pour nous, car il ne nous restait du biscuit que pour dix-sept jour tout au juste.

Enfin vers midi, la vallée s'ouvrit tout à coup devant nous, et dans un éloignement de cinq milles, le golfe arabique s'étendit à nos regards. Cet horizon immense qui succédait à des vallées longues et étroites, fit sur nous une impression singulière. Dès que nous fûmes arrivés sur la plage, nous plongeâmes dans la mer, pour nous rafraîchir après un voyage aussi fatigant. Nous vîmes devant nous l'île de Jambo; elle se présentait d'abord comme un banc de sable; mais en l'observant plus attentivement, nous remarquâmes que, du côté du midi, elle était hérissée de rochers très élevés. L'île est aussi très haute au centre: elle s'abaisse vers le Nord. Les Ababdeh l'appellent *Gasira-el-Gimal*[15], probablement parce qu'elle est située en face de la vallée de ce nom. Toute la côte, autant que nous pouvions la voir,

[11] *Id.*, p. 52-55.
[12] Un *Bir Abu Rahâya* est porté en G/10 sur la carte.
[13] *Op. cit.*, pp. 55-60.
[14] *Id.*, pp. 61-65.
[15] *Geziret Wâdi Gemâl*, en G/11 sur la carte.

se composait d'une masse de pétrifications de diverses espèces. Je ne sais si je la qualifie bien; mais il est certain que c'est un amas de roseaux marins, de racines, de madrépores, coraux et coquillages de toute sorte. Ces substances végétales et animales ont formé une masse aussi solide qu'un roc, et qui s'étend depuis la plage où s'arrête la marée, fort avant dans la mer. En quelques endroits il y a des lits de sable; mais nulle part un bateau ne pourrait aborder sans danger d'être jeté contre les rochers. Nous prîmes la résolution de côtoyer le golfe, sans perdre de temps, en nous dirigeant au Midi, jusqu'à ce que nous arrivassions à l'endroit où d'Anville, géographe si exact, place les ruines de l'ancienne Bérénice, immédiatement après le cap *Lepte-Extrema*, un peu au-delà du 24e degré de latitude»[16].

Pendant que les dromadaires partaient renouveler la provision d'eau, Belzoni et Beechey en profitèrent

«pour faire une excursion le long de la côte vers le Nord, et pour vérifier l'existence d'une petite baie marquée sur les cartes. Nous nous rendîmes», dit Belzoni[17], «sur les lieux, mais nous n'y trouvâmes point de baie. La côte offrait partout le même banc de pétrifications; et la plaine qui séparait les montagnes de la plage, était couverte, en beaucoup d'endroits, de bois de sycomores et de *cialls*, ce qui s'accorde avec le rapport de Bruce; car c'est évidemment le lieu où ce voyageur a débarqué, lorsqu'il est allé visiter les mines d'émeraudes. La distance de ces mines à la mer est en droite ligne d'environ vingt-cinq milles; elle peut être de trente à trente-deux milles par les deux vallées qui offrent les seules routes praticables. Je ne vois aucune raison pour mettre en doute la véracité de Bruce, lorsqu'il assure avoir visité les montagnes qui recèlent les pierres précieuses... Dans les rochers situés au pied des montagnes qui font face à la mer, nous aperçûmes quelques mines de soufre, qui, malheureusement, ne peuvent être d'un grand secours, à cause de leur position. En effet, il en coûterait trop pour en transporter le produit par terre jusqu'au Nil; et quoiqu'elles soient voisines de la mer, elles ne pourraient donner lieu à aucun commerce maritime, parce qu'on ne peut charger de bâtiment sur cette côte».

Ici Belzoni raconte[18] comment il se nourrit de fruits de mer et comment vivait une famille de pêcheurs, ne disposant que d'une embarcation très rudimentaire. Puis, le 6 Octobre, il part en longeant la côte et signale que, durant deux jours, il dut supporter des vents d'Est fort éprouvants, rendant les nuits fort chaudes et l'atmosphère fort humide. Dans la soirée du 7 octobre, il arriva au cap El-Galahen.

La description de la ville de Bérénice:

Belzoni ne passa qu'une journée dans les ruines de Bérénice, car son escorte manquait et de vivres et d'eau, mais il nous a laissé une description qui rassemble toutes les observations qu'il a pu faire sur les monuments et sur la région, en un temps si limité[19].

«Le 8 Octobre», poursuit-il, «nous nous remîmes en route de bonne heure, en nous dirigeant au midi. Deux heures après, nous vîmes la mer dans l'éloignement, et nous traversâmes une plaine très vaste. Vers midi, nous approchâmes de la mer, et une heure après, nous atteignîmes la côte.

[16] Aujourd'hui *Ras Benâs*, en I/12 sur la carte.
[17] Belzoni, *op. cit.*, pp. 65-70.
[18] *Id.*, pp. 70-75.
[19] Belzoni, *op. cit.*, pp. 75-83.

Malgré notre soif, nous ne pûmes nous désaltérer que faiblement, pour ne pas épuiser nos provisions. Nous ne nous attendions point à trouver des ruines dans cette contrée, puisque les cartes de d'Anville n'y indiquaient point de villes anciennes: nous fûmes donc très agréablement surpris en voyant tout à coup devant nous une de ces masses de ruines qui en Égypte indiquent toujours l'emplacement d'une ville ancienne. À peine fûmes-nous au milieu de ces débris, que nous reconnûmes sans peine les anciennes rues et les maisons qui les avaient bordées; et au centre nous trouvâmes un petit temple égyptien, qui était presque enfoui sous le sable; l'intérieur des maisons était également comblé. Ce qui nous frappa surtout, ce fut de voir que cette ville antique avait été bâtie avec la masse pétrifiée qui formait la côte de la mer Rouge; nous y distinguâmes au premier coup d'œil les coraux, les madrépores, les roseaux de mer etc...

Le temple seul est bâti en pierre calcaire d'une qualité tendre et sablonneuse, mais l'humidité de la mer l'a fort dégradé; la ville était ouverte vers la mer du côté de l'Est; derrière elle les montagnes s'élevaient en amphithéâtre; au Nord-Ouest seulement, qui était le côté par lequel nous étions venus, s'étendait une plaine. Le cap *d'El-Galahen* se prolonge presque en face de la ville, et forme un port où les grands bâtiments sont à l'abri des vents du Nord et du Nord-Ouest. Ce port est très beau et la nature en a fait tous les frais; on y entre par le Nord; au midi il est borné par la côte, à l'Ouest par la ville et à l'Est par un banc de roches ou pétrifications. L'entrée est encore assez profonde pour de petits bâtiments tels que les Anciens en avaient, et il n'y a pas de doute qu'elle n'ait été plus profonde autrefois. Mais elle est présentement traversée d'une barre de sable, en sorte que, pendant les basses eaux, rien ne peut y entrer; cependant on pourrait couper cette barre et rétablir le passage.

Je mesurai la ville: elle avait seize cents pieds de long, du Nord au Sud, et deux mille pieds de long, de l'Est à l'Ouest. Je levai aussi le plan du temple, qui était bâti, comme je l'ai dit, dans le style égyptien; les Grecs avaient emprunté cette forme, comme tant d'autres choses, de leurs devanciers dans les beaux arts. Ce temple a cent deux pieds de long sur quarante trois de large; il a quatre salles, dont deux sont de suite, et deux autres pratiquées sur les côtés des deux salles principales...[10].

Comme il faisait un beau clair de lune, nous employâmes une partie de la nuit à examiner les localités. Le lendemain matin, à l'aube du jour, nous fûmes prêts pour notre excursion; mais avant de partir, je fis commencer des fouilles dans le temple par Moussa, un des petits garçons arabes que nous avions amenés des bords du Nil. Faute de bèche, il était obligé de se servir d'une coquille; heureusement il n'y avait que du sable à enlever. Nous partîmes en longeant la côte en nous dirigeant au Sud. Nous nous avancâmes assez pour nous assurer d'avoir dépassé l'emplacement de Bérénice, fixé par le géographe français. Cependant nous ne vîmes rien qu'une vaste plaine, s'étendant au pied de la montagne qui formait le cap au midi. Nos lunettes d'approche ne découvraient sous l'horizon aucune autre élévation, ni rien qui indiquât des restes d'anciennes habitations.

Nous revînmes conséquemment aux ruines où nous avions passé la nuit. Nous trouvâmes que le petit Moussa avait fait au Nord-Est de l'intérieur du temple une excavation d'environ quatre pieds, qui nous laissa voir un mur orné de sculptures égyptiennes bien exécutées en bas-relief; c'étaient trois figures de deux pieds trois pouces de haut; j'en fis un croquis le mieux que je pus (Pl. 35, n° 1). Le reste du mur était couvert d'hiéroglyphes et d'autres ornements égyptiens. Je découvris le haut de la porte qui conduisait dans la dernière salle, et le jeune Arabe trouva dans l'excavation qu'il avait faite un fragment d'une tablette chargée d'hiéroglyphes et d'autres figures (Pl. 16); elle est en pierre rougeâtre d'une sorte de poudding ou de brèche qui n'a pu venir des rochers des environs. Nous l'emportâmes comme souvenir de la découverte que nous venions de faire; jusqu'à présent aucun savant n'avait encore eu connaissance de l'existence d'un temple égyptien sur la côte de la mer Rouge.

La plaine qui entoure la ville est très vaste; la chaîne de montagnes qui s'arrondit en croissant autour de la campagne, s'éloigne, du côté de l'Ouest, d'environ cinq milles de la cité; au Nord, d'environ douze milles, et au Sud de quinze. Elle paraît susceptible de culture autant qu'un sol sablonneux

[10] Ici Belzoni remarque que la ville n'est pas exactement à l'endroit que lui assignait d'Anville. Il souligne combien le manque d'eau gêne son exploration.

peut l'être; la partie qui avoisine la côte étant toujours humide à cause des vapeurs, quelquefois très fortes, de la mer, pourrait être convertie en bons pâturages pour les chameaux, brebis et autres animaux. Le haut de la plaine n'est pas aussi humide et pourrait convenir aux végétaux qui se plaisent dans un terrain sec. J'ignore si le sol se prêterait à la culture des grains; le sable n'y est mêlé que d'un peu de terre glaise, imprégnée de sel cristallisé. Au reste il produit en abondance des arbustes de *sount* et *souvaroe*. Ce dernier que j'ai trouvé tout le long de la côte, croît au bord de l'eau salée, et même entre les rochers que la marée submerge habituellement. Il ne s'élève guère au-delà de huit pieds; son feuillage ressemble à celui du laurier; il fournit un bon bois à brûler, et avec le *sount* il a dû pourvoir la ville du combustible nécessaire.

Le seul article qui paraîtrait d'abord avoir manqué à cette ville antique, c'est l'eau potable. Il y a bien trois puits, mais l'eau en est si amère que, loin de désaltérer, elle ne fait qu'irriter la soif; mais il est probable que les montagnes d'alentour recèlent des puits qui sont maintenant comblés ou dont on ne connait pas l'emplacement: la seule source d'eau passable que l'on connaisse est éloignée d'une journée de la ville; mais à une journée et demie jaillit d'un rocher de granit une excellente source. Or, à l'aide des chameaux, il était aisé aux habitants de la ville de se pourvoir d'eau fraîche. Quant aux légumes et autres végétaux, on pouvait les cultiver dans la campagne d'alentour, ou les tirer des bords du Nil, comme le fait encore de nos jours la ville de Cassara. À une petite distance de la place, je remarquai quelques groupes de ruines dispersées dans la campagne.

Les maisons de la ville n'étaient pas si grandes que celles des villes modernes; on avait peu besoin alors d'un grand espace pour une demeure. Il ne fallait au citadin ni écuries ni remises; ses chameaux et bestiaux restaient sans doute en plein air, comme cela se pratique encore dans le pays. Les rues étaient anciennement très étroites; enfin il ne fallait de bâtiments un peu vastes que pour les magasins. Je remarquai que les plus grandes maisons n'avaient pas plus de quarante pieds de long sur vingt de large. Or, en les supposant toutes de cette grandeur, la ville aurait pu en contenir quatre mille; mais comme la moitié de son enceinte paraissait n'avoir pas eu de maisons, je crois devoir en réduire aussi le nombre à deux mille pour n'être pas taxé d'exagération, comme Mr Cailliaud. En ajoutant les habitations disséminées dans la campagne, je suppose que toute la population de cette place de commerce se montait à environ dix mille âmes; ce qui serait encore aujourd'hui une place importante sur cette côte. Je remarquai aussi quelques tombes creusées au bas des montagnes dans une roche calcaire tendre».

Vu le temps passé par Belzoni dans ce site, cette description est fort remarquable. Le voyageur y fait preuve de toutes les curiosités du géographe, s'interrogeant non seulement sur l'importance de la population, mais sur les moyens de subsistance: possibilités de cultures, approvisionnement en eau, conditions d'accès par la mer ou par les pistes. Certes il n'a pas eu le temps de pratiquer des fouilles, ni même des sondages, mais il s'est efforcé de repérer l'emplacement des tombes, la disposition et les dimensions des maisons, l'aménagement de l'espace urbain, les conditions de l'élevage et de la culture. Il sait qu'une ville antique ne se réduit pas à l'espace enclos dans une enceinte, mais que la ville est étroitement dépendante de son territoire. C'est pourquoi il s'intéresse à la plaine qui entoure la ville, à la disposition des montagnes dans lesquelles s'inscrit cette plaine. Son souci d'archéologue est étroitement lié à son coup d'œil de géographe et son enquête ne se borne pas à la description des ruines. Il a voulu montrer comment dans cette région défavorisée il était possible qu'une ville se développât et groupât une population pouvant subsister sur un territoire se prêtant en apparence fort mal à un développement urbain. La découverte d'un temple en ces confins du désert oriental était, à elle seule, un fait d'importance.

À ces curiosités d'archéologue et de géographe, Belzoni joignait celles de l'ethnologue, soucieux de comprendre comment, à l'époque moderne, des populations arrivaient à survivre dans ce désert, quelles étaient leurs mœurs et leurs traditions. Chez ce voyageur intrépide on sent une sympathie pour les indigènes qui l'accompagnent ou qu'il rencontre, en sorte que son récit n'est jamais sec ni rebutant.

La visite de Belzoni à Sikkait :

C'est en revenant de Bérénice que Belzoni résolut d'observer avec plus d'attention les ruines de Senskis près desquelles il était passé, mais sans pouvoir s'y arrêter, dans sa marche à partir du Paneion d'El-Kanaïs jusqu'à la ville de Bérénice. Le 9 Octobre il reprit la route du Nord, laissant Bérénice derrière lui.

«Le besoin d'eau», écrit-il[21], «nous força de quitter ces ruines avant le soir; car nos chameliers avaient perdu tout courage, et nous crûmes même devoir leur donner à chacun une pinte de notre eau. Nous prîmes ensuite le chemin des montagnes du côté du Nord-Ouest; mais ce fut avec la ferme résolution de revenir à ces ruines pour les examiner plus en détail. À environ douze milles de la mer, nous entrâmes dans la chaîne de montagnes par une vallée; nous étions éclairés dans notre route par la lune. Vers minuit, nous arrivâmes dans un endroit montagneux, appelé *Aharatret*, où nous trouvâmes un puits avec d'assez bonne eau potable[22] ....

Nous remarquâmes sur cette route des traces de chameaux et des fragments de poterie, ce qui fait supposer que c'était la grande route conduisant à la ville. Nous rencontrâmes aussi à la moitié du chemin, entre ce puits et *Habou-Grey*, une station semblable à celle que nous avions trouvée auparavant sur la route de Coptos. Les renseignements que je pris, m'informèrent que la vallée où nous étions communiquait avec celle de la première station: c'était un motif de plus de croire que la grande route de Coptos à Bérénice passait par cet endroit; ce qui s'accorde avec l'opinion et la carte de d'Anville.

Dans la matinée du 10, nous nous remîmes en route pour revenir au Mont *Zabarah* et examiner de nouveau *Petit-Sekket* (*Sakiet Minor*) que nous n'avions pas bien vu auparavant. La vallée dans laquelle nous étions, continuait de se diriger au Nord-Ouest, et était à peu près parallèle à la Mer Rouge.

Vers une heure nous arrivâmes à *Khefeiri*, où il y a un puits d'eau excellente. Nous y passâmes le reste de la journée et la nuit ... Nous étant remis en route le 11, nous passâmes par une vallée entourée de rochers de granit; après midi nous arrivâmes à la belle source d'*Amusué*, qui peut passer pour un phénomène de ces déserts; l'eau y jaillit par une fente de rochers granitiques en formant un jet d'un pouce de diamètre: on ne voit nulle part l'eau sortir avec cette abondance. Les rochers qui donnent naissance à la source ne font qu'un échelon inférieur des montagnes du haut desquelles l'eau des pluies descend par une espèce de cataracte. C'est à cette source éloignée d'une lieue de *Sekket*, que nous avions donné rendez-vous à un détachement de notre caravane; il nous y attendait.

Nous envoyâmes le lendemain notre interprète grec au Mont *Zabarah* pour prier Mahomet-Aga, chef des mineurs, de nous envoyer deux ouvriers grecs qui avaient vu Mr Cailliaud mesurer la prétendue ville antique dans les montagnes; et nous convînmes de les attendre la nuit suivante à *Sekket*. La fatigue nous fit passer la journée du 13 auprès de la source, et ce ne fut que le lendemain que nous nous rendîmes à *Sekket*. L'interprète nous y apporta la nouvelle que Mahomet-Aga n'était pas encore de retour du Nil. Ainsi nous avions bien fait de ne pas l'attendre avant de nous mettre en route, comme il nous en avait priés.

[21] Belzoni, *op. cit.*, pp. 84 sqq.

[22] Sur la carte *Coptos*, de Meredith, *Bir Haratreit* est situé en H/11. Ici Belzoni raconte comment il rencontra un troupeau de moutons conduit par des bergères qui, dit-il, «bien qu'elles nous fissent voir au clair de la lune leur beau teint couleur de chocolat», lui parurent «moins désirables que leurs brebis».

Quoique nous fussions détrompés alors au sujet de la prétendue grande ville de Mr Cailliaud, nous voulûmes néanmoins, pour avoir une certitude complète, faire encore des recherches, en suivant la route que le voyageur français avait prise. Le 15, nous nous dirigeâmes donc de nouveau, par la vallée, de *Sekket* à la mer. Selon Mr Cailliaud ce n'était qu'une distance de trois lieues; mais nous trouvâmes que c'était deux fois plus; et quoique voyageant aussi vite qu'on le peut dans ces déserts, nous employâmes à ce trajet neuf bonnes heures. Nous avions laissé une partie de notre provision d'eau à *Sekket*, pour être moins chargés. En atteignant la côte, nous arrivâmes à un mille plus au Nord que la vallée *d'El-Gimal* que nous avions parcourue auparavant.

Nous employâmes la journée du lendemain à une nouvelle visite de la côte. Nous n'y trouvâmes pas plus de port et de baie que la première fois; les rochers se prolongeant en droite ligne sur le bord de l'eau, un petit bâtiment ne saurait pas plus y aborder que se mettre à l'abri des vents; et il n'y a pas la moindre apparence d'une route qui aurait conduit du bord de la mer dans l'intérieur; celle par laquelle nous étions venus, et qui est la même que Mr Cailliaud a indiquée, n'a jamais été une route pratiquée. La grande ville qu'il prétendait avoir découverte aurait donc été située au milieu des rochers, où le soleil darde ses rayons d'une manière insupportable, où des chameaux chargés ne peuvent marcher, à une journée des puits d'eau potable et du golfe arabique, sans communication et sans port sur cette mer. Que l'on iuge quelle position ce serait pour une place de commerce telle que l'était Bérénice dans l'Antiquité!

Nous revînmes le 17 à *Sekket*; je visitai encore les maisons éparses de la prétendue ville. Des rochers élevés en forme d'amphithéâtre entourent la vallée de *Sekket* sur une longueur de cent vingt-cinq toises (243 m 65); de chaque côté de ces rochers on aperçoit de petites maisons bâties en pierres brutes, qui sont jointes sans mortier, à l'exception d'une ou de deux de ces habitations. D'un côté on voit une chapelle taillée dans le roc, profonde de trente pieds (9 m 90) et large de vingt (6 m 60). Nous avons compté en tout quatre-vingt sept petites maisons; une seule se distingue dans ce nombre: elle a dû servir de résidence à quelque chef. Il est probable que c'étaient tout simplement les demeures des mineurs employés à l'exploitation des gangues d'émeraudes. Il est vrai qu'on y trouve des inscriptions grecques, que je vais transcrire avec l'explication littérale faite par le Dr Young[23] ... Ces inscriptions se trouvent dans une petite niche des rochers sur la route qui paraît avoir conduit à la véritable Bérénice.

Le 18 nous parcourûmes encore les montagnes d'alentour; nous aperçûmes quelques mines dans la vallée qui conduit au défilé vers *Zabarah*, et trois autres auprès de cette place. À notre retour à *Sekket* nous n'avions plus trouvé l'Arabe à qui nous avions donné à garder notre provision d'eau, il avait disparu avec les outres, en sorte qu'il ne restait plus de boisson; heureusement le puits était à une distance d'une journée de douze heures; nous y envoyâmes nos chameaux pour prendre une nouvelle provision. Le lendemain nous nous dirigeâmes de bonne heure vers le Sud; et à deux heures après midi nous arrivâmes à l'endroit où la route tourne à l'Ouest et où est située l'ancienne station dont j'ai parlé plus haut. Ce lieu s'appelle *Kafafiet*[24]. Nous continuâmes notre route jusqu'au soir. Quand nous arrivâmes à *Habou-Kady* auprès d'une montagne qui a la forme d'une cloche, et domine la vallée de *Ouadi-el-Gimal*, nous vîmes une quantité d'*egley* et des plantes semblables aux joncs et appelées *mourks*. Nous étant remis en route le lendemain de bonne heure, nous traversâmes une vaste plaine. Quand nous arrivâmes à *Habou-Kroug*[25] qui paraît être l'entrée des montagnes qu'il faut traverser pour se rendre au Nil, nos chameaux étaient tellement accablés de fatigue, qu'ils pouvaient à peine avancer ...[26]. Le jour que nous passâmes à *Habou-Kroug*, nous fûmes assez heureux de trouver un puits après une marche de quelques heures. Le lendemain 20 (Octobre), nous nous remîmes en route à deux heures du matin,

[23] Belzoni donne ici, *op. cit.*, pp. 90-91 cette transcription de notre inscription n° 69.
[24] L'*Ouadi Kafâfit* est indiqué sur la carte de Meredith en G/10.
[25] Sans doute l'ancienne station nommé *Falacro*, *ibid.* G/9.
[26] Belzoni fait ici une digression (pp. 93-97) sur les fatigues et les dangers endurés dans la traversée du désert. Il n'exagère nullement les périls qu'il décrit et qu'il affronta.

et avant midi nous atteignîmes le puits de *Hamecha*[27] qui contient de la très bonne eau. Nous y perdîmes encore un de nos chameaux. Après midi nous continuâmes notre voyage, jusqu'au pied d'une montagne de granit. Le lendemain nous nous mîmes également de bonne heure en marche et nous entrâmes bientôt dans une ravine entre les rochers de granit, qui nous rappela l'espèce de cataracte que nous avions vue en passant la première fois. Nous arrivâmes ensuite à la station de *Samout*[28] que nous avions vue aussi auparavant. Nous nous arrêtâmes pour la nuit à *Dangos*[29], où les montagnes s'abaissent et sont composée de pierre calcaire. Depuis la cataracte jusqu'à cette région inférieure, nous avions trouvé les traces d'une ancienne route qui se dirigeait du Nord-Ouest au Sud-Est; je ne doute guère que ce ne soit la même route que nous aperçûmes en passant à *Bizack*[30], et qui va en droite ligne de Coptos à Bérénice.

Le 22 nous nous remîmes en route à une heure du matin; vers le coucher du soleil nous atteignîmes *Ouadi el-Miah*[31]. Nous mesurâmes le fort dont j'ai parlé précédemment. Le 23 nous revînmes au premier puits des déserts; l'eau nous en avait paru bien mauvaise à notre premier passage, mais en sortant des déserts nous n'étions plus si difficiles, et cette fois nous la trouvâmes bonne. Dans la nuit nous atteignîmes le Nil, où nous nous dédommageâmes des privations que nous avions essuyées dans le voyage. Il n'y a que peu ou point d'eaux en Europe qui égalent en qualité celles du Nil: à la fraîcheur des sources, elles unissent la douceur des eaux de rivière; elles sont très bonnes à boire, et servent à tous les usages».

Le voyage de Wladimir Golénischeff d'El-Kanaïs à Bérénice

Nous avons vu, à propos du sanctuaire d'El-Kanaïs[32], l'intérêt des observations de W. Golénischeff. Sans conteste, sa narration de son voyage du Paneion d'El-Kanaïs jusqu'à Bérénice, est une des plus circonstanciées et des plus précises que l'on puisse trouver chez les voyageurs modernes. Cette marche à dos de dromadaire dura du 3 janvier 1889, date du départ d'El-Kanaïs, jusqu'au 19 janvier de la même année, date de l'arrivée à Assouan. C'est le 11 janvier qu'il arriva à Bérénice, où il ne put, faute d'eau et de vivres, rester plus d'une journée.

Pour les commodités de la lecture, nous distinguerons trois étapes dans cette randonnée.

D'El-Kanaïs au Gebel Zabara:

C'est la première étape de cette longue route. Voici comment Golénischeff la décrit[33]:

«Le 3 janvier[34], toute la journée, voyage assez monotone à travers des contrées arides et privées de toute végétation. C'est seulement vers les trois heures de l'après-midi que la monotonie de la route est interrompue par la découverte d'anciennes marques d'ouvriers carriers gravées çà et là sur les petits

[27] *Hamesh*, sur la carte de Meredith, en G/9.
[28] *Samût*, sur la carte de Meredith, en G/8.
[29] *Dangâsh*, sur la carte de Meredith, en G/8.
[30] Sans doute *Bîr Beizah*, en F/9 sur la carte de Meredith.
[31] Il s'agit du Paneion d'El-Kanaïs.
[32] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, pp. 10-13.
[33] *Rec. de trav. rel. à la philol. et à l'arch. égypt. et assyr.*, XIII (1890), pp. 79-81. Le journal de route de Golénischeff nous a été communiqué par J. Yoyotte qui le conserve dans les archives du Centre Documentaire d'Histoire des Religions. C'est à partir de ces notes que fut écrit l'article de Golénischeff.
[34] Le texte fait suite à celui que nous citons dans *Le Paneion d'El-Kanaïs*, pp. 11-12.

rochers qui, en quatre endroits, viennent resserrer la route. Je donne, sous les nos 2 à 13 sur la plache IV, quelques-uns de ces signes.

Vers la fin de la journée, nous arrivons à une ancienne station nommée, comme une autre station à proximité de Bérénice, *Abou Gréïa*[35], mais nous passons près d'elle sans presque nous arrêter. Elle a la forme rectangulaire et contient les restes de petites chambres adossées, à l'intérieur, à deux murs de l'édifice. Au milieu de la station se voient deux citernes rondes cimentées intérieurement.

Le lendemain matin, le 4 janvier, nous descendons dans l'*Ouâdi Bézah*[36], qui, par les plantes épineuses, appelées en arabe *sêlem*[37] et *seyyâl*[38], nous paraît charmant après la désolation qui nous entourait la veille. Une route allant vers l'Est mène directement de cet ouadi à la montagne des émeraudes, le *Djébel Zábara*[39]. À peine descendus dans l'ouadi, nous nous arrêtons quelques minutes pour examiner de près de grossiers dessins d'animaux et différents graffiti dont sont recouvertes les pentes de la chaîne de rochers qui le bordent en amphithéâtre, du côté du Sud. On remarque surtout parmi les dessins une masse de gazelles, de chameaux et d'autruches (Pl. IV, n° 17). Comme graffiti, j'ai relevé trois signes d'anciens carriers (nos 14, 15 et 18), une courte inscription copte (n° 19) et une courte inscription arabe (n° 16). Pas de traces d'écritures hiéroglyphiques ou hiératiques. C'est sans doute sur la route qui mène directement au mont *Zabara*, à quelque distance du point où nous nous trouvons et avant d'arriver à un puits que nous n'avons pas visité que Cailliaud a aperçu, comme il s'exprime «plusieurs tableaux hiéroglyphiques tracés sur la montagne, semblables à ceux de Philae(?!)».

Sur la route que nous suivons après avoir quitté l'*Ouadi Bêzah* et après avoir traversé l'*Ouadi Hidjelig*, nous rencontrons sur un rocher, à notre droite, une quantité de grossiers dessins représentant des girafes, des chameaux et des bouquetins. Un peu plus loin, je copie en passant, sur un rocher, les signes ☤ et ☥. Vers les deux heures et demie de l'après-midi, nous passons les restes de l'ancienne station connue chez les Arabes sous le nom de *Samount*[40]. Elle est de forme presque carrée et occupe le milieu d'une vallée nommée l'*Ouadi Samoúnt* qui vient ici traverser une assez vaste plaine. À l'intérieur de la station, des restes de petites chambres, longeant le mur d'enceinte, laissent au centre de la bâtisse une espèce de cour actuellement toute couverte d'herbe. C'est là, au milieu de cette cour, que devait se trouver la citerne. L'emplacement était, comme le prouve l'herbe qui y pousse, bien choisi pour recueillir les eaux des pluies qui, descendant par l'*Ouadi Samoúnt*, rencontrent près de la station les eaux d'un petit ouadi latéral. Les rochers qui, jusqu'à *Samoúnt*, étaient en grès, sont remplacés, dans les environs de cette dernière station, par des rochers granitiques.

Bientôt après la station et tout en suivant l'*Ouadi Samoúnt*, nous descendons dans une large vallée verdoyante, appelée l'*Ouadi Moëlheh*[41]. Au loin, nous voyons se dessiner des montagnes: c'est le *Mudjef*, au[42] pied duquel devra nous conduire notre route. En attendant, nous nous arrêtons pour permettre aux chameaux de se réconforter un peu avec de la *basillah*[43], qui croît en abondance dans l'*Ouadi Moëlheh*, et aussi pour nous approvisionner quelque peu d'une excellente eau que notre guide déterre à la profondeur d'un mètre environ sous le sable, dans un petit ouadi avoisinant.

Le 5 janvier, après avoir franchi une plaine parsemée de grands rochers granitiques, qui, comme l'a justement remarqué Belzoni, ramène involontairement à l'esprit la comparaison avec les îlots qui resserrent le Nil entre Philae et Assouan et forment la cataracte, nous entrons dans un large et bel ouadi:

[35] *W. Abu Qreiya*, situé en F/9 sur la carte de Meredith, *Coptos*.
[36] *W. Beizah*, en F/9 sur la carte de Meredith.
[37] *Acacia Ehrenbergiana Hayne*, d'après Schweinfurth (cf. P. Ascherson et Schweinfurth, *Illustration de la flore d'Égypte*, dans *Mém. Inst. Eg.*, II, 1 (1889). Note de Golénischeff.
[38] *Acacia tortilis Hayne* (Schweinfurth). *Id.*
[39] En G/10 sur la carte de Meredith.
[40] *Samût*, en G/8 sur la carte de Meredith.
[41] *W. Muweilha*, en G/9 sur la carte de Meredith.
[42] *G. Mig'if*, en G/9 sur cette même carte.
[43] *Pisum sativum L.* (Schweinfurth).

ce n'est qu'un prolongement de cet *Ouadi Moëlheh* où nous nous trouvions la veille et qui venait d'être coupé par la zone des rochers granitiques. D'abord à gauche et puis, un peu plus loin, à droite, au pied des rochers assez élevés qui bordent l'ouadi, je remarque en deux endroits, et chaque fois tout près de l'embouchure de deux petites vallées latérales, plusieurs groupes de petites cabanes bâties de blocs informes de pierre. Dans deux de ces groupes, je relève une dizaine de cabanes, plus loin j'en compte jusqu'à vingt. Il y avait sans doute des mines dans ces parages, car les cabanes que j'avais devant les yeux ne pouvaient être que les habitations d'ouvriers mineurs. Dans quelques-unes d'entre elles, on voit encore des pierres plates portant comme des traces d'instruments; peut-être s'en servait-on pour aiguiser les outils. Malgré quelques recherches que je fais à la hâte en remontant le petit ouadi auprès duquel se trouve la première série de cabanes, je ne réussis pas à découvrir l'emplacement d'où les ouvriers tiraient le minerai qu'ils venaient chercher si loin dans le désert. Probablement, les mines étaient à ciel ouvert; j'inclinerai même à croire que ce sont celles d'où l'on rapportait, sous Séti Ier, l'or et l'électrum, dont parlent les inscriptions publiées sur la planche I. Nulle part, ailleurs, d'ici à Bérénice, je n'ai rencontré un aussi grand nombre d'habitations antiques[44], et, sauf à la montagne d'émeraudes, je ne connais dans ces parages aucun autre site qui ait conservé les traces d'une ancienne exploitation. Environ une demi-heure de marche au-delà, l'*Ouadi Moëlheh*, qui prend une direction se rapprochant de l'Est, nous laisse entrevoir au loin le *Djebel Zábara*, la montagne d'émeraudes. À cet endroit à droite de la route, je copie sur un rocher deux signes dont un représente une ancienne barque égyptienne avec une voile carrée et une rame au lieu du gouvernail (voir Pl. IV, n°s 20 et 21).

«Bientôt les rochers qui, des deux côtés, bordaient l'Ouadi Moëlheh, s'écartent à droite et à gauche en s'abaissant de plus en plus; nous pénétrons dans une plaine élevée paraissant s'étendre sans interruption jusqu'au pied de la chaîne de *Djebel Zabara* et du *Djebel Mudjef*.

Vers midi, nous passons près d'une ancienne station à moitié détruite par des torrents. Non loin, à côté d'un rocher isolé, se voient les restes d'une cabane bâtie en pierres brutes. Une heure plus tard, nous rejoignons la route qui mène de Kouft à Bérénice. Je redouble dès lors d'attention, afin de ne laisser échapper aucune station, aucun vestige de l'ancienne route, car il me paraît intéressant de pouvoir, d'après les distances qui les séparent, les identifier ensuite avec les stations dont nous connaissons les noms et les distances respectives selon Pline et l'Itinéraire d'Antonin».

Golénischeff ne tenta pas d'aller plus à l'Est pour rejoindre le *Gebel Zabara*, et c'est ainsi qu'il ne passa pas à *Sikkait*. Pressé par le temps il marcha désormais directement vers Bérénice. Cette rapidité fut sans doute la rançon des zigzags qu'il avait dû faire durant toute cette première étape. La route directe, en effet, aurait exigé qu'il gagnât *Samut* après être passé à *Abu Midrik*[45]. Ou bien, il aurait pu, en suivant d'El-Kanaïs l'*Ouadi Barramiya*, directement vers l'Est, joindre beaucoup plus tôt la piste transversale reliant Koptos à Bérénice. Il semble que son guide lui ait fait accomplir une marche l'entrainant d'abord trop au Nord, à *Bir Beizah*, et le faisant ensuite revenir trop loin vers l'Ouest, à *Samut*. L'avantage de cette route inutile est de lui permettre une exploration géographique plus étendue, mais au dépens de l'observation archéologique que méritaient les ruines de *Barramiya* et surtout celles de *Sikkait*.

[44] Golénischeff remarque en note: «J'ignore absolument l'endroit qui, au dire de Wilkinson (*Topography of Thèbes* p. 417 sqq.) contenait «upwards of four hundred and fifty houses» et que ce savant identifie avec le «vieux Apollinis» des Anciens».

[45] En G/8 sur la carte de Meredith.

D'Abou Dweig à Bérénice:

Golénischeff enchaîne de la sorte et raconte ainsi l'étape qui le mena jusqu'à Bérénice[46]:

«Après la dernière station dans le voisinage de laquelle se rencontrent les deux routes, celle qui va de Rédésieh à Bérénice et celle qui se dirige de Kouft à Bérénice, nous n'atteignons le site ancien le plus proche que le lundi 7 janvier, après avoir passé la moitié de la journée du 6 à attendre, au bord d'une vaste plaine, nos chameaux qu'on avait emmenés dans une petite vallée du *Djebel Mudjef* (*l'Ouadi Saît*)[47] pour les abreuver à des citernes naturelles (des *mahsan*, comme les Arabes les appellent). Cette dernière station porte chez les Arabes le nom d'*Ad-Doueiig*[48]. Elle consiste en deux bâtisses. L'une, rectangulaire, flanquée aux quatre coins de contreforts qui ressemblent, au premier coup d'œil, à des tourelles, mesure trente-huit pas en longueur et trente-trois de largeur. Les murs bâtis en blocs de granit ont conservé une hauteur de près de deux mètres. La porte d'entrée vers le N.E. fait face à une étroite vallée sortant du massif granitique du *Djebel Mudjef*. La deuxième bâtisse, bien plus étroite que la première, se trouve à une distance de celle-ci d'à peu près dix-huit pas vers le S.E.

En parcourant l'intérieur des quelques chambrettes qui se sont en partie conservées dans la principale construction, mon ami, M. de Bock, ramasse un fragment de roche contenant quelques petits cristaux de grenat. Je ne sais pas si la présence de ce fragment de roche à l'intérieur de la station est purement accidentelle (comme voudrait le croire mon ami), ou s'il faut l'expliquer d'une autre manière et admettre, par exemple, qu'il y aurait eu anciennement une exploitation de grenat dans le voisinage de la station.

À une heure à peu près de la station, mon ami, M. de Bock, fait encore une trouvaille: il ramasse à ses pieds un petit tesson portant légèrement gravés quelques signes entre-mêlés de lettres grecques (voir Pl. IV, nº 4). C'est, il faut le remarquer, le seul ostracon qui nous soit tombé sous la main pendant tout le voyage, bien qu'en beaucoup d'endroits la route soit toute parsemée de débris de vases. C'est surtout entre Bérénice et Assouan, sur un chemin où il ne se rencontre pas d'anciennes stations, que les restes de poterie sont nombreux: évidemment, il fallait emporter une provision d'eau plus considérable que sur la route de Kouft, — de là la quantité de débris. Ce sont les restes des cruches dans lesquelles, du moins au temps des Ptolémées et des Romains, les caravanes transportaient leur eau. Je me permets d'ajouter ici que sur les deux routes on remarque une différence assez tranchée dans la forme et dans la couleur des tessons. De Kouft à Bérénice, les tessons sont plutôt lisses et de nuance grise ou jaunâtre; entre Bérénice et Assouan, ils sont au contraire cannelés et ont presque tous une couleur rouge vif. Je ne crois pas que cette différence de couleur et de forme puisse indiquer une différence dans les époques où chacune des deux routes a pu être fréquentée: on ne doit l'imputer qu'à la différence des procédés de fabrication, une partie des cruches venant probablement de Kouft et l'autre d'Assouan.

À trois heures environ de la station d'*Ad-Doueiig*, nous traversons le col qui marque la séparation des eaux entre la mer Rouge et le Nil. Nous commençons à descendre par une petite vallée dans laquelle, après une demi-heure de marche, nous passons auprès d'un ancien enclos ayant la forme d'un demi-cercle. Deux citernes s'y trouvent, dont l'une est bien cimentée. Sur les rochers avoisinants, malgré mes recherches, je n'ai remarqué ni inscriptions ni dessins.

Après avoir passé le même jour (c'est à dire le 7 janvier) auprès de la montagne granitique nommée *Abou-Hâd*[49] nous arrivons le 8 janvier, vers les dix heures du matin, auprès d'une ancienne station, appelée la station de l'*Ouadi Djemâl*[50]. La forme de la station paraît avoir été celle d'un triangle rectangle. Deux des murs[51] sont assez bien conservés, tandis que la paroi formant l'hypoténuse du triangle

[46] W. Golénischeff, *loc. cit.*, pp. 82-86.
[47] *W. Sha'it*, en G/9 sur la carte de Meredith.
[48] *W. Dweig*, en G/9.
[49] *G. Abu Had*, en G/10.
[50] *W. Gemâl*, en G/10 sur la carte de Meredith.
[51] Golénischeff remarque en note: «La direction de l'un de ces murs est N.O. vers S.E. de l'autre N.E.

a été presque entièrement enlevée par les torrents descendant après les pluies par l'*Ouadi Djemâl*, qui décrit juste au pied une courbe très prononcée. Près d'un des murs et en dehors, deux citernes rondes s'ouvrent dans le sol. Ce site devait être très important autrefois; il commande la route de Bérénice à Kouft et l'entrée d'un défilé par où l'on va à la mer et aux mines d'émeraudes du *Djebel Zabara*. Je n'oserais affirmer que ce soit la station de l'*Ouadi Djemâl* que Cailliaud rencontra sur sa route en revenant du *Djebel Kebrit* vers la vallée du Nil, mais tout me porte à le croire. Elle porte chez Belzoni le nom de *Kafafiet*, d'après la chaîne des montagnes granitiques (le *Djebel Khafafiet*), qui enserre, à quelque distance, au Nord, le défilé qui mène de l'*Ouadi Djemâl* à la mer Rouge.

Nous laissons sur la gauche l'entrée de ce défilé et nous commençons à nous éloigner de nombreuses chaînes de montagnes qui, depuis le *Mudjef*, bordaient à main gauche et presque sans interruption notre route. Bientôt c'est sur la droite de la route que les montagnes s'élèvent. La première que nous atteignons le même jour est le *Djebel Abiad*[52], au pied duquel nous dressons nos tentes.

Le lendemain, 9 janvier, en descendant par l'*Ouadi Abiad* et l'*Ouadi Hidjelig*[53], nous nous approchons d'une haute chaîne de montagnes, appelée le *Djebel Hamâtah*[54]; puis, laissant le *Djebel Hamâtah* à notre droite, nous suivons le long *Ouadi Roomit* dans lequel nous croisons la route anciennement suivie par Belzoni. Le puits de *Hafeiri*, d'où Belzoni se dirigea vers les eaux d'*Amousoué* en revenant de Bérénice, reste à notre droite, tandis qu'*Amousoué*, d'après les indications de mon guide, se trouve derrière une série de rochers à notre gauche.

Vers dix heures du matin, je remarque, au bord de l'*Ouadi Housoûn*, sur une élévation de terrain, une série d'étranges constructions en pierre, de forme circulaire. La plus grande de ces constructions consiste en une enceinte circulaire en gros blocs de pierre, haute d'environ un mètre et quart, et d'un diamètre d'à peu près quatre mètres. L'intérieur en est rempli de gros graviers et le tout pourrait être comparé à un cylindre ayant le diamètre de la base presque quatre fois plus grand que la hauteur. En haut, au centre de la bâtisse, se trouve un enfoncement carré avec un revêtement de blocs de pierre. Les autres constructions, au nombre de quatre ou cinq, ne diffèrent de la plus grande que par leurs dimensions. D'après l'explication que me donnèrent les Arabes, ces constructions sont des tombeaux de cheikhs. Je les crois analogues à celles qu'avait rencontrées Linant lors de ses voyages dans l'*Etbaye* (voir pp. 25 et 101) et qui, selon cet auteur, étaient des tombeaux d'Arabes tués dans un combat. À trois heures vingt, nous voyons un dernier tombeau circulaire.

Les quatre heures et demie, remarquant que nos bêtes de somme ont peine à nous suivre, exténuées qu'elles sont par les marches assez fortes que nous leur faisons faire chaque jour, nous nous arrêtons sans avoir atteint les restes de l'ancienne station qui, d'après mes calculs, doit bientôt se rencontrer sur notre route. C'était avec impatience que toute la journée j'avais demandé à notre guide Soliman si nous allions bientôt arriver à un site du genre de ceux que nous avions rencontrés auparavant. Toute la journée il n'avait fait que répondre: *kamân schweie kuddâm* (*encore un peu plus loin en avant*).

Le 10, au matin, enfin, Soliman, prétextant un mal d'yeux, déclare qu'il n'est plus bien sûr du chemin, et ce n'est qu'alors que je m'explique comment nous avons pu faire depuis l'*Ouadi Djemâl* plus de treize heures et demie de marche sans rencontrer de stations. C'est alors aussi que je commence à me rappeler qu'en effet, la veille, je n'avais plus observé des restes d'ancienne poterie qui, les jours précédents,

à S.O. Il est à noter que, dans toutes les stations que j'ai rencontrées pendant mon voyage de Rédésieh à Bérénice, les angles droits des anciennes bâtisses sont toujours tournés vers les quatre points cardinaux. Je ne vois pas bien la raison de cette orientation».

[52] *Djebel el-Abyad*, en H/10 sur la carte de Meredith.

[53] La station d'*Abu Hegilig* figure en H/10 sur la carte de Meredith.

[54] Le nom *Olaki*, *Olaky* que donnent Schweinfurth (voir la petite carte III dans son *Reise an der Küste des Rothen Meeres*) et Heuglin (dans *Petersmanns Mittheilungen*, IX, pl. 16) au *Djebel Hamâtah*, ne paraît pas être juste. Ni le cheikh qui m'accompagnait ni le guide Soliman ne connaissaient de nom dans ces parages. C'est aussi à tort que Schweinfurth assigne au *Djebel Hamâtah* un troisième nom: *Djebel Lechuma*. Ce dernier nom sert à désigner une montagne à part que nous dûmes contourner en revenant de Bérénice (Note de Golénischeff).

[55] *Bir Hatatreit*, en H/11 sur la carte de Meredith.

se rencontraient si souvent sous les pas de nos chameaux. Il n'y a pas à en douter, la station est derrière nous quelque part à côté de la route que nous venons de suivre. Malgré tous mes efforts, je ne réussis pas à tirer de mon guide l'aveu qu'il nous a fait manquer une station: il veut bien reconnaitre que les routes de ces parages ne lui sont pas familières, mais il maintient que nous n'avons rien passé et que la station demandée doit être devant nous. Heureusement, Soliman n'est pas le seul de nos guides qui connaisse la route de Bérénice: le cheikh Mohammed Garabáoui, frère de Besîr-Bey, le grand cheikh des Abábdeh à Assouan, aidé d'un Abábdeh qui avait longtemps habité ces parages, prend la direction de la caravane et, après un zigzag, nous remet promptement sur la bonne voie.

Nous défilons en vue d'une série nouvelle de sept tombeaux circulaires et une demi-heure après notre départ nous laissons à un quart d'heure sur notre droite le puits d'*Al-Haratret* (*Aharatret* de Belzoni)[55], à sec, actuellement, au dire des Arabes. Environ une heure et demie plus loin, au milieu de l'*Ouadi'l-Hasîr*[56], nous arrivons à une ancienne construction qui ne peut être qu'une grande citerne. Cette citerne consiste en une fosse actuellement presque ensablée et mesurant à peu près quatre-vingt-dix pas de long sur trente-deux de large. Les bords sont entourés de pierres qui ont dû être retirées lors du creusement. Dans le voisinage, on n'aperçoit ni station ni construction quelconque. À trois quarts d'heure de là, nous passons près d'une tombe circulaire et nous entrons dans l'*Ouadi Amroudjoûm* (peut-être plus juste *Amm* (= *Oumm*)-*Roudjoûm*, qui nous conduit, au bout d'une heure à peu près, à l'*Ouadi Láhemi*[57]. Ce dernier ouadi, venant du voisinage de la haute montagne, le *Djebel Láhemi*, croise notre route et va se jeter, après quelques détours, dans la mer Rouge, qui n'est plus très éloignée. Enfin, après avoir traversé l'*Ouadi Láhemi*, nous apercevons, non sans un certain sentiment de satisfaction, la mer qui miroite au loin par delà d'une vaste plaine.

A une heure de cet endroit, après être descendus dans la plaine, nous arrivons à la dernière station de l'ancienne route. Elle s'élève au bord de la vaste plaine, presque au pied d'assez hauts rochers qui l'avoisinent du Sud et du Sud-Ouest et s'appelle *Abou-Greia*[58]. Elle consiste en plusieurs bâtisses dont la principale, en forme de rectangle (elle mesure à l'intérieur soixante pas sur quarante-sept), renferme une série de petites chambres au long des murs. Tout près de là se trouve une autre construction bien plus petite, derrière laquelle, à soixante-dix pas environ, se voient les restes d'un vaste bâtiment rectangulaire. Celui-ci, qui pouvait être un grand réservoir pour ramasser les eaux de pluie, est à moitié démoli et presque entièrement ensablé. Sur le versant d'un des rochers au Sud-Ouest se trouvent quelques autres ruines, que je me dispense d'aller examiner, car j'espère encore arriver à Bérénice le soir même. Cet espoir est déçu et, malgré tout mon désir d'atteindre le plus vite le but de mon voyage, je suis forcé de m'arrêter à une certaine distance de la mer auprès de quelques rochers granitiques. Pendant qu'on dresse les tentes, j'escalade un rocher avec mon guide Soliman, impatient que je suis de distinguer déjà les restes de l'ancienne Bérénice. C'est en vain qu'avec ma jumelle j'explore le rivage, que je fixe au loin les points que m'indique successivement mon guide: je ne découvre rien et je descends du rocher, persuadé qu'il nous reste encore un assez bon bout de chemin à faire pour arriver à Bérénice».

Le récit de cette seconde étape est aussi minutieux et précis que celui de la première. Il permet de comprendre comment Golénischeff n'eut pas le temps d'explorer le *Smaragdus Mons*, pressé qu'il était d'arriver à Bérénice. Le voyageur examine le paysage et les ruines rencontrées, avec l'œil du géographe, de l'ethnologue et de l'archéologue, et la précision de ses observations permet d'imaginer sans peine le décor et les monuments rencontrés. On mesure aussi, bien qu'il soit peu prolixe sur ce chapitre, les difficultés et les dangers de cette marche dans cette région si démunie, bien qu'elle s'effectuât au mois de janvier, c'est à dire lors de la saison la plus propice.

[56] *W. Khashîr*, en H/11 sur la carte de Meredith.
[57] *W. Lahami*, *ibid.*
[58] *Abu Qreiya*, *ibid.*

Description de Bérénice: Golénischeff resta fort peu de temps dans la ville, mais il eut soin d'observer et le site et les vestiges subsistant. Voici ce qu'il nous apprend en poursuivant son récit[59]:

«Le lendemain, le 11 janvier, bientôt après le lever du soleil, nous quittons l'endroit de notre halte et nous partons sous la direction de Soliman, sans attendre nos bêtes de somme. Au bout d'une heure et demie, nous atteignons un groupe de rochers qui se dressent, comme des ilôts, au milieu de la vaste plaine, et nous mettons pied à terre pour les examiner, car ils me paraissent être identiques à ceux qui, sur la petite carte de Schweinfurth[60], sont désignés par les mots: «*Granithügel mit Gräbern*». En effet, en plusieurs endroits aussi bien tout à fait en bas que sur les versants et même près des cimes, nous remarquons des tombes composées de petites pierres entassées et nous constatons partout la présence d'une masse de cruches cassées. Du côté Sud-Ouest, au pied d'un des rochers, nous apercevons même des ossements humains, à moitié décomposés sous l'action de l'air et de l'humidité. Mais pas la moindre trace d'inscriptions. Nous quittons ce site funèbre et nous suivons notre guide Soliman dans l'espoir d'arriver, au bout de quelques instants, aux ruines de Bérénice. Sous l'empire de cette idée, nous ne remarquons pas que nous nous dirigeons trop vers le Sud et que par conséquent, au lieu de nous rapprocher de la mer qui, du reste, depuis quelque temps nous est cachée par une série de petits monticules, nous suivons une route qui doit être parallèle au bord de la mer. Ce n'est qu'au bout d'une heure qu'un de nos hommes restés en arrière avec les chameaux de charge, — le même qui, avec le cheikh, avait remplacé une fois notre guide, — observe de loin notre erreur et accourt pour nous mettre dans la bonne direction. C'est la deuxième fois que le guide Soliman se trompe et, à cette occasion, je me persuade de plus en plus qu'il nous a conduits de la même façon, il y a deux jours, non loin d'une ancienne station, sans que nous l'ayons vue, comme il vient à présent de nous faire passer auprès de Bérénice.

Revenus sur nos pas, nous apercevons, au bout d'une demi-heure, le monticule qui cache les restes de l'ancienne Bérénice. Au centre s'élève un petit temple qui attire mon attention par-dessus tout. À mon grand désappointement, je trouve qu'il a beaucoup souffert du temps. J'en lève le plan que je donne sur la planche V. Le temple n'est pas très soigneusement bâti, car les murs latéraux des chambres I et II ne sont même pas tout à fait parallèles. Quelques-unes des mesures prises par moi concordent assez bien avec celles qui ont été données par H. Barth dans sa notice sur son voyage d'Assouan à Bérénice et à Kosseir, en 1846[61]: la cella, longueur 4 m 26 (Barth), 4 m 26 (moi); largeur: 3 m 20 (Barth), 3 m 23 (moi). — passage latéral près du pronaos, longueur 3 m 73 (Barth), 3 m 74 (moi); largeur 0 m 78 (Barth et moi). — couloir 9 m 39 (Barth), 9 m 50 (moi). D'autres mesures, comme par exemple celles que Barth assigne aux chambres latérales de la cella (longueur 2 m 21; largeur 3 m 20) et la largeur du corridor (1 m 22) demandent à être corrigées. L'erreur que fait Barth en supposant que le corridor (selon Barth 9 m 39) traverse tout le temple (qui, d'après moi, mesure 9 m 50 de profondeur selon son axe), démontre suffisamment qu'en 1846 le temple était encore à tel point ensablé qu'on ne voyait même pas de traces du mur qui sépare le corridor (VI) de la chambre IV (Heuglin, qui lors de son voyage le long de la mer Rouge, en 1857, eut l'occasion de visiter Bérénice, trouva le temple encore tout à fait ensablé; voir *Petersmanns Mittheilungen*, IX (1860), p. 333). C'est sans doute aussi à l'ensablement que doit être attribuée l'erreur dans les dimensions des chambres latérales de la Cella.

Si je ne me trompe, ce fut Purdy-Pacha qui, en 1873, déblaya presque entièrement le temple de Bérénice à l'aide des soldtas qu'il avait sous ses ordres. Du moins, les Arabes qui m'accompagnaient

[59] W. Golénischeff, *loc. cit.*, pp. 86-89.
[60] Voir son article *Reise an der Küste des Rothen Meeres*, dans la *Berliner Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, Neue Folge*, Band XVIII.
[61] *Berliner Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, (1859), pp. 1 sqq.

me racontèrent qu'un certain Bordou-Bey, qui ne peut être évidemment personne d'autre que le colonel Purdy, avait fait, il y a une quinzaine d'années, beaucoup d'excavations à Bérénice. Aussi, à mon retour au Caire, ai-je appris, par Brugsh-Bey et M. le comte Sala, qu'il existe un plan du temple de Bérénice, fait par le colonel (ensuite général) Purdy. Malgré toutes mes recherches, je n'ai toutefois pas réussi nulle part à trouver ce plan.

La première salle I en *a* et *b*, ainsi que les deux portes en *c*, *d* et en *e*, *f* et le mur extérieur en *g* portent des restes de tableaux et d'inscriptions. Malheureusement, le tout est en assez mauvais état. Sur la paroi *a* de la salle I, se sont conservés les restes de deux zones de représentations: la première zone est presque tout à fait détruite et on n'y peut distinguer que les traces de trois tableaux dans lesquels un roi était représenté faisant des offrandes à des divinités assises sur des trônes. Dans la seconde zone, on distingue, en commençant du côté gauche, l'image d'une déesse qui paraît être Neit si la couronne peu distincte représente, comme je le crois, la couronne rouge de Basse-Égypte, mais peut-être cette couronne est (double) et alors la déesse serait Mout. Plus loin, à droite de cette déesse, se trouve une scène où nous voyons le roi apportant des offrandes à Amon avec la coiffure aux longues plumes, et à Maut avec la couronne (double). Les inscriptions (hiéroglyphiques) gravées auprès des deux divinités ne sont qu'en partie lisibles. Les noms tracés au-dessus de la figure royale sont tout à fait abîmés. Après cette scène, on aperçoit l'empereur Tibère, coiffé de la couronne *atef*, faisant une offrande au dieu Khem (Min) qui porte sur la tête les deux longues plumes caractéristiques. Derrière Khem, la déesse Isis est debout. Les inscriptions (hiéroglyphiques) nos 24, 25 et 26 (Pl. IV) accompagnent les figures de cette scène. L'inscription abîmée no 27 (Pl. IV) se trouve entre la figure de Tibère et le dieu Khem. Dans la dernière scène qui ornait cette paroi, on ne voit que les pieds des figures et on peut deviner qu'il y avait la représentation du roi devant deux divinités. Le mur *b* de la chambre I était aussi orné de scènes dans lesquelles le roi ou plutôt l'empereur Tibère était représenté faisant des offrandes toujours à deux divinités à la fois. Entre la figure royale et les divinités, on distingue en deux endroits quelques traces d'inscriptions (voir Pl. IV, no 28 et 29). Le tout, du reste, est encore moins bien conservé que sur la paroi *a*. Le bas des deux parois *a* et *b* est occupé par un ornement consistant en fleurs et en boutons de lotus sur des tiges toutes droites (Pl. IV, no 30).

La porte d'entrée (voir plan en *e*, *f*) offre en bas des ornements représentés sur la planche IV, sous le no 33. Sur les parois de la seconde porte (en *c*, *d*), se trouvent les restes de deux inscriptions (hiéroglyphiques) (voir les nos 31 et 33 de la planche IV). La mention du pays de *Ouaoua-t* (= le pays des Bichari) dans l'une des inscriptions nous fait regretter qu'elle ne soit pas complète.

En *g*, le mur extérieur porte la représentation donnée sur la planche VI, no 1. Le titre... est surtout intéressant parce qu'il paraît contenir le nom d'une localité tiré de... «la pierre verte, l'émeraude». Cette localité ne saurait être, je pense, que la localité *Sákiet el-sughâier*, voisine de Bérénice et célèbre anciennement pour ses mines d'émeraudes. Le nom royal est très peu distinct et ne se laisse pas lire avec certitude: le seul nom auquel les signes conservés pourraient faire penser est celui d'Hadrien, mais, je l'avoue, je ne puis aucunement garantir l'exactitude des signes que j'ai cru distinguer dans le cartouche original. En tous cas, les deux cartouches ne paraissent pas renfermer les éléments du nom de Tibère. En VI, le temple offre un corridor dont le toit s'est conservé; une ouverture ovale de 0 m 70 sur 0 m 90 a été forcée je ne sais par qui dans le plafond du corridor. En VII se trouve un escalier qui mène à un petit palier d'où deux marches conduisent sur le toit du corridor. À l'entrée du corridor, un de mes hommes trouva, en creusant le sable, une plaque en pierre, de forme carrée (0 m 52 × 0 m 52), avec une rainure près du bord et un grand signe ☥ (une ancre?) gravé sur la surface plane, non loin d'un des angles de la pierre (voir Pl. IV, no 34). Sans pouvoir expliquer le signe énigmatique, je crois toutefois, d'après la forme du monument et les rainures marginales, pouvoir affirmer que cette plaque a dû servir dans le temple comme table d'offrandes.

Dans un autre endroit, on trouve à terre un bloc qui a fait partie du plafond; il est orné, en effet, sur un côté, d'étoiles à cinq branches.

Les restes de la ville ne sont pas bien étendus et ne présentent rien de remarquable. Il ne s'est

presque rien conservé des rues, et ce n'est qu'en quelques endroits qu'on peut tracer le plan des anciennes habitations par les arrachements des murs qui, bâtis en blocs de madrépores, émergent çà et là quelque peu au-dessus du sable. Sur tout l'emplacement ainsi que dans les environs, on rencontre, comme c'est du reste le cas pour toutes les villes égyptiennes, une quantité énorme de fragments de poterie: je ne réussis toutefois pas à trouver un seul fragment portant une inscription. En fait d'*antika*, nous ne relevons que quelques morceaux de verre bigarré. Une petite fouille, pratiquée au bord Nord-Ouest de la ville par quelques-uns de mes gens sous la surveillance de mon drogman, amène au jour un petit vase en poterie grise, d'un travail très grossier (Pl. VI, n° 3) et un fragment d'un autre vase en poterie rouge avec quelques signes tracés à l'encre noire (voir Pl. VI, n° 2).

Ayant pris toutes les notices qui me paraissent indispensables sur le temple et ayant parcouru les restes de la ville, je descends auprès de l'ancien port qui se trouve à cinq minutes de marche de Bérénice. Il n'est pas bien grand et consiste en une baie assez allongée, séparée de la mer par une longue et étroite bande de terre. L'entrée du port se trouve du côté du Nord. Pendant que je me prépare à prendre un bain pour me rafraîchir après le long voyage du désert et pour me débarrasser de la poussière dont je me suis couvert en travaillant dans le temple de Bérénice, quelques-uns de mes Arabes, tout en marchant dans l'eau jusqu'à la ceinture, traverse au gué la barre de sable (ou de coraux) qui, auprès de l'entrée, s'étend à travers le port de Bérénice. Arrivés de l'autre côté sur l'étroite bande de terre, ils se plongent dans la mer ouverte, tandis que moi, je me contente d'un bain dans l'ancien port, à l'abri des requins qui, selon Schweinfurth, fréquentent ces parages».

De Bérénice à Assouan:

«Le 12 janvier (1889), après avoir déterminé, à l'aide d'une boussole, les angles sur différents sommets de montagnes qui, au loin, se voient au Sud et à l'Ouest de Bérénice, nous tournons le dos à la mer et prenons la route de retour vers Assouan. Les chameliers proposent de passer par l'*Ouadi Schinschif*[62], qui vient aboutir à la mer non loin du haut *Djebel Ferâid*[63] (= le *Mons Pentedactylus* des Anciens), qui s'élève à une certaine distance au Sud de Bérénice. Mais le Cheikh Mohammed Garabaoui, pressé de rentrer au plus vite à Assouan, préfère nous conduire par une autre route-beaucoup plus courte, selon lui. Son avis prévaut et il n'est plus question de l'*Ouadi Schinschif*. Je ne décrirai pas avec détail notre voyage de retour, car, en dépit des restes de poterie qui jalonnent partout la voie ancienne, nous ne rencontrâmes aucune station: on peut en conclure que cette route n'était pas aussi suivie que celle de Bérénice à Kouft. Je mentionnerai seulement qu'arrivés au pied d'une haute montagne, le *Djebel Ouadi Láhemi* nous fûmes obligés, le 13 janvier, de faire, par une belle vallée l'*Ouadi Láhemi*, un très grand détour en nous dirigeant vers le Sud et même le Sud-Est, avant de pouvoir, pour m'exprimer ainsi, prendre le cap sur Assouan.

La vallée par laquelle, bientôt après notre départ de Bérénice, nous entrons dans l'*Ouadi Láhemi*, s'appelle l'*Ouadi Naaid*. C'est la plus belle vallée qu'il m'avait été donné de traverser dans le désert; nulle part ailleurs je n'ai vu autant d'arbres à la fois. Ce sont, pour la plupart, des arbres épineux, — une espèce d'acacia, le *seyyâl*[64] et un autre arbre à large couronne, le *samr*[65]. Ce n'est qu'en voyant cette végétation comparativement assez riche, que je réussis à m'expliquer une question qui, jusque là, me restait obscure, à savoir, comment les anciens Égyptiens s'y prenaient pour se procurer les matériaux nécessaires lorsque, arrivés au bord de la mer Rouge, ils commençaient à construire, comme ils le disent dans leurs inscriptions, des navires, voire même des flottes, pour naviguer vers le pays éloigné de Pount. Il est évident, désormais, qu'ils trouvaient, dans les vallées voisines de la mer, assez d'arbres pour alimenter

[62] *Shenshef* sur la carte de Meredith.
[63] *Gebel Ferayid* sur la carte de Meredith.
[64] *Acacia Ehrenbergiana Hayne* (Schweinfurth), note Golénischeff.
[65] *Acacia spirocarpa Hochst* (Schweinfurth), *id.*

leurs chantiers. Si rabougris que soient les *seyyâls* et les *samrs*, ils fournissent plus de matériaux qu'il n'en faut pour construire des embarcations pouvant côtoyer les bords de la mer Rouge. Il existe, du reste, dans les vallées du désert, encore un bel arbre, qui pouvait être employé avec avantage pour la construction de bateaux et de navires: c'est le *higlî*[66]. Dans le cours de mon voyage, il m'est arrivé de voir des exemplaires de cet arbre, dont la hauteur jusqu'à la cime était plus que double de celle de mon dromadaire. Le tronc du *higlî* est droit et peut se débiter en planches d'une bonne longueur et d'une certaine largeur. Les arbres de l'*Ouadi Naaid*, tout en me faisant penser aux navires des anciens Égyptiens, me rappellent encore un passage de l'inscription d'*Ouna*, où il est dit qu'*Ouna* construisit, pour le transport des pierres pour la pyramide de *Mer-en Râ*, trois navires *ousekh* et cinq navires *sat* avec du bois *svenet*' du pays de *Ouaouat* (= l'Etbaye).

Ayant fait le 13 janvier le détour au Sud du *Djebel Ouâdi Láhemi*, nous longeons le 14 janvier toute une série de hautes montagnes qui se suivent sans interruption à quelque distance à droite de notre route: d'abord le *Djebel Ouadi Láhemi*, puis le *Djebel Hamâta*, ensuite les montagnes *Abou-Houmeimid*, *Abou-Argoûb* et enfin le *Káhafa* dont nous traversons le 15 janvier les derniers contreforts. Ces montagnes sont toutes en granit. Pendant que nous les avons à notre droite, l'horizon à gauche n'est barré par aucune hauteur et nous apercevons, à une assez grande distance, peut-être à plus d'une bonne journée de marche, le *Djebel Na'âmeh*, où, d'après le dire des Arabes, on allait encore, il y a une dizaine d'années, à la chasse des autruches (*na'âmeh*, en arabe).

Le 15 janvier, au soir, nous dressons nos tentes près d'un groupe isolé de montagnes, ou plutôt de hauts rochers granitiques, le *Djebel Moúkbat*.

Le lendemain, le 16, halte dans l'*Ouadi Háschab*. Le 17, vers les quatre heures du soir, avant de nous arrêter pour la nuit, je remarque, à gauche de la route, sur les rochers de grès qui, en cet endroit, resserrent l'*Ouadi Harît*[67], une quantité de grossiers dessins d'ânes, de chameaux, de chèvres, de gazelles, d'hommes armés d'arcs, et de barques. Un peu plus loin, toujours sur la gauche (l'*Ouadi Harît* ayant ici une direction de l'Est à l'Ouest, le seul côté où les rochers peuvent donner quelque ombre dans la journée est justement à notre gauche), se voit un certain nombre de signes d'ouvriers carriers, dont je donne quelques échantillons (Pl. VII, nos 1 à 15).

Le 18 janvier, à peine parti de l'endroit de la halte, je m'arrête juste là où, après s'être élargi en une assez vaste plaine, l'*Ouadi Harît* tourne vers l'Ouest-Nord-Ouest: je descends de mon *hedjîn* et je copie une inscription (hiéroglyphique) très effacée, tracée sur un rocher de grès au bord de notre route (Pl. VII, no 16). C'est la seule que j'aie rencontrée en plein désert, sans compter, bien entendu, les inscriptions du temple de Rédésieh et de celui de Bérénice. Elle contient le nom du «chef du palais» (et peut-être «royal envoyé») *Sebekhotep*. L'état très fruste de l'inscription, le nom propre *Sebekhotep* et la forme à demi hiéroglyphique des signes, tout concorde à ce que cette inscription soit rapportée aux temps assez reculés de la XIIIe dynastie. Vivement frappé par cette rencontre, je fais, avec l'aide de mes compagnons de voyage, des recherches assez minutieuses sur les pierres et les rochers du voisinage, mais, ni eux, ni moi, nous ne réussissons pas à découvrir d'autres inscriptions hiéroglyphiques. Les rochers qui, quelques pas au-delà de l'inscription, resserrent des deux côtés l'*Ouadi Harît*, consistent en stratifications de grès qui a dû être exploité ici dans l'antiquité. Les traces de cette exploitation sont suffisamment marquées tant par une masse d'éclats de pierres au pied des rochers sur la droite de notre route que par l'énorme quantité de fragments de poterie qui se voit en cet endroit et qui indique clairement un long séjour de beaucoup de gens auprès de ces rochers. À en juger d'après l'inscription contenant le nom de *Sebekhotep*, les carrières de l'*Ouadi Harît* ont dû être en pleine activité du temps de la XIIIe dynastie. Elles servirent encore à une époque plus récente, peut-être à l'époque ptolémaïque ou romaine; c'est du moins ce que semble indiquer la présence des signes que

[66] *Balanites Aegyptiaca Del.* (Schweinfurth).
[67] *W. el-Kharît*, en H/8-11 sur la carte de Meredith.

je reproduis sur la Pl. VII, nos 17 et 18, et qui se sont trouvés en deux endroits sur les rochers. Je ne m'explique seulement pas les motifs qui ont pu entraîner les Anciens si loin du Nil, dans le désert, quand ils avaient, aux bords du fleuve, le *Gebel Silsileh* et plus près d'Assouan, tant de beaux rochers de grès ordinaire et de grès stratifié.

À la sortie de l'*Ouadi Harît*, à une vingtaine de minutes de l'ancienne carrière de grès, je copie, sur un rocher à gauche de la route, une quantité de signes de carriers (Pl. VII, nos 19 à 45). Le soir du même jour, je note encore, à gauche de notre route, près de l'endroit de notre halte dans l'*Ouadi Ammou-Adêlim*, une autre série de signes analogues (Pl. VII, n° 46 à 70), tracés sur les rochers de grès qui, aussi ici, paraissent avoir été exploités dans l'Antiquité. Dans cette série, il faut relever surtout l'image de la barque, qui rappelle celle de l'*Ouadi Moëlheh*, et le groupe trois fois répété, qui représente l'image grossièrement faite d'une enclume et d'un marteau (Pl. VII, nos 50, 59 et 68). Ce dernier graffito me paraît surtout intéressant; il nous indique mieux que les autres que les auteurs de ces graffiti étaient des gens qui, au lieu d'écrire *in extenso* leur nom, se contentaient, peut-être par manque d'instruction, de mettre à sa place ou bien un signe de pure fantaisie, ou bien un signe ayant rapport au genre de leurs occupations habituelles. Ainsi le symbole de l'enclume et du marteau ne me paraît pas pouvoir représenter autre chose que la signature d'un ouvrier dont les occupations étaient effectivement en relation avec le marteau et l'enclume. Comme le plus grand nombre des symboles du genre de ceux qui sont examinés ici se trouvent aux endroits qui étaient exploités comme carrières dans l'Antiquité (surtout dans les carrières de *Gebel Silsileh*, d'*El-Hosch* au Nord de *Gebel Silsileh*, ou, comme j'ai mentionné plus haut, à l'*Ouadi Harît* et ici à l'*Ouadi Ammou Adêlim*), ou sur les routes qui conduisaient vers d'anciennes mines (comme sur la route de *Djebel Zábara* et ailleurs), je crois, sans me tromper, devoir assigner la plupart de ces signes à d'anciens ouvriers qui travaillaient soit comme carriers dans les anciennes carrières, soit comme mineurs où l'on détachait la roche pour en extraire le minerai. Dans le premier cas, les signes employés pour remplacer la signature ne s'écrivent pas seulement sur les parois des rochers d'où les pierres étaient détachées, mais aussi, comme le prouvent beaucoup de blocs de pierre entrant dans la construction de plusieurs temples égyptiens (par exemple, à *Edfou*, à *Kalabscheh* etc...), ils servaient à marquer les blocs que chaque carrier avait fournis et qu'il frappait, pour ainsi dire, de son estampille. L'époque à laquelle les marques d'ouvriers carriers du genre de celles que j'ai données sur la planche VII ont le plus été employées, est, si je ne me trompe, l'époque romaine (ou tout au plus aussi la fin de l'époque ptolémaïque), comme on peut en juger par la fréquente présence de ces signes dans les matériaux des constructions de basse époque ou dans des carrières (comme à *El-Hosch*), à côté de lettres grecques ou d'inscriptions de l'époque romaine (cf. Pl. VII, nos 73-76). Comme pour le groupe de l'enclume et du marteau, on peut facilement admettre que les carriers ne se contentaient pas toujours d'un seul signe personnel, mais que leur «estampillle» pouvait consister en deux, peut-être même en plusieurs signes. Toutefois je crois préférable d'expliquer des groupes consistant en un certain nombre de signes tous écrits sans interruption en une seule ligne par la supposition que deux ou plusieurs ouvriers, réunis en confréries ou fortuitement rapprochés par un travail commun, gravaient tout simplement leurs symboles respectifs les uns à la suite des autres.

Le 19 janvier, avant le lever du soleil, nous abandonnons dans l'*Ouadi Ammou Adêlim* nos bagages, nos tentes et les bêtes de somme et nous partons sous la conduite du cheikh Mohammed, qui nous promet de nous amener le même soir à Assouan, à la condition de bien marcher pendant toute la journée. Une heure à peu près après notre départ, malgré la hâte de notre voyage, je réussis à noter sur un rocher un petit graffito (Pl. VII, n° 71) et avant de traverser l'*Ouadi Allâoui*, un peu plus d'une heure plus tard, je remarque sur un rocher isolé ayant servi de carrière, à notre gauche, quelques très grossiers dessins dans lesquels on peut, non sans peine, reconnaître un âne, un chameau et deux hommes armés de sabres et de boucliers de forme arrondie. Au pied du rocher, le sol est parsemé d'une quantité de fragments de cruches en terre cuite. Toute la journée, nous allons presque exclusivement au trot et, après une marche de onze heures (je décompte les quarante minutes de repos à notre déjeuner), nous atteignons épuisés, bien après le coucher du soleil, Assouan et notre *dahabieh*)».

La conclusion de Golénischeff[68] est empreinte à la fois de modestie et de poésie:

«Malgré le résultat restreint, presque négatif au point de vue archéologique, de mon excursion, je ne peux toutefois pas me plaindre de l'avoir entreprise. *De visu*, j'ai appris à connaître le désert arabique, qui est loin d'être aussi horrible qu'il pourrait se présenter à l'imagination de ceux qui ne l'ont point parcouru. Les belles vallées où on arrive après avoir traversé une zone parfaitement aride et large d'à peu près trois jours de marche, me paraissent pleinement justifier le nom de *terre divine* ou *terre des dieux* (Brugsch, *Dict. géogr.*, p. 382 sqq.) que les anciens. Égyptiens attachaient, à en juger par quelques inscriptions, à certaines régions sises à l'Est de la vallée du Nil. En effet, un ancien Égyptien voyageant pour la première fois dans le désert, pouvait-il ne pas être frappé, comme du reste nous l'avons été nous-mêmes, en rencontrant tout à coup, loin de la vallée du Nil, loin du fleuve de qui toute son existence dépendait, une végétation qui poussait là sans qu'on pût découvrir, à première vue, aucune source d'eau vive ni aucune rivière permanente? Pouvait-il ne pas admirer, après les rochers assez monotones de la vallée du Nil, les belles montagnes de granit avec leurs pics étranges qui ne demandaient qu'à être peuplés de divinités ou d'êtres imaginaires? Pouvait-il, l'Égyptien qui traversait le désert pour aller chercher les aromates du pays de *Poun-t*, qui ne rêvait qu'aux monceaux d'*ânti* et aux oiseaux de *Poun-t* chargés de parfums, ne pas être vivement impressionné en sentant tout à coup, au milieu du désert, l'odeur pénétrante du *róboul* (*pulicharia undulata*), dont le parfum embaumé nous a poursuivis une fois pendant une journée et deux nuits, sans que nous puissions, à certains endroits, en définir l'origine, par exemple, lorsque nous traversions des espaces de terrain sans traces aucunes de végétation. Étrangeté de paysages, richesses minérales, position sur la route vers les régions mystérieuses du pays de *Poun-t*, — tout cela, je crois, contribua, dès l'antiquité la plus reculée, à la formation du nom du «pays divin» ou «pays des dieux», qui s'appliquait spécialement à la partie orientale du désert, en opposition avec le nom de «terre rouge» qui désignait les parages arides et privés de toute végétation».

En appendice, W. Golénischeff donne la liste comparative des principales stations sur la route de Koptos à Bérénice, selon l'*Itinéraire d'Antonin*, Pline l'Ancien, les remarques de son guide Soliman, ses propres observations et les notes du Colonel Colston qui, en 1873, parcourut le désert de Kéneh à Bérénice. Il rappelle que R. Kiepert s'est déclaré contre les identifications proposées par Colston. À vrai dire, depuis la mise au point que constitue la carte antique *Koptos*, publiée par D. Meredith en 1958, la situation des différentes stations se trouve fixée de façon assez sûre, conciliant les textes anciens et les renseignements des voyageurs modernes.

B. LES SITES AYANT FOURNI DES INSCRIPTIONS GRECQUES (OU LATINES)

LA CAVERNE DE L'OUADI MENIH ET LA STATION D'APHRODITO

Situation de la caverne de l'ouadi Abou Menih et de la station d'Aphrodito (ouadi Menih el-Heir)

Si l'on regarde la carte, la station d'Aphrodito, quand on descend vers le Sud-Est à partir de l'oasis de Lakeita (l'ancienne Phoinikon), vient immédiatement après celle de

[68] Golénischeff, *loc. cit.*, pp. 93-94.

Didyme (Khashm el-Menih). Cette dernière n'est qu'à cinq kilomètres au Sud du Paneion d'El-Boueib (ouadi el-Kash), dont nous avons relevé pour la première fois les inscriptions en 1968. Dans l'Antiquité, le voyageur parti de Koptos pouvait — grâce aux stations de Phoinikon (Lekeita), de Didyme (Khasm el-Menih), d'Aphrodito (ouadi Menih el-Heir), de Compasi (ouadi Daghbag), de Jovis (ouadi Abou Qreiya), d'Aristonis (ouadi Gerf) — rejoindre, à la station de Falacro (ouadi Dweig), la route transversale qui, partie d'Apollonopolis Magna (Edfou), gagnait le Paneion d'El-Kanaïs, puis, par les stations d'Abou Midrik et de Hamesh, rejoignait elle aussi Falacro. De là on pouvait gagner Bérénice en marchant toujours vers le Sud-Est, avec des possibilités d'étapes dans les stations également réparties sur ce tronçon.

À vrai dire, le voyageur pouvait s'arrêter, selon sa fatigue ou celle de ses bêtes, selon son besoin d'eau ou de repos, en différents endroits, tous également fort frustes. À la station d'Aphrodito, il trouvait une enceinte fortifiée, avec un puits adjacent, des postes d'observation, dispositif encore mal décrit, nous dit D. Meredith —, tandis que, à quinze kilomètres de là, vers l'Ouest, dans la paroi occidentale de l'ouadi Menih, en face de l'endroit où la route venant de Bérénice rejoint cet ouadi en descendant l'ouadi Menih el-Heir, le voyageur ne trouvait qu'une anfractuosité dans les rochers, bref un abri précaire, comme celui d'El-Boueib. Mais, contrairement à ce dernier, ni le nom ni la silhouette de Pan n'apparaissent dans cet abri, susceptible d'offrir tout au plus de l'ombre et une protection contre les bêtes sauvages. Des dessins très primitifs, des textes hiéroglyphiques, sabéens, nabatéens, éthiopiens anciens, grecs et latins nous montrent, comme le dit Meredith, que cet abri était néanmoins recherché dans l'Antiquité, sans doute vu sa situation dans une étape qui était assez longue et surtout fort mal pourvue d'abris.

64. SIGNATURE (EN LATIN) DE C(AIUS) NUMIDIUS EROS

Non vidi. Sur la paroi de la caverne de l'ouadi Menih. L'inscription est gravée entre l'acte d'adoration d'Euphèmos (n° 66) et le procès-verbal de Primus (n° 67), situés en-dessous, et le procès-verbal de Lysas (n° 65); situé au-dessus. Le texte comprend trois lignes, la troisième étant en retrait des deux autres. Photographie de la pierre (Pl. 56, 1).

Photographie de la pierre publiée par H. A. Winkler, *Rock Drawings of Southern Upper Egypt*, I (1938-1939), pl. VIII et republiée par D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), p. 39, fig. 14 et *Chron. Eg.*, XXIX 58 (1954), p. 283, fig. 44; Meredith, *ibid.*, pp. 283-284, n° 1 donne transcription en majuscules, transcription en minuscules de A. H. M. Jones, petit commentaire. (Reproduit, d'après Meredith, par V. Ehrenberg et A. H. M. Jones, *Documents illustrating the reigns of Augustus and Tiberius* (2e éd. 1955), p. 163, n° 360 A, avec transcription en minuscules; reproduit aussi, d'après Meredith, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1956), p. 20, n° 55 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules; la photographie de H. A. Winkler est republiée par G. Geraci, *Aegyptus*, 51 (1971), p. 96).

C(aius) Numidius Eros hic fuit
anno XXIIX Caesaris ex⟨s⟩
Ind(i)a red(i)e(n)s menos Pamen(oth)

DATE: L'inscription est datée du mois de Phamenoth, de l'an 28 d'Auguste, c'est à dire du 25 Février-26 Mars an 2 a.C.

Caius Numidius Eros a été ici, l'an 28 d'Auguste,
revenant de l'Inde, au mois de Phaménoth.

Meredith signale qu'une inscription semblable, très effacée, se trouvait dans cet abri rocheux, portant

C.NVMIDII – – –
EROS..XC I . .
RENES HIC FVI – – –
ANNO XXI . . .

ce qui confirme la lecture de l'autre inscription.

L. 2: À la fin EXS sur la pierre.
L. 3: INDA REDES sur la pierre, puis en lettres plus petites MENOSPAMEN. Erreur pour REDVX?

Ce court procès-verbal est intéressant surtout à deux titres: Rédigé en latin, il montre que le rédacteur n'était pas très à l'aise dans cette langue (*exs* pour *ex*, *redes* pour *rediens*, et surtout intrusion du grec *menos Pamenoth*). En outre, c'est ici un témoignage sur le rôle du désert de l'Est dans les communications avec l'Arabie et l'Extrême-Orient (l'*Inde*[69], dit l'inscription). Nous avons trouvé, dans ces textes du désert, d'autres témoignages de ces voyageurs venant de la mer Rouge et heureux de se retrouver sur la terre ferme (ainsi, au Paneion d'El-Kanaïs, les nos 2, 8, 42, 72). La date de notre texte, remarque Meredith, se place dans la seconde partie de la saison permettant d'aborder en Égypte en venant de l'Inde et en utilisant le vent d'Est de la mousson, si l'on en croit Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 106.

Un Ἔρως X. a signé à Kasr el-Banat[70], mais en grec. Le nom est banal en Égypte.

65. SIGNATURE BILINGUE (GRECO-LATINE) DE LYSAS

Non vidi. Sur la paroi de la caverne de l'ouadi Menih. L'inscription latine est juste au-dessus du procès-verbal de Caius Numidius Eros. L'inscription grecque se trouvait sur une autre partie de la paroi; la photographie qu'en avait prise H. A. Winkler a été perdue, mais il avait fait de ce texte grec une copie claire et complète, nous dit Meredith. Photographie de la pierre (Pl. 56, 1).

[69] On consultera utilement Tarn, *Greeks in Bactria and India* (2e éd. 1951); Wheeler, *Roman contact with India*, dans *Aspects of Archaeologia, essays in honour of O.G.S. Crawford*, pp. 345-381; Charlesworth, *Roman Trade with India*, dans *Studies in Roman Econ. and Soc. History in honour of A.C. Johnson* (1951), p. 134. (Cités par D. Meredith, *JRS*, 43 (1953), p. 39, note 3).
[70] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, no 12.

Photographie du texte latin, d'après la pierre, par H. A. Winkler, *Rock Drawings of Southern Upper Egypt*, I (1938-1939), pl. VIII. Cette photographie est republiée par D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), p. 39, fig. 14; par le même, dans *Chron. Ég.*, XXIX, 58 (1954), p. 283, fig. 44, et par G. Geraci, *Aegyptus*, 51 (1971), p. 96. Le texte grec et le texte latin sont publiés, — le premier d'après la copie de Winkler, le second d'après la photographie faite par ce dernier —, par D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), pp. 38-40 avec transcription en minuscules de l'inscription grecque, transcription en majuscules de l'inscription latine, photographie de l'inscription au 1/14e, commentaire. (Les deux textes sont reproduits, d'après Meredith, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1954), p. 35, n° 121 avec transcription en minuscules, et par V. Ehrenberg et A. H. M. Jones, *Documents illustrating the reigns of Augustus and Tiberius* (2e éd. 1955), p. 163, n° 360 b, avec transcription en minuscules; reproduits, d'après Meredith également, par *SEG*, XIII (1956), n° 614 avec transcription en minuscules; cité par K. Wellesley, *Rh. Mus.*, 98 (1955), p. 142 dans son article (*ibid.* pp. 135-149) traitant des limites de la province d'Égypte sous les empereurs Julio-Claudiens et Flaviens; signalé par *SEG* XIV (1957), n° 885).

a) Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου
ἥκωι (ἔτους) λε Καίσαρος, Ἐπειφ ῆ.
b) *Lysa P(oplii) Anni Plocami veni anno XXXV*
III Non(as) Iul(ias).

DATE: L'inscription grecque est datée du huitième jour du mois d'Épiphi, de l'an 35 d'Auguste, c'est à dire du 2 Juillet de l'an 6 p.C. L'inscription latine est datée du troisième jour des Nones de Juillet de l'an 35 (d'Auguste), c'est à dire du 5 Juillet de l'an 6 p.C.

a) *(Moi) Lysas, (affranchi) de Poplios Annios Plokamos,*
je suis venu, l'an 35 d'Auguste, le 8e (jour du mois d')Épiphi.
b) *(Moi) Lysa(s) (affranchi) de Poplius Annius Plocamus, je suis venu l'an 35*
(d'Auguste) le 3e (jour) des Nones de Juillet).

Tous les éditeurs sont d'accord sur la lecture.

Pour identifier ce Lysas, D. Meredith rapproche l'histoire que raconte Pline, *Hist. Nat.* VI, 24: «*Nobis diligentior notitia Claudi principatu contigit legatis etiam ex ea insula (i.e. Ceylan) advectis. Id accidit hoc modo: Anni Plocami, qui Maris Rubri vectigal a fisco redemerat, libertus circa Arabiam navigans aquilonibus raptus praeter Carmaniam, XV die Hippuros portum eius invectus, hospitali regis clementia sex mensum tempore inbutus adloquio percontanti postea narravit Romanos et Caesarem. Mirum in modum in auditis iustitiam ille suspexit, quod pari pondere denarii essent in captiva pecunia, cum diversae imagines indicarent a pluribus factos. Et hoc maxime sollicitatus ad amicitiam legatos quattuor misit principe eorum Rachia*».

Il s'agit dans ce texte d'un affranchi d'Annius Plocamus, fermier de l'impôt de la Mer Rouge sous le principat de Claude (Dessau, *Prosop. Imp. Rom.*, 2e éd., I, p. 115, n° 676). Pline ne nomme pas cet affranchi, mais ce pourrait être notre Lysas, s'il est vrai soit qu'Annius Plocamus fut fermier de l'impôt depuis 6 p.C., date de notre texte, jusqu'à 40 p.C., date de l'ambassade venue de Ceylan à Rome comme le raconte Pline, soit qu'il

ait seulement eu en 6 p.C. des affaires privées avec l'Extrême-Orient avant de devenir, vu son expérience de ces régions, fermier de l'impôt de la Mer Rouge. Meredith rappelle que, d'après De Laet[71] la plus longue période des fonctions d'un fermier de l'impôt était, en Illyrie de huit ans, mais il pense qu'en Égypte il pouvait exister un régime spécial: ainsi il rapproche le cas de Nicanor qui toucha durant 45 ans les droits de transport entre Koptos et Bérénice[72].

Selon Meredith, l'intervalle de trois jours qui sépare les deux inscriptions s'expliquerait par le temps nécessaire pour une visite à la station romaine de l'ouadi Menih El-Heir, la caverne de l'ouadi El-Menih n'ayant pas de point d'eau.

66. ACTE D'ADORATION D'EUPHÊMOS POUR SON AMI LÉONIDÈS

Non vidi. Graffite sur la paroi de la caverne de l'ouadi Menih (près de la station d'Aphrodito, sur la route de Koptos à Bérénice). Cette anfractuosité dans les rochers se trouve, plus exactement, dans la paroi rocheuse occidentale de l'ouadi Menih, en face de l'endroit où la route venant de Bérénice rejoint cet ouadi en descendant l'ouadi Menih el-Heir, qui se jette dans l'ouadi Menih en venant de l'Est. La station d'Aphrodito se trouve à 15 km à l'Est de cette caverne. L'inscription comporte six lignes de grec, la première ligne étant gravée en lettres plus petites. La fin de la ligne 5 et la ligne 6 sont assez effacées et difficiles à déchiffrer. Photographie de la pierre (Pl. 56, 1).

Photographie de la pierre publiée par H. A. Winkler, *Rock Drawings of Southern Upper Egypt*, I (1938-1939), pl. VIII et republiée par D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), p. 39, fig. 14. Texte publié, d'après cette photographie, par D. Meredith, *Chron. Eg.*, XXIX 58 (1954), p. 284, n° 3 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, petit commentaire, photographie de la pierre faite par Winkler, p. 283, fig. 44. Meredith, *Chron. Ég.*, XXX 59 (1955), p. 129, n° 8 corrige sa copie ЄΥΘΗΜΟC en ЄΥΦΗΜΟC (Reproduit, d'après Meredith, par *SEG*, XV (1958), n° 862 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Meredith, par G. Geraci, *Aegyptus*, 51 (1971), p. 67 avec transcription en minuscules et photographie de la pierre p. 96).

Εὔφημος Λουκίου Ἀττίου Φήλικος
2 γενόμενος ὧδε ἐποιη-
σάμην τὸ προσκύνημα
4 Λεωνίδου τοῦ Ἀρείου
ἀγαθοῦ φίλου, (ἔτους) θ̣ Κλαυδ̣(ίου)
Παχὼν δ̄.

DATE: L'inscription est datée du 4e jour du mois de Pachôn, l'an 9 de l'empereur Claude, ce qui correspond au 29 Avril 44 p.C.

[71] De Laet, *Portorium* (1949), pp. 391-392.
[72] Meredith renvoie à O. Tait, *Gr. Ostr.* (1930), I, 110-125, nos 220-304; II (éd. de Cl. Préaux), 1970-1; P. Viereck, *O. Brüssel-Berlin*, (1922), 7; Fuchs, *J. of Jur. Papyr.*, 5 (1951), 209-210.

Moi, Euphèmos, affranchi de Loukios Attios Félix, m'étant trouvé ici, j'ai fait cet acte d'adoration pour Léonidès, fils d'Areios, mon cher ami, l'an 9 de Claude, le 4e jour du mois de Pachôn.

L. 1: Meredith transcrivit d'abord ЄΥΘΗΜΟС puis corrigea en ЄΥΦΗΜΟС.
L. 5: En copiant l'inscription dans ses cahiers inédits, Winkler, dit Meredith, ne releva pas l'indication de l'année, L θ, lecture que fit A. H. M. Jones, d'après la photographie.

L. 1: Cet Euphèmos est affranchi de *Lucius Attius Felix*.
L. 2: Nous avons trouvé cet emploi de ὧδε dans une inscription de l'ouadi Hammamat (n° 119 de notre édition). Cet adverbe souligne l'éloignement de cet endroit perdu dans le désert.

67. SIGNATURE DE PRIMUS

Non vidi. Sur la paroi de la caverne de l'ouadi Menih. L'inscription est gravée entre le procès-verbal de Caius Numidius Eros (n° 64), gravé au-dessus, et l'acte d'adoration d'Euphèmos (n° 66), gravée en-dessous. En latin, le texte n'occupe qu'une ligne. Photographie de la pierre (Pl. 56, 1).

Photographie de la pierre publiée par H. A. Winkler, *Rock Drawings of Southern Upper Egypt*, I (1938-1939), pl. VIII et republiée par D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), p. 39, fig. 14. Texte publié, d'après cette photographie, par D. Meredith; *Chron. Ég.*, XXIX 58 (1954), pp. 283-284, n° 2 avec transcription en majuscules, photographie de Winkler, p. 283, fig. 44 (Reproduit, d'après Meredith, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1956), p. 20, n° 56; la photographie de Winkler est encore reproduite par G. Geraci, *Aegyptus*, 51 (1971), p. 96).

Primus Sex(ti) Mevi Celeris (centurio) leg(ionis) XXII hic fu(it).

DATE: D'après l'inscription précédente (en latin), datée de l'an 28 d'Auguste, c'est à dire de 2 p.C., et d'après l'inscription suivante (en grec) datée de l'an 9 de Claude, c'est à dire de 44 p.C., nous pensons, vu l'écriture, pouvoir dater le texte de la première moitié du Ier siècle p.C.

Primus, affranchi de Sextus Mevus Celer, centurion de la vingt-deuxième légion, a été ici.

Sur la pierre sigle ∇, au lieu de 7, pour *centurion*. À la fin de la ligne on lit seulement FV.

Au Gebel Fatireh (Mons Claudianus) est mentionné en 113-117 p.C. un centurion de la légion 22[73]: Valvennius Priscus (n° 41).

[73] Sur cette legio XXII, surnommée plus tard Dejotariana, voir J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), pp. 40-55.

68. PROCÈS-VERBAL (EN LATIN) DE RESTAURATION D'UNE CITERNE PAR L. IULIUS URSUS, PRÉFET D'ÉGYPTE

Non vidi. L'inscription a été copiée dans le *castellum* de la station d'Aphrodito à 15 km environ. J. G. Wilkinson trouva la pierre-apparemment un linteau de porte d'entrée, dit Meredith — avec l'inscription en partie effacée. L'ensemble de la porte avait été emporté par des pluies torrentielles et la pierre inscrite entrainée au bord du puits intérieur. Selon la copie faite par Wilkinson, l'inscription latine comprenait cinq lignes, difficiles à lire. Fac-similé (Pl. 56, 2).

Le texte a été signalé par J. G. Wilkinson, *Topography of Thebes* (1835), p. 417 et *Modern Egypt and Thebes* (1843), I, p. 380. Le texte a été publié, d'après la copie de Wilkinson (MSS XXXVIII, p. 152), par D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 58 (1954), pp. 285-287, n° 4 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, fac-similé de la copie faite d'après la pierre par Wilkinson. (Reproduit, d'après Meredith, par A. Merlin, *Année Épigraphique* (1956), p. 20, n° 57 avec transcription en majuscules, petit commentaire).

Anno IIII .....[23].....
2 *L. Iulius Ursus [praef(ectus) Aeg(ypti)* .....[22].....*]hoc*
loco hydreuma [ampl]iavit et cum esset
4 *in[secur]um praesidium [forti]us aedificari jussit*
curam agente operis M(arco) Trebonio Valente praef(ecto) Bernic(idis)

DATE: D'après le nom du préfet d'Égypte L. Iulius Ursus, mentionné ligne 2, et d'après le martelage du nom de Domitien, ligne I, le texte serait de 79-81 p.C., sous Titus.

L'an 4 (de Domitien) L(ucius) Iulius Ursus, préfet d'Égypte, à cet endroit a agrandi la citerne et, comme la protection était trop faible, il l'a fait construire plus fortement, le soin de ce travail étant confié à Marcus Trebonius Valens, préfet de Bérénice.

L. 1: On lit distinctement ANNOS suivi de quatre hastes verticales. Le nom et les titres de Domitien, qui suivaient, sont martelés.

L. 2: C'est E. Birley qui a lu *Iulius Ursus*. Avant on distingue un L, tout au début de la ligne. Le i initial de Iulius a l'aspect d'un B effacé; le second i de ce gentilice a lui aussi la forme d'un B, sur la copie de Wilkinson. Avant le HOC de la fin de la ligne, la copie note ---NASO.NICE dont on n'a su que faire.

L. 3: Au début de la ligne la copie note LOCONVDOIVA, d'où A. H. M. Jones a tiré HYDREVMA. On distingue ---IAVIT avant ETCVMESSET. C'est pourquoi Meredith propose, avec point d'interrogation, *ampliavit*? ou *restauravait*. Merlin garde *ampliavit*.

L. 4: La copie porte, au début, INSONIVM; d'où *ins[ecur]um* Meredith (Merlin).

L. 5: À la fin PRAEFBERNIC. la copie de Wilkinson. D'où *praef. Bernic(idis)* Meredith; *Ber(e)n⟨e⟩c(idis)* Merlin.

L. 2: Iulius Ursus fut préfet d'Égypte entre le 9 Juin 83, date la plus basse connue pour la préfecture de L. Laberius Maximus, et le 8 Février 85, date la plus haute de la préfecture de C. Septimius Vegetus[74]. O. W. Reinmuth donne les dates 79-81[75].

[74] A. Stein, *Die Präfekten von Aegypten* (1950), p. 42.
[75] O. W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt* (1967), pp. 86-89.

L. 3: D'après le contexte et les vestiges archéologiques, il s'agit ici de la restauration d'une citerne, comme au Paneion d'El-Kanaïs, par exemple [76].

L. 4: Le petit fort était surtout destiné à protéger ce point d'eau.

L. 5: La graphie *Bernic(idis)* au lieu de *Berenicidis* est sans doute un fait de prononciation. Deux préfets de Bérénice ont signé sur le Colosse de Memnon [77]. L'abréviation était usuelle.

LE TEMPLE RUPESTRE DE SENSKIS

Senskis (Sikkait)

Rassemblant les renseignements recueillis par F. Cailliaud, G. Belzoni, J. G. Wilkinson et Nestor L'Hôte, J. A. Letronne nous décrit ainsi le site de Senskis [78]:

«C'est à une journée au Sud du mont *Zabarah*, entre ce mont et le rivage de la mer Rouge à Bérénice, que se trouve la petite vallée appelée dans le pays *Sekket*, découverte aussi par Mr Cailliaud, qui en a donné une vue (*Voyage à l'Oasis de Thèbes*, pl. XXIII). Il y avait là aussi des mines d'émeraude; et l'on y remarque encore des restes considérables d'exploitation. De chaque côté des rochers, on aperçoit une centaine de petites maisons bâties en pierres brutes, sans mortier ni ciment: une seule, qui se distingue des autres, doit avoir été la résidence du chef militaire chargé de garder l'établissement: le reste n'a pu servir qu'aux mineurs.

On y trouve, en outre, un *spéos*, ou chapelle creusée dans le tuf, avec une facade extérieure d'architecture dorique (cf. pl. XVI, I) et présentant un caractère analogue à celui des temples de *Djebel-Dokhan* et de *Djebel-Fateereh*, et, sans doute, par la même raison. Les deux portes conduisent à une seule excavation, qui n'est nullement séparée dans l'intérieur. Cette indication, que je dois à Mr L'Hôte, est importante pour l'intelligence des deux inscriptions.

Cette facade, qui n'a été qu'ébauchée, est sans autre ornement qu'un simulacre de globe, avec deux *uraeus* sculptés sur le tympan cintré des portes. 'Tout cela', a dit Mr L'Hôte, 'forme une triple anomalie digne de l'époque et de ceux qui ont bâti cet édifice'. Cette époque, en effet, bien qu'elle ne puisse être déterminée par aucun caractère certain, est nécessairement fort réçente, dans tous les cas très postérieure au temps d'Hadrien».

69. DÉDICACES GRAVÉES AU-DESSUS DES ENTRÉES DU TEMPLE RUPESTRE DE SENSKIS

J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XVI, n° 1 indique la position des différentes partie de cette inscription. Il précise [79]: «Outre les six lignes qui occupent l'architrave et le bandeau de la porte de droite, on trouve un peu plus haut, sur le listel, au-dessous du tympan demi-circulaire, les restes de deux lignes qui ont échappé à Nestor L'Hôte, mais que donnent les copies de Mr Cailliaud, de Belzoni et de Sir Gardner Wilkinson». L'autre partie de

[76] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 12.
[77] A. et E. Bernand, *Colosse de Memnon*, n°s 4 et 14.
[78] J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 454-455. *Cf. supra* la description de Belzoni.
[79] J. A. Letronne, *Recueil*, I, p. 457.

l'inscription est située «au-dessus de l'autre porte, à gauche, dans une situation semblable à celle de la précédente et est composée également de six lignes»[80]. Letronne remarque aussi[81]: «Il eût été plus naturel, assurément, de placer la première partie de l'inscription sur la porte de gauche, et la seconde sur celle de droite; mais il est vraisemblable que, d'abord, on ne se proposait pas de mettre une seconde inscription: on se sera ravisé plus tard, et l'on aura voulu mentionner des offrandes faites postérieurement». Ces inscriptions ont dû rester sur place. *Non vidi.* Fac-similés (Pl. 57 et 58).

Copie d'après la pierre par G. Belzoni, *Voyage en Égypte*, trad. G. B. Depping, 2 (1821), pp. 90-91 où Thomas Young en propose une restitution «fort incomplète sans doute» dit J. A. Letronne[82], «mais qu'il était peut-être difficile de faire meilleure avec la copie qu'il avait à sa disposition et privé comme il l'était des renseignements nécessaires». Republié, d'après la pierre, par F. Cailliaud, *Voyage à l'oasis de Thèbes* (1821), pl. VIII, 3 avec transcription en majuscules, très fautive. Republié, d'après Belzoni et Cailliaud, d'après la copie inédite de G. Wilkinson et d'après la copie de Nestor l'Hôte[83] et le dessin du monument fait par ce dernier, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 453-463, n°s 51 et 52[84]; dans son *Atlas*, pl. XVI, n°s 2 et 3, Letronne donne en fac-similé les copies de Wilkinson et *ibid.*, n°s 4 et 5 les copies de Nestor L'Hôte: Letronne transcrit en minuscules, traduit et commente. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4839 avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, et commentaire; reproduit, d'après les précédents et d'après Franz, par W. Dittenberger, *OGI*, 2 (1905), n° 717 avec transcription en minuscules et commentaire; reproduit, d'après Dittenberger, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1274 avec transcription en minuscules et par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 3(1950), n° 8384 avec transcription en minuscules). Cf. P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, 2 (1972), p. 431, n. 704 qui signale le texte d'après Dittenberger et Cagnat-Jouguet.

Πολύφαντος(?) [ὁ] καὶ Τοῦτος,
[(ἔτους) .. Γ]α[λ]λιηνοῦ, Μεχεὶρ κ̣ζ̣΄,
[ἐπὶ ---]ρωνίου εὐχαριστήσας τῷ
[Σαράπιδι] καὶ τῇ Ἴσιδι καὶ τῷ Ἀπόλλωνι καὶ
[τοῖς συν]νάοις θεοῖς πᾶσι ἐποίησα τὸ ἱερὸν
[ὑπὲρ] Βερενείκης καὶ τὸ ζῴδιον, καὶ ὀρύξας
[τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος ἀπὸ θεμελίου ἐ̣κ̣ [τ]ῶ̣[ν]
[ἐμῶν κα]μάτων ἀνέθηκα ἐπ' ἀγαθῷ
σὺν τοῖς τέκνοις καὶ ἅμα τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις],

[80] *Id.*, p. 460.
[81] *Id.*, p. 460.
[82] *Id.*, p. 455.
[83] J. A. Letronne, *Recueil*, I, p. 456: «Mr Nestor l'Hôte, que j'avais prié de prendre un dessin exact de ces mêmes inscriptions, ainsi que de la partie de l'édifice sur laquelle elles se trouvent, a rempli cette mission avec l'exactitude qu'il met à tout ce qu'il entreprend». Sur ce voyage de 17 jours que fit Nestor L'Hôte au printemps 1841 depuis Edfou jusqu'à Bérénice, en visitant ces mines d'émeraudes qui le déçurent beaucoup, voir J. Vandier d'Abbadie, *Nestor l'Hôte (1804-1842)* (1963), p. 9 avec bibliographie sur ce voyageur p. 11.
[84] *Id.*, p. 455: «La copie de Mr Cailliaud, qui n'est guère moins imparfaite (que celle de Belzoni) a paru dans la première livraison de son Voyage aux oasis, sans que rien n'y indique la place qu'occupent les deux inscriptions, ni la dépendance des diverses parties dont chacune d'elles se compose ... Je m'adressai à Mr Cailliaud, pour qu'il voulût bien à cet égard rappeler ses souvenirs. Il me donna alors quelques indications qui se sont trouvées parfaitement conformes à celles que bientôt après me transcrivit Sir Gardner Wilkinson, en m'envoyant la copie qu'il avait prise sur le lieu même».

καὶ [ἐ]ποίησα φιάλιον ἀργυροῦν παρὰ τῶι θεῷ [Σ]ᾳρ[ά]-
[πιδι κ]αὶ παρὰ τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενσκειτηνεῖ,
12 ὁμοίως φιάλην ἀργυρᾶν (λιτρῶν) β, ταῦτα πάντα ἐκ τῶν ἐμῶν
καμάτων εὐχαριστήσας τῷ Σαράπιδι τῷ Μινί. Ἐνώρυξα
τὸν λάκκον μηνὸς Παυνὶ κα', καὶ [μην]ὸς Μεχεὶ[ρ] κ̣ζ' τὸ ἱερὸν ἐποί|ησα.

DATE: La fondation du sanctuaire est datée, dans le texte (lignes 2 et 14) du 27 Méchir et le curage de la citerne, du 21 Pauni (l. 14). Le sanctuaire a donc été fondé vers le 21 février et la citerne a été curée vers le 15 juin. Le règne de Gallien, ici mentionné (l. 2), a pour an 1 l'année 253/254 p.C., comme le règne conjoint de Valérien et Gallien. Ce règne s'achevant en 268 p.C., avec l'avénement de Claude II, notre inscription se situe entre 253 et 268 p.C.

Moi Polyphantos(?), appelé aussi Toutos, l'an-- de Gallien, le 27e jour du mois de Méchir (= 20 février), sous---onius, pour remercier Sarapis, Isis, Apollon et tous les dieux partageant leur temple, j'ai fait ce sanctuaire pour Bérénice, ainsi que la figurine, et, après avoir creusé le puits de l'aiguade, depuis le fond, par mes efforts, je l'ai dédié, pour le bien, avec mes enfants et aussi avec mes compagnons de travail, et j'ai fait une timbale en argent que j'ai déposée auprès du dieu Sarapis et, auprès de Notre Dame Isis de Senskis, de même un vase en argent du poids de deux livres, tout cela étant fruit de mes efforts pour remercier Sarapis-Min. J'ai creusé dans le puits le 21e jour du mois de Pauni (= 15 Juin) et c'est le 27e jour du mois de Méchis (= 20 février) que j'ai fait le sanctuaire.

L. 1: Cette ligne et la suivante sont gravées sur le listel de la corniche de la porte de droite; ces lignes ont échappé à Nestor L'Hôte. Thomas Young, d'après la copie de Belzoni, propose (en croyant que cette ligne 1 est la ligne 6, car il pense à tort que le texte de la porte de gauche doit se lire avant celui de la porte de droite) ..πο..υράλιος καὶ τοῦ Τρ..ς et traduit avec un beau courage «Sous Aurélien et Trajan(?)---». Cailliaud copie ΠΟ.ΥΡΜΙΟC...ΚΔΓΤΟΥΤΡC et Wilkinson ΠΟWPANOCKAI-TOYTOC. Letronne déclare: «Il n'y a d'à peu près certain que ΠΟ.ΥΡΑΝΙΟC--- c'est à dire Πό(βλιος) [Ο]ὐράνιος». Franz propose Π. Ο[ὐετ]ρανὸς [ὁ] καὶ Τοῦτος. Mais Dittenberger juge improbable la restitution de Franz, qu'il faille entendre *veteranus* ou bien le cognomen *Veteranus*; dans la transcription de Letronne il juge impossible qu'un prénom soit suivi d'un sobriquet. Il transcrit donc Πο[λυ]--ρανος [ὁ] καὶ Τοῦτος, mais n'ose restituer Πο[λ]υ[κά]ρανος qui ne lui semble pas grec, ni corriger en Πολυ[φ]άν[η]ς comme Jouguet ou en Πολυ[ά]ρατος qui lui paraissent risqués. Bilabel restitue, avec un point d'interrogation, Πολύρανος(?) [ὁ] καὶ Τοῦτος.

L. 2: D'après la mauvaise copie de Belzoni, Thomas Young écrit ..ωδιήνου Μεχεὶρ κζ' et traduit «Hérodien(?), le 27 Méchir». Cailliaud copie ΩΛΙΗΝΟΥΜΕ..ΧΚΙΟ$\overline{\text{KZ}}$ et Wilkinson ΜΑΙΗΙVΟΥ ΜΕ.ΧΕΙΡ$\overline{\text{KZ}}$. Letronne juge «à peu près certain» ΛΛΙΝΟΥ.ΜΕΧΕΙΡΚΖ et propose [(ἔτους) --Γα]λλιηνοῦ, μεχεὶρ κζ «telle année de Gallien, le 27 de Méchir». (le 20 Février d'une année comprise entre 252 et 268 p.C.). D'après lui «il semble que ce soit là simplement un proscynème, mis après coup par une ou plusieurs personnes, qui ont voulu seulement faire acte de présence». Franz adopte la restitution de Letronne et transcrit [L-Γαλ]λιηνοῦ, Μεχεὶρ $\overline{\text{κζ}}$. Dittenberger juge très sagace la restitution de Letronne, qu'il adopte, mais en remarquant que le nom de Galien, sans celui de Valérien, n'apparait seul qu'après le mois d'Août 260 p.C., date à laquelle Valérien fut fait prisonnier par les Perses; cela situe l'inscription entre 261 et 268 p.C. Jouguet et Bilabel se rallient aussi à Letronne en ce qui concerne la restitution.

L. 3: Thomas Young transcrit, d'après Belzoni, ...ρωνίου εὐχαριστήσας τῷ ... et traduit «De (Semp)ronius, faisant hommage à ---». Cailliaud copie ΡΩΝΙΟΥϵVΧΔΡΙϵΤΜϹΔϹΤΩ. et Wilkinson, de façon plus exacte, ΡΩΝΙΟΥϵΥΧΑΡΙϹΤΗϹΑϹΤΩ ---. Nestor L'Hôte note --ϵΡΩΝΙΟΜϵΥΧΑ-ΡΙϹΤΗϹΑϹΤΩ. Letronne transcrit [.....[11].....]ρωνιου εὐχαριστήσας τῷ et commente: «Au commencement de la première ligne il y avait un nom propre au nominatif; les lettres ΡΩΝΙΟΥ sont les restes des noms Πετρωνίου, Σεμπρωνίου, Ἀπρωνίου ou l'un des noms romains terminés en ΡΩΝΙΟϹ, car je ne vois pas de noms grecs qui puissent convenir à cette finale, mais peu importe. «Franz suppose que le génitif est un patronyme et que le nom figurait immédiatement avant; il écrit [ὁ δεῖνα Πετ]ρωνίου εὐχαριστήσας τῷ. Mais Dittenberger (Jouguet) juge qu'il n'y a pas de raison de considérer les deux premières lignes comme constituant une inscription indépendante et préfère écrire, en ponctuant d'une virgule après Μεχείρ κζ', [ἐπὶ Πετ]ρωνίου, εὐχαριστήσας τῷ. Il reconnait qu'on attendrait après le nom l'indication de la fonction (ἐπάρχου ou ἡγεμόνος) et que le nom propre pouvait être l'un de ceux qu'indique Letronne, ou bien d'autres, comme [Ἀκερ]ρωνίου par exemple. Bilabel adopte la transcription de Dittenberger.

L. 4: Thomas Young transcrit, à partir de Belzoni, καὶ τῇ Ἴσιδι καὶ τῷ Ἀπόλλωνι [τοῖς συν]/νάοις. Cailliaud copie ΚΔΙΤΗΙϹΙΔΙΚΔΙΓΩΑΠΟΛΛΩΝΙΚΔΙ et Wilkinson ΚΑΙΤΗΙϹΙΑΙΚΑΙΤΩΑΠΟΛΛΩ ΝΙΚΑΙ comme Nestor L'Hôte. C'est pourquoi Letronne restitue [Σαράπιδι] καὶ τῇ Ἴσιδι καὶ τῷ Ἀπόλλωνι καί, adopté par Franz, Dittenberger et Bilabel.

L. 5: Thomas Young transcrit νάοις θεοῖς πᾶσι ἐποίησα τὸ ἱηρόν. La copie de Cailliaud est assez grossière portant ΝΙΔΟΙϹΘϵΟΙϹΓΑϹΙϵΠΟΙΗΝΡΟΙϵϘΟΝ. Wilkinson copie ΝΑΟΙϹΘϵΟΙϹΠΑϹΙϵ-ΠΟΙΗϹΑΤΟΙϵΡΟΙΧ et Nestor L'Hôte ΝΑΘΙϹΘϵΟΙϹΠΑϹΙϵΠΟΙΗϹΙ.ΟΙϵΡΟΝ. Letronne transcrit [τοῖς συν]νάοις θεοῖς πᾶσι ἐποίησα τὸ ἱερόν qui est reproduit par Franz, Dittenberger, Jouguet et Bilabel.

L. 6: Thomas Young transcrit ... Βερενείκης καὶ τὸ ζῴδιον καὶ ὁρύξας. La copie de Cailliaud nous offre ΒϵΡϵΝϵΙΚΗϹΚΑΙΤΟΖΩΔΙΟΝΧΛΙΟΡVΞΔϹ; celle de Wilkinson est bien meilleure, donnant ΒϵΡϵΝΙΚΗϹΚΑΙΤΟΖΩΔΙΟΝΚΛΙΟΡΥΞΑϹ et celle de Nestor L'Hôte est moins soigneuse, montrant ΡϵΡϵΝϵΙΚΗϹΚΑΙΤΟΖΩΔΙΟΝΚΑΙΟΡΥΓ'Α. Letronne remarque: «La liaison des trois autres lignes (6 à 8) avec les premières (3 à 5) laisse beaucoup d'incertitude. Les deux copies figurées de Sir Gardner Wilkinson et de Mr Nestor L'Hôte diffèrent beaucoup quant à la disposition des lettres. Dans celle du second de ces voyageurs, la fin des lignes arrive à fleur du chambranle de la porte et il semble qu'on ne puisse y intercaler aucune lettre; dans celle du premier, il reste encore à remplir un espace de sept ou huit lettres. Il n'y a pas moins de différence pour la disposition du commencement. Cela nous laisse la liberté de placer, avant ou après, celles qui pourraient être nécessaires pour faire un sens. Or il est certain qu'il en manque quelques-unes au commencement et à la fin des sixième et septième lignes». Ces réserves faites, Letronne écrit [ὑπὲρ] Βερενέικης καὶ τὸ ζῴδιον καὶ ὀρύξας [τὸν λάκ]. Franz se rallie à ce texte, sauf qu'il ponctue d'un point en haut après ζῴδιον et réserve [τὸν λάκκον] pour le début de la ligne 7, suivi en cela (mais non pour la ponctuation) par Dittenberger et par Bilabel, qui ne mettent ni point ni virgule après τὸ ζῴδιον. Jouguet ne restitue pas ὑπέρ.

L. 7: Thomas Young transcrit ῥεύματος ἀπὸ θεμελίου καὶ [ἐκ τῶν ἰδίων χρη]ματων et traduit «ayant creusé (le canal de la rivière) depuis les fondements et à ses propres dépens». La copie de Cailliaud indique... ΡϵVΜΑΤΟϹΑΡΟΘϵΜϵΛΙΟΥΚ'....; celle de Wilkinson --ΡϵΥΜΑΤΟϹΑΙΙΟΘϵ ΜϵΝΟΥΚι-.ω; celle de Nestor L'Hôte --ΡϵΥΜΑΤΟϹΑΡΟΘϵΜϵΛΙΟΥ.ΟΙ--. De ces copies Letronne tire [τὸν λάκ/κον τοῦ ὑδ]ρεύματος ἀπὸ θεμελίου ἓ[κ τῶν ἐμῶν] et Franz (Jouguet) transcrit [τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος ἀπὸ θεμελίου [ἐκ τ]ῶ[ν] que Dittenberger adopte en écrivant à la fin (ἐ)[κ τ]ῶ[ν] tandis que Bilabel, adoptant le texte, écrit à la fin ἐ̣κ̣[τ]ῶ[ν].

L. 8: Thomas Young transcrit μάτων ἀνέθηκε ἐπ' ἀγαθῷ. Cailliaud copie ..ΜΔΤΩΝΔΝϵΘΗΚ ΔϵΠΑΓΔΘΩ..., Wilkinson ΜΛ⌐ΩΙΥΑΝϵΘΗΚΛϵΠΑΓΑΟΩ, Nestor L'Hôte ΛΑΤΩΝΑΝϵΘΗΚΑ ϵΙΑΓΑΘΩ. De là Letronne restitue [κα]μάτων ἀνέθηκα ἐπ' ἀγαθῷ, Franz préférant écrire [ἰδίων κα]μάτων ἀνέθηκα ἐπ' ἀγαθῷ reproduit par Dittenberger et Bilabel. Jouguet écrit [ἐμῶν κα]μάτων.

L. 9: Cette ligne et les suivantes sont gravées au-dessus de la porte de gauche. Thomas Young a transcrit cette fin comme si c'était le début du texte. Il écrit ici Σὺν τοῖς τέκνοις vac. καὶ τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένοις. Cailliaud copie VNTOICTЄKNOICKAKAIΛATOIЄCYNЄMOSЄPYΔZOMCNOT; Wilkinson, avec beaucoup plus de soin, relève CYNTOICTЄKNOICKAIAIΛAΓOICCYNЄMOIЄPΓA ZOMЄN; Nestor L'Hôte copie VNTOICTЄKΘICKAIAMATOICCYNЄMOIЄPΓAZOMЄN..; En sorte que Letronne restitue σὺν τοῖς τέκνοις καὶ ἅμα τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομέν[οις], adopté par Franz qui écrit ἐργαζομένο[ις]. Dittenberger transcrit à tort σὺν τοῖς τέκνοις καὶ τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις], suivi par Bilabel.

L. 10: Thomas Young transcrit καὶ ποιήσασι καὶ μαρτυρουμ. παρὰ τῷ θεῷ, mais les différentes copies permettent d'améliorer ce texte. Cailliaud copie de façon très défectueuse ΛP.ΠOIHCACIAAΩ NAPTYIVMΓAPATΩ.OC, mais Wilkinson est beaucoup plus précis en relevant KAI vac. ΠOIHC ACIΔΔIONAPΓYPOYIYΠAPATΩ'OЄΩΙΛC, tandis que Nestor L'Hôte donne un texte moins bon ΠΘIHCAΠANINAPPV.OYNTIAPATΩNΘЄΩN. Letronne restitue donc [καὶ ἐ]ποίησα φιάλιον ἀργυροῦν παρὰ τῷ θεῷ [Σαρά]- suivi par Franz qui écrit καὶ [ἐ]ποίησα [φ]ιά[λ]ιον et par Dittenberger (Jouguet) qui écrit καὶ [ἐ]ποίησα (φ)ιά(λ)ιον et, plus loin, τῶι θεῷ [Σαρά]-. De même Bilabel suit Letronne, mais écrit καὶ [ἐ]ποίησα φιάλιον et τῶι θεῷ Σ[αρά]-.

L. 11: Thomas Young transcrit καὶ παρὰ τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενσκείτῃ. Cailliaud copie IAI.. ΠΠATHKVP.ΙΙCIΔITHCЄNCKЄITHO; Wilkinson, avec plus de soin, :AI vac. ΠAPATHKYPIIC CIΔITHCЄNCKЄITHC--; Nestor L'Hôte, assez exactement, ΠAPATHKYPIICKAITHCЄNЄKЄITNЄI. D'où Letronne restitue [πιδι καὶ] παρὰ τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενσκείτῃτο et Dittenberger [πιδι κ]αὶ παρὰ τῇ κυρί[ᾳ] Ἴσιδι τῇ Σενσκειτ[η]νεῖ suivi par Jouguet et Bilabel.

L. 12: Thomas Young transcrit Ὁμοίως φιάλην ἀπύραν λβ΄. ταῦτα πάντα ἐκ τῶν ἐμῶν χρη-. Mais Cailliaud copie OMOYΩCΦIAΛHMAPLVPANAB-TAYTAΠΔNTAЄCTΩNЄMΩIY, amélioré par Wilkinson en OMOIΩCΦIAΛHNAPΓYPAN↑BTAYTAΠANTAЄKTΩNЄMΩN et vérifié par Nestor L'Hôte qui relève OMOHACΦIAΛHNAPΓYPANAB.TΛYTAΠANTAЄXTΩNЄMΩN. En sorte que Letronne transcrit ὁμοίως φιάλην ἀργυρᾶν ΛB.ταῦταπάντα ἐκτῶν ἐμῶν et Franz ὁμοίως φιάλην ἀργυρᾶν ↑$\overline{\beta}$. Ταῦτα πάντα ἐκ τῶν ἐμῶν adopté par Dittenberger (Jouguet), qui ponctue d'une virgule avant ταῦτα, alors que Bilabel ponctue d'un point en haut et écrit ἰ (= λιτρῶν) β·

L. 13: Thomas Young transcrit μάτων, εὐχαριστήσας τῷ Σαράπιδι καὶ τῷ Μνίει ϛ. Cailliaud copie KANATIONЄVXΔPICTHCΔCTΩCAPAΠIΔITΩMNIЄIΩPVZA; Wilkinson, lui, avec beaucoup plus de soin KAMATΩNЄYXAPICTHCACTΩCAPAΠIΔITΩM.NĪЄNΩPYΞA; Nestor L'Hôte, moins heureusement KAIΛATIΩNЄVXAPICTHCACTΩCAPAΠIΔITΩMINIЄYΩPY.A. Letronne transcrit donc καμάτων, εὐχαριστήσας Σαράπιδι τῷ Μνίει· ἐνώρυξα et Franz καμάτων εὐχαριστήσας τῷ Σαράπιδι τῷ Μνιεῖ. Ὤρυξα. Dittenberger adopte le texte καμάτων εὐχαριστήσας τῷ Σαράπιδι τῷ Μινιεῖ. ὤρυξα suivi par Jouguet et Bilabel.

L. 14: Thomas Young transcrit τὸν λάκκον > η K.ος Παύνι κα΄. Σαράπ.. Μνίει..τὸ ἱερὸν ἐποίησα. Cailliaud copie TOΦYΛAKKON)—HMOCΠΔVNIKIAI..Ιδδ̄T = MKXΠXZTOIЄPVOVЄΠCIHCΔ; Wilkinson, mieux, TONΛAKKONMHMOCΠAYNIKAI.AIIC'OΓ = MЄXЄIΞXZTOICPONЄΠOI/HC HE la dernière lettre étant hors du cadre de la porte et les trois lettres précédentes, en dessous de la ligne; Nestor L'Hôte copie TONλΔKKONHHNOCЄΠAYNIKAI〈ˇ IHCAΘT = MЄXЄIONZTOIЄP. ΔЄΠOI/HCA. C'est pourquoi Letronne transcrit τὸν λάκκον μηνὸς παυνί· καὶ μηνὸς μεχεὶρ ΚΖ, τὸ ἱερὸν ἐποί/ησα, ce qui est adopté par Franz sous la forme τὸν λάκκον μηνὸς Παυνί, καὶ [μην]ὸ[ς] Μεχεὶ[ρ κ]ζ τὸ ἱερὸν ἐποίησα. Dittenberger s'y rallie en écrivant τὸν λάκκον μηνὸς Παυνὶ κα΄, [κ]αὶ [μην]ὸς Μεχεί[ρ] (κ)ζ΄ τὸ ἱερὸν ἐποί/ησα, suivi par Jouguet et Bilabel.

L. 1: Πολύφαντος [ὁ] καὶ Τοῦτος. Le nom Πολύρανος, qui s'appuyait sur la copie de Wilkinson, n'est pas connu par ailleurs et ne s'explique pas. Peut-être faut-il donc lire Πολύφαντος P et Φ pouvant aisément se confondre à la lecture et Cailliaud notant un I

qui peut être un T, avant la désinence. Le nom Πολύφαντος est plus compréhensible[85] et est attesté par *P. Princ.* 1014, au Ier siècle p.C.[86]. Les copies n'indiquent pas l'article [ó] avant καί, mais, comme les verbes sont au singulier, il faut bien croire qu'il n'y avait qu'un seul dédicant et que Τοῦτος est un sobriquet. Ce surnom n'apparait pas ailleurs dans les inscriptions grecques d'Égypte. Il peut venir du latin *Tutus*, à moins qu'il ne soit d'origine indigène[87].

L. 2: [(ἔτους).. Γ]α[λ]λιηνοῦ. Le règne de Gallien, qui dura quinze ans, est le plus long du IIIe siècle p.C.[88], puisqu'il s'étend de 253/254 à 268 p.C. La titulature est ici réduite au nom de l'Empereur[89], mais la disparition des chiffres indiquant l'année rend la datation précise impossible. Comme le remarque Dittenberger, on sait que Valérius fut fait prisonnier par les Perses en août 260 p.C. Il y a donc des chances pour que l'inscription soit située entre 261 et 268 p.C. La fondation du sanctuaire est rappelée à la ligne 14. C'est en février que le sanctuaire a été dédié, la citerne étant curée en mai.

L. 3: [ἐπὶ – – –]ρωνίου. Dittenberger remarque avec raison que Letronne et Franz ont cru à tort qu'il s'agissait ici d'un patronyme, puisqu'ils pensaient que les lignes 1 et 2 constituaient un proscynème à part. En fait, nous avons ici la mention du magistrat sous la juridiction duquel eut lieu la fondation du sanctuaire. Evidemment on attendrait, s'il s'agit du préfet d'Égypte, la mention ἐπάρχου, on bien l'indication ἡγεμόνος. Il peut aussi s'agir d'un officier. Ainsi, à l'ouadi Semna[90], la préposition ἐπὶ suivie du nom propre s'applique à un tribun de la legion III, directeur des mines. Ici le nom de la fonction n'est pas précisée et le nom du personnage ne peut être restitué, comme l'a bien remarqué Dittenberger. En tous cas, nous avons là une indication temporelle[91].

Εὐχαριστήσας se trouve dans d'autres inscriptions du désert. Par exemple, au Paneion de l'ouadi Hammamat, on trouve εὐχαριστῶν τῷ τόπωι[92]. Au Paneion d'El-Kanaïs, sous Commode, on lit [καὶ ε]ὐχαριστήσας ἐποίησα ἐπ' ἀγαθῷ[93]. Ce verbe εὐχαριστέω est usité à Philae, à l'époque impériale[94]. Il n'apparait qu'une seule fois dans les Syringes[95].

L. 4: [Σαράπιδι] καὶ τῇ Ἴσιδι καὶ τῷ Ἀπόλλωνι. Avant Isis on attend tout naturellement la mention de Sarapis, qui est nommé avant la déesse aux lignes 10-11 et de nouveau ligne 13. Isis Sôteira apparait au Paneion d'El-Boueib[96]. Au Paneion d'El-Kanaïs, le soldat

[85] Pape-Benseler, p. 1230.
[86] Foraboschi, p. 264.
[87] Peut-être une variante de Θουτεύς ou de Θωτᾶς (noms formés sur celui du dieu Thoth), ou bien de Τοτοῆς (nom formé sur *Tutu*). Voir Hopfner, n°s 36 et 76.
[88] Sur ce règne de Gallien on peut consulter ce que dit R. Rémondon, *La crise de l'Empire Romain de Marc-Aurèle à Anastase* (1964), pp. 71, 100-110, 116, 127, 135, 245, 257, 263, 277, 281.
[89] Bureth, pp. 120-121.
[90] Voir n° 51.
[91] Voir cet emploi de ἐπὶ suivi du génitif dans *De Koptos à Kosseir* (index). Au Paneion d'El-Kanaïs, n° 12, ligne 1, on lit: ἐπὶ θηβάρχ(ου) Στράτωνος.
[92] *De Koptos à Kosseir*, n° 134, lignes 2-3.
[93] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 59 bis, lignes 6-7.
[94] *Philae* II, n° 197, ligne 16 et n° 217, ligne 3.
[95] Baillet, *Syringes*, n° 302.
[96] *De Koptos à Kosseir*, n° 154.

Crispinus rêve du banquet de Sarapis[97]. Au Paneion de l'ouadi Hammamat, Amon, Harpocrate et Hathor sont associés[98]. À Apollonopolis Magna, le stratège Lichas honore Sarapis et Isis[99]. Apollon, cher aux militaires, n'étonne donc pas dans ce désert.

L. 5: τὸ ἱερὸν désigne l'hémi-spéos que Letronne a décrit[100].

Parmi les συννάοι θεοί sans doute faut-il compter Harpocrate qui est figuré au Paneion de l'ouadi Hammamat. Mais il est difficile de préciser quels sont les autres dieux qui partagent ce sanctuaire avec Sarapis, Isis et Apollon[101].

L. 6: [ὑπὲρ] Βερενείκης. Letronne remarque très justement[102]: «Le nom Βερενείκης ne peut suivre immédiatement ἐποίησα τὸ ἱερόν; quel pourrait être alors le sens de ce génitif? On a cru voir, dans ce nom, celui de la ville de *Bérénice* et l'on a supposé que ce pouvait être l'ancien nom de Sekkeit: mais on ne peut s'arrêter à cette idée. Il est tout aussi difficile de croire que Βερενείκης est le complément de ἱερόν; ce génitif ne peut dépendre que de ὑπέρ, qui a disparu. L'auteur de la dédicace veut exprimer *qu'il a fait ce temple à Sérapis etc... comme témoignage de reconnaissance* (εὐχαριστήσας), *pour la santé rendue à Bérénice*; comme on trouve, à la fin de l'inscription de Pappus Théognostus[103] εὐχαριστήριον ὑπὲρ Τριπτολέμας ἀνέθηκα ἐπ' ἀγαθῷ. Cette *Bérénice*, comme *Triptoléma*, était, sans doute, la femme du donateur. Dans ce dernier cas, la qualité de cette femme a été omise. Cela est positif; ainsi on peut se dispenser aussi de mettre τῆς συμβίου avant Βερενείκης, et se contenter de lire ὑπὲρ Βερενείκης». Dittenberger ce rallie à ces vues. Vu la date de notre inscription on ne peut songer à la reine Bérénice I[ère][104], mère de Ptolémée II Philadelphe et éponyme, selon Pline[105], du port de Bérénice; d'autant plus que le seul nom, sans titre, empêche de songer à la souveraine.

Pour l'explication de τὸ ζῴδιον Letronne hésite entre une statuette de divinité ou de personne. Il écrit[106]: «Outre le spéos, le donateur avait encore fait aussi ce qu'il appelle τὸ ζῴδιον (ἐποίησα-- καὶ τὸ ζῴδιον), littéralement *la figurine*, terme employé souvent, comme ζῷον, dans le sens d'une petite figure sculptée, peinte ou brodée. Ce mot, pris ici d'une manière absolue, signifierait difficilement τὸ ἄγαλμα, *la statue du dieu*. D'ailleurs, comme la dédicace est faite au nom de trois divinités, Sérapis, Isis et Apollon, sans compter les dieux parèdres (οἱ σύνναοι θεοί), il aurait fallu exprimer laquelle de ces divinités la statuette représente, à moins qu'on n'eût mis τὰ ζῴδια. Je crois donc que ζῴδιον désigne ici l'ex-voto lui-même, la figurine représentant soit Bérénice en personne, soit seulement la partie malade telle qu'elle était avant la guérison, le pied, la main, ou toute autre partie du corps».

[97] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 59 bis.
[98] *De Koptos à Kosseir*, p. 74.
[99] Voir n° 77.
[100] Letronne, *Recueil*, I, pp. 454-455.
[101] Voir n° 86: dédicace à Pan Euhodos et à tous les autres dieux et déesses, fait par Sôtérichos, fils d'Ikadion (commentaire de la ligne 12).
[102] Letronne, *Recueil*, I, p. 458.
[103] Inscription d'Alexandrie, au Musée de Turin. Voir *CIG*, n° 4684 ou *OGI*, n° 699 ou *Sammelbuch*, n° 8284.
[104] *Prosopogr. Ptolem.*, VI, n° 14497.
[105] Pline, VI, § 168: *Berenice, oppidum matris Philadelphi nomine.*
[106] Letronne, *Recueil*, I, p. 458.

À vrai dire, l'interprétation de Letronne suppose que la figurine ait été déposée dans un sanctuaire guérisseur, ce qui n'est pas explicitement dit. En outre, Sarapis apparait comme le dieu principal: il est nommé en premier lieu à la ligne 4 et on précise, à la ligne 13, qu'on a tout fait en reconnaissance envers lui. De même que Pan apparait sur une paroi du Paneion d'El-Boueib[107], sanctuaire très fruste, de même il est probable que Min-Sarapis avait ici sa représentation, comme il est représenté aussi sur les rochers du Paneion de l'ouadi Hammamat[108].

Le terme de ζῴδιον peut très bien s'appliquer à une divinité. Ainsi, à Délos, dans l'inventaire d'Hypsoklès pour l'offrande d'une certaine Cleinô[109], on rencontre, selon la seconde lecture d'Homolle ζώιδια ἀργυρᾶ δύο (et non χοΐδια). Ces deux statuettes, aussi appelées ἀνδριαντίδια, dédiées à Apollon et Artémis, sont celles des dieux jumeaux.

De même, en Égypte, sur un linteau de grès avec dédicace d'un Sarapieion, à Louxor[110], on lit, ligne 3, ἐκ τοῦ ἰδίου ἀνοικοδομήσας τὸ ἱερὸν τὸ ζῴδιον ἀνέθηκεν εὐχῆς καὶ εὐσεβίας χάριν et, ligne 5, ὁ αὐτὸς δὲ καὶ νεοκόρος αὐτοῦ τοῦ μεγάλου Σαράπιδος καὶ τὰ κατάλοιπα ζῴδια ἀνέθηκε. Or, selon J. Leclant[111], plusieurs statues divines ont été retrouvées dans ce monument, et notamment, au fond du sanctuaire, se trouvait une statue d'Isis. On voit donc que le terme s'applique parfaitement à la représentation d'une divinité.

Nous savons que l'édicule renfermant la figure divine était dite ζωθήκη, comme nous l'apprend une inscription de Canope[112] et aussi une inscription d'Alexandrie[113].

L. 7: [τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος. La traduction de Thomas Young: «ayant creusé (le canal) de la rivière depuis les fondements», ne tient vraiment pas compte des conditions géographiques de la région[114]. On a vu qu'au Paneion d'El-Kanaïs un puits était tout proche du temple[115] et nous savons par l'inscription d'Antinooupolis[116] que l'Empereur Hadrien avait muni la route du désert de puits convenablement espacés. Une inscription de Tentyris (Denderah) nous apprend[117] qu'un puits se trouvait dans le sanctuaire. Enfin nous avons rapproché les textes du Delta relatifs à l'entretien des canaux[118]. Belzoni,

[107] *De Koptos à Kosseir*, pl. 71, 1.
[108] *De Koptos à Kosseir*, pl. 15, 2 etc...
[109] J. Tréheux, *Chronique d'Égypte*, 32 (1957), pp. 145-151: *Cleinô à Délos*. (L. et J. Robert, *Bull. épigr.* 1958, n° 354).
[110] Publié, d'après la pierre, par J. Leclant, *Orientalia*, 20 (1951), avec traduction p. 456 et bonne photographie pl. 46, fig. 3 (l'inscription); pl. 45, fig. 1: le Sarapieion avec la statue d'Isis et l'Osiris Canope; pl. 47, fig. 4: la cella. (Reproduit, d'après Leclant, par A. Merlin, *Rev. des public. épigr.* dans *Rev. arch.* (1952, 11), p. 206, n° 159. Transcription en minuscules, d'après la photographie de Leclant, par P. M. Fraser, *Journ. Eg. Arch.*, 40 (1954), pp. 125-126, n° 10). Cf. J. Schwartz, *Chron. d'Égypte*, 27 (1952), pp. 254-256: *Un préfet d'Égypte frappé de damnatio memoriae sous le règne d'Hadrien* (il s'agirait, non pas de Titus Flavius Tatianus, mais d'un fils de Caius Vibius Maximus, nommé aussi Maximus); voir aussi T. Zawadzki, *Mélanges K. Michalowski* (1967), pp. 227-229: *Un préfet d'Égypte inconnu? À propos d'une inscription de Louxor* (ne pense pas qu'il s'agisse de T. Flavius Tatianus dont le nom ne fut pas martelé dans les inscriptions qui le nomment, mais de son prédécesseur).
[111] J. Leclant, *loc. cit.*, p. 455.
[112] A. Bernand, *Confins Libyques*, I, p. 247, n° 19.
[113] *Idem*, pp. 310-313.
[114] De même l'hypothèse de «la source vive descendant de la colline» à El-Kanaïs. Cf. *Paneion d'El-Kanaïs*, p. 63.
[115] *Id.*, pp. 60-65.
[116] *Id.*, p. 61.
[117] *Id.*, p. 61.
[118] Voir nos *Confins Libyques*, pp. 329-350.

dans sa relation, ne signale pas de puits à Senskis: il raconte qu'il avait laissé une partie de sa provision d'eau à Sekket[119], mais que l'Arabe gardien de ces outres avait disparu en les emportant: «heureusement», dit-il[120], «le puits était à une distance d'une journée de douze heures». Cependant il n'est pas impossible qu'un puits se fût trouvé dans le voisinage du temple; les anciens Égyptiens n'hésitèrent pas à creuser des puits en pleine roche, comme ils le firent au Gebel Dokhan, en plein porphyre[121]. En tous cas le puits ancien du temple de Sekket n'a pas été retrouvé.

Le verbe ὀρύξας (participe aoriste actif de ὀρύσσω) semble bien indiquer que le dédicant a creusé le puits. Sinon, on aurait un verbe comme ἀνακαθαίρω, qu'on rencontre, par exemple, à El-Kanaïs dans l'inscription relative au curage du puits du Paneion[122] ou bien ἐκκαθαίρω qu'on lit dans l'inscription de Flavius Eutolmius Tatianus, relative au canal d'Alexandrie[123]. Le personnage n'était pas seul pour exécuter cette lourde tâche, puisqu'il était aidé de ses fils et de ses compagnons de travail[124]. Le verbe ἐνορύσσω, attesté par Philostrate 79, n'a pas un sens fort différent du verbe simple.

θεμέλιον signifie ici «fondement, fondation»[125].

L. 8: [κα]μάτων se restitue ici aisément à partir de la ligne 13 où le mot est bien visible en entier.

L. 9: ἅμα, si l'on en croit la copie de Wilkinson, doit être gardé, bien que cette préposition ne soit pas nécessaire au sens, puisque le σὺν du début de la ligne peut se construire aussi avec le second groupe au datif.

L. 10: φιάλιον (τό) est le diminutif de φιάλη (ἡ), employé plus bas (ligne 12). Letronne a très habilement reconnu ce mot dans les mauvaises copies dont il disposait. Le diminutif φιαλίδιον (τό) se trouve chez Héron, *Spir.* I, 12. La phiale servait souvent d'objet votif. Ainsi Hérodote, I, 50 nous apprend que Crésus offrit des phiales d'or au dieu de Delphes et *P. Tebt.* 6; 27 (2e siècle a.C.) nous atteste cet usage. La présence d'un orfèvre parmi les ouvriers de Sekket ne doit pas étonner: au Paneion de l'ouadi Hammamat, on a rencontré un χαλκοτύπος ou chaudronnier[126] et, par trois fois, un χαλκεύς[127]. Dans sa marche vers Bérénice, W. Golénischeff a relevé, sur les rochers de l'ouadi Moëlheh, l'image grossièrement faite d'une enclume et d'un marteau[128], preuve que des ouvriers travaillant le métal se trouvaient aussi dans ce désert. Ici nous nous trouvons en présence d'un toreute travaillant l'argent et offrant des objets de sa fabrication.

[119] G. Belzoni, *Voyages*, trad. Depping, t. 2 (1821), p. 88.
[120] *Id.*, p. 92.
[121] Letronne, *Recueil*, I, pp. 147-148. Cité dans *Paneion d'El-Kanaïs*, p. 60, note 4.
[122] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 12, ligne 4.
[123] Voir nos *Confins Libyques*, pp. 340-346.
[124] Il le dit lui-même, à la ligne 7.
[125] F. G. Maier, *Griechische Mauerbauinschriften*, 2 (1961), p. 82 et note 62; il renvoie à F. Ebert, *Fachausdrücke des griechischen Bauhandwerks* (Diss. 1910), p. 11.
[126] *De Koptos à Kosseir*, n° 92.
[127] *Id.*, n° 113, 3; 127, 1; 131 a, 2. Voir le commentaire *id.*, p. 187.
[128] *Rec. Trav. rel. à la philol. et à l'arch. égyp. et assyr.*, XIII (1840), pp. 91-92 et pl. VII, nos 50, 59 et 68.

L. 11: Ἴσιδι τῇ Σενσκειτηνεῖ. Letronne a très judicieusement rapproché cette épithète du toponyme moderne *Sekket*. Il écrit[129]: «Le rapport du nom moderne *Sekket* avec ce mot rend fort vraisemblable qu'il nous cache l'ancienne dénomination du lieu, soit qu'il faille lire τῇ Σενσκείτιδι soit qu'on préfère τῇ ἐν Σκείτῃ, en prenant le C après l'article comme un I mal formé. Dans le premier cas, ce serait l'ethnique Σενσκείτης (féminin Σενσκεῖτις, pour Σενσκῖτις), ce qui suppose que le lieu se nommait Σένσκις (au génitif Σένσκεως ou Σένσκιδος); dans le second cas, le nom du lieu serait Σκείτης ou Σκίτης, et la locution Ἶσις ἡ ἐν Σκείτῃ serait tout à fait semblable à Ἶσις ἡ ἐν Κανώβῳ, ἐν Μενούθι. Selon toute apparence, le nom du lieu était ou *Senskis* ou *Skites*, tous deux fort voisins du nom moderne *Sekket*». Dittenberger, se fondant sur les copies de Nestor L'Hôte, Wilkinson et Cailliaud, pense avec raison qu'on a ici l'épithète Σενσκειτηνή, adjectif formé sur le toponyme Σενσκείτης, tout proche du nom actuel *Sekket*. Certes, on emploie plus souvent le toponyme avec le nom du dieu. Ainsi trouve-t-on, par exemple Σαράπιδι ἐν Κα[νώβῳ][130], Σαράπιδι ἐν Κανώβῳ[131], ou bien ὁ ἐν Κανώβῳ Ἄμμων[132], ou encore Εἴσιν τὴν ἐν Μενούθ[ι][133]. Mais, dans ce dernier exemple, on lit, juste avant, Εἴσιδι Φαρ[ία], au lieu de Εἴσιδι τῇ ἐν Φάρῳ et Épiphane de Salamine[134] emploie ἐν Μενουθίτιδος pour dire ἐν τῷ τῆς Μενουθίτιδος (ou ἐν Μενούθι) Ἴσιδος ἱερῷ[135], ce qui atteste l'emploi de l'adjectif féminin Μενουθῖτις formé sur le toponyme Μένουθις. Ni le toponyme Σενσκείτης ni l'adjectif Σενσκειτηνή ne se rencontrent dans les auteurs anciens.

L'emploi de παρά suivi du datif, après le verbe ἐποίησα, n'est pas d'une langue très classique; mais on comprend que l'offrande se trouve «aux côtés de, auprès de» la divinité. Le verbe ἀνατίθημι (ligne 8) se construit avec le datif seul.

L. 12: L'emploi de ὁμοίως pour rattacher le complément d'objet φιάλην à ce qui précède serait d'un emploi très gauche. Nous préférons donc entendre que chacune de ces deux offrandes est offerte à une seule divinité et que le καὶ de la ligne 11 introduit le deuxième complément d'objet dépendant de ἐποίησα. Autrement dit, il faut construire ἐποίησα φιάλιον... καὶ... φιάλην, l'indication des divinités étant présentée en chiasme. Le dédicant a fait une petite phiale pour Sarapis et une phiale pour Isis.

L. 12: Letronne a parfaitement élucidé le sigle ↑ pour λίτρα.

L. 13: τῷ Σαράπιδι τῷ Μινί. Les copies de Nestor L'Hôte et de Wilkinson portent respectivement ΤΩΜΙΝΙ et ΤΩΜ.ΝΙ et celle de Cailliaud ΤΩΜΝΙ. Elles soutiennent donc notre transcription. Letronne écrit quant à lui[136]. «Il semble qu'on ne puisse lire autrement que τῷ Μνίει, *Sérapis le Mniéis*; ce Μνίεις doit être le même nom que Μνεύις, le taureau honoré à Héliopolis et à Memphis: ce qui nous donne une épithète de Sérapis jusqu'ici

[129] Letronne, *Recueil*, I, p. 461.
[130] *Confins Libyques*, p. 243, n° 14, l. 2.
[131] *Id.*, p. 241, n° 13, l. 2 et p. 419, n° 13, l. 3.
[132] *Id.*, p. 249, n° 22, l. 2.
[133] *Id.*, p. 297.
[134] Épiphane de Salamine, *De fide*, 12, 1-12, 4 (éd. H. Kroll, 3, p. 511). Cité dans *Confins Libyques*, pp. 199-200.
[135] Letronne, *Recueil*, I, p. 436. Commentaire reproduit dans *Confins Libyques*, p. 298.
[136] Letronne, *Recueil*, I, p. 462.

inconnue, mais qui est fort naturelle quand on pense, d'une part, à la liaison religieuse qui existait entre les taureaux *Apis* et *Mnévis*, et aux rapports de *Sérapis* avec *Apis*. Je me suis déjà servi de ce passage de notre inscription à l'appui du texte de Diodore, d'où il résulte que le culte des deux taureaux existait en d'autres lieux que Memphis et Héliopolis».

À vrai dire, l'apparition du Mnévis[137], ici, étonne beaucoup, alors que celle de Min est toute naturelle. De même qu'Isis est particularisée, de même Sarapis est ici assimilé à Pan appelé de son nom égyptien. Certes, ce nom de Min, sous sa forme grecque, apparait rarement dans les inscriptions, encore qu'on le trouve sur un *ostrakon* trouvé à Tergama en Nubie[138]. Ni sur la route de Koptos à Kosseir, ni au Paneion d'El-Kanaïs Pan n'apparait sous le nom de Min. Cependant la transcription en grec du nom égyptien de ce dieu ne peut surprendre dans l'aire géographique de Min.

Le verbe ἐνώρυξα a été adopté avec raison par Letronne: «Les lettres ЄN», écrit-il[139] «distinctes devant ὤρυξα selon la copie de Sir Gardner, et l'intervalle de deux lettres qui existe avant ce verbe, dans la copie de Mr Cailliaud, donnent lieu de croire qu'il y avait, sur l'original, ἐνώρυξα τὸν λακκόν: *j'ai creusé la citerne*, comme on lit dans Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, 2, c. 26, p. 79 παράδεισος ἦν, ᾧ μέση κολυμβήθρα ἐνωρώρυκτο. C'est d'après ce passage que j'ai lu plus haut τὸν λακκὸν τοῦ ὑδρεύματος». De son côté, Dittenberger juge que ἐνορύττειν ne convient pas, mais nous avons vu que l'emploi du composé, au lieu du simple, ne peut choquer, vu la date du texte.

L. 14: Μεχεἰ[ρ] ϰ̣ζ′ est assuré par la date donnée à la ligne 2. Dittenberger remarque avec raison que les deux opérations marquées par ἐνώρυξα τὸν λάκκον et τὸ ἱερὸν ἐποίησα sont citées dans l'ordre inverse de la succession chronologique. Notons aussi le chiasme présentant la date d'abord après le verbe, puis avant le verbe.

LE TEMPLE DE BÉRÉNIKÈ TROGLODYTICA

PUBLICATIONS RELATIVES À BÉRÉNICE

Par un paradoxe qui tient sans doute aux lacunes de la documentation subsistante, la route de Koptos à Bérénice a laissé de nombreuses ruines architecturales, dans les stations qui jalonnaient cette route, mais fort peu d'inscriptions. Malgré son importance et son ancienneté, la ville même de Bérénice, n'a pour ainsi dire pas donné d'inscriptions. On trouvera dans les sections relatives à la caverne de l'ouadi Menih et à la station d'Aphrodito, ainsi que dans la section réservée à Senskis (Sikkait), les indications bibliographiques concernant les rares textes retrouvés en ces lieux. Nous rassemblons ici les principales études consacrées à la ville de Bérénice elle-même, puisque les inscriptions nous donnent peu d'occasions de la rencontrer.

[137] Le Mnévis est nommé dans le décret de Canope; cf. *Confins Libyques*, p. 992, ligne 44 et pp. 1025-1026; aussi sur la pierre dite de Rosette; cf. *OGI*, n° 90, ligne 31.

[138] Nous l'évoquons à propos de la stèle avec dédicace à Pan, trouvée à Tergama. Cf. n° 83.

[139] Letronne, *Recueil*, I, p. 462.

A. *Explorations sur le terrain*

1541. Juan de Castro, *Roteiro* (éd. Kammerer), pp. 125-126.
En Avril 1541 le navigateur, soupçonnant qu'il était près de l'ancien et illustre port, jeta l'ancre dans la baie et examina la ligne côtière pour découvrir des ruines: mais il ne débarqua pas!

1818. G. Belzoni, *Voyages en Égypte et en Nubie*, trad. G. B. Depping, t. 2 (1821), pp. 37-98.
C'est lui qui découvrit la ville. Nous présentons et citons assez largement ses descriptions, *supra*, pp. 141-146.

1826. J. G. Wilkinson, *Topography of Thebes* (1835), p. 418.
Ce sont surtout ses notes manuscrites, conservées au *Griffith Institut*, qui furent utilisées par D. Meredith (cf. *infra*): MSS XXXVIII, 83, 91-97 (textes hiéroglyphiques, scènes gravées, cartouches); 99-104 (Kalālāt et Shenshef); V, 50 (cartouches); XLV D. 6, 11 (plans du site, avec la ville et le temple).

1836. J. R. Wellsted, *The Journal of the Royal Geographical Society*, 6 (1836), pp. 96-100. (Reproduit dans *Travels in Arabia*, 2 (1838), pp. 333-339).
Donne vue et plan du temple. Première description détaillée de la ville: évalue à 1000 ou 1500 le nombre des maisons.

1873. C[1] Purdy et C[1] Colston, *Bull. Soc. Khéd. de Géographie* (1886), pp. 431, 489, 573.
Les notes du Colonel Purdy ont été perdues, mais une copie de son plan du temple de Bérénice a été retrouvée et publiée par A. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 22 (1922), pp. 169-184 (cf. *infra*). Les rapports des deux chefs de mission envoyés en 1873 pour explorer le pays situé entre le Nil et la mer Rouge sont repris en partie par Daressy, c'est à dire: C[1] Purdy, *Une reconnaissance entre Bérénice et Berber* (reproduit d'après *Bull. Soc. Khéd. Géogr.*, 1886, p. 431) et C[1] Colston, *Journal d'un voyage du Caire à Kéneh, Bérénice et Berber* (*ibid.* p. 489) et *La géographie de la région entre Bérénice et Berber* (*ibid.*, p. 573). Cf. *infra*.
G. Schweinfurth, *Zeit. f. allgemeine Erdkunde*, 18 (*Neue Folge*), pp. 381 sqq. (Reproduit dans *Auf unbetretenen Wegen in Ägypten*, pp. 131 sqq).

1889. W. Golénischeff, *Une excursion à Bérénice*, dans *Rec. de trav. rel. à la philol. et à l'archéol. égypt. et assyr.*, XIII (1890), pp. 79-81.
Récit détaillé et vivant de cette exploration du désert méridional et du site de Bérénice. Cf. *infra*, pp. 149-160.

1891. E. Floyer, *Étude sur le Nord-Etbai* (1893), pp. 11, 127 avec photographie du temple p. 10.

1908 et 1910. J. Couyat, *Ports gréco-romains de la mer Rouge et grandes routes du désert arabique*, dans *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* (1910), pp. 525-542, notamment p. 527 (sur Bérénice).
Insiste sur la situation de la ville entre deux lagunes et sur le mauvais état de la côte.

B. *Études*

1766. J. B. Bourguignon d'Anville, *Mémoires sur l'Égypte* (1766), pp. 230-235.
Synthèse à partir des sources antiques.

1842. J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 382, 384, 464 et *Atlas*, pl. 14 (13-16).

1908. Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain* (1908), p. 68.
Inclut l'ouadi Fawakhir et l'ouadi Hammamat dans l'administration du *Mons Berenicidis*.

1910. K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Ägypten*, dans *Abhandlungen der philosophischen Facultät der Universität Leipzig*, XXI (1910), pp. 8, 50, 130.

1922. G. Daressy, *Bérénice et El-Abraq*, dans *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 2 (1922), pp. 169-184.
Donne la carte du temple de Bérénice levée par le C[1] Purdy et la compare à celle de Golénischeff. Présente un estampage d'un bas-relief du temple et des rapports des Colonels Purdy et Colston sur leur mission de 1873. (cf. *supra*).

1925. G.W. Murray, *The roman roads and stations in the eastern desert of Egypt*, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, XI (1925), pp. 138-150, notamment p. 143.
A été sur place en 1823. Rappelle la découverte et l'importance du site.

1953. D. Meredith, *The roman remains in the eastern desert of Egypt* (*continued*), dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, 39 (1935), pp. 95-106, notamment pp. 99-100 sur Bérénice.
Étudie la route de Bérénice, l'exploration et les vestiges de la ville.

1957. D. Meredith, *Berenice Troglodytica*, dans *The Journal of Egyptian Archaeology*, 43 (1957), pp. 56-70 et pl. I-IX.
Synthèse la plus complète de nos connaissances sur la ville; rappel des sources anciennes et modernes, description de la ville et du port, du temple et de décoration, liste des trouvailles faites.

C. *Articles encyclopédiques*

1897. K. Sethe, dans Pauly-Wissowa, *Real Encyclopädie*, III (1897), coll. 280-281, *s.v. Berenike*.

1952. B. Porter-R. Moss, *Topogr. Bibliogr.*, VII (1952, réimprimé en 1975), pp. 326-327.
Bibliographie relative à la découverte et aux antiquités de la ville.

1973. A. Calderini, article Βερενίκη dans *Dizionario dei nomi geografici e topografici dell'Egitto Greco-Romano*, vol. II, fasc. 1 (1973), pp. 40-41.
Renvoie aux auteurs anciens, papyrus et à quelques inscriptions mentionnant la ville. N'épuise pas les sources.

Les observations de Purdy et Colston, Floyer et Couyat

Ni Belzoni en 1818, ni Golénischeff en 1889 n'eurent le temps d'explorer les environs de Bérénice. C'est ce qui donne du prix aux observations faites par Purdy et Colston en 1873. Elles permettent, en effet, de comprendre le problème du ravitaillement en eau dans les environs d'une ville de l'importance de Bérénice et le problème de sa défense.

En effet les deux militaires allèrent d'abord camper, le 18 Septembre 1873, à 17 km au Sud-Ouest de la ville, à l'entrée de l'Ouadi Chenchef. À huit kilomètres de là,

«ils visitèrent», rapporte Daressy[140], «un village en ruines, qu'ils considérèrent comme d'époque arabe et dont les maisons sont bâties en blocs d'ardoise. Il y avait eu en ce lieu une explotation aurifère, les mineurs extrayant le quartz formant de larges filons dans la masse schisteuse, mais il ne restait aucune trace d'or visible dans les masses de cristal en place; on avait dû travailler jusqu'à épuisement du gîte». Cette ville de mineurs se trouvait à deux heures de la mer et à deux cent mètres

[140] G. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 22 (1922), p. 175.

au-dessus de son niveau. Le 17 janvier 1874, les deux officiers établirent leur camp à l'intersection des vallées de *Ohein* et de *Magal*. Ils remontèrent l'*Ouadi Hodein* et allèrent visiter, à quatre kilomètres plus à l'Ouest la source dont Linant de Bellefonds[141] avait donné la description suivante:

L'*Hodein*, dont le nom signifie les deux bassins, à cause de deux réceptacles plus importants que les autres, a été jadis habité, au moins dans cette partie qui était connue des anciens Égyptiens. Il existe encore à la fontaine principale une petite construction, du milieu de laquelle sort l'eau et l'on y voit une corniche d'architecture égyptienne, avec le toron et le globe qui se trouvent sur toutes les portes des anciens temples. La surface même du rocher représente la façade d'un petit temple; mais rien n'est achevé. Au-dessus de la corniche sont pratiqués quatre trous carrés qui ont dû servir à placer des poutres pour faire une couverture, une espèce de portique dont il reste la base d'une colonne. Enfin il y a un très petit tableau hiéroglyphique, qui ne pouvait être qu'une inscription fort courte, sur laquelle on distingue, entre autres caractères, le nom de Ptolémée Evergète. Ce dut être là, en effet, une station de chasse créée par ce monarque, frappé sans doute par la grandeur du site, et par la présence de l'eau qui devait attirer de son temps, en grand nombre, les ânes sauvages, les autruches, les gazelles, les capricornes etc... comme elle les attire encore aujourd'hui». Purdy, quant à lui, est plus succinct: «Entre les embouchures des *Ouadis Magal* et *Naham*, le *Hodein* s'élargit en une plaine que les Arabes appellent *El-Fech*... À une courte distance dans le *Magal*, on trouve deux belles sources, que les Arabes nomment *Abousaafa*; ces sources étaient bien connues à l'époque grecque, car on y voit taillée dans le grès, au-dessus de la source principale, une corniche grecque; quatre trous placés immédiatement au-dessus de celle-ci recevaient évidemment les chevrons de soutien d'une toiture qui protégeait autrefois la source des rayons du soleil».

Purdy conteste que cette source soit une station de chasse des Ptolémée, rôle qu'il attribue à la station d'El-Abraq.

Il est certain que cette station d'El-Abraq, au Nord de la station précédente et juste sous le tropique du Cancer, à 85 kilomètres à vol d'oiseau au Sud-Ouest de Bérénice, aurait mérité une visite attentive. Car Purdy déclare:

«À la source de *El-Abraq*, j'ai trouvé des restes d'une fortification grecque de quelque importance. Le site est très bien choisi, car il domine une grande étendue de pays. Ce lieu a dû être la station de chasse des Ptolémées. La proximité de Bérénice, l'abondance d'eau et de pâture devaient y attirer en grand nombre les bêtes sauvages de cette contrée. Toutefois l'emplacement était incontestablement choisi aussi comme point stratégique contre les tribus hostiles du voisinage; la place pouvait contenir au moins 2500 hommes. Les murs sont construits en pierre de taille grossièrement réunies sans mortier. Sur les portes il y a des blocs carrés de dix pouces à peu près d'épaisseur et longs de quelques pouces de plus que l'ouverture des portes. Dans l'intérieur j'ai vu un carreau portant une inscription grecque dont j'ai pris une empreinte; j'ai aussi trouvé dans les murs une excavation qui a dû servir pour renfermer les grains. Du côté Est de la colline, la montée est plus facile et, pour cela, on a mis plus de soin dans la disposition des fortifications».

Sur ce site, Colson donne les compléments d'informations suivants:

«Nous sommes allés visiter deux puits ou réservoirs naturels que les cheikhs nomment *Bir Abrag* et *Bir Sounta*. Quand nous sommes arrivés à *Bir Abrag* nous l'avons trouvé à l'extrémité d'une projection triangulaire de la plaine dans les collines. Au-dessus nous avons vu les traces, sur un coteau,

[141] L. Linant de Bellefonds, *L'Etbaye*, p. 164.

d'un mur d'une assez grande étendue. En examinant ce coteau, nous avons reconnu qu'il était couronné d'une grande fortification habilement construite avec un réduit au centre et plusieurs lignes de défense, des magasins, des chambres nombreuses etc... Le tout est de construction grecque, car nous avons trouvé beaucoup de fragments d'inscriptions grecques, mais toutes si mutilées qu'il a été impossible de rien déchiffrer[142]. C'est sans doute la vraie station de chasse de Ptolémée III Evergète dont parlent les anciens historiens».

En 1891, Floyer se rendit d'Assouan à Bérénice en passant par El-Abraq (lat. N. 23° 28′; longitude E. 34° 59′). Voici ce qu'il en dit[143]:

«*Abrak* est une vallée pittoresque, une masse fendue de grès, encaissée entre des collines de granit. Selon toute probabilité, l'eau n'y manque jamais, et ces lieux ont, de temps immémorial, servi de place forte. Sur une pointe située à l'entrée de la vallée, on retrouve les vestiges d'un grand fort». Un peu plus loin, il décrit le puits signalé par Linant: «Là, au pied d'une falaise élevée, murant au Nord la vallée formée par la jonction du *Hothein* et de l'*Anid*, se trouve un portail sculpté, portant gravé une inscription grecque oblitérée. On voit encore les trous des poutres qui abritaient une source d'eau douce, qui entretient encore deux ou trois palmiers».

Colston et Purdy signalaient également la présence de dessins rupestres, «grossières images de vaches, de chameaux, de chevaux, d'autruches et d'éléphants». Selon Linant de Bellefonds[144], les Bicharis se livraient encore à la chasse de l'onagre, des gazelles et de l'autruche, vers 1832. Il est vraisemblable que les éléphants se trouvaient là à l'époque des Ptolémées.

Le coup d'œil jeté sur Bérénice par J. Couyat, en 1908[145], résume la position géographique de la ville.

«...Situation entre deux lagunes qui s'avancent et l'enserrent à moitié à marée haute, et mauvais état des côtes qui s'enfoncent doucement sous la mer, en sorte qu'il faut s'aventurer à plusieurs centaines de mètres pour atteindre une région navigable».

Sans doute fut-il pressé par le temps et ne put-il poursuivre l'exploration de ses prédécesseurs, ni entreprendre les fouilles qui s'imposaient.

La ville, le port et le temple, d'après D. Meredith

D. Meredith a rassemblé les observations faites sur l'état de la ville, du port et du temple.

[142] Nous reproduisons ces fragments d'après la planche publiée par G. Daressy qui déclare: «Je crois que les fragments 1 et 2 pouraient être rapprochés, de même que 9 et 10, ainsi que je l'ai indiqué sur la planche; mais en l'absence des pierres mêmes sur lesquelles les inscriptions étaient gravées, il est difficile d'être affirmatif». Et plus loin: «Purdy et Colston pensaient avoir trouvé à El-Abraq le véritable emplacement de la station de chasse des Ptolémées (II) Philadelphe et (III) Evergète».

[143] E. Floyer, *Etude sur le Nord Etbai*, p. 7.

[144] L. Linant de Bellefonds, *L'Etbaye*, p. 95.

[145] *CRAI* (1910), p. 527.

La ville :

«Les observateurs», nous dit-il[146], «sont généralement désappointés devant une ville dont la petitesse et la pauvreté (elle est construite en blocs grossiers de coraux madrépores locaux) font difficilement penser qu'elle fut le port fameux par lequel passa tant de commerce entre Rome et l'Orient, par le Nil. La ville consiste principalement en petites maisons étroitement serrées sur une colline basse. Les rues sont étroites mais bien tracées et se coupent à angle droit. Le plan de Wilkinson montre une large rue principale, décrite aussi par Wellsted, allant du rivage (à l'Est) qui forme l'extrémité de la ville, jusqu'au temple. Ces deux observateurs, vaguement confirmés par Floyer, virent des preuves de groupes épars de maisons à l'extérieur de la ville principale, du côté Ouest. Il n'y a pas de vestiges montrant que la ville eut un mur d'enceinte, mais Wilkinson (en A sur sa carte) note «un mur d'enceinte en pierre». Les Romains doivent avoir utilisé les fondations ptolémaïques existantes. Pour satisfaire aux besoins d'un fort normal et en même temps pour prendre soin de la seule source voisine, ils construisirent les deux forts de l'Ouadi Kalalat. Le plus petit fort, juste à 7 km au Sud-Ouest de la ville et le grand fort à environ 13 km 500 plus loin, dans la même direction. Peu de vestiges demeurent du premier fort, sauf peut-être ce qui a pu être un four à poteries, à l'extérieur. La grande station est l'un des plus grands forts romains dans le désert de l'Est, long d'environ 975 m et large de 70 m. La cavité intérieure du puits est typique, et, selon Wilkinson, spécialement bien construite, sans doute revêtue de pierre. C'est confirmé par des traces de pierres de revêtement qui apparaissaient encore en ce siècle. Il semble probable que c'est l'aiguade (avec sa citerne) mentionnée dans l'inscription indiquant la construction et la réparation (ILS, 2483)[147]. Les forts de Kalalat n'ont jamais été débarrassés de leurs sables. Le grand fort a plusieurs escaliers conduisant au mur du parapet et deux citernes enduites de plâtre, alimentées depuis le puits par une conduite normale.

Belzoni conjecture que la ville principale de Bérénice mesurait 600 m sur 480 m. Le plan de Wilkinson montre que ce devait être une distance de 336 m d'Est en Ouest et de 270 m du Nord au Sud, avec une circonférence de 1183 m. Wellsted estima que le périmètre était d'environ 1600 m. Belzoni exprima une opinion délibérément modérée, de 2000 maisons pour une population de 10000 âmes. Wellsted évalue le nombre des maisons à 1000 ou 1500. Belzoni mentionne plusieurs bâtiments de taille considérable, de 12 m sur 6 m. Le plan de Wilkinson montre qu'ils devaient être plus grands: l'un, au Nord de la ville, avec une enceinte intérieure, avait environ 30 m sur 22 m 50, et un autre, à l'extrémité touchant au rivage, dans la rue principale, consistait en deux pièces, chacune de 22 m 50 sur 9 m. Peut-être étaient-ce des entrepôts, à l'endroit le plus proche des points d'accostage (à cinq minutes de marche, selon Golénischeff).

Ptolémée (IV, 5) donne la position de la ville à la latitude de 23° 50′ et à la longitude de 33° 30′, ce qui fait actuellement 23° 55′ de latitude Nord et 35° 29′ de longitude Est. La distance entre Bérénice et Koptos est, selon Pline (VI, 103) de 275 milles romains, selon l'Itinéraire d'Antonin, de 258 milles et, selon la Table de Peutinger, de 242 milles. La distance est actuellement de 437 km 700 environ.

On aperçut quelques tombes à 8 km environ au Nord-Ouest. Là, un rocher de 21 m, sur le côté Ouest de la route menant au Nil, comporte des cavernes à différents niveaux. On y a vu des ossements humains. D'autres tombes, faites de pierres empilées, pillées postérieurement, se trouvent aussi à l'Ouest de la ville. Les ossements humains n'ont pas été brûlés.

Wilkinson juge Bérénice défavorablement en la comparant avec Myos Hormos, du point de vue du plan et des matériaux de construction. Il n'y a pas de comparaison, car Myos Hormos est un fort romain normal. L'établissement ptolémaïque, à Myos Hormos, s'il y en avait un, a disparu sans laisser de traces.

[146] D. Meredith, *The Journ. of Egypt. Arch.*, 43 (1957), p. 56 sqq. Je traduis.

[147] *Chron. Eg.*, XXIX 58 (1954), p. 287, note 4 renvoie à *Eph. Épigr.* V (1884), 5, n° 15 (Mommsen) et à *CIL* III, 6627.

Strabon (XVII, 1, 45 = C 815) nous dit que Ptolémée II Philadelphe, disait-on, avait été le premier à ouvrir une route vers le Nil, et Pline l'Ancien (VI, 168) nous apprend que Bérénice tirait son nom de la mère de Ptolémée Philadelphe. On ne peut donner de date à l'une ou l'autre fondation, encore moins à la construction du temple. Les inscriptions du temple ne remontent pas plus haut que Ptolémée VIII Evergète II.

Les rares trouvailles faites dans les dunes de la ville et notées par les différents explorateurs sont les suivantes: vieux clous, hameçons, filets, vieilles monnaies (décrites comme illisibles, sauf l'une, de Poppée, décrite par Wilkinson, et plusieurs de Constantin II, par Murray), un grand nombre d'émeraudes (Wilkinson), des tessons en grande quantité partout (aucun n'est décrit ni identifié, sauf deux fragments, par Golénischeff), du verre de différentes couleurs en de nombreux endroits, des grains de verre, des morceaux d'agathe (Schweinfurth), du cuivre en grande quantité et une clef de forme assez réussie (Wellsted). Bent, en 1896, (*Southern Arabia*) a vu aussi des bracelets, des monnaies romaines, du tricot, des morceaux de tissus (fins et grossiers) et des fragments de payrus en cursive grecque.

Le port:

«La baie extérieure, selon Strabon (XVI, 4, 5 = C 779 et XVII, 1, 45 = C 815) et Diodore (III, 39, 3) était réputée, alors comme elle l'est aujourd'hui, comme dangereuse pour la navigation à cause de ses récifs et bancs de coraux. Les deux auteurs l'appellent Ἀκάθαρτος, et on la nomme maintenant «Baie répugnante». La bouche du port intérieur est aujourd'hui fermée par un banc de sable qui est à sec à marée haute, laissant derrière lui un lac étroit ou plutôt une lagune. C'est sans aucun doute le résultat de siècles d'envasement ininterrompu. Les Romains ont probablement gardé un chenal navigable dans le port intérieur. Wilkinson note un dispositif étonnament haut, désigné comme «ruine», en un point du littoral qui fait saillie du côté Sud du port intérieur. Il suggère qu'il s'agit là d'un phare ou d'un poste de guet. De semblables dispositifs (probablement de hautes tours), souvent allant par deux, se rencontrent dans les mouillages au Nord de Bérénice, toujours dans des ports étroits avec un chenal central d'eau profonde. Wilkinson les appelle «points de repère», par exemple à Mersa Nakari qu'il considère comme étant Nechesia. On ne sait si cette précaution remonte au temps des Romains. Le dispositif de Bérénice est fait de blocs de madrépores, comme la ville.

À la fois la baie extérieure et la baie intérieure étaient bien préservées contre les forts vents du Nord, qui sont dominants, par le cap situé au Nord et s'étendant sur 30 km vers l'Est. Belzoni et Wilkinson ont identifié ce cap (Ras Benas, Cap Nez, avec d'autres noms à différentes époques) avec la Λεπτὴ ἄκρα de Ptolémée (IV, 4, 5), actuellement 23° 54′ Nord, 35° 47′ Est.

La distance jusqu'au rivage varie selon les différents observateurs. Les cinq minutes de marche depuis la ville (estimation de Golénischeff) deviennent huit-cent mètres chez Wellsted et vingt minutes à pied (peut-être depuis le temple) chez Schweinfurth. Wilkinson donne au plus soixante-cinq mètres. Il faut rappeler, cependant, que les changements géologiques, le long de la côte de la mer Rouge, ont été fréquents et rapides en des temps très récents. L'eau du port intérieur, à marée basse, peut avoir été tout près de la ville aux époques anciennes.

Juste à 75 km au Sud-Est de Bérénice est l'île du péridot, appelé Saint Jean (*Gezira Zebirged*), exploitée pour ses pierres de haute qualité aux époques anciennes et encore récemment dans ce siècle. Diodore et Strabon l'ont appelé île *Ophiodes*, produisant une pierre qu'ils nomment topaze. Pline l'Ancien, par conséquent, l'appelle île Topaze. Cette pierre sera mentionnée en relation avec une des inscriptions de la facade du temple».

Le temple:

«Le temple», précise Meredith, «est tourné vers l'Est-Nord-Est. Il est bâti en blocs de calcaire qui étaient profondément désagrégés au commencement du XIXe siècle. Les murs intérieurs avaient

souffert dans la même proportion, leurs reliefs et inscriptions hiéroglyphiques étant soit perdus soit sévèrement endommagés. L'aspect qu'il semble avoir offert à tous les observateurs est celui que montre la planche: le toit dépassant juste du sable. La hauteur des pièces est de 3 m 60; les murs extérieurs ont un peu plus de 91 cm d'épaisseur, les murs intérieurs ayant quelques centimètres de moins».

Meredith décrit rapidement les reliefs qui ont pu être observés dans l'avant-cour, ceux de la facade et des différentes pièces du temple. Il signale dans quelles pièces ont été trouvés quelques fragments d'inscriptions grecques: l'une dans le Hall ou pièce 1 du plan[148]; d'autres fragments dans la pièce 2[149]. Il faut noter, sur le mur G du Hall, l'Empereur Tibère portant la couronne *atef* et faisant une offrande au dieu Khem (Min), reconnaissable à ses deux longues plumes: derrière Min se tient Isis.

70. FRAGMENT DE STÈLE DE CALCAIRE, AVEC DÉDICACE FAITE PAR LE CRÉTOIS ECHÉPHYLOS POUR PTOLÉMÉE VIII, EVERGÈTE II ET LES DEUX CLÉOPÂTRES

La provenance du fragment de droite, seul conservé, est inconnue. Mais le fragment de gauche, maintenant disparu sans doute, a été trouvé, dit Letronne, dans les ruines de Bérénice, sur la mer Rouge, plus exactement dans la chambre 2 du temple de cette ville (cf. plan donné par Meredith); découvert par le capitaine J. R. Wellsted, ce fragment a été copié par J. G. Wilkinson qui communiqua le texte à Letronne. On peut donc, après le rapprochement de deux fragments, affirmer que le fragment du Musée provient de Bérénice. Il est conservé au Musée gréco-romain d'Alexandrie. (*Catalogue* de Breccia, n°: 38; *inventaire*: n° 51).

Le fragment est en calcaire granuleux et grisâtre. Brisé à gauche et en bas. Hauteur 36 cm 5; Largeur: 30 cm. La stèle était de forme quadrangulaire. L'inscription est entourée d'un cadre gravé dans la pierre, peu profondément. Réglage et traits verticaux sur toute la hauteur de la stèle; ils ont peut-être servi de repère au graveur. Hauteur des lettres: 25 mm. Interligne: 15 mm. Gravure peu profonde. Photographie de la pierre (Pl. 63, 1).

1) *Fragment gauche*: Trouvé par Wellsted et copié par G. Wilkinson, a été publié, d'après la copie de ce dernier par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), p. 382-383, n° 30 avec transcription en majuscules sans restitution, transcription en minuscules, traduction française et commentaire. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, III (1853) n° 4841 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, petit commentaire latin sur la date).

2) *Fragment droit*: Publié, d'après un estampage de A. Mariette, par E. Miller, *Journal des Savants* (1879) p. 476-477, n° 8 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, commentaire. Republié, d'après la pierre, par G. Botti, *Notice* (1893), p. 133, n° 2462 avec transcription en majuscules, présentant les restitutions en minuscules, résumé de l'inscription. Republié d'après la pierre, par M. L. Strack, *Ath. Mitth*, 19 (1894), p. 227-229, n° 4 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, traduction allemande et commentaire. (Reproduit, d'après Strack *Ath. Mitt.*, par J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies* (1895), p. 395 et note 1, avec petit commentaire en anglais, transcription en minuscules sans accentuation).

[148] *SB*, n° 8385.

[149] Un fragment ptolémaïque: Letronne I, 383, XXX; *CIG* III, n° 4841. La partie supérieure de ce texte est au Musée d'Alexandrie (Breccia, *Iscr.* n° 20, n° 38 (51) et pl. 10, 28. Strack, *Dynastie*, p. 257, n° 111 rapproche les deux morceaux. D'où *SB*, n° 2039. Lemme par D. Meredith, *JEA*, 43 (1957), p. 69. Deux fragments romains: Letronne, I, pp. 463-464, n°s 54 et 55; *CIG* III, n° 4841. *SB*, n° 8385 n'essaye pas de restituer ces fragments. Lemme par D. Meredith, *JEA*, 43 (1957), p. 69.

3) *Texte en entier*: Le rapprochement entre le texte publié par Letronne et celui publié par Miller, Botti et Strack, a été fait par ce dernier, dans *Die Dynastie der Ptolemäer* (1897), p. 257, n° 111 avec transcription en minuscules des deux fragments placés côte à côte, publiés ici d'après Letronne et d'après la Ier édition de Strack, avec petit apparat critique. Le texte est décrit sommairement, sans mention de ce rapprochement capital, par G. Botti, *Catalogue* (1900) p. 259 n° 22. Republié, d'après la pierre, par E. Breccia, *Iscrizioni* (1911), n° 38 (51) et pl. 10 n° 28 avec transcription en minuscules, petit commentaire sur l'origine de la pierre, photographie du fragment de droite. (Reproduit, d'après Breccia et les éditions antérieures, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 2039 avec transcription en minuscules et apparat critique). Cf. D. Meredith, *The Journ. Eg. Arch.*, 43 (1957), p. 69, *Room* 2, n° 1: donne la provenance et indications bibliographiques.

Ὑπὲρ Βασιλέως Πτολεμαίου
καὶ Βασιλίσσης Κλεοπάτρας
τῆς ἀδελφῆς καὶ Βασιλίσσης
Κλεοπάτ[ρα]ς τῆς γυναικός,
Θεῶ[ν Εὐεργ]ετῶν, καὶ τῶν
τέ[κνων αὐτ]ῶν, Ἐχέφυλος
[. . . . . Π]ολυρρήνιος
[τῶν ἀρχισω]ματοφυλάκων
——————— N ———————

DATE: Letronne date l'inscription de 127-117 a.C., époque où Ptolémée VIII Evergète II fit graver dans les actes publics le nom de sa sœur avant celui de sa femme. Strack propose 144-132 ou 124-117 époque des règnes à trois. Breccia propose 143-119 (erreur pour 116) a.C. Preisigke note seulement: Époque d'Evergète II. Or Ptolémée Evergète II épousa sa sœur Cléopâtre II en 145 a.C. et sa nièce Cléopâtre III en 143 a.C. Memphitès son fils né de Cléopâtre II, vit le jour en 144; Ptolémée Sôter II, le premier des cinq enfants qu'il eut de Cléopâtre III, naquit en 142. Le texte doit dater de 124-116 époque où le règne à trois fut rétabli, jusqu'à la mort d'Evergète II en 116. Il est en tous cas postérieur à la naissance des enfants.

Pour le Roi Ptolémée (VII Evergète II), la Reine Cléopâtre (II) sa sœur, et la reine Cléopâtre (III) sa femme, Dieux Evergètes, et pour leurs enfants, Echéphylos fils de ..., originaire de Polyrrhénia, faisant partie des archi-gardes du corps, ... (a dédié ce monument ...)

L. 1: Toute la partie droite manque. On lit sur la pierre: ---ΩΣΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ la moitié gauche de l'*oméga* ayant disparu. La copie de Wilkinson indiquait, pour le début de la ligne: ΥΠΕΡΒΑΣΙΛΕ, restitué: Ὑπὲρ βασιλέ[ως Πτολεμαίου] Letronne (Franz). D'après l'estampage de Mariette: ---ΩΣΠ ΤΟΛΕΜΑΙΟΥ restitution [Ὑπὲρ βασιλέ]ως Πτολεμαίου Miller; d'après la pierre, même restitution de Botti et de Strack, *Ath. Mitt.* À tort Mahaffy présente la fin de la ligne comme étant restitué: [υπερ βασιλε]ως Πτολ[εμαιου] sans accents. Le rapprochement de la moitié gauche et de la moitié droite permet d'écrire: ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου Strack. *Dynastie*. Avec une erreur dans le jeu des crochets droit — au reste inutiles —, Breccia admet cette lecture (ainsi que Preisigke, qui, à juste titre, ne place pas de crochets droits puisqu'il s'agit de deux lectures successives).

L. 2: On ne lit sur le fragment du Musée que: ---ΣΗΣΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ, seule la basse du *sigma* initial étant visible. Mais la copie du début de la ligne ΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗ Wilkinson avait permis la restitution: καὶ βασιλίσσ[ης Κλεοπάτρας] Letronne (Franz). Sans connaître cette lecture du début,

Miller restituait: [καὶ βασιλίσσ]ης Κλεοπάτρας. De même Botti et Strack, *Ath. Mitt.* À tort Mahaffy présente la fin de la ligne comme une restitution et écrit, sans accentuer: [και βασιλισση]ς Κλεο[πατρας]. Le rapprochement de Strack entre la copie de Wilkinson et le fragment du Musée justifie pleinement la restitution de Letronne, qu'on peut lire sur la pierre aujourd'hui, καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας Strack, à tort Breccia présente le début de la ligne comme une restitution: [καὶ βασιλίσ]σης Κλεοπάτρας. Preisigke, à juste titre, supprime les crochets droits.

L. 3: Sur la pierre du Musée: – – – ΗΣΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, la haste gauche de l'*êta* ayant disparu. Copie du début: ΤΗΣΑΔΕΛΦ – – – Wilkinson; τῆς ἀδελφ[ῆς, καὶ βασιλίσσης] Letronne (Franz). Copie de la fin: – – – ΗΣΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ, restitué: [τῆς ἀδελφ]ῆς καὶ βασιλίσσης Miller; de même Botti et Strack. À tort, Mahaffy présente la fin comme une restitution, écrivant sans accents: [της αδελφ]ης και βασ[ιλισσης]. Le rapprochement opéré par Strack, permet de présenter comme des lectures ce qui était jusqu'alors présenté comme des restitutions: τῆς ἀδελφῆς καὶ βασιλίσσης Strack, *Dynastie*. Breccia conserve à tort les crochets droits pour le début de la ligne: Preisigke les supprime avec raison.

L. 4: La pierre porte: – – – ΣΤΗΣΓΥΝΑΙΚΟΣ. Au début de la ligne: ΚΛΕΟΠΑΤ – – – Wilkinson, restitué Κλεοπάτ[ρας τῆς γυναικὸς] Letronne (Franz). À la fin de la ligne – – – ΣΤΗΣΓΥΝΑΙΚΟΣ, restitué [Κλεοπάτρα]ς τῆς γυναικὸς Miller; – – – ΑΣΤΗΣΓΥΝΑΙΚΟΣ restitué [Κλεοπάτρ]ας κτλ. Botti; Strack *Ath Mitt.* ne lit pas l'A initial, mais restitue de même, Mahaffy suit Strack, mais n'accentue pas. Après le rapprochement de Strack, *Dynastie*, on constate que deux lettres seulement n'ont pas été lues: Κλεοπάτ[ρα]ς τῆς γυναικὸς Strack, *Dynastie* (Preisigke); [Κλεοπάτρα]ς τῆς γυναικὸς Breccia.

L. 5: Sur la pierre: – – – ΕΤΩΝΚΑΙΤΩΝ la barre médiane de *l'epsilon* étant peu lisible. De la moitié gauche peu de lettres ont été lues. ΘΕΟ – – – Wilkinson, rétabli θεῶ[ν Εὐεργετῶν, καὶ τῶν] Letronne (Franz). Moitié droite: – – – ΕΤΩΝΚΑΙΤΩΝ, restitué [τῶν Εὐεργ]ετῶν καὶ τῶν Miller; même copie, mais restitution améliorée: [Θεῶν Εὐεργ]ΕΤΩΝΚΑΙΤΩΝ Botti; – – – ΞΤΩΝΚΑΙΤΩΝ, restitué [θεῶν Εὐεργε]τῶν καὶ τῶν Strack, *Ath. Mitt.*; Mahaffy reproduit Strack, sans accentuer. Le rapprochement de Strack montre que six lettres seulement n'ont pas été lues: θε[ῶν Εὐεργ]ετῶν καὶ τῶν Strack, *Ath. Mitt.* (Preisigke). Breccia lit et restitue comme Miller, Botti et Strack, mais son crochet droit est tourné à l'envers et il omet de marquer la fin de la ligne.

L. 6: Sur la pierre: – – – ΩΝΕΧΕΦΥΛΟΣ. Seules les deux premières lettres de la moitié gauche ont été lues: ΤΕ – – – Wilkinson, restitué τέ[κνων – – –] Letronne (Franz), qui ne se hasarde pas à restituer un nom propre arbitrairement. Moitié droite copiée d'abord inexactement, avec confusion de Λ et Δ, le réglage ayant trompé: – – – ΩΝΕΧΕΦΥΔΟΣ restitué – – – [τέκν]ων Ἐχέφυδος Miller; Botti lit bien Λ et non Δ, mais lit Ξ au lieu de X: [τέκνων αὐτ]ΩΝΕΞΕΦΥΛΟΣ Botti; [τέκνων αὐτ]ῶν Ἐχέφυλος Strack, *Ath. Mitt*, Mahaffy, au lieu de reproduire la bonne lecture et la restitution exacte de Strack, reproduit la lecture et la restitution erronée de Miller, sans accentuer: [τεκν]ων Εχεφυδος Mahaffy. Le rapprochement de Strack montre que 7 lettres n'ont pas été lues: τέ[κνων αὐτ]ῶν Ἐχέφυλος Strack, *Dynastie*. Botti, malgré les bonnes lectures de Strack, continue à parler, dans son *Catalogue*, d'un Exephylos; [τέκνων αὐτ]ῶν Ἐχέφυλος Breccia; de même Preisigke qui montre que les deux premières lettres sont une lecture, non une restitution.

L. 7: Sur la pierre: – – – ΟΛΥΡΡΗΝΙΟΣ. Le fragment copié par Wilkinson est cassé à partir de ce niveau. Ni Letronne, ni Franz ne peuvent donc rien proposer, [– – – Π]ολυρρήνιος Miller; . . . . . ΟΔΥΡΡΗΝΙΟΣ Botti, qui prend Λ pour Δ; [τοῦ δεῖνα Π]ολυρρήνιος Strack, *Ath Mitt.* et *Dynastie*, de même Mahaffy, Breccia, Preisigke.

L. 8: Sur la pierre – – – ΜΑΤΟΦΥΛΑΚΩΝ, la haste gauche de *mu* ayant disparu, mais la lettre étant bien reconnaissable. Pourtant: – – – ΝΑΤΟΦΥΛΑΚΩΝ, transcrit [– – –]νατο φυλακῶν Miller; [τῶν ἀρχισω]ΜΑΤΟΦΥΛΑΚΟΝ Botti; [τῶν ἀρχισω]ματοφυλάκων Strack *Ath. Mitt*, notant la brisure du *mu* initial; [των σωμ]ατοφυλακων sans accents, Mahaffy; [τῶν ἀρχισω]ματοφύλακ[ων] Strack, *Dyn*, qui présente à tort la fin comme une restitution; [τῶν ἀρχισω]ματοφυλάκων Breccia, Preisigke.

L. 9: On ne distingue que la moitié supérieure d'un N, situé au-dessous du A central de la ligne précédente. Miller ne l'a pas remarqué; Botti propose [ἀνέθηκε]ν Strack imagine une ligne manquante

suivie, à la ligne 10 de [τῷ δεῖνι θεῷ] *Ath. Mitt.* et *Dynastie*, mais ne relève pas cet N. Breccia copie cet N, sans rien restituer. Preisigke suppose une ligne 9 absente, suivie, à la ligne 10, de [τῷ δεῖνα θεῷ].

L. 1: Sur Ptolémée VIII Evergète II, surnommé Τρύφων et Φύσκων fils de Ptolémée V Épiphane et de Cléopâtre I, né vers 182/181, corrégent de Ptolémée VI Philométor de 170/169 à 164/163, roi d'Égypte de peu après Octobre 164 à Avril-Mai 163, roi de Cyrène de 163 à 145, roi d'Égypte de 145 à 116 (de 131/130 à 127/126 il ne régna pas sur Alexandrie), voir W. Peremans, E. Van 't Dack, L. Mooren, W. Swinnen, *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14551.

Ll. 2-3: Sur Cléopâtre II, fille de Ptolémée V Épiphane et de Cléopâtre I, femme de Ptolémée VI Philométor (à partir de 175) et par après de Ptolémée VIII Evergète II (à partir de 144), voir *ibid.*, n° 14516.

Ll. 3-4: Sur Cléopâtre III, fille de Ptolémée VI Philométor et de Cléopâtre II, deuxième femme de Ptolémée VIII, à partir de 142, voir *ibid.* n° 14517.

Ll. 5-6: Quels furent ces enfants royaux? Ptolémée VIII Evergète II eut un fils de Cléopatre II, surnommé Memphitès (dans les sources littéraires), qui vécut de 144/143 à 131. *Cf. ibid.* n° 14552.

De Cléopâtre III sa nièce, Ptolémée VIII eut cinq enfants:

— Ptolémée IX Philométor Sôter II, surnommé Φύσκων et Λάθυρος, né en 142, stratège, navarque, ἀρχιερεὺς et ἀρχικύνηγος de Chypre (± début 116: 28 juin 116), roi d'Égypte du 28 juin 116 à 107 et de 88 à 81/80, roi de Chypre de 105 à 88. *Cf. ibid.* n° 14554.
— Tryphaina, née vers 140, femme d'Antiochos VIII Grypos. *Cf. ibid.* n° 14521.
— Cléopâtre IV, née vers 140/135; première femme de Ptolémée IX (jusqu'en 116/115); par après femme d'Antiochos IX Kyzikênos (115/112). *Cf. ibid.* n° 14519.
— Ptolémée X Alexandre I, né vers 141, stratège de Chypre (après le 28 juin 116/114-113), roi de Chypre de 114/113 à 107; roi d'Égypte de 107 à 88. *Cf. ibid.* n° 14555.
— Cléopâtre Séléné, née vers 140/135, deuxième femme de Ptolémée X (115/107), par après femme d'Antiochos VIII Grypos (104?/96), d'Antiochos IX Kyzikênos (96/95) et d'Antiochos X Eusebês Philopator (95/93-92), mise à mort en 69 à Séleucie sur l'Euphrate. *Cf. ibid.* n° 14520.

D'une femme inconnue, Ptolémée VIII eut encore un fils, Ptolémée Apion, né probablement d'Eirênê (*ibid.* n° 14722) après 154 environ, roi de Cyrène de 116 ou 108(?) jusqu'en 96. *Cf. ibid.* n° 14553.

Ll. 6-7: Cet Echéphylos n'apparaît pas dans les inscriptions de Polyrrhénia[150]. Cette ville se trouve dans la Crète Occidentale, dans les montagnes, à cinq kilomètres à vol d'oiseau au Sud de la ville de Cisamos qui est sur la côte Nord[151]. Les Polyrrhéniens connus en Égypte sont rares: un homme de Polyrrhénia apparait sur une urne cinéraire

[150] Les inscriptions de Polyrrhénia occupent le chapitre XXIII, pp. 237-267 des *Inscriptiones Creticae*, 2 (1939) publiés par Margarita Guarducci.
[151] Voir la carte située à la fin des *Inscriptiones Creticae*, t. 2.

du Musée d'Alexandrie, provenant de cette ville[152]. Ce Βάττος, notre Ἐχέφυλος et un Θερσαγόρας Κρῆς Πολυρήνιος, archer, connu à Démétrias[153], sont les trois seuls Polyrrhéniens connus dans les armées hellénistiques.

L. 8: Cet Echéphylos était un dignitaire de la cour de Ptolémée VIII Evergète II, puisqu'il portait le titre d'«archi-garde du corps». C'est tout ce que nous savons de lui[154].

71. FRAGMENT DE DÉDICACE À ZEUS SOLEIL

Bloc d'albâtre, brisé à droite, trouvé dans les ruines de l'ancienne ville de Bérénice, plus exactement dans le hall du temple, comme le précise D. Meredith, qui décrit ainsi la pierre: «Fragment de pierre d'albâtre, avec une inscription grecque sur chaque côté. Un coin de ce fragment est intact. Les lettres des deux côtés inscrits suggèrent deux époques différentes, mais toutes deux impériales. La pierre a sans doute été remployée, car cette sorte de roche ne se trouve pas près de Bérénice». Fac-similé (Pl. 64, 1).

Ce texte, que nous appelons A, a été copié par J.G. Wilkinson, *MSS* XXXVIII, 91. Publié, d'après Wilkinson, par J.A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 463-464, n° 53 et *Atlas*, pl. XIV, n° 15, avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, commentaire, fac-similé de la copie de Wilkinson. (Republié, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4842 a, avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, petit commentaire. (Reproduit, d'après Franz, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8385 avec transcription en minuscules). Cité par D. Meredith, *The Journ. of Egypt. Arch.*, 43 (1957), p. 62 et p. 69, qui précise lieu de la découverte et les publications).

	Διὶ Ἡλίωι μ[εγάλωι Σαράπιδι καὶ]	*A Zeus Soleil, grand Sarapis*
2	τοῖς συννά[οις θεοῖς ὁ δεῖνα – – –]	*et aux dieux honorés dans le même temple, un tel*
	ἡνίκα ἐξῆει – – – – – –	*(a fait cette dédicace) quand il partit en expédition*
4	σὺν τῆ ἐν χερ – – – – – –	*avec la –*

DATE: D'après la forme des lettres le texte doit être d'époque impériale avancée. «Selon toute apparence», dit Letronne, «postérieur au temps d'Hadrien».

L. 1: ΔΙΙΗΛΙΩ.Λ – – – Wilkinson; d'où Διὶ Ἡλίῳ [μεγάλῳ Σαράπιδι καὶ... Letronne; de même Franz, qui ne marque pas de lacune après καί, ainsi que Bilabel.

L. 2: TOICCYNNA – – – Wilkinson; d'où τοῖς συννά[οις θεοῖς .....] Letronne, qui remarque: «Le nom du donateur devait se trouver à la fin de la deuxième ligne»; τοῖς συννά[οις θεοῖς ὁ δεῖνα εὐξάμενος] Franz, Bilabel, Meredith.

L. 3: HNIKAЄƷHЄI – – – Wilkinson; d'où ἡνίκα ἔζη..... Letronne; ἡνίκα ἐξῆει – – – Franz, Bilabel.

L. 4: CYNTHЄNXЄPC Wilkinson; d'où σὺν τῆ ἐν χερσ[ὶ χορηγίᾳ ou δυνάμει] .... Letronne; σὺν τῆ ἐν χερσ[ὶ δυνάμει – – –] Franz; σὺν τῆ ἐν χερ[– – – – – –] Bilabel.

[152] E. Breccia, *Iscr.* (1911), n° 197 (5864). Republié par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 3999.

[153] M. Launey, *Recherches sur les armées hellénist.*, 2 (1950), p. 1156. Voir aussi F. Heichelheim, *Die auswärtige Bevölkerung im Ptolemäerreich*, dans *Klio*, 18 (1925), p. 105 et p. 56.

[154] Le personnage est cité, d'après notre inscription, par M. Guarducci, *Inscr. Cretic.*, 2 (1939), p. 240.

Tout l'intérêt du texte tient à la mention de «Zeus Soleil», appellation de Sarapis dans le désert oriental notamment. Les lacunes du texte ne permettent pas une restitution de l'ensemble. Les interprétations ont varié selon qu'on a lu, à la ligne 3, ἔζη ou ἐξήει. Ainsi Letronne, qui lit ἔζη, commente: «Les mots ἡνίκα ἔζη et σὺν τῇ ἐν χερσ[ὶ] paraissent indiquer que le travail que rappelle cette dédicace, commencé du vivant du donateur, avec ses propres ressources, ou le secours des soldats (δύναμις), n'avait été achevé qu'à sa mort, circonstance qui aura été exprimée dans la partie perdue; cependant il est peut-être téméraire de rien hasarder avec d'aussi faibles indices». Franz, qui lit à juste titre ἐξήει, — car il s'agit bien d'un *xi* et non d'un *zèta* —, commente: «*Homo nescio quis quod fecit ante expeditionem votum redux solvit*». L'explication nous paraît beaucoup plus plausible et se justifie paléographiquement.

72. BASE DE STATUE AVEC DÉDICACE À ZEUS SOLEIL GRAND SARAPIS

Le monument a été trouvé, selon D. Meredith, dans le temple de Bérénice. Peut-être dans la salle n° 2 où Wellsted signalait une statue brisée avec piédestal.

Le texte a été relevé par J. G. Wilkinson, *MSS* XXXVIII, 97. Il a été publié par D. Meredith, *The Journ. of Eg. Arch.*, 43 (1957), p. 70 avec transcription en minuscules.

Διὶ Ἡλίῳ μεγάλῳ Σαράπιδι.

DATE: L'écriture, dit Meredith, est d'époque romaine.

À Zeus Soleil, grand Sarapis.

Le nom de Zeus Soleil (grand Sarapis) apparaît aussi dans l'inscription de Bérénice où sont cités les dieux associés. Bien que d'autres figures de dieux apparaissent dans les reliefs retrouvés à Bérénice, — par exemple Isis, Harpocrate, Osiris, Geb, Khem-Min —, il est possible que le temple ait été dédié à Sarapis, comme ceux du *Mons Claudianus* et du *Mons Porphyrites*. Autrement dit Sarapis serait la divinité principale.

73. BLOC AVEC FRAGMENT MENTIONNANT MARC-AURÈLE ET LUCIUS VÉRUS

Ce bloc, qui porte deux inscriptions, a été trouvé dans la pièce n° 2 du temple de Bérénice, nous dit D. Meredith. On y lit, sur une face, cinq lignes de grec. Fac. similé (Pl. 64, 2).

Texte relevé par J. G. Wilkinson, MSS XXXVIII, 93, en note. Publié, d'après la copie de Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), p. 464, n° 54 et *Atlas*, pl. XIV, n° 13, avec notes et reconstruction partielle, fac-similé. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4842 b avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, quelques remarques. Signalé, avec localisation et bibliographie, par D. Meredith, *The Journ. of Egypt. Arch.*, 43 (1947), p. 69, *Room* 2, n° 2).

– – – FIAN – – –
2 Δημήτ[ριος] – – – [Σωτ]-
ἠρ ὁ ἱερε[ὺς?] – – – [(ἔτους) – – Μάρκ]-
4 ου Αὐρηλί[ου] – – –
καὶ Λουκίο[υ Οὐήρου].

DATE: La mention de Marc-Aurèle et Lucius Vérus situe le texte en 161-169 p.C.

L. 1: Ni Letronne ni Franz ne restitue rien.
L. 2: Letronne propose Δημήτ[ριος Σωτ]|ἠρ; Franz écrit Δημήτρ[ιος?].
L. 3: Letronne hésite entre ὁ ἱερ[ουργός], ὁ ἱερ[εὺς] ou ὁ ἱερο[ποίος]. Franz juge la restitution de Letronne improbable.
Ll. 4-5: La restitution est de Letronne. Franz admet qu'il s'agit bien de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus, mais juge la disposition de la date curieuse. Effectivement.

La lecture étant très incertaine, c'est la mention des empereurs qui fait tout l'intérêt de ce fragment. D. Meredith remarque que, sur la façade, des cartouches nomment Marc-Aurèle.

74. BLOC AVEC FRAGMENT D'INSCRIPTION GRECQUE IMPÉRIALE

Le texte appartient au bloc qui mentionne Marc-Aurèle et Lucius Vérus et qui provient, selon Meredith, de la pièce n° 2 du temple de Bérénice. On distingue, sur cette face, cinq lignes de grec, incomplètes. Fac-similé (Pl. 64, 3).

Texte relevé par J. G. Wilkinson, MSS XXXVIII, 93 en note. Publié, d'après Wilkinson, par J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), n° 55 et Atlas, pl. XIV, n° 14, avec notes et reconstructions partielles, fac-similé de la pierre. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4842 c avec transcription en majuscules, transcription en minuscules, quelques remarques. Signalé, avec localisation et bibliographie, par D. Meredith; *The Journ. of Egypt. Arch.*, 43 (1957), p. 69, *Room* 2, n° 2).

ΙΔΙ – – –
τα καὶ προ – – –
τειλον τε το – – – [? σύ]-
4 ναρχον ὄντα Ϲο – – –
η καὶ ἀπὸ δεξιῶ[ν].

DATE: Écriture d'époque impériale avancée.

Lignes 1-3: Letronne ni Franz ne restitue rien.
L. 4: Letronne propose [ἓθ]|ναρχον ὄντα, en soulignant, comme Franz, qu'on attendrait [ἐθ]/ναρχὴν ὄντα. Franz préfère [σύν]|αρχον ὄντα.
L. 5: καὶ ἀπὸ δεξιῶ[ν] comme ἐκ δεξίω[ν] Letronne. Franz ne restitue pas, ni ne commente.

75. FRAGMENT D'INSCRIPTION CHRÉTIENNE

Texte gravé au revers de la dédicace à Zeus Soleil, sur bloc d'albâtre, trouvée dans le hall du temple de Bérénice. Inscription de quatre lignes, très mutilées. Fac-similé (Pl. 64, 4).

Le texte a été copié par J.G. Wilkinson, *MSS* XXXVIII, 91. Publié, d'après cette copie, par J.A. Letronne, *Recueil*, I (1842), p. 464, n° 56, et *Atlas*, pl. XIV, n° 16 avec fac-similé et hypothèses à partir des rares lettres lisibles. (Reproduit, d'après Letronne, par J. Franz, *CIG*, 3 (1853), n° 4842 d, avec transcription en majuscules, transcription en minuscules; F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8385 ne cite pas ce texte. D. Meredith, *The Journ. of Eg. Arch.*, 43 (1957), p. 62 signale seulement le texte, mais indique quelle était sa provenance et le bloc auquel il appartenait).

[ἡγ]εμόνα – – – – – –
– – αν τῶν βα[σιλέων?]
ΧΙΩΝ ΚΑΙ – – –
ον τοῦ δεσπό[του].

DATE: Letronne assigne le texte à l'époque chrétienne.

L. 1: ↄCMONA – – – Wilkinson; d'où [ἡγ]εμόνα Letronne, Franz.
L. 2: ΛNTΩNBA – – – Wilkinson. D'où [σωτηρί]αν τῶν βα[σιλέων] Letronne, Franz.
L. 3: ΧΙΩΝΚΑΙ – – – Wilkinson. Ni Letronne ni Franz ne restitue.
L. 4: ⌒NTOYΔЄCΠO – – – Wilkinson; d'où Letronne restitue ον τοῦ δεσπό[του].

Contrairement à ce que dit Letronne, le texte ne concerne pas un préfet d'Égypte. Le mot [ἡγ]εμόνα se prête à d'autres interprétations, n'étant pas précisé.

L'OUADI AMMOU ADELIM

76. SIGNATURES DE L'INGÉNIEUR APOLLONIOS

Graffites gravés sur des rochers de grès, dans l'*Ouadi Ammou Adêlim*, à une grande journée de marche à l'Est d'Assouan. *Non vidi*. Fac-similés (Pl. 63, 2 et 3).

Ces deux graffites, l'un de deux lignes, l'autre d'une seule, ont été relevés par W. Golénischeff qui revenait de Bérénice à Assouan par le désert de l'Est. Il n'a laissé qu'une transcription en majuscules, dans son article *Une excursion à Bérénice*, publié dans *Rec. trav. rel. à la philol. et à l'archéol. égypt. et assyr.*, XIII (1840), pp. 75-96; ce fac-similé se trouve pl. VII, n°s 75-76 *ibid.* (Reproduit, d'après Golénischeff, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n°s 218 et 219, en minuscules).

a) Ἀπολλώνιος μηχανικός.	*Apollonios, ingénieur.*
b) Ἀπολλώνιος.	*Apollonios.*

DATE: D'après la forme des lettres et d'après les marques de carriers relevées dans cet ouadi et dans l'ouadi voisin, W. Golénischeff attribue ces graffites à l'époque romaine.

Visiblement les deux signatures, dont les lettres sont semblables et les places voisines, émanent du même personnage. L'intérêt principal de ces signatures est le nom de métier μηχανικός, qui apparaît seulement dans le premier texte. Le terme se trouve dans une inscription de Césarée de Palestine, épitaphe juive déjà publiée par M. Schwabe, *Israel Expl. J.* 1950-51, pp. 49-53 et republiée par B. Lifshitz, *Revue Biblique*, 67 (1960), pp. 58-64: *Fonctions et titres honorifiques dans les communautés juives. Notes d'épigraphie palestinienne*, notamment p. 64[155]: [Μημ]ό[ριον Σ]υμά[χου τοῦ υἱοῦ Σ]αμου[ὴλ μη]χανι[κοῦ].

G. Downey a analysé à deux reprises[156] ce terme de μηχανικός. Un passage de Pappus d'Alexandrie (éd. Hultsch, III, pp. 1022-1024) explique ce que sont les études de «mécanique», et montre notamment que l'architecte (ἀρχιτέκτων) n'avait qu'une partie des connaissances de l'ingénieur (μηχανικός). À partir de textes de Procope et d'inscriptions, G. Downey montre que la situation réciproque de l'ἀρχιτέκτων et du μηχανικός s'est renversée: à l'époque de Trajan, c'est l'architecte qui a le plus haut rang, mais à l'époque de Procope et déjà sous Constantin, comme au temps de Pappus, l'ἀρχιτέκτων était inférieur au μηχανικός. Ce changement est évidemment dû à l'évolution des compétences exigées dans la construction. Les constructeurs de Sainte-Sophie, Isidore de Milet et Anthémios de Tralles avaient à résoudre des problèmes de mathématique et les architectes byzantins s'occupaient des plans et des dessins. De la sorte le μηχανικός avait des activités et des connaissances plus complètes que l'ἀρχιτέκτων. Dans le désert de l'Est, l'extraction des blocs, le transport des éléments monolithiques, le forage des puits, le travail des métaux, l'extraction des pierres précieuses demandaient des connaissances multiples et variées. On conçoit donc qu'on ait fait appel à des ingénieurs de formation étendue et de compétences diverses.

Le même personnage a signé dans l'une des carrières d'El-Hôsch, au Sud-Ouest d'Edfou[157].

[155] Signalé par J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1961, n° 810.

[156] G. Downey, *Byzantion*, 18 (1946-1948), pp. 99-118: *Byzantine architects, their training and methods*; et, du même, *Isis*, 38 (1948), pp. 197-200: *Pappus of Alexandria on architectural studies* (articles signalés par J. et L. Robert, *Bull. épigr.* 1950, n° 47).

[157] F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 1109. Nous reprenons ce texte dans notre prochain livre: *Les portes du désert* (en préparation).

CHAPITRE V

INSCRIPTIONS DE LA VALLÉE RELATIVES À PAN OU AU DÉSERT ORIENTAL

77. STÈLE DE BASALTE AVEC DÉDICACE AU ROI PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR, À LA REINE ARSINOÉ III, À SARAPIS ET À ISIS, FAITE PAR LE STRATÈGE LICHAS

Conservée au Musée de Brooklyn (*Acc.* n° 16.89; Catalogue *Greek and latin inscriptions in the Brooklyn Museum*, par K. Herbert, n° 7). Selon C. E. Wilbour, *Notebooks* 2-H, p. 10 la stèle a été «trouvée dans les débris de la vieille cité». Le même auteur écrit: «À Edfou j'achetai le Ier Mars 1887 une tablette de granit noir trouvée dix jours auparavant dans les ruines de l'ancienne ville» (*Travels in Egypt: Letters*, publié par J. Capart, 1936, p. 424). La pierre vient donc d'Apollonopolis Magna (Edfou).

Selon Kevin Herbert, cette plaque de basalte mesure 19 cm 3 de hauteur, 34 cm 5 de largeur, 4 cm 8 d'épaisseur. Hauteur des lettres: 12 à 20 mm. La gravure est très soignée et les lettres sont pourvues d'*apices*. Le *pi* a la haste droite plus courte que la gauche; l'*alpha* est à barre horizontale. L'*epsilon* et le *sigma* sont de forme carrée. Bref, l'écriture est de haute époque hellénistique. Photographie de la pierre (Pl. 65, 1).

D'après un estampage fait par Curtius, la pierre est décrite et commentée, mais non transcrite, par U. Wilcken, *Archäologischen Anzeiger* (1889), p. 44, dans *Jahrbuch des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts*, IV (1889). Le texte est publié, d'après la pierre qui se trouvait alors dans la *dahabieh* (bateau) de C. E. Wilbour, par J. P. Mahaffy, *Bull. Corr. Hell.*, 18 (1894), pp. 148-149, n° 3 avec transcription en majuscules, commentaire. Transcription en minuscules, d'après la copie et l'estampage de Curtius, par U. Wilcken, *apud* J. G. Droysen, *Kleine Schriften*, 2 (1894), p. 438, note à la page 392 d; également par J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies* (1895), p. 271, n. 4. (Reproduit, d'après Mahaffy et Wilcken, par M. L. Strack, *Die Dynastie der Ptolemäer* (1897), p. 237, n° 56 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après Mahaffy[1], par Ch. Michel, *Recueil* (1900), p. 859, n° 1236 avec transcription en minuscules: reproduit, d'après Mahaffy[1] et Wilcken, par W. Dittenberger, *OGI*, I (1903), n° 82 avec transcription en minuscules, long commentaire en latin; reproduit, d'après Mahaffy[1], par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 174 avec transcription en minuscules; traduit en anglais, avec belle photographie de la pierre, par C. E. Wilbour, *Travels in Egypt: Letters of Ch. Ed. Wilbour*, édité par J. Capart (1936), p. 424; reproduit, d'après Dittenberger, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8866 avec transcription en minuscules; reproduit d'après Dittenberger et commenté par P. M. Frazer, *Ptolemaic Alexandria*, 2 (1972), pp. 308, notes 370 et 371; p. 385, n. 365; p. 416, n. 593 [IV]). Republié, d'après la pierre, par Kevin Herbert, *Greek and latin inscriptions in the Brooklyn Museum* (1972), pp. 19-22, n° 7 et pl. VII avec transcription en minuscules, traduction, commentaire, photographie de la pierre. Cf. M. Rostovtzeff, *Archiv Pap.*, IV (1908), pp. 298-315: *Zur Geschichte des Ost- und Südhandels im ptolemäisch-römischen Ägypten*, notamment pp. 301-304: *Die Organisation der Elefantenjagd* où il cite le texte, p. 302, d'après Dittenberger, en tronquant les lignes 3 et 4. Sur la chasse aux éléphants, voir le commentaire à l'inscription n° 8 bis, dans notre *Paneion d'El-Kanaïs*.

Βασιλεῖ Πτολεμαίωι
καὶ βασιλίσσηι Ἀρσινόηι, θεοῖς
Φιλοπάτορσι, καὶ Σαράπιδι καὶ
Ἴσιδι Λίχας Πύρρου Ἀκαρνάν,
στρατηγὸς ἀποσταλεὶς
ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάν-
των vacat τὸ δεύτερον.

DATE: Règne de Ptolémée IV Philopator (222-204 a.C.), après son mariage avec sa sœur Arsinoé III en 217 a.C.

Au roi Ptolémée (IV) et à la reine Arsinoé (III), dieux Philopators, à Sarapis et à Isis, Lichas, fils de Pyrrhos, Acarnanien, envoyé comme stratège préposé à la chasse aux éléphants, (a fait cette dédicace) pour la deuxième fois.

L. 7: ΤΟΔΕΔΕΥΤΕΡΟΝ Mahaffy, *BCH*; d'où τόδε δεύτερον Preisigke. Wilcken, *apud* Droysen, copie exactement τὸ δεύτερον mais Strack et Michel reproduisent l'erreur de Mahaffy, bien que ce dernier ait corrigé son lapsus, transcrit τὸ δεύτερον et noté l'espace blanc précédant ces mots dans *The Empire of the Ptolemies*. C'est cette leçon que retient à bon droit Dittenberger et après lui Bilabel-Kiessling. C'est la lecture de Kevin Herbert, qui note aussi avec soin le blanc laissé par le graveur.

L. 1: Βασιλεῖ Πτολεμαίωι est précisé par le surnom de Φιλοπάτωρ, donné ligne 3. Il s'agit donc du «fils de Ptolémée III Evergète Ier et de Bérénice II, né vers 244; roi d'Égypte depuis la fin de 222 ou le début de 221 jusqu'à l'été de 204(?)»[1].

L. 2: Βασιλίσσηι Ἀρσινόηι: comme le remarque une sourcilleuse «chronologiste»[2], dont l'érudition vient de l'Encyclopédie Pauly-Wissowa[3], le mariage du roi eut lieu avant le 15 novembre 217 a.C., comme permet de l'affirmer la stèle de Tell-el-Maschuta[3] et après le 22 Juin 217, date de la victoire remportée à Raphia par le roi d'Égypte sur son adversaire Antiochos. Le terme de βασιλίσσηι donne donc un *terminus post quem* pour dater l'inscription, comme le remarque judicieusement Kevin Herbert. On sait que la reine devait être mise à mort au cours de l'été 204, comme nous en avertissent *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14492 et les ouvrages que semble ignorer la vétilleuse recenseuse.

Lignes 3-4: Σαράπιδι καὶ Ἴσιδι. Sarapis et Isis ne sont pas appelés ici «Sauveurs», alors qu'à Philae, sous le même souverain, ils ont cette épithète[4]. Il est notable que la dédicace soit faite simultanément aux souverains et aux dieux, alors qu'ordinairement elle est faite «pour le souverain», à tel ou tel dieu. On trouve cet emploi du datif, au lieu

[1] *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14545.
[2] *Bibliotheca Orientalis*, 28, n° 3/4 (mai-juin 1971), p. 196. On s'étonne que l'auteur ignore en juin 1971 le tome VI de la *Prosop. Ptolem.* de W. Peremans et E. Van 't Dack, paru en 1968, volume capital pour l'historien curieux des détails chronologiques et soucieux d'indiquer les ouvrages les plus récents.
[3] Hans Volkmann, *Ptolemaios*, *R.E.*, XXIII[2] (1959), col. 1599 sqq.
[4] A. Bernand, *Philae*, I, n° 5, ligne 3.

de ὑπέρ suivi du génitif, dans des textes ptolémaiques de Philae, par exemple[5]. Pan n'est pas nommé ici, mais on peut se demander si Sarapis n'a pas pris sa place, puisque Diodore de Sicile nous rappelle qu'en Égypte Osiris avait, selon les endroits, pris le nom de Sarapis ou de Pan[6].

L. 4: Λίχας n'est pas un nom fréquent en Égypte. On connaît un Λίχας ἀρχιφυλακίτης, dans un papyrus du Fayoum daté du 12 juin 158 a.C.[7]. Le nom apparaît aussi sur un ostrakon d'époque hellénistique[8]. On le lit dans *P. Tebt.* 867, ligne 152[9] et aussi dans les Memnoneia[10]. On le trouve dans les Syringes de Thèbes, mais sans ethnique, ni patronyme[11]. Ces documents ne concernent pas notre personnage, qui donne son nom, son patronyme et son ethnique, et dont on connait approximativement la date d'exercice: «Étant donné la rareté du nom», écrit M. Launey[12], «il est fort tentant de l'identifier, comme du reste on l'a déjà fait, avec l'éponyme que font connaître plusieurs papyrus: *P. Hibeh* 81, l. 17-18, liste d'ἱππεῖς décédés dont le *kléros* retourne au βασιλικόν (238 a.C.): ἐν Ἱερᾶι Νήσωι τῆς Πολέμωνος τῶν Λίχα δε(κανικὸς) Ἐβρύζελμις Ζιοχόρου; *P. Petrie*, I, 16 (1), l. 12 (237 a.C.), testament de Μένιππος Αἰνιὰν τῶν Λίχα ἰλάρ[χης]; *P. Petrie*, I, 18 (1), l. 6 (234 a.C.), mention de ---Οἰταῖος τῶν Λίχ(α)πεντακοσίαρχος».

Résumant la carrière de Lichas[13], Kevin Herbert écrit[14]: «Le dédicant Lichas servit sous deux rois, Ptolémée III Evergète qui régna de 246 à 221 a.C., et Philopator, son fils. Dans la neuvième et la dixième année du règne d'Evergète, Lichas fut *ilarque*, commandant d'un détachement de cavalerie, et dans la treizième année, il fut *pentakosiarque*, commandant de 512 hommes[15]. C'étaient les années 238-237 et 234 respectivement, et si Lichas était au début de ses années vingt à l'époque de ces commandements il devait être au début de ses années cinquante juste après Raphia, au sommet de ses pouvoirs quand il remplit la charge ardue et importante de rechercher les éléphants[16]. Cette mission impliquait à la fois le commandement des troupes et des dispositions à la logistique, vu l'aridité du pays à traverser. Strabon (XVI, 4, 14-15) déclare qu'un territoire de chasse dans les terres à l'Ouest de la Mer Rouge portait son nom et que lui et d'autres officiers avaient érigé divers monuments dans cette région. Les noms de ces commandants sont donnés par l'historien dans l'ordre des fonctions qu'ils remplissaient, trois d'entre eux suivent Lichas

[5] *Id., ibid.*, nos 5 et 16.

[6] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), p. 8 où est cité le texte de la *Biblioth. Hist.*, I, 25, 1-2. Voir J.-E. Stambaugh, *Sarapis under the early Ptolemies* (1972), pp. 85-87 sur «Ammon and Pan».

[7] D. Foraboschi, *Onomasticon Alterum Papyrologicum* (1971), p. 180. Renvoie à *SB*, VI 4 (1962), n° 9424, col. II, ligne 7.

[8] *Id.* renvoie à *O. Tait*, 297.

[9] Il s'agit d'un compte de revenus provenant de poissons, de la fin du IIIe siècle a.C.

[10] Ὁ δεῖνα ὁ ἐν τοῖς Λίχου, le 26 juillet 113. Cf. *UPZ* 180 a, col. 48, l. 9.

[11] *Syringes*, n° 836 bis: Λίχας ἥκω.

[12] M. Launey, *Rech.*, I, p. 206, et n. 5. Cf. aussi *Rech.* II, p. 1138, on peut voir aussi P.M. Meyer, *Heerwesen* (1900), p. 17; M. Rostowzev, *Archiv Pap.*, IV (1908), 299-304 et surtout Peremans et Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, II, nos 1938 et 4422.

[13] K. Herbert, *Gr. and lat. inscr. Brooklyn Mus.* (1972), p. 20.

[14] Il renvoie à Schoch, *PW* 25 (1926), *s.v.* Lichas, col. 212-213 et à *Prosop. Ptol.* n° 4422.

[15] *P. Hibeh* 81, 8 et *P. Petrie* 16, 2 renvoient au 1er commandement, *P. Petrie* 18, 6 au second.

[16] Cf. *SB*, IV (1930), n° 7306, l'autre dédicace de Lichas (au Musée de Léningrad), n° 84.

dans la liste et ils furent aussi chargés sous Philopator de chasser les éléphants. Le fait que ces autres officiers furent en activité dans les dernières années du règne, de même que la notion d'urgence qui doit avoir pressé le haut commandement ptolémaïque à remplacer leurs pertes rapidement après Raphia, sont deux bonnes raisons de ne pas dater cette inscription plus tard que 212 a.C.».

Il est bon de se rappeler ces passages de Strabon. Décrivant les territoires du Sud, pays des «Éléphantophages»[17], Strabon écrit d'abord[18]: εἶτ' Ἀρσινόη πόλις καὶ λιμήν, καὶ μετὰ ταῦτα ἡ Δειρή· καὶ τούτων ὑπέρκειται θήρα τῶν ἐλεφάντων. Ἀπὸ δὲ τῆς Δειρῆς ἡ ἐφεξῆς ἐστιν ἀρωματοφόρος, πρώτη μὲν ἡ τὴν σμύρναν φέρουσα (καὶ αὕτη μὲν Ἰχθυοφάγων καὶ Κρεοφάγων), φύει δὲ καὶ περσέαν καὶ συκάμινον Αἰγύπτιον. Ὑπέρκειται δὲ ἡ Λίχα θήρα τῶν ἐλεφάντων, c'est à dire: «*Ensuite vient la ville d'Arsinoé qui est aussi un port, puis Deiré. Au-dessus de ces villes se trouve une chasse aux éléphants. Tout de suite après Deiré vient une région qui produit des aromates, la première qui produit l'encens (c'est la région des Mangeurs de Poissons et des Mangeurs de Viandes), et elle cultive aussi le perséa et le mûrier égyptien. Au-dessus se trouve la chasse aux éléphants qu'on appelle chasse de Lichas*».

Plus bas, après avoir décrit la côte au Sud du cap Deiré, Strabon poursuit[19]: Εἰσὶ δὲ καὶ στῆλαι καὶ βωμοὶ Πυθολάου καὶ Λίχα καὶ Πυθαγγέλου καὶ Λέοντος καὶ Χαριμόρτου κατὰ τὴν γνώριμον παραλίαν τὴν ἀπὸ Δειρῆς μέχρι Νότου κέρως, τὸ δὲ διάστημα οὐ γνώριμον. Πληθύει δ' ἐλέφασιν ἡ χώρα καὶ λέουσι τοῖς καλουμένοις μύρμηξιν, ce qui signifie: «*Il y a aussi des stèles et des autels, de Pytholaüs, de Lichas, de Pythangélos, de Léon, de Charimortos, le long de la côte connue depuis Deiré jusqu'à la pointe du Notos, mais on ne connait pas la distance. Le pays est plein d'éléphants et de lions qu'on appelle fourmis*».

Ces passages de Strabon sont précieux pour imaginer cette contrée, d'accès si difficile, où se pratiquait la chasse aux éléphants et pour comprendre l'importance de cette activité. Nous verrons plus bas qu'ils permettent aussi d'élucider la difficulté de la dernière ligne de l'inscription.

L. 5: στρατηγὸς ἀποσταλείς. Dans l'inscription relative au curage du puits du Paneion d'El-Kanaïs[20], on lit: [ἀ]πεστάλη Δημήτριος παρὰ τοῦ βασιλέως. Au lieu du verbe ἀποστέλλω, on rencontre parfois le verbe πέμπω. Ainsi, au sujet d'Eumélès[21], Strabon écrit[22], parlant de la ville de *Ptolémais Théron*: κτίσμα Εὐμήδους τοῦ πεμφθέντος ἐπὶ τὴν θήραν ὑπὸ Φιλαδέλφου. C'est donc évidemment le roi qui a dépêché Lichas sur la côte des Somalis. De même, au sujet de Satyros[23], Strabon écrit[24] parlant de la ville de

[17] Voir la carte dans W. Krebs, *Wiss. Zeitschr. der Univ. Rostock* (1968), p. 430.
[18] Strabon, XVI, 4, 4 (C 773).
[19] Strabon XVI, 4, 15 (C 774).
[20] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs* (1972), n° 12.
[21] Peremans-Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, II, n° 4420.
[22] Strabon XVI, 4, 7 (C 770).
[23] Peremans-Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, II, n° 4427.
[24] Strabon XVI, 4, 5 (C 769).

Philothéras: Σατύρου κτίσμα τοῦ πεμφθέντος ἐπὶ τὴν διερεύνησιν τῆς τῶν ἐλεφάντων θήρας καὶ τῆς Τρωγλοδυτικῆς «*Fondation de Satyros, qui fut envoyé pour explorer le territoire de la chasse aux éléphants et de la Troglodytique*». Ainsi du point de vue de la langue, la préposition ἐπὶ peut s'expliquer par la construction du verbe ἀποστέλλω ou du verbe πέμπω. Mais elle peut aussi se justifier par la présence du mot στρατηγός. En effet Χαρίμορτος[25], par exemple, est défini comme ὁ στρατηγὸς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων, par Peremans et Van 't Dack[26], alors qu'on pourrait construire le complément introduit par ἐπὶ comme dépendant de l'expression ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος qui précède. Dans l'inscription qui nous occupe, on pourrait donc hésiter entre les deux traductions suivantes: «envoyé comme stratège préposé à la chasse aux éléphants» et «stratège envoyé à la chasse aux éléphants». La première interprétation nous parait préférable. En effet, si Lichas était stratège, on préciserait sans doute de quel territoire il était gouverneur, puisqu'on sait[27] qu'il existe un «stratège de la Mer Indienne et Érythrée»[28]. En fait, il doit s'agir d'un stratège préposé à la chasse aux éléphants, c'est à dire du commandant d'une expédition lointaine[29]. Historiquement, on envoya d'abord un officier «à la chasse», puis ce fut un «stratège préposé à la chasse». J. Lesquier déclare: «On ne sait si le chef des expéditions ἐπὶ τὴν θήραν fut dès le début un officier du grade de stratège; les premières explorations et la fondation de Ptolémaïs Épithéras remontent au règne de Philadelphe; le premier explorateur fut Satyros; le fondateur de Ptolémaïs Épithéras fut Eumédès; Strabon (XVI, 4, 15 = C 774) ne les qualifie pas de stratèges, non plus que leurs successeurs; c'est seulement à partir du règne de Philométor que l'envoi d'un stratège est établi. Le stratège partait à la tête d'une relève des postes, διαδοχή, et était désigné, semble-t-il, par le titre de διάδοχος jusqu'à son entrée en fonctions. L'exemple de Lichas montre que le même personnage pouvait être placé à plusieurs reprises à la tête de la station «pour la chasse». Après le règne de Philopator, on ne connait plus aucun titulaire de ces fonctions».

L. 7: τὸ δεύτερον. La mauvaise lecture initiale de Mahaffy a gêné l'interprétation. Cependant, si le premier éditeur, c'est à dire J. P. Mahaffy, comprenait qu'il s'agissait de la seconde expédition de Lichas, il n'excluait point la possibilité d'entendre τόδε δεύτερον par «ceci est le second proscynème de Lichas». Il semble que Wilbour ait aussi compris qu'il s'agissait d'une seconde expédition, si l'on en croit sa traduction[30]. Selon W. Dittenberger, la lecture τὸ δεύτερον implique nécessairement que l'on précise ἀποσταλέις: c'est donc d'une seconde expédition qu'il s'agirait. Kevin Herbert se rallie à cette interprétation en traduisant «*commander dispatched for the hunt of the elephants a second time*». Mais

[25] *Prosop. Ptolem.* II, n° 4428.
[26] *OGI*, n° 86; *SB*, n° 8771; ici n° 85.
[27] *Philae* I, n° 52.
[28] Sur les compétences de ce personnage, voir W. Otto et H. Bengtson, *Zur Geschichte des Niederganges des Ptolemäerreiches* (1938), pp. 212-217.
[29] C'est ainsi que l'entend J. Lesquier, *Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides* (1911), pp. 74-75. Voir sur les stratèges préposés à la chasse aux éléphants H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, III (1952), pp. 133-136.
[30] C. E. Wilbour, *Travels in Egypt: Letters*, édité par J. Capart (1936), p. 424.

il n'explique pas l'espace blanc qui détache τὸ δεύτερον du reste de l'inscription, non plus que le rejet de cette expression adverbiale à la fin du texte, alors qu'on l'attendrait avant le participe ἀποσταλείς. Il nous paraît assuré, pour ces deux raisons, que le lapicide a isolé à la fin du texte la formule même de dédicace et ce qui fait l'originalité de ce texte: il n'est pas le premier, et on le sait bien par le texte de Strabon cité plus haut (XVI, 4, 15). Lichas a dû invoquer les divinités avant de prendre le chemin du retour et à son arrivée à Edfou, ou bien à son départ d'Edfou et à son retour à Edfou. Deux dédicaces s'expliquent très bien vu les dangers et la longueur de ce voyage. L'expression δεύτερον se trouve, par exemple, au Paneion d'El-Kanaïs[31] où l'on trouve aussi τρίτον[32]. L'acte d'adoration, comme la dédicace, était souvent répété, une ou plusieurs fois.

78. STÈLE AVEC DÉDICACE D'UN PÉRIBOLE À ISIS, HARPOCRATE ET PAN, ET MENTION DE LA RECONSTRUCTION DE DEUX MURS

La stèle est en grès et provient sans doute, comme d'autres stèles du même genre, des ruines du temple d'Isis, à Koptos. Elle est conservée au Musée du Caire (J. G. Milne, *Gr. inscr.*, pp. 28-29, n° 9286 et pl. 2).

La stèle est à trois registres, les deux inscriptions occupant le registre inférieur. Elle est arrondie à sa partie supérieure et mesure 69 cm de haut, sur 42 cm de large. Le fronton arrondi est occupé par un disque solaire ailé, dont les deux ailes sont gravées sur trois plans. De chaque côté du disque pend un uraeus, celui de droite portant la couronne de Basse Égypte, celui de gauche, celle de Haute Égypte.

Au registre médian, bordé en haut par le signe indiquant le ciel, à droite et à gauche par des sceptres dont la poignée est tournée vers l'intérieur, et, en-dessous, par une ligne marquant le sol, sont gravés en bas-relief de bonne facture, la déesse Isis tenant Horus sur ses genoux, le dieu Horus et, leur faisant face, l'Empereur. Au centre se trouve l'enfant Horus, debout, tourné vers la droite, portant la couronne avec disque et double plume; il est vêtu d'une longue tunique pendant derrière lui et accrochée à ses épaules; il tient dans la main droite un fléau et porte la main gauche à sa bouche; il est debout sur une table à un seul pied trilobé, entouré d'une corde; de chaque côté de la table se trouve un sceptre avec tête de papyrus. Derrière Horus se trouve Isis, assise sur un trône, tournée vers la droite elle-aussi; elle porte une couronne avec disque et cornes et elle est en train d'allaiter l'enfant Horus, assis sur ses genoux, qui porte aussi la couronne avec disque et double plume; le trône d'Isis se trouve sur une estrade. Devant le premier Horus se dresse debout l'Empereur, tourné vers la gauche, vêtu de l'habit royal et coiffé d'une triple couronne *atef*: des deux mains il offre un plat couvert d'offrandes. Devant la tête de l'Empereur sont deux cartouches et derrière lui, dans une colonne, une légende écrite verticalement; entre les cartouches et la tête d'Horus, colonne avec signes hiéroglyphiques; devant la tête d'Isis, trois lignes verticales d'hiéroglyphes.

Sous ce registre à relief se trouve le registre inscrit, qui comporte deux inscriptions grecques gravées. La première comprend cinq lignes bien gravées, en lettres régulières de 15 à 17 mm. La seconde comprend seulement deux lignes, en lettres de 8 à 11 mm, grossières et irrégulières. Photographie de la pierre (pl. 65, 2).

Publié d'après la pierre par J. G. Milne, *History of Egypt: Under Roman rule*, 5 (1898), p. 184, n° 2*a-b*, avec fac-similé et transcription en minuscules, photographie p. 27, fig. 17, assez médiocre, car on ne lit pas l'inscription *b*. (Reproduit, après révision sur une photographie de Milne, par Seymour

[31] A. Bernand, *Le Paneion d'El-Kanaïs* (1972), n°s *49*, 6 et *89*, 5.
[32] *Id.*, n°s *24*, 4; *73*, 3; *87*, 3; *90*, 5.

de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 431, n° 11 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par J. G. Milne, *Gr. Inscr.*, (1905), pp. 28-29, n° 9286 et pl. 2 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, bonne photographie de la pierre, pl. 2. (Reproduit, d'après Milne, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1171 avec transcription en minuscules et petit commentaire sur la date. Reproduit, d'après les susdits, par A. J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Eg*, XII (1912), pp. 6-7, n° 3 avec transcription en minuscules, traduction, petit commentaire; reproduit, d'après les précédents, par F. Bilabel-F. Kiessling, *Sammelbuch*, V (1950), n° 8811 avec transcription en minuscules).

a)

Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβαστοῦ
Ἴσιδι καὶ Ἁρποχράτῃ καὶ Πανί, θεοῖς
μεγίστοις, τὸν περίβολον Παμῖνις
Παρθενίου καὶ Παρθένιος υἱός,
(ἔτους) η΄ Τιβερίου Καίσαρος Σεβάστου

b)

Ἔτους ιβ΄ Ἀντωνίνου Καίσαρος τοῦ κυρίου δυὸ τίχ(η) καθ(αιρεθέντα) οἰκοδ(ομήθη) ἐπὶ Πανίσκου Πτολλίδος προστάτης Ἴσιδος θεᾶς μεγίστη[ς].

DATE: L'inscription *a*, datée de l'an 8 de Tibère, remonte à 21/22 p.C.; l'inscription *b*, datée de l'an 12 d'Antonin, remonte à 148/149 p.C.

a)

Pour Tibère César Auguste, à Isis, à Harpocrate et à Pan, dieux très grands, le péribole (a été dédié par) Paminis, fils de Parthénios et (par) Parthénios, son fils, l'an 8 de Tibère César Auguste.

b)

L'an 12 d'Antonin César notre seigneur, deux murs qui avaient été abattus ont été construits quand Paniskos, fils de Ptollis était intendant d'Isis, déesse très grande.

Les lectures n'offrent pas de variantes, mais les conventions des différentes transcriptions ont changé.

L. 2: La pierre montre bien ΑΡΠΟΧΡΑΤΗ, avec un *chi*. Milne l'a d'abord corrigé en *kappa*, avant de le garder. Cagnat et Bilabel transcrivent Ἁρποχράτῃ.

L. 3: Milne a d'abord copié ΠΑΜΕΝΙΣ, avant de transcrire Παμῖνις, adopté par tous les éditeurs et confirmé par la pierre.

L. 5: Au début de la ligne on lit LH, transcrit (ἔτους) η΄, par tous les éditeurs, sauf de Ricci qui garde Lῆ.

L. 6: Sur la pierre on lit, à la fin de la ligne, $TI^{X}KA^{\Theta}OIKO^{\Delta}$ triple abréviation qui a toujours été résolue de la même façon, malgré des variantes d'orthographe. Milne, l'une et l'autre fois, transcrit δύο τ(ε)ίχ(η) καθ(αιρεθέντα), mais écrit d'abord (φ)κοδ(ομήθη), puis οἰκοδ(ομήθη). Seymour de Ricci transcrit δύο τ(ε)ίχ(η) καθ/αιρεθέντα) οἰκοδ(ομήθη); Cagnat-Jouguet δύο τίχ(η) καθ(αιρεθέντα) οἰκοδ(ομήθη), suivi par Bilabel.

L. 7: Milne accentue d'abord Πτόλλιδος, puis Πτολλίδος. On lit sur la pierre ΠΡΟΣΤΑΤΗC, que Milne corrige d'abord en προστά(του), puis conserve en expliquant qu'il s'agit d'un génitif non décliné. Seymour de Ricci transcrit προστάτης, Cagnat-Jouguet προστάτῃ, suivi par Bilabel-Kiessling. À la fin de la ligne, le *sigma* manque, comme l'indiquent Cagnat, Bilabel. Mais Milne l'a lu, ainsi que de Ricci.

En ce qui concerne la provenance de la stèle, les éditeurs ont hésité entre Koptos (l'actuelle Kouft) et Apollonopolis Parva (l'actuelle Kous). Seymour de Ricci, pour cette stèle comme pour les stèles comparables qu'il connaissait[33], indique comme provenance possible Koptos ou Apollonopolis Parva. R. Cagnat et P. Jouguet[34] écrivent «Copti», sans aucune marque de doute. C'est ce que font aussi F. Bilabel et E. Kiessling[35] qui notent «Koptos», sans explication.

Mais J.G. Milne s'est montré beaucoup plus nuancé. Il explique en effet[36] que, des cinq monuments constituant une même série et provenant évidemment du même sanctuaire[37], un seul[38], d'après l'étiquette qui lui était attachée, provenait de Kous. Mais, d'après le Catalogue du Musée de Boulak, en 1883[39], la provenance de cette pierre aurait été Koptos. «Le Catalogue est décidément la meilleure autorité», déclare J.G. Milne, «et Kouft doit être accepté comme le foyer originel de ce groupe de stèles».

Évidemment, rien ne s'opposait *a priori* à ce que le début de la route allant de Kous à Kosseir ait été marqué par l'emplacement d'un sanctuaire voué à la triade qu'on retrouve dans l'ouadi Hammamat. Mais les inscriptions de Koptos forment un groupe important, ce qui n'est pas le cas de celles de Kous. D'autre part deux autres stèles grecques, découvertes par A.J. Reinach sur le site même de Koptos[40] et une dizaine de documents égyptiens ou démotiques se rapportant à *Parthénios, fils de Paminis, prostatès d'Isis à Koptos*[41], nommé dans notre inscription, prouvent indubitablement l'appartenance à Koptos de ce document. À cet égard A.J. Reinach et R. Weill écrivent[42]:

«Les monuments 1, 2, 6, 9 de notre classification sont inscrits au catalogue manuscrit du Musée du Caire comme venant de Kous; mais tous les autres ayant été trouvés à Koptos, on peut attribuer 1, 2, 6 et 9, en toute certitude, à cette ville, ainsi que 4 et 7, qui sont sans provenance connue mais appartiennent évidemment au groupe des autres inscriptions. Ce n'est pas le seul exemple de cette erreur; les marchands de Kous étant les intermédiaires par lesquels s'écoulent les antiquités de Koptos, beaucoup de celles-ci ont été données à tort comme provenant de Kous. Cette année encore (1911), on nous a montré à Louxor, comme originaire de Kous, une intéressante stèle en basalte de six lignes, consacrée à Min de Koptos, en l'an 27 de Darius, par un membre d'une famille d'architectes déjà connue par un certain nombre des inscriptions du ouadi Hammamat».

[33] Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 431, n° 11; p. 432, n°s 16-17; p. 441, n° 55; p. 443, n° 62.
[34] *IGR*, n°s 1168, 1171, 1172, 1173, 1177.
[35] *Sammelbuch*, n°s 8809, 8811, 8812, 8813, 8817.
[36] J.G. Milne, *Gr. Inscr.* (1905), p. 29, n° 9286.
[37] *Id.*, pp. 28-29, n° 9286; p. 31, n° 9252; p. 39, n° 22129; pp. 39-40, n° 9268; pp. 41-42, n° 9255.
[38] *Id.*, pp. 39-40, n° 9268.
[39] G. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulak* (1883), n° 5534.
[40] A.J. Reinach, *Rapport sur les fouilles de Koptos* (1910), p. 15, note 1; A.J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 7-9, n° 4.
[41] C'est le titre même de l'article de A.J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 1-24.
[42] *Id.*, pp. 1-2, note 1.

En effet, c'est à Koptos que Flinders Petrie a mis au jour sur le flanc Sud du grand temple, au niveau le plus bas, trois statues colossales de Min[43], ce qui incite à rapporter à cette ville une dédicace nommant ce dieu.

L. 1: Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβάστου: Nous avons ici la titulature la plus courante de Tibère[44]: Τιβέριος Καῖσαρ Σεβαστός. Sur le relief ornant le monument, Tibère est représenté en Pharaon, faisant offrande à Harpocrate et à Isis. Dans les cartouches hiéroglyphiques qui se trouvent devant le Pharaon-Empereur, on lit le nom de Tibère.

L. 2: Ἴσιδι καὶ Ἁρποχράτῃ καὶ Πανί: A. J. Reinach et R. Weill font remarquer[45] que «l'orthographe Ἁρποχράτης se rencontre fréquemment dans les inscriptions. Elle est plus près de la forme hiéroglyphique *Harpe-chrat* que le grec avait à transcrire». Il est notable que Pan ne soit nommé qu'à la troisième place de l'énumération. Ce fait s'accorde avec deux particularités du relief: d'une part Harpocrate y apparait deux fois; d'autre part Pan n'y figure pas, alors que dans la chapelle principale de l'ouadi Hammamat il est à la tête de la triade divine, devant Harpocrate et Isis[46]. Il semble donc qu'on doive souscrire à l'observation de Reinach et de Weill[47]: «Bien que la stèle s'adresse à la triade adorée au grand temple de Koptos, la prédominance d'Harpocrate que semble attester le tableau votif incline à penser qu'il ne s'agit pas de ce temple où Mîn domina toujours, mais de celui dont proviennent la plupart des blocs remployés aux Églises de l'Ouest où Harpocrate paraît jouer un rôle prépondérant. Ce temple semblant avoir été construit par Cléopâtre et Césarion[48] il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il ait fallu attendre au temps de Tibère pour que son péribole fût achevé».

Lignes 3-4: Παμῖνις Παρθενίου καὶ Παρθένιος υἱός: La transmission du nom du grand'père au petit fils apparait bien ici, de même que la transmission des charges religieuses du père au fils. Nul doute en effet que si Παμῖνις Παρθενίου associe son fils Παρθένιος à cette dédicace du péribole, c'est parce qu'il veut que ce dernier soit lui aussi «intendant d'Isis». Le titre ici n'est pas mentionné, mais il apparait à la ligne 7. A. J. Reinach et R. Weill sont donc fondés à écrire[49]: «Le péribole construit en 21/22 dut subir une restauration en 148/149. Comme celle-ci a été faite par les soins du *prostatès* d'Isis, il y a lieu de croire que c'est déjà en cette qualité que présidèrent à sa construction Pamînis et son fils Parthénios, d'autant plus que dans les deux stèles précédentes, postérieures il est vrai à celle-ci, Parthénios porte ce titre».

Tout un dossier a pu être réuni sur Parthénios, fils de Paminis[50]. Pour nous en tenir aux seules inscriptions grecques, quatre autres inscriptions mentionnent ce personnage: trois sont, comme notre texte, gravées sur des stèles avec tableaux à légende hiéroglyphique,

[43] A. J. Reinach, *Rapports sur les fouilles de Koptos* (1910), pp. 39-40.
[44] Bureth, pp. 25-27.
[45] *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), p. 6, note 2.
[46] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, p. 74 et pl. 16.
[47] *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), p. 7.
[48] Les auteurs renvoient à A. J. Reinach, *Bull. de la Soc. des fouilles archéologiques*, 1911, p. 49.
[49] *Ann. Serv. Ant. Eg.*, XII (1912), p. 7.
[50] Cf. *supra*, p. 200, note 41.

une est une inscription en grec seulement. Il nous paraît utile de citer ici ces textes parallèles, qui tous doivent être attribués à Koptos.

Sous Tibère, notre personnage est cité sur une stèle votive égyptienne, ornée d'un relief et d'hiéroglyphes, et portant le texte grec suivant[51]:

Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβ̣α̣σ̣[τοῦ (ἔτους) ..] Φ[α]ῶφι ιθ΄,
Παρθένιος Παμίνεως προ̣[στάτης Ἴσιδος].

Pour Tibère César Auguste, l'an?, le 19e jour de Paophi, Parthénios, fils de Paminis, intendant d'Isis (a consacré cette stèle).

La stèle est cintrée et porte dans le cintre le disque ailé; le relief montre le Pharaon adorant Horus et Isis. L'inscription hiéroglyphique, très grossièrement gravée en deux lignes écrites de droite à gauche, déclare[52]: «*Le Soleil Seigneur des Deux Terres, Tibérios, Soleil Seigneur des Levers Kaisaros-nt-Khou, qui a fait ses monuments à son père Sokar-Osiris, le dieu grand Seigneur d'Abydos, régent des nomes du Sud et du Nord*».

Parthénios fils de Paminis apparait encore sur une stèle du même type, datée du 5 juillet 32 p.C., c'est à dire encore du règne de Tibère. La stèle est cintrée, et est ornée, dans le cintre, du disque ailé; au-dessous, le signe du ciel surmontant un tableau où l'on voit le Pharaon, en l'occurrence Tibère, faisant l'offrande à Geb et Nouit. Au-dessous du tableau, inscription hiéroglyphique en deux lignes écrites de droite à gauche et signifiant[53]: «*Le Vivant Horus... Soleil Seigneur des Deux-Terres Tibérios, Soleil Seigneur des Levers Kaisaros-nt-khou, qui a fait ses monuments à son père, le prince des étoiles, le dieu grand dans le Sanctuaire du Midi, la muraille très grande dans la demeure(?), qui lui fait le Don de Vie*». *Le texte grec*[54] *est gravé tout en bas, sur trois lignes:*

Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβαστοῦ,
(ἔτους) ιη΄, Ἐπεὶφ ια΄, Κρόνωι θεῶι μεγίστωι
Παρθένιος Παμ(ί)νεως προστάτης Ἴσιδος.

[51] Photographie d'après la pierre par J.P. Mahaffy, *History of Egypt*, 4 (1899), p. 18, fig. 7. D'après une photographie réduite de P. Jouguet, transcription en minuscules de Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 432, n° 17. Republié, d'après la pierre, par J.G. Milne, *Gr. Inscr.* (1905), p. 39, n° 22129. Republié, pour le relief et les textes hiéroglyphiques, par Ahmed Kamal, *Cat. Gl. Musée Caire, Stèles ptolémaïques et romaines* (1905), pp. 194-195 et pl. 70. (Reproduit, d'après Milne et de Ricci, par R. Cagnat et P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), p. 401, n° 1173, avec transcription en minuscules; reproduit, d'après tous les précédents, par A.J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 5-6, n° 2 avec transcription en minuscules, commentaire, traduction du grec et des hiéroglyphes; F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950) n° 8813 ignorent cette dernière publication).

[52] Traduction de A.J. Reinach et R. Weill, *loc. cit.*, p. 5.

[53] *Id.*, pp. 2-3.

[54] Fac-similé d'après la pierre par J.G. Milne, *History of Egypt*, 5 (1898), *Under Roman Rule*, p. 184. D'après photographie de P. Jouguet, transcription en minuscules par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.* 2 (1903), p. 432, n° 16; le grec aussi dans W. Spiegelberg, *Cat. Gl. Musée Caire, Die Demotischen Inschriften* (1904), p. 35. Republié, d'après la pierre, par J.G. Milne, *Gr. Inscr.* (1905), pp. 39-40, n° 9268 et pl. 2: transcriptions en majuscules et en minuscules, photographie de la pierre (D'où R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1172 transcription en minuscules; reproduit, d'après tous les précédents par F. Bilabel et E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8812 qui ignore A.J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 2-5, n° 1 reproduisant le texte d'après tous les précédents, avec traduction du grec et de l'égyptien et long commentaire).

Pour Tibère César Auguste, l'an 18, le onzième jour d'Épiphi, à Kronos, dieu très grand, Parthénios, fils de Paminis, intendant d'Isis, (a dédié cette stèle).

Les fouilleurs de Koptos, A. J. Reinach notamment, soutiennent que l'inscription doit venir du temple du Sud de Koptos, sans doute la chapelle locale de Geb, tandis que le temple de Min, le grand temple, occupait la région Nord du téménos.

Une stèle cintrée en calcaire, trouvée dans le temple du centre, engagée dans des murs en briques crues de maisons byzantines à 1 m environ au Nord du tournant qui prolonge à l'Est la colonnade 36, nous a livré encore le nom de Parthénios, fils de Paminis. L'arrondi de la stèle est occupé par un disque flanqué des uraeus; il est séparé du tableau par le signe du ciel: le Pharaon coiffé de la couronne du Nord fait une offrande à Horus enfant debout sur les plantes emblématiques liées autour du *sam*; Horus a le doigt à la bouche et porte le manteau royal et le disque surmonté des plumes d'Amon; derrière lui est assise Isis, coiffée du disque et des cornes hathoriques, tenant l'*ouadj*. Deux lignes d'hiéroglyphes sont lisibles en partie[55]: «*... Germanikos Autokrator, Soleil, Seigneur (des Levers) Tibérios Klaudios ... toute chose d'offrande bonne, et qui lui donne part à toute chose*(?)...». L'inscription grecque comporte cinq lignes[56]: elle date de Claude.

Ὑπὲρ Τιβερίου Κλαυδίου Καίσαρος Σεβασ[τοῦ]
Γερμανίκου Αὐτοκράτορος Ἴσιδι θε[ᾷ μεγίστῃ]
Πετήσις Ἰούας ICIM.NOYΠIMMЄIΩMЄ [καὶ][57]
Παρθένιος Παμίνεως προστάτης Ἴσιδος
θεᾶς μεγίστης.

Pour Tibère Claude César Auguste Germanique Empereur, à Isis déesse très grande, Pétésis, fils d'Iouas ------ et Parthénios, fils de Paminis, intendant d'Isis, déesse très grande, (ont dédié cette stèle).

Il semble bien, d'après ce texte, que, sous Claude, Parthénios n'était plus que le second personnage du sanctuaire.

Enfin une inscription ne comportant que quatre lignes de grec et fort mutilée nous révèle encore la présence de notre personnage. Il semble qu'elle doive dater de Tibère car, chaque ligne comptant environ vingt lettres, la titulature de Claude ou de Néron serait trop longue. On lit sur ce fragment[58]:

[55] Traduction de A. J. Reinach et R. Weill, *loc. cit.*, p. 8.

[56] Publié, d'après la pierre, par A. J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 7-9, n° 4 avec transcription en minuscules, traduction, commentaire. (D'où F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 4245 avec transcription en minuscules).

[57] Les éditeurs songent à Ισιμινου, *Minou* étant le nom égyptien de Min. Avant la terminaison *ôme*, ils songent aussi à ICIΔI ANOYΠIΔI, mais la lecture ne leur paraît pas possible.

[58] Publié, d'après la pierre, par A. J. Reinach, *Rapports sur les fouilles de Koptos* (1910), p. 15, note 1 avec transcription en majuscules, les restitutions étant écrites en minuscules. Republié, d'après la pierre, par A. J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 9-10, n° 5 avec transcription en minuscules, petit commentaire sur la date. (Reproduit, d'après Reinach et Weill, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 4955 avec transcription en minuscules éliminant la titulature impériale).

[Ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος]
[Σεβαστοῦ ἔτους –?– –]
[Παρθ]ένιος Παμί[νεως προ]-
[στάτης] Ἴσιδος θεᾶ[ς μεγίστης].

Pour Tibère César Auguste, l'an?, Parthénios, fils de Paminis, intendant d'Isis, déesse très grande, (a dédié cette stèle).

D'après l'inventeur, le monument vient de la colonnade 36, parmi les édifices du centre.

Il est notable que le nom de Parthénios soit grec et que celui de son père soit égyptien. Παμῖνις en effet est un nom théophore[59] formé sur celui de Min et signifiant «cadeau de Min» (*Panodôros* en grec). Il est possible que Parthénios soit un nom choisi en fonction du culte d'Isis, prototype de la vierge-mère, comme Paminis a été choisi en fonction du culte de Min. En tous cas on connait par les documents égyptiens le nom de la mère de Parthénios: elle s'appellait *Ta-pa-khoui*, nom théophore égyptien signifiant «Fille de l'Enfant», c'est à dire «Fille d'Harpocrate». On retrouve ainsi dans la famille dont Paminis était le chef les trois noms des divinités auxquelles est faite la dédicace.

A. J. Reinach et R. Weill remarquent[60] que, d'après notre dédicace,

«le père de Parthénios vivait encore en 21 et Parthénios n'avait pas revêtu la fonction que nous le voyons occuper depuis l'an 24. En démotique cette fonction s'exprime par le titre *pa roud n Ist*, en grec par προστατὴς Ἴσιδος. *Roud*, par lui-même, n'implique aucun caractère sacerdotal; ce sont les agents, les fonctionnaires dans l'acception la plus large qu'on désigne sous le nom de *roudou*; ce sens dérive sans doute de celui qu'ont *roud* ou *rout* quand ils désignent un objet, l'escalier d'accès ou la porte d'entrée. On sait quel rôle a été celui de la porte du palais royal dans toutes les monarchies orientales, rôle dont le souvenir subsiste dans le nom de la Sublime Porte. Le *roud* d'une divinité aurait été ainsi à l'origine son portier, le gardien de son temple, par suite le chef de tout son personnel sacerdotal.

Ce que le titre égyptien laisse entrevoir est confirmé par son équivalent grec. Προστάτης qui, par lui-même, peut désigner tout emploi de directeur ou de président (aussi de patron ou d'avoué), parait avoir été pris, pour le clergé égyptien de l'époque gréco-romaine, dans un sens bien défini, celui où l'on employait généralement ἐπιστάτης. Soit qu'il fût ainsi isolé, soit que le caractère sacerdotal en fût précisé par l'adjonction de καὶ ἀρχιερεὺς ou par celle de τοῦ ἱεροῦ (ου τῶν ἱερῶν), ce terme désigne le chef des prêtres d'un ou de plusieurs temples formés en collège. Le cas de Parthénios rend vraisemblable qu'une fois élu à cette charge par le collège des prêtres, on l'exerçait à vie»[61].

Il est probable que chaque sanctuaire avait son collège de prêtres: Parthénios n'était donc pas le chef de tout le corps sacerdotal de Koptos, non plus que son père Paminis; mais l'un et l'autre présidèrent au collège d'Isis, déesse dont la prééminence conférait beaucoup de prestige à son intendant.

Quel est ce péribole dont l'inscription fait mention? On sait que les trois temples fouillés à Koptos étaient entourés, comme c'est souvent le cas pour les sanctuaires égyptiens,

[59] Th. Hopfner, p. 36, n° 41.
[60] *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), pp. 20-21.
[61] *Ibid.*, pp. 23-24.

d'une puissante enceinte rectangulaire. Mais chaque chapelle pouvait avoir un péribole. J. A. Reinach et R. Weill font observer qu'il peut difficilement s'agir du péribole général, car il eût été difficile de le consacrer sous Tibère alors que le pylône qui y donnait accès sur la face Sud n'a été décoré que sous Caligula et que celui qui s'y ouvrait au milieu du côté Ouest, construit une première fois à l'époque ptolémaïque, n'a probablement pas vu sa restauration s'achever avant Néron. Ils concluent donc: «Il paraît plus prudent de se borner pour le moment à constater que l'activité constructive de Parthénios a porté au moins sur trois points: la porte peinte, voisine du temple du Sud (Geb et Nouït), la colonnade du temple du centre, un péribole particulier sans doute distinct de l'enceinte du *téménos*, peut-être celui qui contenait le temple d'Harpocrate dû à Cléopâtre et à Césarion».

L. 6: δυὸ τίχ(η) καθ/αιρεθέντα) οἰκοδ(ομήθη): A. J. Reinach et R. Weill traduisent[62]: «*deux murs ont été restaurés après purification par les soins de Paniskos etc...*». Ils font donc venir le participe καθαιρεθέντα du verbe καθαίρω, dont l'aoriste passif est ἐκαθάρθην. Ils traduisent donc comme s'il y avait καθαρθέντα. Or en fait le participe καθαιρεθέντα vient de καθαιρέω-ῶ, dont l'aoriste passif est καθῃρέθην. Au demeurant on ne comprendrait pas que l'on purifiât des murs avant de les construire!

C'est le peu de place restant au lapicide qui justifie ces abréviations fort peu fréquentes. M. Avi-Yonah ne signale[63] que notre exemple de KA^{Θ} = καθ(αιρεθέντα), de TI^{X} = τ(ε)ῖχ(ος) et de $OIKO^{\Delta}$ = οἰκοδ(ομήθη). Il donne deux exemples de OIKO = οἰκο(δόμησε).

La résolution de ces abréviations ne fait aucun doute si l'on rapproche le texte gravé sur une stèle de grès, de type analogue à celles citées plus haut, ornée d'un relief représentant l'Empereur faisant une offrande à Harpocrate et à Isis allaitant Harpocrate. Provenant à coup sûr de Koptos, comme toute la série de ces stèles à reliefs, cette inscription date du 15-24 avril 149 p.C. Le personnage mentionné est le même que celui qui est cité à la ligne 7 de notre stèle. Ce texte parallèle[64] nous permet de bien interpréter la ligne 6 de notre document. L'inscription indique:

Ὑπὲρ τῆς Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τίτου
Αἰλίου Ἀδριανοῦ Ἀντωνίνου Σεβαστοῦ
Εὐσεβοῦς Τύχης Ἁρποχράτηι θεῶι
μεγίστωι τείχη β΄ περιβόλου παλαιω-
θέντα καθηρέθη καὶ οἰκοδομήθη
ἐπὶ Πανίσκου Πτολλίδος προστάτου Ἴσιδ[ος]
θεᾶς μεγίστης, ἔτους ιβ΄ Ἀντωνίν[ου]
Καίσαρος τοῦ κυρίου, Φαρμοῦθι κ[.].

[62] *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XII (1912), p. 7.
[63] M. Avi-Yonah, *Abbreviations*, pp. 74, 89 et 105.
[64] Fac-similé d'après la pierre par J. G. Milne, *History of Egypt*, 5 (1898), p. 189. Transcription en minuscules, d'après une photographie de Brugsch, communiquée par P. Jouguet, par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 441, nº 55. Republié, d'après la pierre, par J. G. Milne, *Gr. Inscr.* (1905), pp. 31-32, nº 9252 et pl. 3. (D'où R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), p. 399, nº 1168 avec transcription en minuscules et F. Bilabel-F. Kiessling, *Sammelbuch*, V, 3 (1950), nº 8809 de même).

c'est à dire:

Pour la Fortune de notre Empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, pour Harpocrate, dieu très grand, deux murs du péribole, devenus vétustes, ont été abattus et restaurés, quand Paniskos, fils de Ptollis était intendant d'Isis, déesse très grande, l'an 12 d'Antonin César notre Seigneur, le .. jour du mois de Pharmouthi.

L. 7: Paniskos fils de Ptollis est connu par un autre texte grec, datant d'Antonin (entre 138 et 160 p.C.) et provenant encore de Koptos[65].

Cette inscription nous apprend:

Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τί[του]
Αἰλίου Ἀδριανοῦ Ἀντωνίνο[υ]
Σεβαστοῦ Εὐσεβοῦς ἔτους ..
Ἀθὺρ κα', ἐπὶ Πανίσκου
Πτολλίδος π[ροσ]τάτου Ἴσιδ[ος]
θεᾶς με[γίστης] τὸ κηπίο[ν]
– – – – – – [ἐξεπ]ό[νησεν?][66]

Date: 17 ou 18 Novembre de la période 138-160 p.C., sous le règne d'Antonin le Pieux.

Sous le règne de l'Empereur César Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, l'an ?, le 21e jour du mois d'Hathyr, quand Paniskos, fils de Ptollis, était intendant d'Isis, déesse très grande, le petit jardin – – – a été aménagé par .....

Ptollis est un nom très répandu en Égypte. *Paniskos*, «Petit Pan», se comprend bien dans la ville dont le temple principal était voué à Pan.

Commentant ce mot de κηπίο[ν], A.J. Reinach et R. Weill écrivent[67]: «Il s'agit apparemment d'une cour ou salle portant ce nom parce que des plantes étaient sculptées ou peintes sur les murs formant au dieu un jardin impérissable comme lui (on songe à celui de Thotmès III à Karnak). C'est peut-être le même jardin que, en 219, M. Aurélius Apollonis se vante d'avoir entièrement reconstruit et décoré, τὸν κῆπον ἐκ θεμελίου ἀνωκοδόμησεν καὶ ἐζωγράφησεν σὺν τοῖς φυτοῖς (Milne, *Gr. Inscr.* p. 32, n° 9248; Cagnat, *IGR*, n° 1179). Le même (ou un contemporain) aurait également reconstruit et repeint un temple, sans doute celui attenant au jardin (1180; cf. Petrie, *Koptos*, pl. XXVIII, 11)».

Il est permis de penser qu'il s'agit d'un vrai jardin, en se fondant sur l'exemple de Ptolémagrios, soignant à Akhmim[68] des plantations dans la dépendance même du temple.

[65] Musée du Caire, *Catalogue*, n° 9255 (ancien Musée de Boulaq, n° 5418). J.G. Milne, *History of Egypt*, 5 (1898), p. 191; Milne, fiches manuscrites, n° 549. D'après la fiche de Milne, transcription en minuscules par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 443, n° 62. Republié, d'après la pierre, par J.G. Milne, *Gr. Inscr.* (1905), p. 42, n° 9255 et pl. V. D'après Milne et un estampage, transcription en minuscules par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1177. (D'après Milne, de Ricci et Cagnat, transcription en minuscules par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8817).

[66] Nous nous fondons, pour cette restitution, du reste hypothétique, sur E. Bernand, *Inscr. métriques*, n° 114, III, 11.

[67] *Ann. Serv. Ant. Eg.*, XII (1912), p. 23, note 2.

[68] E. Bernand, *Inscr. métriques*, n° 114, II, 12-15; III, 11-14; IV, 7-13 (sous Auguste peut-être).

79. ARCHITRAVE DU PROPYLON DE PANOPOLIS, AVEC DÉDICACE À PAN, FAITE PAR TIBÉRIOS KLAUDIOS APOLLINARIS, ANCIEN TRIBUN, PROSTATE DE TRIPHIS ET DE PAN

Le bloc, en calcaire compact, a été décrit par les anciens voyageurs (cf. *infra*). L'inscription comporte sept lignes de grec, mutilées et difficiles à lire. La pierre semble avoir disparu. Fac-similés (Pl. 66 et 67).

Le bloc a été vu et décrit de façon sommaire par N. Tourtechot, alias le Sieur Granger, en 1730; il a laissé la transcription sommaire, en majuscules, des sept lignes de l'inscription et une description très insuffisante, dans la *Relation du voyage fait en Égypte par le sieur Granger, en l'année 1730* (Paris, 1745), pp. 84-85. Le texte a été copié et publié par R. Pococke, *Description of the East*, I (1743), p. 277, n° 4 avec transcription en majuscules. (Il a été signalé par J. Bruce, *Travels*, I (1790), Append. p. 274 (éd. Murray). Il a été copié de nouveau par W. R. Hamilton, *Remarks on several parts of Turkey, Part I: Aegyptiaca* (1809), p. 263, avec transcription en majuscules. (Reproduit, d'après Hamilton, par R. Walpole, *Memoirs*, 2 (1817), p. 592). Description de la pierre par Saint-Genis, qui la vit en août 1799, dans *Description de l'Égypte, Antiquités, Description*, 2 (1818), Ier suite du chap. XI, pp. 22-23; fac-similé d'après la pierre par E. Jomard, *Description de l'Égypte, Antiquités, Planches*, 5 (1822), pl. 56, fig. 13 avec restitutions en pointillé. Copie par J. G. Wilkinson, d'après la pierre, et, d'après cette copie, fac-similé par Th. Young, *Hieroglyphics*, 2 (1828), pl. 45. Le texte a été copié aussi, en 1839, par N. L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte* (1840), p. 155 où il indique l'état de l'inscription dont il envoya la copie à J. A. Letronne. (L'inscription a été publiée à quatre reprises par Letronne: *Journal des Savants* (1821), p. 182 d'après la copie de Hamilton, avec transcription en majuscules de la ligne 3; *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte* (1823), pp. 194-228 avec tableau comparatif des copies de Hamilton et de Pococke, transcription en majuscules de l'inscription restituée, transcription en minuscules, traduction et commentaire; *Observations*, à la suite de la sixième lettre de Nestor L'Hôte, datée du 20 décembre 1839, publiées dans Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte* (1840), pp. 155-160 avec tableau comparatif des copies de Hamilton, Pococke, L'Hôte, transcription en majuscules de l'inscription restituée, traduction; enfin, de façon complète, dans *Recueil*, I (1842), pp. 103-119, n° 13 avec tableau comparatif des transcriptions en majuscules de Pococke, Hamilton, Nestor L'Hôte, transcription en majuscules de l'inscription restituée, traduction (p. 106), commentaire. Dans l'*Atlas* (1848), pl. VI b fac-similé de la copie de Nestor l'Hôte, et pl. VI f fac-similé de la copie de Wilkinson). Fac-similé d'après la pierre par R. Lepsius, *Denkmäler*, XII (1848-1859), pl. 75, n° 24 et description de la pierre, *ibid.*, *Text*, I (1897), pp. 162-163. (Le texte est reproduit, d'après Wilkinson et Letronne, par J. Franz, *CIG*, III (1853), n° 4714 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, commentaire en latin; d'après Franz et Lepsius, par R. Cagnat-P. Jouguet, *IGRR*, I^5^ (1908), n° 1148 avec transcription en minuscules; d'après N. Granger, par Thadée Smolenski, *Les inscriptions grecques du Sieur Granger*, dans *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 12 (1910), pp. 27-34, notamment pp. 30-31 où le texte de notre inscription est corrigé, à partir de la copie de Granger, d'après les publications de Letronne et de Franz. Enfin, d'après Franz, Lepsius et Cagnat, le texte est reproduit par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8325 avec transcription en minuscules).

[Ὑπὲρ Αὐτοκράτο]ρος Καίσ[αρος Νέρουα Τραι]ανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ [Δ]ακικοῦ
καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκου], Πανὶ, θεῶι μεγίστωι,
Τιβέριος Κλαύδιος, Τιβερίου Κ[λαυδίου Νέρ]ωνος υἱός, Κουιρίνα, Ἀπολλινάρις,
τῶν κεχειλιαρχηκότων, [προστάτ]ης Τρίφιδος καὶ Πανός, θεῶν μεγίστων,
ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου Σιμίλεως, ἐπάρχου Αἰγύπτου, ἤρξατο τὸ ἔργον,
συνετελέσθη δὲ
(ἔτους) ιβ̄ Αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ
Παχὼν ιθ̄.

DATE: L'inscription est datée du 19e jour du mois de Pachon, de l'an 12 du règne de Trajan, ce qui correspond au 14 mai 109 p.C.

Pour l'empereur César Nerva Trajan Auguste Germanique Dacique et pour toute sa maison, à Pan, dieu très grand, Tibérios Claudios, fils de Tibérios Claudios Néron, de la tribu Quirina, surnommé Apollinaris, faisant partie des anciens chiliarques, intendant de Triphis et de Pan, dieux très grands, quand Servius Sulpicius Similis était préfet d'Égypte, a commencé ce bâtiment, qui a été fini l'an 12 de l'empereur César Nerva Trajan Auguste Germanique Dacique, le 19e jour du mois de Pachon.

L. 1: Granger ne relève rien de cette ligne. Pococke ne transcrit que la fin de la ligne et de façon moins complète que ne le fait Hamilton. En effet il copie ACT...ЄPMANIKO..... laissant une lacune de vingt-deux lettres au début de la ligne. Hamilton, lui, après une lacune de cinq lettres, relève IOCKAI et après une lacune de neuf lettres ANOYCЄBACTOYΓЄPMANIKOY. Sur la valeur de ces copies, Letronne remarque[69]: «Hamilton s'est attaché avec un soin scrupuleux à reproduire toutes les lettres qu'il pouvait distinguer, sans s'astreindre à indiquer avec précision le nombre de lettres contenues dans les lacunes; tandis que Pococke, moins attentif à suivre les vestiges des lettres conservées, l'a été beaucoup plus à donner la grandeur juste des intervalles dans lesquels il n'en apercevait pas». Jomard, après une lacune de quatorze lettres, copie IUCKAICΛ suivi d'une lacune de treize lettres; puis il note ΛOIC et, en pointillé ЄBACTOHЄPMANIKOHA suivi d'une lacune de neuf lettres. Letronne n'a guère confiance dans Jomard, car il écrit à son sujet[70]: «La copie prise par les savants français est fort incomplète. Mr de Saint-Genis annonce que Mr Jomard s'est chargé de la restituer; mais il est difficile de beaucoup compter sur cette restitution; en effet, dans la première partie de son mémoire sur les inscriptions antiques, ce savant déclare que l'objet de celle de Panopolis ne peut être connu d'une manière bien certaine, à cause de l'état de la pierre. Cela prouve qu'il n'y a rien compris; car si quelques détails de l'inscription peuvent être incertains, son objet du moins ne saurait être douteux». Ce fut immédiatement après le départ des Français que W.R. Hamilton parcourut l'Égypte, jusqu'à l'entrée de la Nubie[71]. C'est en 1823 que J.G. Wilkinson accompagna J. Burton[72] dans le désert oriental. Il ne livra quelques copies qu'en 1830, et encore pas toutes. Letronne déclare que Wilkinson renonça à copier l'inscription de l'architrave de Panopolis, mais Th. Young publie en 1828 la copie faite par ce voyageur... Elle indique, en rouge, les restitutions qu'il proposait et donne un texte qui est une des meilleures copies dont on dispose. Wilkinson, après une lacune de seize lettres écrit ЭIOCKAIC [APOCTPA]IANOYCЄBACTOYΓЄPMANIKOY[Δ]AKIKO. Nestor L'Hôte, copiste très exacte relève, après une lacune de treize lettres, IUUKAIC, puis, après une lacune de quinze lettres environ, ΛNCICCIΛU..CIMANIKOY.ΛKIKO. Letronne (*Recueil*) restitue donc: [Ὑπὲρ αὐτοκράτο]ρος Καί-[σαρος Νέρουα Τραι]ανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ en gardant des majuscules. Franz, lui, restitue: [Ὑπὲρ Αυτοκράτο]ρος Καίσαρος Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ. La copie de Lepsius vint apporter un document nouveau et de qualité, donnant [ΥΠЄΡΑΥΤΟΚΡΑΤΟ]ΡΟCΚΑΙÇ[ΑΡΟC ΝЄΡΟΥΑ ΤΡΑΙ]ΑΝΟΥ CЄΒΑCΤΟ[Υ] ΓЄΡΜΑΝΙΚΟΥ [Δ]ΑΚΙΚΟΥ. D'où [Ὑπὲρ Αὐτοκράτο]ρος Καίσ[αρος Τραι]ανοῦ Σεβαστο[ῦ] Γερμανικοῦ [Δ]ακικοῦ Cagnat, qui omet d'indiquer la fin de la ligne; et [Ὑπὲρ Αὐτοκράτο]ρος Καίσαρος Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ Bilabel.

[69] J.A. Letronne, *Recherches* (1823), p. 198.
[70] *Id., ibid.*
[71] Letronne, *Recueil*, I, p. VI.
[72] W.R. Dawson, *Who was who in Egyptology* (1951), p. 27. Sur W.R. Hamilton, *ibid.*, p. 71. Sur J.G. Wilkinson, *ibid.*, p. 168. Sur E.F. Jomard, *ibid.*, p. 82. Sur ce voyage de Wilkinson, voir Letronne, *Recueil*, I, pp. 136-137.

L. 2: Granger relève seulement ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC – – – et ΠΑΙΛΟCΡΩΙMG. Pococke, après une lacune de six lettres, copie ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC suivi d'une lacune de huit lettres et ΠΑΝΙΟC suivi d'un blanc de onze lettres. Hamilton, après une lacune de trois lettres, copie ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC et après dix lettres manquantes ΠΑΝΙΘЄΩΙΜЄΓΙCΤΩΙ suivi d'un blanc de cinq lettres. Jomard, après une lacune d'environ neuf lettres, note ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC puis, après un intervalle d'environ douze lettres, ΠΑΝΙΟ, suivi d'un blanc occupant toute la fin de la ligne. Wilkinson ne note rien avant ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC et, restituant immédiatement après ces lettres [ΑΥΤΟΥΟΙΚΟΥ], note à la suite ΠΑΝΙΘЄΩΙΜЄΤΙCΤΩΙ suivi d'un blanc. Nestor l'Hôte copie, en retrait de la ligne précédente, ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟς note une lacune d'environ douze lettres et poursuit par ΠΑΝΙUCΩΙΜЄΓΙCΤ.XI. Letronne restitue donc, dans son *Recueil*, καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκου] Πανὶ θεῶι μεγίστωι que vérifie la copie de Lepsius: ΚΑΙΤΟΥΠΑΝΤΟC[ΑΥΤΟΥΟΙΚΟ]ΥΠΑΝΙΘЄΩΙΜЄΓΙCΤΩΙ. Les éditeurs ont écrit de même καὶ τοῦ παντὸς αὐτοῦ οἴκου Πανὶ θεῷ μεγίστῳ Franz, καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκο]υ Πανὶ θεῶι μεγίστωι Cagnat, καὶ τοῦ παντὸς αὐτοῦ οἴκου Πανί, θεῶι μεγίστωι Bilabel.

L. 3: Granger copie très grossièrement et sur deux lignes ΠΟΤΤΙΒCΙΙΟCΚΑΔΥΔΙΟCΤΙΒCΙΙΟΥΚ ...ΣΝΟCΥΟ – – CΚΟΛΙΡΙΝΑΑΠΟ – – –. La copie de Pococke relève ΤΙΒЄΡΙΟCΚΛΑΥΔΙΟCΤΙΒЄΡΙΟΥΚ suivi d'une lacune de onze ou douze lettres et de ΝΟCΥΙΟCΚΟΥΡΙΝΑΑΠΟΛΙ., tandis que Hamilton donne la copie plus complète ΤΙΒЄΡΙΟCΚΛΑΥΔΙΟCΤΙΒЄΡΙΟΥΚ suivie d'une lacune de sept ou huit lettres et de ΣΝΟCΥΙΟCΚΟΥΡΙΝΑΑΠΟΛΛΙΝΑΡΙC. Jomard lit le début de la ligne comme Pocoke et Hamilton, puis note une lacune de dix lettres suivie de ΣΝΟCΥΙΟCΚΟΥΡΙΝΑΑΠΟΛΙΝ. Wilkinson offre même début et, proposant de restituer, Κ[ΛΑΥΔΙΟΥΝЄΡ]ΩΝΟC poursuit ΥΙΟCΚΟΥΙ ΡΙΝΑΑΠΟΛΛΙΝΑΡΙC. La copie de Nestor l'Hôte est semblable aux précédentes, pour le début de la ligne, puis indique une lacune d'une dizaine de lettres et relève, de façon moins exacte, ΩΝΟC ΥΙΟCΚΟΥΙΙΙΙΝΑΑΤΙΟΛΛΙΝΑΙΙC. Le *Recueil* de Letronne restitue donc Τιβέριος Κλαυδίος Τιβερίου Κ[λαυδίου.....]ωνος υἱὸς Κουρίναι Ἀπολλινᾶρις et Franz Τιβέριος Κλαύδιος Τιβερίου Κλαυδίου Νέρωνος υἱὸς Κουρίνᾳ Ἀπολλινάρις. La copie de Lepsius ne se distingue pas des précédentes pour le début, mais elle restitue, comme Wilkinson, Κ[ΛΑΥΔΙΟΥΝЄΡΩ]ΝΟCΥΙΟC et copie, à la suite, ΚΟΥΙΡΙΝΑΑΠΟΛΛΙΝΑΡΙΟ[CΑΠΟ]. C'est pourquoi Cagnat transcrit Τιβέριος Κλαυδίος Τιβερίου Κλαυδίου Νέρωνος υἱός, Κουιρίνᾳ, Ἀπολλινάριο[ς] sans retenir la préposition finale, ignorée aussi de Franz. Enfin Bilabel transcrit, en se fondant sur Franz, Τιβέριος Κλαύδιος, Τιβερίου Κλαυδίου Νέρωνος υἱός, Κουιρίνᾳ, Ἀπολλινάρις.

L. 4: Ne répartissant pas bien les lignes, Granger copiait néanmoins ΤΩΝΚCΧΙΑΙΛΡΧΗΚΟ ΤΩΚΤΙS.....ΩΙΔΟCΚΑΙΠΑΝΟΘΟ. Pococke indique, au début de la ligne, une lacune d'environ trois lettres et copie Τ..ΝΚЄΧЄΙΛΙΑΡΧΗΚΟΤ..Ν puis, après une lacune de neuf à dix lettres, ΗCΤΡΙ.Ι.ΔΟCΙΑΙΠΛΑΝΟCΟC. La copie de Hamilton est beaucoup plus complète ...ΤΩΝΚЄΧЄΙ ΛΙΑΡΧΗΚΟΤΩΝ au début, puis, après une lacune de neuf à dix lettres, ΙCΤΡΙΩΙΔΟCΚΑΙΠΑΝΟC ΘЄΩΝΜЄΓΙCΤΩΝΙΟ. Jomard copie de son côté ...ΤΩΝΚЄΧЄΓΑΓΑΡΧΗΚΟΤΩ.....ΙCΤΡΙΩΙ ΔΟCΚΑΙΠΑΝΟCΟCΩΝ..... et Wilkinson donne une copie bien améliorée ...ΤΩΝΚЄΧЄΙΛΙΑΡΧΗ ΚΟΤΩΝ.....ΙΙCΤΡΙΦΙΔΟCΚΑΙΠΑΝΟCΘЄΩΝΜЄΓΙCΤΩΝ; Nestor l'Hôte améliore notablement la lecture en écrivant ...ΤΩΝΚCΧCΙΛΓΑΡΧΙ.ΙΚΟΤΩΛ....ΙCΤΡΙΦΙΔΟCΚΑΙΠΑΝΟCΘЄΩΝΝΥЄΓΙ CΤΩ., assurant notamment la lecture ΤΡΙΦΙΔΟC qui n'avait jamais été faite avant lui. C'est pourquoi Letronne remarque dans son *Recueil*: «Au commencement de la quatrième ligne, il y a, dans toutes les copies, une lacune de trois lettres, qui doivent avoir été ΑΠΟ ou ЄΚ, prépositions dont on se servait soit pour indiquer qu'un personnage avait exercée une charge, soit pour marquer la classe à laquelle il appartenait. On pourrait à la rigueur s'en passer, τῶν κεχειλιαρχηκότων avec ou sans ἀπὸ ou ἐκ signifiant *d'entre ceux qui ont été chiliarques*; mais, la ligne étant fort longue, on n'a pas dû la commencer en retrait de la précédente». Letronne restitue donc [ἀπὸ] τῶν κεχειλιαρχηκότων κ[αὶ προστάτ]ης Τρίφιδος καὶ Πανὸς θεῶν μεγίστων. Il justifie sa lecture ΤΡΙΦΙΔΟC d'après la copie de Nestor L'Hôte et déclare: «Je remarque, après κεχειλιαρχηκότων, au moins dans la copie de Granger, la lettre Κ, qui est le commencement de ΚΑΙ; ensuite, après la lacune, dans la copie de Pococke, les lettres ΙΙC,

qui nous représentent HC.A l'aide de ces indices, je remplis la lacune de dix lettres, y compris le K, en lisant ΚΕΧΕΙΛΙΑΡΧΗΚΟΤΩΝΚ[ΑΙΠΡΟΣΤΑΤΗΣ]». Plus loin il explique que le TO de la fin vient de 10 copié par Hamilton à la fin de la ligne. Franz, lui, adopte la même formule, mais élimine la préposition ἀπὸ au début de la ligne et l'article ΤῸ de la fin de la ligne. La copie de Lepsius donne, en retrait de trois lettres, ΤΩΝΚΕΧΕΙΛΙΑΡΧΗΚΟΤΩΝ[ΠΡΟΣΤΑΤ]ΗΣΤΡΙΨΙΔΟΣΚΑΙΠΑΝΟΣΘΕΩΝ ΜΕΓΙΣΤΩΝ. D'où la transcription de Cagnat, adoptée aussi par Bilabel, τῶν κεχειλιαρχηκότων [προστάτ]ης Τρίφιδος καὶ Πανὸς θεῶν μεγίστων.

L. 5: Granger ne relève rien. Pococke, au commencement, indique une lacune de sept à huit lettres, Hamilton, de six à sept lettres. Pococke copie après cette lacune, CΥΠC, Hamilton, ΕΠΙΠ...ΙΟΥ. Après, Pococke laisse un blanc de quatre lettres et note Υ..Π, ne relevant plus rien dans la suite de la ligne. Hamilton, lui, après ΙΟΥ, laisse une lacune de dix-sept à dix-huit lettres, puis lit ΑΡΧΟ, suivi d'une lacune de sept à huit lettres; après quoi il note ΗΡΞΑΤΟΕΡΓΟΝ..... La copie de Jomard est beaucoup moins riche que celle de Hamilton, puisqu'il note, après une lacune de douze lettres au début de la ligne, CΥΠC...ΥC...I et rien d'autre. Inversement, Wilkinson relève au début quelques lettres, ΕΠΙ.ΠΙΙCΥΥ..C.ΙΙ et après une lacune d'environ neuf lettres, [ΕΠ]ΑΡΧΟΥΑ[ΙΓΥΠ]ΤΟ[Υ] ΗΡΞΑΤΟΤΟΕΡΓΟ[Ν]. Nestor L'Hôte n'indique que deux traits verticaux dans la première moitié de la ligne, mais dans une copie explicite de la seconde partie il copie ΙΛΙΧΟ.Λ.ΥΠΤCΙΙΡΞΑΤΟΤΟΕΡΓΟ et précise: «Je puis également vous répondre de l'exactitude de la syllabe TO redoublée à la cinquième ligne». C'est pourquoi Letronne restitue, dans son *Recueil*, [πρόπυλον] ἐπὶ [Λευκ]ίου [Σουλπικίου Σιμίου ἐπ]άρχου Αἰγύπτου ἤρξατο τὸ ἔργογ [ποιεῖν] et Franz ἐπὶ ------ ἐπάρχου Αἰγύπτου ἤρξατο τὸ ἔργον. Mais la copie de Lepsius donne ΕΠΙΠΑΙΟΥCΟΥΛΠΙΚΙΟΥCΙΜΙΟΥΕΠΑΡΧΟΥΑΙΓΥΠ ΤΟΥΗΡΞΑΤΟΤΟΕΡΓΟΝ en retrait sur la ligne précédente. Toutefois Cagnat et Bilabel s'en tiennent à la transcription de Franz.

L. 6: Granger n'a rien copié; Pococke, après une lacune de la moitié de la ligne, ne copie que CΥΝΕΤΕΛΕCΟΙΙΔC suivi d'une lacune comprenant toute la fin de la ligne. Hamilton, après une lacune initiale d'environ vingt lettres, copie CΥΝΕΤΕΛΕCΑΝΔΟ suivi d'une lacune d'environ dix-sept lettres. Jomard, sans rien indiquer au début, copie CΥΝΕΤΕΛΕCΟΗΔΟ---. Wilkinson n'indique, au milieu de la ligne, que ---CΥΝΕΤΕΛΕCΟΝΔΕ---; Nestor L'Hôte ---CΥΝΕΤΕΛCCΘΗΔC---; Letronne restitue donc [ἐκ τῶν δημοσίων δαπανήματων] συνετέλεσεν δὲ [ἐκ τῶν ἰδίων]. Franz, moins hardi, s'en tient au verbe du milieu de la ligne ---συνετελέσθη δέ. La copie de Lepsius n'indique, au milieu de la ligne, que ---CΥΝΕΛΕΛΕCΘΗΔΕ---. Aussi Cagnat et Bilabel s'en tiennent ils à la transcription de Franz.

L. 7: Granger n'a rien copié. Pococke a relevé LῙΒΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟCΚΑΙCΑΡΟCΝΕΡΟΥΑΤΡΑΙ ΑΝΟΥCΕΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ suivi d'une lacune d'environ quinze lettres. Hamilton a copié ΙΒΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟC.....ΟΥCΕΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΔΑΚΙΚΟΥΥΠΑΡΧΩΝΤΟC. Jomard indique ΠΒΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟCΚΑΙCΑΡΟCΝΕΡΟΥ.ΤΡΑΙΑΝΟΥCCΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ. Beaucoup plus fidèle, la copie de Wilkinson donne ΙΒΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟC[ΚΑΙCΑΡΟCΤΡΑΙΑΙΙ]ΟΥCΕ ΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΔΑΚΙΚΟΥΠΑΧΩΝῙΕ̄. Nestor L'Hôte ne relève pas cette ligne. Letronne (*Recueil*) restitue LῙΒΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟCΚΑΙCΑΡΟCΝΕΡΟΥΑΤΡΑΙΑΝΟΥCΕΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥ ΔΑΚΙΚΟΥΠΑΧΩΝῙΘ̄ qui est vérifié par la copie de Lepsius LῙΒΑΥΤΟΚΡΑ[ΤΟΡΟCΚΑΙCΑΡΟCΝΕ ΡΟΥΑΤΡΑΙΑΝ]ΟΥCΕΒΑCΤΟΥΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΔΑΚΙΚΟΥΠΑΧΩΝῙΘ̄. Franz transcrit [ἔτους) ιβ̄ Αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ, Παχὼν ῑ̄ε̄ et Cagnat (ἔτους) ιβ΄ Αὐτοκρά[τορος Καίσαρος Τραιαν]οῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ Παχὼν ιθ. Bilabel ne s'en distingue qu'en écrivant ῑ̄ε̄ à la fin de la ligne.

C'est grâce aux témoignages des anciens voyageurs qu'on peut se représenter ce monument disparu.

«On voit à Akhmim», dit N. Granger[73], «les débris de deux temples qui consistent en des pierres de vingt pieds[74] de long sur dix de large; elles sont peintes et chargées de plusieurs caractères hiéroglyphiques. Sur une de ces pierres, il y a une inscription grecque en quatre lignes, dont la première et la dernière sont presque entièrement effacées, et on ne peut lire qu'une partie des deux autres. Les femmes stériles d'Akhmim pissent sur cette pierre pour devenir fécondes».

Ce dernier détail est bien intéressant quand on sait que, de nos jours encore, le pélerinage à la source de l'ouadi Bir el-Ain, tout près d'Akhmim, est recommandé à ceux qui veulent avoir des enfants.

Du point de vue archéologique, le témoignage le plus complet est celui de Saint-Genis[75]:

«Les restes d'antiquités (d'Akhmim) se trouvent en dehors et autour de la ville, du Nord-Ouest au Nord-Est. On voit d'abord, dans un enfoncement d'où l'on a probablement tiré les autres pierres du temple, six à huit blocs d'un calcaire compact et de dimensions énormes, aujourd'hui enfouis dans les décombres; ils ont environ vingt-cinq pieds sur trois en carré. Une de ces pierres, obliquement placée et en partie engagée sous un bâtiment moderne, sort de terre d'environ dix-huit pieds de longueur et trois pieds d'épaisseur; elle est couverte d'une inscription grecque en six lignes dont Monsieur Jomard donne la traduction et l'explication dans son mémoire sur les inscriptions antiques: celle-ci est évidemment bien postérieure à la construction du temple égyptien, comme le prouvent le sujet, les caractères employés, et sa position sur la face du bloc opposée à celle dont les ornements, tout égyptiens, faisaient partie de la décoration intérieure du temple (il semble que ce temple a été peu à peu enfoui jusqu'au comble, comme tant d'autres, et que ce n'est que sa plate-forme qu'on aperçoit. C'est sur le côté de celle-ci qu'on a gravé plus tard l'inscription). En effet, le dessous de la pierre est orné d'hiéroglyphes et principalement de quatre circonférences concentriques formant quatre zones, dont les deux intermédiaires sont partagées en douze compartiments: la figure qui était dans le cercle du milieu est absolument effacée; celles des compartiments le sont également, ou bien peu distinctes. Le plus grand de ces cercles a trois pieds de diamètre: autour de celui-ci est un carré, et, dans chacun des angles compris entre ce cercle et les ornements qui l'entourent, sont des peintures presque effacées. Le plus petit cercle contient des figures sculptées et peintes, dont on ne peut deviner les formes. Les deux aires suivantes sont divisées en douze parties: dans la plus petite, on remarque douze figures d'oiseaux et dans l'autre douze images trop peu visibles pour pouvoir être reconnues; enfin, dans la dernière zone, qui n'est pas divisée, il y a eu vingt-quatre figures humaines, aujourd'hui effacées.

Sur la face contiguë de la pierre se voit un globe ailé, contre lequel s'élève, de chaque côté, un serpent ayant le cou enflé; les ailes sont grandes, étendues et divisées en trois parties, dont les deux extrêmes sont peintes en bleu et la moyenne en rouge jaunâtre; le reste est couvert d'un blanc mat qui défigure tout, ainsi que l'inscription elle-même, et que je crois ajouté dans les temps modernes. Ces diverses figures et ces cercles concentriques paraissent avoir une sorte d'analogie avec un zodiaque ou monument relatif à la marche du soleil, principalement à cause de la division des cercles en douze parties égales; la pierre est celle du dessus d'une porte, en sorte que ce tableau astronomique aurait été au plafond, comme cela est ordinaire dans les temples de la Haute Égypte. Pour voir cette sculpture, il faut pénétrer avec beaucoup de peine, et couché sur le dos, dans un trou qui a été pratiqué à dessein au-dessous du niveau de l'encombrement; cette position gênante ne permet pas de distinguer les images tracées sur la pierre».

[73] *Relation du voyage fait en Égypte par le Sieur Granger, en l'année 1730* (Paris, 1945), pp. 84-85.
[74] Cette ancienne mesure de longueur valait environ 33 cm.
[75] Saint-Genis, *Descr. de l'Ég., Ant., Descr.*, 2 (1818), pp. 22-23.

Frédéric Cailliaud, dont Letronne avait appelé l'attention sur ce monument[76], le visita lors de son second voyage, en août 1820[77]. Lui aussi donne des détails sur ce zodiaque et parle fort peu de l'inscription grecque:

«Je vis», dit-il, «quatre cercles concentriques, dont les trois intérieurs sont traversés par des lignes qui forment douze divisions, dans chacune desquelles devait être un signe. Dans le petit cercle on reconnait l'écrevisse, le capricorne, un ou plusieurs taureaux. Toutefois les douze signes n'ont pu être placés dans ces douze compartiments, car on y trouve plusieurs singes».

Nestor L'Hôte, lui, nous donne des indications intéressantes sur les difficultés de lecture du texte grec.

«Cette inscription», écrit-il[78], «est aujourd'hui plus mutilée, plus fruste que jamais et elle est en partie masquée par un autre bloc de pierre qui ajoute à la difficulté de la déchiffrer; enfin, ce n'est qu'en profitant du seul instant de la journée où le soleil éclaire l'inscription de rayons obliques, que j'ai pu obtenir cette copie, moins étendue encore que celles des autres voyageurs; mais elle offre avec celles-là des différences qu'il vous appartient d'examiner. Il en est une, surtout, que j'ai été d'autant plus surpris de remarquer dans les autres copies, qu'il suffisait, pour l'apercevoir, d'une médiocre attention: c'est dans le mot ΤΡΙΩΙΔΟΣ où la lettre Ω restée douteuse est complétée par un trait vertical qui en fait un Φ. Je puis également vous répondre de l'exactitude de la syllabe TO redoublée à la cinquième ligne».

Les voyageurs anglais ont apporté, de façon succincte, des observations qui ne manquent pas d'intérêt.

Ainsi R. Pococke indiquait[79]:

«J'allai voir le peu de restes d'antiquités qui sont aux environs de la ville (d'Akhmin). Je trouvai au Nord quelques ruines d'un ancien temple, dont on ne voit plus que quatre très larges pierres... Une d'elles, plus remarquable que les autres, sort du terrain d'environ dix-huit pieds: elle a huit pieds de large et trois d'épaisseur: elle porte une inscription grecque qui fait mention de Tibérius Claudius; on y distingue quelques restes du nom de la ville. De l'autre côté de la pierre, il y a une sculpture très extraordinaire qui a été peinte, et d'où je conclus que le temple avait été dédié au Soleil».

Suit la description des hiéroglyphes.

De son côté, J. Bruce «dit un mot de ce monument dans sa lettre à M. Wood»[80]. Il écrit[81]:

«Nous ne trouvâmes rien de remarquable jusqu'à Dendéra, excepté peut-être une inscription très effacée, sur un large bloc de *marbre* qui a servi d'*architrave* à la porte de l'ancienne ville d'Achmim; on y lit: ΤΙΒΕΡΙΟC ΚΛΑΥΔΙΟC ΤΙΒЄΡΙΟΥ ΥΙΟC ΠΑΝΙ ΘЄΩΙ ce qui paraît fixer Panopolis en cet endroit.

[76] J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), p. 105.
[77] F. Cailliaud, *Voyage à Méroé*, III (1826), pp. 304-305.
[78] Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte* (1840), p. 155.
[79] R. Pococke, *Descr. of the East*, I (1743), p. 77. Cité par Letronne, *Recueil*, I, p. 104.
[80] J. Bruce, *Travels*, I (1790), Append. p. 274 (éd. Murray). Cité par Letronne, *ibid.*, p. 104.
[81] Cité par Letronne, *ibid.*, pp. 104-105.

À Eckmim, dit M. Hamilton[82], nous vîmes les ruines dispersées de deux temples. Le seul monument intéressant, parmi ces fragments, est une très large *architrave*, qui a été autrefois l'ornement d'une belle entrée. Sur un côté du bloc est une inscription grecque, et, à la partie inférieure, on a gravé un zodiaque égyptien ou grec; mais ses figures sont tellement effacées, qu'on n'en peut donner une description suivie: je pus y discerner facilement un centaure et un scarabée»[83].

L. 1: La titulature de Trajan qui est de loin la plus employée, quand on lui donne ses surnoms, est Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Νέρουας Τραιανὸς Σεβαστὸς Γερμανικὸς Δακικός[84]. La malchance veut que la lacune de cette ligne 1 ne peut être complétée par la ligne 7, qui offre une lacune au même endroit. Mais Pococke, ligne 7, a copié NЄPOYA et a lu toute la ligne sans hésitation, en sorte que cette lecture s'accorde avec l'usage. Letronne était donc fondé à garder Νέρουα, que Franz (Cagnat, Bilabel) a éliminé à tort. Le nombre de lettres de la première ligne (63) contraste ainsi avec celui de la ligne 2 (38) et surtout celui de la ligne 6 (13), mais, dans les inscriptions monumentales, les lignes finissant et commençant en retrait de la précédente ne sont pas rares. Ce dispositif même donne à l'inscription un caractère architectural.

L. 2: L'évocation de «la maison de l'Empereur» est de règle dans ce genre de dédicace. Ainsi, en 23 p.C., on trouve cette formule dans la dédicace du pronaos d'Athribis[85]; en 61 p.C. elle figure dans la dédicace gravée sur le linteau de la porte principale du temple de Pnéphéros et Pétésouchos, à Karanis[86]; on la lit encore, en 79 p.C., sur le linteau d'une porte qui donnait accès à une construction annexe au S.E. du temple de Karanis[87]; en 88 p.C. on la relève sur le linteau de la porte d'une petite chapelle au Sud du grand temple d'Ombos[88]; en 113 p.C., elle apparait sur le linteau de la porte du temple d'Isis, au *Mons Porphyrites*[89]; en 118 p.C., on la remarque sur l'architrave du temple du Gebel Fatireh[90] et sur l'architrave du temple du Gebel Dokhan[91]. La formule ne s'applique pas seulement à l'Empereur. Ainsi, à Philae[92], elle est employée pour des particuliers, en 191 p.C., et Henri Seyrig l'a relevé, dans cet emploi, dans des inscriptions de la région du Bélus copiées par G. Tchalenko[93]. Il serait aisé de multiplier les exemples.

[82] W. R. Hamilton, *Remarks on Several parts of Turkey*, I: *Aegyptiaca* (1809), p. 263.
[83] Letronne corrige, *ibid.*, p. 105, note 1: «Sans doute les signes du Sagittaire et du Cancer. On sait que ce dernier signe est représenté par un scarabée sur les zodiaques égyptiens».
[84] Bureth, pp. 51-52.
[85] J. A. Letronne, *Recueil*, I (1842), pp. 228-240; Franz, *CIG*, III (1853), n° 4711; *IGR*, n° 1150; *Sammelbuch*, n° 8317.
[86] *OGI*, n° 667; *IGR*, n° 1119; E. Bernand, *Fayoum*, I (1975), n° 85.
[87] *OGI*, n° 671; *IGR*, n° 1120; E. Bernand, *Fayoum*, I (1975), n° 87.
[88] *OGI*, n° 675; *Sammelbuch*, n° 8905.
[89] D. Meredith, *Chron. d'Ég.*, 38 (1953), pp. 128-129.
[90] Letronne, *Recueil*, I, pp. 149-199, n° 16; *CIG*, III, n° 4713 f; *OGI*, n° 678; *IGR*, n° 1255; *Sammelbuch*, n° 8324.
[91] Letronne, *Recueil*, I, pp. 147-149 et 153-199, n° 17; *CIG*, III, n° 4713; *IGR*, n° 1256; *Sammelbuch*, n° 8320; D. Meredith, *Chron. d'Ég.*, 38 (1953), pp. 126-128, n° 1.
[92] E. Bernand, *Philae*, II, n° 168.
[93] H. Seyrig, chez G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III (1958), appendice II, p. 5, n° 5 et p. 38-39, n°s 39 d et 39 f.

L. 2: Πανί, θεῶι μεγίστωι. L'épithète de μέγιστος appliquée à Pan n'apparait qu'une fois au Paneion de l'ouadi Hammamat[94], dans une inscription datée du 4 juin 91 p.C.; on ne la rencontre pas au Paneion d'El-Kanaïs. Il est remarquable que la dédicace soit faite au seul dieu Pan, alors que le dédicant est à la fois «prostate» de la déesse Triphis et du dieu Pan. Tout laisse donc penser que la déesse Triphis avait elle aussi un sanctuaire, distinct de celui de Pan. En effet, comme l'écrit H. Gauthier[95] «Wilkinson reconnut, à l'Ouest de la ville actuelle de Sohag et au Sud-Ouest d'Akhmim, parmi un monceau de ruines confuses, les restes d'un temple de dimensions assez considérables, s'il faut en croire les chiffres qu'il nous donne: 200 pieds en longueur et 175 en largeur, soit 61 mètres sur 53. Si l'on en juge par les proportions de son temple, dit Wilkinson, cette déesse eut droit aux plus grands honneurs. Elle semble être une des nombreuses déesses représentées comme léontocéphales; mais il avoue n'avoir pu déterminer ni ses attributs, ni ses fonctions»[96].

L. 3: Le dédicant indique son prénom et son gentilice, les *tria nomina* de son père, sa tribu et son surnom. Letronne remarque justement qu'il n'y a pas lieu de changer Ἀπολλινάρις en Ἀπολλινάριος. «Je me suis décidé», dit-il[97], «pour la forme *Apollinaris*, parce que les trois copies la donnent. D'ailleurs, l'usage de changer les désinences *ios*, des noms propres, en *is*, à la manière latine, s'était déjà introduit chez les Grecs dès le temps de Plutarque, selon l'observation de Coray, et sans doute, par suite de l'influence romaine».

Notre personnage figure dans la prosopographie de l'armée d'Égypte, dressée par J. Lesquier[98], en tant qu'ancien tribun et avec cette seule référence épigraphique.

La tribu Quirina s'écrit aussi Κυρίνα. C'est ainsi que L. Robert restitue dans une inscription d'Erythrai[99]: [Κυρί]νᾳ Δημᾶ, et qu'on lit dans une inscription de la région de Paphos de Chypre[100] Τιβέριον Κλαύδιον Ὀνησικράτους υἱὸν Κυρίνα Ὀνησικράτην.

L. 4: Le dédicant indique ici son titre d'ancien tribun et ses fonctions religieuses de «prostate de Triphis et de Pan». Le génitif partitif suffit pour indiquer que le personnage est ancien tribun, et il n'est besoin ni de la préposition ἐκ ni de la préposition ἀπό. La restitution [προστάτ]ης est assurée notamment par la dédicace gravée sur l'architrave du pronaos d'Athribis en Haute-Égypte et datée de 23 p.C., sous Tibère[101]: on lit en effet, à la ligne 3: προστάτη[ς] Θρίφιδος. Comme l'écrit H. Gauthier[102]: «Ce qui est plus intéressant, c'est l'inscription grecque que Wilkinson a copiée sur une des architraves tombées du pronaos du temple d'Athribis, et que Letronne a restituée[103]. Le nom de l'empereur

[94] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, n° 53.
[95] H. Gauthier, *La déesse Triphis*, dans *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, 3 (1903), pp. 165-181, notamment p. 168.
[96] H. Gauthier renvoie à G. Wilkinson, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, t. IV, p. 265; édit. Birch, t. III, pp. 27-28.
[97] Letronne, *Recueil*, I, p. 111.
[98] J. Lesquier, *L'armée romaine*, p. 527.
[99] Voir *Bull. épigr.*, 1939, n° 333.
[100] Voir *Bull. épigr.*, 1964, n° 533.
[101] D'après Wilkinson, J.A. Letronne, *Recueil*, I, pp. 228-240; Franz, *CIG*, III, n° 4711; *IGR*, n° 1150; *Sammelbuch*, n° 8317.
[102] *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, 3 (1903), pp. 168-169.
[103] Gauthier renvoie à Letronne et à Franz.

Tibère, qui est effacé dans le grec, peut être restitué avec certitude à l'aide des cartouches hiéroglyphiques que Wilkinson dit avoir lus sur l'autre face de l'architrave: le texte est daté de l'an 9 de cet empereur. La déesse est ici qualifiée de l'épithète θεὰ μεγίστη, ce qui confirme la supposition faite par Letronne, d'après le θεῶν μεγίστων du texte de Panopolis, que Triphis était une des figures les plus considérables du culte local à cette époque. Enfin le fonctionnaire qui semble avoir présidé à la construction ou à la réfection du pronaos de la déesse porte aussi le titre de προστατὴς Θριφίδος, ce qui paraît bien justifier la restitution de Letronne pour l'inscription de Panopolis; le nom de ce personnage est d'ailleurs détruit».

Les inscriptions grecques mentionnant cette déesse Triphis sont rares, puisque Gauthier ne cite, outre les inscriptions de Panapolis et d'Athribis, que l'inscription funéraire de la collection Anastasi[104], mentionnant ἐν τῶι πρὸς τῶι ὄρει Θριπιείωι. Evidemment ce nom de divinité a engendré des noms théophores, dont Gauthier donne des exemples. Au terme de son étude, Gauthier conclut que Triphis ne se confondait pas avec Isis, puisque sur la plupart des stèles où on la rencontre, Isis était citée indépendamment d'elle; il remarque que son nom primitif et véritable semble avoir été «Aprit». Selon lui «Aprit-Isis serait donc une forme locale de l'Hathor ou Vénus égyptienne, et il est à remarquer que la présence de cette Vénus est tout indiquée dans le panthéon du nome Panopolite, comme compagne du dieu Min ithyphallique qui symbolise, lui, la génération universelle. Aprit-Isis, considérée comme une forme spéciale de la divinité égyptienne de l'amour, complète à merveille ce que nous savions déjà de la conception générale dont le dieu Min est l'expression». Enfin cette déesse ne nous est connue que par des documents de basse époque, saïte et gréco-romaine[105].

L. 5: À la suite de Cantarelli[106] et de H. Dessau[107], R. Cagnat et P. Jouguet invitent à restituer ici le nom de Sulpicius Similis. En effet la préfecture de ce dernier est connue entre 107 et 112 p.C.[108], ce qui s'accorde fort bien avec la date de 109 exprimée à la ligne 7. Surtout, ce préfet d'Égypte est nommé, de façon certaine, dans deux textes du désert: l'un est l'inscription bilingue (latine et grecque) du Mons Claudianus, gravée sur un autel[109] et dédiant une citerne; l'autre est gravé sur un rocher près d'Abisko, en Basse-Nubie, non loin de Debod[110]. Ce préfet apparait peut-être aussi dans deux autres textes épigraphiques: un graffite des Syringes de Thèbes, où on lit son gentilice et son

[104] Krebs, *Zeitschrift für Aegyptische Sprache und Altertumskunde*, 32 (1894), p. 47, n° 36.

[105] Pour un exposé général sur cette déesse, voir Hans Bonnet, *Reallexikon der Ägyptischen Religionsgeschichte* (1952), pp. 838-839, s.v. Triphis.

[106] Cantarelli, *Prefetti di Egitto* (1906), pp. 42 sqq.

[107] Paulus de Rohden et H. Dessau, *Prosop. Imp. Rom.*, 3 (1898), p. 289, n° 735.

[108] A. Stein, *Die Präfekten von Aegypten* (1950), pp. 53-55; complété par O.W. Reinmuth, *A working list of the prefects of Egypt* (1967), p. 92.

[109] Letronne, *Recueil*, I, pp. 420-425, n° 39 (Letronne lisait à tort *Sulpicium Simium*); d'où Franz, *CIG*, III, n° 4713c; *CIL*, III, 24; Dessau, *Prosop. Imp. Rom.*, n° 5741; *IGR*, n° 1259. On lit, sur une face: *per Sulpicium Similem praef. Aeg.* Cf. n° 37 de la présente édition.

[110] F. Zucker, *Von Debod bis Bab Kalabsche*, III (1912), pp. 3-13; *Sammelbuch*, I, n° 3919. On lit, lignes 4-5: ἐξ ἐνκελεύσεος Σερουίου Σουλπικίου Σιμίλεος τοῦ κρατίστου ἡγεμόνος.

surnom[111] et un fragment du Mons Porphyrites où les éditeurs lisent [---]μιᾳις, mais où l'on peut restituer [---Σί]μιλις[112]. Des textes littéraires et épigraphiques nous le font aussi connaître[113].

C'est Tiberius Claudius Apollinaris qui «commença le bâtiment», nous dit le texte. L'emploi de ἔργον au sens de «bâtiment» est courant à l'époque impériale[114]. Ce qui l'est moins, en tous cas en Égypte, c'est l'indication que ce bâtiment a été commencé et fini sous le même préfet d'Égypte, Servius Sulpicius Similis. Cela souligne l'efficacité de son administration, qui mena à bien, dans un délai limité, la construction de ce monument. Au demeurant, ce centurion, devenu préfet de l'annone, préfet d'Égypte et préfet du prétoire en 117 p.C., devait avoir des talents d'administrateur pour arriver au faîte des honneurs. On comprend que Dion Cassius (LXIX, 19) ait célébré ses vertus.

L. 6: En mettant en évidence, au milieu de la ligne, le verbe συνετελέσθη δέ, on insiste sur la rapidité des travaux. L'absence de gravure avant et après le verbe rend caduque l'hypothèse de Letronne, selon laquelle «l'ouvrage, commencé par l'intendant du temple avec l'argent du *trésor sacré*, ou bien financé par le gouvernement, a été terminé avec ses *propres deniers*». On a simplement voulu souligner que la diligence de Tiberius Claudius avait permis la réalisation de cette construction en un temps record, puisque le préfet Sulpicius Similis était en charge en 107 et que le bâtiment fut achevé en 109.

L. 7: La date indique à coup sûr l'achèvement du bâtiment. Ainsi est précisé συνετελέσθη δέ. La copie de Lepsius nous fait adopter la lecture $\overline{\iota\theta}$ «le 19e jour». La titulature de l'Empereur est nécessairement la même qu'à la fin de la ligne 1.

Le règne de Trajan fut très important dans l'histoire de l'armée d'Égypte. Notamment, c'est avant ou en 109 que fut créée la *legio II Trajana*, ce qui portait à trois légions cette armée et ce qui fut accompagné d'un accroissement des corps auxiliaires[116]. Il n'est pas impossible que l'armée ait collaboré à des tels travaux et rendu possible leur achèvement en si peu de temps.

80. DÉDICACE DE LA VIA NOVA HADRIANA, FAITE PAR L'EMPEREUR HADRIEN

Selon la description faite par A. Mariette à E. Miller[117]: «Piédestal, en calcaire, mesurant 1 m 37 de haut, sur 0 m 80 dans sa plus grande largeur, c'est à dire pour la plinthe. Le cippe n'a que 0 m 60. Deux inscriptions ont été gravées, l'une sur la face de devant, l'autre sur celle de derrière. Monsieur Mariette, toujours jaloux de tenir notre Académie (cette note a été lue devant l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 8 Avril 1870) au courant des découvertes qui peuvent l'intéresser, a bien voulu m'envoyer un estampage de ces inscriptions.

[111] J. Baillet, *Syringes*, n° 1412: Εἶδεν καὶ ταύτας (i.e. σύριγγας) Σουλπίκιος Σίμιλις.
[112] D. Meredith, *Chron. d'Ég.*, 55 (1953), p. 140, n° 14, ligne 3. Cf. le n° 19 de ce recueil.
[113] Voir aussi H.G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres*, I (1960), p. 154, note 12, 3; p. 189; p. 200, texte 8 et p. 201, texte 14; p. 209, note 25, 10; pp. 243-244 avec n. 9; p. 258; p. 287; p. 393.
[114] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), p. 91 et note 9.
[115] J.A. Letronne, *Recueil*, I, p. 118.
[116] J. Lesquier, *L'armée romaine*, p. 23.
[117] *Comptes rendus Acad. Inscr.*, XXI (1870), p. 313.

L'une est entièrement effacée; à peine si on distingue deux ou trois lettres, A et N, de telle sorte qu'on ne peut dire si cette inscription était latine ou grecque. L'autre est presque entière et se lit sans difficulté». Auparavant, E. Miller précise: «Ce monument a été découvert à Cheikh Abad, anciennement Antinoé. Il avait été porté à Minieh pour servir à une construction. Monsieur Mariette, qui en a été prévenu, l'a demandé au vice-roi et l'a fait immédiatement transporter au Caire, où il se trouve aujourd'hui».

De son côté J. G. Milne écrit[118]: «Base de statue. Calcaire. Hauteur: 1 m 45; largeur: 82 cm; profondeur: 68 cm. Sheikh Abadeh (Miller). Base en forme de piédestal rectangulaire, avec tête arrondie: la tête et le pied sont décorés de moulures. Sur une face il y a une inscription de 15 lignes. Lettres hautes de 24 à 29 mm, bien gravées».

Publié, d'après un estampage de A. Mariette, par E. Miller, *Revue Archéol.*, XXI (1870), pp. 313-318 (Reproduit par Lumbroso, *Mem. Acad. Lincei*, 3 (1879), p. 348; L. Dietrichson, *Antinoos* (Christiania), 1884, p. 330; J. P. Mahaffy, *Empire of the Ptolemies* (1895), p. 185: transcr. en minusc. des lignes 1, 8-15; reproduit, d'après Miller, par W. Dittenberger, *OGI*, 2 (1905), n° 701: transcr. en minusc., commentaire). Republié d'après la pierre par J. G. Milne, *Gr. inscr.* (1905), pp. 12-13, n° 9291: copie en majusc., transcr. en minusc. Republié, après lecture de Seymour de Ricci et d'après Milne, par Cagnat-Jouguet, *IGR*, I, 5 (1908), n° 1142 (Reproduit, d'après *IGR* par H. G. Pflaum, *Essai sur le cursus publicus*, dans *Mém. Acad. Inscr.*, XIV, 1re partie (1940), pp. 220-221 avec transcription en majusc., traduction de la plus grande partie du texte). Cf. Maurice Dunand, *La voie romaine du Ledjâ*, dans *Mém. présentés par divers savants à l'Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, XIII 2 (1933), pp. 521-557 et notamment p. 536 sur les φρούρια du désert.

Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ, Θεοῦ
[Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός,
Θεοῦ Νέρουα υἱωνός, Τραιανὸς
Ἁδριανὸς Σεβαστός, ἀρχιερεὺς
μέγιστος, δημαρχικῆς ἐξουσίας
τὸ κα΄, αὐτοκράτωρ τὸ β΄,
ὕπατος τὸ γ΄, πατὴρ πατρίδος,
ὁδὸν καινὴν Ἁδριανὴν ἀπὸ
Βερενίκης εἰς Ἀντινόου διὰ
τόπων ἀσφαλῶν καὶ ὁμαλῶν
παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν
ὑδρεύμασιν ἀφθόνοις καὶ
σταθμοῖς καὶ φρουρίοις δι-
ειλημμένην ἔτεμεν
ἔτους ϗα, Φαμενὼθ α.

DATE: Le texte est daté du 1re jour du mois de Phaménoth, l'an 21 du règne d'Hadrien, ce qui correspond au 25 février 137 p.C.

L'empereur César, fils du Divin Trajan Parthique, petit-fils du Divin Nerva, Trajan Hadrien Auguste, pontife suprême, tribun pour la vingt-et-unième fois, empereur pour la deuxième fois, consul pour la troisième fois, père de la patrie, a fait creuser la nouvelle route

[118] J. G. Milne, *Cat. gén. Mus. Caire, Gr. Inscr.* (1905), pp. 12-13, n° 9291. Nous traduisons le texte anglais.

Hadrienne, de Bérénice à Antinooupolis, à travers des régions sûres et plates, le long de la mer Rouge, et l'a munie abondamment, de distance en distance, de citernes, de stations et de bastions, l'an 21, le 1er Phaménoth.

L. 1: Tous les éditeurs sont d'accord.

L. 2: Après un blanc de six lettres, Miller copie: .....ΟΥΠΑΡΘΙΚΟΥΥΙΟC et restitue [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός, adopté par tous les éditeurs. Milne remarque, à juste titre: «Le nom de Trajan a été martelé à la ligne 2. Un tel martelage est très exceptionnel dans le cas de cet empereur».

L. 3: Seul Dittenberger écrit [Τ]ραϊανός, mais ni la copie de Miller ni celle de Milne n'indique qu'il manque une lettre.

Lignes 6-7: La copie de Miller, comme celle de Milne, indique des traits horizontaux, comme c'est l'usage, au-dessus des lettres exprimant des chiffres.

Lignes 8-13: Les copies concordent et les éditeurs sont d'accord.

L. 14: Miller prétend que deux lettres manquent devant ЄΤЄΜЄΝ et propose de restituer [ἀν]έτεμεν, suivi par Dittenberger (Lumbroso, Dietrichson). Mais Mahaffy transcrit ἔτεμεν. C'est la copie de Milne qui indique un blanc de trois lettres avant le verbe, mais non pas des lettres manquantes. Cagnat (de Ricci) suit Milne qui écrit ἔτεμεν.

L. 15: D'après les copies, les chiffres sont surmontés d'un trait horizontal. La ligne est en retrait des précédentes.

Lignes 1-7: Nous avons ici la filiation et la titulature la plus complète de l'Empereur Hadrien. L'an 1 de son règne correspond à 117 p.C.[119]. Parmi les documents épigraphiques remontant à ce règne, outre notre inscription, un seul texte nous fait connaître cette titulature: une dédicace provenant d'Aghourmi, dans l'oasis de Siwa[120], et conservée au Musée d'Alexandrie (inv. nº 22159). Mais la titulature d'Hadrien apparaît dans des papyrus: l'an 20, dans *P. Oslo* 78, 1; l'an 21, dans l'édit d'Hadrien connu par des papyrus du Musée du Caire[121]; sans date, dans *P. Wurtzb.*, 9, 1, 28. Le titre πατὴρ πατρίδος n'apparaît pas dans ces deux derniers documents.

Ligne 8: ὁδὸν καινὴν Ἁδριανήν. Hadrien a profondément modifié l'institution de la poste d'État qui exigeait, comme la surveillance du territoire, un réseau routier. «Il a préposé», écrit H.G. Pflaum[122], «un chevalier à la poste romaine et il en a fait une institution de l'État, c'est à dire qu'il a relevé les magistrats municipaux de leur devoir de surveiller et d'organiser le fonctionnement de la poste». Du point de vue matériel, Hadrien et les empereurs qui l'ont précédé héritaient de la poste à relais qui venait des Perses, comme nous l'apprennent Hérodote et Xénophon.

[119] Bureth, p. 63, qui renvoie aux documents cités.

[120] E. Breccia, *Bull. Soc. Roy. Arch. Alex.*, 24 (1929), p. 71, nº 61. (D'où F. Bilabel, *Sammelbuch*, IV (1931), nº 7458 et G. Woodhead, *SEG*, VIII ²(1938), nº 791). Le texte est interrompu après δημαρχικῆς ἐξουσίας.

[121] P. Jouguet, *Rev. Et. Gr.*, 33 (1920), pp. 375-402. (D'où F. Bilabel, *Sammelbuch*, III (1926), nº 6944). La mention πατὴρ πατρίδος ne figure pas.

[122] H.G. Pflaum, *Essai sur le cursus publicus sous le Haut-Empire Romain*, dans *Mémoires Acad. Inscr.*, XIV (1940), pp. 189-388: «L'évolution de la poste, d'Hadrien jusqu'à Septième Sévère».

Hérodote, *Histoires*, VIII, 98 (Texte et traduction Ph. E. Legrand, Collection des Universités de France):

Ταῦτά τε ἅμα Ξέρξης ἐποίεε καὶ ἔπεμπε ἐς Πέρσας ⟨ἄγγελον⟩ ἀγγελέοντα τὴν παρεοῦσάν σφι συμφορήν. Τούτων δὲ τῶν ἀγγέλων ἔστι οὐδὲν ὅ τι θᾶσσον παραγίνεται θνητὸν ἐόν· οὕτω τοῖσι Πέρσῃσι ἐξεύρηται τοῦτο. Λέγουσι γὰρ ὡς ὁσέων ἂν ἡμερέων ⟨ἤ⟩ ἡ πᾶσα ὁδός, τοσοῦτοι ἵπποι τε καὶ ἄνδρες διεστᾶσι, κατὰ ἡμερησίην ὁδὸν ἑκάστην ἵππος τε καὶ ἀνὴρ τεταγμένος· τοὺς οὔτε νιφετός, οὐκ ὄμβρος, οὐ καῦμα, οὐ νὺξ ἔργει μὴ οὐ κατανύσαι τὸν προκείμενον αὐτῷ δρόμον τὴν ταχίστην. Ὁ μὲν δὴ πρῶτος δραμὼν παραδιδοῖ τὰ ἐντεταλμένα τῷ δευτέρῳ, ὁ δὲ δεύτερος τῷ τρίτῳ· | τὸ δὲ ἐνθεῦτεν ἤδη κατ' ἄλλον ⟨καὶ ἄλλον⟩ διεξέρχεται παραδιδόμενα, | κατά περ ⟨παρ'⟩ Ἕλλησι..... ἡ λαμπαδηφορίη τὴν τῷ Ἡφαίστῳ ἐπιτελέουσι. Τοῦτο τὸ δράμημα τῶν ἵππων καλέουσι Πέρσαι ἀγγαρήιον.

En même temps que Xerxès agissait de la sorte, il envoyait chez les Perses un messager pour y annoncer leur présente infortune. Il n'est pas d'être mortel qui parvienne où il veut aller plus vite que ces messagers; tel est ce qu'ont imaginé les Perses. Autant que comporte de journées l'ensemble de la route, autant, dit-on, de chevaux et d'hommes y sont disposés à intervalles, un cheval et un homme pour chaque étape d'une journée; et ni la neige ni la pluie ni la chaleur ni la nuit n'empêche que chacun accomplisse à toute vitesse la course qui lui incombe; le premier courrier remet au second les messages dont il est chargé, le second au troisième, et ainsi de suite ils arrivent au but en passant de l'un à l'autre, comme chez les Grecs[123], *le flambeau quand a lieu la course des porteurs de flambeau qu'on célèbre en l'honneur d'Héphaistos. Ce service de courriers à cheval s'appelle en langue perse aggareion.*

Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 6, 17-18 (Texte de la collection d'Oxford, traduction de H. G. Pflaum, *op. cit.*, p. 193):

Κατεμάθομεν δὲ αὐτοῦ καὶ ἄλλο μηχάνημα πρὸς τὸ μέγεθος τῆς ἀρχῆς, ἐξ οὗ ταχέως ἠσθάνετο καὶ τὰ πάμπολυ ἀπέχοντα ὅπως ἔχοι. Σκεψάμενος γὰρ πόσην ἂν ὁδὸν ἵππος καθανύτοι τῆς ἡμέρας ἐλαυνόμενος ὥστε διαρκεῖν, ἐποιήσατο ἱππῶνας τοσοῦτον διαλείποντας καὶ ἵππους ἐν αὐτοῖς κατέστησε καὶ τοὺς ἐπιμελομένους τούτων, καὶ ἄνδρα ἐφ' ἑκάστῳ τῶν τόπων ἔταξε τὸν ἐπιτήδειον παραδέχεσθαι τὰ φερόμενα γράμματα καὶ παραδιδόναι καὶ παραλαμβάνειν τοὺς ἀπειρηκότας ἵππους καὶ ἀνθρώπους καὶ ἄλλους πέμπειν νεαλεῖς· ἔστι δ' ὅτε οὐδὲ τὰς νύκτας φασὶν ἵστασθαι ταύτην τὴν πορείαν, ἀλλὰ τῷ ἡμερινῷ ἀγγέλῳ τὸν νυκτερινὸν διαδέχεσθαι. Τούτων δὲ οὕτω γιγνομένων φασί τινες θᾶττον τῶν γεράνων ταύτην τὴν πορείαν ἀνύτειν· εἰ δὲ τοῦτο ψεύδονται, ἀλλ' ὅτι γε τῶν ἀνθρωπίνων πεζῇ πορειῶν αὕτη ταχίστη, τοῦτο εὔδηλον.

Nous savons de Cyrus encore une autre invention, convenant à la grandeur de l'Empire, au moyen de laquelle il était rapidement renseigné sur la situation des régions même fort

[123] Ph. E. Legrand ajoute en note: «À des intervalles calculés d'après ce qu'un cheval peut couvrir en un jour (cf. Xén., *Cyr.*, 6, 17)».

éloignées. Car après avoir examiné quelle était la distance qu'une monture pouvait couvrir en une journée, et cela dans la mesure de ses forces, il fit construire des écuries à des intervalles correspondants et y plaça des chevaux ainsi que des hommes qui en prenaient soin. À la tête de chacun de ces postes, il mit un homme qui avait la fonction de recevoir et de remettre de la main à la main les lettres apportées, d'accueillir hommes et chevaux épuisés et d'en envoyer de frais à leur place. Parfois la nuit, dit-on, n'interrompt pas la marche des courriers et au messager de jour succède le messager de nuit. D'aucuns prétendent que grâce à ces dispositions les messagers parcourent leur trajet plus vite que les grues. Mais même s'ils se trompent en cela, il est évident que parmi toutes les courses sur terre exécutées par des hommes, ce mode de transmission est le plus rapide.

Ce système de relais est décrit dans *Pap. Hibeh*, 110. Perfectionné par les Ptolémées, notamment pour les besoins de l'administration financière[124], ce système fut vraiment organisé par Auguste qui fonda, peut-on dire le *cursus publicus* si l'on en croit le texte fameux de Suétone[125]:

«Et quo celerius ac sub manum adnuntiari cognoscique posset, quid in provincia quaque geretur, juvenes primo modicis intervallis per militares vias, dehinc vehicula disposuit. Commodius id visum est, ut qui a loco idem perferunt litteras, interrogari quoque, si quid res exigant, possint. In diplomatibus libellisque et epistulis signandis initio sp(h)inge usus est, mox imagine magni Alexandri, novissime sua, Dioscuridis manu sculpta, qua signare insecuti quoque principes perseverarunt. Ad epistulas omnis horarum quoque momenta nec diei modo sed et noctis, quibus datae significarentur, addebat»[126].

Et pour que pût être annoncé et connu plus vite et facilement ce qui se passait dans chaque province, il disposa d'abord des jeunes gens, ensuite des voitures à des distances moyennes le long des routes militairement occupées. Cette dernière mesure parut plus pratique, afin que ceux qui en personne portent les lettres du lieu de départ jusqu'à la fin du parcours, pussent encore être interrogés si les circonstances le réclamaient en quoi que ce soit. Pour la signature des diplômes, requêtes et lettres, il s'est servi d'abord d'un cachet avec un sphinx, ensuite d'un autre avec l'image d'Alexandre le Grand, dans les derniers temps d'un cachet à sa propre image sculpté de la main de Dioscuride, portrait dont les empereurs, ses successeurs, se sont servis également pour sceller. Il avait la coutume d'ajouter sur toutes les lettres l'indication de l'heure exacte du jour et même de la nuit, à laquelle elles étaient expédiées.

C'est l'armée qui s'occupait de la surveillance et, sans aucun doute, de l'entretien de ces *viae militares*, du genre de la *via nova Hadriana*. Albert Grenier définissait la *militaris via* comme une «route faite et entretenue par l'armée», «une route construite pour les besoins de l'armée»[127]. En réalité, comme le fait remarquer H.G. Pflaum[128], il s'agit plutôt

[124] Pflaum, *op. cit.*, pp. 206-209.
[125] Suétone, *Vie d'Auguste*, 49, 5 et 50.
[126] Texte cité, traduit et commenté par H.G. Pflaum, *op. cit.*, pp. 210-219.
[127] A. Grenier, *Les voies romaines en Gaule*, extrait de la *Revue des cours et conférences*, 15 et 30 Mars 1931, p. 578 sqq.
[128] Pflaum, *op. cit.*, pp. 219-220.

d'une «route surveillée, gardée par des troupes». Ce sens ressort clairement de deux passages de Cicéron[129] et de notre inscription elle-même, que Pflaum traduit de la sorte: «L'empereur César Trajan Adrien Auguste[130] ... a inauguré la nouvelle route adrienne de Bérénicé à Antinoupolis, à travers des régions sûres et plates, le long de la mer Rouge, route marquée par des aiguades abondantes, des stations et des forteresses», et il commente: «Cette description nous donne toute l'organisation d'une *via militaris*. Il y est dit qu'elle traverse une contrée sûre et plate, que l'empereur a fait creuser des puits, et installer des maisons d'étapes pour la commodité des voyageurs. Enfin, et c'est ce qui nous intéresse le plus, cette route est gardée et jalonnée de châteaux-forts qui garantissent sa sécurité. La ressemblance de cette voie impériale avec celle qui est décrite par Hérodote est frappante. Là aussi, nous avions ces φρούρια dont nous pouvons donc supposer qu'elles ont dû exister le long des autres *viae militares*».

L. 9: ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἀντινόου. Le texte donne le point de départ et le point d'arrivée de cette route: le port de Bérénice, sur le *sinus immundus*, seul mouillage un peu à l'abri sur cette côte mal protégée, avait été fondé par Ptolémée II Philadelphe en l'honneur de sa mère Bérénice. Comme l'écrit Pline[131] «Berenice, oppidum matris Philadelphi nomine»; la ville d'Antinoé ou d'Antinooupolis[132] avait été créée par Hadrien[133] en l'honneur de son favori, à l'endroit même où il s'était suicidé en se noyant dans le Nil.

Ll. 10-11: διὰ τόπων ἀσφαλῶν καὶ ὁμαλῶν. Dittenberger fait justement remarquer[134] que cette expression ne peut convenir, en raison de la nature des terrains traversés, à l'ensemble de la route, mais se rapporte seulement à la partie qui était voisine de la mer Rouge. Il faut toutefois noter que, par comparaison avec la route qui traversait obliquement le désert de Bérénice à Apollonopolis Magna (Edfou) ou à Koptos (Kouft), la route côtière, beaucoup plus longue, était aussi beaucoup moins accidentée. Même dans sa partie la plus montagneuse, de Myos Hormos à Antinooupolis, elle suivait des ouadis et traversait un plateau[135]. La plus grande partie de cette route suivait le littoral de la Mer Rouge, comme le dit le texte.

J. Lesquier a bien résumé ce que nous savons de cette *via nova Hadriana*, notamment sur son tracé et sur sa fréquentation:

«La plus septentrionale des routes romaines du désert», écrit-il[136], «n'est pas la plus ancienne. Elle a été établie d'Antinooupolis (Šêḫ ʿAbadah) à Bérénikè Troglodytikè par Hadrien en 137 p.C.[137].

[129] Cicéron, *De prov. cons.*, IV et *in Pisonem*, XL.
[130] Pflaum, *op. cit.*, p. 221.
[131] Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 168.
[132] Sur les différentes orthographes de cette ville, voir K. Miller, *Itineraria Romana* (1916), p. 859. Sur la ville elle-même, consulter d'abord R. Pietschmann, *PW*, I (1894), col. 2442, *s.v. Antinoupolis* et E. Kuehn, *Antinoopolis*, Göttingen, 1913.
[133] En 132 p.C. Sur Antinoos, voir M. Yourcenar, *Les mémoires d'Hadrien* (1958), chap. *Saeculum Aureum* et L. Dietrichson, *Antinoos*, Christiania, 1884. Sur les Antinoeia, voir L. Robert, *Bull.*, 1952, n° 180, pp. 191-194.
[134] W. Dittenberger, *OGI*, n° 701, note 4.
[135] Voir le récit du Commandant Bert, *infra*, pp. 225-232.
[136] J. Lesquier, *Armée romaine*, pp. 436-437.
[137] Lesquier renvoie ici à notre inscription (*IGR*, n° 1142; *OGI*, n° 701).

Elle portait le nom de *via nova Hadriana*. Aux étapes étaient aménagées des citernes, des logements et des fortins. L'inscription ancienne qui s'y réfère nous apprend qu'elle longeait la mer Erythrée; mais ce n'était évidemment possible que sur une partie de son parcours; en fait elle a été retrouvée en deux endroits, le long de la côte[138] et dans le désert, sensiblement à la latitude d'Antinoupolis; ici, des voyageurs ont pu la suivre pendant une journée entière dans l'ouadi Tarfah, au Nord du Gebel Garîb, marquée par deux rangs parallèles de tas de pierres, bien alignés, séparés par 48 pieds environ, et courant au plus court[139]. Elle se dirigeait donc d'Antinoupolis vers le Gebel Garîb moderne, qu'elle contournait par le Nord, sinon «à travers un pays plat» comme le dit l'inscription, cependant à une assez basse altitude[140]. Descendait-elle ensuite directement à la côte? ou s'inclinait-elle vers le Sud-Est pour atteindre la ville ancienne dont les ruines se voient à Abou Sâr? nous l'ignorons. À partir de là du moins, elle reliait les ports de la côte jusqu'à Bérénikè. Dans le désert, aucune des stations n'est connue; on a relevé seulement auprès du Gebel Toutîyah une grande quantité de tessons qui marquent le site d'un ancien établissement (cf. Bert, *loc. cit.*).

Il se peut que dans la section qui suivait le rivage de l'Érythrée cette route ait été assez fréquentée; le cabotage devait cependant lui faire concurrence avec succès. Pour la traversée du désert et le commerce oriental, les conditions naturelles lui étaient absolument défavorables, même si Myos Hormos était situé à Abou Sâr et si elle y aboutissait; le mouvement de la navigation s'est de plus en plus porté vers Bérénikè pendant l'Empire; et comptée à vol d'oiseau, la distance d'Abou Sâr à Šêḫ ʿAbadah est supérieure de deux cinquièmes environ à celle qui le sépare de Kéna; mieux valait évidemment passer par l'«isthme» et allonger le parcours sur le Nil du trajet d'Antinoupolis à Coptos. L'essai tenté par Hadrien pour détourner vers sa nouvelle fondation le commerce de Coptos n'a donc pu réussir, surtout quand, l'empereur disparu, l'administration égyptienne n'eut plus à lui complaire; et ce n'est pas au hasard seul que nous devons attribuer le silence gardé par nos sources après sa mort sur la *via nova Hadriana*: l'occupation effective du désert au Nord du *mons Porphyrites* n'a sans doute pas duré beaucoup au delà de son règne»

Ces précisions remplacent avantageusement le commentaire très général de M. P. Charlesworth[141]:

«Sous cet Empereur (Hadrien) et son illustre prédécesseur, on accomplit de grands travaux pour l'entretien et la création de routes. C'est ainsi qu'Hadrien traça une nouvelle route, qui devait porter son nom, d'Antinoë à Myos Hormos par le désert et le long de la côte. Cette route était évidemment destinée à faciliter le commerce en réduisant la durée du voyage de la mer Rouge au Nil. En même temps elle desservait les monts de porphyre le long desquels elle passait. Afin d'assurer la sécurité des voyageurs, on y plaça des postes armés et des citernes à des intervalles déterminés».

[138] Lesquier, *ibid.* note 2: «Wilkinson, *Topography of Thebes*, pp. 415 sqq.; et Schweinfurth, dans son étude sur les ruines pharaoniques de l'ouadi Gasoûs et du Bîr Hawâdat, *Abhandl. der Berliner Akad.*, 1885, *Anhang*, p. 5, entre 20° 30′ et 20° 22′, notamment à l'ouadi Abou Šekelah; la largeur était là de 8 mètres, le site à 1 kilomètre de la côte».

[139] Lesquier, p. 437, note 1 cite le témoignage de Bert et rappelle que la carte de Bert et de Raffeneau-Delile se trouve dans la *Descr. de l'Égypte, État mod.*, t. II, pl. 100.

[140] Lesquier, *ibid.*, p. 437, note 2 remarque: «Le Gebel Garîb a 1750 mètres; dans l'ouadi Tarfah les altitudes se relèvent de 290 mètres à 1160 mètres, au Nord de la source; dans le Gebel el Galâlah, on note des cotes de 1145, 1200, 1250 mètres. Il n'y a vraiment de basses altitudes que dans l'ouadi ʿArabah à la latitude de Beni Swef».

[141] M. P. Charlesworth, *Les routes et le trafic commercial dans l'Empire romain* (éd. anglaise, 1924; française, 1938), p. 37. Il s'appuye sur notre texte.

G. M. Murray[142] a résumé ainsi ce qu'on sait de la *Via Hadriana*:

«Une inscription du musée du Caire, trouvée par Mariette et étudiée par Miller, rapporte qu'Hadrien joignit sa ville d'Antinoè à Bérénice par une nouvelle route portant son nom. Selon Couyat, la «Via Hadriana», quittant Antinoè, emprunte le Wâdî Tarfah (là où, sur nos cartes, il est marqué «ancienne route appelée *sikkat-el-agal*)», Wâdî Ragalah, Hawashîya; elle passe au pied du Gebel Abu Had et de là dans la plaine côtière. Depuis Bîr Abu Nakhlah, je l'ai suivie vers le Sud: c'est une piste bien tracée de douze à vingt mètres de largeur, marquée par de petits tertres à vingt mètres d'intervalle. Plus au Sud, elle est connue des Ababda non pas comme *Sikkat-el-agal* (*route carrossable*), mais comme *Sikkat-el-agam* (*route des étrangers*). Au Sud de Myos Hormos, elle passe à l'intérieur par Bir Umm Dalfa, où je vis deux inscriptions nabatéennes, mais aucun autre vestige. La route quitte le pied des collines de nouveau près de Gebel Abu Bedûn; et il y a une station dans le Wâdî Abu Kariah. Elle atteint la côte près de l'embouchure du Wâdî Barûd, et, à partir de là, vers le Sud, est généralement dissimulée par les traces modernes de la piste de dromadaires. Il y a une citerne et un puits amer à l'embouchure du Wâdî Safâgâ. Puis viennent les ruines de Philotéras, à l'embouchure du Wâdî Guwêsis. Il y a une autre citerne à Kuwê', que j'ai été amené à découvrir en 1922, en suivant une bifurcation de la route principale. Les eaux occasionnelles ont tout enlevé sauf un coin de cette station. Les ruines de Kosseir (Albus Portus) ont déjà été notées. Après Kosseir, la route est très observable au Sud de Bîr el-Essel, où elle est large de 26 m. À Mersa Dabr il y a une autre petite station. Près de Râs Samadai, à la latitude de 21° 01', la *Via Hadriana* traverse des endroits peu propres à un trafic sur roues; ici on a dégagé, mais sans creuser ni remblayer. Au puits saumâtre de Ranga, la route bifurque, une branche allant tout droit au *Vetus Hydreuma*, l'autre à une petite station de vingt sur dix-huit mètres, que je trouvai en 1923 dans le territoire à la fin de la gorge du Wâdî Laghami. De là elle va tout droit à Bérénice. On a l'impression que la *Via Hadriana*, sinueuse et, dans sa partie Nord, sans eau, fut peu utilisée, sauf pour le trafic local entre les ports. Mais elle avait été conçue comme une grande route commerciale, pour orienter tout le commerce depuis les ports jusqu'à Antinoè, afin de donner à cette fondation artificielle une solide base économique. Pour avoir de l'eau, sur cette côte, il est nécessaire de creuser dans le lit des assez grands wâdîs, à une petite distance de la mer, dans des endroits exposés aux rares mais soudaines averses. Les ruines des citernes des Sâfâgâet Kuwê' suggèrent qu'il a dû auparavant existé d'autres stations à l'embouchure des wâdîs comme Essel, Umm Ghêg, Mubârak, Nakari et Ranga».

Ll. 12-14: ὑδρεύμασιν ἀφθόνοις καὶ σταθμοῖς καὶ φρουρίοις διειλημμένην. «Le mot ὕδρευμα», commente E. Miller[143], «désigne, en général, un lieu où l'on trouve de l'eau. Il s'applique soit aux ports et stations maritimes où les navigateurs relâchent pour refaire leurs provisions d'eau, soit aux stations, sur les routes du désert, où les caravanes s'arrêtaient pour se rafraîchir. C'est ainsi que les itinéraires anciens nous signalent le *Coenon Hydreuma*, l'*Hydreuma Vetus* et l'*Hydreuma Trajanum*, Ὕδρευμα Τραϊανόν. Ce neutre Τραϊανὸν montre qu'on a employé le nom propre Τραϊανὸς comme adjectif prenant différents genres. Observation qui sert à justifier le ὁδὸν καινὴν Ἀδριανήν de notre inscription.

«L'expression διειλημμένην dans le sens de *partagée*, *parsemée*, est très usitée. C'est ainsi que Lucien a dit λειμῶνες διειλημμένοι φυτοῖς «des prairies parsemées de diverses plantes». J'invoquerai ici surtout le témoignage d'Aristote, *Polit.*, VII, 12: Τὰ δὲ τείχη διειλῆφθαι φυλακτηρίοις καὶ πύργοις κατὰ τόπους ἐπικαίρους, c'est à dire «les murailles

[142] G. W. Murray, *The Roman Roads and Stations in the Eastern Desert of Egypt*, dans *The Journ. Egypt. Arch.*, XI (1925), pp. 149-150 (Je traduis).
[143] *Rev. archéol.* XXI (1870), p. 318.

doivent, de distance en distance et aux endroits les plus convenables, avoir des tours et des corps de garde», comme traduit M. Barthélemy Saint-Hilaire. L'expression *de distance en distance* rend bien le mot διειλῆφθαι et s'appliquerait aussi parfaitement au διειλημμένην de notre inscription».

Nous avons expliqué dans notre *De Koptos à Kosseir*, n° 60[a] l'acte d'adoration de Gaius Aurélius Démos, «soldat carrier des puits» et *ibid.*, n° 1 une dédicace à Pan trouvée dans une citerne de Lakeita; dans notre livre sur *Le Paneion d'El-Kanaïs*, n° 12, une inscription relative au curage du puits du Paneion. Ces textes permettent de comprendre que, selon les cas, il convient de traduire par *puits* ou par *citerne*.

H. G. Pflaum s'est utilement interrogé sur la situation respective de ces établissements ici nommés ὑδρεύματα, σταθμοί, φρούρια.

> «Lors de la création de la nouvelle route militaire qui menait de Bérénicé, port de la mer Rouge», écrit-il[144], «à Antinoupolis, sur le Nil, et qui portait le nom de son créateur, Adrien, cet empereur prit soin de la munir d'aiguades abondantes, de maisons d'étapes et de postes de garde. Il ne fait aucun doute que ces trois établissements routiers aient été fixés aux mêmes endroits, puisque dans le désert l'eau appelle le gîte, et que les deux doivent être protégés par des détachements de troupes contre les attaques des Bédouins. Ce texte nous montre pour le temps d'Adrien l'aménagement de la route, et il nous prouve aussi que le *cursus publicus*, bien que faisant partie de cette *via*, en tant que *militaris*, ne semblait pas comporter assez d'importance pour être nommé explicitement. En même temps, nous voyons que σταθμός, si nous pouvons le traduire en latin par *mansio*, arrêt sur la route où l'on peut rester la nuit, ce qui équivaut aux caravansérails de notre époque, a ici un sens nullement postal, ce qui est à retenir pour plus tard.
>
> Le même terme de *mansio*, arrêt où l'on reste la nuit, est encore employé par Suétone, dans la *Vie de Titus*, chap. 10, lors de la description du dernier voyage de cet empereur dans les montagnes sabines. Le point commun de tous ces textes est que nous ne devons guère leur prêter un sens postal. Les termes *statio* et *mansio*, comme celui de σταθμός, si nous les rencontrons dans un document, ne nous autorisent aucunement à tirer de prime abord de leur emploi des conclusions qui feraient de ces passages des sources se rapportant au *cursus publicus*. Il se peut que nous arrivions à y trouver des allusions à la poste, mais ce ne sont jamais les termes à eux seuls qui nous permettent de telles constatations».

Les routes étaient également jalonnées d'autres bâtiments que nous font connaître les inscriptions. Ainsi une inscription du temps de Néron[145], datée de 61 p.C. et provenant de la province de Thrace, porte aux lignes 10-12: «Tabernas et praetoria per vias militares fieri jussit», le mot *praetorium* signifiant «maison de repos pour voyageurs de marque, installée au bord d'une route» et la *taberna* étant un restaurant, une auberge, et peut-être plus.

Sur la route de Koptos à Kosseir, nous avons vu que toute une série de *castra* étaient installés de distance en distance, et que, dans la montagne, des tours de guet permettaient à la fois d'observer l'horizon et de transmettre des signaux. L'étude archéologique des

[144] H. G. Pflaum, *op. cit.*, pp. 349-350.
[145] *CIL*, III, n° 6123. Cité et commenté par Pflaum, *op. cit.*, pp. 222-225.

vestiges conservés sur ces routes du désert de l'Est permettrait d'élargir l'étude de «l'organisation des relais de la poste romaine» abordée par H. G. Pflaum [146].

L. 14: Le verbe ἔτεμεν a surpris le premier éditeur, qui a cru à tort que deux lettres manquaient devant ce verbe, alors qu'il s'agit d'une lacune volontaire. «Deux lettres manquent devant ЄΤЄΜЄ», écrit-il. «Je lis ἀνέτεμε et non διέτεμε, parce qu'ἀνατέμνω est le verbe qui s'emploie le plus ordinairement avec ὁδός. Il me suffira de citer ces deux passages de Philon (vol. I, p. 16, 11): Τέχναις καὶ ἐπιστήμαις πολυσχιδεῖς τε ἀνατέμνων ὁδοὺς καὶ λεωφόρους ἁπάσας. Et (t. II, p. 362, 6): Ἐν ἀνοδίαις ἴσχυσεν ἀπλανεῖς καὶ λεωφόρους ὁδοὺς ἀνατεμεῖν. Thucydide, Platon et Euripide disent τὴν ὁδὸν τέμνειν, au lieu du composé. C'est ce que les Latins expriment par *findere viam*. Dans Virgile (*Enéide*, VI, 540). «Hic locus est, partes ubi se via findit in ambas».

Dittenberger conteste à juste titre l'application que Miller fait ici de cette expression de Virgile, mais il adopte la «restitution» [ἀν]έτεμεν, en se référant à un passage de Philon, *de opif. mundi* 85: ταῦροι μὲν καταζεύγνυνται πρὸς ἄροτον καὶ βαθείας αὔλακας ἀνιτέμνοντες μακρὸν δόλιχον ἀποτείνουσι.

L'emploi de τέμνω chez les auteurs classiques, au sens de «creuser», «ouvrir» une route rend ici légitime la forme ἔτεμεν.

Que sait-on, aujourd'hui, de cette Via Hadriana? A vrai dire, peu de voyageurs l'ont empruntée et, surtout, décrite. Les observations les plus précises ont été faites, au 19e siècle, par un commandant d'artillerie, Alexis Bert. Sa narration mérite qu'on s'y arrête.

L'exploration du désert à l'Est d'Assiout, par Alexis Bert, en 1800

Le voyage entrepris par «le chef de bataillon d'artillerie dans l'armée d'Orient», Alexis Bert, alsacien, alors âgé de trente-cinq ans, dura du 9 Brumaire an 9 [147] au 22 Brumaire de la même année. Il s'agit donc d'une reconnaissance de treize jours, que cet officier fit avec une petite escorte, sous la direction d'Arabes el-Matarât et en compagnie d'un ingénieur des Ponts-et-Chaussées, Raffeneau Delile, qui leva une carte sommaire des terrains parcourus.

Le but de ce voyage n'était nullement archéologique. Cantonné à Assiout et commandant l'artillerie de Haute-Égypte, le Commandant Alexis Bert avait reçu du Général Menou, homme pourtant remarquablement inactif, l'ordre d'aller faire une reconnaissance dans le désert à l'Est d'Assiout, afin de rechercher le gisement de soufre signalé soixante-dix ans auparavant par le médecin voyageur Tourtechot, qui se fit plus tard appeler Granger. C'est en 1730 que ce dernier avait prétendu que ce désert recélait un tel gisement. Or l'armée d'Orient pouvait alors difficilement s'approvisionner en munitions et un gisement de soufre aurait été fort agréable à ceux qui devaient faire parler la poudre, et notamment au commandant de l'artillerie de Haute-Égypte. Ne disposant que du récit fort imprécis

[146] Pflaum, *op. cit.*, pp. 337-388. Voir notamment l'explication des mots *statio*, *mansio*, *mutatio*, *ibid.*, pp. 338-339.

[147] Deuxième mois du calendrier républicain, Brumaire allait du 23 Octobre au 21 Novembre. L'an 9 correspond à 1800.

de N. Granger et que de la carte très sommaire de d'Anville, Alexis Bert avait des connaissances limitées en minéralogie, en géologie et en botanique. Mais il avait heureusement fait partie du groupe de savants, d'ingénieurs et d'officiers qui avaient relevé «la vallée de l'Égarement», et il était secondé par cet ingénieur des Ponts, Raffeneau Delile, auquel on doit la carte publiée dans la *Description de l'Égypte*, *Atlas*, *État Moderne*, II, pl. C.

Le commandant Bert quitta Assiout le 9 Brumaire et passa sur la rive droite du Nil. Il gagna aussitôt le village d'El-Berg, à la lisière du plateau désertique. C'était le village des Arabes el-Matarât «bandits très redoutés des Arabes de Siout», dit-il[148]. Alexis Bert se dirigea vers l'Est en empruntant l'ouadi el-Assiout qui traverse d'Ouest en Est le plateau calcaire, à la latitude d'Assiout. Il lui fallut quatre jours pour gagner le bord occidental de l'ouadi Quéna, qui à partir de cette ville se dirige du Sud au Nord en laissant à l'Est les embranchements qui mènent au Mons Claudianus puis au Mons Porphyrites. Le 12 Brumaire au soir, il campa sur les escarpements dominant, à l'Ouest, la vallée de Quéna, qu'il traversa le lendemain, où il campa dans la plaine s'étendant immédiatement à l'Ouest de Gebel Ghâreb. Le 14 Brumaire au soir, il posa sa tente au pied du mont Ghâreb et le lendemain il reprit la direction du Nord pour rejoindre, le 17 Brumaire au soir, le bord Est de la vallée de Quéna, qu'il remonta jusqu'au torrent de Raghalah et au torrent de Tarfeh. Dès lors il marcha d'Est en Ouest, en suivant ce torrent de Tarfeh, où il repéra les traces d'une route ancienne, sans aucun doute un embranchement de la Via Hadriana rejoignant Antinooupolis à partir de la Mer Rouge. Cette voie, orientée d'Est en Ouest, se trouvait à la latitude de Cheikh Abadeh, c'est à dire d'Antinoé.

Il s'agit là d'un journal de voyage, rédigé sans aucun souci littéraire. Comme l'écrit Jules Couyat[149] «on n'a d'autre impression en le lisant que d'avoir sous les yeux le contenu d'un carnet de notes ou un journal de route avec des expressions incorrectes, des termes imprécis, des remarques erronées, tel qu'on l'écrit après une journée de fatigues et sans avoir fait cet ensemble d'observations qui permet d'avoir sur le sujet une opinion définitive». Cependant, malgré ces imperfections, cette narration est aujourd'hui d'un grand prix, car cet itinéraire ne fut jamais refait et cette exploration permit de mettre l'accent sur des réalités qui ne furent plus observées.

Comme l'écrit encore J. Couyat[150]:

«Ce qui attira surtout l'attention ... ce fut la route qu'il signale le long de l'Ouadi Tarfa et dont quelques découvertes épigraphiques importantes nous ont révélé, depuis, l'existence. C'est la première partie d'une route romaine, ouverte par Hadrien (cf. Miller, *Inscr. gr. de Cheikh-Abbad*, dans *Rev. arch.* 1870, pp. 313-318), le long de laquelle on ne rencontre aucune de ces stations ni de ces aiguades si fréquentes sur le parcours des autres voies gréco-romaines du désert. Celle-ci descendait à la Mer Rouge près d'Abou-Chahar el-Bahari, puis en suivait le littoral jusqu'à Bérénice, reliant ainsi les stations maritimes dont les géographes grecs nous ont laissé les noms: Philotéras, Myos-Hormos, Leukos-Limen, Nechesia et Bérénice».

[148] *Bull. Inst. Fr. Arch. Or.*, IX (1911), p. 151, note 1.
[149] *Ibid.*, pp. 144-145.
[150] *Ibid.*, p. 147.

En outre, ce journal de voyage nous fait saisir sur le vif certains aspects de ce désert, dont la description est si difficile. Nous lui savons gré, par exemple, de nous décrire ce plateau couvert de dunes où s'est creusé l'ouadi El-Siout. Racontant sa marche du 11 Brumaire, Alexis Bert écrit en effet[151]:

«Nous nous sommes mis en route à 6 h 37 minutes, en traversant d'abord obliquement le vallon ou plutôt le lit des eaux de la veille. On aperçoit déjà partout devant soi la surface du sol configuré différemment de tout celui que nous avons vu précédemment. On voit une suite de petits monticules, la plupart à tête arrondie; les plus éloignés en avant paraissent les plus élevés; cette disposition de terrain pourrait être en quelque sorte comparée par sa configuration à celle des dunes. S'il y a quelques parties escarpées, elles sont rares et peu élevées. Quand on en rencontre, elles font toujours voir en place le calcaire crayeux et marneux avec des silex. Celui-ci est parsemé sur toute la surface du sol. C'est ainsi que toute la matinée et une partie de l'après-dîner nous avons cheminé à travers des collines, en traversant plusieurs lits des eaux que nos conducteurs prenaient toujours pour le même qu'ils appelaient *Abou el-Khéride*».

Soucieux de décrire les panoramas qui s'offrent à lui quand il franchit un col, le commandant Bert observe de loin le mont Ghareb:

«(Le 12 Brumaire), à la sortie du premier rameau du ravin», écrit-il[152], «nous trouvâmes un bel arbre de seyal. On commence alors à jouir de la vue d'une grande partie de la chaîne qui ne semble plus être séparée de nous que par une veste plaine, qui va en s'élevant et qui ne serait interrompue que par quelques masses ou tertres épais. On nous montra le mont Ghreb, qui de toutes les cîmes était le plus élevé. Il paraissait sous une forme conique et ceint de nuages».

La traversée de la grande vallée de Kéna est bien évoquée. Le 13 Brumaire, en effet, le commandant Bert aborde la pente occidentale de cette vallée:

«L'escarpement au bord duquel nous sommes», poursuit-il[153], «continue sur notre droite et sur notre gauche, autant que la vue peut s'étendre. Il est élevé d'environ cent pieds (= 330 mètres) et sert d'encaissement à la grande plaine que nos guides appellent la vallée de Kéné, parce que, suivant eux, elle s'étend jusqu'à cet endroit. Le voyageur rendu au bord du précipice, après avoir cherché un chemin pour en descendre, voit, non sans inquiétude, qu'il ne se présente qu'une misérable arête sur laquelle règne un sentier fort étroit qu'il faut suivre et terrible surtout pour les chameaux, masses trop lourdes pour de pareils passages. Le piéton plus leste rendu déjà au bas, avant que la tête du convoi soit à moitié chemin, peut se donner le spectacle le plus pittoresque en contemplant cette crête tourmentée en zigzag où les hommes et les chameaux ont l'air d'être suspendus les uns au-dessus des autres».

Le passage de la grande vallée de Kéna est décrit minutieusement[154]:

«Après nous être reposés depuis 9 h 40 minutes jusqu'à 10 h 40 minutes, nous avons traversé la vallée de Kéné un peu obliquement. Son fond est formé par deux pentes en glacis très doux, qui partent,

[151] *Bull. Inst. Fr. Arch. Or.*, IX (1911), p. 169.
[152] *Ibid.*, p. 39.
[153] *Ibid.*, X (1912), p. 51.
[154] *Ibid.*, p. 53.

l'un de l'escarpement, l'autre du pied de la chaîne, et qui se réunissent vers le milieu de la plaine. Suivant nos guides, cette vallée verse ses eaux au Sud. Néanmoins, nous lui vîmes une direction évidemment contraire. Il est cependant probable que plus au Sud elles peuvent verser de ce côté. Le sol de cette plaine est fort uni, composé de terre ou petit gravier, et, ce qu'il convient d'observer, c'est que la pente du côté de l'escarpement n'offre que des fragments de pierre calcaire, de silex ou de quelques grès ferrugineux, tandis que sur la pente opposée on ne trouve que des morceaux de porphyre, de schorl en roche et de granite. À mesure que l'on approche de la chaîne, ces fragments deviennent de plus en plus gros, toujours avec leurs angles bien conservés et qui indiquent assez qu'ils n'ont pas été charriés de fort loin».

Le commandant put se rendre compte que cette vallée de Kéneh était un grand axe de passage, car sa troupe traversa des sentiers extrêmement battus et, d'après les traces laissées par les animaux, ses guides évaluèrent à cent cinquante les dromadaires qui, montés par des Arabes Ababdès, étaient passés par là environ un mois plus tôt. Cette constatation provoqua du reste chez les guides une «terreur panique» dont s'étonne avec humour l'officier[155].

Alexis Bert ne se borne pas à observer les roches et les sols. Il est attentif à la végétation. Ainsi, au pied du Gebel Ghâreb, il note dans les vallons les arbres et les plantes dont la verdure fait contraste avec l'aridité de la plaine et des plateaux. Il faut dire qu'il voyageait en une saison propice à cette floraison du désert, qui étonne toujours le voyageur: il ne s'attend en ces solitudes qu'à des étendues arides.

«Dans la vallée de Kéné, au pied de l'escarpement», écrit Alexis Bert[156], «nous avons revu le *ptéranthus*. La grande plaine, qui semblerait devoir être le rendez-vous de beaucoup d'eau, offre une stérilité très approchante de celle des plateaux. On n'y aperçoit nul arbre, nul buisson, tout au plus la troisième espèce de soude C sus-mentionnée, s'y fait-elle voir. Encore paraît-elle fort rarement avec le *zilla* et le *fagonia*. Aussitôt qu'on a atteint la chaîne, on aperçoit dans les vallons, assez fréquemment, des mimosas seyals qui, souvent, forment de très gros arbres, et remarquables par leurs têtes en forme de parasol. De jolies touffes de *primanthes spinosa* contribuaient aussi à augmenter la verdure. Le *chrysocosme mucronata* se voit de temps à autre. Près du lieu où nous avons couché, j'ai trouvé un *borrago* (*Orientalis*?). Une *lysimachia* à belles fleurs jaunes en entonnoir, de la forme de celles du jasmin, la *Forskalea*(?) et une petite graminée du genre des *aristidés*. Le *zilla* et le *fagonia* se trouvent répandus partout».

Ces observations de botanique alimentèrent les travaux de Raffeneau-Delile, mieux formé en histoire naturelle que son compagnon.

La découverte de la mer, du point le plus oriental de son itinéraire, le 14 Brumaire, n'inspira pas à Bert une page aussi émouvante que celle de Xénophon:

«C'est lorsqu'on est parvenus vers les trois mornes noirs susdits», poursuit Alexis Bert[157], «qu'on change tout à coup de direction à angle droit, en tournant à gauche, laissant sur sa droite les trois

[155] Nous citons son paragraphe relatif à cette terreur dans notre commentaire de la dédicace faite par Sotérichos (n° *86*). *Cf.* pp. 258-259 de notre recueil.
[156] A. Bert, *loc. cit.*, p. 58.
[157] *Ibid.*, p. 61.

mornes et en doublant du côté opposé d'un cap asez élevé et formé par la chaîne rouge précédente. Dans l'instant même, on est frappé d'étonnement par un changement de décoration. On se trouve tout à coup transporté dans une vallée plus large, par laquelle la vue plane sur la Mer Rouge. On est tout surpris de voir celle-ci presque sous ses pieds. On serait néanmoins tenté de la prendre pour une large rivière qui serait bordée au-delà par une haute chaîne de montagnes. Ce sont celles de Tor».

Cette vallée au pied du Gebel Ghâreb devait être un lieu de passage assez fréquenté par les gens se rendant au rivage ou revenant du bord de la mer, car le commandant remarqua les traces d'un séjour réçent de chameaux assez nombreux, ce qui ne manqua pas d'effrayer son escorte indigène.

Le récit de Bert est également intéressant par les indications qu'il donne sur l'approvisionnement en eau, ce problème capital des routes dans le désert. Il nous dit[158] comment ses compagnons eurent du mal à recueillir «une sébille de bois» d'eau, mais il nous apprend aussi comment des nuages se rassemblaient sur le plus haut pic qui était au vent, pour en être chassés et revenir plus tard (de là, sans aucun doute le phénomène qui donna son nom au «Gebel Doukhân» ou *Mont de la Fumée*). À l'Est du Gebel Ghâreb existaient des citernes naturelles qu'il atteignit le 15 Brumaire[159]:

«Notre marche s'ouvrit en nous enfonçant dans le ravin étroit et extrêmement profond. Nous n'y cheminâmes dans le commencement qu'avec beaucoup de peine et mille difficultés. Tantôt c'était le rocher de la montagne même qui nous barrait le chemin, tantôt c'étaient des blocs immenses, roulés, qui s'opposaient à notre passage et qu'on ne pouvait souvent franchir qu'en les tournant, obligés alors de marcher sur des flancs trop rapides; on avait tout à craindre qu'un pied mal affermi n'occasionnât notre chute ou notre perte inévitable. C'est après de pareilles luttes pendant plus d'une heure, que nous parvînmes à l'endroit où l'eau se puisait dans une excavation d'un rocher granitique creusé par la chute du torrent. Quoique comblée et cachée par du sable, elle formait néanmoins une citerne naturelle. L'eau qui y était rassemblée a suffi non seulement pour abreuver nos animaux, mais encore pour en faire nos provisions. C'était le seul endroit où on pût en rencontrer, quoiqu'il existât le long du ravin plusieurs excavations pareilles; sans doute qu'on trouverait ici, dans des temps précédés d'une sécheresse moins longue, de quoi satisfaire abondamment ses besoins, en même temps que l'eau devrait être d'une meilleure qualité, car la nôtre était fade et avec une légère odeur qu'il faut attribuer à sa vétusté».

Voilà qui nous fait comprendre comment les Bédouins arrivent à parcourir la montagne en se ravitaillant en eau, mais voilà qui nous permet aussi d'apprécier les efforts qu'il faut accomplir pour trouver ces aiguades. On comprend que le souci des Romains ait été de jalonner les routes du désert par des *hydreumata* permettant de gagner beaucoup de temps et d'efforts.

À plusieurs reprises Alexis Bert tenta d'escalader le mont Ghâreb pour avoir une meilleure vue d'ensemble. Mais la venue de la nuit le surprit encore loin du but et il se contenta de décrire cette montagne:

[158] *Ibid.*, p. 63.
[159] *Ibid.*, p. 65.

«Dans tout l'espace parcouru aujourd'hui», écrit-il le 15 Brumaire[160], «nous n'avons jamais vu que du granit en masse, composé toujours des trois mêmes substances, savoir: du quartz, du schorl (souvent en très petite quantité). Le feldspath y abonde le plus et ordinairement sous forme de gros cristaux; sa couleur varie du plus beau blanc jusqu'au rouge le plus vif, et ce qui est remarquable, c'est que ces transitions se font tantôt d'un coup, tantôt insensiblement sans indiquer ni couches ni bancs. Elles ressemblent plutôt à des teintes de différentes couleurs qui, mises irrégulièrement, se touchent quelquefois sans se mêler, d'autrefois se pénètrent mutuellement et se confondent; de la même manière que le granit varie en contour, de même se font les changements dans les parties qui le composent, tant par la quantité de chacun que par leur manière d'être. C'est ainsi que l'on passe de la forme de gros cristaux à celle de masse grenue».

Ces notes géologiques et minéralogiques se répètent souvent dans le rapport de Bert et sont dispersées dans son journal. Le commandant n'a pas la précision ni les connaissances de de Rozière, par exemple, qui étudia le désert de l'Est entre Koptos et Kosseir[161]; il ne sait guère non plus évoquer un paysage, contrairement à de Rozière[162]; mais du moins ne commet-il pas les erreurs géologiques de J. Bruce, par exemple[163], encore que, selon J. Couyat, le commandant professe des théories étranges sur la formation du sel gemme[164]. Le rapport de Bert n'est pas sans certaines erreurs d'identification géographique: ainsi, c'est à tort qu'il confond le Gebel Dokhan avec le Gebel Ghâreb. J. Couyat remarque[165] «que le Djebel Doukhan est situé à environ quatre jours au Sud du Gebel Ghâreb».

L'apport le plus précieux d'Alexis Bert à la connaissance du désert oriental, c'est à coup sûr la description qu'il nous donne de la vallée de Tarfeh, où en deux endroits il repéra des traces d'une route ancienne. Il s'agit à n'en pas douter d'un embranchement reliant la Via Hadriana à Antinooupolis. Sur le bord Nord de cette vallée creusée par un torrent, Bert remarque et décrit l'escarpement calcaire limitant cette voie de passage:

«On voit en haut», écrit-il[166], «plusieurs tertres isolés qui, joints à l'escarpement, imitent naturellement (et on ne peut davantage) l'image d'une forteresse immense. On peut y voir, pour peu que l'imagination s'y prête, des demi-lunes, des lunettes, des tenailles, des chemins-couverts et jusqu'aux traverses. L'illusion est d'autant plus grande que les arêtes des angles et les assises de brique sont parfaitement représentées».

Alexis Bert observe qu'un ravin, appelé Mughreide, permet de pénétrer dans cet escarpement et qu'il était très fréquenté, car une branche permet d'atteindre un point d'eau. Le 19 Brumaire il décrit une route balisée par de petits tas de pierres, comme c'est courant dans le désert, et, dans le Gebel el-Toutyeh, il signale «une grande route tracée à trois journées de tout lieu habité». Voici ce qu'il écrit[167] sur le balisage et l'orientation de cette route:

[160] *Ibid.*, p. 67.
[161] Voir notre *De Koptos à Kosseir*, p. 23.
[162] *Ibid.*, pp. 62-66.
[163] *Ibid.*, pp. 59-62.
[164] *Bull. Inst. Fr. Arch. Or.*, IX-X (1911-1912), p. 10.
[165] *Ibid.*, p. 86, note 2.
[166] *Ibid.*, pp. 88-89.
[167] *Ibid.*, pp. 94-95.

«Avant de clore la journée (du 19 Brumaire), je ferai remarquer une des choses les plus singulières de notre voyage. Vers huit heures, et peu de temps après avoir dépassé le lieu où les deux escarpements semblaient vouloir se joindre, et en marchant sur une des pointes avancées pour couper au court, je découvris tout d'un coup des petits amas rapprochés de pierres et que je vis alignés. Les Arabes, pour se reconnaître dans la direction de deux chemins ont, à la vérité, pour coutume de déposer des marques, des repères, lesquels consistent en une grande pierre dressée ou en plusieurs petites accumulées, et qu'ils mettent ordinairement dans les endroits les plus apparents, souvent sur le sommet des collines, si le pays est montueux, ou à côté du chemin et de distance à autre si le sol forme une vaste plaine. Cependant, la régularité de tout ce que nous vîmes, et surtout la proximité des tas et leur alignement, étaient trop frappants pour oser les attribuer aux Arabes habitants des déserts. Nous reconnûmes bientôt que nos amas étaient les traces d'une grande route que nous ne perdîmes presque plus de vue pendant toute la journée. On voyait presque constamment des rangées parallèles de ces petits tas de pierre ou gravier, ramassés des environs. Ils étaient espacés ordinairement de cinq à six toises et tous bien alignés; quelquefois leur intervalle augmentait et allait jusqu'au double et triple des précédents. On voyait souvent, en outre de cela, et quand les tas étaient rapprochés, une ligne continue de pierre qui les joignait tous. Cette route tracée avait environ 48 pieds de large. Elle traversait toutes les pointes avancées pour couper au court. On voyait seulement que ses traces ont été effacées par le cours des eaux quand elle était obligée d'y cheminer.

On pourrait demander ici à quoi bon un chemin tracé dans le désert, à plus de trois journées de marche de tout lieu habité. Pour jeter quelque jour sur ces objets, j'anticiperai ici pour un instant et je dirai que nous en avons revu encore les tracés dans la soirée de demain, auprès du lieu dit Djebel Tuthié, et dont nos conducteurs paraissait avoir connaissance. C'est de là qu'elle se dirige et se rend, suivant eux, jusqu'à Scheikh Abbadè, où l'ancienne Antinoé. Il resterait à savoir où aboutit l'autre bout opposé. C'est une recherche qui ne pourra être éclaircie que par une autre course».

Couyat commente cette page[168] en écrivant: «C'est cette voie romaine qui est connue sous le nom de Via Hadriana et qui entourait l'ancien *isthme*».

S'il est vrai qu'Alexis Bert étudie surtout la composition et la formation géologique des terrains qu'il traverse, il n'en reste pas moins curieux des vestiges archéologiques. À cet égard, il fut frappé des poteries, réduites à l'état de fragments, qu'il rencontra dans le ravin de Tuthié:

«Nous avions déjà trouvé le jour précédent», note-t-il[169], «et dans la matinée d'aujourd'hui, quelques fragments de poteries. Ils devinrent plus nombreux dans le cirque et étaient extrêmement multipliés dans le ravin de Tuthié, où il y en avait même des amas considérables près des lieux fameux décorés du titre de montagne. On y voyait aussi plusieurs morceaux façonnés, ocreux, cylindriques, de la grosseur d'un doigt et dont l'usage est encore un problème pour nous. La quantité de poterie nous fait présumer qu'il y avait ici une station pour ceux qui fréquentaient la route tracée. Peut-être qu'il y avait aussi une fontaine. Les plantes, plus nombreuses dans ce lieu que dans les environs, appuieraient ce soupçon et feraient croire qu'on n'aurait pas beaucoup de peine à y trouver encore de l'eau, surtout dans des saisons plus favorables. C'est en sortant de ce ravin que la route se dirige, suivant nos guides, directement dans la direction de Cheikh-Abbadé».

[168] *Ibid.*, p. 95, note 1.
[169] *Ibid.*, p. 101.

Il est grand dommage[170] que Bert n'ait point exploité ce renseignement donné par ses guides: il eût suivi la route faisant communiquer la mer Rouge et la ville d'Antinoé. Il faut aussi regretter que, dans la direction de l'Est, il n'ait point suivi le ravin de Tarfeh et ses prolongements, le long de l'escarpement calcaire le bordant au Nord, jusqu'à la mer.

Au lieu de gagner Antinoé en poussant directement vers l'Est, il obliqua vers le Sud, à partir du Gebel el-Toutyeh, et regagna sa ville de garnison, Assiout.

81. GRAFFITE D'ABYDOS AVEC ACTE D'ADORATION À PAN

Non vidi. Gravé à Abydos, dans le temple de Séti. Chambre d'Osiris. Fac-similés (Pl. 68, 1 et 2).

Publié, d'après la pierre, par J.G. Milne, *apud* J. Garstang, *El Arabah* (1901), p. 38, n° 25 et pl. XXXIX, n° 25 avec transcription en minuscule et fac-similé. (Reproduit, d'après Milne, par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 3743 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par P. Perdrizet et G. Lefebvre, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos* (1919), n°s 115-116 avec fac-similé, transcription en minuscules et commentaire.

Τὸ προσ-	*Voici l'acte*
κύνημα	*d'adoration*
Πτ̣όλ̣λ̣ουκ̣ος	*de Ptollous*(?)
Πανί. Ἧκω,	*envers Pan. Je suis venu.*

DATE: Sans doute Ier ou IIe siècle p.C.

Preisigke signale que, d'après la copie, on pourrait lire Πτολλίωνος ou bien Πτολλοῦτος. Milne transcrit Πτ̣όλ̣λ̣ουκ̣ος. Perdriget transcrit Πολλοῦτος· Φᾶνι ἧκω.

À Kasr el-Banat on trouve: Διὶ ἦλθα: «Je suis venu pour Zeus». (*De Koptos à Kosseir*, n° 15). On pourrait ici aussi construire de la sorte. À Abou Koueh, on a lu: ἧκω Πα[νί] (*De Koptos à Kosseir*, n° 28).

Perdrizet-Lefebvre critiquent la lecture de Milne et écrivent: «Milne réunit ces deux textes en un seul et en fait une dédicace à Pan, à tort. Car, outre que cette rédaction serait bizarre, la dernière ligne n'est manifestement pas de la même écriture que les trois autres; on retrouve, avec de l'attention le tracé de la lettre initiale. Φᾶνι = Φᾶνις, avec chute du ς final. Pour les noms en Πτολ-, cf. *BCH* (1912), p. 272. Πτολλώ, genitif Πτολλοῦτος, abréviation de Πτολεμαῖος, les papyri en donnent de nombreux exemples».

Nous n'avons pas, quant à nous, l'impression de deux mains et nous nous rangeons à la lecture de Milne.

[170] Nous n'écrivons pas «très dommage», malgré l'illustre exemple donné par *The Bull.*, qui n'est pas à un solécisme près, ce qui prouve que la rage est mauvaise conseillère.

82. MENTION D'UN CONCOURS EN L'HONNEUR DE PAN,
PEINTE EN JAUNE SUR UN MORCEAU DE PEAU DE VEAU TANNÉE

L'objet a été vu par le Docteur Iconomopoulos, chez un certain Monsieur Alexandre, Grec, marchand d'antiquités au Caire, qui prétendait que ce document avait été trouvé à Akhmîm et qui était possesseur de ce document unique en son genre. On ne sait où se trouve aujourd'hui ce document «rarissime». *Non vidi.* Fac-similé (Pl. 68, 3).

Le texte a été publié, d'après le document, par le Dr Iconomopoulos qui avait reçu de Monsieur Alexandre la permission d'en prendre un fac-similé «par un procédé mixte de dessin et de photographie». Iconomopoulos, dans *Rev. Ét. Gr.*, 2 (1889), pp. 164-168 décrit le document, donne un fac-similé, transcrit en minuscules, traduit et commente. (D'après Iconomopoulos, le texte est cité par L. Robert, *Hellenica*, XI-XII (1960), pp. 443; de même, par A. B. Lloyd, *Perseus and Chemmis* (*Herodotus II, 91*), dans *The Journ. Hell. Stud.*, 89 (1969), pp. 79-86, notamment p. 84; de même encore, par W. Van Rengen, *Chronique d'Égypte*, XLVI, n° 91 (janvier 1971), pp. 136-141 qui traduit et commente le texte, en le rapprochant de *P. Oxy.*, XXVII (1962), pp. 162-175, n°s 2475-2477 et plus précisément de *P. Oxy.* n° 2476, l. 18 sqq. où sont mentionnés des concours à Panopolis d'Égypte). Cf. L. Robert, *La déesse de Hiérapolis Castabala* (1964), p. 90, note 1 sur le trompette Hôriôn comme par un papyrus d'Hermoupolis et par *P. Oxy.* 2476, ll. 33-34; remarques sur les concours de Panopolis d'Égypte, célébrés en 289 p.C., rapprochement entre notre inscription et le *P. Oxy.* 2476.

Le Dr Iconomopoulos décrit ainsi[171] le document: «Ce monument, trouvé à Akhmîm, village situé sur les ruines de l'antique Chemmis, consiste en un morceau de peau de veau tannée, bien souple, de couleur fauve, de forme rectangulaire, long de 30 cm, large de 10 cm. Il porte une inscription grecque en trois lignes écrite en lettres majuscules de l'époque impériale; les caractères, tracés à l'aide d'un pigment jaunâtre très friable, ont 15 mm de hauteur».

Ἱερὸς εἰσελαστικὸς οἰκουμενικὸς
ὀλύμπιος ἀγὼν Περσέως Οὐρανίου
τῶν μεγάλων Πανείων.

DATE: «Lettres majuscules de l'époque impériale», dit Iconomopoulos. Louis Robert ne donne pas de date, mais rapproche le texte d'inscriptions impériales. «*Text of the Roman Period*», écrit A. B. Lloyd. Van Rengen (*loc. cit.*, p. 139, note 2) déclare: «On ne saurait préciser la date de l'inscription sur peau: la forme des lettres indique l'époque romaine, peut-être le deuxième siècle». À vrai dire, d'après les lettres, on peut à coup sûr descendre beaucoup plus bas dans le Bas-Empire, peut-être même jusqu'à la seconde moitié du troisième siècle p.C.

Concours sacré, donnant droit à une entrée triomphale, international, olympien, en l'honneur du céleste Persée et faisant partie des grandes fêtes en l'honneur de Pan.

Avant de commenter ce texte, nous croyons devoir élever quelques objections concernant son authenticité. «Je ne sais», écrivait Louis Robert à son sujet[172], «si l'authenticité en

[171] Iconomopoulos, *Rev. Ét. Gr.*, 2 (1889), p. 164.
[172] *Hellenica*, XI-XII (1960), p. 443, note 4.

a été contestée». Ainsi invité à la contestation, nous donnerons donc les raisons qui nous font douter non pas du contenu du texte, mais de l'existence de son «support».

La nature même de ce support est unique dans toute l'épigraphie d'Égypte. Certes, les conditions climatiques très particulières de ce pays, ont permis la conservation de monuments très fragiles. Le pays du papyrus nous a gardé, par exemple, des inscriptions sur bois. Mais on se demande vraiment comment ce «morceau de peau de veau tannée» a pu rester, selon l'expression même du premier éditeur, «bien souple». Le cuir, à travers les siècles, ne reste pas souple.

«Le pigment jaunâtre très friable», dont parle Iconomopoulos, est aussi fort suspect. Les inscriptions peintes peuvent être délavées, effacées, mais la couleur a généralement imprégné l'objet: elle ne s'effrite pas, à moins qu'il ne s'agisse d'un stuc, ou d'une craie de fraîche date.

La destination de ce rectangle de peau n'est pas claire. Le premier éditeur en donne une explication peu probante: «Nous croyons», écrit-il[173], que notre monument était probablement une espèce d'affiche à l'effet d'annoncer les jeux qui allaient être célébrés à l'occasion de la fête des *Grands Paneia*. À l'appui de cette conjecture on peut remarquer qu'en différents points des bords du monuments on distingue encore de tout petits trous, qui marquent la passage des clous par lesquels il était fixé sur un placard quelconque. On pourrait aussi supposer que l'inscription est une étiquette détachée d'un des objets donnés en prix aux athlètes vainqueurs». Trop grande pour une étiquette, le document nous parait trop petit pour une affiche, et surtout cet emploi du vélin n'est pas attesté par ailleurs.

L'impossibilité de photographier ce document ne nous semble pas compréhensible. Le Docteur Iconomopoulos écrit en effet[174]: «Il a été impossible d'obtenir le fac-similé directement par la photographie; tous les moyens employés ont échoué». Mais alors on ne sait ce qu'il faut entendre par ce «procédé mixte de dessin et de photographie» dont parle l'éditeur et qui permit l'établissement du fac-similé. L'antiquaire devait avoir ses raisons pour qu'on n'ait point de représentation indiscutable du document. Si l'on n'est pas bon photographe, du moins peut-on, dans une ville comme Le Caire, faire appel à un spécialiste.

Le but du premier éditeur semble avant tout de justifier la véracité d'Hérodote. Un soupçon contre «le père de l'histoire» paraît blesser le nationalisme du premier éditeur et explique peut-être, — s'il faut en arriver à une telle hypothèse — qu'on aît pu fabriquer un tel témoignage.

Le choix d'un matériau aussi étrange que la peau nous paraît émaner tout droit du texte d'Hérodote même, puisqu'on y lit: «et ils offrent comme prix du bétail, des manteaux et des peaux». Dans son souci de justifier Hérodote, l'antiquaire ou l'éditeur est allé jusqu'à choisir un support qu'on ne trouve jamais dans l'épigraphie d'Égypte.

[173] *Loc. cit.*, p. 168.
[174] *Loc. cit.*, p. 165, n. 1.

Il se pourrait donc que le souci du document sensationnel ait poussé les deux compatriotes modernes d'Hérodote à présenter à la *Revue des Études Grecques*, alors naissante (1889 est la date de son deuxième numéro), un document fabriqué. Le recueil des inscriptions grecques d'Égypte, dû à J. A. Letronne, remontant alors à une quarantaine d'année, et le corpus d'Égypte n'existant pas, le danger de se voir opposer des objections épigraphiques était alors limité et pouvait inciter à une telle audace. La formation scientifique du premier éditeur, qui n'a pas laissé un nom célèbre dans l'étude des inscriptions grecques, pouvait l'inciter à surestimer la crédibilité du document qu'il livrait ainsi au public savant.

Voilà ce qu'une analyse externe du document permet de dire. Qu'apporte l'analyse du contenu même du texte? Car enfin il est plus important de savoir comment un faux est fait, — si faux il y a —, que de comprendre pourquoi on l'a fait.

Le point de départ de cette reconstitution, à n'en point douter et de l'aveu même de l'éditeur, c'est le texte d'Hérodote relatif à Chemmis, c'est à dire à Panopolis. C'est dans ce texte, en effet, que se trouve la première allusion aux concours gymniques en l'honneur de Persée. La critique moderne a eu trop vite fait de taxer Hérodote d'erreur. Ainsi Ph.-E. Legrand écrivit-il de façon bien péremptoire[175]: «Pas plus qu'ailleurs en Égypte, il n'y a eu à Chemmis de concours athlétiques comparables à ceux de la Grèce; mais, lors de la fête de Min, des professionnels se livraient à des exercices d'acrobatie (cf. C. Sourdille, *Voyage d'Hérodote en Égypte*, p. 158 et note». Or le chapitre d'Hérodote relatif à Chemmis est formel en ce qui concerne ces concours.

Hérodote, *Histoires*, II, 91 (Texte et traduction Ph.-E- Legrand, Collection des Universités de France)[176]:

Ἑλληνικοῖσι δὲ νομαίοισι φεύγουσι χρᾶσθαι, τὸ δὲ σύμπαν εἰπεῖν, μηδ' ἄλλων [μηδαμὰ] μηδαμῶν ἀνθρώπων νομαίοισι. Οἱ μέν νυν ἄλλοι Αἰγύπτιοι οὕτω τοῦτο φυλάσσουσι. Ἔστι δὲ Χέμμις πόλις μεγάλη νομοῦ τοῦ Θηβαϊκοῦ ἐγγὺς Νέης πόλιος· ἐν ταύτῃ τῇ πόλι ἔστι Περσέος τοῦ Δανάης ἱρὸν τετράγωνον, πέριξ δὲ αὐτοῦ φοίνικες πεφύκασι· τὰ δὲ πρόπυλα τοῦ ἱροῦ λίθινά ἐστι κάρτα μεγάλα· ἐπὶ δὲ αὐτοῖσι ἀνδριάντες δύο ἑστᾶσι λίθινοι μεγάλοι· ἐν δὲ τῷ περιβεβλημένῳ τούτῳ νηός τε ἔνι καὶ ἄγαλμα ἐν αὐτῷ ἐνέστηκε τοῦ Περσέος. Οὗτοι οἱ Χεμμῖται λέγουσι τὸν Περσέα πολλάκις μὲν ἀνὰ τὴν γῆν φαίνεσθαι σφίσι, πολλάκις δὲ ἔσω τοῦ ἱροῦ, σανδάλιόν τε αὐτοῦ πεφορημένον εὑρίσκεσθαι, ἐὸν τὸ μέγαθος δίπηχυ, τὸ ἐπεὰν φανῇ, εὐθενέειν ἅπασαν Αἴγυπτον. Ταῦτα μὲν λέγουσι, ποιεῦσι δὲ τάδε ἑλληνικὰ τῷ Περσέϊ· ἀγῶνα γυμνικὸν τιθεῖσι διὰ πάσης ἀγωνίης ἔχοντα, παρέχοντες ἄεθλα κτήνεα καὶ χλαίνας καὶ δέρματα. Εἰρομένου δέ μεο ὅ τι σφι μούνοισι ἔωθε ὁ Περσεὺς ἐπιφαίνεσθαι καὶ ὅ τι κεχωρίδαται Αἰγυπτίων τῶν ἄλλων ἀγῶνα γυμνικὸν τιθέντες, ἔφασαν τὸν Περσέα ἐκ τῆς ἑωυτῶν πόλιος γεγονέναι· τὸν γὰρ Δαναὸν καὶ τὸν Λυγκέα ἐόντας Χεμμίτας ἐκπλῶσαι ἐς τὴν Ἑλλάδα· ἀπὸ δὲ τούτων γενεηλογέοντες κατέβαινον ἐς τὸν Περσέα. Ἀπικόμενον δὲ αὐτὸν ἐς Αἴγυπτον κατ' αἰτίην τὴν καὶ

[175] Hérodote, *Histoires*, livre II, p. 124, note 1 de la Collection des Universités de France.

[176] Ce passage d'Hérodote est commenté par L. Castiglione dans *Mélanges K. Michailowski* (Varsovie 1966), pp. 41-49. (Cf. J. Leclant, *I.B.I.S.* (1972), n° 218).

Ἕλληνες λέγουσι, οἴσοντα ἐκ Λιβύης τὴν Γοργοῦς κεφαλήν, ἔφασαν ἐλθεῖν καὶ παρὰ σφέας καὶ ἀναγνῶναι τοὺς συγγενέας πάντας· ἐκμεμαθηκότα δέ μιν ἀπικέσθαι ἐς Αἴγυπτον τὸ τῆς Χέμμιος οὔνομα, πεπυσμένον παρὰ τῆς μητρός· ἀγῶνα δέ οἱ γυμνικὸν αὐτοῦ κελεύσαντος ἐπιτελέειν.

Les Égyptiens répugnent à adopter les usages des Grecs, et, pour tout dire d'un mot, ils ne veulent adopter ceux d'aucun autre peuple. Telle est la règle qu'ils observent en général. Mais il y a dans le nome Thébaïque, à proximité de Néapolis, une grande ville, Chemmis; dans cette ville, un sanctuaire de Persée, fils de Danaé, quadrangulaire, entouré de dattiers; les propylées du sanctuaire sont de pierre, et très grands; auprès, se dressent deux statues, de pierre et de grandes dimensions; dans cette enceinte, il y a un temple, et, dans le temple, une statue de Persée. Les habitants de cette ville de Chemmis affirment que Persée se manifeste souvent dans leur pays, souvent à l'intérieur du sanctuaire; qu'on y trouve alors une de ses sandales, sandale usagée, de deux coudées de long; et que, lorsque cette sandale a paru, l'Égypte entière jouit de la prospérité. C'est là ce qu'ils affirment; et voici ce qu'ils font à la mode grecque en l'honneur de Persée: ils instituent des jeux gymniques, où se succèdent tous les genres de concours; et ils offrent, comme prix, du détail, des manteaux et des peaux. Je leur demandai pourquoi Persée avait coutume de ne se manifester qu'à eux seuls, et pourquoi ils se distinguaient des autres Égyptiens en instituant des jeux gymniques; ils me répondirent que Persée était originaire de leur ville; que Danaos et Lynkeus étaient en effet des Chemmites qui s'étaient embarqués pour la Grèce; et, à partir d'eux, ils établissaient la généalogie en descendant jusqu'à Persée. Celui-ci, disaient-ils, s'était rendu en Égypte pour la raison que donnent aussi les Grecs, pour rapporter de Libye la tête de la Gorgone; il était venu en particulier chez eux, il avait reconnu tous ses parents; quand il s'était rendu en Égypte, il connaissait déjà le nom de Chemmis, qu'il avait appris de sa mère; et c'était sur son ordre à lui-même qu'on célébrait en son honneur des jeux gymniques.

Ce texte d'Hérodote a apporté à l'auteur de l'inscription sur peau:

D'abord l'idée d'utiliser une peau: παρέχοντες ἄεθλα κτήνεα καὶ χλαίνας καὶ δέρματα. Puisque des peaux étaient données en récompense, pourquoi ne pas en produire une?

Ensuite, la mention des concours gymniques: ἀγῶνα γυμνικὸν τιθεῖσι διὰ πάσης ἀγωνίης ἔχοντα.

Enfin la mention de Persée comme destinataire de ces concours: ποιεῦσι δὲ τάδε ἑλληνικὰ τῷ Περσεί.

Cependant tous les éléments du texte sur peau ne figurent pas dans le texte d'Hérodote: Persée n'y porte pas l'épithète d'*Ouranios*; le concours est simplement appelé γυμνικός, mais il n'est pas dit ἱερός, εἰσελαστικός, οἰκουμενικός, ὀλύμπιος. Dans son commentaire Iconomopoulos explique que l'adjectif ὀλύμπιος équivaut à l'épithète γυμνικὸς attribuée par Hérodote à ce concours. Enfin Hérodote ne parle pas de ces Μεγάλα Πανεῖα dont fait état l'inscription sur peau.

L'auteur de l'inscription sur peau aurait-il donc tout simplement inventé tous ces détails? Cela dénoterait chez lui une connaissance précise du vocabulaire agonistique. En fait il n'a eu qu'à copier des documents papyrologiques, ce qui explique peut-être la forme cursive des lettres peintes sur la peau.

Un papyrus d'Oxyrrhynkhos, daté de 275 p.C.[177] parle, à la ligne 16 d'un concours ayant eu lieu dans la ville: ---[ἐν τῇ λαμπ]ρᾷ καὶ λαμπροτάτῃ Ὀ[ξυρυγχειτῶ]ν [πό]λει ἀγῶνος ἀγομένου πρώτου ἱεροῦ εἰσελαστικοῦ οἰκουμενικοῦ πενταετηρικοῦ σκηνικοῦ γυμνικοῦ ἱππικοῦ ἰσωκαπιτωλίου τῶν [μεγάλων Καπιτωλίων]--- et à la ligne 25 on lit: ---ἱεροῦ εἰσελαστ[ικο]ῦ οἰκουμενικοῦ πενταετηρικοῦ σκηνικοῦ ἱπ[π]ικοῦ γ[υ]μνικοῦ ἰσοκαπιτωλίου τῶν μεγάλων Καπ[ιτ]ωλίων. On reconnait là un certain nombre d'adjectifs classiquement appliqués à des concours et surtout la mention, au génitif, des fêtes dont ces concours faisaient partie. L'inscription sur peau ne fait donc que reprendre un formulaire bien connu par les papyrus.

Bien mieux, dans un autre papyrus d'Oxyrrhynkhos[178], daté du 26 juillet 289 (l'an 4 et l'an 3 de Dioclétien et Maximien), on rencontre tous les détails qui font défaut au texte d'Hérodote et qui se lisent dans l'inscription sur peau: la mention de Persée *Ouranios*, l'indication des Μεγάλα Πανεῖα, les adjectifs ἱερός, εἰσελαστικός, οἰκουμενικός. En effet la lettre de l'association des technites dionysiaques à ses membres fut rédigée à Panopolis, d'après ce papyrus: ἐπὶ τῆς ζ΄ Πυθιάδος ἀγῶνος ἀγομένου ἱεροῦ εἰσελαστικοῦ οἰκουμενικοῦ σκηνικοῦ γυμνικοῦ πυθικοῦ Περσέως Οὐρανίου τῶν μεγάλων Πανίων (ligne 18).

Un tel document réduit pratiquement à rien l'invention du faussaire de l'inscription sur peau. Il s'est borné à supprimer les adjectifs σκηνικός, γυμνικός, πυθικός qui figurent dans le texte cité ci-dessus; à remplacer l'adjectif γυμνικός par ὀλύμπιος, qui pour lui signifie la même chose (mais on attendrait normalement ἰσολύμπιος); à employer le nominatif, qui ne s'explique guère, alors que dans le texte d'Hérodote on trouve ἀγῶνα, complément d'objet de τιθεῖσι ou de τιθέντες, et dans le papyrus cité ἀγῶνος, génitif à valeur temporel, suivi de ἀγομένου.

En bref il s'agit d'un travail de contamination grossière, réalisé sur un support éveillant les plus grands doutes. Cette inscription sur peau ne nous donne pas un texte absurde, comme c'est parfois le cas, mais elle nous transmet sur un monument fabriqué un texte authentiquement connu par des papyrus. Monsieur Alexandre, l'antiquaire, et Monsieur Iconomopoulos ont eu sous les yeux soit le *P. Oxy.* n° 2476 soit un papyrus semblable. Ce n'est pas l'inscription sur peau qui vient étayer ce papyrus, comme le pense W. Van Rengen[179], c'est le contraire. On ne peut donc écrire avec W. Van Rangen: «L'authenticité de ce texte ne peut plus être contestée depuis la publication de *P. Oxy.* 2476; cf. L. Robert, *Hellenica* XI-XII, p. 443, n. 4».

[177] P. Viereck, *BGU*, IV (1912), n° 1074.

[178] John Rea, *P. Oxy.*, XXVII (1962), n° 2476. Cf. aussi les additions à la lecture de ce *P. Oxy.* 2476 par J. Rea, *Journ. Eg. Arch.*, 49 (1963), p. 180; *ibid.*, pp. 180-181, d'après un papyrus inédit et avec revision, Skeat réédite et complète le document mutilé n° 2477.

[179] W. Van Rengen, *Chronique d'Égypte*, XLVI, n° 91 (janv. 1971), pp. 138-139, notamment p. 138, note 2.

Le procédé utilisé par l'antiquaire Alexandre est connu par ailleurs dans l'épigraphie grecque d'Égypte. De façon très sagace, Seymour de Ricci, en 1902, avait restitué un texte datant d'Antonin le Pieux, dont l'original, selon le marchand, était perdu et dont il ne restait que trois colonnes écrites à l'encre sur la panse d'un vase en terre-cuite. Sept ans plus tard, G. Lefebvre retrouvait au Fayoum, dans une ferme, le linteau qui portait l'inscription[180] récopiée sur un vase par un faussaire moderne: la pierre était presque entièrement enfouie, en sorte que l'on apercevait quelques lettres de la dernière ligne. Mais, avant d'être enfouie, de servir ainsi de seuil à une mosquée où allaient prier les gens de la ferme, elle avait été transcrite par le marchand qui avait présenté son vase inscrit à Seymour de Ricci. Dans un cas de cette sorte, serait il légitime de dire que le vase inscrit à l'époque moderne vient corroborer les renseignements que nous donne le linteau, ou bien que ce dernier assure l'authenticité du premier monument?

L. Robert a remarqué[181] que «les faux ne sont pas rares parmi les courtes inscriptions incisées sur des vases de terre-cuite ou sur des bronzes». L'inscription sur peau fait aussi partie de ces documents courts, plus faciles à inciser ou à peindre que la pierre. D'autre part, le même auteur fait remarquer[182] que «c'est surtout parmi les Grecs que se sont recrutés les faussaires, animés du désir de se faire valoir par d'intéressantes découvertes ou dans un sentiment de patriotisme local». On peut noter que les faussaires sont le plus souvent des gens dont la profession est fort éloignée des métiers de l'archéologie, hormi le cas tout à fait spécial de François Lenormant. Or, comme le fameux Stavros Mertzidès, médecin de Melnik, Iconomopoulos porte lui aussi le titre de docteur (ce qui n'implique pas toujours, en Égypte, une profession médicale). En tous cas il réussit à produire un texte qui a séduit de nombreux esprits.

Notamment, on comprend que l'auteur qui, depuis quarante-six ans, prend des notes sur les concours grecs, ait prêté attention à ce «document»[183]. Le formulaire, en effet, est tout à fait intéressant par sa banalité.

[180] Texte publié, d'après la copie qui avait été peinte sur la panse d'un vase en terre appartenant à un marchand, par Seymour de Ricci, d'abord dans *Festschr. Bormanns*, (Wien 1902), p. 44, puis dans *Wiener Studien*, 24 (1902), pp. 276-278 avec transcription en majuscules de la copie du vase, transcriptions en majuscules et en minuscules de cette copie restituée et corrigée par Seymour de Ricci. (Reproduit par Seymour de Ricci, *Archiv Pap.*, 2 (1903), p. 442, n° *60, avec transcription en majuscules de la copie du vase et transcription en minuscules de l'inscription corrigée et restituée par de Ricci). Republié, d'après le linteau trouvé au Fayoum, par G. Lefebvre, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, XI (1909), pp. 294-297 avec transcription en majuscules et en minuscules du linteau, bonne photographie de la pierre. Republié, d'après la pierre également, par E. Breccia, *Iscrizioni* (1911), n° 70 (17507) avec fac-similé p. 51, transcription en minuscules. (Reproduit, d'après de Ricci et Breccia, par F. Preisigke, *Sammelbuch, I (1915), n° 4227 avec transcription en minuscules)*. *Cf.* A. Stein, *Die Präfekten von Ägypten* (1950), p. 85, *s.v. M. Sempronius Liberalis*.

[181] L. Robert, *Revue de Philologie* (1939), pp. 136-150: «Inscriptions de Philippes publiées par Mertzidès» (Reproduit dans *Id.*, *Opera Minora Selecta*, II (1969), pp. 1289-1303). Voir, du même auteur, «Sur un tesson politique athénien de la fin du Ve siècle», dans *Comptes Rendus Acad. Inscr.* (1954), pp. 494-505 (Reproduit dans *Id.*, *Opera Minora Selecta*, I (1969), pp. 709-720).

[182] L. Robert, *Opera minora selecta*, II, p. 1289.

[183] L. Robert, *Comptes Rendus Acad. Inscr.* (1970), p. 18. Remarques pertinentes de G. Daux, *Rev. Ét. Gr.*, 84 (juillet-décembre 1971), pp. 369-370, note 48: «Malgré les précieuses indications dispersées dans une série de volumes et d'articles, de D. Magie à L. Robert (nombreuses études de ce dernier: sur les noms «multiples» de concours ou de fêtes, voir en particulier *Arch. Éphem.*, 1969, pp. 53-55 et *REG* (1970), *Bull. épigr.*, n°s 318 et 319; beaucoup de renseignements et de références bibliographiques dans *CRAI* (1970), *Deux concours grecs*

L. 1: L'adjectif ἱερὸς classe ce concours parmi ceux du premier rang. Comme l'écrit L. Robert[184]:

«Au-dessus de la foule des concours locaux, dont la cité, se conformant le plus souvent à une antique tradition, règle les conditions, qu'elle les réserve à ses citoyens ou qu'elle les ouvre à tous, il existe un groupe de concours du premier rang, que nous appelons souvent 'panhelléniques', que les Grecs nommaient 'sacrés', ἱεροί, et 'stéphanites', parce que la récompense en était, en dehors de tout don matériel, une couronne. Ce furent longtemps les seuls concours formant la 'période', c'est à dire les concours pentétériques d'Olympie et de Delphes, les concours triétériques de l'Isthme et de Némée. Quand le monde grec se fut si largement étendu avec Alexandre, rois ou cités eurent à cœur d'organiser des concours stéphanites sur le modèle des 'grands concours', des concours assimilés à ceux-ci, 'isolympiques, isopythiques etc...' et célébrés tous les cinq ans ou tous les trois ans. Pour cela ils devaient les faire 'accepter', ἀποδέχεσθαι, par les cités grecques et ils envoyaient des ambassadeurs religieux, des 'théores', pour que les cités envoient des représentants, des 'théores' eux aussi, pour participer au sacrifice (on dira συνθύται à l'époque romaine) et pour accorder chez elles les mêmes honneurs à ceux de leurs nationaux qui y étaient vainqueurs qu'aux vainqueurs des concours de la période, essentiellement l'entrée solennelle dans la ville et la nourriture au prytanée ou une indemnité journalière y correspondant[185]. Depuis la fin du premier quart du IIIe siècle avant Jésus-Christ jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, ces grands concours, acceptés par l'ensemble des Grecs ne cessent de se multiplier si bien que presque chaque ville finit par avoir sa grande fête panhellénique. Sous l'Empire, ce type de concours est accepté, «donné» selon la formule, δοθείς, δωρεά, par l'empereur, et certains règnes marquent un très fort accroissement de ces concours: ainsi Auguste et en général la dynastie julio-claudienne, Hadrien, Commode, les Sévères».

L. Robert avait ailleurs bien défini cette catégorie de concours «sacré»:

«En étudiant des concours grecs», remarquait-il[186], «on doit toujours distinguer deux catégories radicalement distinctes: les concours locaux, institués par une ville de sa propre autorité et qui ont ce caractère local, quelle que soit la variété d'origine des concurrents qui viennent y participer (voir sur ce dernier point *Rev. Et. Anc.* 1936, pp. 21-22: c'est une confusion à ce sujet qui contribua à enferrer W. Kolbe dans son erreur sur les Sôteria de Delphes, quand il refusait de distinguer avec P. Roussel des Sôteria locales célébrées par les Amphictions et les Sôteria panhelléniques que firent accepter les Étoliens), — et les concours que nous appelons 'internationaux' ou 'panhelléniques' et que les Anciens qualifiaient de 'sacrés', ἱεροί, ou 'stéphanites'; ils n'avaient ce caractère, sur le modèle des Olympiques etc... qu'après l'accord de toutes les cités grecques à l'époque hellénistique ou, à l'époque impériale, par la décision favorable de l'Empereur; les concours de ce type ne sont jamais annuels, mais triétériques ou pentétériques. Les Antiocheia de Laodicée sont des concours locaux, célébrés 'chaque année'. La ville n'a point eu, au moins alors, de concours 'sacré', comme par exemple Milet avec les Didymeia, Cos avec les Asclépieia, Rhodes avec les Halieia, Magnésie du Méandre avec

à Rome, pp. 6-27; L. R. a annoncé *Rev. Philol.* (1967), p. 41 une étude d'ensemble sur «l'histoire des concours à l'époque impériale»). — Un dénombrement systématique et un classement chronologique des fêtes, concours, agonothésies etc... faciliterait la recherche et assurerait un progrès moins chaotique».

[184] *Comptes rendus Acad. Inscr.* (1970), p. 6.

[185] L. Robert cite l'exemple des 70 décrets de villes étrangères acceptant les Leukophryèna de Magnésie du Méandre (*I. Magnesia*, n°s 17-87). La série des textes concernant les Asklépieia de Cos (R. Herzog-G. Klaffenbach, *Asylieurkunden aus Kos*, *Abhandl. Akad. Berlin. Klasse für Sprachen*, 1952, n. 1). Il renvoie à la dissertation de P. Boesch, Θεωρός, *Untersuchung zur Epangelie der gr. Feste* (Berlin 1908).

[186] L. Robert, *Laodicée du Lycos* (1969), p. 253.

les Leucophryéna, Cnide avec les Hyakinthotrophia. Si Laodicée fit reconnaître, avant l'époque impériale, un concours 'sacré', ce fut plus avant dans l'époque hellénistique et ce ne fut pas le concours des Antiocheia».

Les épithètes εἰσελαστικός et οἰκουμενικός sont classiques dans le vocabulaire agonistique. La première signifie que le vainqueur avait droit à une entrée triomphale dans sa cité d'origine, théoriquement l'entrée en char dans la ville par une brèche faite dans le rempart. La seconde indique que le concours était «international», et qu'y participaient toutes les cités du monde grec.

L. 2: L'adjectif ὀλύμπιος est beaucoup moins fréquent que le terme habituel ἰσολύμπιος. W. Van Rengen commente[187]: «Il est probable que cette épithète équivaut à l'habituel ἰσολύμπιος, qui apparaît comme qualification de plusieurs concours grecs dans de nombreuses inscriptions agonistiques; elle indique qu'aux jeux de Panopolis étaient prévues les mêmes catégories d'âge qu'aux jeux olympiques de Pise et que les vainqueurs aux Paneia recevaient les mêmes récompenses que les olympioniques. L'inscription ne précise pas la nature de l'agôn, mais il est certain qu'il ne s'agit pas de jeux musicaux, qui ne sont jamais qualifiés d'ἰσολύμπιος, les jeux olympiques ne comportant pas de concours musicaux réguliers. Il faut donc admettre que les jeux à l'époque de l'inscription étaient constitués uniquement de concours gymniques et peut-être de concours hippiques, mais ceux-ci sont peu probables». Le texte du *P. Oxy.* n° 2476 nous apprend qu'en fait le concours était dit ἀγὼν ἱερὸς εἰσελαστικὸς οἰκουμενικὸς θυμελικὸς σκηνικὸς γυμνικὸς πυθικός. C'était donc un concours complet, par l'adjonction de concours musicaux, et il était modelé sans doute sur les Pythia de Delphes.

La mention de Περσεὺς Οὐράνιος (l'épithète divine n'apparaissant pas dans Hérodote, mais bien dans le papyrus) est très intéressante, mais a prêté à des interprétations fort diverses[188]. Ainsi, pour Ph.-E. Legrand[189], un titre du dieu Min, *Peh-resou*, signifiant «le Coureur», pouvait, à des oreilles grecques, rappeler le nom de Persée. Pour S. Sauneron[190], comme Min est parfois appelé *Wrš* «Le Guetteur», ce surnom, avec l'article défini, devenant *Porses*, le nom de Persée vient de cette analogie. D'autres savants ont cherché des analogies entre Min et Persée, du point de vue de leur nature divine: Wainwright[191], par exemple, voit en eux des dieux du ciel, ce qui expliquerait leur identification. Sourdille[192], lui, les considère comme des divinités en rapport avec des terres étrangères et pouvant, par là même se confondre. S. Morenz[193], de son côté, cherche une corrélation, pour des raisons de cet ordre, entre Min, Seth, Ba'al et Persée. Mais, de toutes ces tentatives, A. B. Lloyd retient surtout la difficulté d'identifier Min et Persée; en revanche il trouve de nombreux

[187] *Chron. d'Égypte*, XLVI, n° 91 (janvier 1971), p. 138.
[188] A. B. Lloyd les résume dans *The Journ. Hell. Stud.*, 89 (1969), pp. 80-86.
[189] Ph.-E. Legrand, Herodote, *Histoires*, II, 91. Coll. Univ. Fr., t. 2, p. 123, note 4.
[190] S. Sauneron, *Rev. d'Égyptologie*, XIV (1962), pp. 53 sqq.
[191] Wainwright, *Journ. Egyp. Arch.*, XXI (1935), p. 154.
[192] C. Sourdille, *Hérodote et la religion de l'Égypte* (1910), p. 212.
[193] *Forschungen und Fortschritte*, 36 (1962), pp. 307 sqq; XV (1963), pp. 125 sqq.

points de similitude entre Horus et Persée et conclut que, sous le nom de Persée, c'est en fait Horus qui est nommé[194]. De toutes ces explications nous retiendrons que, sous le nom grec de Persée, il faut à coup sûr chercher un dieu égyptien, qui de surcroît soit en honneur particulier à Akhmîm.

L. 3: τῶν μεγάλων Πανείων. Cette mention du *P. Oxy.* 2476 reprise dans l'inscription sur peau, n'est pas pour étonner. À Césarée Panias, aux sources du Jourdain, la moderne Baniyas, nous rappelle L. Robert[195], «une inscription d'Aphrodisias au IIe siècle p.C. atteste qu'on y célébrait des concours: Καισάρειαν Πανιάδα β΄ ἀνδρῶν παγκράτιον[196]. Ils ne pouvaient être qu'en l'honneur de Pan». C'est pourquoi L. Robert rapproche de ce texte une inscription agonistique de Didymes[197], datant du IIIe siècle p.C., et mentionnant un Αὐρ. Φιλάδελφον Φοίβου, enfant âgé de quatre ans, vainqueur à la boxe, dont on dit: νεικήσαντα δὲ καὶ Πάνεια τὰ ἐν τῇι πατρίδι πυγμήν. L. Robert commente:

«Je crois que si le rédacteur de l'inscription de Didymes n'a pas précisé le nom de la patrie de ce vainqueur, c'est qu'il allait de soi avec le nom des Paneia; un grand concours des Paneia n'a dû exister que dans la ville de Pan. Il ne pourrait entrer en ligne de compte que la ville de Panopolis dans la Haute Égypte, où une inscription sur peau nous fait connaitre etc...[198]. Il me semble que le jeune athlète a dû venir à Didymes plutôt de la Syrie que du centre de l'Égypte».

Les Paneia d'Égypte ont bien existé, mais c'est un papyrus, non ce faux sur peau, qui nous les fait connaître.

83. STÈLE AVEC DÉDICACE À PAN

Non vidi. Trouvée par Ugo Monneret de Villard, en hiver 1932, dans la localité de Tarğama, à 12 kilomètres d'Allaqui. Voici ce que nous apprend l'inventeur[199]: «Durant ma dernière campagne en Nubie, dans l'hiver 1932, pendant que j'explorais l'ouadi Allaqui, j'entrai en rapport avec un Beğa, Ahmed Abou Hussein Abou Darwis, qui m'indiqua que, non loin d'Allaqui, se trouvait une localité avec des ruines et des pierres inscrites. C'est l'indication habituelle que les indigènes donnent aux chercheurs, dans l'espoir de gagner quelques piastres lors d'une excursion dans le désert. Tous ceux qui ont comme moi parcouru l'Égypte longuement, savent combien de fois l'information est mensongère. Dans le doute cependant je décidai de consacrer une journée à cette recherche. À Allaqui je ne pus trouver que trois montures, un dromadaire et deux misérables petits ânes: je partis donc avec le guide et un seul homme comme aide. Le Beğa m'avait garanti qu'on pouvait arriver à l'endroit indiqué en une heure, j'avais donc prévu d'en mettre deux, mais en réalité il en fallu quatre. Vu la lenteur de notre chevauchée, je ne crois pas que l'endroit est éloigné de plus de 12 kilomètres d'Allaqui».

[194] A. B. Lloyd, *loc. cit.*, pp. 84-86.
[195] *Hellenica*, XI-XII (1960), p. 443. Donne petite bibliographie *ibid.*, note 1, sur Césarée Panias.
[196] L. Robert, *loc. cit.*, note 3, renvoie à Le Bas-Waddington, 1620 *b*, l. 42; Liermann, *Analecta épigr. et agonistica* (*Diss. Phil. Hal.*, X (1889), p. 90; L. Moretti, *Iscr. agon. gr.*, n° 72.
[197] Th. Wiegand, *Didyma*, 2. *Teil: Die Inschriften, bearbeitet von Albert Rehm, herausgegeben von Richard Harder* (Berlin, 1958), n° 179.
[198] L. R. cite ici notre texte. Il n'explique pas la mention si difficile de Persée Ouranios.
[199] Ugo Monneret de Villard, *Un santuario di Min-Pan in Nubia* dans *Aegyptus*, XIII (1933), pp. 42-44.

«La localité porte le nom de Tarğama ou Tarğam, selon la prononciation des différents individus que j'interrogeai: c'est un plateau pas très élevé, au Nord de l'Ouadi Allaqui et à l'Ouest du Bureau de Poste d'Allaqui; il est assez étendu et fait de désert rocailleux comme toute cette région. Vu le temps mis pour arriver et la nécessité de rentrer avant le soir à la *dahabieh*[200], peu de temps me restait pour une exploration suffisante. Mais après quelques recherches, on avisa un amoncellement de pierrailles, parmi lesquelles apparurent des pierres travaillées: une recherche sommaire dans cette ruine me permit de trouver une grande stèle, deux *ostraca* et de nombreux fragments céramiques».

Selon Monneret de Villard, «la stèle est rectangulaire, cintrée en haut, large de 44 cm et haute de 67 cm. Elle porte un graffite représentant une figure de Min, grossièrement incisée. C'est devant le visage du dieu, à droite, que se trouve une inscription de trois lignes, dont la seconde est complètement illisible». La stèle, ainsi que les autres trouvailles mentionnées plus haut, a été déposée au Musée égyptien du Caire.

Publié, d'après la pierre, par Ugo Monneret de Villard, *Aegyptus*, XIII (1933), pp. 42-44 avec transcription en majuscules et rapprochement avec deux ostraca semblables (Reproduit, d'après Monneret de Villard, par *Suppl. Épigr. Gr.*, VIII 2 (1938) n° 861 avec transcription en minuscules; reproduit, d'après le même, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8760, de même).

Πανὸς	*(Autel) de Pan*
---ηψ	----
ΛΛ	*l'an 30(?)*

DATE: Monneret de Villard déclare que les fragments céramiques trouvés avec l'inscription «datent à coup sûr de l'époque romaine», mais il ne date pas cette inscription. Dans *SEG* et *Sammelbuch* on donne, sans justification, l'indication: «VIe siècle p.C.».

Ce petit monument ne laisse pas de poser quelques problèmes. À la ligne 2, on ne peut rien restituer: il est probable que le nom du dédicant était écrit là. Ensuite, à la ligne 3, les lettres ΛΛ demeurent énigmatiques. Outre ces questions, il faut se demander pourquoi des dédicaces à Pan ont pu se trouver à cet endroit.

Il est indéniable que le lieu de la découverte se trouve à l'entrée de l'ouadi Allaqui, qui s'enfonce dans le désert oriental selon une direction Sud-Est et conduit dans la région d'Oum Garayât, à 64 km du fleuve: or c'est là que se trouvait une région de mines d'or exploitées durant l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge et retrouvées en 1902 par une société anglaise. Nul doute que Pan était honoré, au début de cet itinéraire pénible et dangereux, par ceux qui s'en allaient là-bas à la recherche de l'or. Nous savons en effet, grâce aux inscriptions d'El-Boueib[201], que Pan, à l'occasion, pouvait être «Donneur d'Or». Vu l'aspect très fruste de la stèle, les dédicants devaient être d'humbles travailleurs. La stèle de Koubbân (du nom du village situé un peu au Sud de celui d'El-Allaqui), relative au percement d'un puits par ordre de Ramsès II, nous apprend que cette région est la clef de la route conduisant aux mines d'or.

[200] La *dahabieh* est un bateau aménagé à la fois pour la navigation et l'habitation.
[201] Voir notre *De Koptos à Kosseir* (1972), n°s 158, 163, 166, 171, 181.

À vrai dire la stèle indiquait peut-être un autel votif rudimentaire, placé sur le territoire censé être sous la protection du dieu du désert. Le génitif, en ce sens, s'explique fort bien. Sur un autel d'époque impériale, conservée au Musée de Stamboul[202], L. Robert lisant le génitif de Zeus écrivait: «Le génitif Διὸς κτλ. est normal sur un autel, où il indique à quelle divinité appartient le monument». À propos des plaques portant la mention Ἀρσινόης Φιλαδέλφου, il note aussi[203]: «Le génitif est normal et très abondamment attesté pour marquer la propriété d'un dieu sur un objet; c'est même la façon normale d'indiquer qu'un autel est dédié à telle divinité: Διὸς Ὀλυμπίου, Ἀγαθοῦ Δαίμονος, Θεῶν πάντων καὶ πασῶν». S'il s'agit donc ici d'une plaque destinée à être encastrée dans un autel de sable, nous devrions avoir, à la ligne 2, une épithète du dieu, mais les deux lettres conservées ne permettent pas de la restituer.

Il est tentant de voir dans l'abréviation de la ligne 3 l'indication de la date. La lettre Λ a pour valeur numérique le chiffre 30 et peut aussi être l'abréviation de λ(υκάβας), comme on a le sigle L pour ἔτους. Évidemment le nom de l'Empereur manque, mais ce n'est pas sans exemple sur des monuments de ce type. Ainsi, sur les deux *ostraca* trouvés par Monneret de Villard au même endroit que la stèle, on trouve sur l'un[204]:

Μὶν Πανὸς
ΛΛ

et sur l'autre[205]:

Πανὸς
ΛΛ

On trouve aussi Λ pour Λ(ούκιος)[206]. Mais le nom du dédicant nous paraitrait bizarrement placé à la fin de la dédicace.

Nous avons tenté, au cours de l'été 1959, de retrouver l'endroit mentionné par Monneret de Villard et avions fait stationner notre bateau à la hauteur du village de Terğama. Nous traversâmes le village, seul, vers 14[h] sans rencontrer âme qui vive et, au bout d'une heure, décidâmes de revenir au bateau. C'est alors que sortirent, de nombreuses maisons en apparence inhabitées, des troupes de chiens qui nous prirent en chasse. Nous réfugiant dans la cour d'une ferme, nous nous trouvâmes face à face avec un molosse dont les intentions semblaient claires. Nous ne dûmes qu'à notre vélocité d'échapper au destin d'Euripide, dont la tradition affirme qu'il mourut dévoré par des chiens. Dans la suite, le temps et le goût nous manquèrent pour reprendre cette expédition.

[202] L. Robert, *Hellenica*, X (1955), p. 63.
[203] L. Robert, *American Studies in Papyrology*, 1 (1966): *Essays in honor of C. Bradford Welles*, p. 203.
[204] *Aegyptus*, XIII (1933), p. 43, n° 1 (*Sammelbuch*, n° 8761). Fac-similé (pl. 68, 4).
[205] *Aegyptus*, XIII (1933), p. 43, n° 2 (*Sammelbuch*, n° 8762). Fac-similé (pl. 68, 4).
[206] M. Avi-Yonah, p. 80.

CHAPITRE VI

INSCRIPTIONS DE PROVENANCE INCONNUE RELATIVES À PAN OU AU DÉSERT ORIENTAL

84. STÈLE DE BASALTE, BRISÉE À GAUCHE, AVEC DÉDICACE AU ROI PTOLÉMÉE IV PHILOPATOR, À LA REINE ARSINOÉ III, À DIONYSOS ET À PAN(?), FAITE PAR LE STRATÈGE LICHAS

Provenance inconnue. Conservée au Musée de Léningrad. En effet, Seymour de Ricci nous précise: «Grâce à l'extrême obligeance de M. Pridik, de M. Smirnoff et de M. de Wahl, il m'a été possible de copier au Musée de l'Ermitage toute une série d'inscriptions grecques inédites achetées, pour la plupart en 1898, en Égypte, par feu Wladimir de Bock. Bien qu'il en eût lui-même projeté la publication, M. Pridik a eu l'amabilité de me permettre de les faire connaître. Je tiens à lui en exprimer toute ma reconnaissance».

Seymour de Ricci donne les indications suivantes: «Table en granit noir, incomplète sur la gauche. Hauteur 0 m 18; largeur 0 m 18; épaisseur 0 m 05».

Publié, d'après la pierre, par Seymour de Ricci, *Revue épigraphique*, I (1913), p. 153, n° 1 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, rapprochement avec l'inscription de Lichas provenant d'Edfou. (Reproduit, d'après de Ricci, par F. Bilabel, *Sammelbuch*, IV (1931), n° 7306 avec transcription en minuscules et par E. Visser, *Götter und Kulte* (1938), p. 83; de même, reproduit et commenté par P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, 2 (1972), p. 308, n. 371; p. 385, n. 365; p. 416, n° 593 [IV]). Cf. M. Launey, *Rech.*, II (1950), p. 986, note 2 qui refuse de restituer [καὶ Ἴσιδι] à la ligne 4.

[Βασιλεῖ Πτολ]εμαίωι καὶ
[βασιλίσσηι Ἀρ]σινόηι, θεοῖς
[Φιλοπάτορσι, κ]αὶ Διονύσωι
[καὶ Πανὶ? Λίχας] Πύρρου Ἀκαρνὰν
[στρατηγὸς ἀ]ποσταλεὶς
[ἐπὶ τὴν θήραν] τῶν ἐλεφάν-
[των τὸ δ]εύτερον.

DATE: Règne de Ptolémée IV Philopator (222-204 a.C.), après son mariage avec sa sœur Arsinoé III, en 217 a.C.

Au roi Ptolémée (IV) et à la reine Arsinoé (III), dieux Philopators, à Dionysos et à Pan(?), Lichas, fils de Pyrrhos, Acarnanien, envoyé comme stratège préposé à la chasse aux éléphants, (a fait cette dédicace) pour la seconde fois.

D'un point de vue extérieur, la nature de la pierre et les dimensions de la stèle l'apparentent à l'autre inscription mentionnant Lichas (n° 77), d'autant plus que le formulaire est identique. Les restitutions sont de S. de Ricci.

L. 4: [καὶ Ἴσιδι? Λίχας] Ricci, Bilabel. La restitution [καὶ Ἴσιδι] n'est pas admise par Launey.

Lignes 1-3: Le rapprochement avec l'autre stèle de Lichas assure les restitutions. Voir le commentaire du texte n° 77.

L. 3: C'est Dionysos qui est ici invoqué, bien qu'il apparaisse rarement dans des inscriptions d'Égypte. Cette dévotion de Lichas à Dionysos peut s'expliquer par le souci de flatter le souverain en mentionnant un dieu qui lui était cher. On sait, en effet, que Philopator accorda une faveur toute spéciale à ce dieu et qu'il voulut être, comme le furent plus tard Ptolémée XII Aulète et Marc Antoine, un Néos Dionysos[1]. On connait aussi, par l'historien Eratosthène, précepteur de Philopator, la «fête de la bouteille» (Λαγυνοφορία), où chacun apportait sa bouteille pour une beuverie alexandrine que nous décrit Athénée (276 a *sqq*).

Mais Dionysos, dans une dédicace de Kôm Abou Afrita, dans le Delta occidental égyptien, se confond avec Sarapis, comme Isis est assimilée à Aphrodite[2]. La dédicace faite par Lichas à Sarapis expliquerait donc cette dédicace à Dionysos. Le stratège aurait tenu à honorer le dieu d'abord sous son nom égyptien, Sarapis, et ensuite sous son nom grec, Dionysos. Après tout, Lichas est Acarnanien et il pouvait garder le sentiment que Sarapis était un dieu étranger[3].

Enfin la mention de Dionysos s'explique fort bien par le besoin d'évoquer le dieu de la vigne, du vin, de l'amour[4] avant (ou après) la traversée du désert le plus éprouvant que l'on puisse connaître. De même que Pan, dieu de la fécondité, est maître du désert, de même Dionysos est bien fait pour réconforter le voyageur devant affronter les périls des sables et de la soif.

L. 4: La mention de Dionysos, *alias* Sarapis, fait légitimement songer que la divinité nommée après lui devait être Aphrodite, c'est à dire Isis, mais portant son nom grec[5]. Mais la restitution [καὶ Ἀφροδίτηι Λίχας], suppose une lacune de dix-sept lettres, alors que les lignes précédentes ont des lacunes de onze ou douze lettres. D'autre part, rien n'oblige qu'il y ait ici mention d'un couple divin. Il peut s'agir de deux dieux choisis pour des qualités communes. Or, dans le cortège dionysiaque qu'a décrit Callixène et que nous connaissons grâce à Athénée[6], le char de Dionysos est suivi d'un char de Bacchantes et d'un char de Satyres. Sur un autre char, Dionysos, à dos d'éléphant, est conduit par un Satyre jouant le rôle de cornac. Sur un autre char encore, Dionysos a près de lui Priape. Dans le panthéon grec, c'est bien Pan qui pourrait être le meilleur parèdre de Dionysos, et comme il règne sur le désert où Lichas fit son expédition, on est d'autant plus tenté de songer à lui que la brieveté de son nom convient bien à l'étendue de la lacune. Cependant on ne peut affirmer qu'il faut ici restituer son nom.

[1] A. Bernand, *Confins libyques*, t. 3, p. 927 et n. 2.
[2] *Id.*, p. 926.
[3] M. Launey, *Rech.*, II, p. 986, n. 2 écrit: «Le donateur garde le sentiment qu'il s'agit de dieux étrangers (Isis et Sarapis), car une autre consécration est faite par lui à Dionysos et à une autre divinité grecque».
[4] Sans doute est-ce dans *Les Bacchantes* d'Euripide qu'on comprend le mieux la nature de ce dieu.
[5] C'est ce que nous avons proposé dans notre commentaire à la dédicace faite à Sarapis-Dionysos et à Isis-Aphrodite, par Aristonikos, à Kôm Abou Afrita. Cf. *Confins Libyques*, t. 3, p. 928, n. 2.
[6] Athénée, *Banquet des Sophistes*, V, 197 c-203 c. Traduction dans notre *Alexandrie la Grande*, pp. 305-312.

85. STÈLE DE MARBRE BLANC, AVEC DÉDICACE À ARÈS FAITE PAR ALEXANDROS, FILS DE SYNDAIOS, D'OROANNA ET PAR APOASIS, FILS DE MIORBOLLOS, D'ÉTENNA.

La provenance du monument n'est pas connue, la pierre ayant été achetée en Égypte par des administrateurs du *British Museum*. Elle est conservée au Musée Britannique (H. Marshall, *Anc. gr. inscr. Brit. Mus.*, IV, n° 1064). Selon H. Marshall, il s'agit d'une stèle de marbre blanc. Hauteur: 38 cm; largeur: 47 cm 8. Douze lignes de grec. Écriture soignée. *Alpha* à barre brisée: Ⱥ; *epsilon* carré: E; *pi* à hastes inégales: Γ˥; *sigma* brisé: Σ; *oméga* sur pieds: Ω. À la ligne 5, EYⱭΓPΩI, et à la ligne 6, ⱭΛEΞⱭ..., sont gravés sur une surface grattée, dit H. R. Hall. Photographie de la pierre (Pl. 69, 1), fac-similé (Pl. 69, 2).

Publié, d'après la pierre, par H. R. Hall, *Classical Review*, 12 (1898), pp. 274-280, n° 1 avec fac-similé, transcription en minuscules, long commentaire sur la chasse aux éléphants, les dédicants — connus par Strabon —, les villes citées, la chasse aux éléphants en Nubie et sur la côte de la mer Rouge. (Fac-similé, d'après Hall, par J. P. Mahaffy, *History of Egypt*, IV: *The Ptolemaic dynastie* (1899), p. 138. Adolf Wilhelm, *Classical Review*, 13 (1899), p. 79 voit dans l'inscription funéraire d'Alexandrie Ῥωΐζις Ἀποάσιος Ἐτεννεὺς l'épitaphe du fils d'Apoasis mentionné ligne 10. Texte reproduit, d'après Hall, par M. L. Strack, *Archiv Pap.*, 1 (1901), p. 205, n° 18 avec transcription en minuscules, rappel du commentaire de Wilhelm; reproduit, d'après Hall (Mahaffy, Strack), par W. Dittenberger, *OGI*, I (1903), n° 86 avec transcription en minuscules, long commentaire en latin; reproduit, d'après Dittenberger, par P. M. Fraser, *Ptolemaic Alexandria*, 2 (1972), p. 309, n. 374 et 324, n. 6). Republié d'après la pierre par F. H. Marshall, *Ancient Greek inscriptions in the British Museum*, IV (1893-1916), pp. 192-193, n° 1064 avec fac-similé, transcription en minuscules, commentaire. (Reproduit, d'après Dittenberger, par F. Bilabel-E. Kiessling, *Sammelbuch*, V 3 (1950), n° 8771 avec transcription en minuscules).

Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου καὶ βα-
σιλίσσης Ἀρσινόης καὶ Πτολεμαίου
τοῦ υἱοῦ θεῶν Φιλοπατόρων, τῶν
ἐκ Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης θε-
ῶν Εὐεργετῶν, Ἄρηι Νικηφόρωι Εὐάγρωι
Ἀλέξανδρος Συνδαίου Ὀροαννεύς,
ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος
Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι ἐπὶ
τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων, καὶ
Ἀπόασις Μιορβόλλου Ἐτεννεὺς
ἡγημὼν καὶ οἱ ὑπ' αὐτὸν τετα-
γμένοι στρατιῶται.

DATE: Règne de Ptolémée IV Philopator (222-204 a.C.), après son mariage et la naissance de son fils, le futur Ptolémée V Épiphane, né le 9 Octobre 210 a.C. L'inscription se situe donc entre le 9 Octobre 210 et l'été 204 a.C.

Pour le roi Ptolémée (IV) et la reine Arsinoé (III), et pour Ptolémée fils des dieux Philopators, nés de Ptolémée (III) et de Bérénice (II), dieux Evergètes, à Arès Qui-apporte-la-victoire et Qui-favorise-la-chasse, Alexandros, fils de Syndaios, d'Oroanna, envoyé comme compagnon et remplaçant de Charimortos, stratège préposé à la chasse aux éléphants, et Apoasis,

fils de Miorbollos, d'Étenna, commandant, ainsi que les soldats placés sous ses ordres (ont fait cette dédicace).

L'inscription est complète et les copies ne divergent pas. Notons que les *iotas* ne sont pas souscrits, mais adscrits.

L. 3: θεῶν Φιλοπατόρων, surnom de Ptolémée IV[7] et de sa femme Arsinoé III[8] (qui était aussi sa sœur), devrait normalement être placé immédiatement après la mention des souverains. Autrement dit, on peut s'étonner que le surnom royal soit indiqué après la mention de leur fils Ptolémée (le futur Ptolémée V Épiphane)[9]. Mais, jusqu'à son accession au trône, depuis l'été de 204 sans doute, ce fils ne peut s'appeler que d'après le surnom de ses parents et il s'inscrit dans une même lignée, celle qui descend de Ptolémée III Evergète[10] et de Bérénice II[11]. Toutefois à Philae, par exemple[12], l'indication θεῶν Φιλοπατόρων est donnée avant la mention de l'héritier royal. De même, à Philae encore[13], une dédicace donne le surnom des Épiphanes avant de mentionner leur fils, et une base mentionne aussi les Philométors avant leur fils[14]; au même endroit, une dédicace donne le surnom Evergètes, qui qualifie Ptolémée VIII et les deux Cléopâtres, avant de faire mention des enfants[15]. Bien d'autres exemples montrent que l'ordre des mots suivi ici n'est pas usuel. Sans doute est-ce un artifice de style, car l'indication du surnom royal à sa place normale, c'est à dire après la mention du roi et de la reine, aurait rejeté la mention du prince après le rappel des rois Evergètes, c'est à dire à la ligne 5. On sait en outre que Ptolémée V enfant fut associé aux hommages rendus à son père, parfois sans qu'on mentionnât la reine[16].

L. 5: Ἄρηι Νικηφόρωι. Arès porte le surnom qui fut aussi celui de Ptolémée IV «dieu grand, Philopator, Sauveur et Victorieux», comme le nomme une inscription de Naucratis[17]. Le nom d'Arès figure dans la liste des Puissances que la pensée populaire, au Ve siècle a.C., associait aux troubles mentaux et dont Hippocrate a donné le détail[18]. Mais Arès est rarissime dans les inscriptions grecques d'Égypte[19], bien que l'onomastique fournisse de nombreux Ἄρειος, Ἀρεῖς, Ἀρείων etc...[20]. Dans les épigrammes d'Égypte gravées sur pierre, Arès n'est nommé que pour désigner «la guerre»[21], selon une métonymie

[7] W. Peremans, E. Van 't Dack etc..., *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14545.
[8] *Id.*, n° 14492.
[9] *Id.*, n° 14546.
[10] *Id.*, n° 14543.
[11] *Id.*, n° 14499.
[12] A. Bernand, *Philae* I, n°s 5, 7.
[13] *Id.*, n° 8.
[14] *Id.*, n° 12.
[15] *Id.*, n° 18.
[16] A. Bernand, *Confins Libyques*, p. 749, n° 13, l. 3.
[17] A. Bernand, *Confins Libyques*, p. 749, n° 13, ll. 2-3.
[18] Hippocrate, *De morbo sacro*, I, VI, 360, 13 sqq. Cf. notre *Paneion d'El-Kanaïs*, p. XXI.
[19] E. Visser, *Götter und Kulte* (1938), pp. 73-74, *s.v.* Ἄρης n'en donne qu'un exemple (*SB*, 3474): Ἄρης graffite sur une plaque d'ivoire du Musée d'Alexandrie (Botti, *Catalogue*, p. 547, n° 89).
[20] Voir le *Namenbuch* de Preisigke et l'*Onomasticon* de Foraboschi.
[21] E. Bernand, *Inscr. métr.*, *4*, 6; *5*, 12; *114*, 111, 1 et 2.

courante, directement issue de la tradition épique. Le dieu Arès[22], redouté plus qu'aimé, n'est donc généralement pas nommé par les soldats et c'est pourquoi sa présence en cette dédicace est tout à fait remarquable. Rapprochant ce texte et la dédicace faite par un certain Aichmon de Xanthos[23], Marcel Launey pense que, dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'un culte rendu sous un nom grec à une divinité barbare: l'Arès d'Aichmon est sans doute un dieu lycien, tandis que l'Arès des chasseurs d'éléphants est vraisemblablement un dieu pamphylien ou pisidien. Il conclut donc[24]: «Il faut apparemment des influences étrangères pour qu'Arès reçoive un culte des soldats». L'inscription de Bir el-Aïn, en l'honneur de la Mère des dieux, d'Arès, de Zeus et de Pan[25], faite par un Cyrénéen, renforcerait cette hypothèse.

La personnalité d'Arès est ici précisée par deux épithètes: il est Νικηφόρος (Qui-apporte-la-victoire) et Εὔαγρος (Qui-favorise-la-chasse). Nous avons vu qu'à Bir-el-Aïn[26] Arès Σύμμαχος (Allié-dans-les-combats) est honoré en même temps que la Mère des Dieux Στρατεία (Protectrice-des armées), Zeus Olympien et Pan Συνστρατευόμενος (Compagnon-dans-les-expéditions). On comprend fort bien ici que des soldats aient cherché un allié dans le dieu de la guerre. En outre, comme les chasseurs d'éléphants veulent réussir dans leur chasse dangereuse et difficile, on voit bien pourquoi ils surnomment cet Arès Εὔαγρος, épithète qui n'apparait pas dans les inscriptions jalonnant la route de Koptos à Kosseir, mais qui est donné à Pan au Paneion d'El-Kanaïs[27].

L. 6: Ἀλέξανδρος Συνδαίου Ὀροαννεύς n'est connu en Égypte que par cette inscription[28]. Le nom Συνδαῖος n'apparait aussi en Égypte que dans ce texte[29].

Le personnage ici mentionné est originaire, si l'on en croit l'ethnique Ὀροαννεύς, d'une ville nommée Oroanna, située en Ionie, mais dont on ne connait pas d'autres citoyens dans les armées hellénistiques[30]. Dans cet ethnique Ὀροαννεύς, Dittenberger a vu à tort une graphie de l'ethnique Ὀροανδεύς[31], et il signale qu'on trouve cette graphie dans des inscriptions, mais que l'ethnique Ὀροανδεῖς apparait chez Polybe XXI, 44, 7; 46, 1 et chez Tite-Live, XXXVIII, 18, 2; 19, 1. Il rappelle que, surtout dans les inscriptions de basse-époque, on trouve Ὀροανδηνός. Enfin il signale que la ville est donnée comme pisidienne par Tite-Live, XXXVIII, 37, 11; 39, 1 et par Pline l'Ancien, *Hist. Nat.* V, 94 et 147.

La confusion de ces deux ethniques a été dénoncée à plusieurs reprises par L. Robert, notamment en 1946[32]. «On a considéré aussi comme des Oroandiens», écrit-il là, «plusieurs

[22] M. Launey, *Rech.* II, p. 925, note 5 renvoie aux ouvrages essentiels; voir *ibid.*, pp. 925-927.
[23] W. Dittenberger, *OGI*, II, n° 553.
[24] M. Launey, *Rech.*, II, p. 928.
[25] Inscr. de Bir el-Aïn, n° 3.
[26] Inscription de Bir El-Aïn, n° 3.
[27] Voir notre *Paneion d'El-Kanaïs*, n^os^ *8*, v. 1; *26*, 2; *29*, 3; *66*, 7. Commentaire *ibid.*, n° 29, ligne 3.
[28] *Prosop. Ptol.*, II, n° 4429.
[29] Au sujet de ce nom L. Robert, *BCH*, 70 (1946), p. 523, n. 1 remarque: «Le nom Συνδαῖος a été classé comme pisidien par Sundwall, *Namen der Lykier*, 195. O. Hoffmann, *Die Makedonen* (1906), 190, n. 102, à propos de Ἀδαῖος écrivait: «Vielleicht war auch Συνδαῖος ein Makedonischer Name», et il renvoyait à notre inscription. Cf. le même, *ibid.* 135-137 sur les noms en -δαῖος en grec (Ἀρριδαῖος, Κλεοδαῖος, Θρασυδαῖος)».
[32] L. Robert, *Bull. Corr. Hell.*, 70 (1946), pp. 522-523.

personnes qui portent l'ethnique Ὀροαννεύς; on voyait dans cet ethnique une assimilation de la forme Ὀροανδεύς[33]. À Halicarnasse, la statue d'un prêtre d'Apollon Archégète[34] était l'œuvre du sculpteur Δαιμένης Δαιμένους Ὀροαννεύς[35]. Un Ἀντίπατρος Βοιήθου [Ὀ]ροαννεύς est mort à Priène, ainsi que sa fille ... εα[36] Ἀντιπάτρου[37]. Dans les listes des nouveaux citoyens de Milet figure un Τίμων Νίνου Ὀροαννεύς[38]. Un bas-relief funéraire de Smyrne, au Musée du Louvre, montre l'image d'une Θάλεα Ἀθηναγόρου Ὀροαννις[39]. Le rapprochement avec Oroanda était d'autant plus naturel qu'une inscription d'Égypte, sous Philopator, est une dédicace de deux officiers dont l'un est un Ἀλέξανδρος Συνδαίου Ὀροαννεὺς ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων tandis que l'autre est un authentique Pisidien, qui est de la ville d'Etenna et qui porte un nom et un patronymique bien anatolien: Αποασις Μιορβολλου[40]. Le nouveau fragment de la liste des théorodoques[41] change les données du problème. Puisqu'une ville d'Oroanna est désormais attestée en Ionie, on ne confondra plus les ethniques Ὀροανδεύς et Ὀροαννεύς: n'attribuant au peuple de Pisidie que les gens qui ont l'ethnique Ὀροανδεύς (Ὀροανδηνή), on reconnaîtra comme des citoyens d'Oroanna d'Ionie le sculpteur qui a travaillé à Halicarnasse, les personnes qui ont vécu à Priène, à Milet et à Smyrne. On remarquera d'ailleurs que les citoyens de cette petite ville n'ont pas émigré bien loin de leur ville natale. Seul l'officier de Philopator avait été chercher fortune en Égypte. La liste des théorodoques situe cette nouvelle ville dans la région de Téos ou de Colophon. Il serait vain de faire des conjectures. L'arrière-pays de ces villes n'a pas d'ailleurs été exploré de façon systématique[42]. Nous apprenons qu'une ville indépendante y a persisté pendant l'époque hellénistique»[43].

[33] «C'était l'opinion de tous les éditeurs d'inscriptions portant Ὀροαννεύς ou Ὀροαννις; de même L. Robert, *RA* 1933, II, 132; W. Ruge, *PW*, *s.v. Oroandeis*, 1130: «der Name kommt auf Inschriften in vielfachen Variationen vor: Ὀροανδεύς..., Ὀροανδηνή..., Ὀροαννεύς..., Ὀρονδεῖς..., Ὀρόνδιος...» avec les références». (Note de L. Robert).

[34] Sur ce personnage et sa famille, voir Ad. Wilhelm, *Jahreshefte*, 8 (1905), 238-241 (Note de L. Robert).

[35] B. Haussoullier, *BCH*, 4 (1880), 401, n. 12: «Ὀροαννεύς, la lecture est certaine. Peut-être faut-il admettre une faute du graveur: Ὀροαννεύς pour Ὀροανδεύς, d'Oroanda, ville de Pisidie, ou bien une seconde forme: Ὀρόαννα, Ὀροαννεύς»; Loewy, *I. Gr. Bildh.* (1885), n. 305. Cf. C. Robert, *PW*, *s.v. Daimenes 2* (1901): «D. Sohn des Daimenes, aus Orianda». Date: IIe-Ier s.a.C. (Note de L. Robert).

[36] D'après le texte de Smyrne cité ci-après, on songe à [θάλ]εα par exemple (Note de L. Robert).

[37] *I. Priene*, 290. L'éditeur renvoie, pour l'ethnique, à Loewy, *I. Gr. Bildh.*, 305 (l'inscription d'Halicarnasse). Pour la date, il suggère que le lapicide pourrait être le même que celui de la dédicace à Isis n. 139; elle daterait donc du IIIe siècle. (Note de L. Robert).

[38] *Delphinion*, 79, ligne 11, pas de commentaire (Note de L. Robert).

[39] A. Dain, *Inscr. gr. inéd. Louvre*, n. 49: «De la bourgade d'Oroanda, en Pisidie»; cf. *R.A.*, 1933, II, 132 (Note de L. Robert).

[40] L. Robert renvoie à Hall, *Cl. Review*, 1899, 274; Dittenberger, *OGI*, 86 avec le commentaire de ce dernier: «Sic pro Ὀροανδεύς etiam in titulo Halicarnassio ... monuit Hall»; *GIBM*, IV 2, 1064.

[41] A. Plassart, *BCH*, 1921, 1-85; L. Robert, *BCH*, 1946, 506-523.

[42] «C'est sans doute dans cette région qu'il faut chercher la ville — pour nous anonyme — dont une inscription du IVe siècle nous fait connaître la sympolitie avec Téos: *SEG*, II, 579 (cf. Ad. Wilhelm, *Klio*, 27 (1934), 270-285); les clauses ne permettent pas, à mon avis, de songer à Lébédos, comme je le montrerai». (Note de L. Robert).

[43] «L'inscription de Delphes se place tout au début du IIe siècle; les inscriptions d'Égypte et de Priène remontent, sûrement ou vraisemblablement, au IIIe siècle; la date des autres est indéterminée, sans doute IIe-Ier siècle a.C.» (Note de L. Robert).

Ainsi Oroanna ne peut être située avec précision, mais Oroanda, en tous cas le pays des Oroandiens, est bien localisé. «Le peuple des Oroandiens», écrit L. Robert, «habitait entre le lac de Beyşehir et la plaine lycaonienne»[44].

Lignes 7-9: ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων.

Nous avons vu, à propos de la dédicace faite par Lichas[45], que ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων précise la mission confiée au personnage qu'on envoie comme stratège.

Le premier éditeur, H. R. Hall[46], a compris qu'«Alexandros était envoyé avec d'autres comme successeur de Charimortos, officier chargé de la chasse aux éléphants». En note, il envisage d'autres explications: «Il serait tout à fait possible», dit-il, «de prendre ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος Χαριμόρτωι comme *qui fut envoyé comme successeur avec Charimortos*. Mais, pour un successeur désigné par avance, accompagner son chef aux territoires de chasse serait curieux, et, si Alexandros et Apoasis étaient simplement dans la suite de Charimortos, pourquoi ce dernier, chef de l'expédition, n'avait-il point de participation à la dédicace de cette stèle? Au total, cependant, je préférerais prendre le passage dans le sens de *qui était envoyé comme successeur de Charimortos, avec d'autres (c'est à dire Apoasis et ses soldats)*».

W. Dittenberger[47] a vivement critiqué cette interprétation que W. R. Hall donne de διάδοχος. «Hall», écrit-il, «comprend *successeur*, et de même P. M. Meyer, *Das Heerwesen der Ptolemäer* (1900), p. 17. Il déclare qu'Alexandros fut immédiatement après Charimortos στρατηγὸς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων. Mais d'abord, s'il est vrai que ce texte a été écrit à l'époque où Alexandros fut stratège, pourquoi évoque-t-on celui auquel il succéda? Pourquoi n'écrit-on pas Ἀλέξανδρος Συνδαίου Ὀροαννεύς, ὁ ἀποσταλεὶς στρατηγὸς ἐπὶ τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων, comme dans le n° 82, l. 5[48], et dans toutes les expressions indiquant une charge ou une magistrature de cette sorte? En outre, il fallait absolument écrire ἀποσταλείς. Car, pour ce qui est de l'audace de W. R. Hall interprétant συναποσταλεὶς διάδοχος comme *envoyé comme successeur avec d'autres* (*compagnons*), quiconque a appris le grec reconnaîtra que c'est impossible. C'est pourquoi celui qui voudra saisir le sens du mot διάδοχος devra admettre qu'on avait envoyé dans ces régions, en même temps que le stratège, un homme capable de lui succéder, au cas où la durée de sa charge serait écoulée. L'absurdité de cette interprétation n'a pas besoin de démonstration. C'est pourquoi j'interprète διάδοχος non pas comme *successeur*, mais comme *adjoint*. En effet il est plus

[44] L. Robert, *Noms indigènes* (1963), p. 339 et n. 4: «Sur l'ethnique Ὀροανδηνή et sur cette épitaphe (*IG* II, 2848; II², 10032) voir *Rev. Arch.* II, p. 132 et *BCH*, 70 (1946), p. 521. Sur les Oroandiens de Mistia, voir A. S. Hall, *Anatolian Studies*, 9 (1959), pp. 119-124». Voir aussi *Hellenica*, XIII (1965), 76-87, notamment pp. 82-87 avec bibliographie sur le pays des Oroandeis, *ibid.* p. 83, note 3. à propos de *Mon. Asiae Min. Antiqua*, VIII (1962), nos 330-342. L'auteur renvoie notamment, pour la localisation des Oroandeis, à W. M. Ramsay, *Ann. Brit. Sch. Ath.*, IX (1902-1903), p. 254; A. H. M. Jones, *Cities Eastern Roman Prov.*, p. 414 et carte; W. Ruge, *PW*, *s.v. Orondeis* (1939); D. Magie, *Roman Rule*, pp. 1173-1174.

[45] *Cf. supra*, n° 77.

[46] H. R. Hall, *Classical Review*, XII (1898), p. 257 et note 1.

[47] Dittenberger, *OGI*, I, n° 86, note 5.

[48] Il s'agit de la dédicace de Lichas, *cf. supra*, n° 77.

clair que le jour que, dans des régions si éloignées, on n'envoyait point de chef d'armée sans nommer de façon précise quelqu'un qui, au cas où une maladie, une blessure ou quelqu'autre accident l'empêcherait de remplir ses fonctions, fût capable de prendre sa place. Avec se sens, très souvent le participe διαδεχόμενος, διαδεχόμενοι et parfois aussi le nom διάδοχος se rencontre dans les papyrus comme l'a démontré J. G. Milne, *History of Egypt*, V, *Roman rule*, pp. 203 sqq. Voir aussi *Oxyrhynchos papyri*, I, p. 112, n° 54, 5-7: Ἀχιλλίωνι ἐνάρχῳ ἐξηγητῇ διὰ Ἀχιλλίωνος τοῦ καὶ Σαραπάμμωνος υἱοῦ καὶ διαδόχου; p. 114, n° 56, 13-15: τὸν διαδεχόμενον τὴν στρατηγίαν βασιλικὸν γραμματέα; II, p. 158, n° 238, col. VI, 36: Ἁρποκρατίωνι βασιλικῷ γραμματεῖ, [δι]αδεχομένῳ καὶ τὰ κατὰ τὴν στρα-(τηγίαν); col. VII, 10: ὁ βασιλικὸς διαδεχόμενος καὶ τὴν στρατηγίαν. Avec la formule τῶν διαδόχων, qui signifie un certain degré de dignité à la cour des Ptolémées, cette mention de charge n'a aucun lien». On pourrait aujourd'hui ajouter bien d'autres exemples papyrologiques à ceux que donne Dittenberger.

Mais F. H. Marshall[49] n'en a pas eu besoin pour se rallier sans hésitation à l'interprétation de Dittenberger: «*Envoyé avec le général Charimortos, en tant que vice-commandant*», traduit-il, et il commente: «Dittenberger est sans aucun doute dans le vrai en traduisant διάδοχος par *vicarius*. Au cas où Charimortos viendrait à mourir ou à ne pouvoir assumer ses fonctions, Alexandros devait lui succéder». Il s'agit donc d'un remplaçant éventuel.

Ce sens de διάδοχος se trouve dans Polybe[50]. On y lit: Ἅμα δὲ τῷ δικτάτορι κατέστησαν ἱππάρχην Μάρκον Μινύκιον. Οὗτος δὲ τέτακται μὲν ὑπὸ τὸν αὐτοκράτορα, γίνεται δ' οἷον εἰ διάδοχος τῆς ἀρχῆς ἐν τοῖς ἐκείνου περισπασμοῖς. C'est à dire: «*En même temps que le dictateur, ils nommèrent maître de cavalerie Marcus Minucius. Celui-ci est placé sous les ordres du dictateur, mais il est, pour ainsi dire, son suppléant, quand il est retenu ailleurs*»[51]. Au reste on passe facilement du sens de *suppléant* à celui de *successeur*, car il est sans doute des cas où le stratège en fonction partait en poste pour y installer celui qui prendrait sa relève. Les problèmes très particuliers qui se posaient en ces régions lointaines nécessitaient sans aucun doute un apprentissage sur place et sous la conduite de celui là même qui occupait le poste. On sait que dans Xénophon, *Cyropédie*, I, 4, 17: ἡ διαδοχὴ τῇ πρόσθεν φυλακῇ ἔρχεται, on désigne par διαδοχή *la garde montante*. En sorte que διάδοχος a pu s'appliquer tout naturellement à l'officier destiné à *prendre la relève*.

L. 8: Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι. Le stratège Charimortos[52] nous est connu par Strabon XVI, 4, 15 et par Polybe, XVIII, 55, 2. On trouve le nom dans *O. Osl.* 2, l. 11. C'est le dédicant de la στήλη ou du βωμὸς Χαριμόρτου.

L. 10: Ἀπόασις Μιορβόλλου Ἐτεννεύς[53] n'est connu que par cette seule inscription.

[49] F. H. Marshall, *Anc. Gr. Inscr. Brit. Mus.*, IV, p. 193.
[50] Le R. P. André Pelletier, à partir du *Polybius Lexikon* d'Arno Mauersberger, nous a fait l'amitié de nous renvoyer à ce passage topique.
[51] Traduction de J. de Foucault, Polybius, *Histoires*, III dans la Collection des Universités de France.
[52] *Prosop. Ptolem.*, II, n° 4428. Voir aussi *PW*, III (1899), col. 2143.
[53] *Prosop. Ptolem.*, II, n° 4432.

C'est un des quatre Ἐτεννεῖς c'est à dire un des quatre citoyens d'Etenna[54] connus comme faisant partie des armées hellénistiques: avec Ἀπολλώνιος Πρωτομάχου[55], Πισίδημος Τερβημίου[56], Ῥωίζις Ἀποάσιος[57], fils de notre Apoasis. C'est Adolf Wilhelm qui a reconnu dans ce Ῥωίζις le fils de notre Ἀπόασις[58]. À tort, H. Braunert[59] lisait Ρωιξις. D'où L. Robert conclut[60]: «C'est une défaillance qui montre bien le niveau de l'article de Braunert (Cf. *Bull. Épigr.* 1953, 233; 1955, 261); celui-ci ne connait pas la forme classique du *zèta*, comme dans ce fac-similé: deux barres horizontales reliées par une barre verticale (et non oblique); il l'a pris, comme Néroutsos, pour un *xi* (qui n'a jamais cette forme, la barre horizontale médiane ne manquant jamais, qu'il y ait ou non une haste verticale), ce que n'avaient point fait les prédécesseurs incriminés».

L. 11: ἡγεμών ne permet pas de préciser le grade du personnage[61]. C'est un officier par opposition aux soldats qu'il commande et qui, par un usage dont on a maints exemples en Égypte, s'associent à leur chef pour faire cette dédicace. Le rôle d'Apoasis peut se définir, d'après l'inscription, de façon relative: Charimortos est stratège préposé à la chasse aux éléphants; Alexandros est son remplaçant; Apoasis, nommé en troisième lieu, est sous les ordres d'Alexandros et commande le détachement dont il est question ici. Comme il est normal, le supérieur, c'est à dire Alexandros, est nommé avant son subordonné Apoasis. Ce supérieur a tenu à préciser qu'il commande en second et vient hiérarchiquement immédiatement après le stratège.

L. 12: Les dédicaces associant soldats et officiers ne sont pas rares en Égypte. À titre d'exemples, voir nos *Confins Libyques*, p. 415, n° 4 et *Philae* I, n° 20.

Vu ce qu'on sait des carrières d'Alexandros et d'Apoasis, vu la mention du stratège préposé à la chasse aux éléphants, vu enfin les rapprochements que l'on peut faire d'une part avec les historiens anciens, d'autre part avec les stèles mentionnant le stratège Lichas, il n'est pas niable que ce document vienne du désert oriental. Il nous est précieux d'apprendre, grâce à cette dédicace, que le dieu Pan n'était pas le seul dieu régnant sur ce vaste territoire, mais qu'à l'occasion les chasseurs se mettaient aussi sous la protection d'Arès.

[54] Marcel Launey, *Rech.*, II, p. 1224.
[55] Perdrizet-Lefebvre, *Memnonion d'Abydos*, n° 160.
[56] Épitaphe d'Érétrie, *IG* XII 9, n° 826.
[57] Urne cinéraire, Alexandrie, Hadra. Ad. Wilhelm, *Class. Review*, 1899, p. 78 (*SB*, n° 1724); C.C. Edgar, *Greek vases*, p. 44, pl. XVII.
[58] Ad. Wilhelm, *Class. Review*, 13 (1899), pp. 78-79.
[59] H. Braunert, *Jahrbuch*, 1950-1951, p. 249, note 9.
[60] L. Robert, *Revue de Philologie*, 84 (1958), p. 35. Quel niveau d'éducation supposent ces remarques paléographiques! L'auteur, sur le site d'Étenna, écrit, *ibid.*, note 8: «Sur le site probable d'Étenna, en tous cas «au-dessus de Sidè (Polybe)», voir J. Keil, *Denkmäler aus Lykaonien, Isaurien und Pisidien* (1935), p. 51». Sur Étenna, on peut aussi voir W. Ruge, *PW*, VI (1909), col. 706-707, *s.v. Étenna*: «Ville de Pamphylie, au Nord de Siclè et d'Aspendos». F.H. Marshall, *Anc. Gr. Inser. Brit. Mus.*, IV (1893-1916), p. 193 situe la ville en Pisidie et renvoie aux monnaies portant l'ethnique ETENNEΩN (Hill, *Brit. Mus. Coins of Lycian*, p. CXIX). Le nom Ῥωίζις apparaît dans Breccia, *Iscr.*, n° 165. Voir sur ce nom L. Robert, *Noms indigènes* (1963), pp. 421-428.
[61] Voir E. Bernand, *Inscr. métriques*, p. 51, note 1. L'auteur renvoie à J. Lesquier, *Inst. milit. de l'Égypte* (1911), pp. 84-86 et à E. Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, II (1952), p. XXV; aussi à la bibliographie de M. Holleaux, *Études*, III, p. 3, note 1. Voir aussi Marcel Launey, *Rech.*, I, pp. 25-26.

86. STÈLE DE MARBRE GRIS, AVEC DÉDICACE À PAN EUHODOS ET À TOUS LES AUTRES DIEUX ET DÉESSES, FAITE PAR SÔTÉRICHOS, FILS D'IKADION, DE GORTYS, SURVEILLANT DES CARAVANES DU DÉSERT DE L'EST

Le lieu de la découverte n'est pas connu. Breccia se demande si la stèle ne provient pas de Koptos. La pierre est conservée au Musée d'Alexandrie (*Catalogue* de Breccia, n° 37ª; *inventaire* n° 41).

De forme rectangulaire, la stèle est en marbre gris. Elle est brisée à droite, sur toute la hauteur, mais peu de lettres ont disparu à la fin des lignes. La pierre conservée mesure 24 cm de hauteur, 35 cm de largeur. Treize lignes de grec sont gravées régulièrement et profondément. Marge de 3 cm à gauche, 2 cm 5 en haut, 1 cm en bas. Hauteur des lettres: 1 cm environ; interligne: 3 à 5 mm. Les deux dernières lignes sont légèrement en retrait des autres. Photographie de la pierre (Pl. 70).

Publié, d'après la pierre, par G. Botti, *Notice* (1893), p. 132, n° 2461 avec transcription en majuscules et paraphrase du texte, répétant celle, encore plus fautive, — *ibid.*, p. 46, n° 2461 (paraphrase du texte reproduite encore par Botti, *Catalogue* (1900), p. 258, n° 21). Republié, d'après la pierre, par M. L. Strack, *Athen. Mittheil.*, 19 (1894), p. 229-233, n° 5 avec transcriptions en majuscules et en minuscules, traduction en allemand, long commentaire. (Comment. par J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies* (1895), p. 185, § 118; d'après Botti et Strack reproduit le texte p. 394 note 1 avec transcr. en minuscules, sans accents; long commentaire *ibid.* p. 394-396, § 227. Reproduit d'après lui-même, par M. L. Strack, *Die Dynastie der Ptolemäer* (1897), p. 257, n° 109 avec transcription en minuscules, mention de deux lectures de Botti, note sur le stratège Paos. Reproduit, d'après les éditions de Strack, par Ch. Michel, *Recueil* (1900), p. 858, n° 1233 avec transcription en minuscules. Cité d'après Strack par P. M. Meyer, *Das Heerwesen der Ptolemäer und Römer in Ägypten* (1900), p. 80 note 287 (lignes 4-5) et p. 90, note 329 (lignes 4-11) avec transcription en minuscules. Reproduit, d'après Botti (*Notice*) et Strack (Ch. Michel. J. P. Mahaffy) par W. Dittenberger, *OGI*, I (1903), n° 132 avec transcription en minuscules, long commentaire en latin; *OGI*, 2 (1905) p. 544 approuve la correction du dernier mot de la ligne 11 proposé par U. Wilcken, *Archiv. Pap.* 3 (1906), p. 325, n° 132). Republié, d'après la pierre par E. Breccia, *Iscr.* (1911), n° 37ª (41) avec transcription en minuscules bonne photo de la pierre pl. 10, n° 27. (Reproduit d'après Ditt., Bot., Str., Mich., Mah.) par F. Bilabel, *Sammelbuch*, V³ (1950) n° 8881 avec transcription en minuscules; ignore la correction de Wilcken, approuvée pourtant par Ditt. en *add.* et ne signale pas la publication de Breccia; E. Kiessling, *Sammelbuch*, V⁴ (1955) p. 550, n° 8881 signale la *Notice* de Botti et la publication de Breccia). Cf. K. Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke* etc... (1910), pp. 48-51; J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918), p. 421; M. Guarducci, *Inscriptiones Creticae*, IV (1950), p. 25; P. M. Frazer, *Ptolemaic Alexandria*, 2 (1972), p. 309, note 377.

Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου κα[ὶ]
βασιλίσσης Κλεοπάτρας τῆς γυναι[κός],
Θεῶν Εὐεργετῶν, καὶ τῶν τέκνων α[ὐτῶν]
Σωτήριχος Ἰκαδίωνος Γορτύνιος, τ̣ῷ̣[ν]
ἀρχισωματοφυλάκων, ὁ ἀπεσταλ-
μένὸς ὑπὸ Παῶτος, τοῦ συγγενοῦς κα[ὶ]
στρατηγοῦ τῆς Θηβαΐδος, ἐπὶ τὴν συναγ[ω]-
γὴν τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας καὶ ἐπὶ τῶν
πλῶν καὶ παρεξόμενος τὴν ἀσφάλειαν το[ῖς]
κατακομίζουσι ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρου[ς]
τὰ λιβανωτικὰ φορτία καὶ τἄλλα ξένια

12 Πανὶ Εὐόδωι καὶ τοῖς ἄλλοις θεοῖς
πᾶσι καὶ πάσαις, (ἔτους) μα, Θὼθ τ.

DATE: L'inscription est datée du 10 du mois de Thôt de la quarante et unième année du règne de Ptolémée VIII Évergète II, c'est à dire du 2 Octobre 130 a.C.

Pour le Roi Ptolémée (VIII Évergète II) et la Reine Cléopâtre (III) sa femme, Dieux Bienfaiteurs, et pour leurs enfants, Sôtérichos, fils d'Ikadion, de Gortys, un des archi-gardes du corps, envoyé par Paôs, parent du roi et stratège de la Thébaïde, pour la collecte des pierres précieuses, préposé aux bateaux et devant assurer la sécurité des caravanes qui font descendre de la montagne de Koptos les cargaisons d'encens et les autres produits étrangers, (a dédié cette stèle) à Pan de la Bonne Route et à tous les autres Dieux et Déesses, la 41e année (du règne), le 10 (du mois de) Thôt (2 octobre 130 a.C.).

La lecture est aisée; seules quelques lettres manquent à la fin des lignes 1 à 10; les lignes 10 à 13 sont complètes.

L. 1: À la fin, KA. Botti; κα[ι] Strack, accepté par tous, vérifié par la pierre.

L. 2: À la fin, ΓΥΝΑΙΚ.. Botti; γυνα[ικὸς] Strack, accepté par tous. Sur la pierre on ne distingue que le bas de *l'iota*.

L. 3: À la fin, A.... Botti; α[ὐτῶν] Strack, accepté par tous, vérifié par la pierre.

L. 4: À la fin, TϚ. Botti; τ[ῶν] Strack, accepté par tous. Sur la pierre on ne voit que la haste verticale et le bras gauche du *tau*, ainsi que le pied gauche de *l'omega*.

L. 5: À la fin, ΑΠΕΣΤΑ/ Botti; ἀπεστα[λ]- Strack, accepté par tous. Sur la pierre on distingue la jambe gauche du *lambda*.

L. 6: À la fin, KA. Botti; κα[ι] Strack, accepté par tous, vérifié par la pierre.

L. 7: À la fin, ΣΥΝΑι.. Botti; συνα[γω]- Strack, accepté par tous. Sur la pierre, on ne voit que la haste verticale du *gamma*.

L. 8: La ligne est complète.

L. 9: À la fin, T... Botti; το[ῖς] Strack, accepté par tous, vérifié par la pierre.

L. 10: À la fin, OPOY Botti; ὄρου[ς] Strack, accepté par tous, vérifié par la pierre.

L. 11: À la fin, ΞΕΝΙΑ Botti; ξένια Strack (Michel); ξενι(κ)ά Wilcken (Ditt.) et Brec., qui supposent une erreur du lapicide. Immédiatement après l'*iota*, l'*alpha*, en tous cas, est certain, bien que la haste droite ait disparu. Il ne peut s'agir d'un *kappa*.

L. 12: La ligne légèrement en retrait des précédentes; elle est complète.

L. 13: Alignée sur la précédente, et complète. Sur la pierre on lit LMA, sans trait horizontal sur le nombre, mais ΘΩΘῙ avec un trait horizontal sur le chiffre.

L. 1: Ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου. Le surnom du souverain, Εὐεργέτης, est donné à la ligne 3. Il s'agit de Ptolémée VIII Évergète II, surnommé aussi Τρύφων et Φύσκων. Il était fils de Ptolémée V et de Cléopâtre I; né vers 182/181 a.C.(?); corégent de Ptolémée VI de 170/169 à 164/163; roi d'Égypte de peu après octobre 164 à avril/mai 163; roi de Cyrène de 163 à 145; roi d'Égypte de 145 à 116 (de 131/130 à 127/126 il ne régna pas sur Alexandrie)[62].

[62] W. Peremans etc..., *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14551. Voir W. Otto, *Zur Geschichte der Zeit des 6 Ptolemäers* (Munich, 1934); W. Otto-H. Bengtson, *Zur Geschichte des Niederganges* (Munich, 1938); Th. C. Skeat,

L. 2: κα[ὶ] βασιλίσσης Κλεοπάτρας τῆς γυναι[κός]. Il s'agit (puisque le texte est daté de l'an 41 du règne, c'est à dire de 130 a.C.) de Cléopâtre III, fille de Ptolémée VI et de Cléopâtre II. Nièce de Ptolémée VIII Evergète II, elle fut aussi sa seconde femme (à partir de 142). Elle vécut de 160-155 à 101 a.C.[63]. L'inscription est donc peu postérieure à la révolution de palais tentée par Cléopâtre II, révolution pendant laquelle l'armée de Haute-Égypte était en grande partie restée fidèle à Ptolémée VIII Evergète II.

L. 3: καὶ τῶν τέκνων α[ὐτῶν]. De Cléopâtre III, Ptolémée VIII Evergète II eut cinq enfants: le futur Ptolémée IX Sôter II, né en 142[64], Κλεοπάτρα(?) Τρύφαινα née vers 140[65], Cléopâtre IV, née entre 140 et 135[66], Ptolémée X Alexandre Ier, né vers 141 a.C.[67], Κλεοπάτρα Σελήνη, née entre 140 et 135 a.C.[68]. De son premier mariage, avec sa sœur Cléopâtre II[69], Ptolémée VIII Evergète II n'avait eu qu'un fils, Ptolémée Μεμφίτης[70], qui vécut de 144/143 à 131 a.C. et fut assassiné par son père.

L. 4: Σωτήριχος Ἰκαδίωνος Γορτύνιος. Le nom Σωτήριχος est très fréquent en Égypte[71]. En revanche Ἰκαδίων ne se trouve que dans cette inscription et dans *P. Tebt.* 701, au IIIe siècle a.C.[72]. Dix citoyens de Gortyne, en Crète, figurent dans la *Prosopographie de l'armée d'Égypte*[73]. On sait que Gortyne se trouve à 44 km au Sud de Candie, ou si l'on préfère à 12 km au N. de Phaistos[74].

L. 5: τῶ[ν] ἀρχισωματοφυλάκων. Notre Sotérichos est sous les ordres du stratège de Thébaïde. Il est donc normal que, ce dernier étant «parent du roi», Sotérichos ne soit qu'«archisomatophylaque»[75], titre qui vient bien après celui de «parent du roi», le plus élevé dans la hiérarchie aulique[76].

The reigns of the Ptolemies (1954), pp. 13-15; Hans Volkmann, PW, 23 (1959), *s.v. Ptolemaios*, n° 27, coll. 1721-1736; A. E. Samuel, *Ptolemaic chronology* (1962), pp. 140, 145, 148; E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, 2 (1967), pp. 267-270, 302-306.

[63] W. Peremans etc..., *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14517. Renvoie à *PW*, 11 (1922), coll. 744-748, n° 16; E. Bevan, *History of Egypt* (1927), p. 399; Grace H. Macurdy, *Hellenistic Queens* (1932), pp. 161-170; W. Otto-H. Bengtson, *Zur Geschichte des Niederganges* (1938), pp. 23-193.

[64] W. Peremans etc..., *Prosop. Ptolem.*, VI (1968), n° 14554.

[65] *Ibid.*, n° 14521.

[66] *Ibid.*, n° 14519.

[67] *Ibid.*, n° 14555.

[68] *Ibid.*, n° 14520.

[69] *Ibid.*, n° 14516.

[70] *Ibid.*, n° 14552.

[71] F. Preisigke, *Namenbuch* (1922), col. 401; D. Foraboschi, *Onomasticon alterum* (1971), p. 303. Le nom ne se trouve pas dans les inscriptions de Gortyne.

[72] D. Foraboschi, *op. cit.*, p. 144. Mais M. Guarducci remarque: «Le nom Ἰκαδίων se trouve ailleurs à Gortyne». En effet, on trouve Σωτίω[ν] *Γικαδί(ω)νος* (n° 364 des *Inscr. Cret.* IV), *Γικαδίω[ν]* (*ibid.*, n° 388), ---λης Ἰκαδίω[νος] (*ibid.*, n° 400).

[73] M. Launey, *Rech.*, 2 (1950), p. 1153 et index p. 1294, *s.v.* Gortyne. Voir aussi F. Heichelheim, *Bevölkerung* (1925), pp. 88, 113.

[74] Les inscriptions de Gortyne, précédées d'une préface sur la topographie, la géographie et l'histoire de la ville, avec les *testimonia* anciens, constituent le tome IV des *Inscriptiones Creticae*, publié en 1950 par Margarita Guarducci. Voir la carte, *ibid.*, à la fin du volume et le plan, au début.

[75] W. Peremans-E. Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, I (1950), n° 205; II, (1952), n° 4321.

[76] Sur ces dignités, voir M. L. Strack, *Griechische Titel im Ptolemäerreich*, dans *Rhein. Mus.*, 55 (1900), pp. 161-190; W. Dittenberger, *OGI*, I (1903), n° 104 et n. 5; H. Kortenbeutel, *PW, Suppl.* VII (1940), coll. 46-49, *s.v. archisomatophylax*; H. Henne, *Rev. Et. Anc.*, 42 (1940), p. 178, n. 3; Maria Trindl, *Ehrentitel im Ptolemäerreich*, (diss. Munich, 1942); W. Peremans, *Symbolae van Owen* (1946), p. 130; L. Mooren, *Über die ptolemäischen*

Ll. 5-6: ὁ ἀπεσταλμένος. Le verbe ἀποστέλλω (parfait passif, indicatif, ἀπέσταλμαι) est d'usage courant pour désigner l'envoi d'un subordonné par son supérieur. On le trouve, par exemple, dans l'inscription relative au curage du puits du Paneion d'El-Kanaïs, où il est dit que «Démétrios a été envoyé, de la part du Roi, pour nettoyer le puits»[77].

Ll. 6-7: ὑπὸ Παῶτος τοῦ συγγενοῦς κ[α]ὶ στρατηγοῦ τῆς Θηβαΐδος. Ce Paôs est connu sans titre aulique[78] dans *Actenstücke* 8, l. 8, vers le 22 mars 130. Le nom est répandu en Égypte[79]. C'est un nom théophore égyptien signifiant «Celui d'Horus»[80]. Mais on ne peut en conclure avec P. Meyer[81] que le personnage soit égyptien et que, pour cette raison, il ait été gratifié du titre aulique le plus haut, alors que Sotérichos, grec, n'avait que le titre d'archisomatophylaque.

Ll. 7-8: ἐπὶ τὴν συναγ[ω]γὴν τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας: λιθεία, ας (ἡ), qu'on trouve écrit λιθία dans des manuscrits, peut désigner — le singulier ayant un sens collectif — des «pierres à bâtir, des matériaux de construction»; mais le mot est pris ici au sens où l'entend Strabon en XV, 1, 67 et XVI, 4, 22 ou bien Arrien, *Mer Rouge*, 56, c'est à dire celui de «pierres précieuses». C'est l'acception que lui donne Diodore de Sicile (I, 33, 3 et I, 46, 4). Il s'agit donc des pierres précieuses qu'on trouvait dans le désert de l'Est: onyx et serpentine, jaspe, grenat, chrysolithe, chalcédoine, cristal de roche, améthyste[82], topaze[83]. Les bijoux alexandrins furent souvent faits de ces pierres.

L'adjectif πολυτελής précise bien qu'il s'agit de pierres précieuses et non pas de matériaux de construction. C'est dans ce sens que Strabon nous dit[84] qu'entre Koptos et Myos Hormos τὰ τῆς σμαράγδου μέταλλά ἐστιν καὶ ἄλλων λίθων πολυτελῶν et que Diodore nous apprend[85] que l'île de Méroè produit λίθων πολυτελῶν γένη παντοδαπά.

L'inscription de l'ouadi Semnah[86] nous cite les «émeraudes, topazes et perles» du désert oriental et l'inscription de Publius Iuventius Agathopous, au ouadi Hammamat[87], nous apprend que, sous Tibère, ce personnage était μεταλάρχης ζμαράκτου καὶ βασίου καὶ μαρκαρίτου καὶ λατόμων πάντων τῆς Αἰγύπτου. Le terme συναγωγή est traduit par

Hofrangtitel, dans *Antidorum*; W. Peremans, *Studia Hellenistica*, XVI (1968), pp. 161-180; A. Bernand, *Philae* I (1969), p. 231, n. 5. La question est revue d'ensemble par L. Mooren qui a publié en 1975 le volume III de sa vaste étude «*De hoftitulatur in Ptolemaeïsch Egypte (Aulic titles in Ptolemaic Egypt)*», qui se décompose comme suit: I. *De kring der philoi* (*The Philoi-circle*), XXXVII + 356 pp.; II. *De titelklassen* (*The Title classes*), 298 pp.; III. *Prosopografie van de dragers van een hoftitel* (*Prosopography of the bearers of an aulic title*), 352 pp. L'auteur espère que la publication des tomes I et II suivra de près celle du t. III.

[77] A. Bernand, *Le Paneion d'El-Kanaïs* (1972), n° 12, l. 2 et p. 59.

[78] W. Peremans-E. Van 't Dack, *Prosop. Ptolem.*, I (1950), n° 197.

[79] F. Preisigke, *Namenbuch* (1922), col. 297; D. Foraboschi, *Onomasticon alterum* (1971), p. 244.

[80] Hopfner, n° 27, p. 24. Cf. A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), n° 7; E. Bernand, *Inscr. métr.* (1969), n° 69, vers 9, p. 281.

[81] P. Meyer, *Heerwesen* (1900), p. 77.

[82] K. Fitzler, p. 50.

[83] Strabon XVI, 4, 6 (C 770).

[84] Strabon XVII, 1, 45 (C 815).

[85] Diodore I, 33, 3.

[86] *Cf. supra*, n° *51*, lignes 6-10.

[87] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, n° 41. Voir *ibid.* pp. 232-237 un témoignage sur «Pan Donneur d'or» et le texte de Diodore sur les mines d'or du désert oriental.

F. Preisigke[88] par «Herbeischaffung (extraction)», «Lieferung (livraison, réquisition)», «Beförderung (transport, acheminement)». En fait, d'après les dictionnaires, συναγωγή, ῆς (ἡ) désigne «l'action de rassembler» et, plus tard, «le lieu de rassemblement» (d'où le mot «synagogue», qu'on trouve dans la *Septante* et dans le *Nouveau Testament*). Polybe (4, 76) emploie le mot dans le premier sens, en parlant de personnes, et aussi en parlant de récolte (I, 17, 9). Le sens ici, a été bien vu par K. Fitzler qui, au sujet de Sotérichos, écrit[89]: «Il doit réunir les pierres qui sont extraites dans les divers districts des environs et il doit les emmener sous protection militaire jusqu'au Nil, vraisemblablement à Koptos, et il doit encore se charger du transport ultérieur jusqu'à Alexandrie, ce qui est exprimé par son titre ἐπὶ τῶν πλῶν. En outre il doit protéger le commerce sur la route tracée par Philadelphe de Koptos à Bérénice et il doit prendre soin de la sécurité des caravanes chargées des trésors venant de l'étranger». Claire Préaux, *Écon. royale des Lagides* (1939), p. 258 hésite entre le sens de «récolte» ou de «convoi». Citant en effet le texte de Strabon (XVI, 4, 6 = C 770) sur les travailleurs de l'ile des Topazes: σύστημα ἀνθρώπων ἀποδεδειγμένων εἰς τὴν φυλακὴν τῆς λιθείας ταύτης καὶ τὴν συναγωγὴν σιταρχουμένων ὑπὸ τῶν τῆς Αἰγύπτου βασιλέων, elle traduit: «Corps d'hommes préposés à la garde et à la récolte (ou au convoi) de ces pierreries, et entretenus par les rois d'Égypte». Notre inscription permet d'éliminer le sens de «convoi».

Ll. 8-9: ἐπὶ τῶν πλῶν. Si le premier ἐπὶ est construit avec l'accusatif (τὴν συναγωγήν) et dépend de ἀπεσταλμένος, cet ἐπὶ est construit avec le génitif et l'expression définit l'objet sur lequel s'exerce l'autorité du personnage. Il faut noter la dissymétrie des expressions qui précisent les fonctions de Sotérichos: ὁ ἀπεσταλμένος ἐπὶ τὴν συναγωγὴν τῆς πολυτελοῦς λιθείας, ἐπὶ τῶν πλῶν, παρεξόμενος τὴν ἀσφάλειαν τοῖς κατακομίζουσι. Les participes, l'un au parfait, l'autre au futur, marquent, le premier, l'ordre qu'*a reçu* Sotérichos, le second, la mission qu'il *doit* accomplir. Le génitif précédé de ἐπὶ marque sa fonction permanente. Les dictionnaires nous apprennent qu'on trouve ὁ ἐπὶ τῶν ὅπλων[90], ὁ ἐπὶ τῶν ὁπλιτῶν[91], pour désigner «le commandant des hoplites»; ὁ ἐπὶ τῶν ἱππέων[92], pour désigner «le commandant de la cavalerie»; ὁ ἐπὶ τοῦ οἴνου[93], pour désigner «le sommelier ou l'échanson»; ὁ ἐπὶ τῶν ἐπιστολῶν[94], pour désigner «le secrétaire». Les exemples épigraphiques abondent, notamment à l'époque romaine. Dans une inscription de Dendérah[95], sans doute faut-il lire Ἡρώιδης τῶν διαδόχω[ν | κ]αὶ ἡγεμὼν ἐπ᾽ ἀνδρῶν καὶ ἐπ[ὶ] | τῶν μετάλλων.

De quels bateaux s'agit-il? On pourrait évidemment songer à des bateaux de mer, puisque les marchandises venant d'Arabie ou de la côte des Somali étaient transportées

[88] F. Preisigke, *Wörterbuch*, III (1925), p. 522, *s.v.*
[89] Fitzler, p. 50.
[90] Dém., 238, 13; 265, 8.
[91] Dém., 265, 20.
[92] Dém. 265, 20.
[93] Plut., *Pyrrh.* 5.
[94] Plut. *Oth.*, 9.
[95] C.C. Edgar, *Archäol. Anzeiger*, 28 (1913), p. 238 (*SB*, III, 1, n° 6045).

par la Mer Rouge. Comme l'écrit Étienne Bernand[96] «la mer Érythrée, route de l'Océan Indien, était une voie commerciale de première importance, par où affluaient les produits d'importation venus d'Asie et d'Afrique». Dans une épigramme, sans doute en provenance d'El-Kanaïs[97], on remercie Pan d'avoir sauvé les navigateurs du naufrage. C'est que la navigation en Mer Rouge n'était pas facile[98]. Aussi voit-on assez mal un fonctionnaire chargé de récolter et de convoyer les pierres précieuses s'occuper des bateaux de mer. En revanche, on conçoit qu'il assure la sécurité du chargement non seulement sur les routes du désert mais sur cette artère de l'Égypte qu'était le Nil. En un mot il devait être chargé de la ποταμοφυλακία[99]. On sait que les Romains ont placé des légionnaires sur les ποταμοφυλακίδες (ναῦς). Comme ils se contentèrent souvent d'adopter — en les adaptant — les institutions hellénistiques, on ne peut s'étonner qu'un officier chargé de parcourir les routes du désert de l'Est ait eu aussi pour mission la surveillance du fleuve. Qu'un Crétois soit préposé à la navigation ne peut surprendre, vu la vocation maritime de ces insulaires. Au reste, en Égypte, la tradition voulait que les techniciens de la navigation fussent grecs, comme nous l'avons montré à propos de la grande inscription du Colosse d'Abou-Simbel[100]. À notre avis, K. Fitzler[101] a raison de s'élever contre l'interprétation de M. Rostovtzeff[102], qui attribuait à Sotérichos le commandement d'une flotte de guerre.

L. 9: τὴν ἀσφαλείαν. Les dangers du désert sont bien connus[103], sauf du travailleur en chambre qui fait bon marché des risques courus par autrui. De tous temps les brigands y furent redoutés. Par exemple, le commandant Alexis Bert, dans le désert de Siout à la Mer Rouge, nous a raconté la «terreur panique» — c'est le mot qu'il emploie — dont fut saisie sa troupe en découvrant des traces humaines, le 13 Brumaire 1800: «Vers onze heures trente minutes», écrit-il[104], «nous avons traversé des sentiers extrêmement battus. On y voyait des traces assez fraîches. Nos guides crurent pouvoir y compter, dans le pas des animaux, le passage récent d'environ cent-cinquante dromadaires, montés par les Arabes Ababdès. Par l'examen de la fiente, ils fixèrent l'époque à un mois passé. *Terreur panique.* — Quoique ce temps devait avoir suffi pour porter les brigands bien loin de nous, cependant la vue de ce sentier imprima une telle terreur à notre escorte, qu'elle se serra sur-le-champ à l'instar d'un troupeau de moutons, sans aucun ordre. On aurait dit que l'ennemi était sur nos talons. Un homme qui serait resté dix pas en arrière se serait cru perdu. Les fusils furent tirés de leurs fourreaux et la marche dégénéra presque en course.

[96] E. Bernand, *Inscr. métr.*, p. 57.
[97] *Id.*, n° 164.
[98] Voir M. Merzagora, *La navigazione in Egitto nell'età greco-romana*, dans *Aegyptus*, 10 (1929), pp. 105-149.
[99] Voir J. Lesquier, *L'armée romaine* (1925), p. 101 et n. 3 qui donne une bibliographie succincte sur cette institution. Voir ce qu'il dit sur la marine dans *Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides* (1911), pp. 256-260.
[100] A. Bernand-O. Masson, *Rev. Ét. Gr.* (1957), pp. 1-46, et A. Bernand, *Bull. Soc. Fr. d'Égyptologie*, 27 (Nov. 1958), pp. 65-73.
[101] Fitzler, p. 51.
[102] M. Rostovtzeff, *Archiv Pap.*, IV (1908), p. 305. Voir, du même, *The social and economic history of the Roman Empire*, 2e éd. (1941), pp. 604-606.
[103] Voir A. Bernand, *De Koptos à Kosseir* (1972), pp. 19-20 et n. 1; *Le Paneion d'El-Kanaïs* (1972), pp. XIX-XXI.
[104] Récit publié par J. Couyat, *Bull. Inst. Fr. d'Arch. Or.*, IX-X (1912), p. 53.

On ne voyait que des visages sur lesquels l'inquiétude était peints, avec des yeux furetant de tous côtés. Cette peur ou véritable panique, ne se dispersa que peu à peu et seulement tout à fait lorsque la vue de la vallée nous fut entièrement dérobée. Cette même disposition, d'esprit ou plutôt de cœur, eut encore lieu les jours suivants, et toutes les fois que nous rencontrâmes des traces d'hommes, ce qui arriva assez souvent».

Ces craintes n'étaient pas imaginaires et l'inscription rappelant, sous Hadrien, l'expédition faite par Sulpicius Sérénus contre les Agriophages[105] nous prouve que les nomades pillards étaient une réalité du désert. Parlant des Troglodytes, des Blemmyes et des Nubiens, Strabon écrivait[106]: «Or ces peuples sont nomades, en petit nombre, et peu guerriers, quoiqu'ils aient dû autrefois la réputation d'être belliqueux à leurs fréquentes incursions sur des cantons sans défense». Ce caractère relativement pacifique des nomades du désert n'empêchait pas que, lors du transport de pierres précieuses, il était prudent de prévoir une escorte.

L. 10: ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρου[ς]. Il s'agit du plateau montagneux à l'Est de Koptos. Ὄρος ne désigne pas nécessairement de hautes montagnes, puisque l'adjectif ὀρηάς (ὀρειάς) est appliqué à Bachthis[107]: or la montagne d'Edfou n'est que le contrefort du plateau libyque. Les montagnes du désert oriental sont beaucoup plus escarpées. On sait que Pan, à Bir el-Aïn[108], est qualifié de Ὀρεόβατης et que, à El-Boueib[109], il est dit Ὄρειος. À l'époque de Ptolémée, les routes empruntées par les convois étaient soit la route du Nord, de Koptos à Myos Hormos, soit celle du Sud, de Koptos à Bérénice. Le texte célèbre de Strabon[110] nous rappelle en effet que la route de Koptos à Bérénice fut tracée par Ptolémée II Philadelphe. La route de Koptos à Kosseir est due aux Romains[111].

L. 11: τὰ λιβανωτικὰ φορτία καὶ τἆλλα ξένια. Τὰ λιβανωτικὰ φορτία désigne les convois d'encens, parfum importé de l'Arabie Heureuse, de la Palestine, du Liban (dont le nom même évoque ce parfum, puisque ὁ λίβανος, ου signifie «encens»), et de la côte des Somali ou Pays de Pount des textes égyptiens[112].

τἆλλα ξένια a intrigué certains éditeurs qui ont corrigé ξένια en ξενικά, ce qui ne nous parait pas indispensable. Certes, dans les textes littéraires[113], τὰ ξένια désigne «les présents d'hospitalité», sens qui ne peut convenir ici. C'est pourquoi le dictionnaire Liddell-Scott-Jones donne au mot, dans notre texte, le sens de «tribut». Mais rien n'indique ici qu'il s'agit d'impôts levés par le Roi. Nous pensons qu'il s'agit tout simplement de produits importés de l'étranger, plus particulièrement de l'Arabie Heureuse et des Somali, peut-être aussi

[105] *Cf. infra*, n° 87.
[106] Strabon, XVII, 1, 53 (C 819).
[107] E. Bernand, *Inscr. métriques*, n° 35, v. 3.
[108] *Cf. supra*, n°s 1 et 4.
[109] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, n° 150.
[110] Strabon XVII, 1, 45 (C 815). Cité, traduit et commenté dans notre *Paneion d'El-Kanaïs*, pp. 50-51.
[111] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, p. 15.
[112] Sur l'importation des aromates et des parfums, voir Cl. Préaux, *Économie royale* (1935), pp. 362-366 et *ibid.* pp. 110, 354, 370. Voir aussi F. Cumont, *L'Égypte des astrologues* (1937), pp. 92-93; M. Rostovtzeff, *Social and econ. history of the hellenistic world* (1941), pp. 84, 92, 107, 227, 924; A. Bernand, *Alexandrie la Grande* (1966), pp. 273-274.
[113] Par exemple, *Od.* 15, 546; Hérodote 2, 107 etc...; Eschyle, *Ag.* 1590; Xén., *An.* 6, 1, 3 etc...; Platon, *Tim.* 20 c.

de la Perse et de l'Extrême-Orient, par la route des caravanes. C'est le sens auquel Wilcken et Dittenberger ont pensé, mais leur correction ξενικά ne s'impose pas, la gravure étant soignée et sans faute. Au reste F. Preisigke[114], citant notre texte, admet l'identité de ξένιος et de ξενικός. L'expression désigne donc tout produit du commerce d'importation, qu'il vienne de l'Est ou du Sud. Diodore[115] et Strabon[116] nous ont énuméré ces produits importés par l'Égypte[117]. À côté des parfums comme l'encens, la myrrhe, etc... il faut ajouter les aromates (cannelle, cassie, poivre etc...), les produits exotiques comme l'écaille, l'ivoire, les peaux de fauves, et les produits précieux comme les perles ou la soie, en un mot tout ce qui empruntait les routes caravanières du désert oriental.

L. 12: Πανὶ Εὐόδωι. On comprend que Sotérichos, spécialement chargé des convois, se soit adressé au dieu des routes, donnant à Pan son épithète la plus courante[118].

L. 12: Καὶ τοῖς ἄλλοις θεοῖς. Les divinités, dieux ou déesses, auxquelles Pan a été associé, sont très rares. Certes, au Paneion de l'ouadi Hammamat, il est parèdre de Hathor et d'Harpocrate, «dieux partageant le même temple», disent certaines inscriptions[119], ou bien «dieux de l'endroit», disent d'autres textes[120]. Le désert de l'Est n'est pas réservé à Pan exclusivement. Ainsi à Abou Koueh, on honore, sans qu'il soit nommé, Aphrodite[121]; à El-Boueib, Isis Salvatrice[122] et Hermès[123]; à Kasr-el-Banat, Zeus[124]. Au Paneion d'El-Kanaïs, sur un ensemble de quatre-vingt-dix textes, un seul associe Pan à Apollon[125] et dans tous les autres proscynèmes il est mentionné seul[126]. Inversement, à Koptos, Pan est associé à Isis et à Harpocrate[127]. À Ptolémais, il est parèdre de la déesse Triphis[128]. Mais, dans le désert, Sulpicius Sérénus remercie Zeus seulement, après sa victoire sur les Agriophages[129]. Et, à Senskis, c'est Isis et Sarapis que l'on honore[130]. Au contraire, sur l'architrave du propylon de Panopolis, Pan est parèdre de Triphis[131]. Pourtant Lichas ne le mentionne pas quand il honore Sarapis et Isis[132], non plus Alexandros d'Oroanna, quand il fait dédicace à Arès Niképhoros et Euagros[133]. Autrement dit, Pan ne paraît

[114] F. Preisigke, *Wörterbuch* (1927), col. 144.
[115] Diodore, *Bibliothèque hist.*, III, 1-48.
[116] Strabon, *Géographie*, XVI, 3, 1-XVI, 4, 27 (C 765-785).
[117] Sur l'importation, voir Cl. Préaux, *Écon. roy.*, pp. 353-371 et bibliographie *ibid.* p. 353, n. 1.
[118] Voir A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, nos *141*, 2; *149*, 1; *159*, 1; *170*, 1; *171*, 3; *172*, 2; *177*, 1 et *Le Paneion d'El-Kanaïs 1*, 2; *2*, 1; *10*, 3; *12*, 3; *21*, 3; *22*, 1; *27*, 2; *28*, 2; *36*, 2; *37*, 1; *38*, 1; *43*, 1; *44*, 1; *47*, 4; *50*, 1; *54*, 2; *61*, 4; *62*, 5; *72*, 1; *78*, 1; *88*, 1 et 5.
[119] A. Bernand, *De Koptos à Kosseir*, nos 38, 40, 46, 47, 134.
[120] *Id.*, *ibid.*, n° 42.
[121] *Id.*, *ibid.*, n° 37.
[122] *Id.*, *ibid.*, n° 154.
[123] *Id.*, *ibid.*, n° 178.
[124] *Id.*, *ibid.*, n° 15.
[125] A. Bernand, *Le Paneion d'El-Kanaïs*, n° 72.
[126] Sur cette solitude de Pan, voir *ibid.*, p. 32.
[127] A. Bernand, *Philae* I, p. 76 et n. 3.
[128] E. Bernand, *Philae* II, p. 163 et n. 10.
[129] Cf. n° 87.
[130] Cf. n° 69.
[131] Cf. n° 79.
[132] Cf. nos 77 et 84.
[133] Cf. n° 85.

associé qu'à des déesses de la fécondité, comme Hathor, Isis et Triphis. Le plus souvent il est honoré seul et c'est là un des traits de son culte, en rapport avec les endroits déserts où on le rencontre.

L. 13: L'an 41 du règne de Ptolémée VIII Evergète II, c'est à dire l'an 130 a.C., correspond à une phase très critique du mariage de Ptolémée VIII et de Cléopâtre III[134]. Comme l'écrit Edouard Will[135] «la rupture entre Ptolémée VIII et Cléopâtre II est illustrée par le fait que les documents sont datés, selon les lieux, du règne du premier ou de la seconde (39e année de Ptolémée VIII = Ier année de Cléopâtre II = 132/1), certains notaires ou fonctionnaires prudents adoptant la double datation. La reprise en mains de la Haute-Égypte par Evergète II est notamment illustrée par les documents papyrologiques et épigraphiques (OGIS 132) relatifs au stratège de Thébaide Paôs (un indigène!)». Dans son souci de se rallier une province éloignée et d'accès difficile, Sotérichos ne veut oublier personne, en ces années difficiles, et peut-être est-ce pour cette raison qu'il s'adresse non seulement à Pan, mais τοῖς ἄλλοις θεοῖς | πᾶσι καὶ πάσαις.

87. STÈLE DE SCHISTE VERDÂTRE, AVEC DÉDICACE GRÉCO-LATINE RAPPELANT UNE EXPÉDITION FAITE PAR SULPICIUS SÉRÉNUS CONTRE LES AGRIOPHAGES ET DÉDIANT UN AUTEL À ZEUS

La pierre a été achetée à Louxor par Johnson Pasha, et envoyée au Musée d'Alexandrie. Vu la mention des Agriophages, il y a tout lieu de penser qu'elle concerne le désert de l'Est. La pierre est conservée au Musée d'Alexandrie. *Catalogue* de Breccia, n° 66; *inventaire*: n° 191. Le bloc de schiste, grossièrement taillé, a été sculpé, en bas-relief peu marqué, en forme de stèle à fronton triangulaire, avec acrotère central et, dans le fronton, un disque solaire (que Breccia appelle «bouclier rond»). La stèle mesure 60 cm de hauteur, 43 de largeur. L'inscription comprend neuf lignes de latin, suivies, en lettres plus petites, de cinq lignes de grec. Les deux premières lignes ont des lettres de 30-35 mm de haut; les autres lignes, en latin, ont des lettres de 20-25 mm de haut. Le texte grec est en lettres plus petites, de 10 à 15 mm de haut. Interlignes: de 5 à 10 mm. La surface de la pierre est fort endommagée et la gravure est assez irrégulière et grossière. Photographie de la pierre (Pl. 71).

Publié, d'après la pierre, par G. Botti, *BSA Alex.*, 4 (1902), p. 91, n° 51 avec transcription en majuscules séparant les mots. (Reproduit, d'après Botti par R. Cagnat et M. Besnier, *Revue archéol*, (1902, II), p. 439, n° 162 avec transcription en majuscules, séparant les mots; reproduit, d'après Botti également par S. de Ricci, *Archiv. Pap.*, 2 (1903), p. 440, n° 50 avec transcription en minuscules). Republié, d'après un mauvais estampage de Botti, et d'après la pierre, par S. de Ricci, *CRAI* (1905), p. 154-157, n° 1, avec reproduction de la transcription de Botti, nouvelles transcriptions en majuscules et en minuscules, comment, suppléments et corrections proposées par Clermont-Ganneau, *ibid.*, pp. 525-527, pour les lignes 4 & 8 du texte latin, et pour la ligne 5 du texte grec; traduction de l'ensemble du texte. (Reproduit, d'après la nouvelle édition de de Ricci, par R. Cagnat, *IGR*, I[5] (1908), n° 1207 avec transcription en minuscules). Republié, d'après la pierre, par E. Breccia, *Iscr.* (1911), n° 66 (191) avec transcription en minuscules, bonne photographie pl. 17, n° 46. (Reproduit, d'après la photographie de Breccia, et d'après les précedents par F. Preisigke, *Sammelbuch*, I (1915), n° 4282 avec transcription en minuscules;

[134] Voir le commentaire de la ligne 2.
[135] E. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, 2 (1967), p. 362.

reproduit d'après Cagnat et Clermont-Ganneau, par H. Dessau, *ILS*, III² (1916), n° 8908 avec transcription en minuscules du texte latin et du texte grec, 3 notes en latin. Traduction de G. Legrain, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, 17 (1917), p. 75; G. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, 19 (1920), p. 174 pense que la stèle vient de Coptos, car le schiste verdâtre provient du Ouadi Hammamat). Cf. H.G. Pflaum, *Les procurateurs équestres* (1950), p. 185, n. 1, n° 5 (Hadrien et les gréco-orientaux); *Les carrières procuratoriennes équestres*, I (1960), pp. 143-244, n° 104 bis texte n° 5 (transcription en minuscules, commentaires) et III (1961), p. 969, n° 104 bis (Colosse de Memnon).

Pro salute Imp(eratoris) Caesaris
Traiani Hadriani Aug(usti)
domini n(ostri), voto Serenus
aram instruxit Iovi, biduo
secutus Agriophagos nequissimos, quorum fere pars maior in pugna perit, neque vulnera
[n]eque crim[ina subiit?] ille, praedam
que totam cum camelis apstulit.
Ὑπὲρ σωτηρίας Αὐτοκράτορος Καίσαρος
Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ τοῦ κυρίου,
Σουλπίκιος υἱὸς Γναίου Κουιρίνα
Σερηνὸς Ἀγριοφάγους δει[νοτά]-
[τους νικήσας, τὸν βωμόν].

DATE: Règne d'Hadrien (117-138 p.C.), en 122-123 p.C. d'après l'inscription n° 20 du Colosse de Memnon.

Pour le salut de l'empereur César Trajan Hadrien Auguste, notre Seigneur, en ex-voto Sérénus a élevé cet autel à Zeus, après avoir poursuivi pendant deux jours les Agriophages très redoutables, dont presque la plus grande partie périt dans le combat, tandis que lui-même n'endura ni blessures ni dommages, mais emporta tout le butin ainsi que les dromadaires.

Pour le salut de l'empereur César Trajan Hadrien Auguste, notre Seigneur, Sulpicius, fils de Cnaius, de la tribu Quirina, surnommé Sérénus, (ayant poursuivi) les très redoutables Agriophages (a dédié cet autel).

L. 1: La lecture n'offre pas de difficulté. La pierre porte, à la fin: IMP.CAESARIS Bot., Cag., Besnier; *Imp(eratoris) Caesaris*, Ric. Prei. Brec.; *Imp. Caesaris*, Cag., Des.

L. 2: Lecture aisée. À la fin, abréviation: AVG. Bot., Cag.-Besn., Ric.; Aug. Cag., Des.; Aug(usti), Ric., Prei., Brec.

L. 3: La lecture n'a pas toujours été bien faite: DOMINI N.SVL..... F.Q.SERENYS. Bot.; DOMINI N SVLpicius Cn F.Q.SERENVS Cag. Besn.; *Domini n(ostri) Sul[pic(ius)] Gn(aei)f(ilius) Q(uirina) Serenus*, Ric. *Arch. Pap; Domini N(ostri) Sulpic(ius) Serenus Ric. CRAI: domini n.voto Serenus*, Cag. (Des.); *DominiN(ostri)voto Serenus*, Brec. (Prei.).

L. 4: Seuls le m et le x sont difficiles à lire sur la pierre. ARAB(?).....BIDVO Bot. (Cag.-Besn.); *Arab(iophaeos?) biduo*-Ric. *Arch. Pap*; AR^...NSTI .....I--.IQVIBIDVO, transcrit: *Ara...nsti*

.....*qui biduo* Ric., *CRAI*; *ar(a)[m co]nsti(tuit d)i(cavit) (t), qui biduo* Cler-Gan.. qui «avait tout d'abord pensé à chercher après *constituit* le nom de la divinité, *Marti? Jovi?* à qui l'autel était dédié»; *aram inst[r]u[x]it Iovi. Biduo*, Cag., Brec. (Prei., Des.). Avant *biduo* on lit clairement *Iovi.*

L. 5: La lecture n'a pas été immédiate: SECVTVS..... NEϘV Bot. (Cag. Besn.); *secutus [latrones] nequ*, Ric. *Arch. Pap.*; *secutus Agriophagos nequ*, Ric. CRAI (Cag. Des.) et Brec. (Prei).

L. 6: On n'a pas bien lu tout de suite: ISSIMOS QVORVM..... Bot. (Cag.-Besn.); *issimos quorum...* Ric. *Arch. Pap.*; ISSIMOSϘVORVMFEREPARSMAI, transcrit *issimos quorum fere pars maior* Ric.

L. 7: La lecture n'a pas toujours été exacte, ORTV PVGNA TER..... VENERE Bot. (Cag.-Besn.) *ortu pugna ter...venere.* Ric *Arch. Pap.* ORIN PVGNAPERITNEQVEVVLNERA transcrit: *or in pugna neque vulnera*, Ric. *CRAI* (Cag., Des.). Brec. (Prei).
Des.), Brec. (Prei).

L. 8: Difficile à lire: EQVESTRE..... PRAEDAM Bot. (Cag.-Besn.); *equestre...praedam* Ric. *Arch. Pap.*; EQVEC////R.....ILEPRAEDAM transcrit *eque(s?)r.....ile, praedam* Ric. *CRAI*; *[n]eque c[la](de)[em][acce](pit)* ou *(o)[ff]e(nsam)[acce](pit)* ou *(d)[amnum acce](pit)* Clerm.-Gan.; *[n]eque crei?.....c ile praedam*, Cag. (Des); *[n]eque cr....ile(?)praedam* Brec., qui omet d'indiquer la fin de la ligne; *(n)eque crei?.....praedam*, Prei. Sur la photographie de Breccia *ille* est sûr, mais on ne lit pas le mot précédent. Au début de la ligne le *nu* n'apparaît pas, mais il y a la place pour qu'il figure sur la pierre. On lit: .EQVECRIM ..... circa 8

L. 9: N'a pas été déchiffré sans mal: ----THEB----IT Bot. (Cag.-Besn.); ...*Theb(as secum rettul)it*, Ricci *Arch. Pap.*; QVETOTAMCVMCAMELISAPSTVLIT? transcrit: *que totam cum camelis apstulit* Ric., *CRAI* (Cag., Dess.) et Brec. (Prei).

L. 10: Rien qu'elle soit assez effacée, la ligne a été lue par tous les éditeurs.

L. 11-12: Tous les éditeurs sont d'accord.

L. 13: A résisté à la lecture: [CE]PHNOC A ..BIOΦAIOYC AΛI----Bot.; [Σε]ΡΗΝΟΣ Α[ρα]-ΒΙΟΦΑΙΟΥΣ ΑΛΙ--- Cag., Besn.; [Σε]ρηνὸς Ἀ[ρα]βιοφαίους αλι ... Ric. *Arch. Pap.*, et Wilcken suggérait ἀλι[τηρίους?]; CЄΡΗΝΟCΑΓΡΙΟΦΑΓΟΥCΔΕΙ transcrit Σερηνὸς Ἀγριοφάγους δει[νοτάτους?] Ric. *CRAI*; Σερηνὸς Ἀγριοφάγους δει[νοτ|άτους]--- Cagnat. (Prei). Cagnat ne mettant pas le second crochet, Dessau et Breccia écrivent à tort δει[νοτ]άτους; après ΔΕΙ lacune de cinq lettres environ.

L. 14: On ne distingue que des traces de lettres indistinctes: ---ANЄ--- Bot. (Cag., Besn.; Ric. *Arch. Pap.*); --OZ--ANC---C--- Ric. *CRAI*, qui renonce à restituer. D'après le texte latin: δει|[ν]ο(τ)[άτους] ἀν(ε)[λῶν, τὸν βωμ](ὸ)[ν ἀνέθη]|[κεν] Clerm.-Gann. Les autres éditeurs ne restituent pas, à juste titre. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il n'y avait pas d'autres lignes gravées en dessous de celle-ci.

Lignes 1-3: La titulature *Imperator Caesar Trajanus Hadrianus Augustus dominus noster* ne se trouve que dans cette inscription (elle est rigoureusement traduite dans le texte grec). Mais l'appellation Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Τραιανὸς Ἁδριανὸς Σεβαστός sans la mention ὁ κύριος, est très fréquente[136].

L. 3: *Serenus*. À la façon latine, le personnage n'est ici nommé que par son surnom. Mais ses *tria nomina* étaient *Servius Sulpicius Serenus*, comme on le sait notamment par sa signature sur le Colosse de Memnon[137]: Σέρουιος Σουλπίκιος [Σερῆνος]. Le personnage était alors commandant de l'aile des Voconces et c'est en cette qualité, sans doute, qu'il a fait campagne contre les Agriophages. Le texte du Colosse de Memnon, daté de 122/123 p.C., permet donc de dater celui-ci.

[136] P. Bureth, pp. 54-65.
[137] A. et E. Bernand, *Colosse de Memnon*, n° 20.

H. G. Pflaum réunit les trois textes[138] concernant Sérénus et commente ainsi[139] sa carrière: «Servius Sulpicius Sérénus a débuté comme préfet de cohorte, sans que l'on puisse déterminer l'unité qu'il a commandée, mais comme nous le retrouvons encore en Égypte dans ses deux postes suivants, nous supposons qu'il a également servi sur les bords du Nil pendant sa première charge. En effet, il sera tribun militaire à la *XXII*e *Deiotariana* et montera ensuite en grade pour prendre le commandement de l'aile des Voconces en garnison à Coptos en Haute-Égypte. C'est probablement en cette qualité qu'il a, en 122-123, poursuivi les Agriophages du désert entre Thèbes et Bérénicé et leur a repris, sans subir lui-même de pertes, le butin dont ils s'étaient emparés, y compris les chameaux. Nous le retrouvons huit années plus tard, toujours en Égypte, comme procurateur s'occupant du ravitaillement des cavaliers de l'*ala veterana Gallica*. A. von Premerstein, que ce texte a intéressé à deux reprises, s'est référé à un article de Domaszewski, où ce dernier avait constaté, en citant un passage bien connu de Strabon (III, 4, 20 = C 167), que le payement de la solde et en général l'administration des sommes destinées à des fins militaires était de la compétence du procurateur provincial. Mais Premerstein ne s'est pas préoccupé de savoir quel était le procurateur qui en Égypte faisait fonction de directeur des finances impériales ou plutôt royales, et avait à ordonnancer les sommes destinées à l'armée d'Égypte. Nous croyons que c'est le ministre des finances du temps des Ptolémées, le dioecète qui, peut-être déjà mentionné sous Titus en tant que *proc. Alexandriae*, fait justement sous Hadrien sa réapparition en devenant le *procurator ad diocesin Alexandreae*, titulature dans laquelle la ville n'est pas au génitif, mais au locatif, et qui, nous le verrons, a été le premier poste procuratorien d'un autre chevalier. Nous savons par ailleurs qu'il a reçu 100.000 sesterces d'appointement.

«Le caractère, autant que nous le sachions, exclusivement égyptien de sa carrière est encore souligné par le sacerdoce du grand Sarapis et l'admission au Musée, dont bénéficie Ser. Sulpicius Sérénus. Aussi ne sommes-nous pas loin de penser que nous avons affaire à un Alexandrin et plus particulièrement à un protégé de Ser. Sulpicius Similis qui, préfet d'Égypte de 107 à 112, a probablement fait naturaliser le père de notre chevalier».

L. 4: *aram instruxit Iovi*. Les stratèges envoyés en pays lointains[140] avaient coutume d'élever des autels aux dieux qui les protégeaient. C'est ainsi que fit le stratège Lichas, élevant une stèle à Sarapis et à Isis[141]. Le verbe *instruo* semble indiquer une construction monumentale, car dans les textes il s'emploie au sujet de murs (*muros*)[142] ou d'une terrasse (*aggerem*)[143].

Biduo indique qu'il s'agit moins d'une campagne que d'une opération de police. En 29 a.C., Caius Cornélius Gallus[144] se vantait déjà d'avoir réprimé la révolte de

[138] C'est à dire le texte du Colosse, celui-ci et *P. London*, II, 482. Pflaum transcrit les trois textes en minuscules.
[139] H. G. Pflaum, *Les carrières proc. éq.*, I, pp. 243-244.
[140] Strabon, par exemple, nous cite les autels élevés dans le pays des Somali (Strabon, *Géogr.*, XVI, 4, 15 = C 774).
[141] Cf. n° 77.
[142] Cornélius Nepos, *Them.* 6, 4.
[143] Tacite, *Histoires*, 2, 22.
[144] E. Bernand, *Philae* II, n° 128, lignes 3 et 12.

Thébaide en quinze jours seulement. Strabon, de son côté[145], racontant la campagne de Cornélius Gallus, soulignait qu'elle avait été matée rapidement (ἐν βραχεῖ). Seymour de Ricci écrivait, en 1905, au sujet de Sérénus: «Ces courtes campagnes de représailles ont encore lieu de nos jours, quand l'insolence des Bédouins pillards les rend nécessaires. Un officier anglo-égyptien, racontant une opération de ce genre, emploierait presque les mêmes termes que Sulpicius Sérénus». Les Romains eurent parfois fort à faire avec les indigènes révoltés. N'en prenons pour exemple que les expéditions menées en 25 et 22 a.C. par C. Pétronius contre la reine nubienne Candace[146]. À la suite de quoi Auguste avait décidé d'occuper partiellement la Basse-Nubie, où les Romains édifièrent les monuments que l'on sait. À Ibrîm, l'antique Prèmis, Pétronius après sa première campagne, avait laissé une garnison de quatre cents hommes, fortifiés dans ce bastion naturel qui permet de surveiller commodément la Vallée. Ces précautions nous montrent que les opérations ne furent pas toujours aussi expéditives que Sérénus voudrait le faire croire.

Lignes 5-6: *Agriophagos nequissimos*. Comme le remarque J. Lesquier[147]: «Sur la côte, mais surtout il est vrai au voisinage et au Sud de Bérénikè, vivaient des tribus tout à fait curieuses, dont l'alimentation et l'habitation ont profondément frappé les Anciens: ils les ont désignés sous les noms de Mangeurs de Poissons, de Tortues, de Fauves, Ichthyophages, Chélônophages, Agriophages etc... et en ont compris une partie sous l'appellation générale de Troglodytes, parce qu'elles se logeaient dans les cavernes de la chaîne littorale».

Les Agriophages nous sont connus surtout par *le Périple de la Mer Rouge*, qui nous apprend qu'ils vivaient dans l'intérieur des terres. Voici ce qu'écrit le pseudo-Arrien[148]: Τῶν ἀποδεδειγμένων ὅρμων τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης καὶ τῶν περὶ αὐτὴν ἐμπορίων πρῶτός ἐστι λιμὴν τῆς Αἰγύπτου Μυὸς ὅρμος. Μετὰ δὲ αὐτὸν εἰσπλεόντων ἀπὸ χιλίων ὀκτακοσίων σταδίων ἐν δεξιᾷ ἡ Βερνίκη. Ἀμφοτέρων [δὲ] οἱ λιμένες ἐν τῷ ἐσχάτῳ τῆς Αἰγύπτου κόλποι τῆς Ἐρυθρᾶς θαλάσσης κεῖνται.

Τούτων ἐκ μὲν τῶν δεξιῶν ἀπὸ Βερνίκης συναφὴς ἐστιν ἡ Βαρβαρικὴ χώρα. Καὶ ἔστι τὰ μὲν παρὰ θάλασσαν Ἰχθυοφάγων [ἐν] μάνδραις ᾠκοδομημέναις ἐν στενώμασι σποράδην διοικούντων, τὰ δὲ μεσόγεια Βαρβάρων καὶ τῶν μετ' αὐτοὺς Ἀγριοφάγων καὶ Μοσχοφάγων κατὰ τυρρανίδα νεμομένων, οἷς ἐπίκειται κατὰ νώτου μεσόγειος ἀπὸ τῶν πρὸς δύσιν μερῶν [μητρόπολις λεγομένη Μερόη]. C'est à dire: *Dans la liste des ports de la Mer Rouge et des entrepôts qui sont sur ses bords, le premier est le port égyptien de Myos Hormos. Si on le dépasse et navigue mille huit cents stades, on trouve sur la droite Bérénice. Les ports de l'une et de l'autre ville se trouvent aux confins de l'Égypte et sont des golfes de la Mer Rouge.*

À leur droite, tout de suite après Bérénice, vient le pays Barbare. Il y a d'une part, le long de la mer, celui des Ichthyophages, qui habitent dans des enceintes construites dans

[145] Strabon, *Géogr.*, XVII, 1, 52 (C 819): ...στάσιν τε γενηθεῖσαν ἐν τῇ Θηβαίδι διὰ τοὺς φόρους ἐν βραχεῖ κατέλυσε.
[146] Strabon, *Géogr.*, XVII, 1, 54 (C 820-821).
[147] J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte*, pp. 418-419.
[148] *Geographici Graeci Minores*, éd. Didot, t. I (1855), pp. 257-258, *Peripl. Maris Erythraei* § 1-2.

des fentes rocheuses et dispersées; d'autre part, dans l'intérieur, le pays des Barbares et après eux, celui des Agriophages et des Moschophages qui, derrière eux, à l'intérieur et du côté de l'Occident, ont une métropole appelée Méroè.

L'*Histoire Naturelle* de Pline l'Ancien[149] nous apprend de quoi se nourrissaient, en fait, ces Agriophages. «Regio supra Sirbitum, ubi desinunt montes, traditur a quibusdam habere maritimos Aethiopas, Nisicastes, Nisicas, quod significat ternum et quaternum oculorum viros; non quia sic sint; sed quia sagittis praecipua contemplatione utantur. Ab ea vero parte Nili, quae supra Syrtes majores, oceanumque meridianum protenditur, Dalion vocatos esse dicit, pluvia tantum aqua utentes Cisoros, Longoporos. Ab Oecalicibus dierum quinque itinere Usibalcos, Isuelos, Pharusos, Valios, Cispios. Reliqua deserta. Deinde fabulosa. Ad occidentem versus Nigrae, quorum rex unum oculum habeat in fronte. Agriophagi, pantherarum et leonum carnibus maxime viventes. Pamphagi, omnia mandentes. Anthropophagi, humana carne vescentes. Cynamolgi, caninis capitibus. Artabatitae quadrupedum ferarum modo vagi. Deinde Hesperii, Perorsi, quos in Mauritaniae confinio diximus. Pars quaedam Aethiopum locustis tantum vivit, fumo et sale duratis in annua alimenta: ii quadragesimum annum vitae non excedunt».

E. Littré traduit de la sorte: «*La région au-dessus de Sirbitum, où cessent les montagnes, renferme, d'après quelques auteurs, les Éthiopiens maritimes, les Nisicastes, les Nisites, mot qui signifie «homme à trois et quatre yeux»: non qu'ils soient ainsi conformés, mais parce qu'ils excellent à lancer les flèches. Du côté du Nil, qui s'étend au-dessus des grandes Syrtes et de l'océan méridional, Dalion dit que ce sont des peuples n'usant que d'eau de pluie, appelés Cisores, Longopores; qu'à partir des Œcalices, à cinq journées de marche, sont les Usibalques, les Isuèles, les Pharusiens, les Valiens, les Cispiens. Le reste est désert; puis viennent des espaces livrés aux fables. À l'Ouest sont les Nigres, dont le roi n'a qu'un œil et dans le front; les Agriophages, qui se nourrissent surtout de chair de panthère et de lion; les Pamphages, qui mangent de tout; les Anthropophages, qui se nourrissent de chair humaine; les Cynamolges, qui ont des têtes de chien; les Artabites, qui errent comme les quadrupèdes sauvages; puis les Hespériens, les Pérorses, qui, avons-nous dit, sont sur les confins de la Mauritanie. Une partie des Éthiopiens ne vivent que de sauterelles fumées et salées, dont ils font provision pour l'année; ces hommes ne passent pas quarante ans*».

Solin[150] ne fait que répéter ces renseignements très brefs donnés par Pline. En sorte que notre documentation sur les Agriophages est très sommaire. Voilà qui donne du prix à notre inscription, qui les mentionne en nous apprenant qu'en 122/123 p.C. cette peuplade restait dangereuse pour les armées romaines et capable de razzia. La faiblesse des effectifs que les Romains maintenaient en une région si difficile d'accès, explique que le châtiment ait été exemplaire, et qu'on n'ait pas fait de quartier.

Lignes 7-8: Clermont-Ganneau a longuement discuté du sens possible: «Le groupe EQVE», écrit-il, «lu *eque*[*s ?*]*r*... par S. de Ricci, influencé peut-être par la lecture

[149] Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, VI, 35, 16-17. Texte et traduction E. Littré, éd. Didot, t. I (1877), p. 272.
[150] Solin, 306.

arbitraire de G. Botti (EQVESTRE), ne mène à aucun sens plausible, étant donné le contexte. Je propose de restituer *[n]eque*, soit que le N ait disparu accidentellement à la fin de la ligne 7 ou au commencement de la l. 2, soit qu'il ait été omis fautivement par le lapicide et peut-être ajouté par lui après coup, en surcharge, et en petit module. En tout état de cause, ce second *neque* répondrait symétriquement au premier: *neque vulnera*, *[n]eque*.... et le sens serait que Sulpicius Serenus était revenu vainqueur de sa razzia, sans avoir subi aucune perte; ni blessés, ni....? Dans le passage mutilé et lacune qui suit: CR.....ILE doit se cacher: 1°. Un mot faisant pendant, pour le sens, à *vulnera*; 2°. Un verbe à la 3e personne du parfait singulier, commandant ce double régime. Le verbe pourrait être *accepit* ou *tulit*, dont les finales respectives PIT ou LIT seraient à rétablir paléographiquement d'après la copie ILE. *Tulit* est moins probable qu'*accepit*, à cause de la proximité de *apstulit* (l. 9). En tous cas, l'existence du verbe supposé est mise hors de doute par la tournure même: *praedamque totam cum camelis apstulit*: la conjonction *que* appelle nécessairement avant elle un antécédent, c'est à dire en l'espèce un premier verbe au même état grammatical que *apstulit*, et ce verbe ne saurait être le *secutus* de la ligne 5, lequel, n'étant pas suivi de *est*, fait ici seulement fonction de simple participe: «ayant poursuivi». Le C initial du groupe mutilé où se cache ce régime pourrait faire songer tout d'abord à *c[la](d)[em]*; mais ce mot ne serait guère en situation après *vulnera*; de plus, *cladem accepit* ne remplirait pas exactement la lacune, il s'en faudrait d'une lettre au moins. *(O)[ff]e[nsam](tulit* ou *accepit)* vaudrait mieux à certains égards, mais, ainsi non plus, la lacune ne serait pas exactement comblée; il y aurait une lettre de moins ou de trop, selon le verbe adopté. Peut-être est-ce *(d)amnum acce](pit) praedamque totam* etc... qui répondrait le mieux aux conditions requises, si l'on tient compte des deux M».

Suivant le raisonnement de Clermont-Ganneau dans ses grandes lignes, nous avons adopté la transcription qui nous parait s'accorder avec les ductus reconnus sur la pierre. Le sens de *crimen* relève ici d'un emploi post-classique, ayant le sens de «méfait, inconvénient». Mais *subire*, au sens de «supporter, subir» est tout à fait classique. Nous nous en tenons aux traces lues sur la pierre et au sens imposé par le contexte.

Lignes 8-9: *praedamque totam cum camelis apstulit* pourrait presque se scander, fait remarquer Seymour de Ricci, qui se demande si l'officier romain n'avait pas voulu écrire en vers, car certains membres de phrase ont une allure métrique. Il faut dire que l'éloquence militaire, dans ce genre de communiqué de victoire, est facilement ronflante. Clermont Ganneau rapproche, pour le style, deux inscriptions latines d'Algérie, relevant de ce genre de littérature: CIL VIII² (1881), nos 8924 et 9324. La récupération du butin fait par l'ennemi est un lieu commun des éloges adressés aux grands capitaines. Ainsi, dans le décret de Canope en l'honneur de Ptolémée Evergète Ier, on lit, lignes 8-9: «(attendu) que les statues sacrées, emportées hors du pays par les Perses, ont été, à la suite de l'expédition faite au dehors, sauvées par le roi, ramenées en Égypte et rendues aux sanctuaires d'où chacune avait été emportée primitivement; et que (le roi) a mis tous ses soins à maintenir le pays en paix, en combattant pour lui contre de nombreuses nations et contre ceux qui les

commandaient etc...»[151]. La pierre dite de Rosette[152] et l'inscription d'Adulis[153] contiennent des éloges de cette sorte. L'officier romain ne fait que reprendre une longue tradition ptolémaïque.

Lignes 10-14: L'emploi du grec s'explique chez un fonctionnaire dont la carrière s'est faite en Égypte, d'autant qu'Hadrien, rompant avec l'habitude des empereurs, n'a pas hésité à faire appel à des Grecs orientaux. H.G. Pflaum écrit[154] à cet égard: «Les régions gréco-orientales de l'Empire ont certainement été désavantagées par rapport aux autres. À part Hadrien qui a désigné cinq[155] sur les seize procurateurs dénombrés, les derniers Antonins se sont refusés à faire entrer des hommes de langue grecque dans les cadres. Cela tenait probablement à une question linguistique. Les membres des noblesses provinciales de cette partie de l'Empire ne parlaient pas suffisamment le latin pour pouvoir prétendre à un commandement dans l'armée romaine. Or le recrutement du deuxième siècle s'adressait de préférence aux anciens officiers supérieurs et excluait ainsi, *ipso facto*, ceux qui n'avaient pas de service militaire à leur actif. Le nombre relativement élevé d'Orientaux ayant accédé à des procuratèles sans avoir accompli leurs milices équestres corrobore cette hypothèse. Nous ne comptons en effet que seize Orientaux sur cent-quatre procurateurs d'origine déterminée, mais sur les vingt carrières civiles six ont été parcourues par eux. Les mêmes raisons ont inspiré les empereurs, quand ils se sont abstenus de nommer jamais un de ces hommes à un gouvernement équestre».

Alors que, dans le texte latin, Sérénus n'indique que son surnom, dans le texte grec il indique son gentilice Σουλπίκιος, son patronyme υἱὸς Γναίου, sa tribu Κουιρίνα et son surnom Σερηνός. Nous pensons que l'inscription a d'abord été rédigée en grec, puis traduite en latin.

L. 14: La suggestions de Clermont-Ganneau δει|[ν]ο(τ)[άτους] ἀν(ε)[λῶν, τὸν βωμ](ὸ)[ν ἀνέθη]|[κεν] ne nous parait convenir que par le superlatif appliqué aux Agriophages et traduisant exactement *nequissimos*. Mais νικήσας conviendrait aussi bien que ἀνελῶν, et, au lieu de ἀνέθηκεν (qui ne correspond pas du tout à *instruxit*) nous préférerions ἐπεσκεύασεν, ᾠκοδόμησεν ou simplement l'indication τὸν βωμόν, le verbe étant souvent non exprimé dans ce genre de dédicaces.

[151] A. Bernand, *Delta* I, p. 994. Cf. commentaire *ibid.* pp. 1009-1010.
[152] *OGI*, n° 90.
[153] *OGI*, n° 54.
[154] H.G. Pflaum, *Les procurateurs équestres* (1950), p. 185.
[155] Il s'agit de C. Avidius Héliodorus, Valerius Eudaemon, A. Ofellius Maior Macedo, Aemilius Juncus et notre Servius Sulpicius Sérénus. Pflaum, *ibid.* p. 185, n. 1 indique les textes qui nous les font connaître.

CONCLUSION

Maintenant que nous pensons avoir rassemblé toutes les inscriptions grecques et, à l'occasion, latines, du désert de l'Est, nous pouvons, à l'aide de ces documents, essayer de dégager comment, quand, par qui, pourquoi ce dieu a pris possession de ce territoire. Cela afin de comprendre les liens mystérieux unissant cette personnalité divine et cette région géographique.

Les sanctuaires de Pan:

De tous les dieux du panthéon égyptien à l'époque hellénistique et à l'époque romaine, sans doute est-ce Pan qui s'accommode des sanctuaires les plus modestes. En effet les lieux de culte qui lui sont consacrés ne sont pas fastueux: sauf à Panopolis et à Koptos, il ne dispose que de temples à demi-enfouis dans la montagne, de chapelles rupestres assez frustes, se réduisant parfois à une paroi décorée, à un renfoncement dans une colline, voire à un simple rocher. C'est la nature, beaucoup plus que la culture, qui ménage à Pan ses retraites. Son domaine, c'est vraiment le désert, car si on le voit habiter Panopolis et Koptos, portes du désert, on ne rencontre son nom, dans la Vallée, que par hasard et comme furtivement, dans ce seul et humble graffite du temple de Séti, à Abydos[1].

La stèle de Koptos dédiant un péribole à la triade formée par Isis, Harpocrate et Pan[2] nous prouve que, sous Tibère, en 21/22 p.C., Pan disposait là d'un sanctuaire qu'il partageait avec «sa famille». L'architrave du propylon d'Akhmim (l'ancienne Panopolis) atteste que Pan, Dieu très grand, habitait là un temple dont l'empereur Trajan, le 14 mai 109 p.C., vit l'achèvement[3]. Mais, dans la Vallée, on ne trouve pas d'autres temples de Pan, et si ces deux là font exception, ce n'est qu'en apparence: ils sont à l'entrée du désert, domaine naturel du dieu.

Dans les montagnes du désert de l'Est, Pan affectionne les hémi-spéos, c'est à dire les temples qui sont en partie souterrains. C'est à El-Kanaïs qu'on trouve sa demeure le plus anciennement attestées par les textes grecs, puisque les inscriptions[4] mentionnent déjà son nom sous Ptoléme II Philadelphe (284-246 a.C.). Durant toute l'époque ptolémaïque il s'est plu à cet endroit, avant que les Romains n'ouvrissent la route de Koptos à Kosseir: il est frappant que, dès lors, on relève des signatures d'époque impériale, à El-Kanaïs, mais on n'y lit plus le nom de Pan. Nul doute qu'en souvenir de ce premier habitat à demi-souterrain, Pan a dû être sensible, beaucoup plus tard, aux efforts de ceux qui lui aménagèrent les grottes de Senskis (Sikkait), entre 253 et 268 p.C.[5].

[1] N° 71 de ce recueil.
[2] *De Koptos à Kosseir*, n° 68.
[3] *Id.*, n° 69.
[4] *Le Paneion d'El-Kanaïs*, n°s 9-10.
[5] N° 65 de ce recueil.

Quand le relief ne s'y prêtait pas, notamment quand la dureté des roches interdisait que l'on creusât de tels abris, Pan a bien été forcé de se contenter d'un temple en plein air. Mais il ne renonça pas pour autant à ses habitudes de simplicité, comme si le seul fait de lui élever un bâtiment, en des lieux désolés comme le *Mons Claudianus* ou le *Mons Porphyrites*, suffît à la satisfaire. En effet, aucun des temples bâtis par les Romains en ces endroits ne fut majestueux. Pan, au reste, devait partager le temple de Zeus Soleil, au *Mons Claudianus*[6] ou au *Mons Porphyrites*[7], et, dans l'ouadi Semna, il ne disposait que d'un établissement fort modeste[8]. L'ampleur des dédicaces, dans ces trois cas, dissimule mal la rusticité de ces installations. Au Paneion de l'ouadi Hammamat, Pan n'a même plus d'abri à trois dimensions et doit se contenter, d'Auguste au Bas-Empire, de recevoir les hommages dans la chapelle dessinée sur la paroi du rocher[9].

Pan, à vrai dire, ne cherche pas ses aises. Il est chez lui dans les abris les moins confortables: exposé aux vents qui soufflent sur le plateau de Kasr el-Banat[10] et d'Abou Koueh[11], à la merci des serpents et des hyènes qui rôdent près de la fente d'El-Boueib[12], à l'ombre rare de la table rocheuse de l'ouadi Bir el-Aïn[13]. Un rocher, souvent, suffit à son bonheur: au Gebel Toukh, il demande seulement, ce qui est bien la moindre des choses, qu'on ne vienne pas souiller l'endroit de son repos[14]; au Gebel Abou Feidah, il se contente d'une pierre[15]; à Abou Diyeiba, d'un ouadi minuscule[16].

Il est cependant une exigence à laquelle Pan ne renonce pas facilement. Il est trop près de la nature pour ignorer ce qui, dans ce paysage aride, est à la fois le plus rare et le plus utile: l'eau. Au Paneion d'El-Kanaïs, c'est le roi Séthi Ier (1312-1298) qui fit aménager une installation d'eau potable et le dieu Pan est mentionné dans l'inscription de 67/66 a.C. qui mentionne le curage de ce puits[17]. À Lakeita une inscription du règne de Claude (41-54 p.C.) dédie la citerne à Pan[18]. Au *Mons Claudianus*, sous Trajan, en 108/109 p.C., une citerne est également aménagée[19]. Même des coins fort éloignés et d'accès difficile, comme Aphrodito et Senskis, pouvaient offrir de l'eau de citerne au dieu Pan[20]. Au Sud de Bérénice, la source d'El-Abraq était sans doute aussi un domaine de Pan[21]. Cette présence de l'eau est une des constantes, peut-on dire, de la présence de Pan dans le désert.

[6] N° 23 du présent recueil.
[7] *Id.*, n° 35.
[8] *Id.*, n° 51.
[9] *De Koptos à Kosseir*, n°s 38-140.
[10] *Id.*, n°s 16-17, où Pan est nommé.
[11] *Id.*, n°s 26, 28, 33, 35.
[12] *Id.*, n°s 141, 143-145, 148, 150, 158-159, 163, 166, 170-172, 177-179, 181-182, 184-185.
[13] N°s 1 à 11 de ce recueil.
[14] *Id.*, n° 15.
[15] *Id.*, n° 17.
[16] N°s 59-63.
[17] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 12.
[18] *De Koptos à Kosseir*, n° 1.
[19] N° 37 du présent recueil.
[20] N°s 68 et 69 du présent recueil.
[21] *Cf. supra*, pp. 180-181.

Peut-être tient-on là la clef de la nature profonde de Pan. De même que l'eau est source de vie, de même Pan est dieu de la fécondité. Il est en effet très remarquable que le dieu, dans toutes les représentations qu'on en a, soit figuré en situation ithyphallique. Ainsi apparait-il dans toutes les gravures le représentant sur la paroi de la chapelle de l'ouadi Hammamat et dans les dessins beaucoup plus frustes des rochers d'El-Boueib, de Bir el-Aïn, ainsi que sur la pierre d'El-Allaki. Dans ces paysages qui sont bien les plus désolés du monde, Pan semble témoigner que la vie ne perd jamais ses droits. Il est frappant que, de nos jours encore, en un lieu qui fut voué à Pan, l'ouadi Bir el-Aïn, existe encore la croyance que, si l'on boit quelques gouttes suintant de la paroi rocheuse, on peut être assuré d'une descendance. Nous reçûmes nous-même, quand nous visitâmes cette vallée, l'invitation à boire une goutte de cette eau providentielle et à nous plonger, avant de redescendre dans la Vallée, dans le bassin formé par les rochers en haut de l'ouadi. Dans cette gorge surchauffée, Pan veillait au rafraichissement des chasseurs et des voyageurs. De même, dans les stations où on lui rendait un culte, un puits ou une citerne apaisait la soif et l'angoisse du pélerin du désert. Épuisé par les conditions de vie et de déplacement dans ces sables ou ces rochers, le voyageur trouvait certainement un grand réconfort à contempler Pan dans toute la vigueur de sa virilité. L'acte d'adoration était tout à la fois un acte de souvenir et d'espérance, en acte de confiance aussi dans ces lieux où l'homme est d'abord conscient de sa précarité. Dans la nature hostile, Pan se veut le témoin d'une humanité triomphante et affirmant son désir de se perpétuer. Dans un univers de mort, Pan est d'abord symbole de vie. On dirait qu'il tire sa force de la précarité même de ses abris. Cette image simple, mais essentielle, était bien faite pour redonner du courage à ceux qui se risquaient à traverser le désert ou à ceux qui étaient condamnés à y vivre. La figure de Pan du désert se distingue donc, par la simplicité de sa représentation, des autres images du dieu que peuvent offrir d'autres mythologies ou d'autres lieux.

Chronologie du culte de Pan:

Si les textes que nous avons rassemblés permettent d'étudier Pan, si l'on peut dire, dans l'espace, ils nous aident aussi à le suivre dans le temps.

Au Paneion d'El-Kanaïs, avons-nous vu [22], les textes s'étagent depuis Arsinoè Philadelphe jusqu'à Hadrien au moins, c'est à dire sur cinq siècles environ. Sur la route de Koptos à Kosseir, les inscriptions vont d'Auguste jusqu'à Maximin [23], couvrant à peu près deux siècles et demi. Dans l'ensemble que nous présentons aujourd'hui, les inscriptions les plus anciennes remontent à Ptolémée IV Philopator et les inscriptions les plus réçentes datent du IVe siècle p.C. Ni au *Mons Claudianus*, ni au *Mons Porphyrites*, ni dans l'ouadi Semna, ni de Koptos à Bérénice on ne rencontre d'inscriptions ptolémaïques; en revanche, dans l'ouadi Bir el-Aïn, deux inscriptions — mais deux seulement — datent de l'époque impériale (du règne de Domitien), la plupart de ces graffites appartenant à l'époque ptolémaïque avancée.

[22] Voir *Le Paneion d'El-Kanaïs*, pp. 30-31.
[23] Voir *De Koptos à Kosseir*, pp. 14-15.

D'autre part, le nom de Pan n'apparaît sur aucune pierre d'époque ptolémaïque provenant de la Vallée ou de provenance inconnue, sauf peut-être dans la dédicace faite par le stratège Lichas[24] et, à coup sûr, dans la dédicace faite par Sôtérichos, surveillant des caravanes[25], le premier de ces deux documents appartenant au règne de Ptolémée IV Philopator et le second, au règne de Ptolémée VIII Evergète II. Dans l'ouadi Abou Diyeiba un texte est daté de Ptolémée VI Philométor[26], les autres remontant, d'après l'écriture, à l'époque ptolémaïque avancée[27].

Ce qui frappe, dans cette répartition chronologique, c'est d'abord la persistance dans le temps du culte rendu à Pan. L'époque impériale n'a fait que reprendre une tradition de l'époque ptolémaïque, elle-même remontant à l'époque pharaonique, puisqu'on a vu que le culte de Min avait été institué, par exemple à El-Kanaïs, par Séti Ier. Ainsi le vieux dieu de la montagne et des sables a toujours été honoré par les maîtres de l'Égypte, puisque son culte demeura en vigueur durant sept siècles.

Ce qui surprend, en second lieu, c'est le déplacement, selon les époques, des zones du désert où Pan fut vénéré. Au Paneion d'El-Kanaïs, l'époque ptolémaïque voit fleurir les épigrammes, les actes de remerciement, les graffites où Pan est nommément cité; à l'époque impériale, au contraire, son nom n'apparait plus et on ne rencontre guère que des signatures. On a donc le sentiment qu'à cet endroit Pan recevait plus d'hommages à l'époque impériale. C'est le cas également à l'ouadi Bir el-Aïn. Mais, inversement, il faut attendre l'époque romaine pour voir le nom de Pan gravé, sous Tibère, au *Mons Porphyrites*[28] et, sous Auguste et puis Tibère, à l'ouadi Semna[29]. Au *Mons Claudianus*, le nom même de Pan n'apparaît pas sur la pierre, mais il faisait sans doute partie des «dieux associés» que mentionnent certains textes[30].

Il faut enfin porter une attention spéciale aux inscriptions de Panopolis[31] ou de Koptos[32] qui attestent l'existence en ces deux villes de sanctuaires du dieu Pan. Car c'est à partir de ces villes où il régnait que Pan a pris, comme les caravanes que surveillait Sôtérichos, le chemin de «la montagne de Koptos», comme dit le texte de la dédicace à «Pan de la Bonne Route». Ce n'est pas un hasard si furent institués à Panopolis, ville où Pan avait sa demeure, ces *Paneia* ou concours en l'honneur de Pan, provoquant l'affluence, dans cette ville, des adorateurs du dieu. On honorait le dieu dans sa ville d'origine, de même qu'à Koptos, point d'accès à la montagne, on lui avait ménagé un gîte. Pan court les pistes du désert, mais à partir de ces centres de diffusion de son culte. L'étude de la clientèle même du dieu nous le montre bien.

[24] N° 84 de ce recueil.
[25] N° 86 de ce recueil.
[26] N° 59.
[27] N°s 60 et 61.
[28] N° 18.
[29] N°s 54 et 55.
[30] N°s 42 ou 19.
[31] N° 79.
[32] N°s 78 et 86.

Les adorateurs de Pan:

En effet le dieu Pan a pris les routes, si l'on peut dire, qu'empruntèrent ses adorateurs. Mais avant d'étudier ces derniers et malgré notre souci d'éviter au lecteur une polémique dérisoire, nous devons dissiper une erreur qu'essaye d'alimenter un censeur caractériel. Certes, nous pourrions passer notre chemin, sans prêter attention à ces criailleries, en remarquant tout simplement que, sur plus de cent cinquante noms propres cités dans notre *De Koptos à Kosseir*, sept tout au plus ont prêté à ce qu'on n'ose appeler une critique, en sorte que cette contestation onomastique ne serait guère blessante, même s'il elle était fondée. Mais nous préférons dissiper l'équivoque.

The Bull, puisqu'il faut l'appeler par son nom, écrit: «Le commentaire est très souvent vicié parce que B(ernand) met en rapport tels et tels noms avec les conditions de vie au désert; mais il s'agit de gens *qui ont passé*[33] à ces sanctuaires de Pan ou qui ont résidé un temps aux carrières du Hammamat; ils n'y sont pas nés et n'y ont pas reçu de leurs parents un nom en rapport avec la géographie ou le climat du lieu ou avec le dieu Pan-Min». Et encore: «Comme dans le volume précédent (il s'agit là du *Paneion d'El-Kanaïs*), B(ernand) continue sa méthode très particulière d'interprétation des noms théophores de *ceux qui sont passés* comme soldats ou comme marchands au Paneion; il met en rapport les noms de ces adorateurs *de passage* avec le culte du lieu ou avec leur occupation au moment de *leur bref séjour*».

Hélas! Nous craignons que, pour sa part et selon son habitude, *the Bull* ne soit lui aussi *passé* bien vite et sur cette onomastique d'Égypte, qui visiblement le déroute, et sur les conditions de vie dans le désert, qui ne sont pas aisées à imaginer du fond d'un fauteuil plastifié et les pieds dans des pantoufles. Eh oui hélas!, dans l'Antiquité comme de nos jours, on naît et on meurt dans le désert, et quand on naît au bord mais qu'on n'a pas d'autre avenir que d'y aller travailler un jour, c'est tout pareil. Le désert n'est pas plus un lieu de *passage* que de *résidence* temporaire (ces mots sont plaisants appliqués aux conditions de vie des malheureux qui furent condamnés à passer leur vie là-bas). Cette archéologie si méprisante de l'anthropologie ferait bien «par un silence raisonnable, d'éviter d'accumuler des erreurs à propos de banalités». Faudrait-il démontrer que les carrières de Ptolémaïs font partie de l'histoire de cette cité, comme celles du Hammamat sont liées à Koptos et la chasse de l'ouadi Bir el-Aïn, à Panopolis? Il suffit d'un coup d'œil sur la carte et d'un peu de bon sens. «Que vient faire ici le ricin?» interroge *the Bull*. Pertinente question: en effet, deux grains d'ellébore auraient suffi.

Est-il de bonne foi d'écrire, après un «d'ailleurs» qui montre que ces réflexions n'ont pas de lien logique: «D'ailleurs B(ernand) semble imaginer des *chercheurs d'or* à l'image de ceux d'Amérique et de la *ruée vers l'or*; ce n'étaient pas les méthodes des administrations lagide et romaine pour l'exploitation des ressources minières». *The Bull* oublie que, deux pages plus haut, il nous reproche d'avoir cité le texte de Diodore sur les mines d'or.

[33] C'est nous qui soulignons. Ce matraquage verbal s'apparente à la méthode Coué.

Prend-il donc Diodore pour un réalisateur de «western»? Nous appelons tout simplement l'homme qui cherche de l'or un «chercheur d'or», comme celui qui cherche des poux un «chercheur de poux». La langue française a ses faiblesses, moins dommageables que ces erreurs de jugement. Car enfin, a-t-on besoin d'apprendre que *the Bull* dans sa vie, a vu un film de Charlie Chaplin? «À quoi riment», comme il l'écrit élégamment, de telles réflexions?

À côté des marchands, des soldats, des fonctionnaires en tournée, des voyageurs, ces déserts à l'Est du Nil étaient fréquentés et, peut-on dire, habités, par des gens des régions limitrophes. Ce n'est pas nous qui l'inventons, ce sont les inscriptions elles-mêmes qui le disent. Ainsi, au Paneion d'El-Kanaïs, un Apollonios, fils d'Horos, signale que son père est... d'Apollonopolis[34], c'est à dire d'Edfou, la ville la plus proche, et ces deux noms théophores sont bien en relation avec la ville d'Horus, qui était nommé Apollon en grec. Quand un homme s'appelle Herménis[35], nom formé sur Horus-Min, la solution la plus simple, quant à son origine, n'est-elle pas de supposer qu'il est d'une région honorant ces dieux là, ce qui est précisément le cas de la ville voisine, l'actuelle Edfou? Pour travailler dans les carrières du désert de l'Est égyptien, les carriers venaient-ils de l'autre bout de l'Égypte ou de l'Empire? C'est un carrier du Paneion d'El-Boueib qui nous répond, et qui ruine, d'un seul coup de pioche, la belle théorie sur «les gens de passage dans le désert»: l'homme est «de Koptos», Κοπτίτης![36]. Croit-on que le forgeron Orsès[37] est un Napolitain, par exemple, alors qu'il porte les noms d'Horus et d'Isis, parèdres d'Amon-Pan au Hammamat? Pense-t-on que le «gardien» Menroupachnoumis, fils de Psenchoumis[38] venait de la Chine, alors que les noms formés sur Chnoum sont fréquents au Hammamat[39]? Le gardien de la citerne de Lakeita[40] était-il fort différent du vieux Mohamed Hussein, qui nous conduisit près d'El-Boueib et qui était né, *stricto sensu*, dans ce désert, pour y garder durant toute sa vie un puits dont l'eau saumâtre, selon ses dires, avait fait fuir successivement ses quatre femmes?

Dans l'ouadi Bir el-Aïn, ces chasseurs qui viennent capturer des boucs sauvages prennent soin d'indiquer qu'ils sont «domiciliés dans la ville» de Panopolis et cinq précisent qu'ils sont clérouques[41]. Il ne s'agit pas d'un *safari* en terre lointaine, mais d'une chasse qui, pour être pratiquée dans le désert, n'en est pas moins dans les environs de la ville. Un certain Tryphon précise, lui aussi, qu'il est τῶν πολειτικῶν ἱππέων[42]. Viendra-t-on nous dire qu'il s'agit d'une chasse «de passage», alors qu'un texte nous assure qu'elle

[34] *Paneion d'El-Kanaïs*, n° 31.
[35] *Id.*, n°s 77-78.
[36] *De Koptos à Kosseir*, n° 158.
[37] *Id.*, n° 127.
[38] *Id.*, n° 74.
[39] *Id.*, p. 133.
[40] *De Koptos à Kosseir*, n° 1.
[41] N° 1 de ce recueil.
[42] *Id.*, n° 9.

est rituelle et a lieu à certaines nouménies[43]? Au *Mons Claudianus* et au *Mons Porphyrites*, où les travailleurs étaient nombreux, ce dont témoignent et les ruines et les textes[44], il est bien évident que c'est de la Vallée toute proche que venaient tous ceux qui avaient une activité dans cet énorme chantier. Par exemple, faut-il supposer que des gens venaient de Rome pour porter des petits paniers aux soldats en service au désert et les embrasser «en passant»? Passons. L'onomastique, bien entendu, est lié à la région et si l'on rencontre des Ammonios ou des Paminis, faut-il nier que c'est par ce que nous sommes dans le domaine d'Amon et dans celui de Pan? Le Paminis dont nous avons tout un dossier était un homme de ... Koptos[45], comme par hasard!

En un mot nous maintenons, même si cela dérange une vue cavalière, qu'un grand nombre de gens du désert n'ont pas fait qu'y passer: ils y ont vécu et en ont vécu, comme leurs parents et leurs descendants.

Est-il raisonnable de penser que Sôtérichos, préposé à la sécurité des caravanes, n'a fait le voyage qu'une fois[46]? Les Bédouins qui, aujourd'hui, traversent le désert toute leur vie, de la Vallée à la mer Rouge et inversement, riraient bien si on leur parlait d'un caravanier ne faisant qu'un passage et sans doute trouveraient-ils le mot juste pour saluer «cette découverte assez neuve»!

En ce qui concerne les militaires, l'idée d'un service «passager» dans le désert ne résiste guère mieux à l'analyse. Le général Lichas[47], qui chassait les éléphants, n'a pas participé à une unique battue. Nous connaissons assez sa carrière pour savoir que c'était un habitué du désert. Ce n'est pas en un jour non plus, ni peut-être en une génération, qu'Épaphroditos a acquis assez de connaissances et de pratique du désert pour devenir fermier des carrières et signer tant à l'ouadi Hammamat[48] qu'au *Mons Claudianus* et au *Mons Porphyrites*[49]. On sait qu'à l'époque romaine notamment, et malgré l'extrême mobilité des fonctionnaires impériaux, l'administration a spécialisé dans le désert un certain nombre de gens qui en connaissaient les conditions. L'adoption d'un surnom ne pouvait-elle, par conséquent, résulter de ce séjour prolongé dans un territoire très particulier?

Une fois installé dans les carrières qu'on exploitait, dans les postes fortifiés qui gardaient le désert contre les pillards ou les envahisseurs, sur les pistes des caravanes fréquentées, Pan reçut les hommages des voyageurs lointains que leur service ou leurs affaires appelaient dans ces lieux déshérités. Il avait alors pris les qualités de ceux qui étaient déjà venus là et les noms mêmes qu'on lui donnait étaient révélateurs de ses origines.

[43] *Id.*, n° 11.
[44] Voir la page de Letronne citée dans le commentaire de l'inscription n° 42.
[45] *Id.*, n° 78.
[46] N° 86.
[47] N°s 77 et 84.
[48] *De Koptos à Kosseir*, n°s 54-55.
[49] Ici n°s 42 et 21.

La personnalité de Pan:

Les inscriptions du Paneion d'El-Kanaïs nous ont présenté le dieu Pan comme une divinité avant tout secourable: c'est le dieu Sauveur (Σωτήρ)[50], le dieu Propice (Ἐπήκοος)[51]; il veille particulièrement sur les routes en tant que Εὔοδος[52] et sur les territoires de chasse en tant que Εὔαγρος[53]. Il est donc normal qu'on le trouve sur les pistes des déserts ou des montagnes, qu'empruntaient militaires, marchands ou mineurs, dont il incarne l'anxiété et les craintes légitimes.

Grâce aux inscriptions de la route de Koptos à Kosseir nous savons aussi que la divinité qu'on nommait tout simplement «Pan», ou bien «le dieu Pan», ou bien «le très grand dieu Pan», veillait sur les routes, puisqu'il était Εὔοδος et sur les montagnes, puisqu'il était Ὄρειος[54]. Les textes d'El-Boueib nous ont appris en outre qu'il était «Donneur d'or»[55], épithète inconnue jusqu'à la découverte de ce Paneion.

Le dossier rassemblé ici ne fait que compléter ce profil de Pan. Ami qu'on aborde directement, Pan n'est souvent appelé que par son nom et cette absence d'épithète convient bien à la simplicité de ce dieu des solitudes. Ainsi en est-il dans l'ouadi Bir el-Aïn[56], dans le Gebel Abou-Feidah[57], dans le Gebel Toukh[58], une fois au Gebel Dokhan[59], dans le graffite unique d'Abydos[60], à El-Allaki en Nubie[61]. Quand on veut souligner l'importance du dieu, on le qualifie de θεὸς μέγιστος, comme à l'ouadi Semna[62] et à Panopolis[63]. Des épithètes plus significatives lui sont parfois appliquées: ainsi, pour les chasseurs de l'ouadi Bir el-Aïn, il est Ὀρεόβατης (*Qui marche dans la Montagne*)[64]; pour Sôtérichos, surveillant des caravanes, il est Εὔοδος (*De la Bonne Route*)[65], épithète qu'il porte dans l'ouadi Abou Diyeiba[66], avec celle d'Ἐπήκοος et d'Εὐχαριστος[68]; sa camaraderie avec les soldats est soulignée par le participe συνστρατευόμενος (*Compagnon dans les expéditions*)[69], qui ne lui est appliqué qu'une fois. Enfin, pour qui ignorerait son nom égyptien, il est appelé de son nom Sarapis suivi de son nom Min, par les dédicants

[50] *Le Paneion d'El-Kanaïs*, nos 25, 39, 43. Voir index p. 169 s.v. σῴζω et σωτηρία.
[51] *Id.*, nos 8, 36, 37, 38.
[52] *Id.*, nos 1, 2, 10, 12, 21, 22, 27, 28, 36, 37, 38, 43, 44, 47-50, 54, 61, 62, 72, 78, 88.
[53] *Id.*, nos 8, 26, 29, 66.
[54] *De Koptos à Kosseir*, p. 17 donne les références.
[55] *Id.*, nos 158, 163, 166, 171, 181.
[56] No 5.
[57] No 17.
[58] No 15.
[59] No 18.
[60] No 81.
[61] No 83.
[62] Nos 54 et peut-être 55.
[63] No 79.
[64] Nos 1 et 4.
[65] No 86.
[66] No 60.
[67] Nos 59 et 62.
[68] No 60.
[69] No 3.

de Senskis[70]; de même, en Nubie, on le nomme simultanément Min et Pan[71]. Passeur des montagnes, guide du désert, compagnon de chasse ou de guerre, Pan est bien à l'image de ceux qui le vénérait. Et ces qualités expliquent, si l'on peut dire, ses fréquentations divines.

Les parèdres de Pan:

Au Paneion d'El-Kanaïs, avons-nous remarqué[72], le dieu Pan n'est associé qu'une seule fois à un autre dieu, en l'occurence Apollon[73], qui pourtant donne son nom à l'ancienne Edfou, appelée Apollonopolis Magna: dans cette action de grâce d'époque ptolémaïque avancée, semble-t-il, la présence d'Apollon s'explique par l'assimilation de ce dieu avec Horus, patron de la ville, et par le fait que le dédicant s'appelle lui-même Apollon, ce qui nous interdit, en dépit qu'on en ait, de le classer parmi ces adorateurs dits «de passage».

Sur la route de Koptos à Kosseir, d'autres dieux que Pan sont parfois honorés par les actes d'adoration. Ainsi Aphrodite à Abou Koueh[74], Isis Salvatrice à El-Boueib[75] ainsi que Hermès[76], Zeus[77] et «le dieu Sauveur[78]» à Kasr El-Banat. Ce sont là des cas isolés, car le plus souvent, à côté de Pan, sont nommés «les dieux qui partagent le même temple», comme on le lit quatre fois au Panaion de l'ouadi Hammamat[79] et une fois au Paneion d'El-Boueib[80], — ou «les dieux de l'endroit», comme on le trouve encore au Paneion de l'ouadi Hammamat[81]: il s'agit là d'Hathor et d'Harpocrate[82].

Notre nouveau dossier présente également des dieux qui sont honorés indépendamment de Pan et des dieux qui sont adorés conjointement avec lui. Dans le premier groupe, on trouve la Bonne Fortune, nommée une fois dans l'ouadi Bir el-Aïn, sans doute à l'époque ptolémaïque avancée[83], Amon, au même endroit et à la même époque[84], Zeus Soleil grand Sarapis qui apparaît au Gebel Fatireh[85], au Gebel Dokhan[86], et à Bérénice[87]. Sarapis est associé à Isis dans la dédicace faite par Lichas[88] et à Isis et Apollon, à Senskis[89].

[70] N° 69.
[71] Voir commentaire du n° 83.
[72] *Paneion d'El-Kanais*, p. 32.
[73] *Id.*, n° 72.
[74] *De Koptos à Kosseir*, n° 37.
[75] *Id.*, n° 154.
[76] *Id.*, n° 178.
[77] *Id.*, n° 15.
[78] *Id.*, n° 14.
[79] *Id.*, n°s 38, 40, 46, 47.
[80] *Id.*, n° 134.
[81] *Id.*, n° 42.
[82] *Id.*, p. 16.
[83] N° 7.
[84] N° 8.
[85] N°s 38 et 42.
[86] N° 21.
[87] N°s 71 et 72.
[88] N° 77.
[89] N° 69.

Zeus est invoqué par Sulpicius Sérénus combattant contre les Agriophages[90]. Isis, enfin, est invoquée seule, au Gebel Dokhan, comme «déesse très grande»[97] et comme «Isis aux dix-mille noms»[92].

Dans l'autre groupe que l'on peut distinguer, Pan est nommé explicitement en compagnie d'autres divinités: avec la Mère des Dieux Protectrice-des-armées, Arès Allié-dans-les-combats, Zeus Olympien Compagnon-dans-les-expéditions, dans l'ouadi Bir el-Ain[93]; avec les Nymphes, dans l'épigramme du Gebel Toukh[94]; avec la Bonne Fortune, dans l'ouadi Semna[95]; avec Isis de Senskis et Sarapis, au temple rupestre de Sikkait[96]; avec Isis et Harpocrate, à Koptos[97]; avec Triphis, à Panopolis[98]; avec des dieux et déesses partageant son temple, sans qu'on précise les noms de ces dieux, dans la dédicace de Sôtérichos[99]; avec Apollon-Aroéris, avec Harpocrate, avec Isis et Sarapis, dans l'ouadi Abou Diyeiba[100].

Ainsi les parèdres de Pan sont soit des divinités des régions limitrophes de ce désert de l'Est, soit des dieux assurant la protection des militaires et des voyageurs, soit des membres de cette triade que Pan-Amon forme avec Isis et Harpocrate. Il est intéressant de noter que, devant Sarapis et hormi le cas où l'assimilation de Sarapis et de Min est mentionnée, Pan n'est pas nommé, soit qu'il fût confondu avec lui, soit qu'il fût éclipsé par lui. Ainsi s'explique l'absence de Pan dans les inscriptions du Gebel Dokhan, du Gebel Fatireh et de Bérénice.

Dieu de la fécondité, de la sauvegarde, de la sécurité et de la santé, Pan, d'après nos textes, apparaît avant tout comme un dieu compréhensif, bienfaisant et protecteur. On est bien loin de ce Pan imaginé anachroniquement comme un précurseur de Casanova et du marquis de Sade, dont on écrivait, dans une revue de numismatique[101]! «Pan, dont je n'ignore tout de même pas que les dames et demoiselles dans la campagne et la forêt doivent se méfier, et même les garçons d'ailleurs». Notre Pan du désert n'est pas si dangereux — ou, si l'on préfère, si alléchant pour les vieillards jouant aux libidineux et pourtant contempteurs d'Henri Miller — et son état favori ne nous fera pas citer les pièces interdites de Paul Verlaine, bien qu'on «ait dérangé» Baudelaire pour évoquer, de façon fort livresque à vrai dire, «gorge triomphante», «pointes roses» et «gorge déjà formée». Ces débauches... de citations glacent le sang des lecteurs normalement constitués, qui «secouent la tête», comme on le leur conseille, mais en se tapant le front. Puisse Pan de la Bonne Route mettre un terme à ces déviations! La science s'en portera mieux.

[90] N° 87.
[91] N° 20.
[92] N° 22.
[93] N° 3.
[94] N° 16.
[95] N°s 54 et 55.
[96] N° 69.
[97] N° 78.
[98] N° 79.
[99] N° 86.
[100] N°s 59, 60, 62.
[101] Décidément la monnaie se dévalue! Voir, pour en être convaincu, *Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IVe section de l'École Pratique des Hautes Études*, I, *Hautes(?) Études Numismatiques*, 2 (1967), *Monnaies grecques*, p. 82.

TABLES DE CONCORDANCE ENTRE LES ÉDITIONS[1] CITÉES, CLASSÉES CHRONOLOGIQUEMENT, ET LA PRÉSENTE ÉDITION

1743. R. Pococke, *Description of the East*, I (1743), p. 277, n° 4: cf. n° 79.

1809. W. R. Hamilton, *Remarks on several parts of Turkey*, I: *Aegyptiaca* (1809), p. 263: cf. n° 79.

1818. Saint-Genis, *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, *Descriptions*, 2 (1818), Ière suite du chap. XI, pp. 22-23: cf. n° 79.

1821. G. Belzoni, *Voyage en Égypte*, traduction G. B. Depping, 2 (1821), pp. 90-91: cf. n° 69.

Id. Fr. Cailliaud, *Voyage à l'oasis de Thèbes* (1821), pl. VIII, 3: cf. n° 69.

Id. J. A. Letronne, *Journal des Savants* (1821), p. 182: cf. n° 79.

1822. E. Jomard, *Description de l'Égypte*, *Antiquités*, *Planches*, 5 (1822), pl. 56, fig. 13: cf. n° 79.

1823. J. A. Letronne, *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte* (1823), pp. 194-228: cf. n° 79.

1828. Th. Young, *Hieroglyphics*, 2 (1828), pl. 45: cf. n° 79.

1832. J. G. Wilkinson, *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 2 (1832):

Wilkinson	Présente édition	Wilkinson	Présente édition
p. 43	n° 21	p. 55	n° 38
p. 49	n° 27	*id.*	n° 39
p. 54	n° 37	*id.*	n° 48
id.	n° 42		

1835. J. G. Wilkinson, *Topography of Thebes* (1835), p. 417: cf. n° 68.

1840. W. Golénischeff, *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptiennes et assyriennes*, XIII (1840), pp. 75-96 et pl. VII, n°s 75-76: cf. n° 76.

Id. Nestor L'Hôte, *Lettres écrites d'Égypte* (1840), pp. 155-160: cf. n° 79.

1841. G. B. Brocchi, *Giornale delle osservazioni ne'viaggi in Egitto*, 2 (1841), pp. 176-177: cf. n° 37.

1842-1848. J. A. Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Égypte*, I (1842), II (1848):

Letronne I	Présente édition	Letronne I	Présente édition
pp. 103-119, n° 13	n° 79	pp. 433-434, n° 44	n° 22
pp. 149-199, n° 16	n° 42	pp. 453-463, n° 51 et 52	n° 69
pp. 153-199, n° 17	n° 21	pp. 463-464, n° 53	n° 71
pp. 382-383, n° 30	n° 70 gauche	p. 464, n° 54	n° 73
pp. 420-425, n° 39	n° 37	p. 464, n° 55	n° 74
p. 426, n° 40	n° 41	p. 464, n° 56	n° 75
pp. 427-429, n° 41	n° 38	Letronne II	
pp. 429-430, n° 42	n° 39	p. 453, n° 501	n° 17

[1] Les compilations usuelles (ILS, OGI, IGRR, *Sammelbuch*) sont présentées à la suite, avec un index des auteurs cités dans les lemmes, renvoyant à l'année de la publication.

1843. J. G. Wilkinson, *Modern Egypt and Thebes*, I (1843), p. 380: cf. n° 68.

1853. J. Franz, *apud* A. Boeckh, *Corpus Inscriptionum Graecarum*, 3 (1853):

Franz	Présente édition	Franz	Présente édition
n° 4713	n° 21	n° 4716[d 62]	n° 17
n° 4713[b]	n° 22	n° 4839	n° 69
n° 4713[c]	n° 37	n° 4841	n° 70 gauche
n° 4713[d]	n° 41	n° 4842[a]	n° 71
n° 4713[e]	n° 38	n° 4842[b]	n° 73
n° 4713[f], p. 356	n° 39	n° 4842[c]	n° 74
n° 4713[f]	n° 42	n° 4842[d]	n° 75
n° 4714	n° 79		

1848-1859. R. Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, XII (1848-1859):
pl. 75, n° 24: cf. n° 79.
pl. 100, n° 586: cf. n° 21.
pl. 100, n° 587: cf. n° 41.

1870. E. Miller, *Revue Archéologique* (1870), pp. 313-318: cf. n° 80.

1873. Th. Mommsen, *Corpus Inscriptionum Latinarum*, 3 (1873):
p. 8, n° 24: cf. n° 37.
p. 9, n° 25: cf. n° 39.

1874. E. Miller, *Revue Archéologique* (1874, I), pp. 43-45: cf. n° 38.

1875. T. D. Neroutsos, *Athenaion*, 3 (1875), pp. 83-86, n° 3: cf. n° 38.

1879. G. Lumbroso, *Mem. Acad. Lincei*, 3 (1879), p. 348: cf. n° 80.

Id. E. Miller, *Journal des Savants* (1879), pp. 476-477, n° 8: cf. n° 70 droit.

1884. L. Dietrichson, *Antinoos* (1884), p. 330: cf. n° 80.

1889. U. Bouriant, *Recueil de Travaux* etc..., XI (1889):

Bouriant	Présente édition	Bouriant	Présente édition
pp. 147-148 a, f, g,		p. 148, n° 2	n° 3
j, k-n, w.	n° 14	p. 149, n° 3	n° 5
p. 148 haut	n° 12	p. 149, n° 4	n° 4
p. 148, n° 1	n° 1		

Id. Iconomopoulos, *Revue des Études Grecques*, 2 (1889), pp. 164-168: cf. n° 82.

Id. A. H. Sayce, *Revue des Études Grecques*, 2 (1889), p. 175, n° 7[b]: cf. n° 15.

A. H. Sayce, *Revue des Études Grecques*, 4 (1891):

Sayce	Présente édition	Sayce	Présente édition
p. 53, n° 1	n° 5	pp. 55, n° 6	n° 6
pp. 53-54, n° 2	n° 1	p. 55, n° 8	n° 13
p. 54, n° 3	n° 11	p. 55, n° 9	n° 3
p. 55, n° 4	n° 2	p. 55, n° 10	n° 4
p. 55, n° 5	n° 7		

1893. G. Botti, *Notice du Musée d'Alexandrie* (1893):
p. 132, n° 2461: cf. n° 86.
p. 133, n° 2462: cf. n° 70 droit.

1894. U. Bouriant, *Mém. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VIII 3 (1894), p. 366[d]: cf. n° 15.

1894. J. P. Mahaffy, *Bull. Corr. Hell.*, 18 (1894), pp. 148-149, n° 3: cf. n° 77.

Id. M. L. Strack, *Athen. Mitt.*, 19 (1894):
- p. 227-229, n° 4: cf. n° 70 droit.
- p. 229-233, n° 5: cf. n° 86.

Id. U. Wilcken, *apud* J. G. Droysen, *Kleine Schriften*, 2 (1894), p. 438, note à p. 392[d]: cf. n° 77.

1895. J. P. Mahaffy, *The Empire of the Ptolemies* (1895):
- p. 185, § 118 et pp. 394-396: cf. n° 86.
- p. 271, n. 4: cf. n° 77.
- p. 395 et n. 1: cf. n° 70 droit.

1896. P. Jouguet, *Bull. Corr. Hell.*, 20 (1896), p. 264, n° 3: cf. n° 15.

1897. G. Botti, *Fouilles à la colonne théodosienne* (1897), pp. 33-34: cf. n° 38.

Id. M. L. Strack, *Die Dynastie der Ptolemäer* (1897):
- p. 237, n° 56: cf. n° 77.
- p. 257, n° 109: cf. n° 86.
- p. 257, n° 111: cf. n° 70 entier.

1898. H. R. Hall, *Classical Review*, 12 (1898), pp. 274-280, n° 1: cf. n° 85.

Id. J. G. Milne, *History of Egypt*, V: *Under Roman rule* (1898), p. 184, n° 2[a-b]: cf. n° 78.

1899. J. P. Mahaffy, *History of Egypt*, IV: *The Ptolemaic Dynasty* (1899), p. 138: cf. n° 85.

1900. Ch. Michel, *Recueil* (1900):
- p. 858, n° 1233: cf. n° 86.
- p. 859, n° 1236: cf. n° 77.

1901. J. Garstang, *El Arabah* (1901), p. 38, n° 25: cf. n° 81.

Id. M. L. Strack, *Archiv für Papyrusforschung*, I (1901), p. 205, n° 18: cf. n° 85.

1902. G. Botti, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, 4 (1902), p. 91, n° 51: cf. n° 87.

Id. R. Cagnat - M. Besnier, *Rev. Arch.* (1902, II), p. 439, n° 162: cf. n° 87.

1903. Seymour de Ricci, *Archiv für Papyrusforschung*, 2 (1903):
- p. 431, n° 11: cf. n° 78.
- p. 440, n° 48: cf. n° 38.
- p. 440, n° 50: cf. n° 87.
- p. 441, n° 52: cf. n° 44.

1905. J. G. Milne, *Catalogue du Musée du Caire, Greek inscriptions* (1905):
- pp. 12-13, n° 9291: cf. n° 80.
- pp. 28-29, n° 9286: cf. n° 78.
- pp. 34-35, n° 9277: cf. n° 38.

Id. Seymour de Ricci, *Comptes-rendus de l'Acad. des Inscr.* (1905), pp. 154-157, n° 1 et pp. 525-527: cf. n° 87.

1907. G. Lefebvre, *Recueil des inscr. gr. chrét. d'Égypte* (1907):
- n° 351, a-b: cf. n° 14.
- n° 352: cf. n° 13.

1908. Ch. Dubois, *Étude sur l'administration et l'exploitation des carrières dans le monde romain* (1908):
- pp. 57-58, n° 134: cf. n° 42.
- p. 58, n° 135: cf. n° 38.
- p. 59, n° 136: cf. n° 41.

p. 59, n° 138: n° 39.
pp. 59-60, n° 139: cf. n° 37.
p. 60, n° 140: cf. n° 44.
p. 67, n° 146: cf. n° 22.

1909. F. W. Green, *Proceed. Soc. Bibl. Arch.*, 31 (1909), pp. 322-323: cf. n° 51.
Id. J. Couyat, *Bull. Inst. Fr. Arch. Or. Caire*, VII (1909), pp. 27-28: cf. n° 20.
1910. J. Couyat, *Comptes-rendus Acad. Inscr.* (1910), p. 593 et pp. 580-585: cf. n° 51.
Id. R. Cagnat-M. Besnier, *Année épigr.* dans *Rev. Archéol.* (1910, II), p. 463, n° 207: cf. n° 51.
Id. Ad. Reinach, *Bull. Soc. Arch. Alex.*, XIII (1910), pp. 123-126: cf. n° 20.
Id. Thadée Smolenski, *BSA Alex.*, XIII (1910), pp. 27-34: cf. n° 79.
1911. E. Breccia, *Catalogue du Musée d'Alexandrie, Iscrizioni grecche* (1911):
n° 37ª (41): cf. n° 86.
n° 38 (51): cf. n° 70 entier.
n° 66 (91): cf. n° 87.
1912. A. J. Reinach et R. Weill, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, XII (1912), pp. 6-7, n° 3: cf. n° 78.
1913. K. Fitzler, *Archiv f. Pap.*, 5 (1913), pp. 422-423: cf. n° 51.
Id. Seymour de Ricci, *Revue épigraphique*, I (1913), p. 153, n° 1: cf. n° 84.
1916. F. H. Marshall, *Anc. Gr. Inscr. Brit. Mus.*, IV (1893-1916), pp. 192-193, n° 1064: cf. n° 85.
1917. G. Legrain, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 17 (1917), p. 75: cf. n° 87.
1918. J. Lesquier, *L'armée romaine d'Égypte* (1918):
p. 440, note 2: cf. n° 21.
p. 493, n° 16: cf. n° 20.
1919. P. Perdrizet-G. Lefebvre, *Les graffites grecs du Memnonion d'Abydos* (1919), n° 115-116: cf. n° 81.
1920. G. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Eg.*, 19 (1920), p. 174: cf. n° 87.
1933. U. Monneret de Villard, *Aegyptus*, 13 (1933), pp. 42-44: cf. n° 83.
1934. C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, 2, 1 (1934):

Scaife	Présente édition	Scaife	Présente édition
p. 124, n° 2	n° 33	pp. 122-123, n° 3	n° 29
pp. 119-120, n° 1	n° 20	pp. 123-124, n° 4	n° 25
pp. 120-121, n° 2	n° 24	pp. 125-126, n° 5	n° 22

1935. C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, 3, 2 (1935):
pp. 58-61: cf. n° 28.
pp. 62-63: cf. n° 18.
1936. R. Cagnat, *Année Épigraphique*, dans *Rev. Archéol.* (1936, II):
p. 276, n° 60: cf. n° 20.
p. 276, n° 61: cf. n°s 22 et 24.
1937. R. Cagnat, *Année Épigr.* dans *Rev. Arch.* (1937, II), p. 342, n° 58: cf. 28.
1939. H. A. Winckler, *Rock drawings of southern Upper Egypt*, 1 (1938-1939), pl. VIII: cf. n°s 64, 65, 66, 67.

1940. H.G. Pflaum, *Mém. Acad. Inscr.*, XIV, Ière partie (1940), pp. 220-221: cf. n° 80.
1949-1950-1951. L.A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), XII 2 (1950) et XIII 2 (1951):

Tregenza	Présente édition	Tregenza	Présente édition
1949:		*1950:*	
pp. 139-140, n° 1[a]	n° 46	pp. 85-98	n° 53
p. 140	n° 41	*1951:*	
p. 140, C[1]	n° 48	pp. 39-52	n° 51
p. 142	n° 25	pp. 46-48	n° 52
pp. 142-143	n° 33	pp. 47-50, fragm. 2	n° 54
pp. 143-144	n° 22	pp. 47-50, fragm. 3	n° 55
p. 144	n° 31	pp. 47-51, fragm. 4	n° 56
p. 145, n° 3	n° 32	p. 48	n° 57
pp. 146-150	n° 27	p. 53	n° 58

1952. D. Meredith, *The Journal of Egyptian Archaeology*, 38 (1952):
p. 108 et n. 3: cf. n° 27.
p. 108 et n. 4: cf. n° 28.
Id. A. Merlin, *Année Épigr.* dans *Rev. Archéol.* (1952), p. 83, n° 248: cf. n° 53.
1953. D. Meredith, *Chronique d'Égypte*, XXVIII, 55 (1953):

Meredith	Présente édition	Meredith	Présente édition
pp. 126-128, n° 1	n° 21	pp. 135-136, n° 9	n° 33
pp. 128-129, n° 2	n° 20	p. 139, n° 11	n° 32
pp. 129-131, n° 3	n° 2	p. 139, n° 12	n° 31
pp. 131-133, n° 4	n° 28	p. 139, n° 13	n° 30
p. 132	n° 27	p. 140, n° 14	n° 19
p. 133, n° 5 A	n° 29	p. 140, n° 16	n° 34
pp. 133-134, n° 6	n° 24	p. 140, n° 17	n° 35
pp. 133-135, n° 7	n° 18	p. 140, n° 18	n° 26
p. 135, n° 8	n° 25	p. 141, n° 19	n° 36

Id. D. Meredith, *The Journal of Egyptian Archaeology* (1953), p. 102: cf. n° 63.
Id. D. Meredith, *The Journal of Roman Studies*, 43 (1953), p. 39, fig. 14: n°s 64, 65, 66, 67.
1954. A. Merlin, *Année Épigr.* dans *Rev. Archéol.* (1954), p. 35, n° 121; cf. n° 65.
Id. D. Meredith, *Chronique d'Égypte*, XXIX 57 (1954):

Meredith	Présente édition	Meredith	Présente édition
pp. 103-105, n° 22	n° 42	p. 113, n° 31	n° 46
pp. 105-106, n° 23	n° 37	p. 113, n° 32	n° 48
pp. 107-108, n° 25	n° 37	pp. 114-115, n° 34	n° 47
pp. 108-109, n° 26	n° 39	pp. 115-116, n° 37	n° 50
pp. 109-110, n° 27	n° 38	p. 121, n° 73	n° 45
p. 110, n° 28	n° 44	pp. 122-123, n° 39	n° 49
pp. 111-112	n° 41		

Id. D. Meredith, *Chronique d'Égypte*, XXIX 58 (1954):

Meredith	Présente édition	Meredith	Présente édition
pp. 283-284, n° 1	n° 64	p. 284, n° 3	n° 66
p. 283, fig. 14	n° 65	pp. 285-287, n° 4	n° 68
pp. 283-284, n° 2	n° 67		

Id. P. M. Fraser, *The Journal of Egyptian Archaeology*, 40 (1954), pp. 128-129, n° 20: cf. n° 20.

1955. V. Ehrenberg et A. H. M. Jones, *Documents illustrating the reigns of Augustus and Tiberius* (2e édition, 1955):

p. 163, n° 360 A: cf. n° 64.
p. 163, n° 360 B: cf. n° 65.

Id. D. Meredith, *Chronique d'Égypte*, XXX 59 (1955):

Meredith	Présente édition	Meredith	Présente édition
p. 127, n° 1	n° 21	pp. 127-128, n° 4	n° 19
p. 127, n° 3	n° 24	p. 129, n° 8	n° 66

1956. D. Meredith, *Chronique d'Égypte*, XXXI 62 (1956), pp. 358-360: cf. n° 23.

Id. A. Merlin, *Année Épigr.* dans *Rev. Archéol.* (1956):

pp. 19-20, n° 54: cf. n° 47.
p. 20, n° 55: cf. n° 64.
p. 20, n° 56: cf. n° 67.
p. 20, n° 57: cf. n° 68.

1957. D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II):

p. 118, n° 1: cf. n° 59.
p. 118, n° 2: cf. n° 60.
p. 118, n° 3: cf. n° 61.
p. 119: cf. n° 62.

Id. D. Meredith, *The Journal of Egyptian Archaeology*, 43 (1957):

p. 62: cf. n° 75.
pp. 62 et 69: cf. n° 71.
p. 69: cf. n° 73.
p. 69: cf. n° 74.
p. 70: cf. n° 72.

1965. J. Dummer, *Neue Beiträge zur Geschichte der alten Welt*, 2 (1965), pp. 293-303: cf. n° 28.

1967. Th. Kraus, *Mitteil. Deutsch. Archaeol. Inst. Abt. Kairo*, 22 (1967):

pp. 154-155: cf. n° 43.
p. 197: cf. n° 21.
p. 198, n° 2: cf. n° 20.

1969. E. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine* (1969), pp. 464-470, n° 116: cf. n° 16.

1971. Th. Kraus, *Acta of the fifth epigraphic congress* 1967 (paru en 1971), pp. 391-395: cf. n° 40.

1971. G. Geraci, *Aegyptus*, 51 (1971):

Geraci	Présente édition	Geraci	Présente édition
p. 57	n° 18	p. 96	n° 65
pp. 66-67	n° 51	pp. 67 et 96	n° 66
p. 96	n° 64	p. 96	n° 67

1972. Kevin Herbert, *Greek and latin inscriptions in the Brooklyn Museum* (1972), pp. 19-22, n° 7 et pl. VII: cf. n° 77.

COMPILATIONS:

1892-1916. H. Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, I (1892), II (1(1902), III 2(1916):
n° 2612: cf. n° 39.
n° 5741: cf. n° 37.
n° 8908: cf. n° 87.

1903-1905. W. Dittenberger, *Orientis Graeci inscriptiones selectae*, I (1903), II (1905):

Dittenberger	Présente édition	Dittenberger	Présente édition
n° 82	n° 77	n° 678	n° 42
n° 86	n° 85	n° 701	n° 80
n° 132	n° 86	n° 717	n° 69

1908. R. Cagnat-P. Jouguet, *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, I, 5 (1908):

IGRR	Présente édition	IGRR	Présente édition
n° 1142	n° 80	n° 1256	n° 21
n° 1148	n° 79	n° 1257	n° 44
n° 1171	n° 78	n° 1258	n° 22
n° 1207	n° 87	n° 1259	n° 37
n° 1254	n° 38	n° 1260	n° 41
n° 1255	n° 42	n° 1274	n° 69

1915-1967. *Sammelbuch Griechischer Urkunden aus Ägypten*: F. Preisigke, I (1915), n°s 1-6000; F. Bilabel, IV (1931), n°s 7250-7514; V 2(1938), n°s 7655-8244; F. Bilabel-E. Kiessling, V 3(1950), n°s 8245-8963; E. Kiessling, VIII 2(1967), n°s 9826-10208.

Sammelbuch	Présente édition	*Sammelbuch*	Présente édition
n° 147	n° 12	n° 286	n° 1
n° 148	n° 14	n° 287	n° 11
n° 174	n° 77	n° 289	n° 7
n°s 218-219	n° 76	n° 290	n° 6
n° 228	n° 2	n° 293	n° 3
n° 285	n° 5	n° 294	n° 4

n° 2039	n° 70 entier	n° 8385	n° 71
n° 3743	n° 81	n° 8385	n° 75
n° 4282	n° 87	n° 8636	n° 17
n° 4383	n° 20	n° 8760	n° 83
n° 4532	n° 15	n° 8771	n° 85
n° 7306	n° 84	n° 8811	n° 78
n° 8161	n° 24	n° 8826	n° 44
n° 8162	n° 28	n° 8866	n° 77
n° 8163	n° 29	n° 8881	n° 86
n° 8164	n° 18	n° 9989	n° 33
n° 8165	n° 25	n° 9990	n° 19
n° 8166	n° 33	n° 9991	n° 25
n° 8320	n° 21	n° 9992	n° 32
n° 8321	n° 22	n° 10007	n° 46
n° 8322	n° 41	n° 10008	n° 48
n° 8324	n° 42	n° 10009	n° 45
n° 8325	n° 79	n° 10173	n° 51
n° 8384	n° 69		

1938-1964. *Supplementum Epigraphicum Graecum*, VIII 2(1938), XIII (1956), XIV (1957), XV (1958), XX (1964):

Tome	SEG	Présente édition	Tome	SEG	Présente édition
	n° 645	n° 20		n° 611	n° 19
	n° 646	n° 22	XIII	n° 612	n° 26
	n° 647	n° 28		n° 613	n° 32
	n° 648	n° 29		n° 614	n° 65
VIII 2	n° 649	n° 18	XIV	n° 885	n° 65
	n° 650	n° 25		n° 900	n° 19
	n° 651	n° 33		n° 862	n° 66
	n° 861	n° 83		n° 863	n° 42
	n° 601	n° 21		n° 864	n° 37
	n° 602	n° 20	XV	n° 865	n° 38
	n° 603	n° 22		n° 866	n° 44
	n° 604	n° 28		n° 867	n° 41
XIII	n° 605	n° 29		n° 868	n° 46
	n° 606	n° 24		n° 869	n° 48
	n° 607	n° 18		n° 870	n° 45
	n° 608	n° 25	XX	n° 670	n° 51
	n° 609	n° 33			

Inédits: n°s 9 et 10.

INDEX DES AUTEURS CITÉS DANS LES LEMMES, AVEC RÉFÉRENCE À L'ANNÉE DE LA PUBLICATION

Noms	Années	Noms	Années
Belzoni (G.)	1821	Legrain (G.)	1917
Bernand (E.)	1969	Lepsius (R.)	1859
Bilabel (F.)	1915-1967	Lesquier (J.)	1918
Botti (G.)	1893, 1897, 1902	Letronne (J. A.)	1821, 1823, 1842, 1848
Bouriant (U.)	1889, 1894	L'Hôte (Nestor)	1840
Breccia (E.)	1911	Lumbroso (G.)	1879
Brocchi (G. B.)	1841	Mahaffy (J. P.)	1894, 1895, 1899
Cagnat (R.)	1902, 1908, 1910, 1936	Marshall (F. H.)	1916
Cailliaud (F.)	1821	Meredith (D.)	1952 à 1957
Couyat (J.)	1909, 1910	Merlin (A.)	1952, 1954
Daressy (G.)	1920	Michel (Ch.)	1900
Dessau (H.)	1892-1916	Miller (E.)	1870, 1874, 1879
Dietrichson (L.)	1884	Milne (J. G.)	1898, 1905
Dittenberger (W.)	1903-1905	Mommsen (Th.)	1873
Dubois (Ch.)	1908	Monneret de Villard (U.)	1933
Dummer (J.)	1965	Neroutsos (T. D.)	1875
Ehrenberg (V.)	1955	Perdrizet (P.)	1919
Fitzler (K.)	1913	Pflaum (H. G.)	1940
Franz (J.)	1853	Pococke (R.)	1743
Fraser (P. M.)	1954	Presigike (F.)	1915-1967
Garstang (J.)	1901	Reinach (Ad.)	1910, 1912
Geraci (G.)	1971	de Ricci (Seymour)	1903, 1905, 1913
Golénischeff (W.)	1840	Saint-Genis	1818
Green (F. W.)	1909	Sayce (A. H.)	1889, 1891
Hall (H. R.)	1898	Scaife (C. H. O.)	1934, 1935
Hamilton (W. R.)	1809	Smolenski (Th.)	1910
Herbert (Kevin)	1972	Strack (M. L.)	1894, 1897, 1901
Iconomopoulos	1889	Tregenza (L. A.)	1949, 1950, 1951.
Jomard (E.)	1882	Weill (R.)	1912
Jouguet (P.)	1896. Cf. Cagnat	Wilcken (U.)	1894
Kiessling (E.)	1915-1967	Wilkinson (W. R.)	1832, 1835, 1843
Kraus (Th.)	1967, 1971	Winckler (H. A.)	1939
Lefebvre (G.)	1907, 1919.	Young (Th.)	1828

INDICES

I. NOMS GRECS ET TRANSCRITS EN GREC [1]

N.B. – Seuls figurent ici les noms de particuliers. Les noms de souverains et les toponymes, ainsi que les noms de dieux sont insérés dans l'index des mots grecs.

Ἀγαθόπους: Ποπλίωι Ἰουεντίφ[ι] Ἀγαθόποδι *51*, 14.
Ἄκκιος: Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ *38*, 7.
Ἀλέξανδρος: [Ἀλέξα]νδρος Ζηνοδώ[ρου] *60*, 4; Ἀλέξανδρος Σονδαίου *85*, 6.
Ἀλθήφιος(?) *7*, 4.
Ἀμμόνιος *9*.
Ἄμμων: Ἄμμωνε *14*, x.
Ἀμμώνιος: Ἀπολλώνιος Ἀμμωνίου *38*, 8.
Ἀμμῶνις: Ἀμμῶνις Κησωνίου *37*, λ; Ἀμμῶνις Τυράνκων(?) *33*.
Ἀναξίλαος *14*, i.
Ἀνδρέας *1*, 31.
Ἀνδρώνικος *2*, 1.
Ἄννιος: Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1.
Ἀνώκανος: ἐπὶ Ἀνώκανῳ *22*, 6.
Ἀούιτος: Ἀουίτου *42*, 6.
Ἀπόασις: Ἀ. Μιορβόλλου *85*, 10.
Ἀπολλίναρις: Τιβέριος Κλαύδιος Ἀπολλινάρις *79*, 3.
Ἀπόλλων *14*, p; Ἀπόλονε *12*, 1
Ἀπολλώνιος *1*, 7; *11*, 9; *11*, 12; Ἀπολλώνιο[ς] *25*, 7-8; Ἀπολ(λώνιος) *45*, 1; Ἀπολλώνιος *76*, 1 et 3; Ἀ. Ἀμμωνίου *38*, 7-8; Ἀ. Ἀρτεμιδώρου *1*, 15; Ἀπολλώνι[ος Θέων?] *26*; [Ἀ]πολλωνίου Λογγίνου *18*, 2; Ἀ. Πανίσκου *1*, 22; Ἀ. Παπτίσιος *1*, 23; Ἀ. Σαραπίωνος *8*, 1; Ἀ. Σκέλετος *6*, 1.
Ἄρειος: Λεωνίδου τοῦ Ἀρείου *66*, 4.
Ἀρσάχις: *14*, t.
Ἀσκληπιάδης *4*, 5; Ἀ. Ἀσκληπιάδου *11*, 17.
Ἀτρῆς: ἐπὶ [Ἀ]τρῆτος ἐπισκό[που] *27*, 7.
Ἄττιος: Εὔφημος Λουκίου Ἀττίου Φήλικος *66*, 1.

Βάσσος: κεντυρίας Βάσσου *51*, 21.
Βίκτωρος *14*, n.

Γναῖος: Σουλπίκιος υἱὸς Γναίου *87*, 12.

Δανιῆλ *14*, j.
Δεξικράτης *1*, 6.
Δεξιός: Δ. ἱεροφύλαξ τοῦ Πανός *5*, 1; Δεξιῶι φυλάρχηι *4*, 3.
Δημήτριος *11*, 13; Δημήτ[ριος] *73*, 2.
Δίδυμος *28*, 2.
Διονύσιος: Διονυσίου τοῦ Λυσιμάχου *59*, 5.
Διωνυσόδωρος: Τρύφων Διωνυσοδώρου *10*, 2.
Δωσίθεος: Θεόδωρος Δωσιθέου *1*, 10.

Ἐαισμός: Ἐαισμοῦ εὐαγ[ὴς] γῆα *14*, a.
Εἰωσῦφ *14*, s.
Ἐμ – – – *11*, 8.
Ἐνκόλπιος: ἐπὶ Ἐνκολπίῳ ἐπιτρόπῳ *38*, 5.
Ἐπαφρόδειτος: Ἐ. δοῦλος Σειγηριανός *42*, 4.
Ἐπαφρόδιτος: Ἐ. Καίσαρος Σιγηριανός *21*, 3; ἐπ' Ἐπαφ(ροδίτου) *43*.
Ἐπίμαχος *17*, 4-5.
Ἑρμογένης: Θεογένης Ἑρμογένους *11*, 11.
Ἑρμόφιλος *61*, 7.
Ἑρμῶν: [Σπενμῖνι]ς Ἑρμώνος *60*, 5; Σπενμῖνις Ἑρμώνος *61*, 3; – – – μινις Ἑρμώνος *61*, 4.
Εὔκριτος *1*, 9.
Εὔφημος *66*, 1.
Ἐχέφυλος *70*, 6.

Ζηνόδωρος: [Ἀλέξα]νδρος Ζηνοδώ[ρου] *60*, 4; – – – Ζηνοδώρου *61*, 2.

Ἠλίας *14*, f.
Ἡλιόδωρος *4*, 6.
Ἡρακλείδης: Ἡρακλεῖδε *14*, e; Πανίσκος Ἡρακλείδου *1*, 14; Πλούταρχος Ἡρακλείδου *1*, 17; διὰ Ἡρακλείδου *39*, 3; διὰ Ἡρακλείδου ἀρχιτέκ(τονος) *41*, 3; Ἡ. Πανίσκου *1*, 24; Ἡ. Ποσιδωνίου *1*, 25.

[1] Les chiffres en italiques renvoient aux numéros des inscriptions dans le recueil; les chiffres qui suivent renvoient aux lignes des inscriptions.

Ἡρακλῆς *11*, 20.
Ἡρκουλανός *25*, 2-3.

Θεογένης: Θ. Ἑρμογένους *11*, 11.
Θεόδωρος *1*, 10; *14*, n.
Θεόφιλος *14*, w.
Θέων *25*, 9; Ἀπολλώνι[ος Θέων?] *26*; Πανίσκος Θέωνος *3*, 6.
Θολεμαῖος: Θολεμαίου *51*, 19.

Ἰανουάριος *13*.
Ἰκαδίων: Σωτήριχος Ἰκαδίωνος *86*, 4.
Ἰμούθης: [Ἰμ]ούθης Πα[ώτος] *60*, 6; Ἰμούθης Πα[ώ]τος *61*, 4.
Ἰναρῶς: Παπτῖσις Ἰναρῶτος *1*, 16.
Ἰουέντιος: Ποπλίου Ἰουεντίου Ῥούφου *51*, 3; Ποπλίωι Ἰουεντίω[ι] *51*, 13.
Ἰούλιος: Φλαυιὸς Ἰούλιος *27*, 1.
Ἰσάκ *14*, u.
Ἰσιδω- - - *57*, 5.
Ἰσίδωρος *14*, g; Ἰσιδώρου *16*, 1; Ἰσιδώρῳ *16*, 2; Ἰσίδωρος Πανίσκου *1*, 27; Ἰσίδωρος Πανίσκου *1*, 28; Πανίσκος Ἰσιδώρου *1*, 13.
Ἰωάνης *29*, 1-2.
Ἰωάννης *14*, h; *14*, n.

Καμβύσης *48*.
Κέλερ: Μάρκος Παπείριος Κέλερ *20*, 3.
Κενήσω *11*, 18.
Κεφάλων: Κ. Ἡρακλείδου *1*, 20.
Κησώνιος: Ἀμμωνις Κησωνίου *37*, B.
Κλειτόμαχος *11*, 10.
Κλεομένης: Νικαγόρας Κλεομένους *63*.
Κόμης *58*, 1.
Κούιντος: Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπάτῳ *38*, 6.
Κῦρος *1*, 30.

Λάχης *1*, 8.
Λεωνίδης: Λεωνίδου τοῦ Ἀρείου *66*, 4.
Λεώντιος *14*, b.
Λιβία *58*, 2.
Λίχας: Λ. Πύρρου *77*, 4; [Λίχας] Πύρρου *84*, 4.
Λόνγινος: [Α]πολλωνίου Λονγίνου *18*, 2.
Λούκιος: Εὔφημος Λουκίου Ἀττίου Φήλικος *66*, 1; Λουκίο[υ Οὐήρου] *73*, 5.
Λούπος: ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου *20*, 3.
Λυσᾶς: Λ. Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1.
Λυσίμαχος: Διονυσίου τοῦ Λυσιμάχου *59*, 5.

Μάξιμος *14*, c.
Μάρκος: Μ. Παπείριος Κέλερ *20*, 3; ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου *20*, 3; Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου *21*, 3.
Μαρτίαλις: ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι *21*, 3; ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλει *42*, 5.
Μελίτιος: Μελιτίου π(ραι)π(οσίτου) *28*, 1.
Μενέλας(?) *36*.
Μένιππος: τῷ Μενιππ(ο)ίο γόνῳ *16*, 3.
Μέρσις: τὸ [προσ]κύ[νημ]α Μ[έρσι] *51*, 25.
Μεσσουῆρις: Μ. Πετα...έου *11*, 1.
Μέττιος: Μεττίου Φούφου *16*, 4.
Μιόρβολλος: Ἀπόασις Μιορβόλλου *85*, 10.
Μιώσιος *14*, n.

Νεκτώριος *14*, m.
Νικαγόρας: Ν. Κλεομένους *63*.
Νικάνωρ *1*, 11; Νικάνωρ...ρου *11*, 14.
Νικόλαος *7*, 1.

Ὄπτατος: Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπάτῳ *38*, 7.
Ὀσεραπιακός *36*.
Οὐαλουέννιος: ἐπὶ Οὐαλουεννίωι Πρείσκῳ *41*, 1.
Οὔηρος: καὶ Λουκίο[υ Οὐήρου] *73*.
Οὐλπιος: διὰ Οὐλπί[ου- - -] *19*, 3; Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου *21*, 3.

Παμῖνις *78*, 3.
Παναχάτης: Παναχάτῃ *28*, 2-3.
Πανίσκος *14*, k; Πανί[σκος?] *62*, 4; Πανίσκου *59*, 6; Πανίσκος Ἡρακλειδου *1*, 14; Πανίσκος Θεώνος *3*, 6; Πανίσκος Ἰσιδώρου *1*, 13; Πανίσκος Πανίσκου *1*, 18 et 26; Πανίσκος Σαραπίωνος *1*, 21; Πανίσκος Ὡρίων[ος] *14*, 9; ἐπὶ Πανίσκου Πτολλίδος *78*, 7; Ἡρακλείδης Πανισκου *1*, 24; Ἰσίδωρος Πανίσκου *1*, 27 et 28; Πετοσῖρις Πανίσκου *1*, 12.
Πανκράτις *24*, 1.
Πανούτ *34*.
Παπείριος: Μάρκος Παπείριος Κέλερ *20*, 3.
Παπτῖσις: Π. Ἰναρῶτος *1*, 16; Ἀπολλώνιος Παπτίσιος *1*, 23.
Παράνιος: ἅμα Παρανίῳ *28*, 2.
Παρθένιος: Π. υἱός *78*, 4; Παμῖνις Παρθενίου *78*, 4.
Παῶν *14*, l.
Παώς: [Ἰμ]ούθης Πα[ώτος] *60*, 6; Ἰμούθης Πα[ώ]τος *61*, 4-5; ὑπὸ Παῶτος *86*, 6.
Περιγένης: Περιγένῃ *1*, 2.
Πετα...έου *11*, 1.

Πετοκᾶς *61*, 8.
Πετοσῖρις *1*, 12.
Πικῶς *11*, 19.
Πιτῖς: υἱοὶ Πιτῖ[τ]ος *7*, 2.
Πλόκαμος: Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1.
Πλούταρχος: Π. Ἡρακλείδου *1*, 17.
Πολύφαντος *69*, 1.
Πόπλιος: Ποπλίου Ἰουεντίου Ῥούφου *51*, 2; Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1; Ποπλίωι Ἰουεντίω[ι] *51*, 13.
Ποσιδώνιος: Ποσιδώνιος Σαραπίωνος *1*, 19; Ἡρακλείδης Ποσιδωνίου *1*, 25.
Πρεῖσκος: ἐπὶ Οὐαλουεννίωι Πρείσκῳ *41*, 2.
Προκυληιανός: ἐπὶ (ἑκατοντά)ρχ(ου) Προκυληιανοῦ *21*, 3.
Πτολεμαῖος: Π. Πτολεμαίου *11*, 16.
Πτολλίς: ἐπὶ Πανίσκου Πτολλίδος *78*, 7.
Πτόλλους: Πτόλλουκος *81*, 3.
Πύρρος: Λίχας Πύρρου *77*, 4; [Λίχας] Πύρρου *84*, 4.

Ῥάμμιος: ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι *21*, 3; ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλει *42*, 5.
Ῥουτίλιος: ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου *20*, 3.
Ῥοῦφος: Μεττίου Ῥούφου *16*, 4; Ποπλίου Ἰουεντίου Ῥούφου *51*, 3.

Σαραπίων: Ἀπολλῶνιος Σαραπίωνος *8*, 2; Πανίσκος Σαραπίωνος *1*, 21; Ποσιδώνιος Σαραπίωνος *1*, 19.
Σειγηριανός: Ἐπαφρόδειτος δοῦλος Σειγηριανός *42*, 4.
Σείμων: υἱοὶ Σείμωνος *7*, 6.
Σερηνός: Σουλπίκιος υἱὸς Γναίου Κουιρίνα Σερηνός *87*, 13.
Σερούιος: ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου *79*, 5.
Σευηρός: Φάνιος Σευηρός *22*, 3.
Σεύθης *4*, 6.
Σιγηριανός: Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός *21*, 3.
Σίμιλις: – – – [Σουλπίκιος Σί]μιλις *19*, 3; ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου Σιμίλεως *79*, 5.
Σκέλετος: Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος *1*, 7; Ἀπολλώνιος Σκέλετος *6*, 2.
Σουλπίκιος: – – – [Σουλπίκιος Σί]μιλις *19*, 3; Σ. υἱὸς Γναίου *87*, 12; ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου *79*, 5; Σπενμῖνις Ἑρμῶνος *61*, 3; [Σπενμῖνι]ς Ἑρμῶνος *60*, 5.
Συνδαῖος: Ἀλέξανδρος Συνδαίου *85*, 6.
Σωκράτης *25*, 5-6.
Σώνκις(?) *31*.
Σω. . . αρσις *11*, 15.
Σωτήρ: Μ[έρσι] καὶ [Σω]τῆ[ρος] *51*, 27-28.
Σωτήριχος: Σ. Ἰκαδίωνος.

Τοτοής: – – – Τοτοήτος *61*, 6.
Τοῦτος *69*, 1.
Τρύφων: Τ. Διωνυσοδώρου *10*, 1.
Τυρανκών: Ἀμμᾶνις Τυρανκών *33*.

Ὑπατέλας *14*, o.

Φαίδοσις *11*, 7.
Φάνιος: Φ. Σευηρός *22*, 3.
Φήλιξ: Εὔφημος Λουκίου Ἀττίου Φήλικος *66*, 1.
Φλαυιός: Φ. Ἰούλιος *27*, 1.
Φλῶρος: σπίρης Φλώρου *51*, 20-21.

Χαρίμορτος: Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι *85*, 8.
Χρήσιμος: Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου *21*, 3; ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων Χρησίμου *42*, 5.
Χριστός: Χρι(στός) *14*, l.
Χρυσάφης *14*, d.

Ὠνῆς *61*, 5.
Ὡρίων: Πανίσκος Ὡρίωνος *14*, 9.
Ὧρος *1*, 29.

– – – μινις Ἑρμῶνος *61*, 4.
– – – συχις *60*, 7.
– – – ων *7*, 5.

II. NOMS ET SURNOMS LATINS

Nous groupons en une seule liste les noms et surnoms latins, les transcriptions grecques figurant dans la liste sous leur forme latine. Nous suivrons l'ordre alphabitique des gentilices et, quand ils manquent, des surnoms. Pour les noms transcrits en grec, l'un ou l'autre des *tria nomina* peut se retrouver dans l'index I, à sa place alphabétique.

Quintus Accius Optatus: Κουίντῳ Ἀκκίῳ Ὀπτάτῳ *38*, 7.
Poplius Annius Plocamus: Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1.
Annius Rufus *39*, 1.
Apollonius Longinus: [Ἀ]πολλωνίου Λονγίνου *18*, 2.
Arrius Julianus: jusso legati Arrius Juli[anus] *53*, 5.

Lucius Attius Felix: Εὔφημος Λουκίου Ἀττίου Φήλικος *66*, 1.
Bassus: κεντυρίακ Βάσσου *51*, 21.
Caesonius: Ἀμμωνις Κησωνίου *37*, B.
Chresimus: ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων Χρησίμου *42*, 5.
Tiberius Claudius Apollinaris: Τιβέριος Κλαύδιος Ἀπολλινάρις *79*, 3.
Encolpius: ἐπὶ Ἐνκολπίῳ ἐπιτρόπῳ *38*, 5.
Epaphroditus Sigerianus: Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός *21*, 3; Ἐπαφρόδιτος δοῦλος Σειγηριανός *42*, 4; ἐπ' Ἐπαφ(ροδίτου) *43*.
Fanius Severus *22*, 3.
Florus: σπίρης Φλώρου *51*, 20-21.
Herculanus: Ἡρκουλανός *25*, 2-3.
Ianuarius: Ἰανουάριος *13*.
Flavius Iulius: Φλαυιός Ἰούλιος *27*, 1.
L(ucius) Iulius Ursus *68*, 2.
Poplius Iuventius Agathopus: Ποπλίωι Ἰουεντίω[ι] Ἀγαθόποδι *51*, 13.
Poplius Iuventius Rufus: Ποπλίου Ἰουεντίου Ῥούφου *51*, 2.
C(aius) Luconius *47*, 1-2.
Lysas: Λυσᾶς Ποπλίου Ἀννίου Πλοκάμου *65*, 1.
Maximus: Μάξιμος *14*, c.
Mettius Rufus: Μεττίου Ῥούφου *16*, 4.
Sextus Mevus Celer: Primus Sex(ti) Mevi Celeris *67*.
Munatius Felix: [s]up Munatio Felic(e) *53*, 3.
C(aius) Numidius Eros *64*, 1.
Marcus Papirius Celer *20*, 3.
Proculeianus: ἐπὶ (ἑκατοντά)ρχ(ου) Προκυληιανοῦ *21*, 3.
Rammius Martialis: ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι *21*, 3; ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλει *42*, 5.
Marcus Rutilius Lupus: ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου *20*, 3.
Scaeva: tur(mae) Scaevae *47*, 5-6.
Serenus: voto Serenus aram instruxit *87*, 3.
Sulpicius Serenus: Σουλπίκιος υἱὸς Γναίου Κουιρίνα Σερηνός *87*, 13.
Servius Sulpicius Similis: ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου Σιμίλεως *79*, 5; --- [Σουλπίκιος Σίμ]ιλις *19*, 3; per Sulpicium Simi(le)m *37*, c.
Marcus Trebonius Valens: M(arco) Trebonio Valente *68*, 5.
Marcus Ulpius Chresimus: Μάρκου Οὐλπίου Χρησίμου *21*, 3.
Ulpius Himerus: sub Ulpio Himero *53*, 4.
Ulpius: διὰ Οὐλπί[ου---] *19*, 3.
Valvennius Priscus: ἐπὶ Οὐαλουεννίωι Πρείσκῳ *41*, 1.
Lucius Verus: καὶ Λουκίο[υ Οὐήρου] *73*, 5.

III. MOTS GRECS

α: Παῦνι α *51*, 1; Παῦνι ᾱ *52*, 1; Φαμενὼθ α' *80*, 15.
ἀγαθός: Ἀγαθῇ Τύχῃ *14*, v; ἀγαθῇ Τύχηι *51*, 2; Ἀγαθῆι [Τύχηι] *52*, 3; ἀγαθοῦ φίλου *66*, 5; ἐπ' ἀγαθῷ *69*, 8; Ἀγατῇ Τύχῃ *7*, 3.
ἅγιος: τῷ ἁγίῳ τόπῳ *28*, 2.
Ἀγριόφαγος: Ἀγριοφάγους δει[νοτάτους] *87*, 13.
ἀγών: *82*, 2.
ἀδελφή: βασιλίσσης Κλεοπάτρας τῆς ἀδελφῆς *70*, 3.
Ἀδρειανός: Ἀδρειανοῦ τοῦ κυρίου *22*, 5.
Ἀδριανή: ὁδὸν καινὴν Ἀδριανὴν *80*, 8.
Ἀδριανός: Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *21*, 1; Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *42*, 1; αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *42*, 7; Τραιανοῦ Ἀ[δριανοῦ] *44*, 3; Τραιανὸς Ἀδριανὸς Σεβαστός *80*, 4; Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *87*, 11.
Αἴγυπτος: ἐπάρχου Αἰγύπτου *20*, 3; ἐπάρχῳ Αἰγύπτου *21*, 3; ἐπάρχωι Αἰγύπτου *42*, 5; τῆς Αἰγύπτου *51*, 10; πάντων τῶν μετάλλων τῆς Αἰγύπτου *51*, 18; ἐπάρχου Αἰγύπτου *79*, 5.
αἰώνιος: αἰωνίου νίκης *21*, 1; ὑπὲρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νείκης *42*, 1.
Ἀκαρνάν: Λίχας Πύρρου Ἀκαρνάν *77*, 4; [Λίχας] Πύρρου Ἀκαρνάν *84*, 4.
Ἀλεξανδρεύς: Ἀπολλώνιος Ἀμμωνίου Ἀλεξανδρεύς ἀρχιτέκτων *38*, 7-9.
ἄλλος: [καὶ] τὰ ἄλλα --- [ὅσα] καθήκει ζῷ[α] *11*, 3; καὶ τἄλλα ξένια *86*, 11; τοῖς ἄλλοις θεοῖς *86*, 12.
ἅμα: ἅμα Παρανίῳ *28*, 2; καὶ ἅμα τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις] *69*, 9.
Ἄμμων: Ἄμμωνι κυρ[ίωι] *8*, 3.

ἀμφότερος: ἀμφ[ο]τέρ[ων] *51*, 28-29.
ἀναγνώστης: *13*.
ἀνανεόω: ἀνενέωσα *28*, 3.
ἀνατίθημι: ἀνέθηκα *69*, 8; ἀνέθηκε *36*; ἀνέθηκε *51*, 10; ἀνέθηκεν *22*, 4; *38*, 10.
ἀνήρ: ἡγεμόνι ἐπ' ἀνδρῶν *1*, 3.
ἀντιγραφεύς: [ἀντι]γραφεύς *60*, 8; [ἀντι]γραφεύς *61*, 6-7.
Ἀντινόου: ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἀντινόου *80*, 9.
Ἀντώνινος: ἔτους ιβ' Ἀντωνίνου Καίσαρος *78*, 6.
ἀπελεύθερος: Σεβαστοῦ ἀπελευθέρου *42*, 5; ἀπελευθ[έρωι αὐ]τοῦ *51*, 14.
ἀπό: ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἀντινόου *80*, 9; ἀπὸ δεξιῶ[ν] *74*, 5; ἀπὸ ἐπικίου Νῖλος *29*, 2-3; ἀπὸ θεμελίου *69*, 7; ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρου[ς] *86*, 10.
Ἀπόλλων: [Ἀπόλλωνι] τῶι καὶ Ἀροήρει *59*, 3; καὶ τῷ Ἀπόλλωνι *69*, 4.
ἀποστέλλω: στρατηγὸς ἀποστάλεις *77*, 5; [στρατηγὸς ἀ]ποστάλεις *84*, 5; ὁ ἀπεσταλμένος ὑπὸ Παῶτος *86*, 6.
ἀργύρεος: φιάλην ἀργυρᾶν *69*, 12; φιάλιον ἀργυροῦν *69*, 10.
Ἄρης: Ἄρηι Νικηφόρωι Εὐάγρωι *85*, 6; Ἄρηι Συμ(μ)άχωι *3*, 2.
Ἀρόηρις: [Ἀπόλλωνι] τῶι καὶ Ἀροήρει *59*, 4.
Ἀρποχράτης: [καὶ] Ἀρποχράτη[ι] *60*, 2; Ἴσιδι καὶ Ἀρποχράτῃ καὶ Πανί *78*, 2.
Ἀρσινόη: καὶ βασιλίσσηι Ἀρσινόη *77*, 2; [βασιλίσσηι Ἀρ]σινόηι *84*, 2; καὶ βασιλίσσης Ἀρσινόης *85*, 2.
ἀρχιερεύς: ἀ. μέγιστος *80*, 5.
ἀρχικυνηγός: *2*, 1; *11*, 1.
ἀρχιλάτομος: ἀρχιλατόμοις *28*, 3.
ἀρχιμεταλλάρχης: ἀρχιμεταλλάρχου *51*, 6.
ἀρχισωματοφύλαξ: [τῶν ἀρχισω]ματοφυλάκων *70*, 8; τῶ[ν] ἀρχισωματοφυλάκων *86*, 5.
ἀρχιτέκτων *38*, 9; διὰ Ἡρακλείδου ἀρχιτέκ(τονος) *41*, 3; ἀρχ[ιτε]κτόν[ων] *51*, 30-31.
ἄρχομαι: ἤρξατο τὸ ἔργον *79*, 5.
ἀσφάλεια: παρεξόμενος τὴν ἀσφάλειαν *86*, 9.
ἀσφαλής: διὰ τόπων ἀσφαλῶν *80*, 10.
ἀτρήστος: ἀτρήσ(τ)οι(ο) *16*, 4.
Αὐρήλιος: [Μάρκ]ου Αὐρηλί[ου] *73*, 4.
αὐτοκράτωρ: αὐτοκράτωρ Καῖσαρ, Θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 1; αὐτοκράτωρ τὸ β' *80*, 6; ὑπὲρ αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ *20*, 1; [ὑπὲρ αὐτοκράτο]ρος Καίσ[αρος] Νέρουα Τραι]ανοῦ *79*, 1; αὐτοκράτορος Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ *79*, 7; αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *21*, 1; *42*, 7; αὐτοκράτορος [Καίσαρος] Τραιανοῦ Ἀ[δριανοῦ] *44*, 2; αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *87*, 10; [ὑπὲρ αὐτοκράτορος] Τιβερίου *52*, 2.
αὐτός: οἱ ὑπ' αὐτὸν τεταγμένοι *85*, 11; καὶ τοῦ συνπαντὸς αὐτοῦ οἴκου *20*, 2; *42*, 1; καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκου] *79*, 2; καὶ τῆς τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας *42*, 2; ἀπελευθ[έρωι αὐ]τοῦ *51*, 14; ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων *38*, 11; καὶ τῶν τέ[κνων αὐτ]ῶν *70*, 6; τῶν τέκνων α[ὐτῶν] *86*, 3; καὶ αὐτῶι Ποπλίωι *51*, 13.
ἄφθονος: ὑδρεύμασιν ἀφθόνοις *80*, 12.

β: (ἔτους) β *42*, 7; (λιτρῶν) β *69*, 12; αὐτοκράτωρ τὸ β' *80*, 6.
βάζιος: βαζίου *51*, 7-8.
βασιλεύς: βασιλ[εῖ Πτολεμαίωι] *59*, 1; βασιλεῖ Πτολεμαίωι *77*, 1; [βασιλεῖ Πτολ]εμαίωι *84*, 1; τῶν βα[σιλέων] *75*, 2; ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου *70*, 1; *85*, 1; *86*, 1.
βασιλίσση: βασιλίσσηι Ἀρσινόηι *77*, 2; [βασιλίσσηι Ἀρ]σινόηι *84*, 2; βασιλίσσηι Κλεοπ[άτραι] *59*, 2; καὶ βασιλίσσης Ἀρσινόης *85*, 2; καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας *70*, 2; καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτ[ρα]ς τῆς γυναικός *70*, 3; καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας *86*, 2.
Βερενίκη: τῶν ἐκ Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης *85*, 4.
Βερενίκη: ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἀντινόου *80*, 9.
Βερνίκη: ἐπάρχου Βερνίκης *51*, 5.
βοηθέω: (ὁ) βοηθῶν *14*, w.
Βουκόντιος: εἴλης Βουκοντίων *20*, 4.
βούλομαι: τοῖς βουλομένοις *46*, 1-3.
βωμός: τὸν βωμόν *87*, 14.

γ: Φνμενώθ γ *1*, 1; ὕτατος τὸ γ' *80*, 7.
Γαλλιηνός: [(ἔτους). . Γ]α[λ]λιηνοῦ *69*, 2.
γῆα: εὐαργ[ὴς] γῆα *14*, a.
Γερμανικός: – – – [Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ] – – – *19*, 2; Γερμανικοῦ Δακικοῦ *20*, 1; [Τραι]ανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ *79*, 1 et 7.
γίγνομαι: γενόμενος ὧδε *66*, 2.
γόνος: τῷ Μενιππ(ο)ίο γόνῳ *16*, 3.
Γορτύνιος *86*, 4.
γυνή: τὴν γυναῖκα μοῦ *58*, 4; Κλεοπάτρας τῆς γυναι[κός] *86*, 2; Κλεοπάτ[ρα]ς τῆς γυναικός *70*, 4.

δ: Ἐπεὶφ δ *3*, 7; Παχὼν δ *66*, 6.
Δακικός: Δακικὸν *37*, B; Νέρουα Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ *20*, 1; [Τραι]ανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ [Δ]ακικοῦ *79*, 1; Τραιανοῦ Σεβαστοῦ Γερμανικοῦ Δακικοῦ *79*, 7.
δεινός: Ἀγριοφάγους δει[νοτάτους] *87*, 13.

δεκαδάρχης: *20*, 4.
δεξιός: ἀπὸ δεξιῶ[ν] *74*, 5.
δεσπότης: τοῦ δεσπότου *75*, 4.
δεύτερον: τὸ δεύτερον *77*, 7; [τὸ δ]εύτερον *84*, 7.
δημαρχικός: δημαρχικῆς ἐξουσίας *80*, 5.
διά: διὰ Ἡρακλείδου *39*, 3; διὰ Ἡρακλείδου ἀρχιτέκ(τονος) *41*, 3; διὰ Οὐλπί[ου – – –] *19*, 3; διὰ τόπων ἀσφαλῶν *80*, 9.

διάδοχος: ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος *85*, 7.
διαλαμβάνω: σταθμοῖς καὶ φρουρίοις διειλημμένην ἔτεμεν *80*, 13-14.
διάσημος: ὁ διασημότατος *27*, 2.
δίδωμι: εὐχὴν ἔδωκα *24*, 3; τάσδε ἔδωκαν λατομίας εὑρεῖν *16*, 2.
Διόνυσος: Διονύσωι *84*, 3.
δοῦλος: Ἐπαφρόδειτος δοῦλος Σειγηριανός *42*, 4.
δυό: δυὸ τίχ(η) *78*, 6.

ἐάν: ἐὰν ὧδε ὁ[μ]οῦ [χ]έσῃ *15*, 2.
ἐγώ: τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις] *69*, 9.
εἴλη: εἴλης Βουκοντίων *20*, 4.
εἰμι: ὄντος πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις Ἀουίτου *42*, 6.
εἷς: εἷς θεός *14* w.
εἰς: ἀπὸ Βερενίκης εἰς Ἀντινόου *80*, 9; εἰς τὴν [θή]ραν *11*, 6; εἰς (τὴ)ν χ(άλ)ασιν τῶν κιόνων *28*, 3.
εἰσελαστικός: *82*, 1.
– – – εισιδ – – – *49*, 1.
Εἶσις: Εἴσιδι Μυριωνύμῳ *22*, 1.
ἐκ: ἐκ [τ]ῶ[ν]|[ἐμῶν κα]μάτων *69*, 8; ἐκ τῶν ἐμῶν καμάτων *69*, 12; τῶν ἐκ Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης *85*, 4.
ἑκατόνταρχος: (ἑκατόντα)ρχ(ος) *22*, 4; *24*, 2; ἐπὶ (ἑκατοντά)ρχ(ου) *21*, 3; (ἑκατοντά)ρχ(ου) *42*, 6; (ἑκατοντά)ρχ(ῳ) *38*, 7; *41*, 2.
ἐκκλησία: καθολικὴ ἐκκλησία *28*, 1; καθολικὴν ἐκκλησίαν *27*, 6.
ἐλέφας: τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων *77*, 6-7; [ἐπὶ τὴν θήραν] τῶν ἐλεφάν[των] *84*, 6; τὴν θήραν τῶν ἐλεφάντων *85*, 9.
ἐμός: ἐκ [τ]ῶ[ν]|[ἐμῶν κα]μάτων *69*, 8; ἐκ τῶν ἐμῶν καμάτων *69*, 12.
ἐν: ἐν τῶι Ὀφιάτηι *51*, 11.
ἐνορύσσω: ἐνώρυξα τὸν λάκκον *69*, 13.
ἐνταῦθα *27*, 4-5.
ἔξειμι: ἡνίκα ἐξῇει – – – *71*, 3.
ἐξοδία: εὐχὴν ἐξοδίας *3*, 5.
ἐξουσία: δημαρχικῆς ἐξουσίας *80*, 5.
ἐπαρχικός *28*, 2.
ἔπαρχος: ἐπάρχου Αἰγύπτου *20*, 3; ἐπάρχου Αἰγύπτου *79*, 5; ἐπάρχου Βερνίκης *51*, 5; ἐπάρχῳ Αἰγύπτου *21*, 3; *42*, 5.
ἐπεί *51*, 2.
Ἐπείφ *3*, 7; Ἐπείφ *22*, 5; Ἐπείφ ῆ *65*, 2.
Ἐπήκοος: Πανὶ Ἐπηκ[όωι] *59*, 3; Πανὶ Ἐπηκόῳ *62*, 2-3.
ἐπί: ἐπὶ τὴν συναγ[ω]γὴν τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας *86*, 7; ἐπὶ τὴν θήραν *1*, 4; *4*, 5; *5*, 2; *77*, 6; *84*, 6; *85*, 8; ἡγεμόνι ἐπ' ἀνδρῶν *1*, 3; ἐπὶ [Ἀ]τρῆτος ἐπισκό[πο]υ *27*, 6; ἐπὶ (ἑκατοντά)ρχ(ου) *21*, 3; ἐπ' Ἐπαφ(ροδίτου) *43*; ἐπὶ Μάρκου Ῥουτιλίου Λούπου *20*, 2; ἐπὶ Πανίσκου *78*, 7; [ἐπὶ – – –]ρωνίου *69*, 3; ἐπὶ Σερουίου Σουλπικίου *79*, 5; ἐπὶ τῶν πλῶν *86*, 8; ἐπ' ἀγαθῷ *69*, 8; ἐπὶ Ἀνώκανῳ *22*, 6; ἐπὶ Ἐνκολπίῳ ἐπιτρόπῳ *38*, 5; ἐπὶ Οὐαλουεννίωι Πρείσκῳ *41*, 1; ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλι *21*, 3; ἐπὶ Ῥαμμίωι Μαρτιάλει *42*, 5.
ἐπικαλέω: ἐπικαλούμενος Ὀσεραπιακός *36*.
ἐπίκιον: ἀπὸ ἐπικίου Νῖλος *29*, 3-4.
ἐπίκωμος: *45*, 2.
ἐπιτάσσω: τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων *42*, 2.
ἐπιτροπεύω: ἐπιτροπεύοντος τῶν μετάλλων *21*, 3.
ἐπίτροπος: ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων *42*, 5; τῷ ἐπιτρόπῳ(?) *22*, 6; ἐπὶ Ἐνκολπίῳ ἐπιτρόπῳ *38*, 6; καὶ ἐπιτρόποις *51*, 15.
ἐπιτυχία: τῆς τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας *42*, 2.
ἐργάζομαι: τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις] *69*, 9.
ἔργον: τὸ ἔργον *51*, 33-34; ἤρξατο τὸ ἔργον *79*, 5; πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις *42*, 6; ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων *38*, 11; τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων *42*, 2.
Ἑρμοπολίτης: τοῦ Ἑρμοπολίτου *29*, 6-7.
Ἐρυθρά: παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν *80*, 11.
ἔρχομαι: καθήκει ἐλθόντας κυνηγεῖν *11*, 2; ἐλθόντες *11*, 5; [ὅταν] ἦλθεν ὑπὸ νόον τινός *11*, 5.
Ἑτεννεύς *85*, 10.
ἔτι: καὶ ἔτι *5*, 1.
ἔτος: [ἔτους? – – –] *52*, 1; [(ἔτους – –)] *73*, 3; (ἔτους) β *42*, 7; [(ἔτους) . .Γ]α[λ]λιηνοῦ *69*, 2; (ἔτους) η' *78*, 5; ἔτους $\overline{\text{ιβ}}$ *78*, 6; (ἔτους) ιβ *79*, 7; ἔτους ις *18*, 4; *20*, 4; (ἔτους) θ Κλαυδ(ίου) *66*, 5; (ἔτους) κα' *3*, 7; ἔτους κα *80*, 15; (ἔτους) κβ *4*, 1; (ἔτους) ς *1*, 1; (ἔτους) ιε *2*, 2; (ἔτους) $\overline{\text{κβ}}$ *22*, 5; (ἔτους) κγ *5*, 1; (ἔτους) λε Καίσαρος *65*, 2; ἔτους μ *51*, 1; (ἔτους) μα *86*, 13.
εὐαγής: εὐαγ[ὴς] γᾶ *14*, a.
Εὔαγρος: Ἄρηι Νικηφόρωι Εὐάγρωι *85*, 5.
εὐεργέτης: καὶ εὐεργέτηι *51*, 16; θεῶ[ν Εὐεργ]ετῶν *70*, 5; θεῶν Εὐεργετῶν *85*, 5; *86*, 3.

Εὔοδος: [Πανὶ Εὐό]δωι *60*, 1; Πανὶ Εὐόδωι *86*, 12.
εὑρίσκω: εὑρεῖν *16*, 3.
εὐτυχέω: εὐτύχ[ει] *25*, 1.
εὐτυχής: ὕδρευμα εὐτυχέστατον *37*, B.
εὐχαριστέω: εὐχαριστήσας *69*, 3 et 13; εὐχαριστῶν *28*, 2.
Εὐχάριστος: [Πανὶ Εὐό]δωι Εὐχ[αρίστωι] *60*, 1.
εὐχή: εὖχην ἔδωκα *24*, 3; εὐχὴν ἐξοδίας *3*, 5.
Ἐφίπ: *18*, 4.
ἐφίστημι: οἱ καὶ [ἐπι]στήσ[αν]τες *51*, 32-33; ὁ καὶ ἐπιστήσας *51*, 22.
ἔχω: Πᾶνα ἔξ[ει κεχολωμένον] *15*, 3.

ς: (Ἔτους) ς *1*, 1.

Ζεύς: Διὶ Ἡλίωι *21*, 2; *38*, 1; *42*, 3; *71*, 1; *72*; Διὶ Ὀλυμπίωι *3*, 3.
ζμάραγδος: ζμαράγδου *51*, 7.
ζῴδιον *69*, 6.
ζῷον: [ὅσα] καθήκει ζῷ[α] *11*, 4.

η: Ἐπείφ ῆ *65*, 2; (ἔτους) ῆ *78*, 5.
ἡγεμών: ἡ. Θηβαίδος *27*, 3; ἡγεμών *85*, 11; [ἡγ]εμόνα *75*, 1; Διονυσίου τοῦ Λυσιμάχου ἡγέμ[ονος] *59*, 5; ἡγεμόνι ἐπ' ἀνδρῶν *1*, 3.
ἥκω: *5*, 2; *81*, 4; ἥκω⟨ι⟩ *65*, 2.
Ἥλιος: Διὶ Ἡλίωι *21*, 2; *38*, 1; *42*, 3; *71*, 1; *72*.
ἡμεῖς: τοῦ κυρίου ἡμῶν *21*, 2.
ἡμέτερος: πάτρη ἡμετέρη *16*, 5.
ἡνίκα: *16*, 4; *71*, 3.

θάλασσα: παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν *80*, 11.
Θάσιος *63*.
θεά: Ἴσιδι θεᾷ μεγίστηι *20*, 2; Ἴσιδος θεᾶς μεγίστη[ς] *78*, 7.
θεμέλιον: ἀπὸ θεμελίου *69*, 7.
θεός: Εἷς θεός *14* w; Θεοῦ Νέρουα υἱωνός *80*, 3; Θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 1; θεοῖς μεγά[λοις] *59*, 4; [Θεοῖς Φιλο]μήτορσι *59*, 2; θεοῖς [Φιλοπάτορσι] *77*, 2; *84*, 2; [συ]ννάοις θεοῖς --- *19*, 1; τοῖς σύννάοις θεοῖς *21*, 2; *42*, 3; [τοῖς σύν]νάοις θεοῖς *69*, 5; τοῖς συννά[οις Θεοῖς] *71*, 2; θεοῖς μεγίστοις *78*, 3; [Πανὶ Εὐό]δωι Εὐχ[αρίστωι | θεῶι] *60*, 2; Πανὶ θεῶι μεγίστωι *51*, 12; *79*, 2; [Πανὶ θεῶι μεγίστωι] *52*, 5; τῶι Θεῷ [Σ]αρ[άπιδι] *69*, 10; (Μη)τρὶ θεῶν *3*, 1; Θεῶ[ν Εὐεργ]ετῶν *70*, 5; Θεῶν Εὐεργετῶν *85*, 5; *86*, 3; Τρίφιδος καὶ Πανὸς θεῶν μεγίστων *79*, 4; θεῶν Φιλοπατόρων *85*, 3.
Θηβαίς: ἡγεμὼν Θηβαίδος *27*, 3; στρατηγοῦ τῆς Θηβαίδος *86*, 7.
θηρά: εἰς τὴν [θή]ραν *11*, 6; ἐπὶ τὴν θήραν *1*, 4; *4*, 5; *5*, 3; *77*, 6; *84*, 6; *85*, 9; κυνηγεῖν τὴν θήραν τράγους *11*, 3.
θηροφύλαξ: ⟨θη⟩θηροφύλακι *1*, 3; φυλάρχηι καὶ θηροφύλακι *4*, 3.
Θώθ: *86*, 13.

ι: Ἐφίπ ῑ *18*, 4; Θὼθ ῑ *86*, 13; Καιὰκ ι *5*, 1; ἔτους ιβ *78*, 6; (ἔτους) ιβ *79*, 7; (ἔτους) ιε *2*, 2.
ἱερεύς: [Σωτ]ὴρ ὁ ἱερε[ὺς?] *73*, 3.
ἱερόν: τὸ ἱερὸν ἐποίει *20*, 2; ἱερὸν *51*, 11; ἐποίησα τὸ ἱερόν *69*, 5; τὸ ἱερὸν ἐποίησα *69*, 14; ἱερὸς εἰσελαστικὸς οἰκουμενικὸς ὀλύμπιος ἀγών *82*, 1; ἱερὸς ὁ τόπος *15*, 1.
Ἱεροσόλυμα: εἰς τ(ὴ)ν χ(άλ)ασιν τῶν κιόνων Ἱεροσολύμων *28*, 3.
ἱεροφύλαξ: ἱεροφύλαξ τοῦ Πανός *5*, 1.
ιθ̄: Παχὼν ιθ *79*, 7.
ις̄: ἔτους ις *18*, 4: ἔτους ις Τραιανοῦ *20*, 4.
ἱππεύς: ἱππεῖς *4*, 6; τῶν πολειτικῶν ἱππέων *10*, 4.
ἱππικός: σπείρης πρώτης Φλαουίας Κιλίκων ἱππικῆς *42*, 6.
Ἶσις: Ἶσι καὶ Σάραπι *62*, 1; Ἴσιδι θεᾷ μεγίστηι *20*, 2; καὶ τῇ Ἴσιδι *69*, 4; τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενκειτηνεῖ *69*, 11; καὶ Ἴσιδι *77*, 4; Ἴσιδι καὶ Ἀρποχράτῃ καὶ Πανὶ *78*, 2; προστάτης Ἴσιδος *78*, 7.

κα: (ἔτους) κα' *3*, 7; ἔτους κᾱ *80*, 15; Παυνὶ κα *69*, 14; δημαρχικῆς ἐξουσίας τὸ κα' *80*, 6.
καθαιρέω: δυὸ τίχ(η) καθ(αιρεθέντα) *78*, 6.
καθήκω: νουμηνίαις (α)ἷς καθήκει *11*, 2; [ὅσα] καθήκει ζῷ[α] *11*, 4.
καθολικός: καθολικὴν ἐκκλησίαν *27*, 5; καθολικὴ ἐκκλησία *28*, 1.
Καιάκ: Καιὰκ ι, *5*, 1.
καινός: ὁδὸν καινὴν Ἀδριανὴν *80*, 8.
Καῖσαρ: Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ *20*, 1; αὐτοκράτορος Καίσαρος *21*, 1; Ἐπαφρόδιτος Καίσαρος Σιγηριανός *21*, 3; τοῦ κυρίου Καίσαρος Τραιανοῦ *38*, 4; [Τρα]ιανοῦ Καίσαρος *40*, 2; Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *42*, 1 et 7; [Καίσαρος] Τραιανοῦ Ἀ[δριανοῦ] *44*, 2; ἔτους μ Καίσαρος *51*, 1; Τιβερίου Καί[σαρος] *52*, 2-3; (ἔτους) λε Καίσαρος *65*, 2; ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος *78*, 1; Τιβερίου Καίσαρος *78*, 5; ἔτους ιβ' Ἀντωνίνου Καίσαρος *78*, 6; Καίσ[αρος Νέρουα Τραΐ]ανοῦ *79*, 1; Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ *79*, 7; Καῖσαρ. θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 1; αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἀδριανοῦ *87*, 10.

καλός: Σώνκις καλέ *31*.
κάματος: ἐκ [τ]ῶ[ν|ἐμῶν κα]μάτων *69*, 8; ἐκ τῶν ἐμῶν καμάτων *69*, 13.
κατά: ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρου[ς] *86*, 10.
κατακομίζω: το[ῖς] κατακομίζουσι *86*, 10.
κατασκευάζω: ὁ κατασκευάσας *27*, 4; κατασκεύασεν *42*, 4.
κβ: (ἔτους) κβ *4*, 1; (ἔτους) κβ *22*, 5; λεγε(ῶνος) κβ *41*, 2.
κγ: (ἔτους) κγ *5*, 1.
κε: κε̄ *2*, 2.
κέλευσμα: κελεύσματι *16*, 4.
κεντυρία: κεντυρίας Βάσσου *51*, 21.
κζ: Μεχεὶρ κζ΄ *69*, 2; Μεχεὶ[ρ] κζ *69*, 14.
κη: Φαρμουθὶ κη̄ *42*, 7.
Κιλίξ: σπείρης πρώτης Φλαουίας Κιλίκων ἱππικῆς *42*, 6.
κίων: εἰς (τή)ν χ(άλ)ασιν τῶν κιόνων *28*, 3.
Κλαύδιος: (ἔτους) θ Κλαυδ(ίου) *66*, 5; Τιβέριος Κλαύδιος *79*, 3; Τιβερίου Κ[λαυδίου Νέρ]ωνος υἱός *79*, 3.
Κλεοπάτρα: βασιλίσσηι Κλεοπ[άτραι] *59*, 2; βασιλίσσης Κλεοπάτρας τῆς ἀδελφῆς *70*, 2; καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτ[ρα]ς τῆς γυναικός *70*, 4; καὶ βασιλίσσης Κλεοπάτρας *86*, 2.
Κόπτος: ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρους *86*, 10.
Κουιρίνα: *79*, 3; *87*, 12.
κουράτωρ: κουρ(άτωρ) *25*, 4; κουράτορος σπείρης Φλώρου *51*, 20.
κρηπίς: κρηπίδι *16*, 5.
κυνηγέω: κυνηγεῖν *11*, 2.
κυνηγός: πολιτικοὶ καὶ κυνηγοὶ *1*, 4; κυνηγοὶ Πανοπολίτου *1*, 11; κυνηγοὶ *7*, 2; [κυ]νηγ[οὶ] *7*, 7; οἱ ὑπογεγραμμένοι κυνηγοὶ *5*, 2; κυνηγὸς πρῶτος *1*, 6; κυνηγός *3*, 6.
Κυρηναῖος *3*, 6.
κυρία: παρὰ τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενσκειτηνεῖ *69*, 11.
κύριος: Ἄμμωνι κυρ[ίωι] *8*, 3; Τραιανοῦ τοῦ κυρίου *20*, 4; Ἀδρειανοῦ τοῦ κυρίου *22*, 5; τοῦ κυρίου ἡμῶν *21*, 1; τοῦ κυρίου Καίσαρος *38*, 3; Καίσαρος τοῦ κυρίου *78*, 6; Ἀδριανοῦ Σεβαστοῦ τοῦ κυρίου *87*, 11.

λ: (ἔτους?) λ *83*, 3; Φαρμουθὶ λ *4*, 1.
λάκκος: ὀρύξας [τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος *69*, 7; ἐνώρυξα τὸν λάκκον *69*, 14.
λαοτομέω: λαοτόμουν *16*, 5.
λατομία: λατομίας *16*, 3.
λε: (ἔτους) λε Καίσαρος *65*, 2.
λεγεών: λεγε(ῶνος) κβ *41*, 2; τῆς τερτιανῆς λεγεῶν(ος) *51*, 4-5.
λιβανωτικός: τὰ λιβανωτικὰ φορτία *86*, 11.
λιθεία: τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας *86*, 8.
λίτρα: (λιτρῶν) β *69*, 12.
λοιπός: καὶ λοιποῖς τεχνίταις *28*, 3.

μ: ἔτους μ Καίσαρος *51*, 1.
μα: (ἔτους) μα *86*, 13.
Μαλλίτης; *37* c.
Μαξιμιανόπολις: ἐπισκό[πο]υ Μαξιμιανοπόλ(εως) *27*, 8.
μαργαρίτης: μαργαρίτου *51*, 8.
Μάρκος: [Μάρκ]ου Αὐρηλί[ου] *73*, 3.
μεγάς: θεοῖς μεγά[λοις] *59*, 4; μεγάλωι Σαράπιδι *21*, 2; *38*, 1; *42*, 3; *71*, 1; *72*; τῶν μεγάλων Πανείων *82*, 3; ἀρχιερεὺς μέγιστος *80*, 5; θεοῖς μεγίστοις *78*, 3; Πανὶ θεῶι μεγίστωι *51*, 12; [Πανὶ θεῶι μεγίστωι] *52*, 5; Πανὶ θεῶι μεγίστωι *79*, 2; Τρίφιδος καὶ Πανὸς θεῶν μεγίστων *79*, 4; Ἴσιδι θεᾷ μεγίστηι *20*, 2; Ἴσιδος θεᾶς μεγίστη[ς] *78*, 7.
μέταλλα: ἐπιτροπεύοντος τῶν μετάλλων *21*, 3; μισθωτὴς τῶν μετάλλων *42*, 4; ἐπιτρόπου τῶν μετάλλων *42*, 5; πάντων τῶν μετάλλων *51*, 9 et 17.
Μεχεὶρ: Μεχεὶρ κζ΄ *69*, 2; Μεχεὶρ τρίτηι *20*, 4; καὶ [μην]ὸς Μεχεὶ[ρ] κζ *69*, 14.
μήν: καὶ [μην]ὸς Μεχεὶ[ρ] κζ *69*, 14; menos Pamen(oth) *64*, 3; μηνὸς Παυνὶ κα *69*, 14.
μητήρ: (Μη)τρὶ θεῶν *3*, 1.
μηχανικός: *76*, 2.
Μίν: Μὶν Πανός *83*, 1; τῷ Σαράπιδι τῷ Μινὶ *69*, 13.
μισθωτής: μ. τῶν μετάλλων *42*, 4.
μνημοσύνη: μνημ[οσύνης χάριν] *62*, 3.
μοναχός: *1*, 29-31; Ἀπόλονε μουναχός *12*, 2; γᾶα τοῦ μοναχοῦ *14*, a.
Μυριώνυμος: Ἐΐσιδι Μυριωνύμῳ *22*, 1.

ναός: τὸν ναόν *21*, 2; *42*, 3; τὰ περὶ τὸν ναόν *21*, 2; καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα *42*, 3.
νείκη: ὑπὲρ σωτηρίας καὶ αἰωνίου νείκης *42*, 1.
Νέρουα: Καίσαρος Νέρουα Τραιανοῦ *20*, 1; Καίσ[αρος Νέρουα Τραι]ανοῦ *79*, 1; Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ *79*, 7; θεοῦ Νέρουα υἱωνός *80*, 3.
Νέρων: Τιβερίου Κ[λαυδίου Νέρ]ωνος υἱός *79*, 3.
νικάω: Ἀγριοφάγους δει[νοτάτους νικήσας] *87*, 14.
νική: αἰωνίου νίκης *21*, 1; ὑπὲρ σωτηρ[ίας καὶ νίκης] *44*, 1.
Νικήφορος: Ἄρηι Νικηφόρωι Εὐάγρωι *85*, 5.
Νῖλος: ἀπὸ ἐπικίου Νῖλος *29*, 4-5.
νόος: ὑπὸ νόον τινός *11*, 5.
νουμηνία: νουμηνίαις (α)ἷς καθήκει *11*, 2.
Νύμφαι: *16*, 2.

ξένιον: καὶ τἄλλα ξένια *86*, 11.

ὅδε: τάσδε ἔδωκαν λατομίας εὐρεῖν *16*, 2.
ὁδός: ὁδὸν καινὴν Ἀδριανήν *80*, 8.
οἰκοδομέω: δυὸ τίχ(η) καθ(αιρεθέντα) οἰκοδ(ομήθη) *78*, 6.
οἶκος: καὶ τοῦ συνπαντὸς αὐτοῦ οἴκου *20*, 2; *42*, 1; καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκου] *79*, 2; καὶ τοῦ παντὸς οἴκου *21*, 2.
οἰκουμενικός *82*, 1.
ὀλύμπιος *82*, 2; Ὀλύμπίωι *3*, 3.
ὁμαλός: διὰ τόπων ἀσφαλῶν καὶ ὁμαλῶν *80*, 10.
ὁμοίως: *69*, 12.
ὁμοῦ *2*, 1; ὁ[μ]οῦ *15*, 2; Πανὶ ὁμοῦ Νύμφαι *16*, 2.
Ὀρεοβάτης: Πανὶ Ὀρεοβάτει *4*, 1.
Ὀρηοβάτης: Πανὶ Ὀρηοβάτηι *1*, 2.
Ὀροαννεύς *85*, 6.
ὄρος: ἀπὸ τοῦ κατὰ Κόπτον ὄρου[ς] *86*, 10.
ὀρύσσω: ὀρύξας [τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος *69*, 6.
ὅς: νουμηνίαις (α)ἷς καθήκει *11*, 2; Ἀπολλώνιος ὃς καὶ Σκέλετος *1*, 7; ὃς ἐὰν ὧδε ὁ[μ]οῦ [χ]έσῃ *15*, 2.
ὅσος: [ὅσα] καθήκει ζῷ[α] *11*, 4.
ὅταν: [ὅ]ταν ἦλθεν ὑπὸ νόον τινός *11*, 5.
ὅτι: ὅτι συνέταξεν *4*, 5.
Οὐράνιος: Περσέως Οὐρανίου *82*, 2.
οὐρέω: ἢ οὐρήσῃ *15*, 3.
οὗτος: ταῦτα πάντα *69*, 12.
Ὀφιάτης: ἐν τῶι Ὀφιάτηι *51*, 11.

Πάν: Πᾶνα ἔξ[ει κεχολωμένον] *15*, 3; Ἴσιδι καὶ Ἀρποχράτῃ καὶ Πανί *78*, 2; Πανί *81*, 4; [καὶ Πανί?] *84*, 4; Πανὶ Ἐπηκ[όωι] *59*, 3; καὶ Πανὶ Ἐπηκόῳ *62*, 2; [Πανὶ Εὐό]δωι *60*, 1; Πανὶ Εὐόδωι *86*, 12; Πανὶ θεῶι μεγίστωι *51*, 12; πα[ρὰ Πανὶ θεῶι μεγίστωι] *52*, 5; Πανὶ θεῶι μεγίστωι *79*, 2; Πανὶ Ὀρεοβάτει *4*, 1; Πανὶ Ὀρηοβάτηι *1*, 2; Πανὶ ὁμοῦ Νύμφαι *16*, 2; Πανὶ Συνστρατευομένωι *3*, 4; πα[ρὰ] Πανὸ *17*, 6; ἱεροφύλαξ τοῦ Πανός *5*, 1; πα[ρὰ] τοῦ Πανός *18*, 3; Τρίφιδος καὶ Πανός *79*, 4; Μὶν Πανός *83*, 1; Πανός *83*, 3.
Πανεῖα: τῶν μεγάλων Πανείων *82*, 3.
Πανοπολίτης: κυνηγοὶ Πανοπολίτου *1*, 11; τοῦ Πανοπολίτου *4*, 4.
παρά: παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν θάλασσαν *80*, 11; πα[ρὰ Πανὶ θεῶι μεγίστωι] *52*, 4-5; πα[ρὰ] Πανὸ *17*, 5-6; [κ]αὶ παρὰ τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι *69*, 11; πα[ρὰ] τοῦ Πανός *18*, 2; παρὰ τῶι θεῷ [Σ]αρ[άπιδι] *69*, 10.
παρέχω: παρεξόμενος τὴν ἀσφάλειαν *86*, 9.
Παρθικός: θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 2.

πᾶς: καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα *42*, 3; ταῦτα πάντα *69*, 12; καὶ τοῦ παντὸς οἴκου *21*, 2; καὶ τοῦ παντὸς [αὐτοῦ οἴκου] *79*, 2; ὑπὲρ τῆς σωτηρίας αὐτοῦ πάντων ἔργων *38*, 11; πάντων τῶν μετάλλων *51*, 9 et 17; [τοῖς συν]νάοις θεοῖς πᾶσι *69*, 5; τοῖς ἄλλοις θεοῖς πᾶσι καὶ πάσαις *86*, 13.
πατήρ: πατὴρ πατρίδός *80*, 7.
πάτρη: *16*, 5.
πατρίς: πατὴρ πατρίδος *80*, 7.
Παῦνι α *51*, 1; *52*, 1; μηνὸς Παῦνι κα *69*, 14.
Παχὼν δ *66*, 6; Παχὼν ιθ *79*, 7.
περί: τὰ περὶ τὸν ναόν *21*, 2; καὶ τὰ περὶ τὸν ναὸν πάντα *42*, 3; περὶ του – – –'*57*, 4.
περίβολος: τὸν περίβολον *78*, 3.
Περσεύς: Περσέως Οὐρανίου *82*, 2.
πλοῦς: ἐπὶ τῶν πλῶν *86*, 9.
ποιέω: ἐπο(ί)ει *6*, 3; τὸ ἱερὸν ἐποίει *20*, 2; ἐποίησα τὸ ἱερόν *69*, 5; τὸ ἱερὸν ἐποίησα *69*, 14; καὶ [ἐ]ποίησα φιάλιον *69*, 10; ἐποιησάμην τὸ προσκύνημα *66*, 2-3.
πολειτικός: τῶν πολειτικῶν ἱππέων *10*, 3.
πολιτικοί: πολιτικοὶ καὶ κυνηγοί *1*, 3; πολιτικοί *1*, 5.
Πολυρρήνιος: [Π]ολυρρήνιος *70*, 7.
πολυτελής: τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας *86*, 8.
πραιπόσιτος: Μελιτίου π(ραι)π(οσίτου) *28*, 1.
προνοητής: καὶ προνοητοῦ *51*, 15-16.
πρός: πρὸς τοῖς τοῦ Κλαυδιανοῦ ἔργοις *42*, 6.
προσγένημα *17*, 1.
προσκύνημα: προσκύνημα⟨ι⟩ *18*, 1; προσκύνημα *51*, 19; τὸ [προσ]κύ[νημ]α Μ[έρσι] *51*, 23-25; τὸ [προσκύνημ]α *52*, 4; τὸ προσκύνημα *66*, 3; τὸ προσκύημα Πτόλλουκος *81*, 1-2.
προστάτης: π. Ἴσιδος *78*, 7; [προστάτ]ης Τρίφιδος *79*, 4.
πρῶτος: σπείρης πρώτης *42*, 6; κυνηγὸς πρῶτος *1*, 6.
Πτολεμαῖος: βασιλ[εῖ Πτολεμαίωι] *59*, 1; βασιλεῖ Πτολεμαίωι *77*, 1; [βασιλεῖ Πτολ]εμαίωι *84*, 1; ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου *70*, 1; ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου *85*, 1; καὶ Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ *85*, 2; τῶν ἐκ Πτολεμαίου καὶ Βερενίκης *85*, 4; ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου *86*, 1.

PX: ⳨ = ἑκατόνταρχος *21*, 3; *22*, 4; *24*, 2; *38*, 7; ρ̄ *41*, 2; *42*, 6.
ῥώννυμι: ἔρρωσθαι *46*, 3-4.

Σάραπις: Ἴσι καὶ Σαράπι *62*, 1; [Σαράπιδι] *69*, 4; τῷ θεῷ [Σ]αρ[άπιδι] *69*, 10; μεγάλωι Σαράπιδι *21*, 2; Διὶ Ἡλίῳ μεγάλῳ Σαράπιδι *38*, 2; *42*, 3; *71*, 1; *72*; τῷ Σαράπιδι τῷ Μινὶ *69*, 13; καὶ Σαράπιδι *77*, 3.

Σεβαστός: – – – [Σεβ]αστοῦ Γερμανι[κοῦ] – – – *19*, 2; Νέρουα Τραιανοῦ Σεβαστοῦ *20*, 1; Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ *21*, 2; Καίσαρος Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ *42*, 1; Σεβαστοῦ ἀπελευθέρου *42*, 5; Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ *42*, 7; Τιβερίου Καί[σαρος Σεβασ]τοῦ *52*, 3; ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος Σεβαστοῦ *78*, 1; Τιβερίου Καίσαρος Σεβαστοῦ *78*, 5; Καίσ[αρος Νέρουα Τραι]ανοῦ Σεβαστοῦ *79*, 1; Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ Σεβαστοῦ *79*, 7; Τραιανός Ἁδριανός Σεβαστός *80*, 4; Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ Σεβαστοῦ *87*, 11.

Σενσκειτηνή: τῇ κυρίᾳ Ἴσιδι τῇ Σενσκειτηνεῖ *69*, 11.

σπείρη: σπείρης πρώτης *42*, 6.

σπίρη: κουράτορος σπίρης Φλώρου *51*, 20.

σταθμός: σταθμοῖς καὶ φρουρίοις *80*, 13.

Στρατεία: (Μη)τρὶ θεῶν Στρατείαι *3*, 1.

στρατηγός *77*, 5; [στρατηγὸς ἀ]ποσταλείς *84*, 5; στρατηγοῦ τῆς Θηβαίδος *86*, 7; Χαριμόρτωι τῶι στρατηγῶι *85*, 8.

στρατιώτης: οἱ ὑπ᾽ αὐτὸν τεταγμένοι στρατιῶται *85*, 12.

συγγενής: Παῶτος τοῦ συγγενοῦς *86*, 6.

Σύμμαχος: Ἄρηι Συμ(μ)άχωι *3*, 2.

σύν: τοῖς σὺν ἐμοὶ ἐργαζομένο[ις] *69*, 9; σὺν τῇ ἐν χερ – – – *71*, 4; σὺν τοῖς τέκνοις *69*, 9.

συναγωγή: ἐπὶ τὴν συναγ[ω]γὴν τῆς πολυτ[ε]λοῦς λιθείας *86*, 7-8.

συναναβαίνω: οἱ συναναβάντες Περιγένηι *1*, 2; οἱ συναναβάντες Δεξιῶι *4*, 2.

συναποστέλλω: ὁ συναποσταλεὶς διάδοχος *85*, 7.

σύναρχος: [σύν]αρχον ὄντα *74*, 3-4.

σύνναος: [– – – συ]ννάοις θεοῖς – – – *19*, 1; τοῖς συννάοις θεοῖς *21*, 2; *42*, 3; [τοῖς συν]νάοις θεοῖς *69*, 5; τοῖς συννά[οις θεοῖς] *71*, 2.

σύνπας: καὶ τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου *20*, 2; καὶ τοῦ σύνπαντος αὐτοῦ οἴκου *42*, 1.

συνστρατεύομαι: Πανὶ Συνστρατευομένωι *3*, 4.

συντάσσω: ὅτι συνέταξεν, *4*, 5.

συντελέω: συνετελέσθη δέ *79*, 6.

Σωτήρ: [Σωτ]ῆρ *73*, 2-3.

σωτηρία: ὑπὲρ σωτηρίας *21*, 1; *42*, 1; *87*, 10; [ὑπὲρ σωτηρίας] *60*, 2-3; ὑπὲρ σωτηρ[ίας καὶ νίκης] *44*, 1; ὑπὲρ τῆς σωτηρίας *38*, 10-11; [– – – σ]ωτηρία[ς – – –] *35*.

τάσσω: οἱ ὑπ᾽ αὐτὸν τεταγμένοι *85*, 11.

τέκνον: σὺν τοῖς τέκνοις *69*, 9; καὶ τῶν τέ[κνων αὐτ]ῶν *70*, 6; καὶ τῶν τέκνων α[ὐτῷ] *86*, 3.

τελέω: ἐτέλεσαν *11*, 6.

τέμνω: ἔτεμεν *80*, 14.

τερτιανός: τῆς τερτιανῆς λεγεῶν(ος) *51*, 4.

τεχνίτης: καὶ λοιποῖς τεχνίταις *28*, 3.

Τιβέριος: Τιβερίου Καί[σαρος] *52*, 2; ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος *78*, 1; Τιβερίου Καίσαρος *78*, 5; Τιβέριος Κλαύδιος *79*, 3; Τιβερίου Κ[λαυδίου Νέρ]ωνος υἱός *79*, 3.

τιμή: ὁμοῦ τιμῇ *3*, 1.

τίχος (= τεῖχος): δυὸ τίχ(η) *78*, 6.

τόπος: ἱέρος ὁ τόπος *15*, 1; τῷ ἁγίῳ τόπῳ *28*, 2; διὰ τόπων ἀσφαλῶν *80*, 10.

τοῦλος (= δοῦλος) *14* r.

τράγος: κυνηγεῖν τὴν θήραν τράγους *11*, 3; ἐπὶ τὴν θήραν τῶν τράγων *5*, 3.

Τραιανός: Νέρουα Τραιανοῦ Σεβαστοῦ *20*, 1; Τραιανοῦ τοῦ κυρίου *20*, 4; Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ *21*, 1; Τραιανόν *37*, B; τοῦ κυρίου Καίσαρος Τραιανοῦ *38*, 4; [Τρα]ιανοῦ Καίσαρος *40*, 1; Καίσαρος Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ *42*, 1; αὐτοκράτορος Καίσαρος Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ *42*, 7; Τραιανοῦ Ἁ[δριανοῦ] *44*, 3; Καίσ[αρος Νέρουα Τραι]ανοῦ *79*, 1; Καίσαρος Νέρου[α] Τραιανοῦ *79*, 7; Θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 2; Τραιανὸς Ἁδριανὸς Σεβαστός *80*, 4; Τραιανοῦ Ἁδριανοῦ *87*, 11.

τριακοντάρουρος: (τριακοντάρουρος) *1*, 12-16; τριακοντάρουρος *3*, 6.

τριτός: Μεχεὶρ τρίτηι *20*, 4.

Τρίφις: [προστάτ]ης Τρίφιδος *79*, 4.

Τύχη: Ἀγαθῇ Τύχῃ *7*, 3; Ἀγαθῇ Τύχῃ *14* v; ἀγαθῇ Τύχηι *51*, 2; Ἀγαθῆι [Τύχηι] *52*, 4; τύχης *20*, 2; ὑπὲρ τῆς τοῦ κυρίου Καίσαρος Τραιανοῦ τύχης *38*, 5.

ὑγιεία: [καὶ] ὑγιείας *60*, 3.

ὕδρευμα: ὕδρευμα *37*, B; ὑδρεύμασιν ἀφθόνοις *80*, 12; [τὸν λάκκον τοῦ ὑδ]ρεύματος *69*, 7.

υἱός: υἱοὶ *7*, 5; υἱοὶ Πιτῖ[το]ς *7*, 1; υἱός *61*, 7; καὶ Παρθένιος υἱός *78*, 4; θεοῦ [Τραιαν]οῦ Παρθικοῦ υἱός *80*, 2; Σουλπίκιος υἱὸς Γναίου *87*, 12; καὶ Πτολεμαίου τοῦ υἱοῦ *85*, 3; τῶν υἱῶν *59*, 6.

υἱωνός: θεοῦ Νέρουα υἱωνός *80*, 3.

ὕπατος: ὕπατος τὸ γ΄ *80*, 7.

ὑπέρ: ὑπὲρ αὐτοκράτορος *20*, 1; [ὑπὲρ αὐτοκράτορος] *52*, 2; [ὑπὲρ αὐτοκράτο]ρος *79*, 1; ὑπὲρ βασιλέως Πτολεμαίου *70*, 1; ὑπὲρ βασιλέως *85*, 1; *86*, 1; [ὑπὲρ] Βερενείκης *69*, 6; [ὑπὲρ] Διονυσίου *59*, 4; ὑπὲρ σωτηρίας *21*, 1; *42*, 1; *87*, 10; [ὑπὲρ σωτηρίας] *60*, 2; ὑπὲρ τῆς σωτηρίας *38*, 10-11; ὑπὲρ σωτηρ[ίας καὶ νίκης] *44*, 1; ὑπὲρ τῆς τοῦ κυρίου Καίσαρος Τραιανοῦ τύχης *38*, 3; ὑπὲρ Τιβερίου Καίσαρος *78*, 1.

ὑπό: οἱ ὑπ᾽ αὐτὸν τεταγμένοι *85*, 11; ὑπὸ νόσον τινός *11*, 5; καὶ τῆς τῶν ὑπὸ αὐτοῦ ἐπιταγέντων ἔργων ἐπιτυχίας *42*, 2; ὑπὸ Παῶτος *86*, 6.

ὑπογράφω: οἱ ὑπογεγραμμένοι *5*, 2.
ὑπουργός: ὑπουργοί *59*, 7.

Φαμενὼθ *80*, 15; Φαμενὼθ γ΄ *1*, 1.
Φαρμουθί *4*, 1; Φαρμουθὶ κη *42*, 7.
φιάλη: φιάλην ἀργυρᾶν *69*, 12.
φιάλιον: φιάλιον ἀργυροῦν *69*, 10.
Φιλόμητωρ: [θεοῖς Φιλο]μήτορσι *59*, 2-3.
Φιλόπατωρ: θεοῖς Φιλοπάτορσι *77*, 3; θεοῖς [Φιλοπάτορσι] *84*, 3; θεῶν Φιλοπατόρων *85*, 3.
φίλος: ἀγαθοῦ φίλου *66*, 5.
Φλαουία: σπείρης πρώτης Φλαουίας *42*, 6.
φορτίον: τὰ λιβανωτικὰ φορτία *86*, 11.
φρουμεντάρις *24*, 2.
φρούριον: φρουρίοις *80*, 13.
φυλάρχης: φυλάρχηι καὶ θηροφύλακι *4*, 3.

χάλασις: εἰς (τὴ)ν χ(άλ)ασιν τῶν κιόνων *28*, 3.
χάριν: μνημ[οσύνης χάριν] *62*, 3-4.
χειλιαρχέω (= χιλιαρχέω): τῶν κεχειλιαρχηκότων *79*, 4.
χειριστής: χειριστ[ής] *61*, 2.
χέω: Ὃς ἐὰν ὧδε ὁ[μ]οῦ [χ]έσῃ ἢ οὐρήσῃ *15*, 2.
χιλίαρχος: χιλιάρχου *51*, 3-4.
χολόω: Πᾶνα ἔξ[ει κεχολωμένον] *15*, 3.

ὧδε: ἐὰν ὧδε ὁ[μ]οῦ [χ]έσῃ *15*, 2.

IV. ROIS, REINES, EMPEREURS

Ἁδρειανός
Ἀδριανος
Ἀντώνινος
Ἀρσινόη
Αὐρήλιος
αὐτοκράτωρ
βασιλεύς
βασιλίσση
Βερενίκη
Γαλλιηνός
Γερμανικός
Δακικός
Εὐεργέτης
Καῖσαρ
Κλαύδιος
Κλεοπάτρα
Μάρκος
Νέρουα
Νέρων
Παρθικός
Πτολεμαῖος
Σεβαστός
Τιβέριος
Τραιανός
Φιλόμητωρ
Φιλόπατωρ.

V. DIEUX

Ἄμμων
Ἀπόλλων
Ἄρης
Ἀρόηρις
Ἀρποχράτης
Διόνυσος
Εἶσις
Ἐπήκοος
Εὔαγρος
Εὔοδος
Εὐχάριστος
Ζεύς
Ἥλιος
θεά
θεός
Ἶσις
Μητὴρ θεῶν
Μὶν
Μυριώνυμος
Νικήφορος
Νύμφαι
Ὀρεοβάτης
Οὐράνιος
Πάν
Περσεύς
Σάραπις
Στρατεία
Σύμμαχος
Τρίφις
Τύχη.

VI. ETHNIQUES, LIEUX, PEUPLES

Ἀγριόφαγος
Αἴγυπτος
Ἀκαρνάν
Ἀλεξανδρεύς
Ἀντινόου (s.e. πόλις)
Βερενίκη, Βερνίκη
Βουκόντιος
Γορτύνιος
Ἑρμοπολίτης
Ἐρυθρὰ θάλασσα
Ἑτεννεύς
Θάσιος
Θηβαίς
Ἱεροσόλυμα
Κιλίξ
Κόπτος
Κυρηναῖος
Μαλλίτης
Μαξιμιανόπολις
Νῖλος
Ὀροαννεύς
ὄρος
Ὀφιάτης
Πανοπόλιτης
Πολυρρήνιος
Σενσκειτηνή.

VII. FONCTIONS

ἀναγνώστης
ἀντιγραφεύς
ἀρχιερεύς
ἀρχικυνηγός
ἀρχιλάτομος
ἀρχιμεταλλάρχης
δημαρχικός
διάδοχος
ἐπαρχικός
ἔπαρχος
ἐπίτροπος
ἡγεμών
θηροφύλαξ
ἱερεύς
ἱεροφύλαξ
μισθωτὴς τῶν μετάλλων.
μοναχός
πραιπόσιτος
προνοητής
προστάτης
στρατηγός
σύναρχος
ὕπατος
ὑπουργός
φυλάρχης
χειριστής.

VIII. TITRES AULIQUES

ἀρχισωματοφύλαξ
συγγενής.

IX. TERMES MILITAIRES

ἀρχικυνηγός
δεκαδάρχης
εἴλη
ἑκατόνταρχος
ἡγεμὼν ἐπ' ἀνδρῶν
ἱππεύς
ἱππικός
κεντυρία
κουράτωρ
κυνηγός
λεγεών
πραιπόσιτος
σπείρη/σπίρη
σταθμός
Στρατεία
στρατιώτης
Σύμμαχος
συνστρατεύομαι
φρουμεντάρις
φρούριον
φυλάρχης
χειλιαρχέω
χιλίαρχος.

X. MÉTIERS

ἀρχιλάτομος
ἀρχιμεταλλάρχης
ἀρχιτέκτων
μηχανικός
τεχνίτης.

XI. VOCABULAIRE RELIGIEUX

ἅγιος
ἀρχιερεύς
βωμός
ἐκκλησία
ζῴδιον
θεά
θεός
ἱερεύς
ἱερόν
ἱεροφύλαξ
καθολικός
μοναχός
ναός
περίβολος
σύνναος.

XII. CALENDRIER

Ἐπείφ
ἔτος
Ἔφίπ
Θώθ
Καιάκ
μήν
νουμηνία
Παῦνι
Παχών
Φαμενώθ
Φαρμουθί

XIII. INDEX GÉNÉRAL

N.B. – Sauf indication contraire, les chiffres renvoient aux pages.

acte d'adoration: n°s *4 5* (Bir El-Aïn), n° *17* (Gebel Abou Feidah), n° *18* (*Mons Porphyrites*), n° *51* (ouadi Semna), n° *52* (*Id.*), n° *66* (ouadi Menih), n° *81* (Abydos).
acte de remerciement: n° *35* (*Mons Porphyrites*).
architecte: 91, 98, 128, 192.
architrave: n° *21* (*Mons Porphyrites*), n° *42* (*Mons Claudianus*) n° *69* (Senskis), n° *79* (Panopolis).
ardoise: n° *57* (ouadi Semna), n° *58* (ouadi Gidami).
Asis-Mineure: gens de là-bas, 88. Cf. Corpus.
autel: n° *22* (*Mons Porphyrites*); *84-88* (au *Mons Claudianus*); 89-92 (*Ibid.*); 92-95 (*Ibid.*).

Bacchos: dieu des montagnes: 19-20. Cf. Euripide.
bassesse (les assauts de la): XIX.
bavardage: XVIII.
Belzoni (G.): son voyage d'El-Kanaïs à Bérénice 141-144; sa description de Bérénice 144-146; sa visite à Sikkait 147-149.
Bert (A.): sur la *via nova Hadriana* 225-232.
bilingue: grèco-latin n° *37* (*Mons Claudianus*), n° *64* et n° *65* (ouadi Menih), n° *87* (provenance inconnue).
Bisson de la Roque (F.): route de Safaga à Kénah 113-115.
Bonnie and Clyde: XIX.
Bouriand (U.): description de l'ouadi Bir El-Aïn 14-15.
bravache: XXIII. Cf. lâcheté.
Bull.: bull(e du pape), bull(es de savon), bull(dozer), b(i)ll(evesées), *The Bull* XVII.

capable (de tout): XV (épigraphe).
caricature: XIX.
carrières: ferme des carrières 102-103; exploitation des carrières 104; archimétallarque 126.
Casanova: 278.
caverne: d'Abou Menih 160-161; refuges de Pan 269-270.
chaos (épigraphique): 239, note 183.
Charlesworth (M. P.): sur la *Via Hadriana* 222.
chasse-gardée: les concours grecs 238-239.
cimetière: 73, 108-109. Cf. épitaphe.
citerne: 86-87, n° *37* (*Mons Claudianus*), n° *68* (Aphrodito).
Colson: sur Bir-Abraq 180-181.
complexe (de Pygmalion, de Pan, de Kronos) XIX. Cf. obsession sexuelle.
concours sacré: 239-240.
corrida (dérisoire): XVII.
corpus (avorté): XXI; corpus imaginaire d'Asie-Mineure XV, XXI; corpus-paravent XV; principes du corpus d'Égypte XVII-XIX.
Couyat (J.): route de Kénah au Gebel Dokhan 49-54.
criailleries: 273 sqq.
critique (mesquine, dénigrante et stérile): XV.
Cyrénéens: 26-27.

Daressy (G.): sur le voyage de Purdy et Colson à Bérénice 179-180.
dédicace: n° *1* (Bir El-Aïn), n° *3* (*Ibid.*); n° *7* (*Ibid.*), n° *8* (*Ibid.*), n° 19 (*Mons Porphyrites*), n° *22* (*Ibid.*), n° *38* (*Mons Claudianus*), n° *39* (*Ibid.*), n° *44* (*Ibid.*), n° 51 (ouadi Semna), n° *59* (ouadi Abou Diyeiba), n° *60* (*Ibid.*), n° *61* (*Ibid.*), n° *62* (*Ibid.*), n° *69* (Senskis), n° *70* (Bérénice), n° *71* (*Ibid.*), n° *72* (*Ibid.*), n° *77* (Apollonopolis Magna), n° *78* (Koptos), n° *79* (Panopolis), n° *80* (Antinooupolis), n° *83* (Tergama), n° *84* (provenance inconnue), n° *85* (*Id.*), n° *86* (Koptos), n° *87* (*Id.*).
désert (caractères généraux): 1-5.
dessin: 34.
disparu (document): n° *44* (*Mons Claudianus*), n° *79* (Panopolis), n° *82* (Panopolis?).
eau (Pan et l'): 270-271.
éléphants: 196.
ellébore (deux grains): 273.
emplacement des inscriptions: Cf. disparu, *in situ*, Louxor, musées, lieu de conservation inconnue.
épigramme: n° *16* (Gebel Toukh).
épitaphe: n° *29* (*Mons Porphyrites*), n° *46* (*Mons Claudianus*), n° *47* (*Ibid.*).
épithètes (de Pan): 276-277.
Euripide: *Bacch.* 74-82: 19-20.

faux: 234-238.
Floyer (E.): sur El-Abraq 181.
fragment: n° *23* (El-Heita), n° *54* (ouadi Semna), n° *55* (*Ibid.*), n° *56* (*Ibid.*), n° *57* (*Ibid.*), n° *58* (ouadi Gudami), n° *73* (Bérénice), n° *74* (*Ibid.*).

gazelle: 32.
gloriole (et service publique): XVIII.

Golénischeff (W.): son voyage d'El-Kanaïs à Bérenice: 149-154; sa description de Bérénice 155-160.
graffites (chrétiens): n° *14* (Bir El-Aïn).
graffites: n° *25* (*Mons Porphyrites*), n° *30* (*Ibid.*), n° *34* (*Ibid.*), n° *36* (*Ibid.*), n° *49* (*Mons Claudianus*).
guignol: XIX; coup de trique XXIII.

Hérodote: *Histoires* II, 91: 235-236; VIII, 92: 218-219.
historien de salon: I.
Hume (W. F.): route de Kosseir à *Mons Claudianus* 116.

in situ: n^os^ *1-14* (Bir El-Aïn), n^os^ *15-16* (Gebel Toukh), n° *17* (Gebel Abou Feidah), n^os^ *18-22* (*Mons Porphyrites*), n° *23* (El Heita), n^os^ *24-26* (*Mons Porphyrites*), n° *27* (Bir Qattar), n^os^ *28-36* (*Mons Porphyrites*), n^os^ *37*, *39*, *43*, *45-50* (*Mons Claudianus*), n^os^ *54-56* (ouadi Semna), n° *63* (Bir Wasif), n^os^ *64-67* (ouadi Menih), n° *68* (Aphrodito), n° *69* (Senskis), n^os^ *72-75* (Bérénice), n° *76* (ouadi Ammou Adelim), n° *81* (Abydos).
interdiction: n° *15* (Gebel Toukh), 42-43.
interpellation (amoureuse): n° *31* (*Mons Porphyrites*).
ithyphallisme: XV, 271.
Juifs: méconnaissance d'une évidence XVII.

lâcheté: XIX.
latin: n° *23* (El-Heita), n° *39* (*Mons Claudianus*), n° *47* (*Ibid.*), n° *50* (*Ibid.*), n° *53* (ouadi Semna), n° *55* (*Ibid.*), n° *56* (*Ibid.*), n^os^ *64* et *67* (ouadi Menih), n° *68* (Aphrodito).
Lesquier (J.): sur la *Via Hadriana* 221-222.
lieu de conservation inconnue: n^os^ *57-62*, *71*.
linteau: n° *20* (*Mons Porphyrites*); épigraphie des linteaux 102.
liste (de chasseurs): n° *11* (Bir El-Aïn).
louis-garou: XIX. Cf. père Fouettard, Mamamouchi, Monsieur Prudhomme. Voir aussi: Bonnie and Clyde.
Louxor (inspectorat de): n° *51* et *52* (ouadi Semna).
Lucas (P.): description de Bir El-Aïn 8.

maison (de l'empereur): 213.
malhonnêteté dans les mœurs: XXIII.
malhonnêteté intellectuelle: XIX *et passim*.
Mamamouchi: XXI.
marine: 257-258.
Maspero (G.): description de l'ouadi Bir El-Aïn 10-13.
mention d'un concours: n° 82 (Panopolis?).
Meredith (D.): description de Bérénice 181-184; l'ouadi Abou Diyeiba 136.
militaris via: 220-221.
Monsieur Prudhomme: XXI.
Murray (G. M.): sur la *Via Hadriana* 223.
Musées: ALEXANDRIE: n° *70* (Bérénice), n° *86* (Koptos), n° *87* (provenance inconnue); BRITISH MUSEUM: n° *85* (provenance inconnue); BROOKLYN: n° *77* (Apollonopolis Magna): LE CAIRE: n° *38* (*Mons Claudianus*), n° *78* (Koptos), n° *80* (Antinooupolis), n° *83* (Tergama); LÉNINGRAD: n° *84* (provenance inconnue).

nature et culture: 269.
nom de Sarapis: n° *32* (*Mons Porphyrites*).

obscénité (livresque): 278.
obsession (sexuelle): phobie du *Sexus*, de Pan ithyphallique, du petit oiseau XVII; du ricin 273.

parc Montsouris, poste avancé du désert: XVII.
parèdres de Pan: 277-278.
passage: 273-276 *et passim*.
père Fouettard: XIX.
Pflaum (H. G.): sur les Grecs orientaux 268; sur Servius Sulpicius Sérénus 264; sur les stations du désert 224.
Pline: *Hist. Nat.* VI, 35, 16-17: 266.
Pococke (R.): sa visite à Bir El-Aïn 8-9.
Polyrrhénia: 187-188.
poste publique: 218-221.
procès-verbal: relatif à une citerne n° *37* (*Mons Claudianus*), relatif à la construction d'une église n° *27* (Bir Qattar), relatif aux travaux d'une église n° *28* (*Mons Porphyrites*).
Purdy (C^l^): la source d'El-Abraq 180.

rage et rogne (épigraphie de la): XVIII.

Sade (marquis de): 278.
Saint-Genis: description de l'ouadi Bir El-Aïn 9-10; ruines d'Akhmym 211.
Sayce (A. H.): note sur l'ouadi Bir El-Aïn 16.
Schweinfurth (G.): résumé de sa description du *Mons Claudianus* 80-82.
Seyrig (H.): dédicace de ce livre VII; ses jugements sur *De Koptos à Kosseir* et sur *Le Paneion d'El-Kanaïs* XV-XVI.
signatures: n^os^ *2*, *6*, *9*, *10*, *12*, *13* (Bir El-Aïn), n^os^ *26*, *33* (*Mons Porphyrites*), n^os^ *40*, *41*, *43*, *45*, *48* (*Mons Claudianus*), n° *63* (Bir Wasif), n^os^ *64*, *65*, *67* (ouadi Menih), n° *76* (ouadi Ammou Adelim).
Speidel (M. P.): 105.

Suétone: *Vie d'Auguste* 49,5: 221.

Thasiens: 140.
travailleur en chambre: 258. Cf. Parc Montsouris XVII, historien de salon 1, fauteuil plastifié 273.
Tregenza (L. A.): Observations sur le *Mons Claudianus* 82-83; visite de l'ouadi Semna 117-118.
Triphis: 215.

via nova Hadriana: n° *80* (Antinooupolis).
vieillard libidineux: 278.

Wilkinson (J. G.): description de Bir Qattar 69; description du *Mons Claudianus* 78-80.

Xénophon: *Cyropédie* VII, 6, 17-18: 219-220.

zoo: chez les Ptolémées 29-30.

TABLE DES PLANCHES

Pl. 1. Ouadi Bir el-Aïn.
1. La palmeraie le long du canal, près de Simballawi.
2. Le désert par delà le canal de Simballawi.

Pl. 2. Ouadi Bir el-Aïn.
1. L'entrée de la gorge de Bir el-Aïn.
2. L'embouchure de l'ouadi.

Pl. 3. Ouadi Bir el-Aïn.
1. La gorge de Bir el-Aïn, au lever du jour.
2. L'entrée de l'ouadi, au lever du soleil.

Pl. 4. Ouadi Bir el-Aïn.
1. Au pied des falaises de l'ouadi.
2. Le cirque de l'ouadi.

Pl. 5. Ouadi Bir el-Aïn.
1. Les éboulements au pied des falaises de l'ouadi.
2. Le rocher aux inscriptions, vu de l'ouadi.

Pl. 6. Ouadi Bir el-Aïn.
1. Le rocher inscrit: vue du site.
2. Le rocher inscrit: vue de la paroi.

Pl. 7. Ouadi Bir el-Aïn.
1. L'érosion des falaises de l'ouadi.
2. À l'ombre du rocher inscrit.

Pl. 8. Ouadi Bir el-Aïn.
1. La halte en haut de l'ouadi.
2. Le point d'eau en haut de l'ouadi.

Pl. 9. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 1: la pierre.
2. N° 1: l'estampage (haut, échelle 1/3).

Pl. 10. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 1: la pierre.
2. N° 1: l'estampage (partie droite, échelle 3/4).

Pl. 11. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 2: la pierre.
2. N° 2: l'estampage (échelle 1/3).

Pl. 12. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 3: la pierre.
2. N° 3: l'estampage (échelle 1/2).

Pl. 13. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 5: la paroi.
2. N° 5: la pierre.

Pl. 14. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 6: la pierre.
2. N° 6: l'estampage (échelle 1/3).

Pl. 15. Ouadi Bir el-Aïn.
1. N° 10: l'estampage (grandeur nature).
2. N° 12: l'estampage (grandeur nature).

Pl. 16. De Kénah à Myos Hormos.
Schéma des routes, d'après J. Röder, *Mitteil. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), p. 111, *Abb.* 1.
Pl. 17. Les routes romaines du désert de l'Est, d'après G. W. Murray, *JEA*, XI (1925), pl. XI.
Pl. 18. De Kénah à Myos Hormos.
1. Schéma du Mons Porphyrites, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 127, fig. 13.
2. Schéma du Mons Claudianus, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 106.
Pl. 19. De Kénah à Myos Hormos.
1. Ouadi Negateir, le matin (route de Mons Porphyrites), d'après L. A. Tregenza, *ibid.* p. 73 en haut.
2. Abri de granit dans l'ouadi Abou Ma'amal, d'après L. A. Tregenza, *ibid.* p. 73 en bas.
Pl. 20. De Kénah à Myos Hormos.
1. Mons Porphyrites, vue vers le Nord, depuis le col, d'après C. H. O. Scaife, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 134, fig. 15.
2. Mons Claudianus, vue générale, d'après C. H. O. Scaife, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 105, fig. 8.
Pl. 21. De Kénah à Myos Hormos: diagramme montrant les stations romaines, d'après D. Meredith, *JEA*, 38 (1952), pp. 94-114, fig. 2.
Pl. 22. De Kénah à Myos Hormos.
L'itinéraire de Koptos à Myos Hormos, d'après J. Couyat, *BIFAO*, VII (1909), pl. I.
Pl. 23. Mons Porphyrites.
Schéma du Gebel Dokhan, selon C. H. O. Scaife et D. Meredith, d'après J. Röder, *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), p. 186, *Abb.* 21.
Pl. 24. Mons Porphyrites.
1. Les montagnes de granit rouge du Gebel Qattar, vues de l'Est (les dromadaires suivent la voie romaine vers le col entre Qattar et Dokhan), d'après L. A. Tregenza, *The red-sea mountains of Egypt* (1955), p. 153 en haut.
2. La station romaine d'El-Atrash sur la route du Mons Porphyrites, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*, p. 169 en haut.
3. Partie de l'Ouadi El-Atrash, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*, p. 169 bas.
Pl. 25. Mons Porphyrites.
1. Côté Nord-Est de la tour de la fortification à l'Est, avec, au loin, les piliers de la saqquieh, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), pl. LII a.
2. Ruines de la porte de la cour intérieure, sur la rue principale avec, au fond et à gauche, la plate-forme du temple de Sarapis, d'après *ibid.*, pl. LII b.
Pl. 26. Mons Porphyrites.
1. Le «Lykabette» vu de l'Est, *ibid.* pl. LXII a.
2. Le «Lykabette» vu du Nord, *ibid.* pl. LXVII b.
Pl. 27. Mons Porphyrites.
1. La rampe centrale, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 22 (1967), pl. LXVI b.
2. Fragment de l'architrave du temple de Sarapis, n° 21, *ibid.* pl. LVII a.
Pl. 28. Mons Porphyrites.
1. N° 18: la pierre, d'après C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, III 2 (1936), pl. I.

2. N° 19 : la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXX 59 (1955), p. 128, fig. A.
3. N° 20 : fac-similé de la date, d'après C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, II 1 (1934), p. 119, n° 1.
4. N° 21 : la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 126, fig. 12.

Pl. 29. Mons Porphyrites.
N° 21 : fac-similé, d'après R. Lepsius, *Denkmäler*, XII, pl. 100, n° 586.

Pl. 30. Mons Porphyrites.
1. N° 22 a : fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, II 1 (1934), p. 126.
2. N° 22 a : autre fac-similé de J. G. Wilkinson, *ibid.*, p. 125.
3. N° 22 b : fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, *ibid.*, p. 125, n° v.
4. N° 22 b : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, XI 2 (1949), p. 143.
5. N° 22 a : la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXVIII 55 (1953), p. 129, fig. 14.

Pl. 31. Mons Porphyrites.
1. N° 23 : la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXXI 62 (1956), p. 359, fig. 2.
2. N° 24 : fac-similé, d'après C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, II 1 (1934), p. 123, n° iv.
3. N° 25 : fac-similé, d'après C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, II 1 (1934), pp. 123-124, n° iv.
4. N° 25 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, XI 2 (1949), p. 142.

Pl. 32. Mons Porphyrites.
1. N° 27 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, XI 2 (1949), p. 146, n° iii.
2. N° 28 : fac-similé, d'après F. W. Hume, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, III 2 (1935), p. 58.
3. N° 28 (ligne 3 fin et l. 4) : fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, *ibid.*, p. 59.
4. N° 29 : fac-similé, d'après C. H. O. Scaife, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, II 1 (1934), p. 122, n° 111.
5. N° 31 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), p. 144.
6. N° 32 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.* p. 145, n° 3.
7. N° 33 : fac-similé de C. H. O. Scaife, *ibid.* p. 142.
8. N° 33 : fac-similé de L. A. Tregenza, *ibid.* p. 143.

Pl. 33. Mons Claudianus.
Plan général, selon D. Meredith, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo* 18 (1962), p. 99, *Abb.* 3.

Pl. 34. Mons Claudianus.
1. Principaux emplacements, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst.*, 22 (1967), p. 164, *Abb.* 15.
2. Plan du temple de Sarapis, d'après *ibid.* p. 174, fig. 17.

Pl. 35. Mons Claudianus.
1. Le Gebel Abou Kharif, vu de l'ouadi Fatireh, d'après L. A. Tregenza, *The red-sea mountains of Egypt* (1955), p. 88 en haut.
2. Abri granitique en face du Gebel Abou Kharif, dans l'ouadi Fatireh, *ibid.* p. 88 en bas.
3. Vue générale de la station, *ibid.* p. 89 en haut.

Pl. 36. Mons Claudianus.
1. Vue d'ensemble, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 18 (1962), pl. IX a.
2. Magasin, mur Sud, *ibid.* pl. IX b.

Pl. 37. Mons Claudianus.
1. Grenier, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 18 (1962), pl. XII a.
2. Le temple, entrée dans la pièce secondaire Ouest, *ibid.* pl. XII b.

Pl. 38. Mons Claudianus.
1. Le temple, vu du Sud, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo*, 18 (1962), pl. XIII a.
2. N° 37 B: la pierre (plinthe gauche), d'après *ibid.* pl. XIV a.

Pl. 39. Mons Claudianus.
1. Ouadi avec colonnes à terre, d'après *Mitt. d. deutsch. arch. Inst. Abt. Kairo*, 18 (1962), pl. XIII a.
2. Autre ouadi avec colonnes à terre, *ibid.* pl. XXV c.

Pl. 40. Mons Claudianus.
1. Carrière de granit avec colonne colossale à terre, *JRS*, 43 (1953), pl. V en haut.
2. Entrée Ouest de la carrière avec butte pour manœuvrer les blocs, *ibid.* au milieu.
3. Colonne *in situ*, *ibid.* en bas.

Pl. 41. Mons Claudianus.
1. N° 37: la pierre (fragment), d'après J. Röder, *Mitt. d. deutsch. arch. Inst., Abt. Kairo, 18* (1962), pl. XXIII a.
2. N° 37: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XV, n° 4.

Pl. 42. Mons Claudianus.
N° 38: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XV, n° 5.

Pl. 43. Mons Claudianus.
1. N° 39: la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 108, fig. II (cliché L. A. Tregenza).
2. N° 39: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XV, n° 6.

Pl. 44. Mons Claudianus.
1. N° 40: la paroi, d'après Th. Kraus, *Acta of the fifth Epigraphic Congress*, 1967 (paru en 1971), fig. 42.
2. N° 40: la pierre, d'après Th. Kraus, *ibid.*, fig. 43.

Pl. 45. Mons Claudianus.
1. N° 41: fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, XI 2 (1949), p. 140.
2. N° 42: la pierre, d'après D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 104, fig. 8 (cliché L. A. Tregenza).
3. N° 46: la pierre, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ., Cairo*, XI 2 (1949), p. 139, I a.
4. N° 46: fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*
5. N° 46: autre fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*

Pl. 46. Mons Claudianus.
1. N° 47: fac-similé, d'après J. Burton, *apud* D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 114, n° 34.
2. N° 48: fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XI 2 (1949), p. 140, C 1.
3. N° 50: fac-similés de J. G. Wilkinson et de J. Burton, *apud* D. Meredith, *Chron. Ég.*, XXIX 57 (1954), p. 115, n° 34.
4. Le fort et le cimetière, d'après L. A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ. Cairo*, XI 2 (1949), pl. 11.

Pl. 47. De Kénah à Philotéras.
Les ruines romaines de la zone Nord, sur les routes de Myos- Hormos, Philotéras et Leukos Limen, d'après D. Meredith, *JEA*, 38 (1952), pp. 94-114, fig. 1.
Pl. 48. De Kénah à Philotéras.
L'itinéraire de F. Bisson de la Roque, *Bull. Soc. Roy. Géogr. Ég.*, XI (1922).
Pl. 49. De Kénah à Philotéras.
La route de Philotéras, d'après D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957): *Symbolae Taubenschlag* II, fig. 1.
Pl. 50. Ouadi Semna.
N° 51 : la pierre.
Pl. 51. Ouadi Semna.
1. N° 51 : l'estampage.
2. N° 51 : l'estampage (côté droit).
Pl. 52. Ouadi Semna.
N° 51 : la pierre.
Pl. 53. Ouadi Semna.
1. N° 52: fac-similé, d'après L.A. Tregenza, *Bull. Fac. Arts, Fuad I Univ.*, XIII 2 (1951), p. 47, 1.
2. N° 54 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*, p. 47, 2.
3. N° 55 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*, p. 47, 3.
4. N° 56 : fac-similé, d'après L. A. Tregenza, *ibid.*, p. 47, 4.
Pl. 54. Ouadi Abou Diyeiba.
1. N° 59: la pierre, d'après D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag*, II), p. 121, fig. 2.
2. N° 61 : la pierre, d'après D. Meredith, *ibid.*, fig. 4.
Pl. 55. Ouadi Abou Diyeiba.
1. N° 60: la pierre, d'après D. Meredith, *Eos*, 48 II (1957: *Symbolae Taubenschlag* II), fig. 3.
2. N° 62: la pierre, d'après D. Meredith, *ibid.*, fig. 5.
Pl. 56. Ouadi Abou Menih.
1. N°s 64-67: la pierre, d'après H. A. Winkler, *JRS*, 43 (1953), p. 39, fig. 14 (échelle 1/4).
2. N° 68: fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, *Chron. Ég.*, XXIX 58 (1954), p. 285, fig. 45.
Pl. 57. Senskis (Sikkait).
N° 69: fac-similé, d'après Nestor L'Hôte, J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XVI, 4-5.
Pl. 58. Senskis (Sikkait).
N° 69: fac-similé, d'après J. G. Wilkinson, J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XVI, 2-3.
Pl. 59. De Koptos à Bérénice.
Les vestiges romains dans la zone Sud du désert de l'Est, sur la route de Leukos Limen et de Bérénice, d'après D. Meredith, *JEA*, 39 (1953), p. 95 verso.
Pl. 60. De Koptos à Bérénice.
Fragments d'inscriptions grecques trouvés à El-Abraq, d'après G. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XXII (1922), p. 182, fig. 6.
Pl. 61. De Koptos à Bérénice.
1. Fort de l'Ouadi Kalalat (croquis), d'après D. Meredith, *JEA*, 43 (1957), pl. VIII, 1.
2. Plan du temple de Bérénice, d'après D. Meredith, *ibid.*, pl. VIII.
3. Croquis des environs d'El-Abraq, par Purdy, d'après G. Daressy, *Ann. Serv. Ant. Ég.*, XXII (1922), p. 181, fig. 5.

Pl. 62. De Koptos à Bérénice.
1. Facade du temple de Bérénice, d'après D. Meredith, *JEA*, 43 (1957), pl. IX, 1.
2. La plus grande station de l'ouadi Kalalat, d'après D. Meredith, *ibid.*, pl. IX, 2.

Pl. 63. De Koptos à Bérénice.
1. N° 70: la pierre, d'après E. Breccia, *Iscr.* (1911), pl. 10, n° 28.
2. N° 76 a: fac-similé, d'après W. Golénischeff, *Rec. trav. rel. à la philol. et à l'arch. égypt. et assyr.*, XIII (1840), pl. VII, n° 75.
3. N° 76 b: fac-similé d'après W. Golénischeff, *ibid.*, pl. VII, n° 76.

Pl. 64. 1. N° 71: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après J. A. Letronne, *Atlas*, pl. XIV, 15.
2. N° 73: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après *id.*, *ibid.* pl. XIV, 13.
3. N° 74: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après *id.*, *ibid.*, pl. XIV, 14.
4. N° 75: fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après *id.*, *ibid.*, pl. XIV, 16.

Pl. 65. Inscriptions de la Vallée.
1. N° 77 (Apollonopolis Magna): la pierre, d'après K. Herbert, *Gr. and lat. inscr. in the Brooklyn Museum* (1972), n° 7.
2. N° 78: la pierre, d'après J. G. Milne, *Gr. inscr. Cairo Mus.* (1905), pl. 2, n° 9286.

Pl. 66. Inscriptions de la Vallée.
1. N° 79: (Panopolis) fac-similé de Nestor L'Hôte, d'après J. A. Letronne, *Atlas*, pl. VI b.
2. N° 79 (*ibid.*): fac-similé de J. G. Wilkinson, d'après *id.*, *ibid.*, pl. VI f.
3. N° 79 (*ibid.*): fac-similé de E. Jomard, *Descr. de l'Égypte*, *Antiquités*, *Planches*, 5 (1822), pl. 56, fig. 13.

Pl. 67. Inscriptions de la Vallée.
N° 79 (Panopolis): fac-similé de R. Lepsius, *Denkmäler*, XII, pl. 75, n° 24.

Pl. 68. Inscriptions de la Vallée.
1. N° 81 (Abydos): fac-similé d'après J. G. Milne, apud J. Garstang, *El-Arabah* (1901), pl. XXXIX, n° 25.
2. N° 81 (Abydos): fac-similé de P. Perdrizet - G. Lefebvre, *Memnonion d'Abydos* (1919), n°s 115-116.
3. N° 82 (Panopolis?): fac-similé d'après Iconomopoulos, *Rev. Ét. Gr.*, 2 (1889), p. 165.
4. N° 83 (Nubie): fac-similé de deux ostraca relatifs à Pan, d'après U. Monneret de Villard, *Aegyptus*, XIII (1933), p. 143, n°s 1 et 2.

Pl. 69. Inscriptions de provenance inconnue.
1. N° 85: la pierre (cliché *Brit. Mus.*).
2. N° 85: fac-similé de F. H. Marshall, *Anc. Gr. inscr. Brit. Mus.*, IV (1916), p. 192, n° 1064.

Pl. 70. N° 86: la pierre, d'après E. Breccia, *Iscr.* (1911), pl. 10, n° 27.

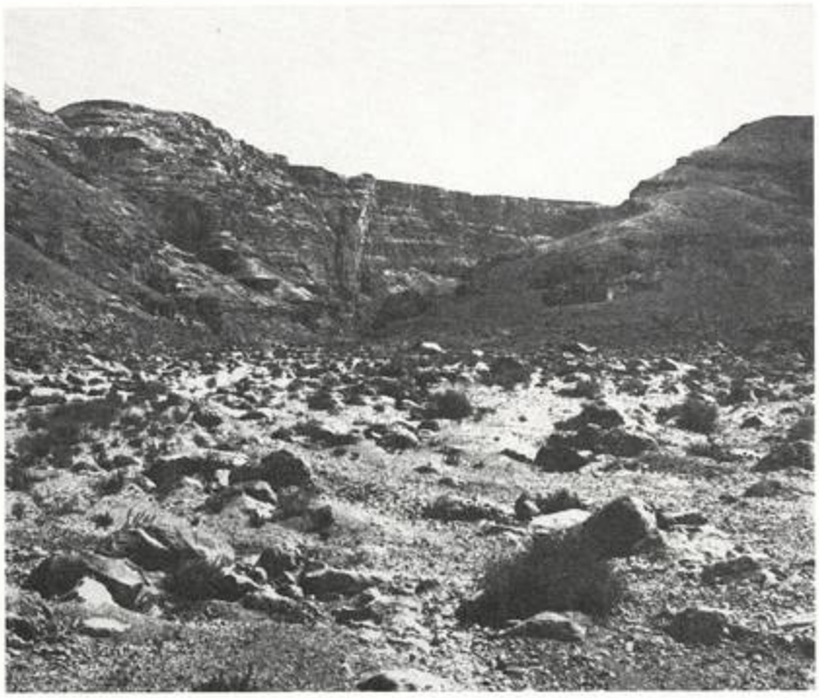
Pl. 71. N° 87: la pierre, d'après E. Breccia, *Iscr.* (1911), pl. 17, n° 46.

PLANCHES

1. Simballawi, le canal.

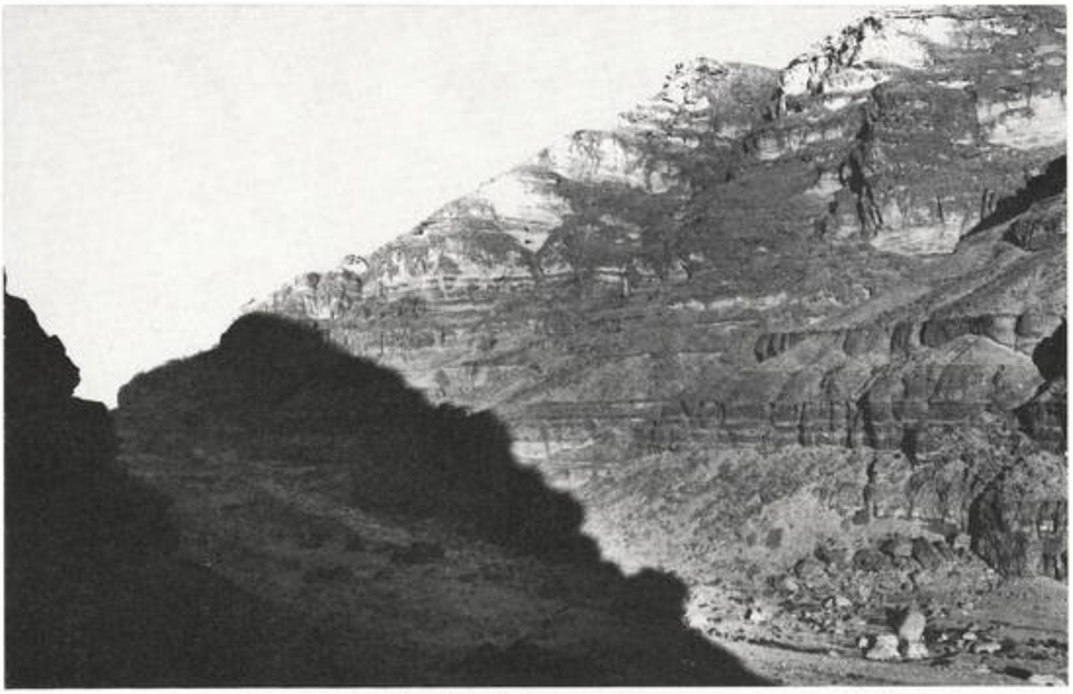
2. Simballawi, le désert.

PLANCHE 2



1. Ouad Bir el-Aïn: l'entrée.

2. Ouadi Bir el-Aïn: l'embouchure.



1. Ouadi Bir el-Aïn: lever du jour.

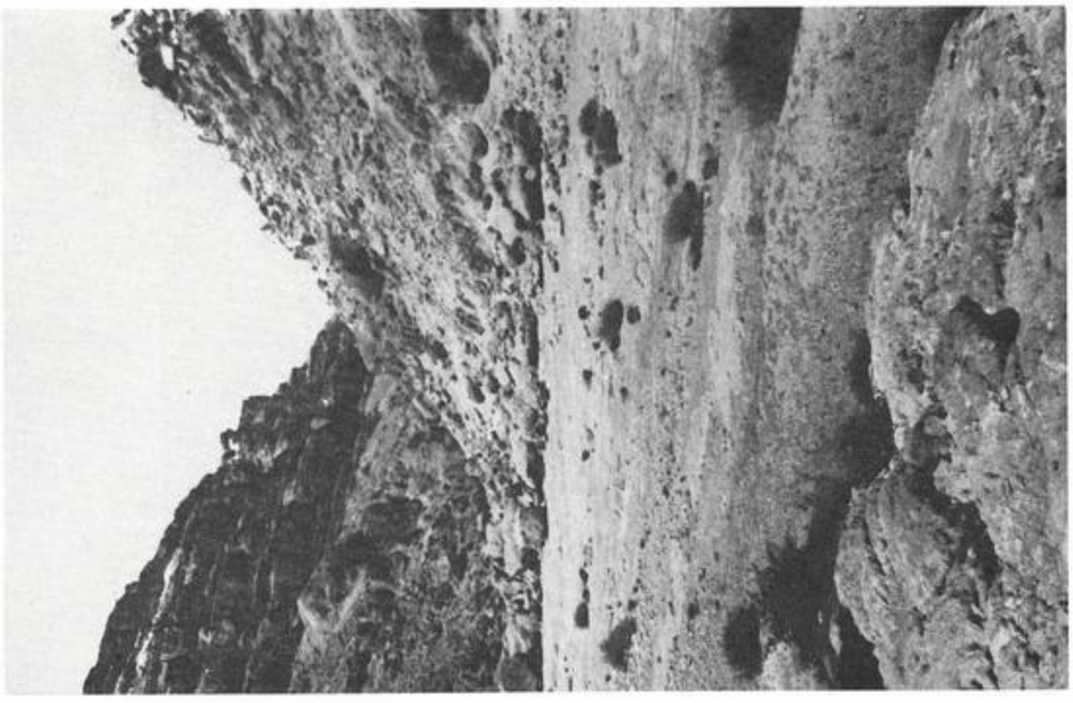
2. Ouadi Bir el-Aïn: la gorge au lever du soleil.

PLANCHE 4

1. Ouadi Bir el-Aïn: les falaises.

2. Ouadi Bir el-Aïn: le cirque.

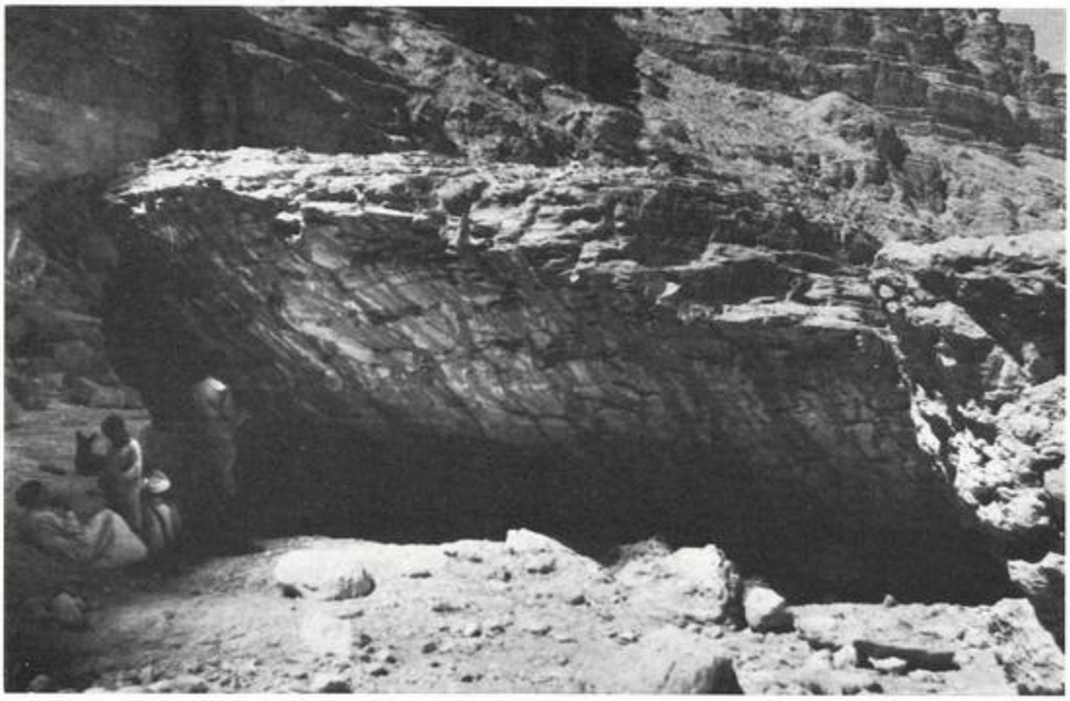
2. Ouadi Bir el-Aïn: le rocher inscrit.



1. Ouadi Bir el-Aïn: éboulements.

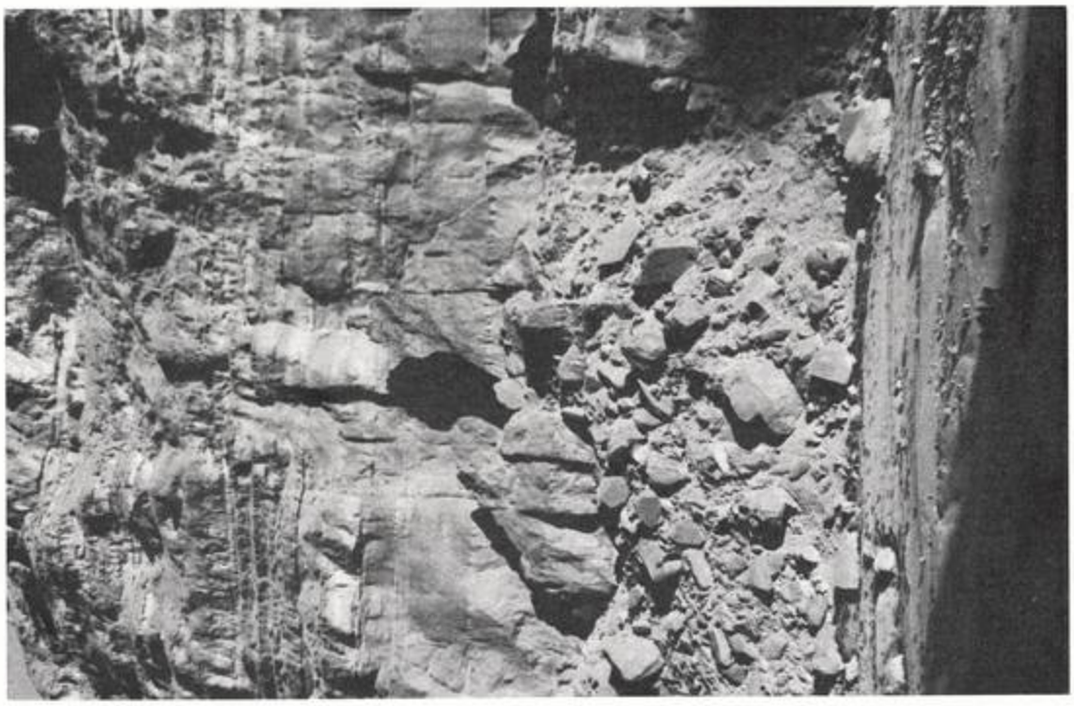
PLANCHE 6

1. Ouadi Bir el-Aïn: site du rocher inscrit.



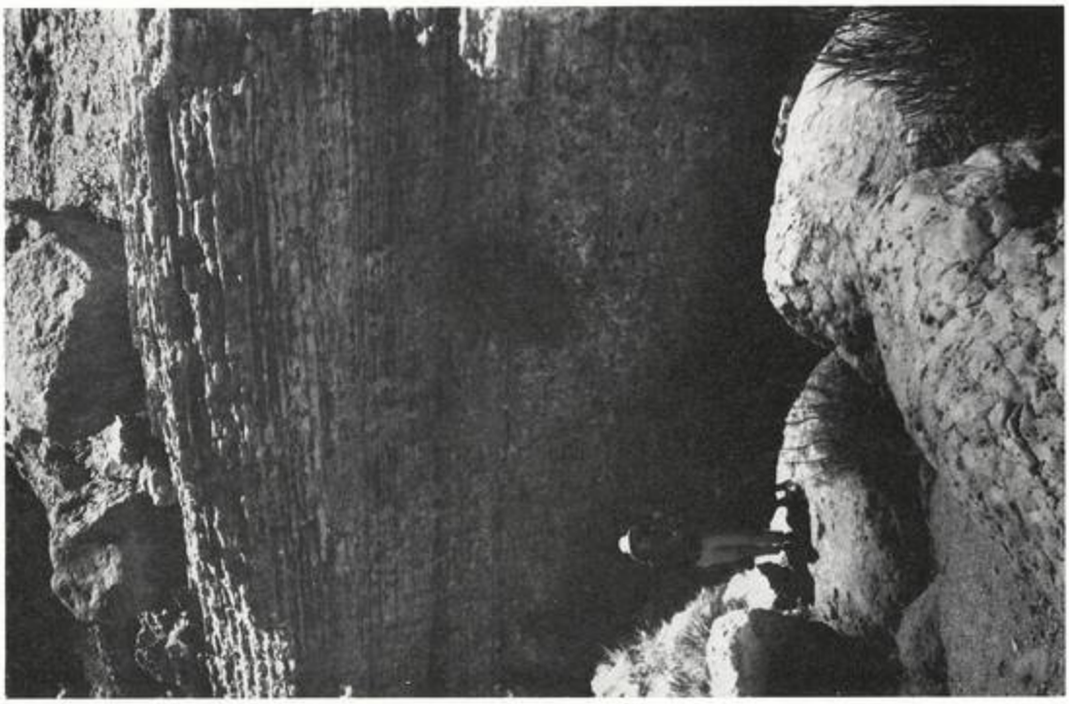
2. Ouadi Bir el-Aïn: paroi du rocher inscrit.

2. Ouadi Bir el-Aïn : l'ombre du rocher.

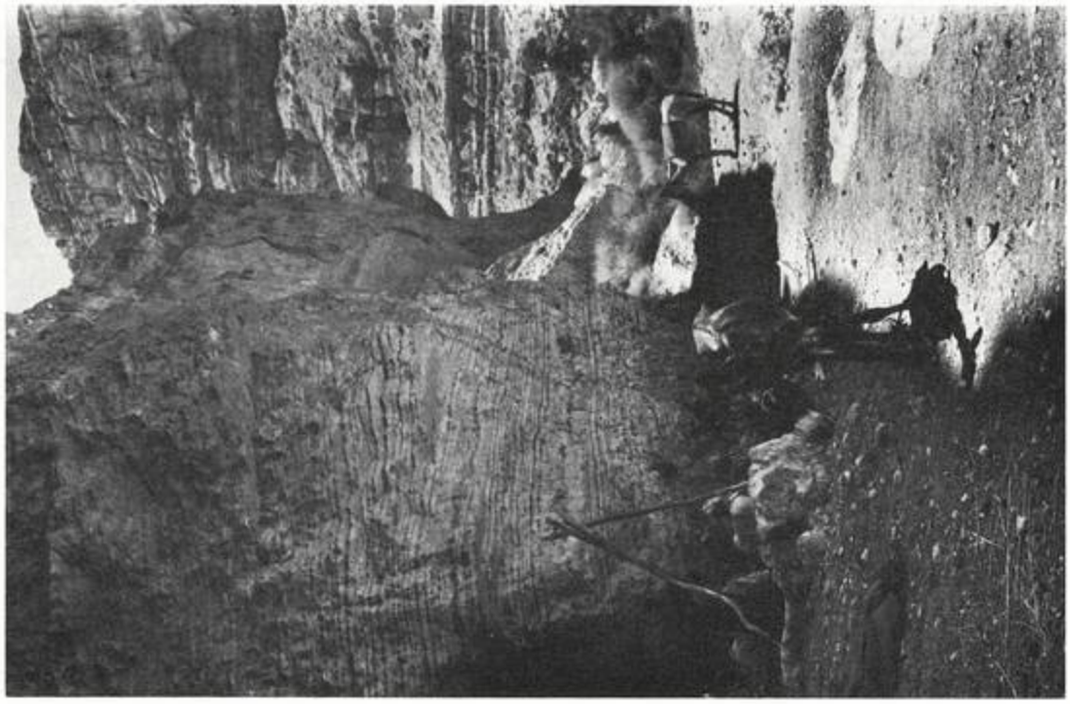


1. Ouadi Bir el-Aïn : l'érosion des falaises.

PLANCHE 8



2. Ouadi Bir el-Ain: le "bain".

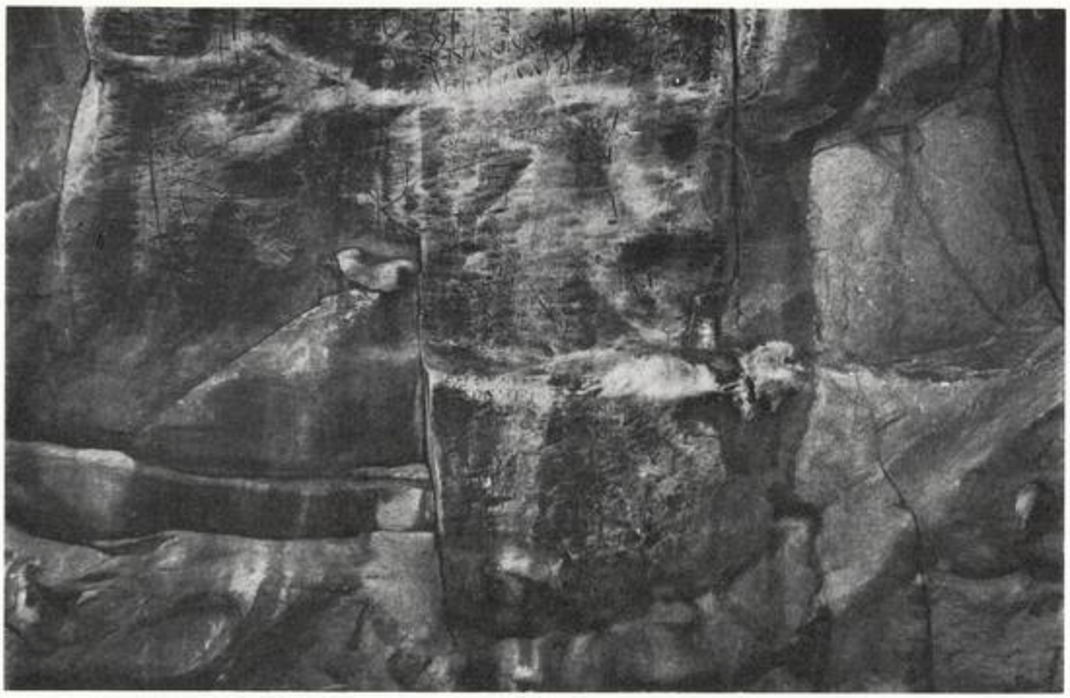


1. Ouadi Bir el-Ain: la halte au sommet.

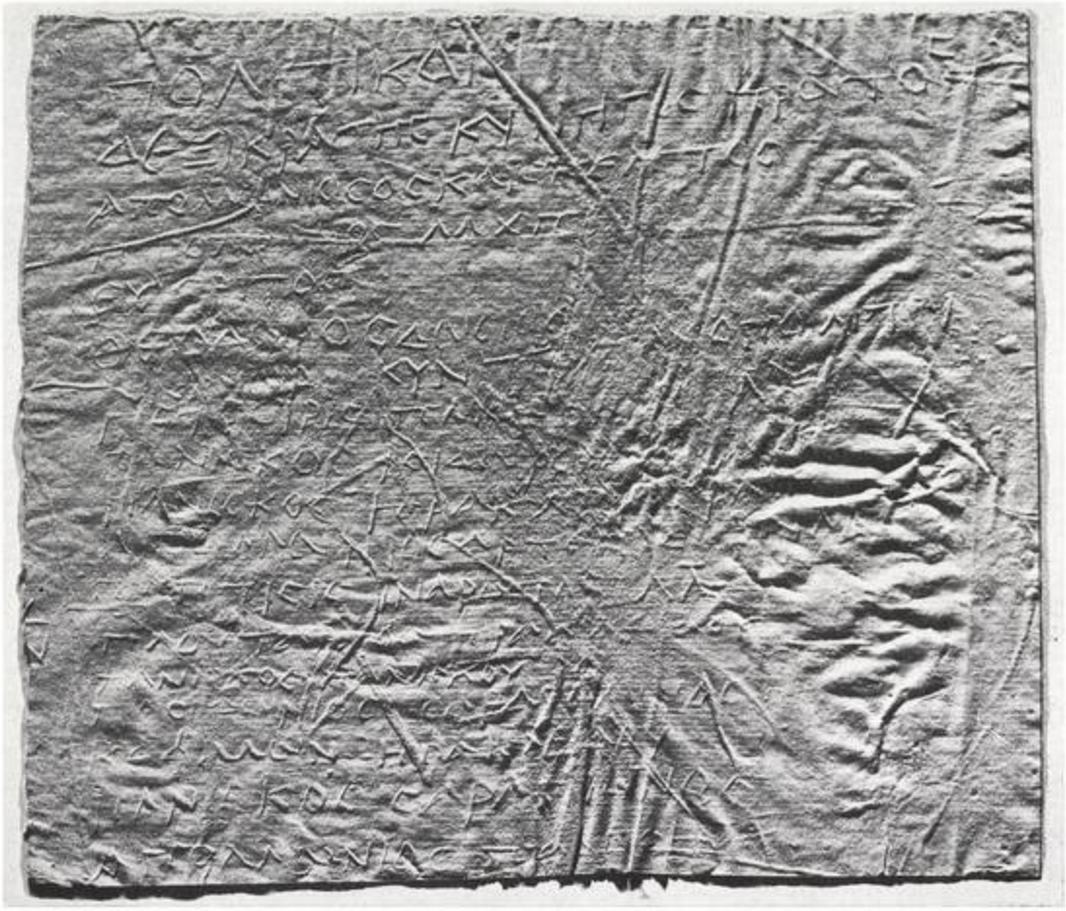
1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 1, la pierre.

2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 1, l'estampage (haut).

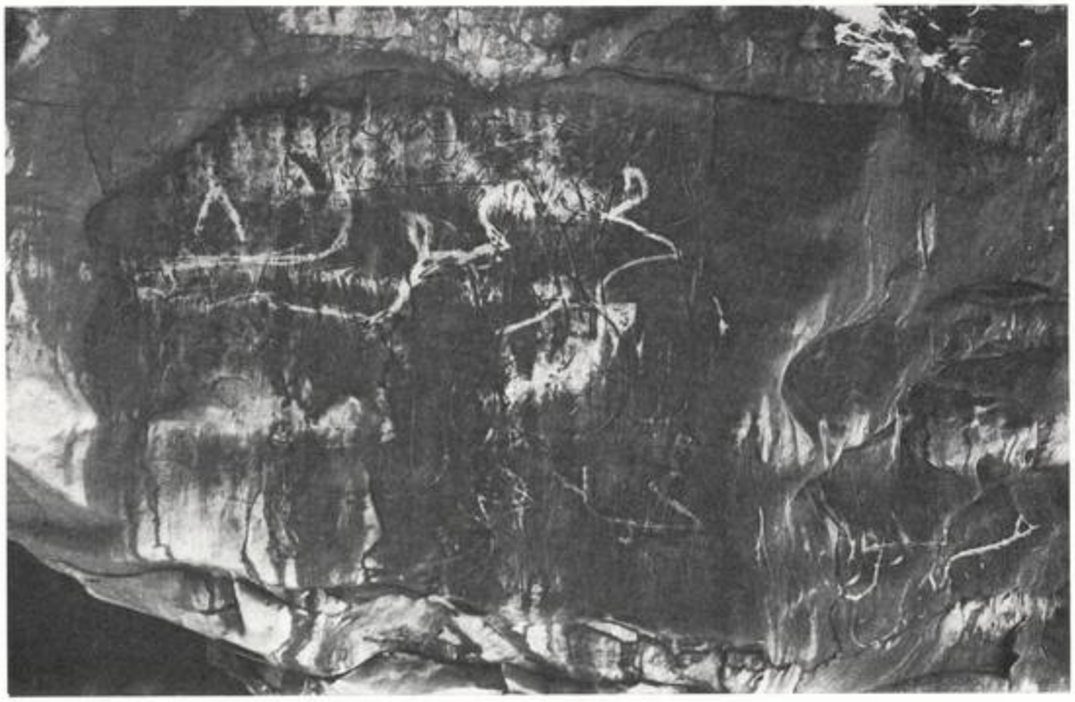
Pl. 10



1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 1, la pierre.



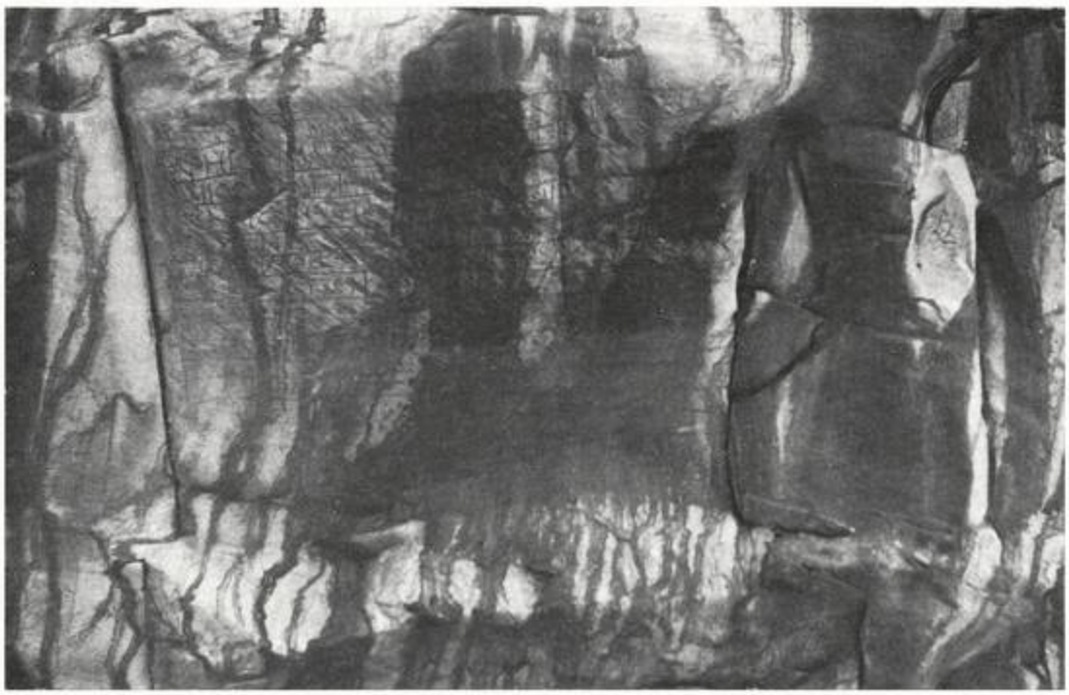
2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 1, l'estampage (partie droite).



1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 2, la pierre.

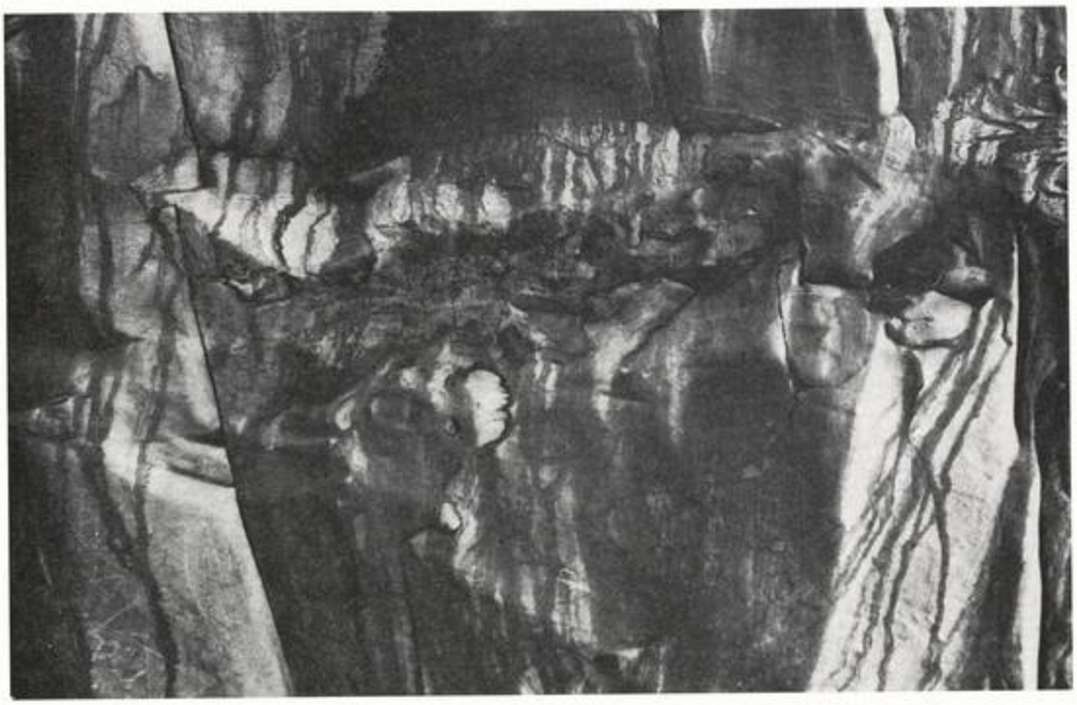
2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 2, l'estampage.

PLANCHE 12

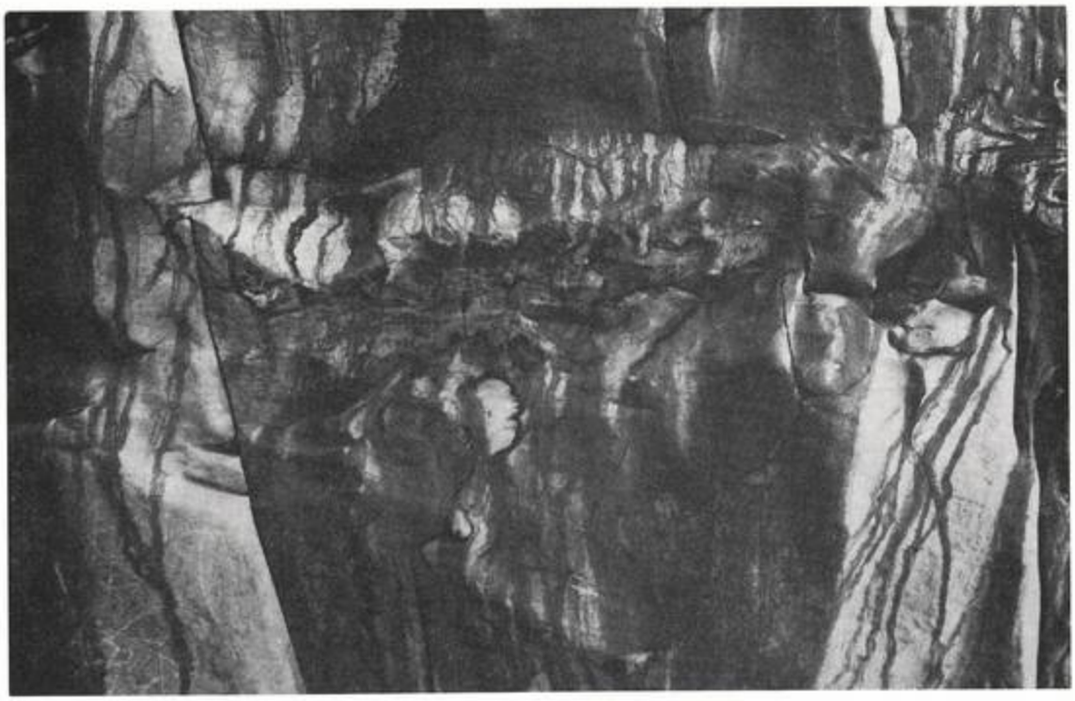


1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 3, la pierre.

2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 3, l'estampage.



2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 5, la pierre.



1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 5, la paroi.

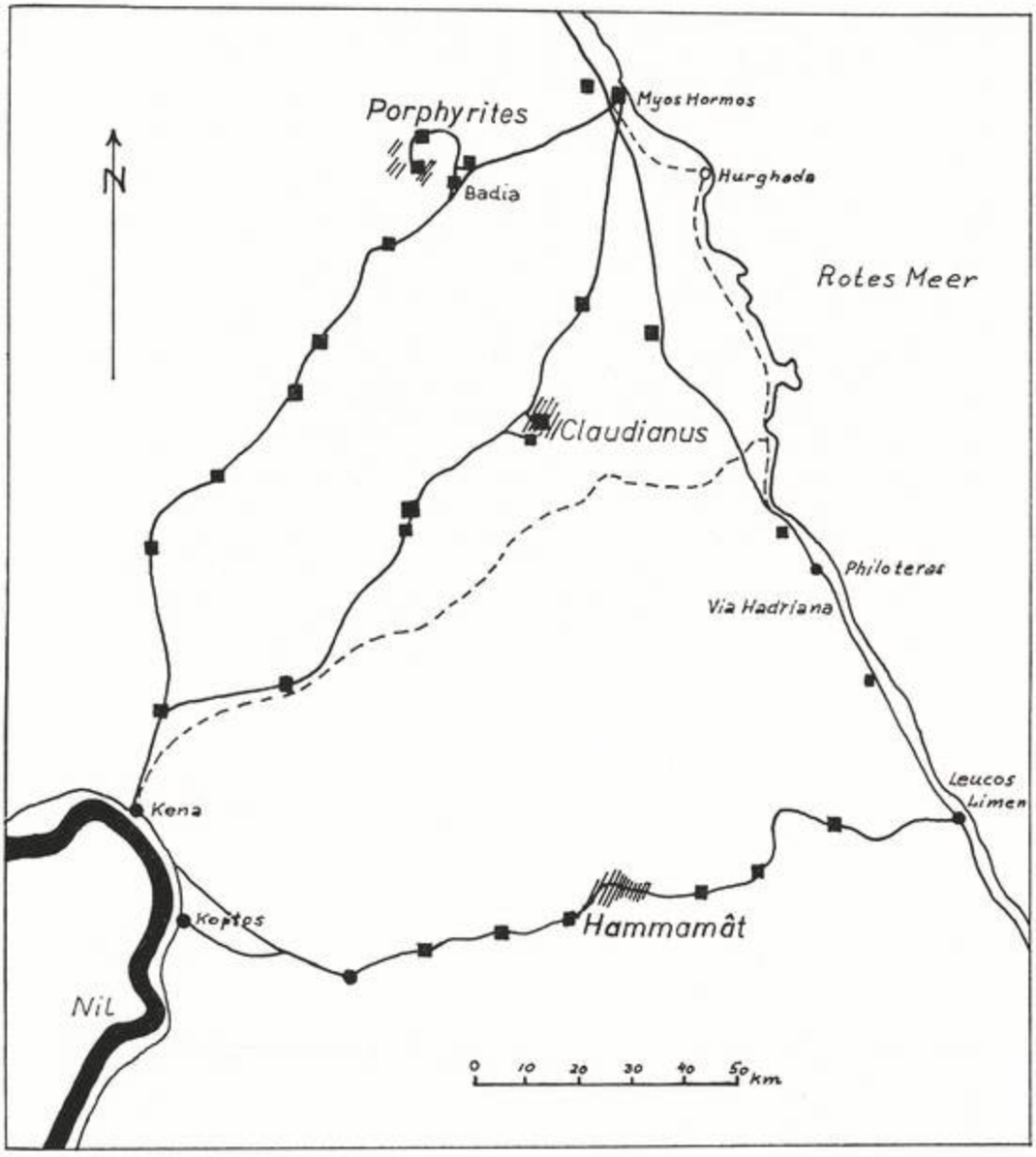
1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 6, la pierre.

2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 6, l'estampage.

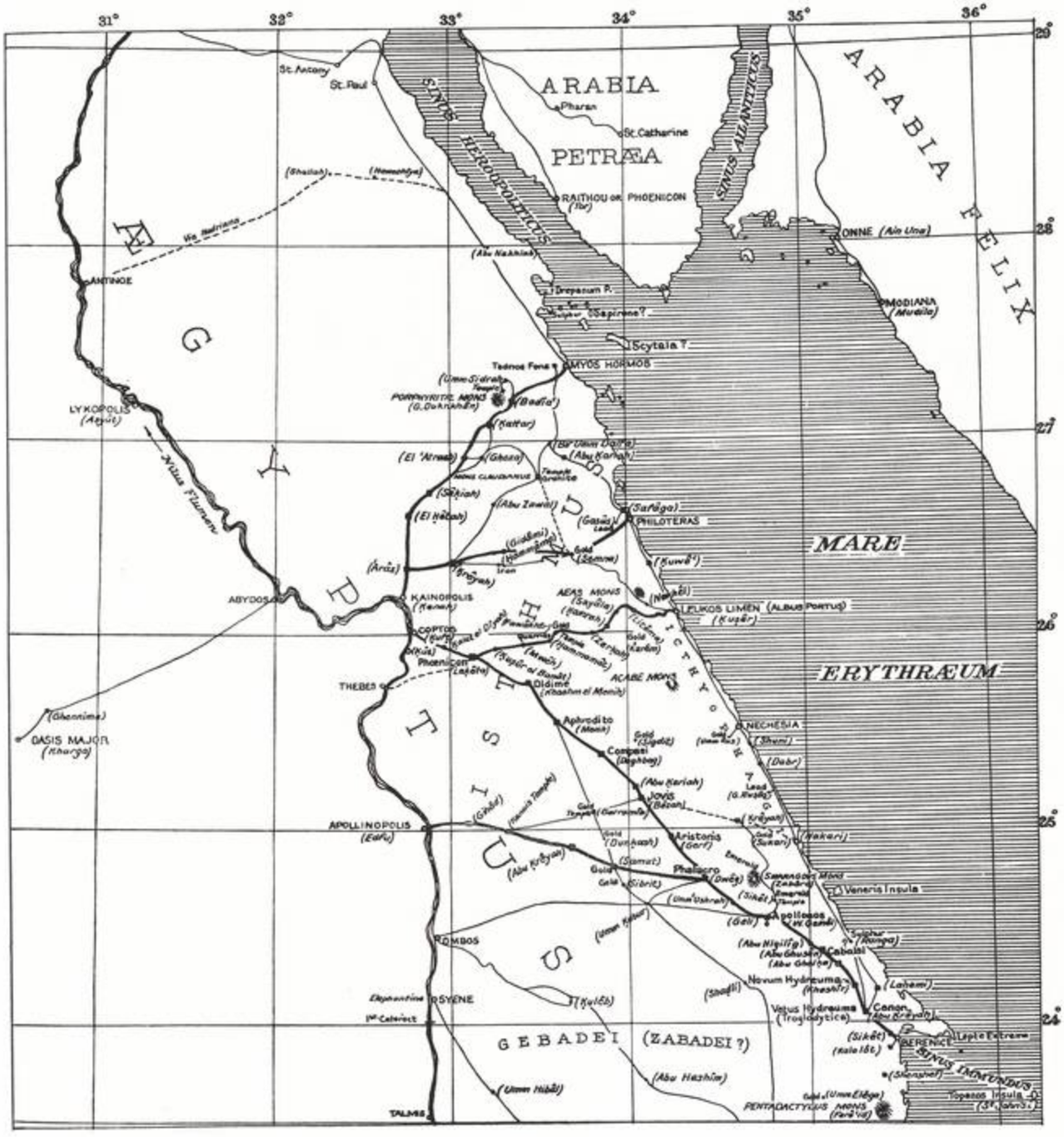
1. Ouadi Bir el-Aïn: N° 10, l'estampage.

2. Ouadi Bir el-Aïn: N° 12, l'estampage.

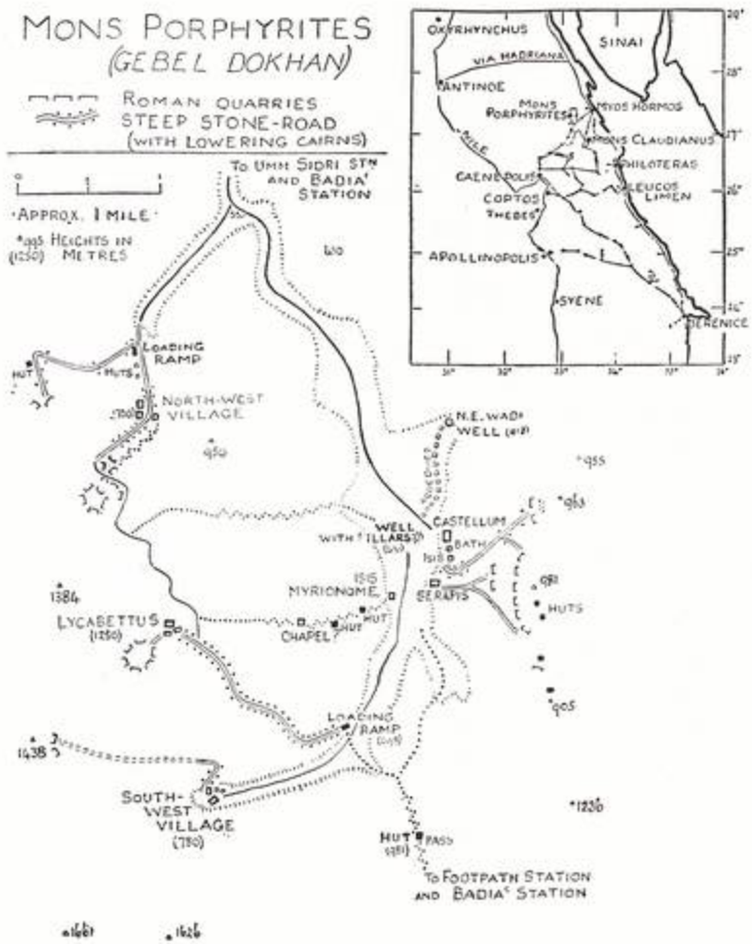
PLANCHE 16



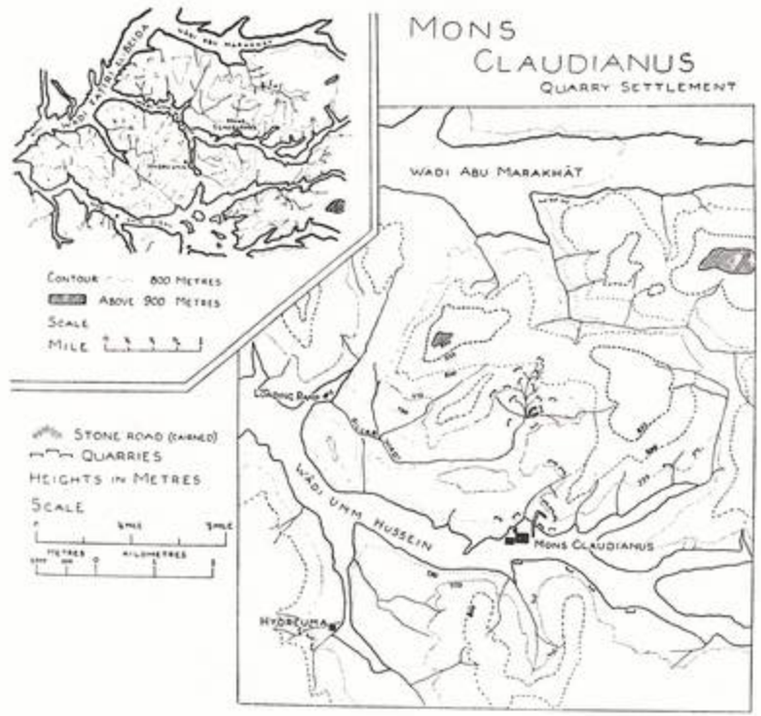
Routes de Kénah à Myos Hormos (J. Röder).



Les routes romaines du désert de l'est (G. W. Murray).

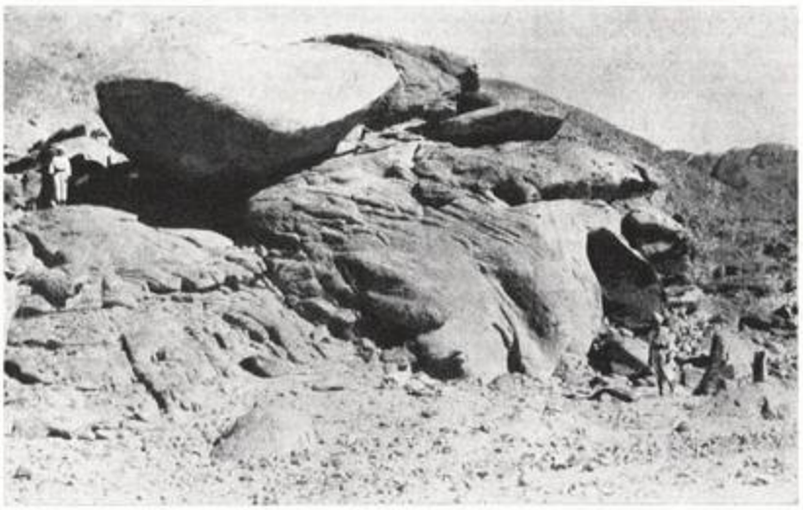


1. Schéma du Mons Porphyrites (D. Meredith).



2. Schéma du Mons Claudianus (D. Meredith).

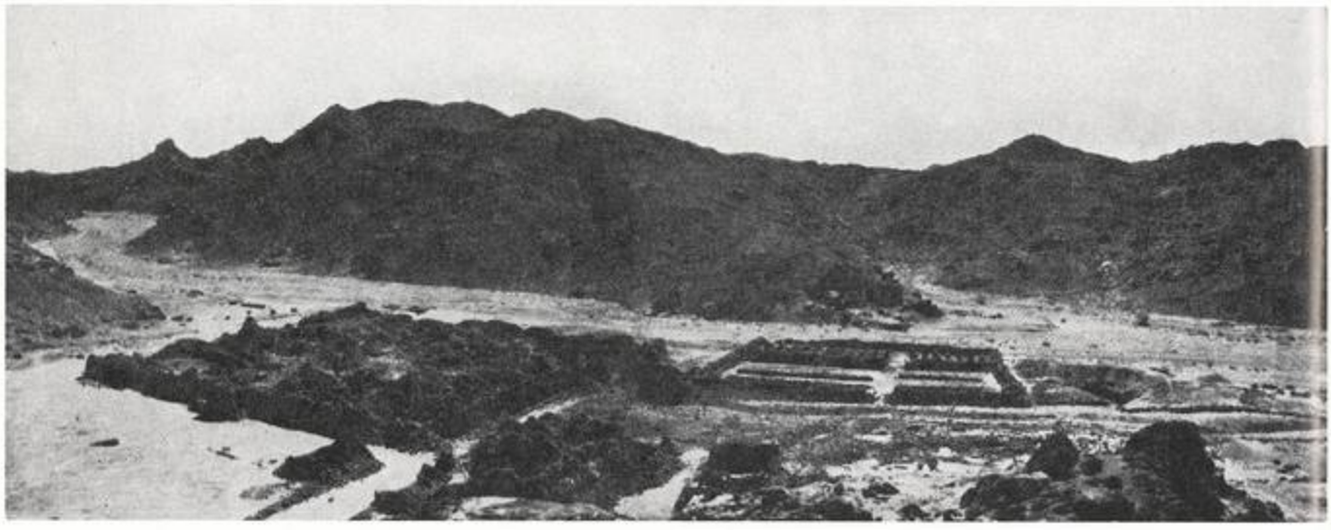
1. Ouadi Negateir (route de Mons Porphyrites). (L. A. Tregenza).



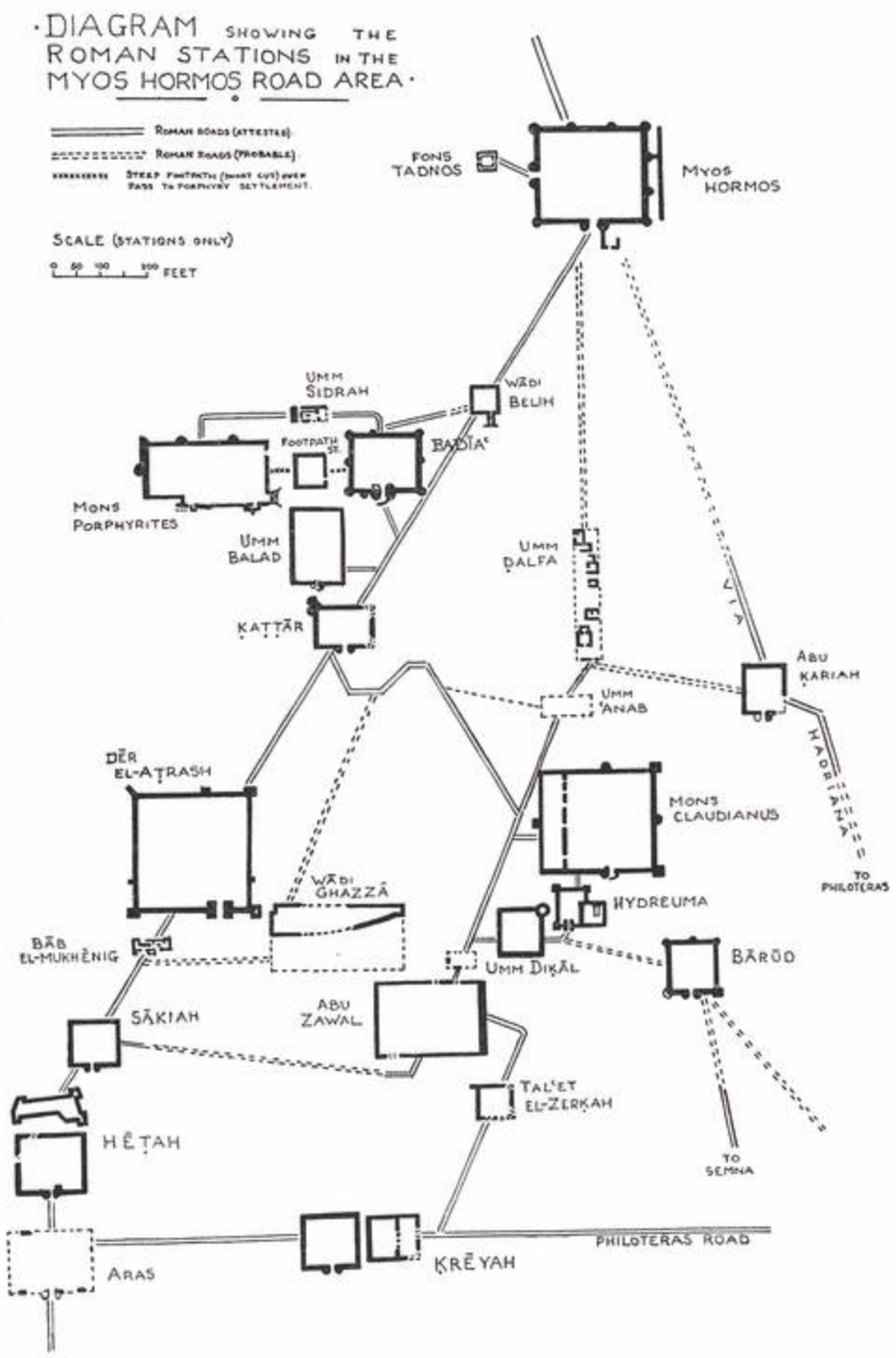
2. Abri dans l'ouadi Abou Ma'amal (L. A. Tregenza).

PLANCHE 20

1. Mons Porphyrites, vue vers le nord (C. H. O. Scaife).

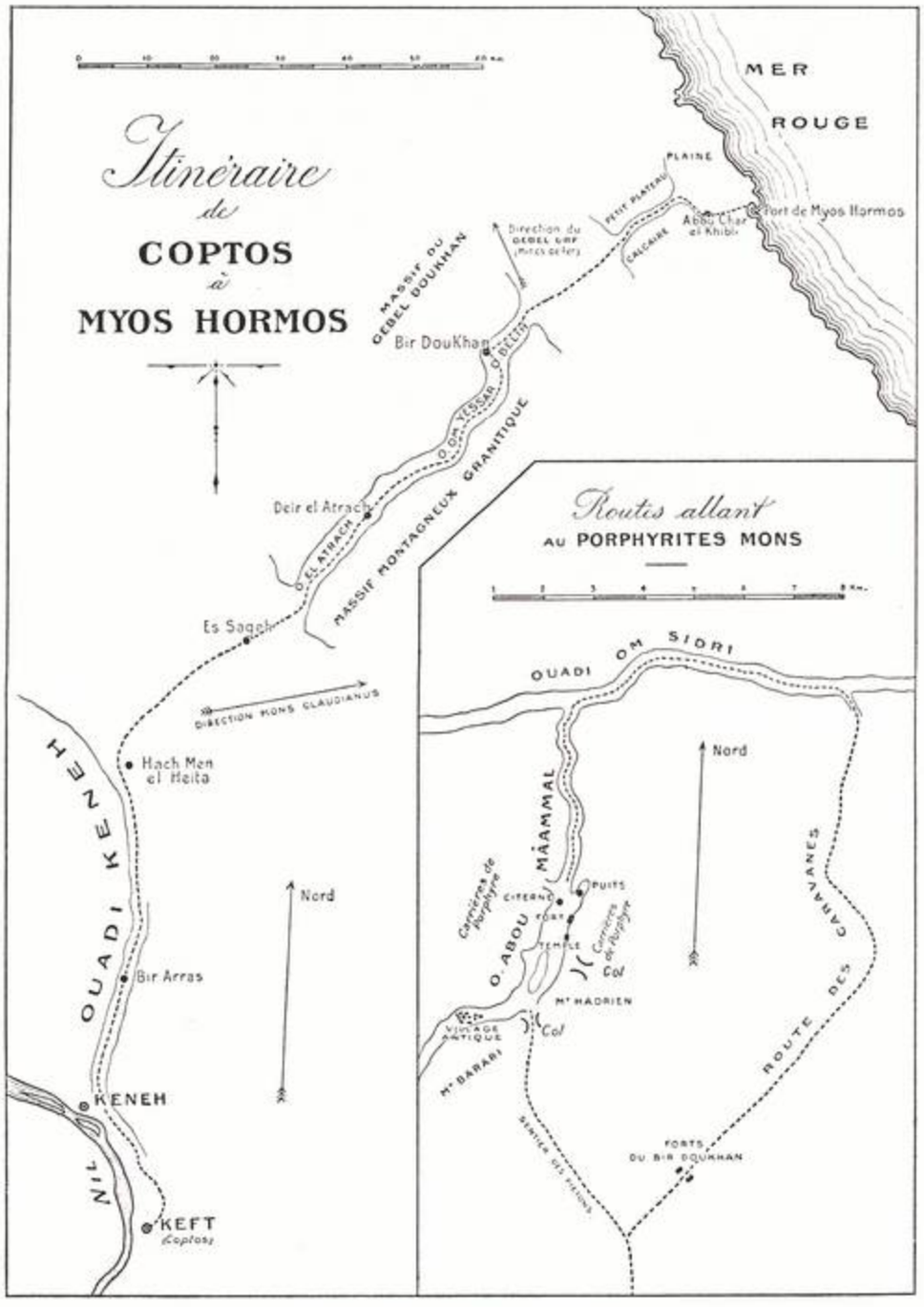


2. Mons Claudianus, vue générale (C. H. O. Scaife).



Les stations romaines de Kénah à Myos Hormos (D. Meredith).

PLANCHE 22



De Koptos à Myos Hormos (J. Couyat).

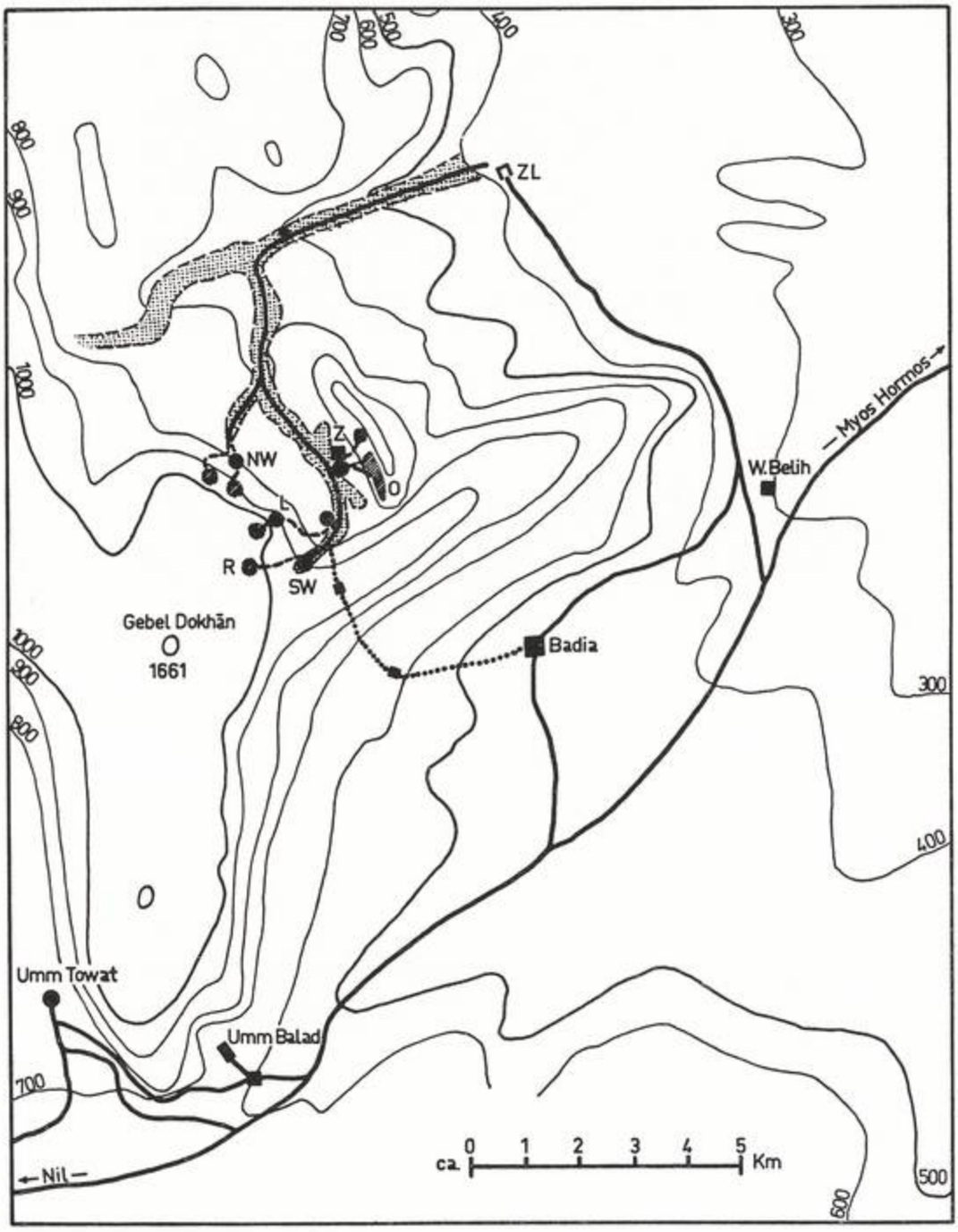
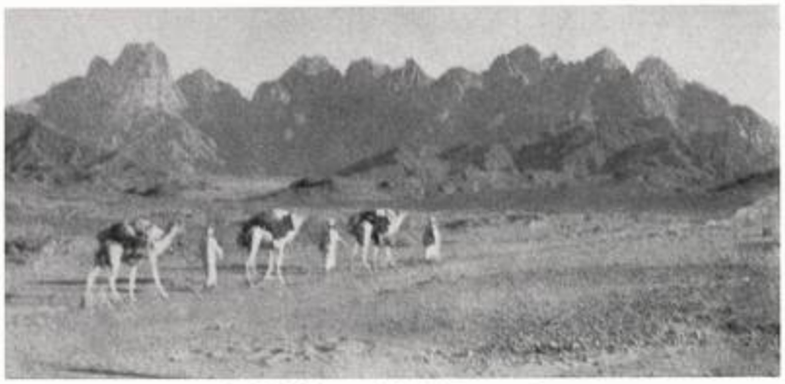


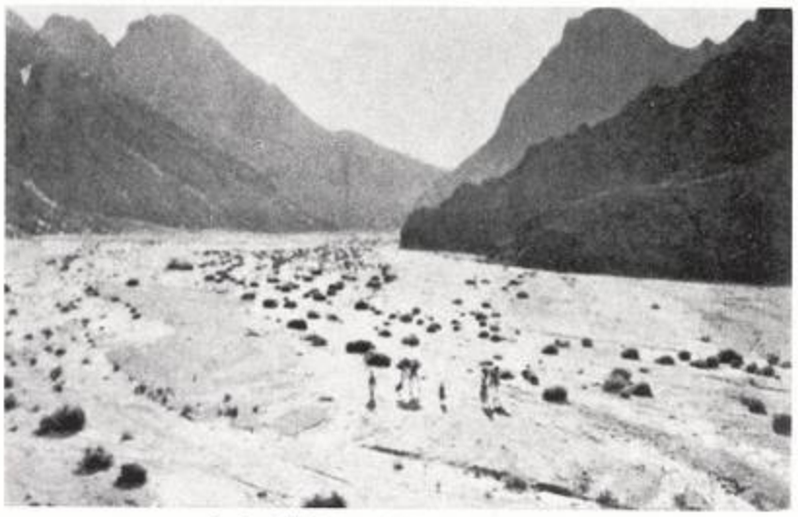
Schéma de Mons Porphyrites (C. H. O. Scaife et D. Meredith).

PLANCHE 24

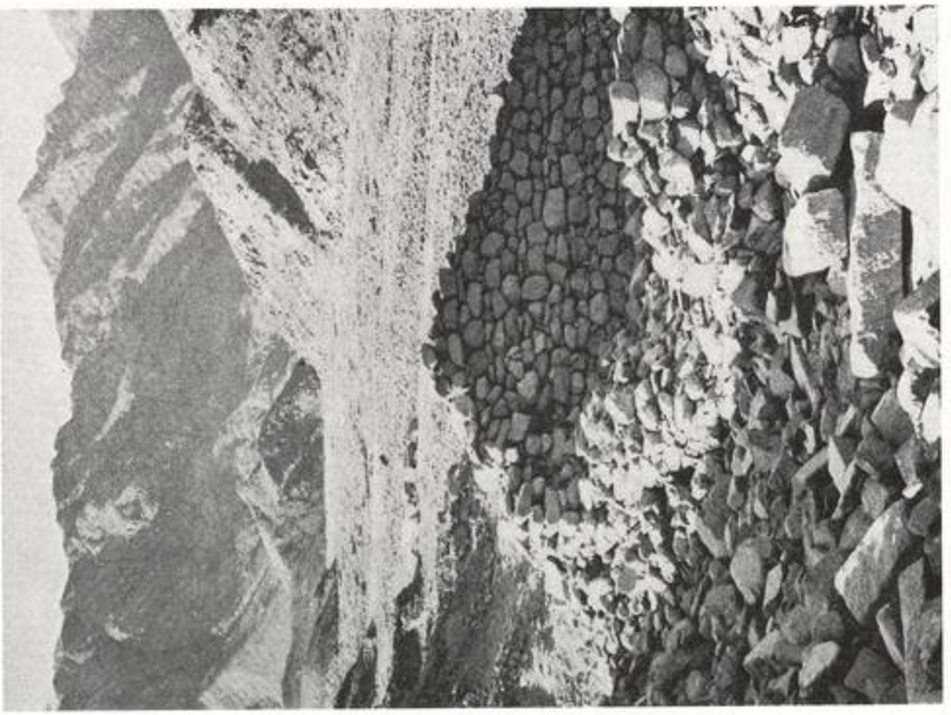


1. Gebel Qattar (L. A. Tregenza).

2. El-Atrash (L. A. Tregenza).



3. Ouadi El-Atrash (L. A. Tregenza).

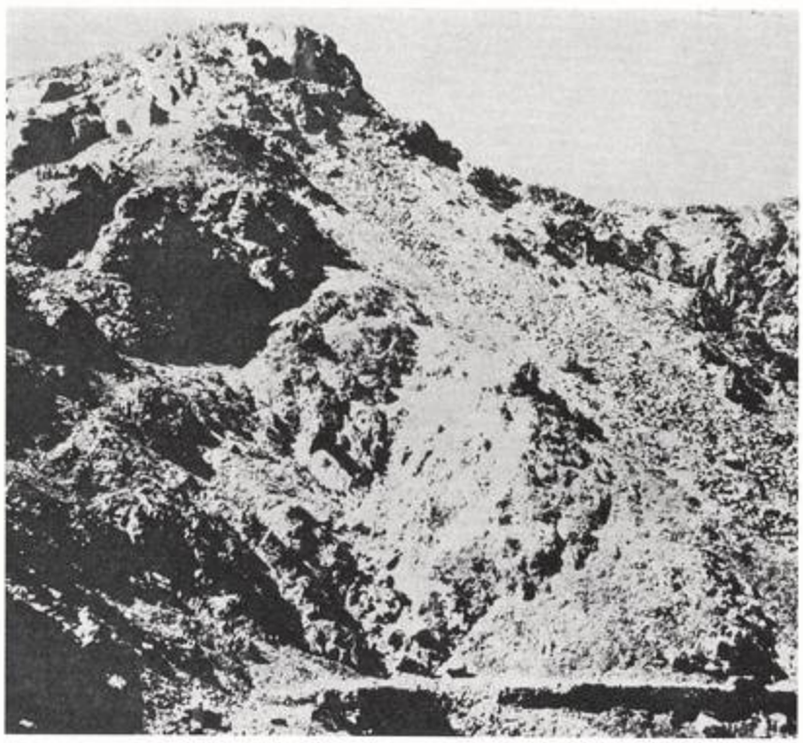


2. Mons Porphyrites, porte intérieure (J. Röder).

1. Mons Porphyrites, fortification et saqquieh (J. Röder).

PLANCHE 26

1. Le "Lycabette" vu de l'est (J. Röder).



2. Le "Lycabette" vu du nord (J. Röder).

1. Mons Porphyrites, rampe centrale (J. Röder).

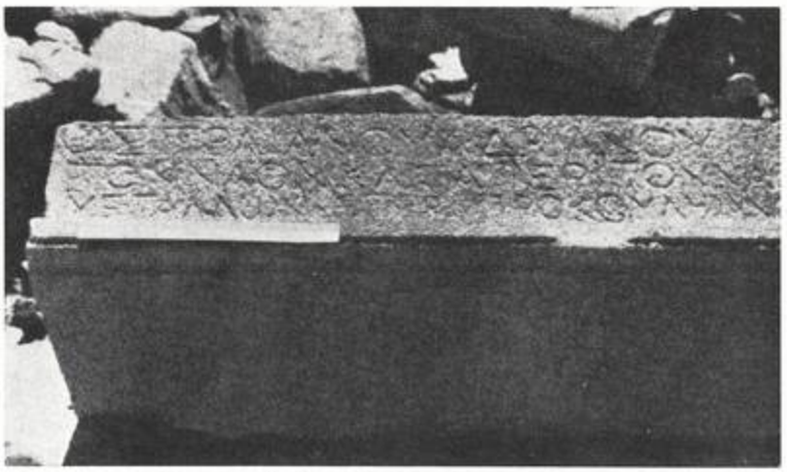
2. Mons Porphyrites, N° 21 (Th. Kraus).

PLANCHE 28

1. Mons Porphyrites: N° 18, la pierre (C. H. O. Scaife).

2. Mons Porphyrites: N° 19, la pierre (D. Meredith).

3. Mons Porphyrites: N° 20, la date (C. H. O. Scaife).



4. Mons Porphyrites: N° 21, la pierre (D. Meredith).

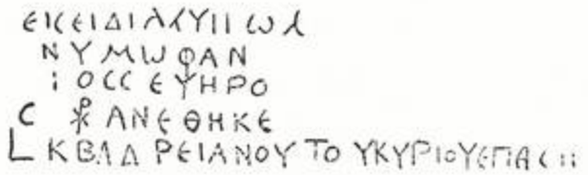
1

2

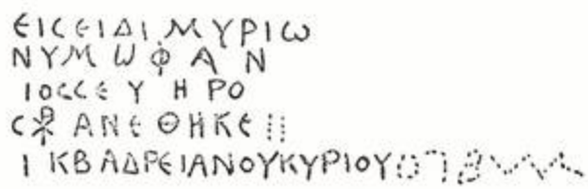
3

4

Mons Porphyrites: Nº 21, fac-similé (R. Lepsius).

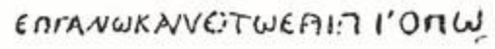


1. Mons Porphyrites: N° 22a (J. G. Wilkinson)

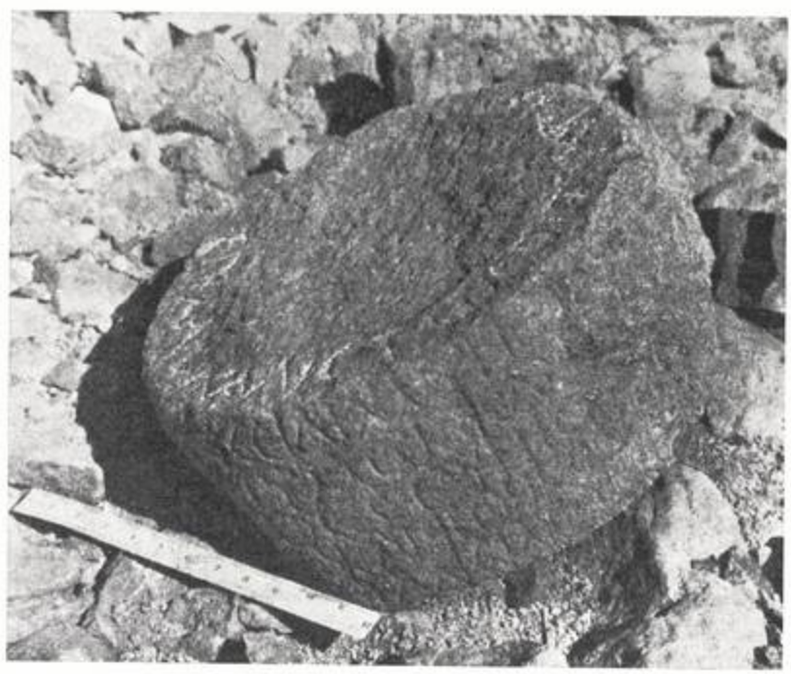


2. Mons Porphyrites: N° 22a (J. G. Wilkinson)

3. Mons Porphyrites: N° 22b (J. G. Wilkinson)



4. Mons Porphyrites: N° 22b (L. A. Tregenza).



5. Mons Porphyrites: N° 22a, la pierre (D. Meredith).

1. Mons Porphyrites:
Nº 23, la pierre
(D. Meredith)

2. Mons Porphyrites: Nº 24 (C. H. O. Scaife).

FRONT	LEFT SIDE	BACK
a) ⟨ΥΤV ΗΡΚ ΟΥΧΑ Ν Ο ⌐ (ΚΟΧΡ/	b) ϹΩΚ ΡΑΤΗϹ	c) ΛΠΟΛΛ ΝΙΟ ΕΩΝ [very faint]

3. Mons Porphyrites: Nº 25 (C. H. O. Scaife).

a) ΕΥΤV[broken surface]
ΗΡΚ
ΟΥΛΑ
Ν Ο ⌐
(ΚΟΥΡ/

b) ϹΩΚ
ΡΑΤΗϹ

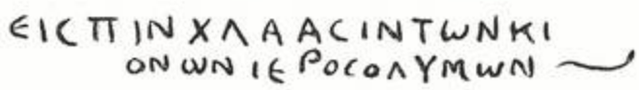
c) ΑΠΟΛΛ
ΩΝΙΟϹ
ΘΕΩΝ

4. Mons Porphyrites: Nº 25 (L. A. Tregenza).

PLANCHE 32

1. Mons Porphyrites: Nº 27 (L. A. Tregenza).

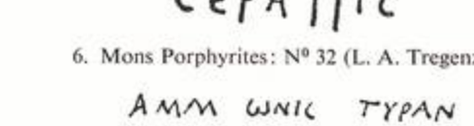
2. Mons Porphyrites: Nº 28 (F. W. Hume).



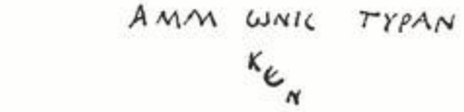
3. Mons Porphyrites: Nº 28 (J. G. Wilkinson).

4. Mons Porphyrites: Nº 29
(C. H. O. Scaife)

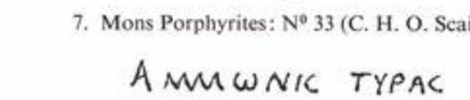
5. Mons Porphyrites: Nº 31 (L. A. Tregenza).



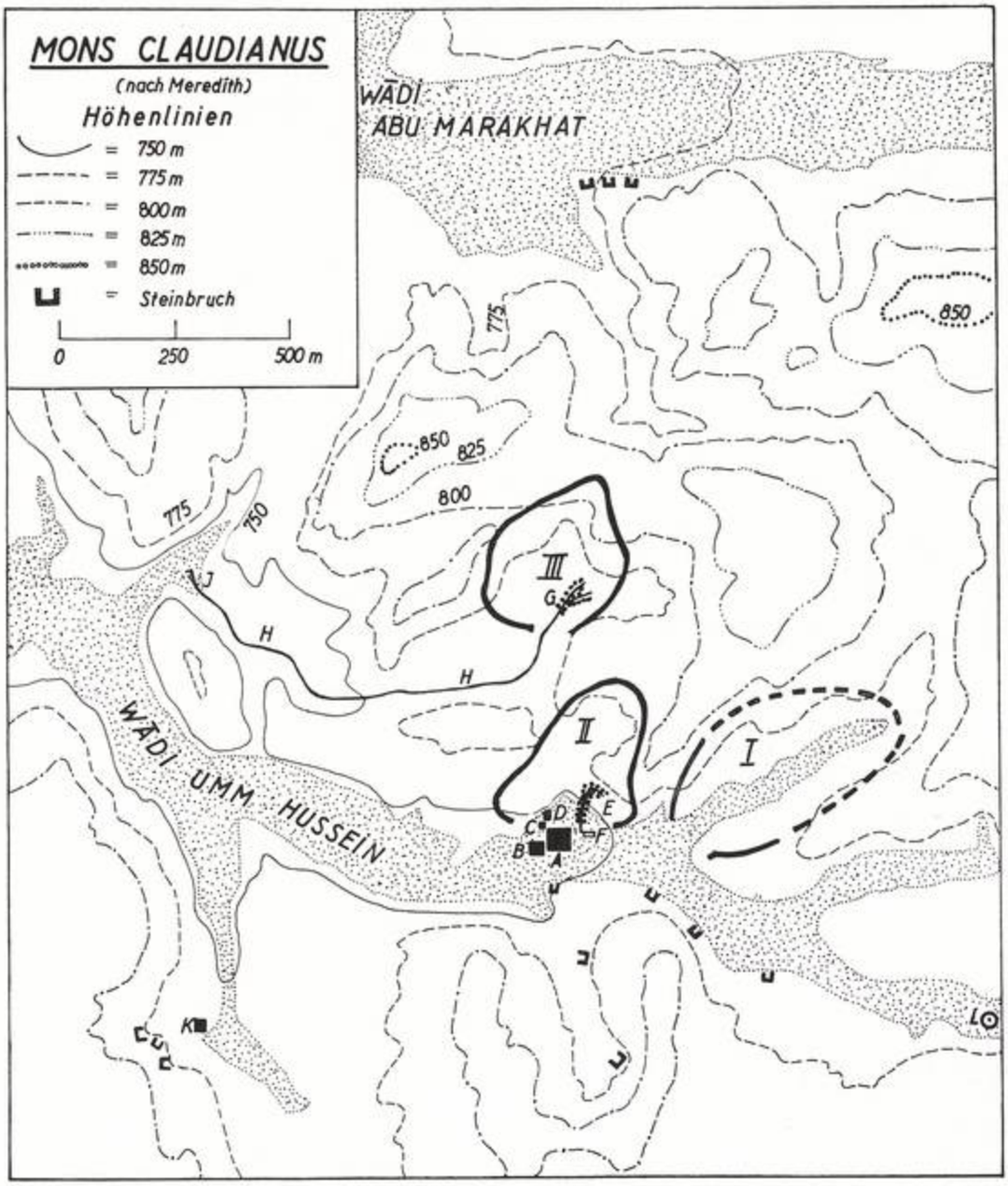
6. Mons Porphyrites: Nº 32 (L. A. Tregenza).



7. Mons Porphyrites: Nº 33 (C. H. O. Scaife).

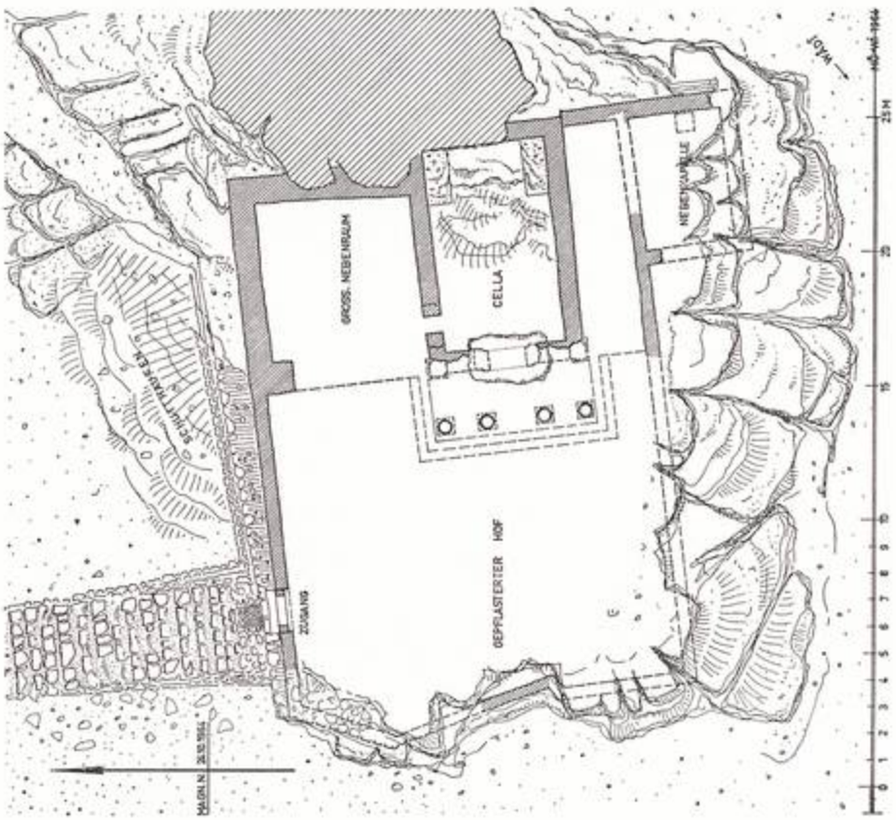


8. Mons Porphyrites: Nº 33 (L. A. Tregenza).

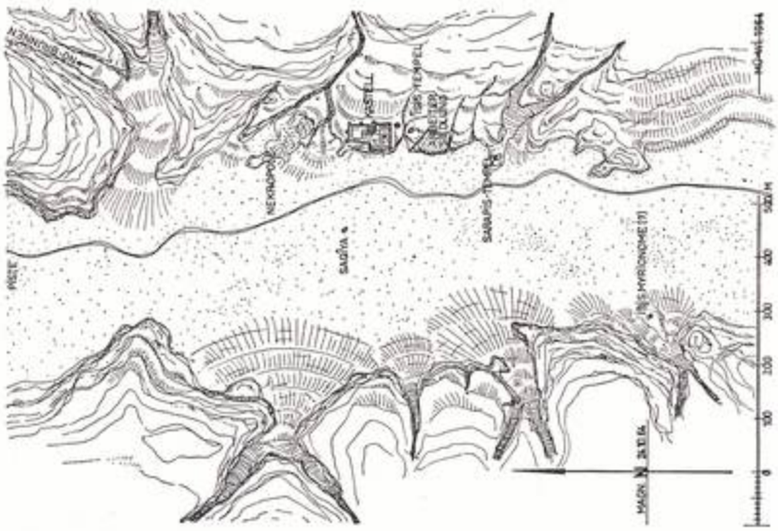


Mons Claudianus: plan général (D. Meredith).

PLANCHE 34



2. Mons Claudianus: plan du temple de Sarapis (Th. Kraus).



1. Mons Claudianus (Th. Kraus).

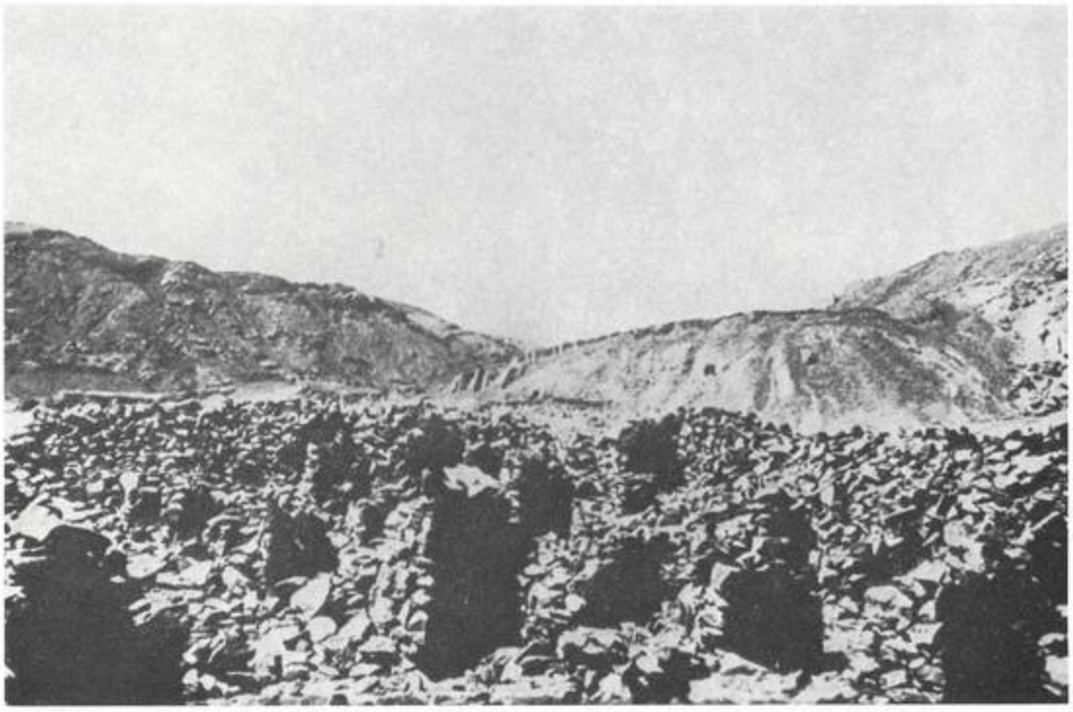
1. Gebel Abou Kharif (L. A. Tregenza).

2. Abri dans l'ouadi Fatireh (L. A. Tregenza).

3. Mons Claudianus: la station (L. A. Tregenza).

1. Mons Claudianus: vue d'ensemble (Th. Kraus).

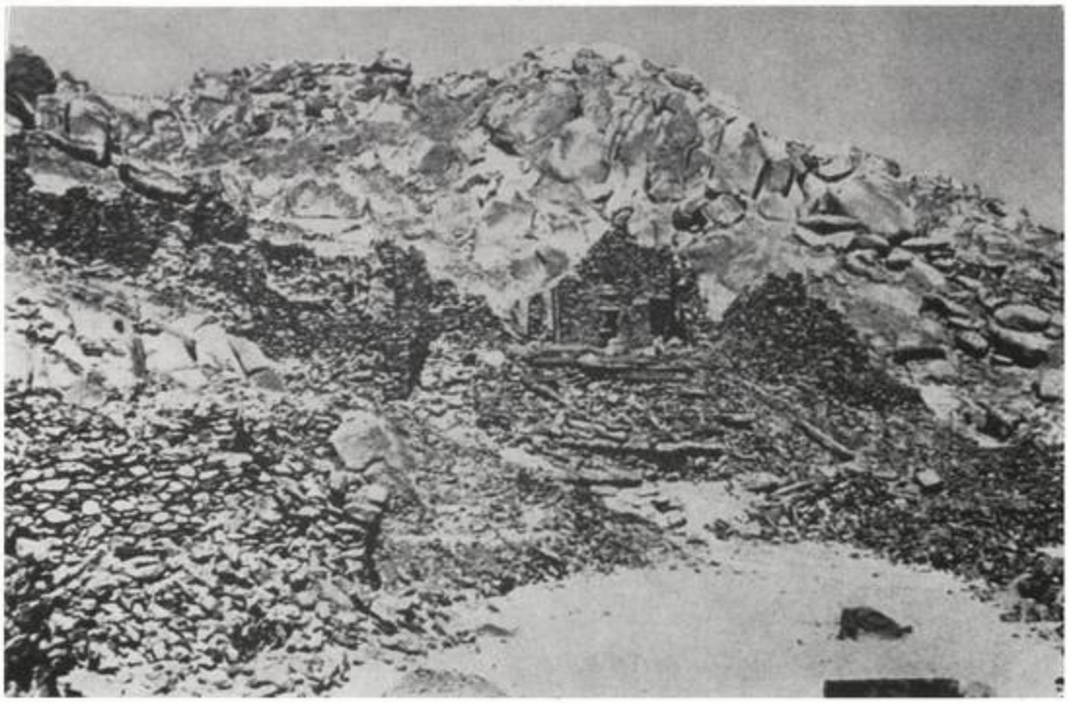
2. Mons Claudianus: magasin, mur sud (Th. Kraus).



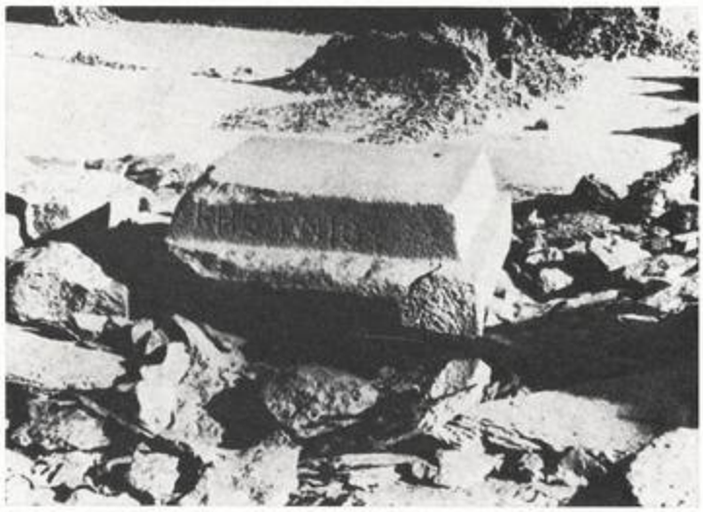
1. Mons Claudianus: grenier (Th. Kraus).

2. Mons Claudianus: le temple, entrée secondaire (Th. Kraus).

PLANCHE 38



1. Mons Claudianus: le temple vu du sud (Th. Kraus).



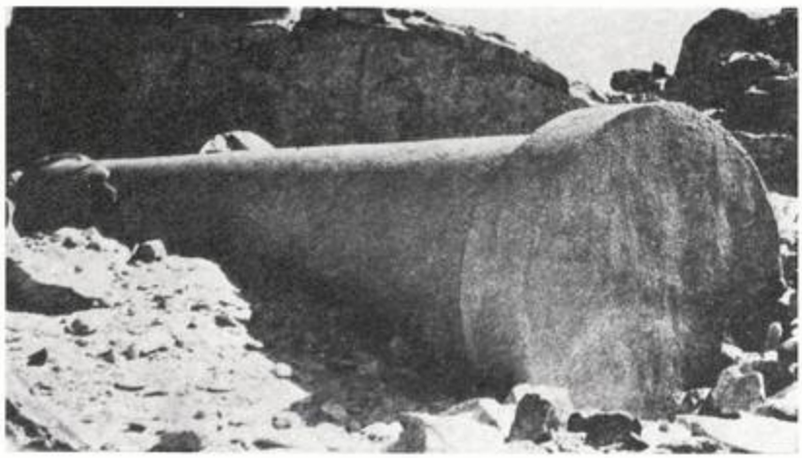
2. Mons Claudianus: N° 37b (J. Röder).

1. Mons Claudianus: ouadi avec colonnes à terre (Th. Kraus).

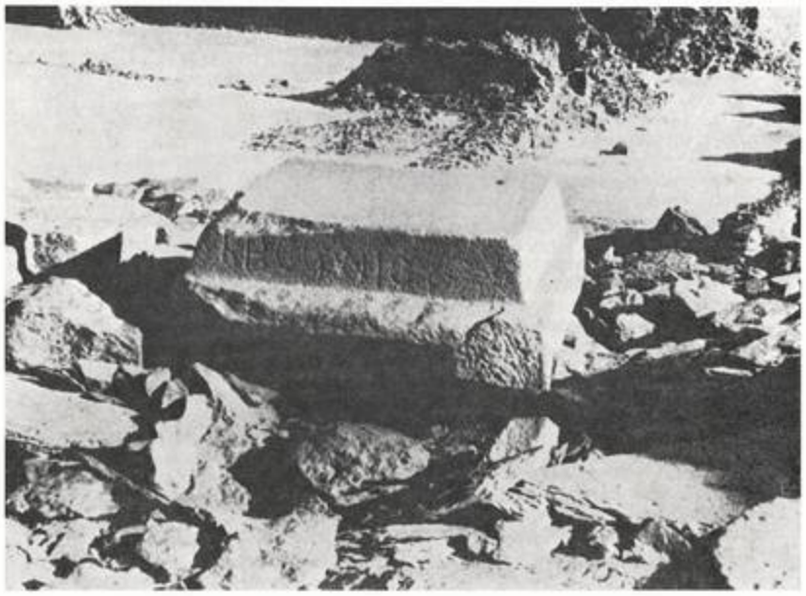
2. Mons Claudianus: autre ouadi avec colonnes (Th. Kraus).

1. Mons Claudianus: carrière avec colonne (C. H. O. Scaife).

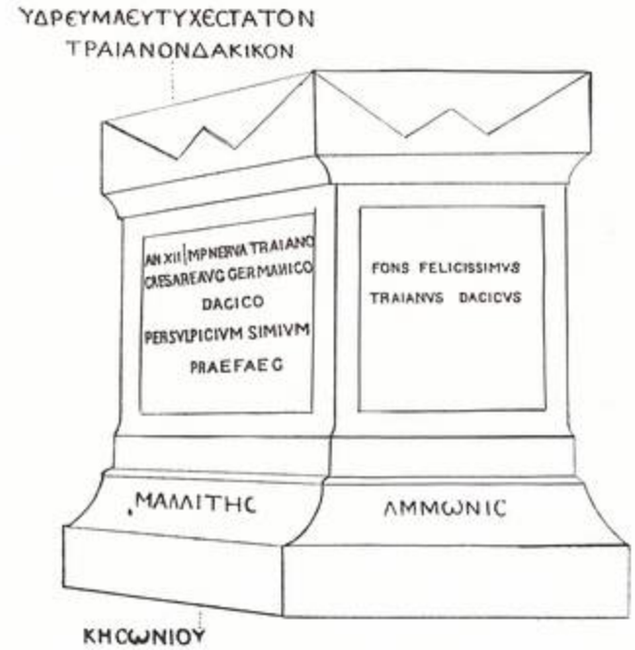
2. Mons Claudianus: butte plate-forme (C. H. O. Scaife).



3. Mons Claudianus: colonne (C. H. O. Scaife).



1. Mons Claudianus: N° 37, plinthe B (J. Röder).



2. Mons Claudianus: N° 37 (J. G. Wilkinson).

Mons Claudianus: Nº 38 (J. G. Wilkinson).

1. Mons Claudianus: N° 39, la pierre (L. A. Tregenza).

2. Mons Claudianus: N° 39 (J. G. Wilkinson).

1. Mons Claudianus: N° 40, la paroi (Th. Kraus).

2. Mons Claudianus: N° 40, la pierre (Th. Kraus).

ΕΠΙΟΥΛΛΟΥΕΝΝΙΩΙ
ΠΡΕΙCΚΩΙ Ρ* ΛΕΓΕ ΚΒ
ΔΙΑΗΡΑΚΛΕΙΔΟΥΑΡΧΙΤΕΚ

1. Mons Claudianus: N° 41 (J. G. Wilkinson).

2. Mons Claudianus: N° 42, la pierre (L. A. Tregenza).

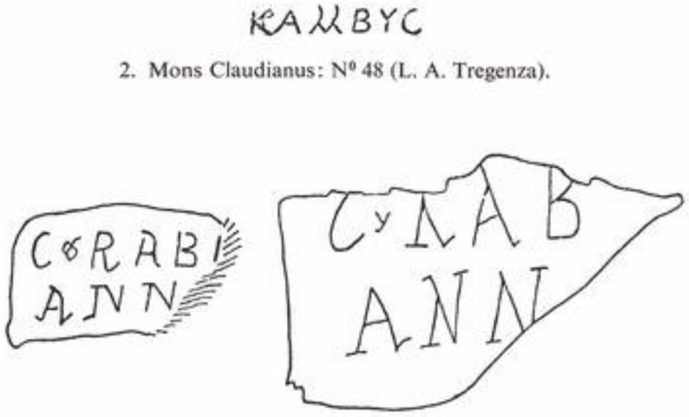
3. Mons Claudianus: N° 46, la pierre (L. A. Tregenza).

4. Mons Claudianus: N° 46, fac-similé (L. A. Tregenza).

ΤΟΙC
ΒΟΥΛΟΜΕΝΟΙC
ΕΝΙ?ΕΘΑΙ*....

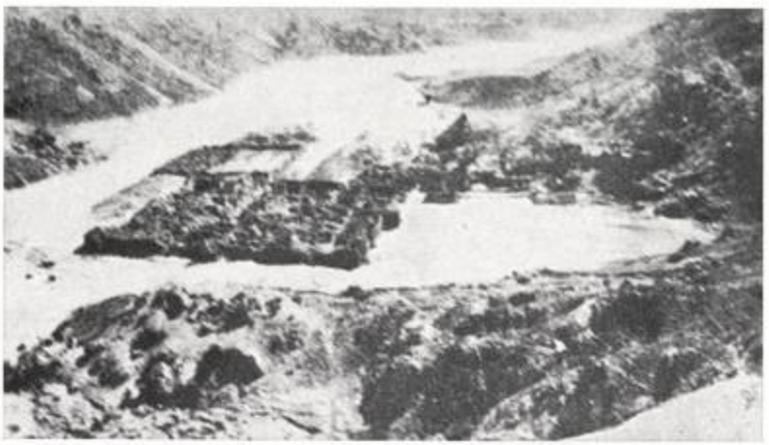
5. Mons Claudianus: N° 46, autre fac-similé (L. A. Tregenza).

1. Mons Claudianus: Nº 47 (J. Burton).

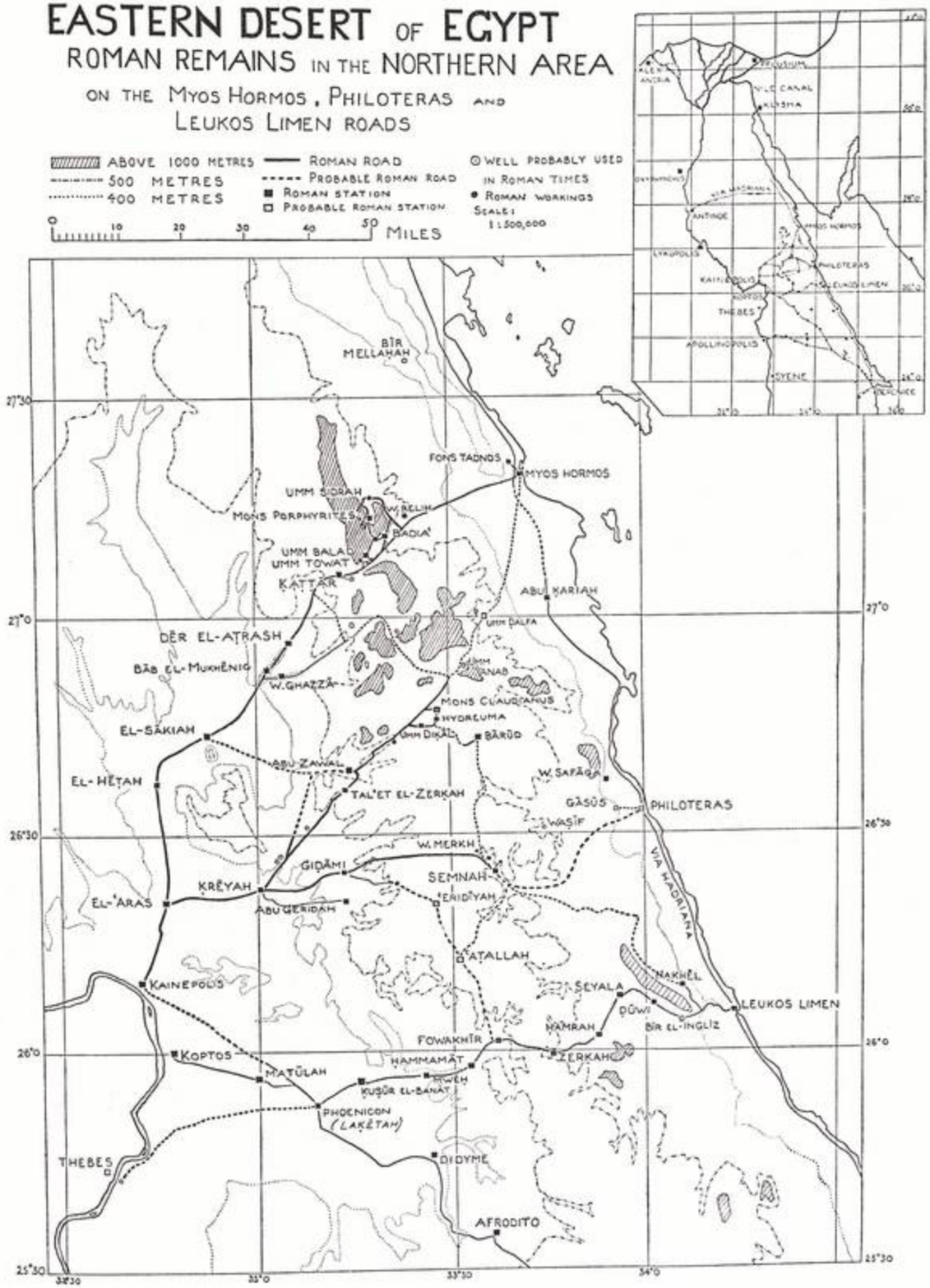


2. Mons Claudianus: Nº 48 (L. A. Tregenza).

3. Mons Claudianus: Nº 50 (J. G. Wilkinson et J. Burton).



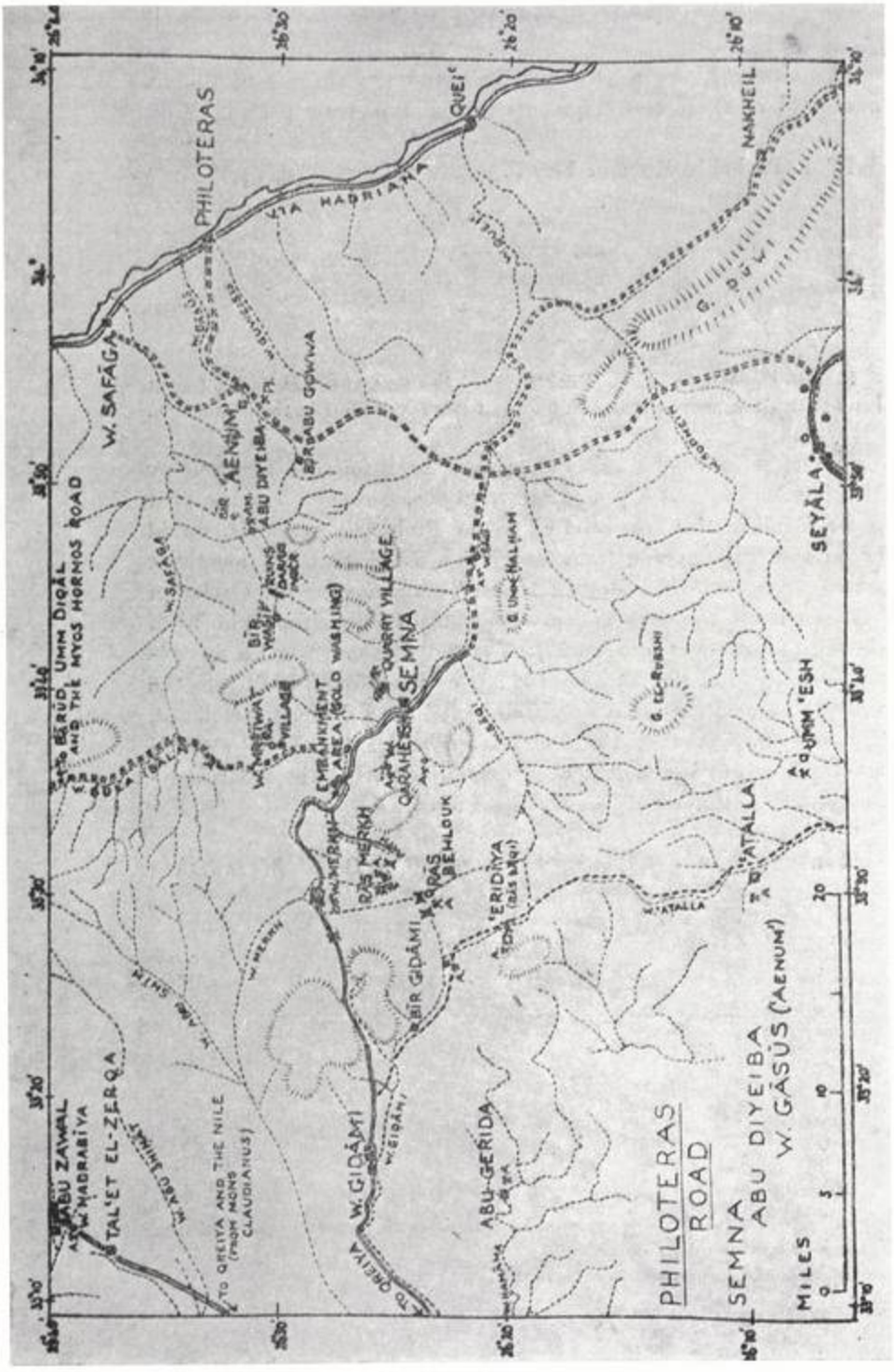
4. Mons Claudianus: fort et cimetière (L. A. Tregenza).



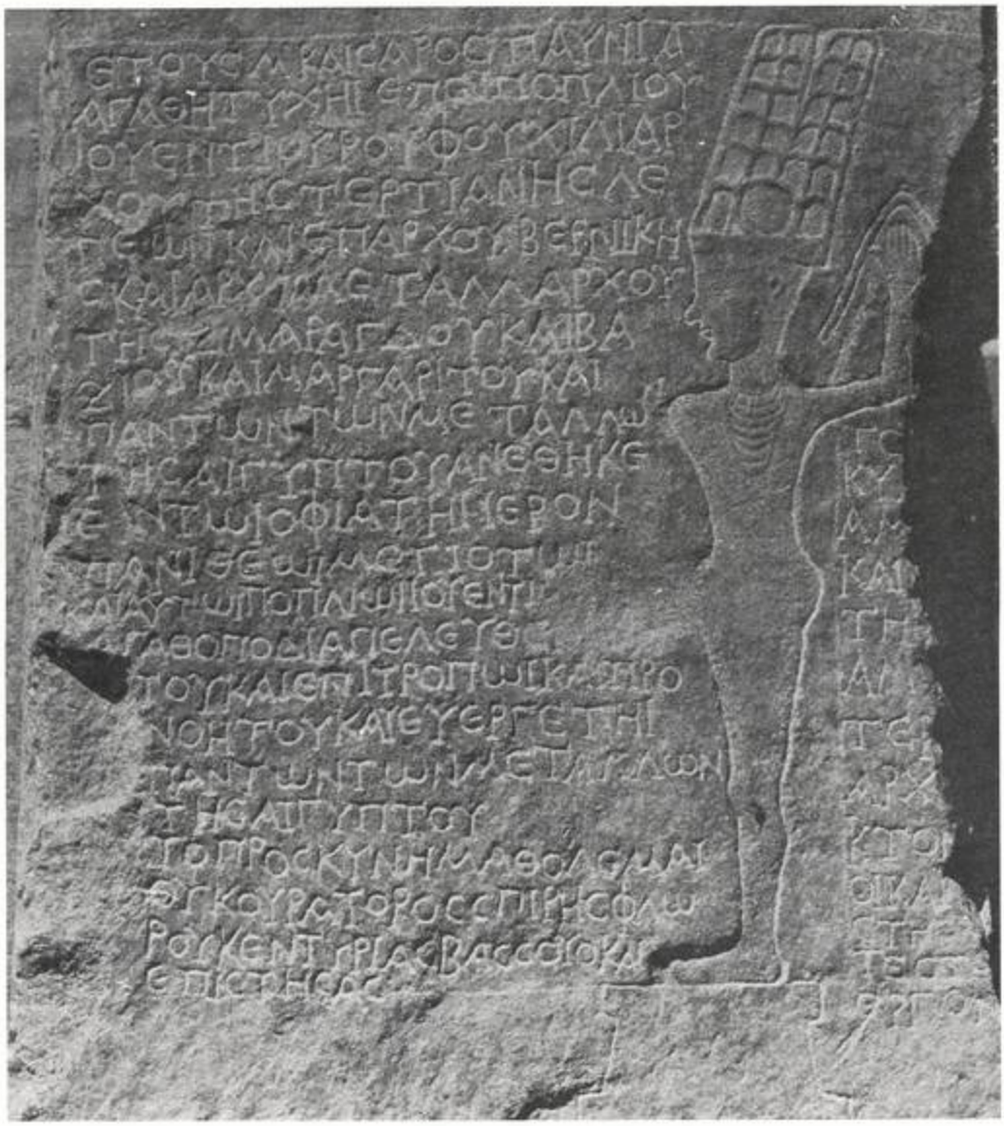
Les ruines romaines du désert oriental nord (D. Meredith).

PLANCHE 48

L'itinéraire de F. Bisson de la Roque.

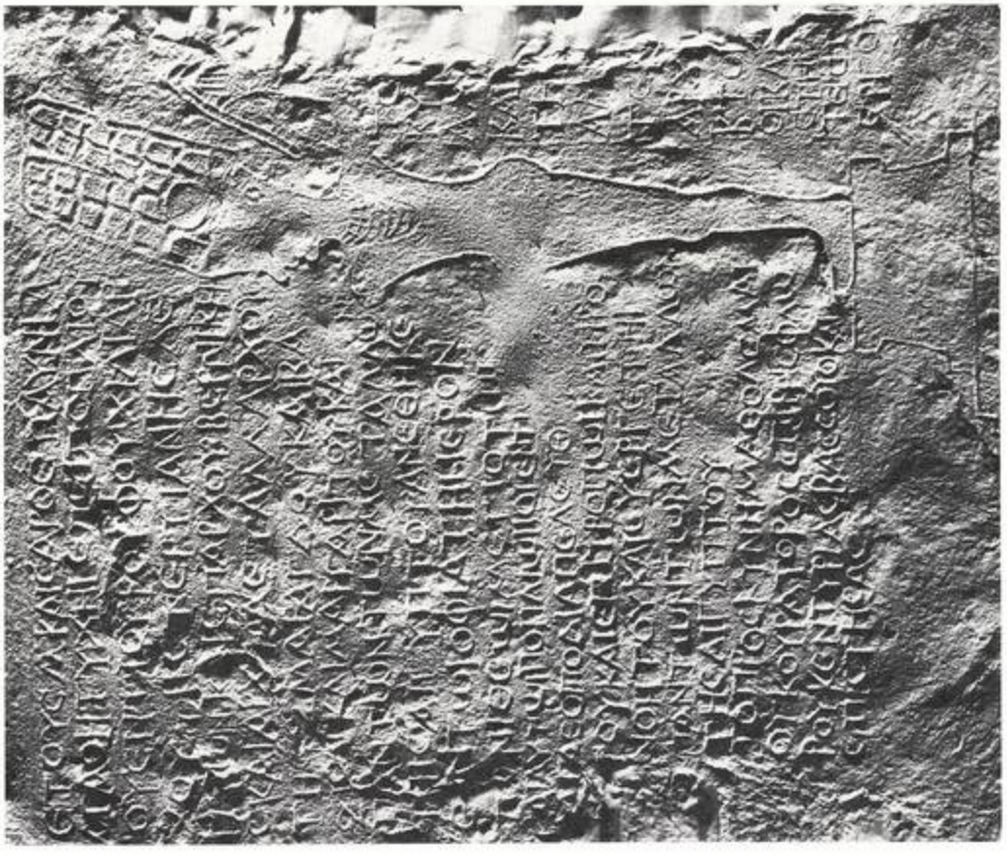


La route de Philotéras, d'après D. Meredith



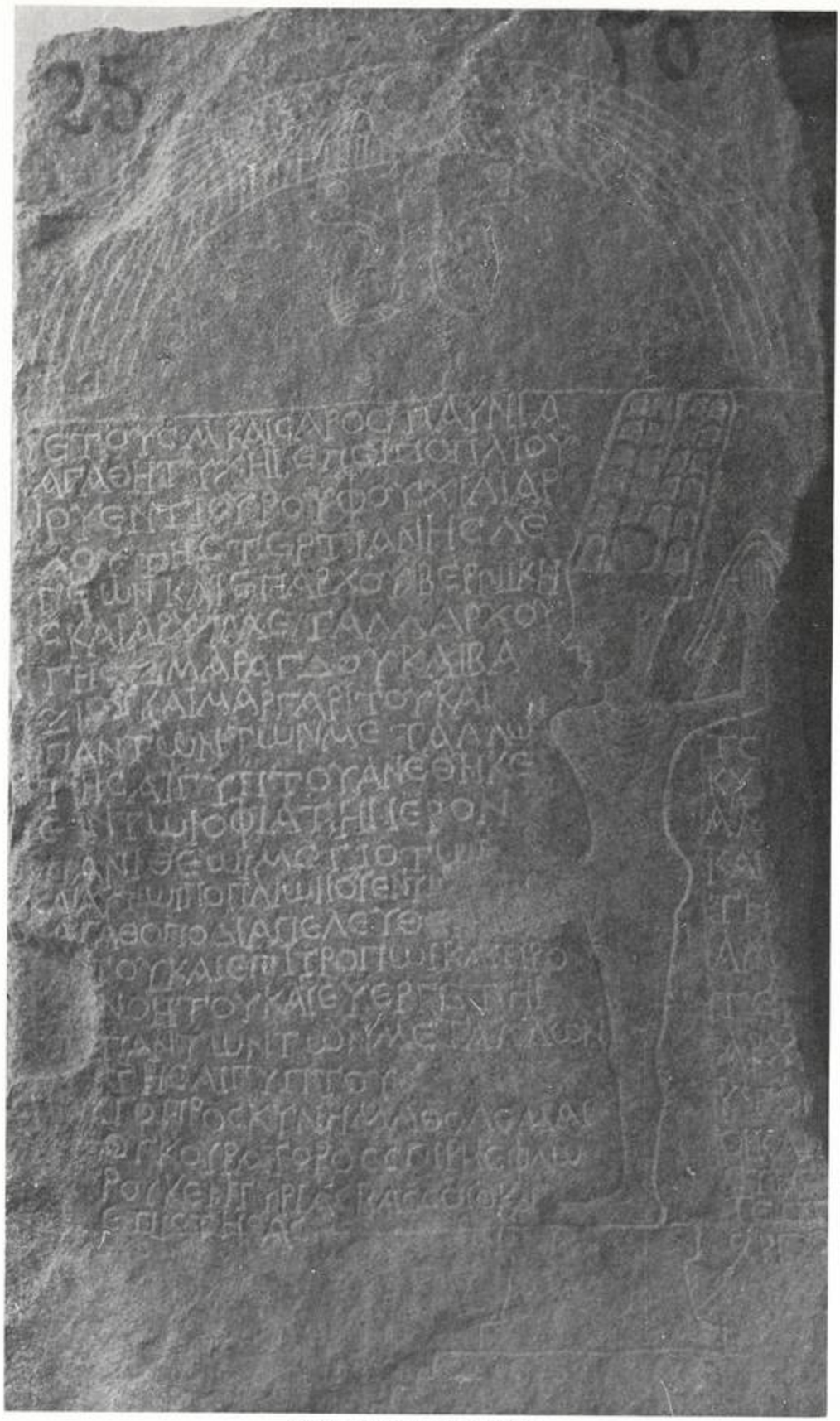
Ouadi Semna: No. 51, la pierre.

2. *Id.* l'estampage du côté droit.



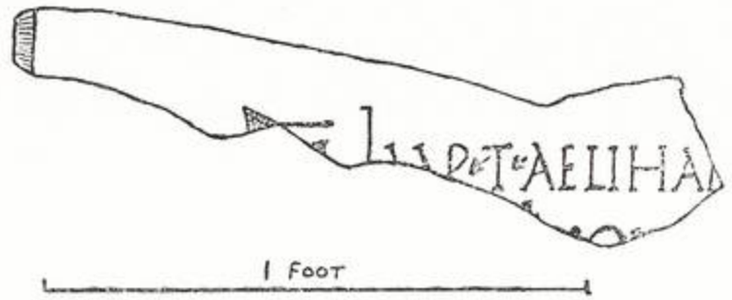
1. Ouadi Semna: N° 51, l'estampage de l'ensemble.

PLANCHE 52

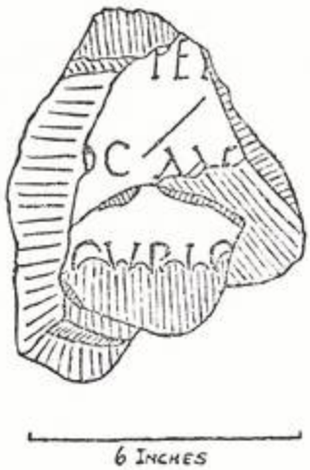


Ouadi Semna: Nº. 51, la pierre.

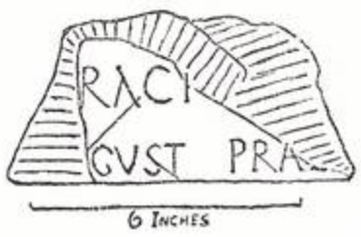
1. Ouadi Semna: N° 52 (L. A. Tregenza).



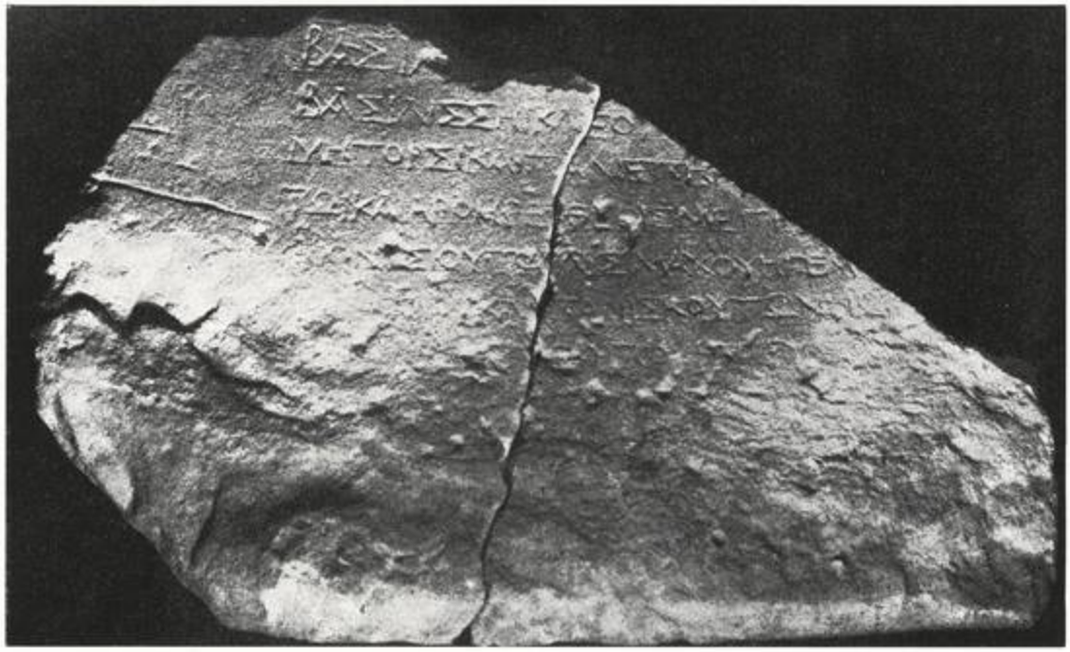
2. Ouadi Semna: N° 54 (L. A. Tregenza).



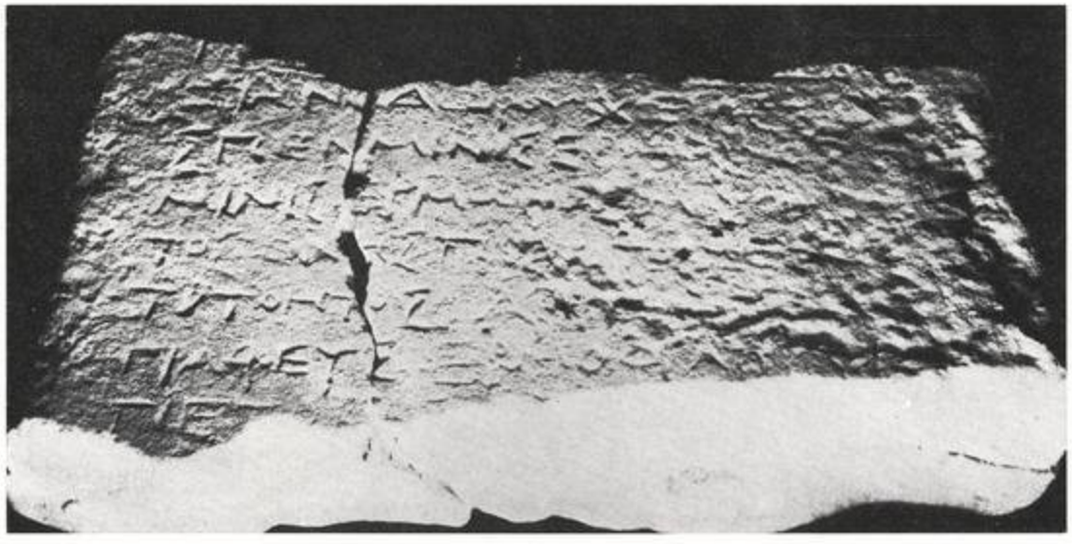
3. Ouadi Semna: N° 55
(L. A. Tregenza).



4. Ouadi Semna: N° 56
(L. A. Tregenza).



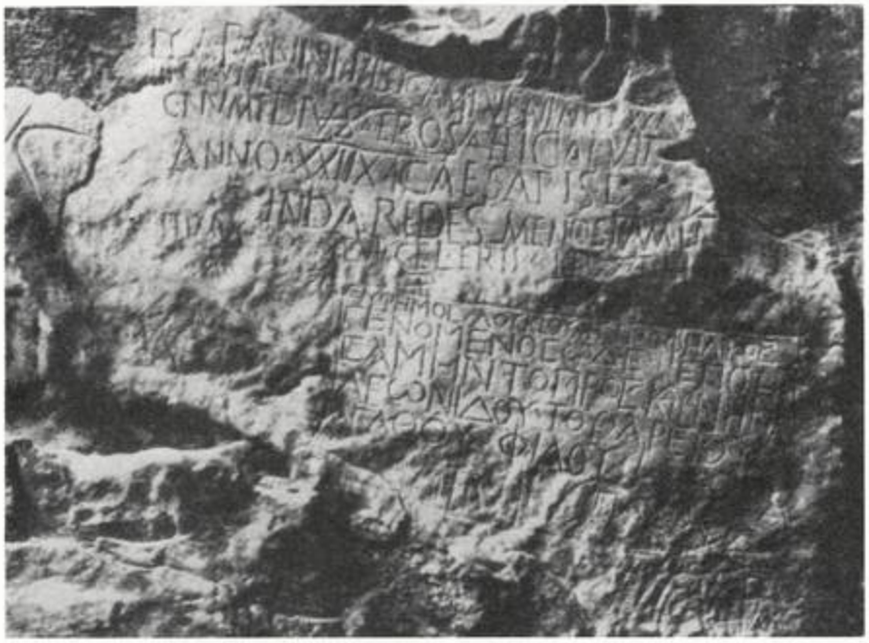
1. Ouadi Abou Diyeiba: N° 59, la pierre (D. Meredith).



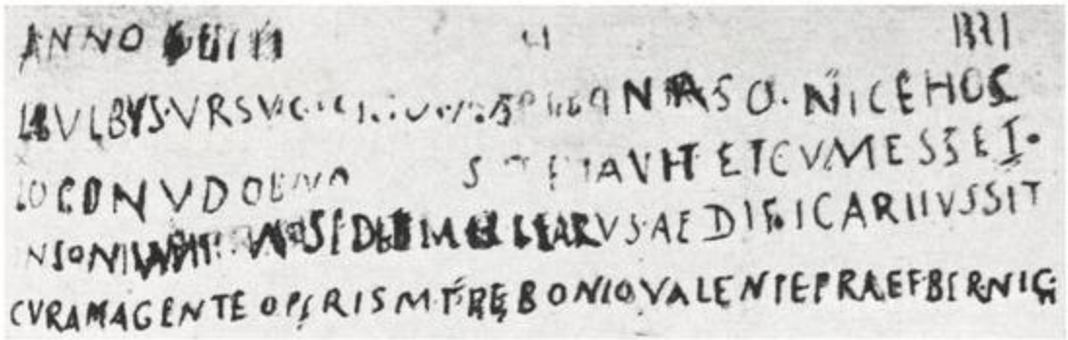
2. Ouadi Abou Diyeiba: N° 61, la pierre (D. Meredith).

1. Ouadi Abou Diyeiba: N° 60, la pierre (D. Meredith).

2. Ouadi Abou Diyeiba: N° 62, la pierre (D. Meredith).



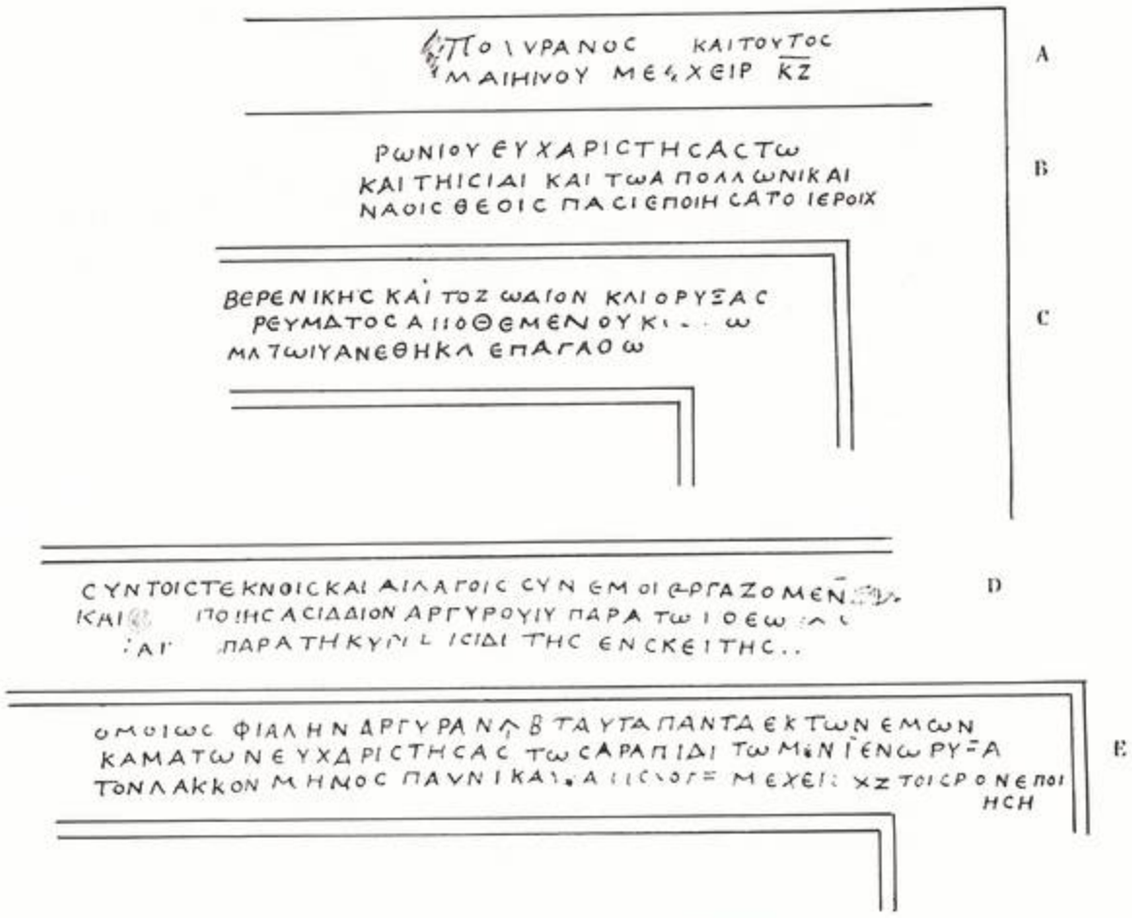
1. Ouadi Abou Menih: N°s 64 à 67, la pierre (H. A. Winkler).



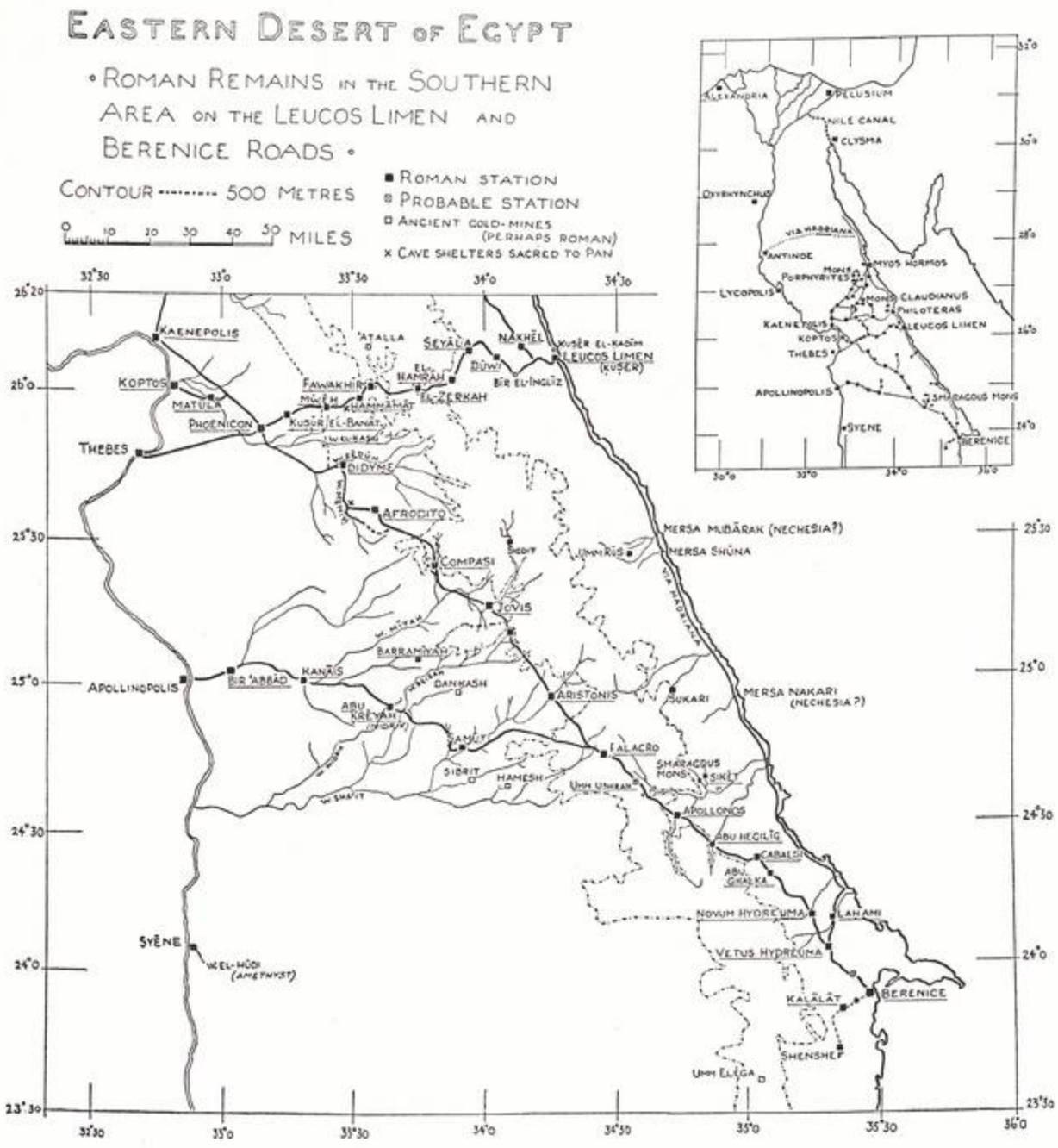
2. Ouadi Abou Menih: N° 68, la pierre (J. G. Wilkinson).

1. Senskis: la façade (Nestor L'Hôte).

2. Senskis: N° 69 (Nestor L'Hôte).

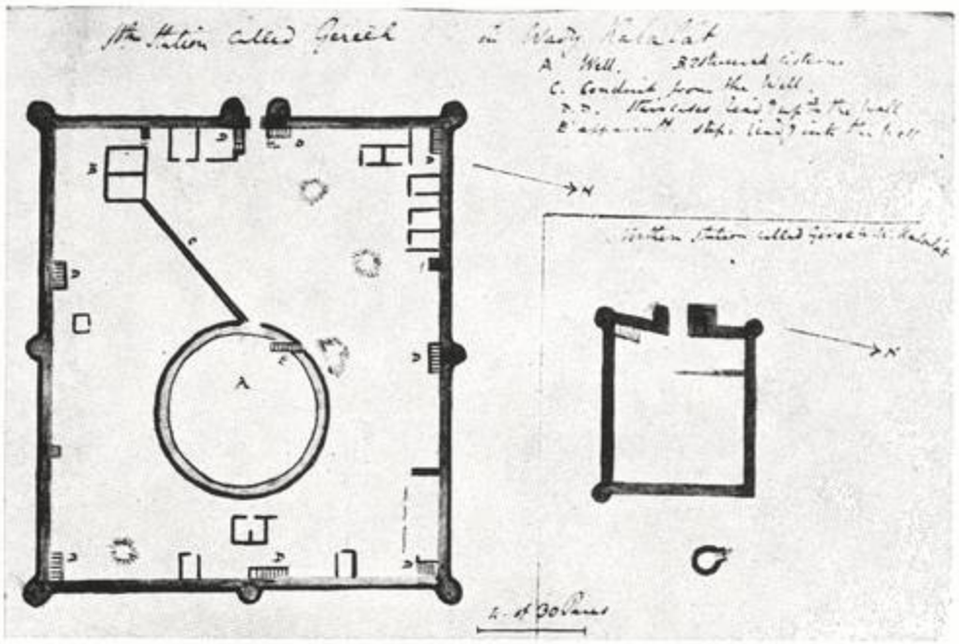


Senskis: Nº 69, fac-similé (J. G. Wilkinson).

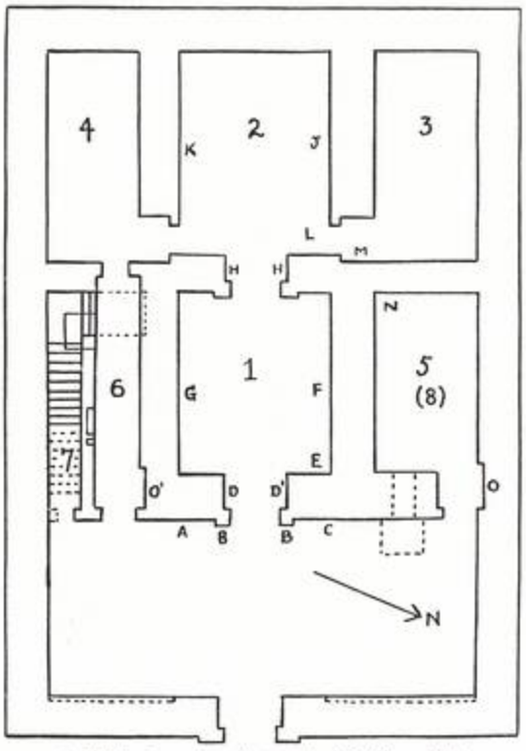


Les ruines romaines du désert oriental sud (D. Meredith).

El-Abraq: fragments d'inscriptions (G. Daressy).



1. Ouadi Kalalat: le fort (D. Meredith).



2. Bérénice: plan du temple (D. Meredith).

3. Croquis des environs d'El-Abraq.

1. Bérénice: facade du temple (D. Meredith).

2. Ouadi Kalalat: la plus grande station (D. Meredith).

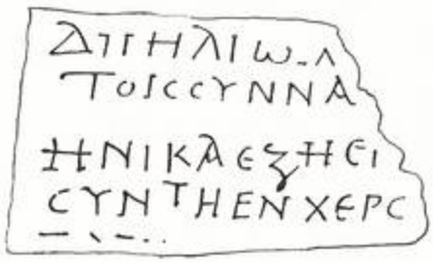
1. Bérénice: N° 70, la pierre (E. Breccia).

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC
ΜΗΧΑΝΙΚΟC

2. Ouadi Ammou Adelim: N° 76a (W. Golénischeff).

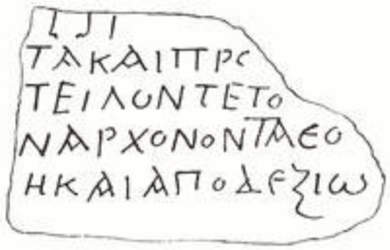
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟC

3. Ouadi Ammou Adelim: N° 76b (W. Golénischeff).

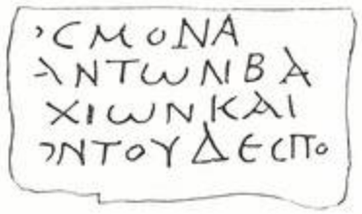


1. Bérénice: N° 71 (J. G. Wilkinson).

2. Bérénice: N° 73 (J. G. Wilkinson).



3. Bérénice: N° 74 (J. G. Wilkinson).

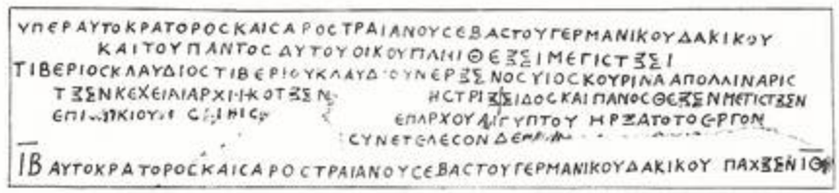


4. Bérénice: N° 75 (J. G. Wilkinson).

Apollonopolis Magna: N° 77, la pierre (K. Herbert).

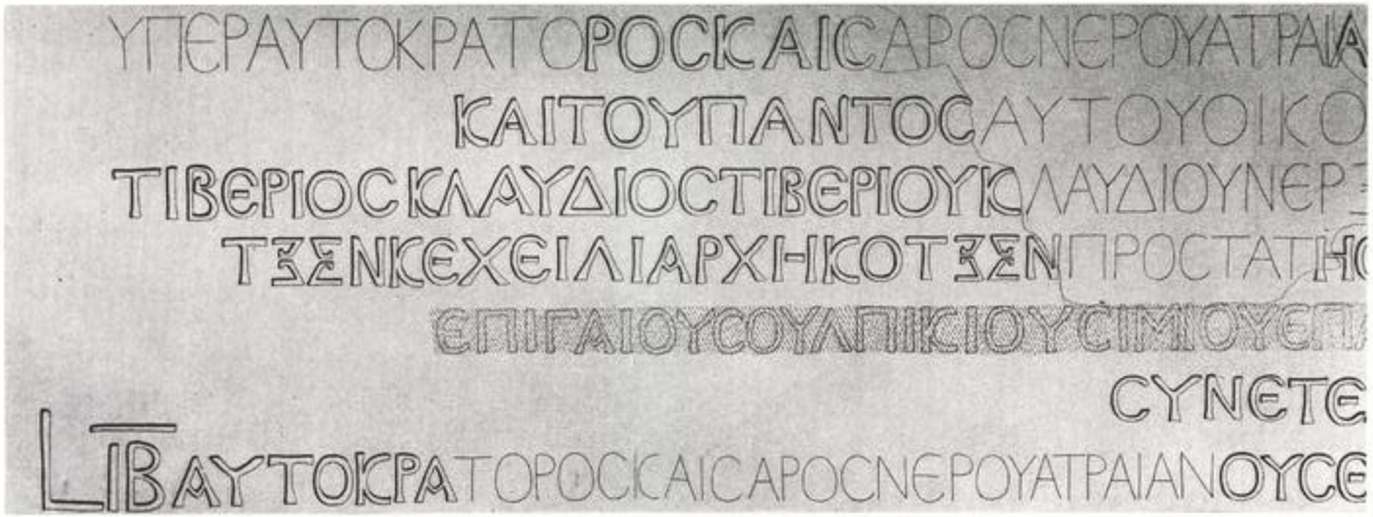
Koptos: N° 78 (J. G. Milne).

Panopolis: N° 79 (Nestor L'Hôte).

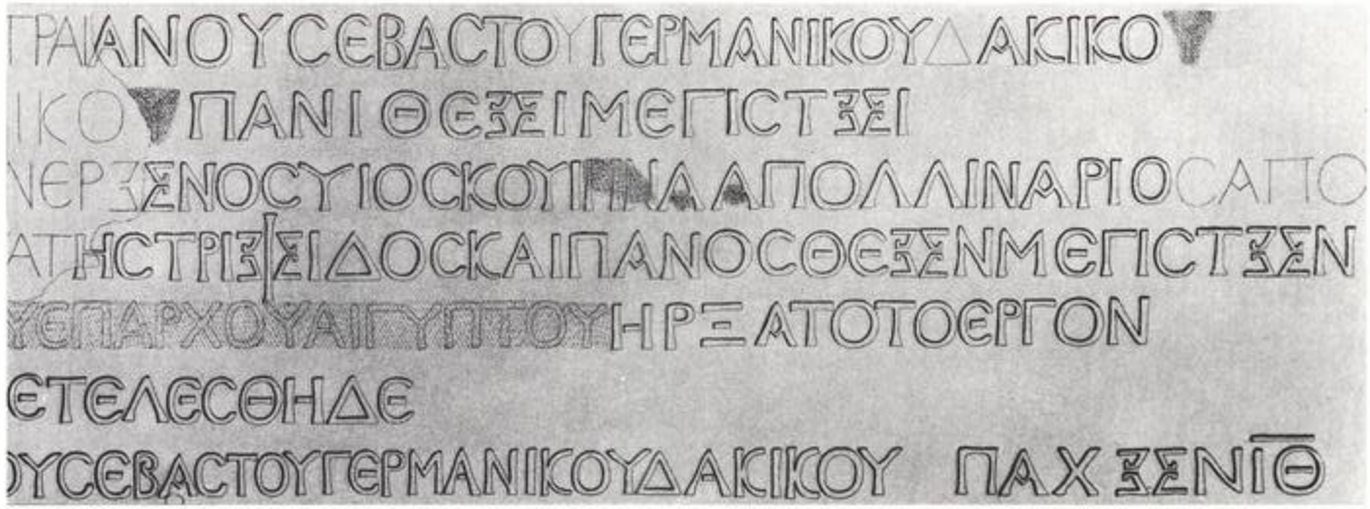


Panopolis: N° 79 (J. G. Wilkinson).

Panopolis N° 79 (E. Jomard).

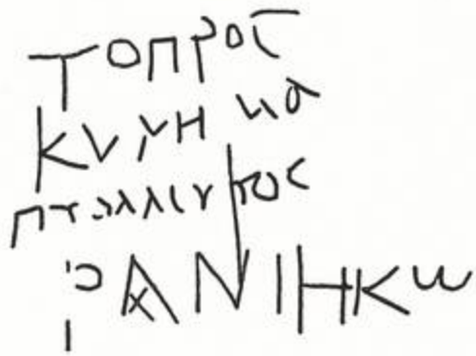


Panopolis: Nº 79, partie gauche (R. Lepsius).



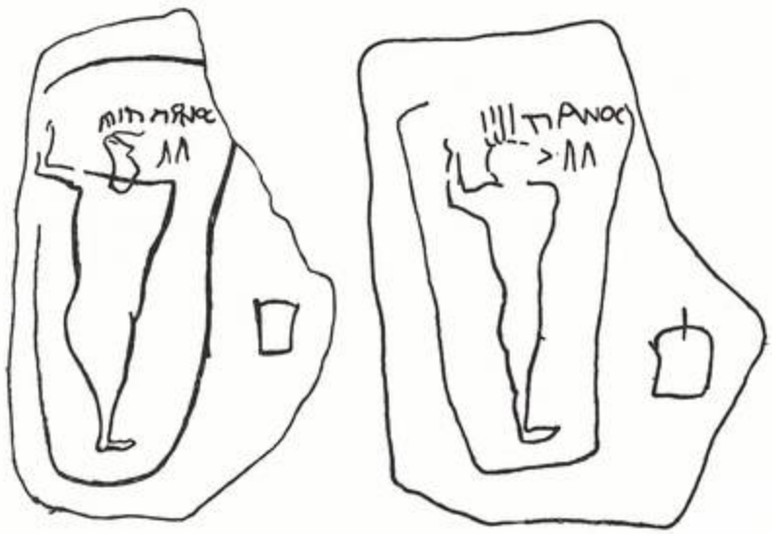
Panopolis: Nº 79, partie droite (R. Lepsius).

1. Abydos: N° 81 (J. Garstang).

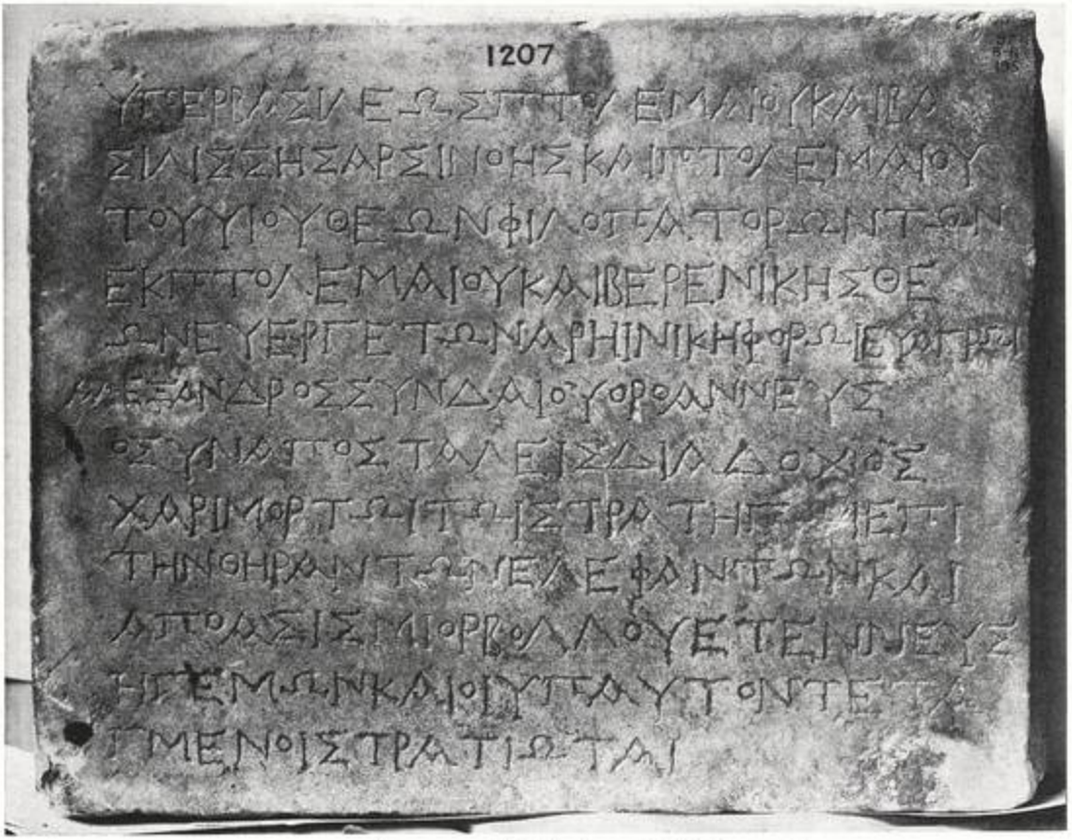


2. Abydos: N° 81 (P. Perdrizet-G. Lefebvre).

3. Faux: N° 82 (Iconomopoulos).



4. Targama: N° 83 (U. Monneret de Villard).



Provenance inconnue: Nº 85, la pierre (British Museum).

ΥΠΕΡΒΑΣΙΛΕΩΣΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΚΑΙΒΑ
ΣΙΛΙΣΣΗΣΑΡΣΙΝΟΗΣΚΑΙΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΤΟΥΥΙΟΥΘΕΩΝΦΙΛΟΠΑΤΟΡΩΝΤΩΝ
ΕΚΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥΚΑΙΒΕΡΕΝΙΚΗΣΘΕ
ΩΝΕΥΕΡΓΕΤΩΝΑΡΗΙΝΙΚΗΦΟΡΩΙΕΥΑΓΡΩΙ
ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣΣΥΝΔΑΙΟΥΟΡΟΑΝΝΕΥΣ
ΟΣΥΝΑΠΟΣΤΑΛΕΙΣΔΙΑΔΟΧΟΣ
ΧΑΡΙΜΟΡΤΩΙΤΩΙΣΤΡΑΤΗΓΩΙΕΠΙ
ΤΗΝΘΗΡΑΝΤΩΝΕΛΕΦΑΝΤΩΝΚΑΙ
ΑΠΟΔΕΙΞΑΜΙΟΡΒΟΛΟΥΕΤΕΝΝΕΥΣ
ΗΓΕΜΩΝΚΑΙΟΙΥΠΑΥΤΟΝΤΕΤΑ
ΓΜΕΝΟΙΣΤΡΑΤΙΩΤΑΙ

Provenance inconnue: Nº 85, fac-similé (F. H. Marshall).

Koptos (?): Nº 86 (E. Breccia).

Provenance inconnue: N° 87, la pierre (E. Breccia).